REVUE

DES

DEUX MONDES.

PREMIÈRE SÉRIE.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

—

PREMIÈRE SÉRIE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOMES III. – IV.

Seconde Edition.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

1831.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LA

ROSE ROUGE.

Celui qui, dans la soirée du 15 décembre 1793, serait parti de la petite ville de Clisson pour se rendre au village de Saint-Crépin, et se serait arrêté sur la crête de la montagne au pied de laquelle coule la rivière de la Moine, aurait vu de l'autre côté de la vallée un étrange spectacle.

D'abord, à l'endroit où sa vue aurait cherché le village perdu dans les arbres, au milieu d'un horizon déjà assombri par le crépuscule, il eût aperçu trois ou quatre colonnes de fumée qui, isolées à leur base, se joignaient en s'élargissant, se balançaient un instant comme un dôme bruni, et, cédant mollement à un vent humide d'ouest, roulaient dans cette direction, confondues avec les nuages d'un ciel bas et brumeux ; il eût vu cette base rougir lentement, puis toute fumée cesser, et, des toits des maisons, des langues de feu aiguës s'élancer à leur place, avec un frémissement sourd, tantôt se tordant en spirale, tantôt se courbant et se rele-

vant comme le mât d'un vaisseau ; il lui eût semblé que bientôt toutes les fenêtres s'ouvraient pour vomir du feu ; de temps en temps, quand un toit s'enfonçait, il eût entendu un bruit sourd ; il eût distingué une flamme plus vive, mêlée de milliers d'étincelles, et, à la lueur sanglante de l'incendie s'agrandissant, des armes luire, un cercle de soldats s'étendre au loin ; il eût entendu des cris et des rires, et il eût dit avec terreur : Dieu me pardonne ! c'est une armée qui se chauffe avec un village.

Effectivement, une brigade républicaine de douze ou quinze cents hommes avait trouvé le village de Saint-Crépin abandonné, et y avait mis le feu.

Ce n'était point une cruauté, mais un moyen de guerre, un plan de campagne comme un autre ; l'expérience prouva qu'il était le seul qui fût bon.

Cependant une chaumière isolée ne brûlait pas, on semblait même avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que le feu ne pût l'atteindre. Deux sentinelles veillaient à la porte, et à chaque instant des officiers d'ordonnance, des aides de camp entraient, puis bientôt sortaient pour porter des ordres.

Celui qui donnait ces ordres était un jeune homme qui paraissait âgé de vingt à vingt-deux ans ; de longs cheveux blonds séparés sur le front tombaient en ondulant de chaque côté de ses joues blanches et maigres ; toute sa figure portait l'empreinte de cette tristesse fatale qui s'attache au front de ceux qui doivent mourir jeunes. Son manteau bleu, en l'enveloppant, ne le cachait pas si bien qu'il ne laissât apercevoir les signes de son grade, deux épaulettes de général ; seulement ces épaulettes étaient de laine, les officiers républicains ayant fait à la Convention l'offrande patriotique de tout l'or de leurs habits ; il était courbé sur une table, une carte géographique était déroulée sous ses yeux, et il y traçait au crayon, à la clarté d'une lampe qui s'effaçait elle-même devant la lueur de l'incendie, la route que ses soldats allaient suivre. C'était le général Marceau, qui, trois ans plus tard, devait être tué à Altenkirchen.

— Alexandre ! dit-il en se relevant à demi.... Alexandre ! éternel dormeur, rêves-tu de Saint-Domingue, que tu dors si longtemps ?

— Qu'y a-t-il? dit en se levant tout debout et en sursaut celui auquel il s'adressait, et dont la tête toucha presque le plafond de la cabane; qu'y a-t-il? est-ce l'ennemi qui nous vient? et ces paroles furent dites avec un léger accent créole qui leur conservait de la douceur, même au milieu de la menace.

— Non, mais un ordre du général en chef Westermann qui nous arrive.

Et pendant que son collègue lisait cet ordre, car celui qu'il avait apostrophé était son collègue, Marceau regardait avec une curiosité d'enfant les formes musculeuses de l'Hercule mulâtre qu'il avait devant les yeux.

C'était un homme de vingt-huit ans, aux cheveux crépus et courts, au teint brun, au front découvert et aux dents blanches, dont la force presque surnaturelle était connue de toute l'armée, qui lui avait vu, dans un jour de bataille, fendre un casque jusqu'à la cuirasse, et un jour de parade, étouffer entre ses jambes un cheval fougueux qui l'emportait. Celui-là n'avait pas long-temps à vivre non plus; mais, moins heureux que Marceau, il devait mourir loin du champ de bataille, empoisonné par l'ordre d'un roi. C'était le général Alexandre Dumas, c'était mon père.

— Qui t'a apporté cet ordre? dit-il.

— Le représentant du peuple Delmar.

— C'est bien. Et où doivent se rassembler ces pauvres diables?

— Dans un bois, à une lieue et demie d'ici; vois sur ta carte, c'est là.

— Oui; mais, sur la carte, il n'y a pas les ravins, les montagnes, les arbres coupés, les milles chemins qui embarrassent la vraie route, où l'on a peine à se reconnaître, même dans le jour... Infernal pays!... Avec cela qu'il y fait toujours froid.

— Tiens, dit Marceau en poussant la porte du pied, et en lui montrant le village en feu, sors et tu te chaufferas... Hé! qu'est cela, citoyens?

Ces paroles étaient adressées à un groupe de soldats qui, en cherchant des vivres, avaient découvert, dans une espèce de chenil attenant à la chaumière où étaient les deux généraux, un paysan vendéen qui paraissait tellement ivre, qu'il était probable qu'il

n'avait pu suivre les habitans du village, lorsqu'ils l'avaient abandonné.

Que le lecteur se figure un métayer à visage stupide, au grand chapeau, aux cheveux longs, à la veste grise; être ébauché à l'image de l'homme, espèce de degré au-dessous de la bête; car il était évident que l'instinct manquait à cette masse. Marceau lui fit quelques questions; le patois et le vin rendirent ses réponses inintelligibles. Il allait l'abandonner comme un jouet aux soldats, lorsque le général Dumas donna brusquement l'ordre d'évacuer la chaumière et d'y enfermer le prisonnier. Il était encore à la porte, un soldat le poussa dans l'intérieur, il alla en trébuchant s'appuyer contre le mur, chancela un instant en oscillant sur ses jambes demi-ployées; puis, tombant lourdement étendu, demeura sans mouvement. Un factionnaire resta devant la porte, et l'on ne prit pas même la peine de fermer la fenêtre.

Dans une heure nous pourrons partir, dit le général Dumas à Marceau; nous avons un guide.

— Lequel?

— Cet homme.

— Oui, si nous voulons nous mettre en route demain, soit. Il y a dans ce que ce drôle a bu du sommeil pour vingt-quatre heures.

Dumas sourit. Viens, lui dit-il, et il le conduisit sous le hangar où le paysan avait été découvert. Une simple cloison le séparait de l'intérieur de la cabane, encore était-elle sillonnée de fentes qui laissaient distinguer ce qui s'y passait, et avaient dû permettre d'entendre jusqu'à la moindre parole des deux généraux qui un instant auparavant s'y trouvaient : — Et maintenant, ajouta-t-il, en baissant la voix, regarde.

Marceau obéit, cédant à l'ascendant qu'exerçait sur lui son ami, même dans les choses habituelles de la vie.—Il eut quelque peine à distinguer le prisonnier, qui, par hasard, était tombé dans le coin le plus obscur de la chaumière. Il gisait encore à la même place, immobile; Marceau se retourna pour chercher son collègue, il avait disparu.

Lorsqu'il reporta ses regards dans la cabane, il lui sembla que celui qui l'habitait avait fait un léger mouvement; sa tête était replacée dans une direction qui lui permettait d'embrasser d'un

coup d'œil tout l'intérieur. Bientôt il ouvrit les yeux avec le bâillement prolongé d'un homme qui s'éveille, et il vit qu'il était seul.

Un singulier éclair de joie et d'intelligence passa sur son visage.

Dès-lors il fut évident pour Marceau qu'il eût été la dupe de cet homme, si un regard plus clairvoyant n'avait tout deviné. Il l'examina donc avec une nouvelle attention; sa figure avait repris sa première expression, ses yeux s'étaient refermés, ses mouvemens étaient ceux d'un homme qui se rendort. Dans l'un de ces mouvemens, il accrocha du pied la table légère qui soutenait la carte et l'ordre du général Westermann que Marceau avait rejeté sur cette table; tout tomba pêle-mêle; le soldat de faction entr'ouvrit la porte, avança la tête à ce bruit, vit ce qui l'avait causé, et dit en riant à son cararade : « C'est le citoyen qui rêve. »

Cependant celui-ci avait entendu ces paroles, ses yeux s'étaient rouverts, un regard de menace poursuivit un instant le soldat; puis, d'un mouvement rapide, il saisit le papier sur lequel était écrit l'ordre, et le cacha dans sa poitrine.

Marceau retenait son souffle; sa main droite semblait collée à la poignée de son sabre, sa main gauche supportait avec son front tout le poids de son corps appuyé contre la cloison.

L'objet de son attention était alors posé sur le côté; bientôt, en s'aidant du coude et du genou, il s'avança lentement toujours couché vers l'entrée de la cabane; l'intervalle qui se trouvait entre le seuil et la porte lui permit d'apercevoir les jambes d'un groupe de soldats qui se tenaient devant. Alors, avec patience et lenteur, il se mit à ramper vers la fenêtre entr'ouverte; puis, arrivé à trois pieds d'elle, il chercha dans sa poitrine une arme qui y était cachée, ramassa son corps sur lui-même, et d'un seul bond, d'un bond de jaguar, s'élança hors de la cabane. Marceau jeta un cri, il n'avait eu le temps ni de prévoir ni d'empêcher cette fuite. Un autre cri répondit au sien. Celui-là était de malédiction. Le Vendéen, en tombant de la fenêtre, s'était trouvé face à face avec le général Dumas; il avait voulu le frapper de son couteau, mais celui-ci, lui saisissant le poignet, l'avait ployé contre sa propre poitrine, et il n'avait plus qu'à pousser pour que le Vendéen se poignardât lui-même.

—Je t'avais promis un guide, Marceau, en voici un, et intelli-

gent, je l'espère. — Je pourrais te faire fusiller, drôle, dit-il au paysan, il m'est plus commode de te laisser vivre. Tu as entendu notre conversation, mais tu ne la reporteras pas à ceux qui t'ont envoyé. — Citoyens, — il s'adressait aux soldats que cette scène curieuse avait amenés, — que deux de vous prennent chacun une main à cet homme, et se placent avec lui à la tête de la colonne ; il sera notre guide ; si vous apercevez qu'il vous trompe, s'il fait un mouvement pour fuir, brûlez-lui la cervelle, et jetez-le par-dessus la haie.

Puis quelques ordres donnés à voix basse allèrent agiter cette ligne rompue de soldats qui s'étendait à l'entour des cendres qui avaient été un village. Ces groupes s'alongèrent, chaque peloton sembla se souder à l'autre. Une ligne noire se forma, descendit dans le long chemin creux qui sépare Saint-Crépin de Montfaucon, s'y emboîta comme une roue dans une ornière, et lorsque, quelques minutes après, la lune passa entre deux nuages, et se réfléchit un instant sur ce ruban de baïonnettes qui glissaient sans bruit, on eût cru voir ramper dans l'ombre un immense serpent noir à écailles d'acier.

C'est une triste chose pour une armée qu'une marche de nuit. La guerre est belle par un beau jour, quand le ciel regarde la mêlée, quand les peuples, se dressant à l'entour du champ de bataille comme aux gradins d'un cirque, battent des mains aux vainqueurs ; quand les sons frémissans des instrumens de cuivre font tressaillir les fibres courageuses du cœur, quand la fumée de mille canons vous couvre d'un linceul, quand amis et ennemis sont là pour voir comme vous mourrez bien ; c'est sublime. Mais la nuit, la nuit !... Ignorer comment on vous attaque et comment vous vous défendez, tomber sans voir qui vous frappe ni d'où le coup part, sentir ceux qui sont debout encore vous heurter du pied sans savoir qui vous êtes, et marcher sur vous !... Oh ! alors, on ne se pose pas comme un gladiateur, on se roule, on se tord, on mord la terre, on la déchire des ongles ; c'est horrible.

Voilà pourquoi cette armée marchait triste et silencieuse ; c'est qu'elle savait que de chaque côté de sa route se prolongeaient de hautes haies, des champs entiers de genets et d'ajonc, et qu'au bout de ce chemin il y avait un combat, un combat de nuit.

Elle marchait depuis une demi-heure ; de temps en temps, comme je l'ai déjà dit, un rayon de la lune filtrait entre deux nuages, et laissait apercevoir, à la tête de cette colonne, le paysan qui servait de guide, l'oreille attentive au moindre bruit, et toujours surveillé par les deux soldats qui marchaient à ses côtés. Parfois on entendait sur les flancs un froissement de feuilles, la tête de la colonne s'arrêtait tout à coup. Plusieurs voix criaient *qui vive?...* Rien ne répondait, et le paysan disait en riant : C'est un lièvre qui part du gîte. — Quelquefois les deux soldats croyaient voir devant eux s'agiter quelque chose qu'ils ne pouvaient pas distinguer, ils se disaient l'un à l'autre : Regarde donc !... et le Vendéen répondait : C'est votre ombre, marchons toujours. — Tout à coup, au détour du chemin, ils virent se dresser devant eux deux hommes ; ils voulurent crier ; l'un des soldats tomba sans avoir eu le temps de proférer une parole ; l'autre chancela une seconde, et n'eut que le temps de dire : « A moi! »

Vingt coups de fusils partirent à l'instant ; à la lueur de cet éclair, on put distinguer trois hommes qui fuyaient ; l'un d'eux chancela, se traîna un instant le long du talus, espérant atteindre l'autre côté de la haie. On courut à lui, ce n'était pas le guide ; on l'interrogea, il ne répondit point ; un soldat lui perça le bras de sa baïonnette pour voir s'il était bien mort, — il l'était.

Ce fut alors Marceau qui devint le guide. L'étude qu'il avait faite des localités lui laissait l'espoir de ne point s'égarer. Effectivement, après un quart d'heure de marche, on aperçut la masse noire de la forêt. Ce fut là que, selon l'avis qu'en avaient reçu les républicains, devaient se rassembler pour entendre une messe les habitans de quelques villages, les débris de plusieurs armées, dix-huit cents hommes à peu près.

Les deux généraux séparèrent leur petite troupe en plusieurs colonnes, avec ordre de cerner la forêt et de se diriger par toutes les routes qui tendraient au centre ; on calcula qu'une demi-heure suffirait pour prendre les positions respectives. Un peloton s'arrêta à la route qui se trouvait en face de lui ; les autres s'étendirent en cercle sur les ailes, on entendit encore un instant le bruit cadencé de leurs pas, qui allait s'affaiblissant ; il s'éteignit tout-à-fait, et le silence s'établit. — La demi-heure qui précède un com-

bat passe vite. A peine si le soldat a le temps de voir si son fusil est bien amorcé, et de dire au camarade : J'ai vingt ou trente francs dans le coin de mon sac; si je meurs, tu les enverras à ma mère.

Le mot *en avant!* retentit, et chacun tressaillit, comme s'il ne s'y attendait pas.

Au fur et à mesure qu'ils s'avançaient, il leur semblait que le carrefour qui forme le centre de la forêt était éclairé; en approchant, ils distinguèrent des torches qui flamboyaient; bientôt les objets devinrent plus distincts, et un spectacle dont aucun d'eux n'avait l'idée, s'offrit à leur vue.

Sur un autel grossièrement représenté par quelques pierres amoncelées, le curé de Sainte-Marie de Rhé disait une messe, des vieillards entouraient l'autel, une torche à la main, et tout à l'entour des femmes, des enfans, priaient à deux genoux. Entre les républicains et ce groupe, une muraille d'hommes était placée, et sur un front plus rétréci présentait le même plan de bataille pour la défense que pour l'attaque : il eût été évident qu'ils avaient été prévenus, quand même on n'eût pas reconnu au premier rang le guide qui avait fui; maintenant c'était un soldat vendéen avec son costume complet, portant sur le côté gauche de la poitrine le cœur d'étoffe rouge qui servait de ralliement, et au chapeau le mouchoir blanc qui remplaçait le panache.

Les Vendéens n'attendirent pas qu'on les attaquât, ils avaient répandu des tirailleurs dans les bois, ils commencèrent la fusillade; les républicains s'avancèrent l'arme au bras, sans tirer un coup de fusil, sans répondre au feu réitéré de leurs ennemis, sans proférer d'autres paroles après chaque décharge que celles-ci : Serrez les rangs, serrez les rangs.

Le prêtre n'avait pas achevé sa messe, et il continuait; son auditoire semblait étranger à ce qui se passait, et demeurait à genoux. Les soldats républicains avançaient toujours. Quand ils furent à trente pas de leurs ennemis, le premier rang se mit à genoux; trois lignes de fusils s'abaissèrent comme des épis que le vent courbe. La fusillade éclata; on vit s'éclaircir les rangs vendéens, et quelques balles passant au travers allèrent jusqu'au pied de l'autel tuer des femmes et des enfans. Il y eut dans cette foule

un instant de cris et de tumulte. Le prêtre leva Dieu, les têtes se courbèrent jusqu'à terre, et tout rentra dans le silence.

Les républicains firent leur seconde décharge à dix pas, avec autant de calme qu'à une revue, avec autant de précision que devant une cible. Les Vendéens ripostèrent, puis ni les uns ni les autres n'eurent le temps de recharger leurs armes : c'était le tour de la baïonnette, et ici tout l'avantage était aux républicains, régulièrement armés. — Le prêtre disait toujours la messe.

Les Vendéens reculèrent, des rangs entiers tombaient sans autre bruit que des malédictions. Le prêtre s'en aperçut, il fit un signe; les torches s'éteignirent, le combat rentra dans l'obscurité. Ce ne fut plus alors qu'une scène de désordre et de carnage, où chacun frappa sans voir, avec rage, et mourut sans demander merci, — merci qu'on n'accorde guère quand on se la demande dans la même langue.

Et cependant ces mots *grace! grace!* étaient prononcés d'une voix déchirante aux genoux de Marceau qui allait frapper.

C'était un jeune Vendéen, un enfant sans armes, qui cherchait à sortir de cette horrible mêlée. — Grace! grace! disait-il, sauvez-moi, au nom du ciel, au nom de votre mère.

Le général l'entraîna à quelques pas du champ de bataille pour le soustraire aux regards de ses soldats; mais bientôt il fut forcé de s'arrêter, le jeune homme s'était évanoui. Cet excès de terreur l'étonna de la part d'un soldat, il ne s'empressa pas moins de le secourir, il ouvrit son habit pour lui donner de l'air : c'était une femme.

Il n'y avait pas un instant à perdre, les ordres de la Convention étaient précis, tout Vendéen pris les armes à la main ou faisant partie d'un rassemblement, quel que fût son sexe ou son âge, devait périr sur l'échafaud. Il assit la jeune fille au pied d'un arbre, courut vers le champ de bataille. Parmi les morts, il distingua un jeune officier républicain, dont la taille lui parut être à peu près celle de l'inconnue, il lui enleva promptement son uniforme et son chapeau, et revint auprès d'elle. La fraîcheur de la nuit la tira bientôt de son évanouissement. — Mon père, mon père, furent ses premiers mots; puis elle se leva, et appuya ses mains sur son front,

comme pour y fixer ses idées. — Oh! c'est affreux, j'étais avec lui; je l'ai abandonné; — mon père, mon père! il sera mort!

— Notre jeune maîtresse, mademoiselle Blanche, dit une tête qui parut tout-à-coup derrière l'arbre, le marquis de Beaulieu vit, il est sauvé; — vive le roi et la bonne cause! — Celui qui avait dit ces mots disparut comme une ombre, mais cependant pas si vite que Marceau n'eût le temps de reconnaître le paysan de Saint-Crépin.

— Tinguy, Tinguy! s'écria la jeune fille, étendant ses bras vers le métayer. — Silence! un mot vous dénonce, je ne pourrais pas vous sauver, et je veux vous sauver, moi! Mettez cet habit et ce chapeau, et attendez ici.

Il retourna sur le champ de bataille, donna aux soldats l'ordre de se retirer sur Chollet, laissa à son collègue le commandement de la troupe, et revint près de la jeune Vendéenne.

Il la trouva prête à le suivre. Tous deux se dirigèrent vers une espèce de grande route qui traverse la Romagne, où le domestique de Marceau l'attendait avec des chevaux de main, qui ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur du pays, où les routes ne sont que ravins et fondrières. Là, son embarras redoubla, il craignait que sa jeune compagne ne sût pas monter à cheval, et n'eût pas la force de marcher à pied; mais elle l'eut bientôt rassuré, en manœuvrant sa monture avec moins de force, mais autant de grace que le meilleur cavalier (1). Elle vit la surprise de Marceau, et sourit. — Vous serez moins étonné, lui dit-elle, lorsque vous me connaîtrez. Vous verrez par quelle suite de circonstances, les exercices des hommes me sont devenus familiers; vous avez l'air si bon, que je vous dirai tous les événemens de ma vie si jeune et déjà si tourmentée.

(1) Quand même ce qui suit n'expliquerait pas cette habileté rare chez nous pour une femme, l'usage du pays la justifierait. Les dames des *châteaux* même montent à cheval, littéralement parlant, comme un fashionable de Long-Champ; seulement elles portent sous leurs robes, que la selle relève, des pantalons pareils à ceux qne l'on met aux enfans. Les femmes du peuple ne prennent pas même cette précaution, quoique la couleur de leur peau m'ait long-temps fait croire le contraire.

— Oui, oui, mais plus tard, dit Marceau ; nous aurons le temps, car vous êtes ma prisonnière, et pour vous-même je ne veux pas vous rendre votre liberté. Maintenant, ce que nous avons à faire est de gagner Chollet au plus vite. Ainsi donc affermissez-vous sur votre selle, et au galop, mon cavalier.

— Au galop, reprit la Vendéenne, et trois quarts d'heure après ils entraient à Chollet. Le général en chef était à la mairie. Marceau monta, laissant à la porte son domestique et sa prisonnière. Il rendit compte en quelques mots de sa mission, et revint avec sa petite escorte chercher un gîte à l'hôtel *des Sans-Culottes*, inscription qui avait remplacé sur l'enseigne les mots : *Au grand saint Nicolas.*

Marceau retint deux chambres ; il conduisit la jeune fille à l'une d'elles, l'invita à se jeter tout habillée sur son lit, pour y prendre quelques instans d'un repos dont elle devait avoir grand besoin après la nuit affreuse qu'elle venait de passer, et alla s'enfermer dans la sienne ; car maintenant il avait la responsabilité d'une existence, et il fallait qu'il songeât au moyen de la conserver.

Blanche, de son côté, avait à rêver aussi, à son père d'abord, puis à ce jeune général républicain à la figure et à la voix douces. Tout cela lui semblait un songe. Elle marchait pour s'assurer qu'elle était bien éveillée, s'arrêtait devant une glace pour se convaincre que c'était bien elle, puis elle pleurait en songeant à l'abandon dans lequel elle se trouvait ; l'idée de sa mort, de la mort de l'échafaud ne lui vint même pas ; Marceau avait dit avec sa voix douce : Je vous sauverai.

Puis pourquoi, elle née d'hier, l'aurait-on fait mourir? Belle et inoffensive, pourquoi les hommes auraient-ils demandé sa tête et son sang? A peine pouvait-elle croire elle-même qu'elle courût un danger. Son père, au contraire, chef vendéen, il tuait et pouvait être tué ; mais elle, elle pauvre jeune fille, donnant encore la main à l'enfance..... Oh! bien loin de croire à de tristes présages, la vie était belle et toute joyeuse, l'avenir immense ; cette guerre finirait, le château vide verrait revenir ses hôtes. Un jour un jeune homme fatigué y demanderait l'hospitalité, il aurait vingt-quatre ou vingt-cinq ans, une voix douce, des cheveux blonds ; un habit de général ; il resterait long-temps ; rêve, rêve, pauvre Blanche.

Il y a un âge de la jeunesse où le malheur est si étranger à l'existence, qu'il semble qu'il ne pourra jamais s'y acclimater; quelque triste que soit une idée, elle s'achève par un sourire. C'est que l'on ne voit la vie que d'un côté de l'horizon; c'est que le passé n'a pas encore eu le temps de faire douter de l'avenir.

Marceau rêvait aussi, mais lui voyait déjà dans la vie; il connaissait les haines politiques du moment; il savait les exigences d'une révolution; il cherchait un moyen de sauver Blanche qui dormait. Un seul se présentait à son esprit, c'était de la conduire lui-même à Nantes, où habitait sa famille. Depuis trois ans, il n'avait vu ni sa mère ni sa sœur, et se trouvant à quelques lieues seulement de cette ville, il paraissait tout naturel qu'il demandât une permission au général en chef. Il s'arrêta à cette idée. Le jour commençait à paraître, il se rendit chez le général Westermann; ce qu'il demandait lui fut accordé sans difficulté. Il voulait qu'elle lui fût remise à l'instant même, ne croyant pas que Blanche pût partir assez tôt; mais il fallait que cette permission portât une seconde signature, celle du représentant du peuple Delmar. Il n'y avait qu'une heure qu'il était arrivé avec la troupe de l'expédition, il prenait dans la chambre voisine quelques instans de repos, et aussitôt son réveil, le général en chef promit à Marceau de la lui envoyer.

En rentrant à l'auberge, il rencontra le général Dumas qui le cherchait. Les deux amis n'avaient pas de secret l'un pour l'autre; bientôt il sut toute l'aventure de la nuit. Tandis qu'il faisait préparer le déjeûner, Marceau monta chez sa prisonnière, qui l'avait déjà fait demander; il lui annonça la visite de son collègue, qui ne tarda pas à se présenter : ses premiers mots rassurèrent Blanche, et après un instant de conversation, elle n'éprouvait que la gêne inséparable de la position d'une jeune fille placée au milieu de deux hommes qu'elle connaît à peine.

Ils allaient se mettre à table lorsque la porte s'ouvrit. Le représentant du peuple Delmar parut sur le seuil.

A peine avons-nous eu le temps au commencement de cette histoire de dire un mot de ce nouveau personnage.

C'était un de ces hommes que Robespierre mettait comme un bras au bout du sien pour atteindre en province, qui croyaient

avoir compris son système de régénération, parce qu'il leur avait dit : Il faut régénérer, et entre les mains desquels la guillotine était plus active qu'intelligente.

Cette apparition sinistre fit tressaillir Blanche, avant même qu'elle sût qui il était. — Ah ! ah ! dit-il à Marceau, tu veux déjà nous quitter, citoyen général, mais tu t'es si bien conduit cette nuit, que je n'ai rien à te refuser ; cependant je t'en veux un peu d'avoir laissé échapper le marquis de Beaulieu ; j'avais promis à la Convention de lui envoyer sa tête. — Blanche était debout, pâle et froide comme une statue de la terreur. Marceau, sans affectation, se plaça devant elle. — Mais ce qui est différé n'est pas perdu, continua-t-il, les limiers républicains ont bon nez et bonnes dents, et nous suivons sa piste. — Voilà la permission, ajouta-t-il, elle est en règle, tu partiras quand tu voudras ; mais auparavant je viens te demander à déjeûner; je n'ai pas voulu quitter un brave tel que toi, sans boire au salut de la république et à l'extermination des brigands.

Dans la position où se trouvaient les deux généraux, cette marque d'estime ne leur était rien moins qu'agréable; Blanche s'était assise, et avait repris quelque courage. On se mit à table, et la jeune fille, pour ne pas se trouver en face de Delmar, fut obligée de prendre place à ses côtés. Elle s'assit assez loin de lui pour ne pas le toucher, et se rassura peu à peu en s'apercevant que le représentant du peuple s'occupait plus du repas que des convives qui le partageaient avec lui. Cependant de temps en temps une ou deux paroles sanglantes tombaient de ses lèvres, et faisaient passer un frisson dans les veines de la jeune fille ; mais du reste aucun danger réel ne paraissait exister pour elle : les généraux espéraient qu'il les quitterait sans même lui adresser une parole directe. Le désir de partir était pour Marceau un prétexte d'abréger le repas : il touchait à sa fin, chacun commençait à respirer plus à l'aise, lorsqu'une décharge de mousqueterie se fit entendre sur la place de la ville, située en face de l'auberge ; les généraux sautèrent sur leurs armes qu'ils avaient déposées près d'eux. Delmar les arrêta : — Bien, mes braves, dit-il en riant et en balançant sa chaise, bien ; j'aime à voir que vous êtes sur vos gardes ; mais remettez-vous à table, il n'y a rien à faire là pour vous. —

Qu'est-ce donc que ce bruit? dit Marceau. — Rien, reprit Delmar; les prisonniers de cette nuit qu'on fusille. — Blanche jeta un cri de terreur : — Oh! les malheureux, s'écria-t-elle. — Delmar posa son verre qu'il allait porter à ses lèvres, se retourna lentement vers elle. — Ah! voilà qui va bien, dit-il, si maintenant les soldats tremblent comme des femmes, il faudra habiller les femmes en soldats; il est vrai que tu es bien jeune, ajouta-t-il en lui prenant les deux mains et en la regardant en face; mais tu t'y habitueras. — Oh! jamais, jamais! s'écria Blanche, sans songer combien il était dangereux pour elle de manifester ses sentimens devant un semblable témoin. Jamais je ne m'habituerai à de telles horreurs. — Enfant, reprit Delmar, en lâchant ses mains, crois-tu que l'on puisse régénérer une nation sans lui tirer du sang, réprimer les factions sans dresser d'échaufauds? As-tu jamais vu une révolution passer sur un peuple le niveau de l'égalité, sans abattre quelques têtes; malheur, alors malheur aux grands, car la baguette de Tarquin les a désignés! — Il se tut un instant, puis continua : D'ailleurs qu'est-ce que la mort? un sommeil sans songe, sans réveil; qu'est-ce que le sang? une liqueur rouge à peu près semblable à celle que contient cette bouteille, et qui ne produit d'effet sur notre esprit que par l'idée qu'on y attache : Sombreuil en a bu. Eh bien! tu te tais : voyons, n'as-tu pas à la bouche quelque argument philantropique? A ta place, un girondin ne resterait pas court. — Blanche était donc forcée de continuer cette conversation. — Oh! dit-elle en tremblant, êtes-vous bien sûr que Dieu vous ait donné le droit de frapper ainsi? — Dieu ne frappe-t-il pas, lui? — Oui, mais il voit au-delà de la vie, tandis que l'homme, quand il tue, ne sait ni ce qu'il donne ni ce qu'il ôte. — Soit. Eh bien! l'ame est immortelle ou elle ne l'est pas. Si le corps n'est que matière, est-ce un crime de rendre un peu plus tôt à la matière ce que Dieu lui avait emprunté? Si une ame l'habite, et que cette ame soit immortelle, je ne puis la tuer : le corps n'est qu'un vêtement que je lui ôte, ou plutôt une prison dont je la tire. Maintenant, écoute un conseil, car je veux bien t'en donner un; garde tes réflexions philosophiques et tes argumens de collége pour défendre ta propre vie, si jamais tu tombes entre les mains de Charette ou de Bernard de Marigny, car ils ne te feraient pas plus grâce que je ne l'ai faite à leurs sol-

dats. Quant à moi, tu te repentirais peut-être de les répéter une seconde fois en ma présence; souviens-t'en. — Il sortit.

Il y eut un moment de silence. Marceau posa ses pistolets qu'il avait armés pendant cette conversation. — Oh! dit-il en le suivant du doigt, jamais homme sans s'en douter n'a touché la mort de si près que tu viens de le faire. — Blanche, savez-vous que si un geste, un mot, lui étaient échappés qui prouvassent qu'il vous reconnaissait, savez-vous que je lui brûlais la cervelle?

Elle n'écoutait pas. Une seule idée la possédait, c'est que cet homme était chargé de poursuivre les débris de l'armée que commandait le marquis de Beaulieu. — O mon Dieu! disait-elle en cachant sa tête dans ses mains..... ô mon Dieu, quand je pense que mon père peut tomber aux mains de ce tigre; que s'il eût été fait prisonnier cette nuit, il était possible que là devant..... C'est exécrable, c'est atroce; n'est-il donc plus de pitié dans ce monde? Oh! pardon, pardon, dit-elle à Marceau, qui plus que moi doit savoir le contraire? — Mon Dieu! mon Dieu!....

Dans ce moment, le domestique entra, et annonça que les chevaux étaient prêts. — Partons, au nom du ciel, partons. Il y a du sang dans l'air qu'on respire ici. — Partons, répondit Marceau; et tous trois descendirent à l'instant.

Marceau trouva à la porte un détachement de trente hommes que le général en chef avait fait monter à cheval pour l'escorter jusqu'à Nantes. Dumas les accompagna quelque temps, mais, à une lieue de Chollet, son ami insista fortement pour qu'il y retournât; de plus loin, il eût été dangereux de revenir seul. Il prit donc congé d'eux, mit son cheval au galop, et disparut bientôt à l'angle d'un chemin.

Puis Marceau désirait se trouver seul avec la jeune Vendéenne. Elle avait l'histoire de sa vie à lui raconter, et il lui semblait que cette vie devait être pleine d'intérêt. Il rapprocha son cheval de celui de Blanche : — Eh bien! lui dit-il, maintenant que nous sommes tranquilles, et que nous avons une longue route à faire, causons, causons de vous. Je sais qui vous êtes, mais voilà tout. Comment vous trouviez-vous dans ce rassemblement? d'où vous vient cette habitude de porter des habits d'homme? Parlez, nous autres soldats, nous sommes habitués à entendre des paroles brèves et

dures. Parlez-moi long-temps de vous, de votre enfance, je vous en prie.

Marceau, sans savoir pourquoi, ne pouvait s'habituer à employer, en parlant à Blanche, le langage républicain de l'époque.

Blanche alors lui raconta sa vie, comment jeune sa mère était morte, et l'avait laissée tout enfant aux mains du marquis de Beaulieu ; comment son éducation, donnée par un homme, l'avait familiarisée avec des exercices qui, lorsque éclata l'insurrection de la Vendée, lui étaient devenus si utiles, et lui avaient permis de suivre son père. Elle lui déroula tous les évènemens de cette guerre, depuis l'émeute de Saint-Florent, jusqu'au combat où Marceau lui sauva la vie. Elle parla long-temps, comme il le lui avait demandé, car elle voyait qu'on l'écoutait avec bonheur. Au moment où elle achevait son récit, on aperçut à l'horizon Nantes, dont les lumières tremblaient dans la brume. La petite troupe traversa la Loire, et quelques instans après, Marceau était dans les bras de sa mère.

Après les premiers embrassemens, il présenta à sa famille sa jeune compagne de voyage ; quelques mots suffirent pour intéresser vivement sa mère et ses sœurs. A peine Blanche eut-elle manifesté le désir de reprendre les habits de son sexe, que les deux jeunes filles l'entraînèrent à l'envi, et se disputèrent le plaisir de lui servir de femme de chambre.

Cette conduite, si simple qu'elle paraisse au premier abord, acquérait cependant un grand prix par les circonstances du moment. Nantes se débattait sous le proconsulat de Carrier.

C'est un étrange spectacle pour l'esprit et les yeux que celui d'une ville entière toute saignante des morsures d'un seul homme. On se demande d'où vient cette force que prend une volonté sur quatre-vingt mille individus qu'elle domine, et comment, quand un seul dit : Je veux, tous ne se lèvent point pour dire : C'est bien !... mais nous ne voulons pas, nous ! C'est qu'il y a habitude de servilité dans l'ame des masses, que les individus seuls ont parfois d'ardens désirs d'être libres. C'est que le peuple, comme le dit Shakspeare, ne connaît d'autre moyen de récompenser l'assassin de César, qu'en le faisant César. — Voilà pourquoi il y a des tyrans de liberté, comme il y a des tyrans de monarchie.

Donc le sang coulait à Nantes par les rues, et Carrier, qui était

à Robespierre ce qu'est l'hyène au tigre et le jackal au lion, se gorgeait du plus pur de ce sang, en attendant qu'il le rendît mêlé au sien.

C'étaient des moyens tout nouveaux de massacre; la guillotine s'ébrèche si vite! Il imagina les noyades, dont le nom est devenu inséparable de son nom. Des bateaux furent confectionnés exprès dans le port; on savait dans quel but, on venait les voir sur le chantier. C'était chose curieuse et nouvelle que ces soupapes de vingt pieds qui s'ouvraient pour précipiter à fond d'eau les malheureux destinés à ce supplice, et le jour de leur essai il y eut presque autant de peuple sur la rive que lorsqu'on lance un vaisseau avec un bouquet à son grand mât et des pavillons à toutes ses vergues.

Oh! trois fois malheur aux hommes qui, comme Carrier, ont appliqué leur imagination à inventer des variantes à la mort, car tout moyen de détruire l'homme est facile à l'homme! Malheur à ceux qui, sans théorie, ont fait des meurtres inutiles! Ils sont cause que nos mères tremblent en prononçant les mots révolution et république, inséparables pour elles des mots massacre et destruction; et nos mères nous font hommes, et, à quinze ans, lequel d'entre nous, en sortant des mains de sa mère, ne frémissait pas aussi aux mots révolution et république? Lequel de nous n'a pas eu toute son éducation politique à refaire avant d'oser envisager froidement ce chiffre qu'il avait regardé long-temps comme fatal, — 93? A qui de nous n'a-t-il pas fallu toute sa force d'homme de vingt-cinq ans pour envisager en face les trois colosses de notre révolution, Mirabeau, Danton, Robespierre? Mais enfin nous nous sommes habitués à leur vue; nous avons étudié le terrain sur lequel ils marchaient, le principe qui les faisait agir, et involontairement nous nous sommes rappelés ces terribles paroles d'une autre époque : *Chacun d'eux n'est tombé que parce qu'il a voulu enrayer la charrette du bourreau qui avait encore besogne à faire*; ce ne sont point eux qui ont dépassé la révolution, mais c'est la révolution qui les a dépassés.

Ne nous plaignons pas cependant, les réhabilitations modernes se font vite, car maintenant le peuple écrit l'histoire du peuple. Il n'en était point ainsi du temps de messieurs les historiographes de la couronne; n'ai-je pas entendu dire tout enfant que Louis XI était un mauvais roi, et Louis XIV un grand prince?

Revenons à Marceau et à toute une famille que son nom protégeait contre Carrier même. C'était une réputation de républicanisme si pur que celle du jeune général, qu'un soupçon n'eût pas osé atteindre sa mère ni ses sœurs. Voilà pourquoi l'une d'elles, jeune fille de seize ans, comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, aimait et était aimée; et la mère de Marceau, craintive comme une mère, voyant un second protecteur dans un époux, pressait, autant qu'elle le pouvait, un mariage qui était sur le point de s'accomplir, lorsque Marceau et la jeune Vendéenne arrivèrent à Nantes. Ce retour en ce moment fut une double joie.

Blanche fut remise aux deux jeunes filles qui devinrent ses amies en l'embrassant, car il y a un âge où chaque jeune fille croit trouver une amie éternelle dans l'amie qu'elle connaît depuis une heure. Elles sortirent ensemble; une chose presqu'aussi importante qu'un mariage les occupait : une toilette de femme; Blanche ne devait pas conserver plus long-temps ses habits d'homme.

Bientôt elles la ramenèrent parée de leur double toilette; il avait fallu qu'elle mît la robe de l'une et le schall de l'autre. — Folles jeunes filles! il est vrai qu'elles n'avaient à elles trois que l'âge de la mère de Marceau, qui était encore belle.

Lorsque Blanche rentra, le jeune général fit quelques pas au-devant d'elle, et s'arrêta étonné. Sous son premier costume, il avait à peine remarqué sa beauté céleste, et les graces qu'elle avait reprises avec ses habits de femme. Elle avait tout fait, il est vrai, pour paraître jolie; un instant elle avait oublié, devant une glace, guerre, Vendée et carnage : c'est que l'ame la plus naïve a sa coquetterie lorsqu'elle commence à aimer, et qu'elle veut plaire à celui qu'elle aime.

Marceau voulut parler et ne put prononcer une parole; Blanche sourit et lui tendit la main, toute joyeuse, car elle vit qu'elle lui avait paru aussi belle qu'elle désirait le paraître.

Le soir, le jeune fiancé de la sœur de Marceau vint, et comme tout amour est égoïste, depuis l'amour-propre jusqu'à l'amour maternel, il y eut une maison dans la ville de Nantes, une seule peut-être, où tout fut bonheur et joie, quand autour d'elle tout était larmes et douleurs.

Oh! comme Blanche et Marceau se laissaient vivre de leur nou-

velle vie! comme l'autre leur semblait loin derrière eux! c'était presque un rêve. Seulement de temps en temps le cœur de Blanche se serrait, et des larmes jaillissaient de ses yeux; c'est que tout à coup elle pensait à son père. Marceau la rassurait; puis, pour la distraire, il lui racontait ses premières campagnes, comment le collégien était devenu soldat à quinze ans, officier à dix-sept, colonel à dix-neuf, général à vingt-un. Blanche les lui faisait répéter souvent, car, dans tout ce qu'il disait, il n'y avait pas un mot d'un autre amour.

Et cependant Marceau avait aimé, aimé de toutes les puissances de son ame; il le croyait du moins. Puis bientôt il avait été trompé, trahi; le mépris, à grande peine, s'était fait place dans un cœur si jeune, qu'il n'y avait que passions. Le sang qui brûlait ses veines s'était refroidi lentement; une froideur mélancolique avait remplacé l'exaltation; Marceau enfin, avant de connaître Blanche, n'était plus qu'un malade privé, par l'absence subite de la fièvre, de l'énergie et de la force qu'il ne devait qu'à sa seule présence.

Eh bien! tous ces songes de bonheur, tous ces élémens d'une vie nouvelle, tous ces prestiges de la jeunesse que Marceau croyait à jamais perdus pour lui, renaissaient dans un lointain encore vague, mais que cependant il pouvait atteindre un jour : lui-même s'étonnait que le sourire revînt quelquefois et sans sujet passer sur ses lèvres; il respirait à pleine poitrine, et ne ressentait plus rien de cette difficulté de vivre, qui la veille encore absorbait ses forces, et lui faisait désirer une mort prochaine comme la seule barrière que ne puisse dépasser la douleur.

Blanche de son côté, entraînée d'abord vers Marceau par un sentiment naturel de reconnaissance, attribuait à ce sentiment les diverses émotions qui l'agitaient. N'était-il pas tout simple qu'elle désirât constamment la présence de l'homme qui lui avait sauvé la vie? Les paroles qui s'échappaient de sa bouche pouvaient-elles lui être indifférentes, sa physionomie empreinte d'une mélancolie si profonde ne devait-elle pas éveiller la pitié, et lorsqu'elle le voyait soupirer en la regardant, n'était-elle pas toujours prête à dire : Que puis-je faire pour vous, ami, pour vous qui avez tant fait pour moi?

C'est agités de ces divers sentimens, qui chaque jour acquéraient

une force nouvelle, que Blanche et Marceau passèrent les premiers temps de leur séjour à Nantes; enfin l'époque fixée pour le mariage de la sœur du jeune général arriva.

Parmi les bijoux qu'il avait fait venir pour elle, Marceau choisit une parure brillante et précieuse qu'il offrit à Blanche. — Blanche la regarda d'abord avec sa coquetterie de jeune fille, puis bientôt elle referma l'écrin. — Les bijoux conviennent-ils à ma situation? dit-elle tristement; des bijoux à moi! tandis que mon père peut-être fuit de métairies en métairies, en mendiant un morceau de pain pour sa vie, une grange pour son asile, tandis que, proscrite moi-même.... non, que ma simplicité me cache à tous les yeux; songez que je puis être reconnue. Marceau la pressa vainement, elle ne consentit à accepter qu'une rose rouge artificielle qui se trouvait parmi les parures.

Les églises étaient fermées; ce fut donc à l'hôtel-de-ville que se sanctionna le mariage. La cérémonie fut courte et triste, les jeunes filles regrettaient le chœur orné de cierges et de fleurs, le dais suspendu sur la tête des jeunes époux, sous lequel s'échangent les rires de ceux qui le soutiennent, et la bénédiction du prêtre, qui dit : Allez, enfans, et soyez heureux.

A la porte de l'hôtel-de-ville, une députation de mariniers attendait les mariés. Le grade de Marceau attirait à sa sœur cet hommage; un de ces hommes, dont la figure ne lui paraissait pas inconnue, avait deux bouquets; il donna l'un à l'épouse; puis, s'avançant vers Blanche, qui le regardait fixement, il lui présenta l'autre. — Tinguy, où est mon père? dit Blanche en pâlissant.—A Saint-Florent, répondit le marinier. Prenez ce bouquet, il y a dedans une lettre. Vive le roi et la bonne cause! mademoiselle Blanche! — Blanche voulut l'arrêter, lui parler, l'interroger; il avait disparu. Marceau reconnut le guide, et malgré lui il admirait le dévouement, l'adresse et l'audace de ce paysan.

Blanche lut la lettre avec anxiété. — Les Vendéens éprouvaient défaites sur défaites; toute une population émigrait, reculant devant l'incendie et la famine. Le reste de la lettre était consacré à des remerciemens à Marceau. — Le marquis avait tout appris par la surveillance de Tinguy.

Blanche était triste; cette lettre l'avait rejetée au milieu des hor-

reurs de la guerre; elle s'appuyait sur le bras de Marceau plus que d'habitude, elle lui parlait de plus près et d'une voix plus douce. Marceau l'aurait voulue plus triste encore, car plus la tristesse est profonde, plus il y a d'abandon; et je l'ai déjà dit, il y a bien de l'égoïsme dans l'amour.

Pendant la cérémonie, un étranger qui avait, disait-il, des choses de la dernière importance à communiquer à Marceau avait été introduit dans le salon. En y entrant, Marceau, la tête penchée vers Blanche qui lui donnait le bras, ne l'aperçut point d'abord; mais tout à coup il sentit ce bras tressaillir, il leva la tête, Blanche et lui étaient en face de Delmar.

Le représentant du peuple s'approcha lentement, les yeux fixés sur Blanche, le rire sur les lèvres; Marceau, la sueur sur le front, le regardait s'avancer comme don Juan regarde la statue du Commandeur.

— Citoyenne, tu as un frère?

Blanche balbutia, et fut prête à se jeter dans les bras de Marceau. Delmar continua.

— Si ma mémoire et ta ressemblance ne me trompent point, nous avons déjeuné ensemble à Chollet. Comment se fait-il que, depuis cette époque, je ne l'aie pas revu dans les rangs de l'armée républicaine?

Blanche sentait ses forces prêtes à l'abandonner; l'œil perçant de Delmar suivait les progrès de son trouble, et elle allait tomber sous ce regard, lorsqu'il se détourna d'elle et se fixa sur Marceau.

Alors ce fut Delmar qui tressaillit à son tour. Le jeune général avait la main sur la garde de son épée, qu'il serrait convulsivement. La figure du représentant du peuple reprit aussitôt son expression habituelle; il parut avoir totalement oublié ce qu'il venait de dire, et prenant Marceau par le bras, il l'entraîna dans l'embrasure de la fenêtre, l'entretint quelques instans de la situation actuelle de la Vendée, et lui apprit qu'il était venu à Nantes pour se concerter avec Carrier sur les nouvelles mesures de rigueur qu'il était urgent de prendre à l'égard des révoltés. Il lui annonça que le général Dumas était rappelé à Paris; et le quittant bientôt, il passa avec un salut et un sourire devant le fauteuil où Blanche était tombée en quittant le bras de Marceau, et où elle était restée froide et pâle.

Deux heures après, Marceau reçut l'ordre de partir sans délai pour rejoindre l'armée de l'Ouest, et y reprendre le commandement de sa brigade.

Cet ordre subit et imprévu l'étonna; il crut y voir quelque rapport avec la scène qui s'était passée un instant auparavant: sa permission n'expirait que dans quinze jours. Il courut chez Delmar pour en obtenir quelques explications; il était reparti aussitôt après son entrevue avec Carrier.

Il fallait obéir; balancer, c'était se perdre. A cette époque, les généraux étaient soumis au pouvoir des représentans du peuple envoyés par la Convention; et si quelques revers furent causés par leur impéritie, plus d'une victoire aussi fut due à l'alternative constante où se trouvaient les chefs, de vaincre ou de porter leurs têtes sur l'échafaud.

Marceau était près de Blanche lorsqu'il reçut cet ordre. Tout étourdi d'un coup aussi inattendu, il n'avait pas le courage de lui annoncer un départ qui la laissait seule et sans défense au milieu d'une ville arrosée chaque jour du sang de ses compatriotes. Elle s'aperçut de son trouble, et son inquiétude surmontant sa timidité, elle s'approcha de lui avec le regard inquiet d'une femme aimée, qui sait qu'elle a le droit d'interroger, et qui interroge. Marceau lui présenta l'ordre qu'il venait de recevoir. Blanche y eut à peine jeté les yeux, qu'elle comprit à quel danger la désobéissance exposait son protecteur; son cœur se brisait, et cependant elle trouva la force de l'engager à partir sans retard. Les femmes possèdent mieux que les hommes cette espèce de courage, parce que chez elles il tient d'un côté à la pudeur. Marceau la regarda tristement; Et vous aussi, Blanche, dit-il, vous ordonnez que je m'éloigne. — Au fait, ajouta-t-il en se levant, et comme se parlant à lui-même, qui pouvait me faire croire le contraire? Insensé que j'étais! lorsque je songeais à ce départ, j'avais quelquefois pensé qu'il lui coûterait des regrets et des pleurs! — Il marchait à grands pas. — Insensé! des regrets, des pleurs! Comme si je ne lui étais pas indifférent! — En se retournant, il se trouva en face de Blanche: deux larmes roulaient sur les joues de la jeune fille muette, dont les soupirs saccadés soulevaient la poitrine. A son tour, Marceau sentit des pleurs dans ses yeux. — Oh! pardonnez-moi, lui

dit-il, pardonnez-moi, Blanche; mais je suis malheureux, et le malheur rend défiant. Près de vous toujours ma vie semblait s'être mêlée à la vôtre; comment séparer mes heures de vos heures, mes jours de vos jours? J'avais tout oublié; je croyais à l'éternité ainsi. Oh! malheur, malheur! je rêvais et je m'éveille. — Blanche, ajouta-t-il avec plus de calme, mais d'une voix plus triste, la guerre que nous faisons est cruelle et meurtrière, il est possible que nous ne nous revoyons jamais. — Il prit la main de Blanche, qui sanglottait. — Oh! promettez-moi que si je tombe frappé loin de vous... Blanche, j'ai toujours eu le pressentiment d'une vie courte; promettez-moi que mon souvenir se présentera quelquefois à votre pensée, mon nom à votre bouche, ne fût-ce qu'en songe; et moi, moi, je vous promets, Blanche, que s'il y a, entre ma vie et ma mort, le temps de prononcer un nom, un seul, ce sera le vôtre. — Blanche était suffoquée par les larmes; mais il y avait dans ses yeux mille promesses plus tendres que celles que Marceau exigeait. D'une main, elle serrait celle de Marceau, qui était à ses pieds, et de l'autre elle lui montrait la rose rouge, dont sa tête était parée. — Toujours, toujours, balbutia-t-elle, et elle tomba évanouie.

Les cris de Marceau attirèrent sa mère et ses sœurs. Il croyait Blanche morte; il se roulait à ses pieds. Tout s'exagère en amour, craintes et espérances. Le soldat n'était qu'un enfant.

Blanche rouvrit les yeux, et rougit en voyant Marceau à ses pieds, et sa famille autour de lui. — Il part, dit-elle, pour se battre contre mon père peut-être. Oh! épargnez mon père; si mon père tombe entre vos mains, songez que sa mort me tuerait. — Que voulez-vous de plus? ajouta-t-elle en baissant la voix; je n'ai pensé à mon père qu'après avoir pensé à vous. Puis, rappelant aussitôt son courage, elle supplia Marceau de partir; lui-même en comprenait la nécessité : aussi ne résista-t-il pas davantage à ses prières et à celles de sa mère. Les ordres nécessaires à son départ furent donnés, et une heure après, il avait reçu les adieux de Blanche et de sa famille.

Marceau suivait, pour quitter Blanche, la route qu'il avait parcourue avec elle; il avançait sans presser ni ralentir le pas de son cheval, et chaque localité lui rappelait quelques mots du récit de la jeune Vendéenne; il repassait en quelque sorte par l'histoire

qu'elle lui avait contée; et le danger qu'elle courait, auquel il n'avait pas songé tant qu'il était près d'elle, lui paraissait bien plus grand maintenant qu'il l'avait quittée. Chaque mot de Delmar bruissait à ses oreilles : à chaque instant, il était prêt à arrêter son cheval, à retourner à Nantes, et il lui fallut toute sa raison pour ne pas céder au besoin de la revoir.

Si Marceau avait pu s'occuper d'autre chose que de ce qui se passait dans sa propre pensée, il aurait aperçu, à l'extrémité du chemin, et venant vers lui, un cavalier qui, après s'être arrêté un instant pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, avait mis son cheval au galop pour le joindre, et il eût reconnu le général Dumas aussi vite qu'il en avait été reconnu lui-même.

Les deux amis sautèrent à bas de leurs chevaux, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Au même instant, un homme, les cheveux ruisselans de sueur, la figure ensanglantée, les habits déchirés, saute par dessus une haie, roule plutôt qu'il ne descend le long du talus, et vient tomber sans force, et presque sans voix, aux pieds des deux amis, en proférant cette seule parole : Arrêtée!... C'était Tinguy.

— Arrêtée! qui? Blanche? s'écria Marceau. — Le paysan fit un geste affirmatif; le malheureux ne pouvait plus parler. Il avait fait cinq lieues, toujours courant à travers terres et haies, genets et ajoncs; peut-être eût-il pu courir encore une lieue, deux lieues, pour rejoindre Marceau, mais, l'ayant rejoint, il était tombé.

Marceau le considérait la bouche béante et l'œil stupide. — Arrêtée! Blanche arrêtée! répétait-il continuellement, tandis que son ami appliquait sa gourde pleine de vin aux dents serrées du paysan.

— Blanche arrêtée! Voilà donc dans quel but on m'éloignait. Alexandre, s'écria-t-il en prenant la main de son ami, et en le forçant à se relever; Alexandre, je retourne à Nantes, il faut m'y suivre, car ma vie, mon avenir, mon bonheur, tout est là. — Ses dents se froissaient avec violence; tout son corps était agité d'un mouvement convulsif. — Qu'il tremble, celui qui a osé porter la main sur Blanche! Sais-tu que je l'aimais de toutes les forces de mon ame; qu'il n'est plus pour moi d'existence possible sans elle, que je veux mourir ou la sauver? Oh! fou! oh! insensé que je suis d'être parti!... Blanche arrêtée! et où a-t-elle été conduite?

Tinguy, à qui cette question était adressée, commençait à revenir à lui. On voyait les veines de son front gonflées, comme si elles étaient prêtes à crever; ses yeux étaient pleins de sang, et à peine, tant sa poitrine était oppressée et sifflante, put-il, à cette question faite pour la seconde fois : Où a-t-elle été conduite? répondre : — A la prison du Bouffays.

Ces mots étaient à peine prononcés, que les deux amis reprenaient au galop le chemin de Nantes.

Il n'y avait pas un instant à perdre; ce fut donc vers la maison même qu'habitait Carrier, place du Cours, que les deux amis dirigèrent leur course. Lorsqu'ils y furent arrivés, Marceau se jeta à bas de son cheval, prit machinalement ses pistolets, qui se trouvaient dans ses fontes, les cacha sous son habit, et s'élança vers l'appartement de celui qui tenait entre ses mains le destin de Blanche. Son ami le suivit plus froidement, quoique prêt cependant à le défendre s'il avait besoin de son secours, et à risquer sa vie avec autant d'insouciance que sur le champ de bataille. Mais le député de la Montagne savait trop combien il était exécré pour n'être pas défiant, et ni instances ni menaces ne purent obtenir aux généraux une entrevue.

Marceau descendit plus tranquillement que ne l'aurait pensé son ami; depuis un instant, il paraissait avoir adopté un nouveau projet qu'il mûrissait à la hâte, et il n'y eut plus de doute qu'il s'y était arrêté, lorsqu'il pria le général Dumas de se rendre à l'instant à la poste, et de revenir l'attendre à la porte du Bouffays avec des chevaux et une voiture.

Le grade et le nom de Marceau lui ouvrirent l'entrée de cette prison; il ordonna au geôlier de le conduire au cachot où Blanche était enfermée. Celui-ci hésita un instant : Marceau réitéra son ordre d'un ton plus impératif, et le concierge obéit en lui faisant signe de le suivre. — Elle n'est pas seule, dit son conducteur en ouvrant la porte-basse et cintrée d'un cachot dont l'obscurité fit tressaillir Marceau; mais elle ne tardera pas à être débarrassée de son compagnon, on le guillotine aujourd'hui. — A ces mots, il referma la porte sur Marceau, et l'engagea à abréger autant que possible une entrevue qui pouvait le compromettre.

Encore ébloui de son passage subit du jour à la nuit, Marceau

étendait ses bras comme un homme qui rêve, cherchant à prononcer le mot de Blanche, qu'il ne pouvait articuler; et ne pouvant percer de ses regards les ténèbres qui l'environnaient, il entendit un cri : la jeune fille se jeta dans ses bras; elle l'avait reconnu aussitôt : sa vue, à elle, était déjà habituée à la nuit.

Elle se jeta dans ses bras, car il y eut un instant où la terreur lui fit tout oublier, âge et sexe; il ne s'agissait plus que de la vie ou de la mort : elle se cramponna à lui comme un naufragé à une roche, avec des sanglots inarticulés et des étreintes convulsives.

— Ah! ah! vous ne m'avez donc pas abandonnée! s'écria-t-elle enfin. Ils m'ont arrêtée, traînée ici; dans la foule qui me suivait j'ai aperçu Tinguy : j'ai crié : Marceau! Marceau! et il a disparu. Oh! j'étais loin d'espérer de vous revoir... même ici.... Mais vous voilà... vous voilà... vous ne me quitterez plus... Vous m'emmènerez, n'est-ce pas?... vous ne me laisserez point ici.

— Je voudrais au prix de mon sang vous en arracher à l'instant même; mais...

— Oh! voyez donc; tâtez ces murs ruisselans, cette paille infecte; vous, qui êtes général, ne pouvez-vous...

— Blanche, voilà ce que je puis : frapper à cette porte, brûler la cervelle au guichetier qui l'ouvrira; vous traîner jusque dans la cour, vous faire respirer l'air, voir le ciel, et me faire tuer en vous défendant : mais, moi mort, Blanche, on vous ramènera dans ce cachot, et il n'existera plus sur la terre un seul homme qui puisse vous sauver.

— Mais le pouvez-vous, vous?

— Peut-être.

— Bientôt?

— Deux jours, Blanche; je vous demande deux jours. Mais répondez à votre tour, répondez à une question de laquelle dépendent votre vie et la mienne... Répondez comme vous répondriez à Dieu... Blanche, m'aimez-vous?

— Est-ce le moment et le lieu où une telle question doive être faite, et où l'on puisse y répondre? Croyez-vous que ces murailles soient habituées à entendre des aveux d'amour?

— Oui, c'est le moment; car nous sommes entre la vie et la tombe, entre l'existence et l'éternité. Blanche, hâte-toi de me

répondre : chaque instant nous vole un jour, chaque heure une année... Blanche, m'aimes-tu?

— Oh! oui, oui..... — Ces mots s'échappèrent du cœur de la jeune fille, qui, oubliant qu'on ne pouvait voir sa rougeur, cacha sa tête dans les bras de Marceau.

— Eh bien! Blanche, il faut à l'instant même que tu m'acceptes pour époux. — Tout le corps de la jeune fille tressaillit.

— Quel peut être votre dessein?

— Mon dessein est de t'arracher à la mort; nous verrons s'ils osent envoyer à l'échafaud la femme d'un général républicain.

Blanche comprit alors toute sa pensée, elle frémit du danger auquel il s'exposait pour la sauver. Son amour en prit une nouvelle force, mais rappelant son courage : C'est impossible, dit-elle avec fermeté.

— Impossible! interrompit Marceau, impossible! Mais c'est folie; et quel obstacle peut s'élever entre nous et le bonheur, puisque tu viens de m'avouer que tu m'aimes? Crois-tu donc que tout ceci soit un jeu? Mais écoute donc, écoute : c'est ta mort! vois! la mort de l'échafaud, le bourreau, la hache, la charrette!

— Oh! pitié! pitié! c'est affreux! Mais toi, toi, une fois ta femme, si ce titre ne me sauve pas, il te perd avec moi!...

— Voilà donc le motif qui te fait rejeter la seule voie de salut qui te reste! Eh bien! écoute-moi, Blanche; car à mon tour j'ai des aveux à te faire : en te voyant je t'ai aimée, l'amour est devenu passion, j'en vis comme de ma vie, mon existence est la tienne, mon sort sera le tien; bonheur ou échafaud, je partagerai tout avec toi. Je ne te quitte plus, nulle puissance humaine ne pourra nous séparer; ou, si je te quitte, je n'ai qu'à crier *vive le roi!* ce mot me rouvre ta prison, et nous n'en sortons plus qu'ensemble. Eh bien! soit; ce sera quelque chose qu'une nuit dans le même cachot, le trajet dans la même charrette, la mort sur le même échafaud.

— Oh! non, non, va-t'en; laisse-moi, au nom du ciel, laisse-moi.

— Que je m'en aille! Prends garde à ce que tu dis, et à ce que tu veux, car si je sors d'ici sans que tu sois à moi, sans que tu m'aies donné le droit de te défendre, j'irai trouver ton père, ton père auquel tu ne songes pas, et qui pleure, et je lui dirai :

« Vieillard, elle pouvait se sauver, ta fille, et elle ne l'a point voulu; elle a voulu que tes derniers jours passassent dans le deuil, et que son sang rejaillît jusque sur tes cheveux blancs. Pleure, pleure, vieillard, non de ce que ta fille est morte, mais de ce qu'elle ne t'aimait pas assez pour vivre. »

Marceau avait repoussé Blanche; elle était allée tomber à genoux à quelques pas de lui, et lui se promenait les dents serrées, les bras sur la poitrine, avec le rire d'un fou ou d'un damné. Il entendit les sanglots de Blanche; les larmes lui sautèrent des yeux, ses bras retombèrent sans force, et il alla rouler à ses pieds.

— Oh! par pitié, par ce qu'il y a de plus sacré en ce monde, par la tombe de ta mère, Blanche, Blanche, consens à devenir ma femme : il le faut, tu le dois.

— Oui, tu le dois, jeune fille, interrompit une voix étrangère qui les fit tressaillir et se relever tous deux; tu le dois, car c'est le seul moyen de conserver une vie qui commence à peine; la religion te l'ordonne, et moi je suis prêt à bénir votre union.

Marceau, étonné, se retourna, et il reconnut le curé de Sainte-Marie-de-Rhé, qui faisait partie du rassemblement qu'il avait attaqué la nuit où Blanche devint sa prisonnière. — Oh! mon père, s'écria-t-il en lui saisissant la main et en l'entraînant; oh! mon père, obtenez d'elle qu'elle consente à vivre.

— Blanche de Beaulieu, reprit le prêtre avec un accent solennel, au nom de ton père, que mon âge et l'amitié qui nous unissait me donnent le droit de représenter, je t'adjure de céder aux instances de ce jeune homme; car ton père lui-même, s'il était ici, ferait ce que je fais.

Blanche semblait agitée de mille sentimens contraires; enfin elle se jeta dans les bras de Marceau : — O mon ami! lui dit-elle, je n'ai point la force de te résister plus long-temps. Marceau, je t'aime; je t'aime et je suis ta femme.

Leurs lèvres se joignirent; Marceau était au comble de la joie; il semblait avoir tout oublié. La voix du prêtre l'arracha bientôt à son extase. — Hâtez-vous, enfans, disait-il, car mes instans sont comptés ici-bas; et si vous tardez encore, je ne pourrai plus vous bénir que des cieux.

Les deux amans tressaillirent : cette voix les rappelait sur la terre!

Blanche promena autour d'elle des regards effrayés. — O mon ami! dit-elle, quel moment pour unir nos destinées! quel temple pour un hymèn! Penses-tu qu'une union consacrée sous des voûtes sombres et lugubres puisse être une union durable et fortunée?...

Marceau tressaillit, car lui-même était atteint d'une terreur superstitieuse. Il entraîna Blanche vers un endroit du cachot où le jour, glissant à travers les barreaux croisés d'un étroit soupirail, rendait les ténèbres moins épaisses; et là, tombant tous deux à genoux, ils attendirent la bénédiction du prêtre.

Celui-ci étendit les bras, et prononça les paroles sacrées. Au même instant, un bruit d'armes et de soldats se fit entendre dans le corridor. Blanche, effrayée, se jeta dans les bras de Marceau : — Serait-ce déjà moi qu'ils viennent chercher! s'écria-t elle. Oh! mon ami, mon ami, combien en ce moment la mort serait affreuse!

Le jeune général s'était jeté au-devant de la porte, un pistolet de chaque main. Les soldats, étonnés, reculèrent. — Rassurez-vous, leur dit le prêtre en se présentant, c'est moi que l'on vient chercher, c'est moi qui vais mourir.

Les soldats l'entourèrent. — Enfans, s'écria-t-il d'une voix forte, en s'adressant aux jeunes époux; enfans, à genoux! car un pied dans la tombe je vous envoie ma dernière bénédiction, et la bénédiction d'un mourant est sacrée.

Les soldats étonnés gardaient le silence; le prêtre avait tiré de sa poitrine un crucifix qu'il était parvenu à dérober à toutes les recherches; il l'étendait vers eux; prêt à mourir, c'était pour eux qu'il priait. Il y eut un instant de silence et de solennité où tout le monde crut à Dieu : — Marchons, dit le prêtre.

Les soldats l'entourèrent, la porte se referma, et tout disparut comme une vision nocturne.

Blanche se jeta dans les bras de Marceau : — Oh! si tu me quittes, et qu'on vienne me chercher ainsi; si je ne t'ai pas là pour m'aider à passer cette porte, oh! Marceau, te figures-tu, à l'échafaud, moi! moi à l'échafaud, loin de toi, pleurant et t'appelant, sans que tu me répondes! Oh! ne t'en va pas, ne t'en va pas! Je me jetterai à leurs pieds, je leur dirai que je ne suis pas cou-

pable, qu'ils me laissent en prison avec toi toute ma vie, et que je les bénirai. Mais si tu me quittes... Oh! ne me quitte donc pas.

— Blanche, je suis sûr de te sauver, je réponds de ta vie; en moins de deux jours je serai ici avec ta grâce, et alors ce ne sera pas toute une vie de prison et de cachot, mais d'air et de bonheur, une vie de liberté et d'amour.

La porte s'ouvrit, le geolier parut. Blanche serra plus fortement Marceau dans ses bras; elle ne voulait pas le quitter, et cependant chaque instant était précieux; il détacha doucement ces mains dont la chaîne le retenait, lui promit qu'il serait de retour avant la fin de la deuxième journée : — Aime-moi toujours, lui dit-il en s'élançant hors du cachot. — Toujours, dit Blanche en retombant et en lui montrant dans ses cheveux la rose rouge qu'il lui avait donnée; et la porte se referma comme celle de l'enfer.

Marceau trouva le général Dumas qui l'attendait chez le concierge; il demanda de l'encre et du papier. — Que vas-tu faire? lui dit celui-ci, effrayé de son agitation. — Écrire à Carrier, lui demander deux jours, lui dire que sa vie me répond de la vie de Blanche. — Malheureux! reprit son ami en lui arrachant la lettre commencée : tu menaces, et c'est toi qui es en sa puissance; n'as-tu pas désobéi à l'ordre que tu as reçu de rejoindre l'armée? Crois-tu que, te redoutant une fois, ses craintes s'arrêteront même à chercher un prétexte plausible? Avant une heure, tu serais arrêté; et que pourrais-tu alors et pour elle et pour toi? Crois-moi, que ton silence provoque son oubli, car son oubli seul peut la sauver.

La tête de Marceau était retombée entre ses mains; il paraissait réfléchir profondément : — Tu as raison, s'écria-t-il en se relevant tout à coup; et il entraîna son ami dans la rue.

Quelques personnes étaient rassemblées autour d'une chaise de poste. — S'il faisait du brouillard ce soir, dit une voix, je ne sais pas ce qui empêcherait une vingtaine de bons gars d'entrer dans la ville et d'enlever les prisonniers : c'est une pitié comme Nantes est gardée. Marceau tressaillit, se retourna, reconnut Tinguy, échangea avec lui un regard d'intelligence, et s'élança dans la voiture : Paris, dit-il au postillon en lui donnant de l'or; et les chevaux partirent avec la rapidité de l'éclair. Partout même diligence; partout, à force d'or, Marceau obtint la promesse que des chevaux

seraient préparés pour le lendemain, et que nul obstacle n'entraverait son retour.

Ce fut pendant ce voyage qu'il apprit que le général Dumas avait donné sa démission, demandant la seule faveur d'être employé comme soldat à une autre armée; il avait en conséquence été mis à la disposition du comité de salut public, et se rendait à Nantes au moment où Marceau le rencontra sur la route de Clisson.

A huit heures du soir, la voiture qui renfermait les deux généraux entrait à Paris.

Marceau et son ami se quittèrent sur la place du Palais-Égalité. Marceau prit à pied la rue Saint-Honoré, la descendant du côté de Saint-Roch, s'arrêta au n° 366, et demanda le citoyen Robespierre.

— Il est au Théâtre de la Nation, répondit une jeune fille de seize à dix-huit ans; mais si tu veux revenir dans deux heures, citoyen général, il sera rentré.

— Robespierre au Théâtre de la Nation! Ne te trompes-tu pas?...

— Non, citoyen.

— Eh bien! je vais l'y joindre, et si je ne l'y trouve pas, je reviendrai l'attendre ici. Voici mon nom, le citoyen général Marceau.

Le Théâtre-Français venait de se séparer en deux troupes : Talma, accompagné des comédiens patriotes, avait émigré à l'Odéon. C'est donc à ce théâtre que Marceau se rendit, tout étonné qu'il était d'avoir à chercher dans une salle de spectacle l'austère membre du comité de salut public. On jouait *la Mort de César*. Il entra au balcon; un jeune homme lui offrit sur le premier banc une place auprès de lui. Marceau l'accepta, espérant de là apercevoir celui qu'il cherchait.

Le spectacle n'était point commencé; une étrange fermentation régnait dans le public; des rires et des signes s'échangeaient et partaient comme d'un quartier-général d'un groupe placé à l'orchestre; ce groupe dominait la salle, un homme dominait ce groupe : c'était Danton.

A ses côtés parlaient quand il se taisait, et se taisaient quand il parlait, Camille Desmoulins, son séïde, Philippeaux, Hérault de Séchelles et Lacroix, ses apôtres.

C'était la première fois que Marceau se trouvait en face de ce

Mirabeau du peuple; il l'eût reconnu à sa voix forte, à ses gestes impérieux, à son front dominateur, quand même plusieurs fois son nom n'eût pas été prononcé par ses amis.

Qu'on nous permette quelques mots sur l'état des différentes factions qui se partagaient la Convention, ils sont nécessaires à l'intelligence de la scène qui va suivre.

La commune et la Montagne s'étaient réunies pour opérer la révolution du 31 mai. Les Girondins, après avoir vainement tenté de fédéraliser les provinces, étaient tombés presque sans défense au milieu même de ceux qui les avaient élus, et qui n'osèrent pas seulement leur donner asile aux jours de leur proscription. Avant le 31 mai, le pouvoir n'était nulle part; après le 31 mai, l'on sentit le besoin de l'unité des forces pour arriver à la promptitude de l'action; l'assemblée était l'autorité la plus étendue; une faction s'était emparée de l'assemblée, quelques hommes commandaient à cette faction; le pouvoir se trouva naturellement entre les mains de ces hommes. Le comité de salut public, jusqu'au 31 mai, avait été composé de conventionnels neutres; l'époque de son renouvellement arriva, et les montagnards extrêmes s'y firent place. Barrère y resta comme une représentation de l'ancien comité, mais Robespierre en fut élu membre; Saint-Just, Collot d'Herbois, Billaud Varennes, soutenus par lui, comprimèrent leurs collègues Hérault de Séchelles et Robert Lindet : Saint-Just se chargea de la surveillance, Couthon d'adoucir dans leurs formes les propositions trop violentes dans le fond, Billaud Varennes et Collot d'Herbois dirigèrent le proconsulat des départemens, Carnot s'occupa de la guerre, Cambon des finances, Prieur (de la Côte-d'Or) et Prieur (de la Marne) des travaux intérieurs et administratifs; et Barrère, bientôt rallié à eux, devint l'orateur journalier du parti. Quant à Robespierre, sans avoir de fonction précise, il veillait à tout, commandant à ce corps politique, comme la tête commande au corps matériel, et en fait agir chaque membre à sa volonté.

C'était dans ce parti que la révolution s'était incarnée, il la voulait avec toutes ses conséquences, pour que le peuple pût un jour jouir de tous ses résultats.

Ce parti avait à lutter contre deux autres; l'un voulait le dépasser, l'autre le retenir. Ces deux partis étaient :

Celui de la commune, représenté par Hébert;

Celui de la Montagne, représenté par Danton.

Hébert popularisait dans le *Père Duchesne* l'obscénité du langage; l'insulte y suivait les victimes, le rire les exécutions. En peu de temps, ses progrès furent redoutables; l'évêque de Paris et ses vicaires abjurèrent le christianisme. Le culte catholique fut remplacé par celui de la Raison, les églises furent fermées; Anacharsis Cloots devint l'apôtre de la nouvelle déesse. Le comité de salut public s'effraya de la puissance de cette faction ultrà-révolutionnaire qu'on avait crue tombée avec Marat, et qui s'appuyait sur l'immoralité et l'athéisme; Robespierre se chargea seul de l'attaquer. Le 5 décembre 93, il l'affronta à la tribune, et la Convention, qui avait forcément applaudi aux abjurations sur la demande de la commune, décréta, sur la demande de Robespierre, qui avait aussi sa religion à établir, que *toutes violences et mesures contraires à la liberté des cultes étaient défendues.*

Danton, au nom du parti modéré de la Montagne, demandait la cessation du gouvernement révolutionnaire; le *Vieux Cordelier*, rédigé par Camille Desmoulins, était l'organe du parti. Le comité de salut public, c'est-à-dire la dictature, n'avait été, selon lui, créé que pour comprimer au dedans, et vaincre au dehors; et comme il croyait avoir comprimé à l'intérieur et vaincu à la frontière, il demandait qu'on brisât un pouvoir, à son avis devenu inutile, afin que plus tard il ne devînt pas dangereux; la révolution avait abattu, et il voulait rebâtir sur un terrain qui n'était pas encore déblayé.

C'étaient ces trois factions qui, au mois de mars 94, époque à laquelle se passe notre histoire, se partageaient l'intérieur de la Convention. Robespierre accusait Hébert d'athéisme et Danton de vénalité; puis à son tour il était accusé par eux d'ambition, et le mot dictateur commençait à circuler.

Voilà donc quel était l'état des choses, lorsque Marceau, comme nous l'avons dit, vit pour la première fois Danton, se faisant de l'orchestre une tribune, et jetant à ceux qui l'entouraient de puissantes paroles. On jouait *la Mort de César*; une espèce de mot d'ordre avait été donné aux dantonistes, ils se trouvaient tous à cette représentation, et sur un signal donné par leur chef en se

levant, ils devaient faire à Robespierre une application des vers suivans :

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.
Dieu! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre,
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine alors qu'elle est aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis;
Il en est de plus grands : je n'ai pas d'autre avis.

Et voilà pourquoi Robespierre, qui avait été prévenu par Saint-Just, était ce soir au Théâtre de la Nation, car il comprenait quelle arme serait entre les mains de ses ennemis, s'ils parvenaient à populariser l'accusation qu'ils portaient contre lui.

Cependant Marceau le cherchait vainement dans cette salle ardemment éclairée, où la ligne seule des baignoires restait dans une demi-obscurité à cause de la saillie que les galeries faisaient au-dessus d'elles, et ses yeux, fatigués de cette investigation inutile, retombaient à tout moment sur le groupe de l'orchestre, dont la conversation bruyante attirait l'attention de toute la salle.

— J'ai vu notre dictateur aujourd'hui, disait Danton. On a voulu nous réconcilier.

— Où vous êtes-vous rencontrés?

— Chez lui; il m'a fallu monter les trois étages de l'incorruptible.

— Et que vous êtes-vous dit?

— Que je savais toute la haine que me portait le comité, mais que je ne le redoutais pas. Il me répondit que j'avais tort, qu'il n'y avait pas de mauvaises intentions contre moi, mais qu'il fallait s'expliquer.

— S'expliquer, s'expliquer! c'est bien avec des gens de bonne foi.

— C'est justement ce que je lui ai répondu; alors ses lèvres se sont pincées, son front s'est plissé, j'ai continué : Certes il faut comprimer les royalistes, mais il faut ne frapper que des coups utiles, et ne pas confondre l'innocent avec le coupable. — Eh! qui

vous a dit, a repris Robespierre avec aigreur, qu'on ait fait périr un innocent? — Qu'en dis-tu? pas un innocent n'a péri! me suis-je écrié en m'adressant à Hérault de Séchelles qui était avec moi, et je suis sorti.

— Et Saint-Just était-il là?

— Oui.

— Que disait-il?

— Il passait sa main dans ses beaux cheveux noirs, et de temps en temps arrangeait le nœud de sa cravate sur celui de Robespierre.

Le voisin de Marceau, dont la tête était appuyée sur ses deux mains, tressaillit, et fit entendre cette espèce de sifflement qui passe entre les dents serrées d'un homme qui se contient; Marceau n'y prit pas autrement garde, et reporta son attention sur Danton et ses amis.

— Le muscadin! disait Camille Desmoulins en parlant de Saint-Just, il s'estime tant, qu'il porte sa tête avec respect sur ses épaules comme un Saint-Sacrement.

Le voisin de Marceau écarta ses mains; il reconnut la figure douce et belle de Saint-Just, pâle de colère. — Et moi, dit celui-ci en se levant de toute sa hauteur, Desmoulins, je te ferai porter la tienne comme un saint Denis. — Il se retourna, on s'écarta pour le laisser passer, et il sortit du balcon.

— Eh! qui le savait si près? dit Danton en riant. Ma foi, le paquet est arrivé à son adresse.

— A propos, dit Philippeaux à Danton, as-tu vu le pamphlet de Laya contre toi?

— Comment, Laya fait des pamphlets! qu'il refasse *l'Ami des Lois*; je serais curieux de le lire, le pamphlet s'entend.

— Le voici. Philippeaux lui présenta une brochure.

— Eh! il a signé, pardieu. Mais il ne sait donc pas que s'il ne se sauve dans ma cave, on lui coupera le cou. Chut! chut! voilà la toile qui se lève.

Le mot chut! se prolongea dans toute la salle; un jeune homme qui n'était point de la conjuration continuait cependant une conversation particulière, quoique les acteurs fussent en scène. Danton étendit le bras, lui toucha l'épaule du bout du doigt, et avec une

courtoisie où il y avait une légère teinte d'ironie : — Citoyen Arnault, lui dit-il, laisse-moi écouter comme si on jouait *Marius à Minturnes*. Le jeune auteur avait trop d'esprit pour ne pas écouter une prière faite en ces termes ; il se tut, et le silence le plus parfait permit d'écouter une des plus mauvaises expositions qu'il y ait au théâtre, celle de *la Mort de César*.

Cependant, malgré ce silence, il était évident qu'aucun membre de la petite conjuration que nous avons signalée n'avait oublié le motif pour lequel il était venu ; des coups d'œil s'échangeaient, des signes se croisaient et devenaient plus fréquens au fur et à mesure que l'acteur approchait du passage qui devait provoquer l'explosion. Danton disait tout bas à Camille : C'est à la scène III, et il répétait les vers en même temps que l'acteur, comme pour hâter son débit, lorsque vinrent ceux-ci, qui les précèdent :

César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des états donnés par ta bonté ?

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber ?

CIMBER.

La liberté.

Trois salves d'applaudissemens les accueillirent. — Voilà qui va bien, dit Danton, et il se leva à demi.

Talma commença :

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.

Danton se leva tout-à-fait, jetant autour de lui un regard de général d'armée, qui veut s'assurer que chacun est à son poste, quand tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur un point de la salle : la grille d'une baignoire venait de se soulever ; Robespierre y passait dans l'ombre sa tête aiguë et livide. Les yeux des deux ennemis s'étaient rencontrés, et ne pouvaient se détacher les uns des autres ; il y avait dans ceux de Robespierre toute l'ironie du triomphe, toute l'insolence de la sécurité. Pour la première fois, Danton sentit une sueur froide couler par tout son corps ; il oublia le signal qu'il devait donner : les vers passèrent sans applaudissemens

ni murmure; il retomba vaincu : la grille de la baignoire se releva, et tout fut fait. Les guillotineurs l'emportaient sur les septembriseurs. 93 fascinait 92.

Marceau, dont l'esprit préoccupé s'occupait de tout autre chose que de la tragédie, fut peut-être le seul qui vit, sans la comprendre, cette scène, qui ne dura que quelques secondes; cependant il eut le temps de reconnaître Robespierre; il se précipita hors du balcon, il arriva à temps pour le rencontrer dans le corridor.

Il était calme et froid comme si rien ne s'était passé; Marceau se présenta à lui et se nomma. Robespierre lui tendit la main : Marceau, cédant à un premier mouvement, retira la sienne. Un sourire amer passa sur les lèvres de Robespierre.— Que voulez-vous donc de moi? lui dit-il.

— Une entrevue de quelques minutes.

— Ici ou chez moi?

— Chez toi.

— Viens alors. Et ces deux hommes, agités d'émotions si différentes, marchaient à côté l'un de l'autre : Robespierre, indifférent et calme; Marceau, curieux et agité.

C'était donc là l'homme qui tenait entre ses mains le sort de Blanche; l'homme dont il avait tant entendu parler, dont l'incorruptibilité seule était évidente, mais dont la popularité devait paraître un problème. En effet, il n'avait, pour la conquérir, employé aucun des moyens qui avaient été mis en œuvre par ses prédécesseurs; il n'avait ni l'éloquence entraînante de Mirabeau, ni la fermeté paternelle de Bailly, ni la fougue sublime de Danton, ni l'ordurière faconde d'Hébert; s'il travaillait pour le peuple, c'était sourdement et sans en rendre compte au peuple. Au milieu du nivellement général du langage et du costume, il avait conservé son langage poli et son costume élégant (1); enfin, autant les autres prenaient de peine pour se confondre dans la foule, autant lui sem-

(1) La mise habituelle de Robespierre est si connue, qu'elle est presque devenue proverbiale. Le 20 prairial, jour de la fête de l'Etre-Suprême, dont il était le pontife, il était vêtu d'un habit bleu barbeau, d'un gilet de mousseline brodé,

blait en prendre pour se maintenir au-dessus d'elle; et l'on comprenait, à la première vue, que cet homme singulier ne pouvait être pour la multitude qu'une idole ou une victime : il fut l'une et l'autre.

Ils arrivèrent; un escalier étroit les conduisit à une chambre située au troisième; Robespierre l'ouvrit : un buste de Rousseau, une table sur laquelle étaient ouverts le *Contrat social* et l'*Émile*, une commode et quelques chaises, formaient tous les meubles de cet appartement. Seulement, la propreté la plus grande régnait partout.

Robespierre vit l'effet que produisit cette vue sur Marceau. — Voici le palais de César, lui dit-il en souriant; qu'avez-vous à demander au dictateur?

— La grace de ma femme, condamnée par Carrier.

— Ta femme, condamnée par Carrier! la femme de Marceau! le républicain des jours antiques! le soldat de Sparte? Que fait-il donc à Nantes?

— Des atrocités. Marceau lui traça alors le tableau que nous avons mis sous les yeux du lecteur. Robespierre, pendant ce récit, se tourmentait sur sa chaise, sans l'interrompre; cependant Marceau se tut.

— Voilà donc comme je serai toujours compris, dit Robespierre d'une voix enrouée, car l'émotion intérieure qu'il venait d'éprouver avait suffi pour opérer ce changement dans sa voix, partout où mes yeux ne sont pas pour voir, et ma main pour arrêter un carnage inutile... Il y a bien cependant assez du sang qu'il est indispensable de répandre, et nous ne sommes pas au bout.

— Eh bien donc! Robespierre, la grace de ma femme.

Robespierre prit une feuille de papier blanc: — Son nom de fille?

— Pourquoi?

— Il m'est nécessaire pour constater l'identité.

posé sur un transparent rose; une culotte de satin noir, des bas de soie blancs, et des souliers à boucle complétaient ce costume. Ce fut avec le même habit qu'on le porta à l'échafaud.

— Blanche de Beaulieu.

Robespierre laissa tomber la plume qu'il tenait. — La fille du marquis de Beaulieu, le chef des brigands?

— Blanche de Beaulieu, la fille du marquis de Beaulieu.

Et comment se fait-il qu'elle soit ta femme? Marceau lui raconta tout.

— Jeune fou! jeune insensé! lui dit-il; devais-tu... Marceau l'interrompit : — Je ne demande ni injures ni conseils; je te demande sa grace, veux-tu me la donner?

— Marceau, les liens de famille, l'influence de l'amour, ne t'entraîneront jamais à trahir la république?

— Jamais.

— Si tu te trouvais, les armes à la main, en face du marquis de Beaulieu?

— Je le combattrais comme je l'ai déjà fait.

— Et s'il tombait entre tes mains?

Marceau réfléchit un instant. — Je te l'enverrais, et toi-même serais son juge.

— Tu me jures cela?

— Sur l'honneur.

Robespierre reprit la plume. — Marceau, lui dit-il, tu as eu le bonheur de te conserver pur à tous les yeux : depuis long-temps je te connais, depuis long-temps je désirais te voir. — S'apercevant de l'impatience de Marceau, il écrivit les trois premières lettres de son nom, puis s'arrêta. — Écoute, à mon tour, dit-il, en le regardant fixement, je te demande cinq minutes; je te donne une existence tout entière pour ces cinq minutes; c'est bien payé. — Marceau fit signe qu'il écoutait. Robespierre continua : — On m'a calomnié près de toi, Marceau, et cependant tu es un de ces hommes rares desquels je désire être connu; car que m'importe le jugement de ceux que je n'estime pas? Écoute donc : trois assemblées ont tour à tour agité les destins de la France, se sont résumées dans un homme, et ont accompli la mission dont le siècle les avait chargées : la Constituante, représentée par Mirabeau, a ébranlé le trône; la Législative, incarnée en Danton, l'a abattu. L'œuvre de la Convention est immense, car il faut qu'elle achève

d'abattre et qu'elle commence à rebâtir. J'ai là une haute pensée, c'est de devenir le type de cette époque, comme Mirabeau et Danton ont été les types de la leur; il y aura dans l'histoire du peuple français trois hommes représentés par trois chiffres : 91, 92, 93. Si l'Être Suprême me donne le temps d'achever mon œuvre, mon nom sera au-dessus de tous les noms; j'aurai fait plus que Licurgue chez les Grecs, que Numa à Rome, que Washington en Amérique; car chacun d'eux n'avait qu'un peuple naissant à pacifier, et moi j'ai une société vieillie qu'il faut que je régénère... Si je tombe, mon Dieu! épargnez-moi un blasphème contre vous à ma dernière heure... Si je tombe avant le temps voulu, mon nom, qui n'aura accompli que la moitié de ce qu'il avait à faire, conservera la tache sanglante que l'autre parti eût effacée : la révolution tombera avec lui, et tous deux seront calomniés... Voilà ce que j'avais à te dire, Marceau, car je veux en tous cas qu'il y ait quelques hommes qui gardent vivant et pur mon nom dans leur cœur, comme la flamme de la lampe dans le tabernacle, et tu es un de ces hommes.

Il acheva d'écrire son nom.

— Maintenant, voici la grace de ta femme.... Tu peux partir sans même me donner la main. — Marceau la lui prit, et la serra avec force; il voulut parler, mais il y avait trop de larmes dans sa voix pour qu'il pût articuler une parole, et ce fut Robespierre qui lui dit le premier : Allons, il faut partir, il n'y a pas un instant à perdre; au revoir.

Marceau s'élança sur l'escalier; le général Dumas montait comme il descendait. — J'ai sa grace, s'écria-t-il en se jetant dans ses bras; j'ai sa grace, Blanche est sauvée..... — Félicite-moi à mon tour, lui répondit son ami : je viens d'être nommé général en chef de l'armée des Alpes, et je viens en remercier Robespierre. — Ils s'embrassèrent. Marceau se jeta dans la rue, courut vers la place du Palais-Égalité, où sa voiture l'attendait, prête à repartir avec la même vitesse qui l'avait amenée.

De quel poids son cœur était soulagé! que de bonheur l'attendait! que de félicités après tant de douleurs! Son imagination plongeait dans l'avenir; il voyait le moment où du seuil du cachot il

crierait à sa femme : Blanche, tu es libre par moi ; viens, Blanche, et que ton amour et tes baisers acquittent la dette de la vie.

De temps en temps cependant une inquiétude vague traverse son esprit, un tressaillement subit frappe son cœur ; alors il excite les postillons, promet de l'or, le prodigue, en promet encore : les roues brûlent le pavé ; les chevaux dévorent le chemin, et cependant à peine s'il trouve qu'ils avancent ! Partout des relais sont préparés, point de retard ; tout semble partager l'agitation qui le tourmente. En quelques heures il a laissé derrière lui Versailles, Chartres, le Mans, la Flèche ; il aperçoit Angers ; tout à coup, il éprouve un choc terrible, épouvantable ; la voiture renversée se brise ; il se relève meurtri, sanglant, sépare d'un coup de sabre les traits qui attachent l'un des chevaux, s'élance rapidement sur lui, gagne la première poste, y prend un cheval de course, et continue sa route avec plus de rapidité encore.

Enfin, il a traversé Angers, il aperçoit Ingrande, atteint Varades, dépasse Ancenis ; son cheval ruisselle d'écume et de sang. Il découvre Saint-Donatien, puis Nantes, Nantes ! qui renferme son ame, sa vie et son avenir. Quelques instans encore, il sera dans la ville, il en atteint les portes : son cheval s'abat devant la prison du Bouffays : il est arrivé, qu'importe ?

— Blanche ! Blanche !

— Deux charrettes viennent de sortir de la prison, répond le guichetier ; elle est sur la première...

— Malédiction ! et Marceau s'élance à pied, au milieu du peuple qui se presse, qui court vers la grande place. Il rejoint la dernière des deux charrettes ; un des condamnés le reconnaît : — Général, sauvez-la, sauvez-la... Je ne l'ai pas pu, moi, et j'ai été pris... Vive le roi et la bonne cause ! C'était Tinguy.

— Oui, oui !.... Et Marceau s'ouvre un chemin ; la foule le heurte, le presse, mais l'entraîne ; il arrive sur la grande place avec elle : il est en face de l'échafaud, il agite son papier en criant : Grace ! grace !

En ce moment, le bourreau, saisissant par ses longs cheveux blonds la tête d'une jeune fille, présentait au peuple ce hideux

spectacle ; la foule, épouvantée, se détournait avec effroi, car elle croyait lui voir vomir des flots de sang !... Tout à coup, au milieu de cette foule muette, un cri de rage, dans lequel semblent s'être épuisées toutes les forces humaines, se fait entendre : Marceau venait de reconnaître entre les dents de cette tête la rose rouge qu'il avait donnée à la jeune Vendéenne.

ALEXANDRE DUMAS.

FRAGMENT

D'UN

VOYAGE AUX ALPES.

(AOUT 1825.)

. . . . . .

Nous quittons Servoz où l'on prend quelque rafraîchissement, et qui marque le milieu du trajet de Sallenches à Chamonix. Voici que le chemin fait comme vient de faire mon esprit; nous passons d'une montagne écroulée à un château ruiné. Depuis un quart d'heure nous côtoyons de très près l'Arve, qui coule presque de niveau avec la route. Tout à coup le muletier nous montre à droite, sur une espèce de haut promontoire que la montagne voisine pousse au milieu de la rivière, quelques pans de murailles démantelées, avec un débris de tours, et d'étroites ogives façonnées par la main des hommes, et de larges crevasses faites par le temps. C'est le manoir de Saint-Michel, vieille forteresse des comtes de Genève,

célèbre dans la contrée, comme le Nant-Noir, par les démons qui l'habitent et les trésors magiques qu'il recèle.

Le redoutable palais, l'ancienne citadelle d'Aymon et de Gérold est là, solitaire et lugubre comme le corbeau qui croasse joyeusement sur sa ruine. Les remparts noirâtres, inégalement rompus par les ans, s'élèvent à peine au-dessus des touffes de houx, de genêts, de ronces, qui obstruent le fossé et l'avenue; des rideaux de lierre usurpent la place des lourds ponts-levis et des herses de fer. Au-dessus monte à perte de vue une forêt de mélèzes et de sapins; au-dessous bouillonne l'Arve tout embarrassée d'éclats de granit, tombés du rocher qui porte le château de Saint-Michel. L'un de ces rocs, arrondis par la lutte des eaux, arrête plus longtemps et domine de plus haut que tous les autres le cours du torrent. De temps en temps l'Arve l'investit de vagues furieuses, les presse, les roule, les gonfle, les amoncèle, surmonte enfin le rocher qui reste quelque temps inondé de tous ces flots dorés comme d'une chevelure blonde, puis tout retombe, et pendant que l'Arve grondant recommence un nouvel assaut, le front du roc reparaît chauve et nu.

Un pont se présente. Nous reprenons la rive gauche de l'Arve; et tandis que nos chars-à-bancs nous suivent péniblement, nous commençons à gravir à pied *les montées*. C'est un chemin étroit et rapide, laborieusement tracé le long d'un escarpement effrayant, auquel rien ne peut se comparer, si ce n'est la pente de la montagne qui borde l'Arve de l'autre côté. Ce passage, tantôt creusé dans le roc vif, tantôt suspendu en saillie sur un abîme, communique de la vallée de Servoz à la vallée de Chamonix. On y glisse à chaque instant sur de larges dalles de granit qui font étinceler le fer des mulets. A droite, on voit pendre sur sa tête la racine des grands mélèzes déchaussés par les pluies; à gauche, on peut pousser du pied leur tête effilée comme l'aiguille d'un clocher. Une vieille femme, idiote et infirme, assise dans une sorte de niche roulante, est à l'entrée de cette route hasardeuse, et sollicite la pitié des passans. Il me sembla voir une de ces fées mendiantes des contes bleus, qui attendaient un aventurier au bord du chemin, et décidaient sa perte sur un refus ou son bonheur sur une aumône.

A peine a-t-on quitté la mendiante, qu'on rencontre une croix dressée au bord du gouffre. Il faut passer vite devant cette croix; elle signale un malheur et un danger.

Un peu plus loin on s'arrête. Il y a là un écho extraordinaire. Autrefois, avant que le docteur Pocock eût de nouveau découvert les merveilles de cette vallée de Chamonix, concédée dans le onzième siècle par Aymon, comte de Genève, *à Dieu et à saint Michel Archange* (1), avant que l'homme eût laissé aucun sentier sur la croupe de cette montagne, si quelquefois le chasseur de chamois, entraîné par l'ardeur de sa poursuite jusque dans cette gorge formidable, arrivait au point même où nous sommes, il embouchait avec un tremblement d'horreur la corne à bouquin suspendue à sa ceinture, et faisait entendre trois fois l'appel magique: *hi! ha! ho!* trois fois, une voix lui apportait distinctement des profondeurs de l'horizon la triple adjuration: *hi! ha! ho!* Alors il s'enfuyait plein d'épouvante, et allait conter dans les vallées qu'un chamois-fée l'avait attiré par delà le château de Saint-Michel, et qu'il avait entendu la voix de l'Esprit des montagnes maudites.

Aujourd'hui, dans ce même lieu, des voyageurs élégans, des

(1) Un savant, originaire de ces montagnes même, a bien voulu communiquer à l'auteur la pièce suivante, qui nous semble assez curieuse, et qui était à peu près inconnue.

Fondation du prieuré de Chamonix par Aymon, comte de Genève.

« In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis.

«Ego, Aymo, comes Gebennensis, et filius meus Geroldus, damus et concedi-
« mus Domino Deo Salvatori nostro, et sancto Michaeli Archangelo, de Clusâ
« omnem campum munitum cum appenditis suis, ex aquâ quæ vocatur Dionsa, et
« rupe quæ vocatur Alba, usque ad Balmas, sicut ex integro ad comitatum meum
« pertinere videtur; id est, terras, sylvas, alpes, venationes, omnia placita et ban-
« na, et monachi Deo et Archangelo servientes hoc totum habeant et teneant
« sine contradictione alicujus hominis, et nihil nobis nisi eleëmosinas et oratio-
« nes pro animabus nostris et parentum nostrorum retinemus, ut sanctus Michael
« Archangelus perducat nos et illos in paradisum exultationis. Si quis autem, quod
« absit, hoc donum confringere voluerit, in anathemate et maledictione sit,
« sicut Datan et Abiron, quoùsque resipiscat et satisfaciat. Ex istis ergo donis

femmes parées descendent de leurs chars-à-bancs sur une route assez bien nivelée. De petits garçons bien déguenillés accourent avec un long porte-voix. Ils en tirent des sons aigus qui ressemblent encore à l'ancienne adjuration du chasseur. Une voix des montagnes les répète encore distinctement sur un ton plus faible et plus lointain. Et puis, si vous demandez à ces enfans: Qu'est cela? Ils vous répondent : *C'est l'écho* ; et tendent la main. — Où est la poésie?

Nous laissons derrière nous les jeunes mendians, le porte-voix, le foyer de l'écho, et nous nous enfonçons dans la gorge de plus en plus étroite et sauvage. Depuis quelques instans un brouillard gris et terne nous cache le ciel. Nous montons, il descend. Nous le voyons remplir successivement tous les intervalles des crêtes opposées. Ses bords, qui se dilatent et s'effilent en quelque sorte, ressemblent à la frange d'un réseau. De blanchâtres lambeaux des vapeurs de l'Arve s'élèvent lentement et le rejoignent. Il touche à la haute lisière des sapins, la baigne, gagne d'arbre en arbre, et tout à coup il se ferme sur nous, et nous voile les montagnes du fond comme une toile qui s'abaisse sur une décoration de théâtre.

« sunt legitimi testes, uterini fratres comitis Willelmus Fulciniacus, et Amedeus, « et Thurumbertus de Nangiaco, et Albertus miles, et Agueldrandus presbiter, « et Silico.

« Ego Andreas, comitis capellanus, hanc cartam præcepto ipsius comitis scripsi, « et tradidi feriâ septimâ lunâ 27°, papa Urbano regnante. »

Au bas de cet acte pend le sceau du comte en cire blanche, et, quoiqu'il soit sans date, on conjecture, par le règne du pape (Urbain II, qui siégea depuis l'an 1088 jusqu'en 1099), qu'il fut passé environ l'an 1090, époque à laquelle ce même comte, conjointement avec Gérard son fils, fit une donation assez considérable au monastère de S.-Oyen de Joux.

Le prieuré de Chamonix, fondé par Aymon, comte de Genève, du temps du pape Urbain II, avant 1099, dépendait de l'abbaye de Saint-Michel de La Cluse. Guillaume de La Ravoyre, qui en fut le dernier prieur, en procura l'union à la collégiale de Sallenches. Guifrey, qui en était prieur en 1229, fut présent, le 12 des calendes de mai, à la cession qu'Aymon, seigneur de Faucigny, fit de Chamonix à Guillaume, comte de Genève. Guillaume de Villette fut prieur en 1319, Aux nones de juillet, Hugues, dauphin, seigneur de Faucigny, lui confirma la juridiction du prieuré de Chamonix et de ses dépendances.

Nous étions à l'endroit le plus horrible et le plus beau du chemin, au point le plus élevé de ces *montées*. On distinguait encore à travers la brume l'escarpement opposé, tout hérissé de sapins presque couchés sur le sol, tant la pente est perpendiculaire ! Les rangs de la forêt sont quelquefois éclaircis par de grands arbres morts, qui pourriront où ils sont tombés, et qui n'ont pu être touchés que par la foudre du ciel ou par l'avalanche, cette foudre des montagnes. Devant nous, au fond du noir précipice, on voyait blanchir l'Arve à une profondeur si prodigieuse, que son mugissement terrible ne nous arrivait plus que comme un murmure. En ce moment le nuage se déchira au-dessus de nous, et cette crevasse nous découvrit, au lieu du ciel, un chalet, un pré vert, et quelques chèvres imperceptibles qui paissaient plus haut que les nuées. Je n'ai jamais éprouvé rien d'aussi singulier. A nos pieds, on eût dit un fleuve de l'enfer ; sur nos têtes, une île du paradis. Il est inutile de peindre cette impression à ceux qui ne l'ont pas sentie ; elle tenait à la fois du rêve et du vertige.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

La vallée de Chamonix se présente dans sa longueur à l'œil du voyageur qui arrive de Sallenches. L'Arve tortueuse la traverse de part en part. Les trois paroisses qui s'en partagent le territoire, les Ouches, Chamonix, Argentière, montrent de loin à loin dans l'étroite plaine leurs clochers d'ardoises luisantes. A gauche, au-dessus d'un amphithéâtre bariolé de jardins, de chalets et de champs cultivés, le Bréven élève presque à pic sa forêt de sapins et ses pitons autour desquels le vent roule et déroule les nuées comme le fil sur un fuseau. A droite, c'est le Mont-Blanc, dont le sommet fait vivement briller l'arête de ses contours sur le bleu foncé du ciel, au-dessus du haut glacier de Taconay et de l'Aiguille du Midi, qui se dresse avec ses mille pointes ainsi qu'une hydre à plusieurs têtes. Plus bas, à l'extrémité d'un immense manteau bleuâtre que le Mont-Blanc laisse traîner jusque dans la verdure de Chamonix, se dessine le profil découpé du glacier des *Bossons* (*Buissons*), dont la merveilleuse structure semble d'abord offrir au regard je ne sais quoi d'incroyable et d'impossible. C'est quelque chose de plus

riche, sans contredit, et peut-être même de plus singulier que cet étrange monument celtique de Carnac, dont les trois mille pierres, bizarrement rangées dans la plaine, ne sont plus simplement des pierres, et ne sont pas des édifices. Qu'on se figure d'énormes prismes de glace blancs, verts, violets, azurés, selon le rayon de soleil qui les frappe, étroitement liés les uns aux autres, affectant une foule d'attitudes variées, ceux-là inclinés, ceux-ci debout, et détachant leurs cônes éblouissans sur un fond de sombres mélèzes. On dirait une ville d'obélisques, de cippes, de colonnes et de pyramides, une cité de temples et de sépulcres, un palais bâti par des fées pour des ames et des esprits; et je ne m'étonne pas que les primitifs habitans de ces contrées aient souvent cru voir des êtres surnaturels voltiger entre les flèches de ce glacier à l'heure où le jour vient rendre son éclat à l'albâtre de leurs frontons et ses couleurs à la nacre de leurs pilastres.

Au-delà du glacier des Bossons, vis-à-vis le prieuré de Chamonix, s'arrondit la croupe boisée du Montanvert; et plus haut, sur le même plan, apparaissent les deux pics des Pélerins et des Charmoz, qui ont l'aspect de ces magnifiques cathédrales du moyen-âge, toutes chargées de tours et de tourelles, de lanternes, d'aiguilles, de flèches, de clochers et de clochetons, et entre lesquels le glacier des Pélerins répand ses ondulations, pareilles à des boucles de cheveux blancs sur la tête grise du mont.

Le fond du tableau complète dignement ce magnifique ensemble. L'œil, qui ne peut se lasser de se promener sur tous les étages du vaste édifice de ces montagnes, rencontre partout des sujets d'admiration. C'est d'abord une forêt de gigantesques mélèzes qui tapisse le bout opposé de la vallée. Au-dessus de cette forêt, l'extrémité de la Mer de Glace, dépassant le Montanvert comme un bras qui se recourbe, penche et précipite ses blocs marmorés, ses lames énormes, ses tours de cristal, ses dolmens d'acier, ses collines de diamant, dresse à pic ses murailles d'argent, et ouvre dans la plaine cette bouche effrayante, d'où l'Arveyron naît comme un fleuve, pour mourir un mille plus loin comme un torrent.

Derrière la Mer de Glace, dominant tout ce qui l'environne, s'élève le *Dru*, pyramide de granit, d'un seul bloc, de quinze cents toises de hauteur. L'horizon, dans lequel on distingue à peine le

col de Balme et les rochers de la Tête-Noire, est couronné par une dentelure de sommets couverts de neige, sur la blancheur desquels ressort, isolé et grisâtre, cet obélisque prodigieux du Dru. Quand le ciel est pur, à sa forme effilée, à sa couleur sombre, on le prendrait pour le clocher solitaire de quelque église écroulée; et l'on dirait que les avalanches qui se détachent de temps en temps de ses parois sont des colombes qui viennent s'abattre sur ses frises désertes. Un jour de pluie, lorsqu'on l'aperçoit confusément à travers le brouillard, on pense voir le cyclope de Virgile assis dans la montagne, et les blanches vagues de la Mer de Glace sont les troupeaux qu'il compte pendant qu'ils passent à ses pieds.

Ajoutez à l'ensemble de ce paysage de merveilles l'éternelle présence du Mont-Blanc, l'une des trois plus hautes montagnes du globe, et ce caractère de grandeur que toute grande chose imprime à ce qui l'environne; méditez sur ce sommet, qui est bien véritablement, pour me servir de la fabuleuse expression des poètes, une des *extrémités de la terre;* songez à cette frappante accumulation dans un cercle si restreint de tant d'objets uniques à voir, et vous croirez, en pénétrant dans la vallée de Chamonix, entrer, si je puis me permettre une expression triviale qui rend un peu mon idée, dans le cabinet de curiosités de la nature, dans une sorte de laboratoire divin où la Providence tient en réserve un échantillon de tous les phénomènes de la création, ou plutôt dans un mystérieux sanctuaire où reposent les élémens du monde visible.

Le jour où nous y arrivâmes, c'était le 15 août, fête de l'Assomption. Nous descendions rapidement le revers de la montagne, les yeux fixés comme magiquement sur le magnifique tableau de cette vallée, enfin ouverte à nos regards. Tout à coup un détour du chemin nous fit voir un autre spectacle. A nos pieds, dans la verte plaine, sur la pente de la colline qui élève l'église des Ouches au-dessus de son village, se développaient en serpentant deux files de villageois les mains jointes, de jeunes filles voilées et d'enfans, précédés de quelques prêtres et d'une croix. C'était une procession qui revenait du prieuré aux Ouches en répétant les litanies de sainte Marie, mère de Dieu. Le vent nous apportait de temps à autre un écho entrecoupé de leurs chants. Je ne saurais dire quelle impression profonde vint sceller en quelque sorte les impressions qui m'ac-

cablaient, et les rendre ineffaçables. J'aurai ce souvenir présent toute ma vie. En ce moment-là, tous les bruits des Alpes se déployaient dans la vallée; l'Arve bouillonnait sur sa couche de rochers, les torrens grondaient, les cascades pluviales frémissaient en se brisant au fond des précipices, l'ouragan tourmentait les nuages dans un angle du Bréven, l'avalanche tonnait du haut des solitudes du Mont-Blanc; mais, pour mon ame, aucune de ces formidables voix des montagnes ne parlait aussi haut que la voix de ces pauvres pâtres implorant le nom d'une vierge.

Quelle puissance que celle qui fait sortir le même jour, à la même heure, le pape et l'éclatante légion des cardinaux des portes dorées de Saint-Pierre de Rome, le cortége royal du riche portail de Notre-Dame de Paris, et de leur indigent presbytère, oublié dans sa vallée, l'humble procession des montagnards de Chamonix! Quelle intelligence que celle qui peut, au même instant, donner la même pensée à tout un monde!

Les vallées des Alpes ont cela de remarquable, qu'elles sont en quelque sorte complètes. Chacune d'elles présente, souvent dans l'espace le plus borné, une espèce d'univers à part. Elles ont toutes leur aspect, leur forme, leur lumière, leurs bruits particuliers. On pourrait presque toujours résumer d'un mot l'effet général de leur physionomie. La vallée de Sallenches est un théâtre; la vallée de Servoz est un tombeau; la vallée de Chamonix est un temple.

VICTOR HUGO.

ANECDOTES

HISTORIQUES ET POLITIQUES

SUR ALGER.[1]

MILLE ET DEUXIÈME NUIT.

Vers la fin de la mille et deuxième nuit, la prudente Dinarzade éveilla sa sœur, et Shéhérazade, avec la permission du sultan, commença aussitôt de cette sorte :

« Il y avait une fois un vieux roi, sectateur d'Issa, qui régnait sur la plus belle contrée du monde, et sur le peuple le plus aimable de la terre. Il avait des ambassadeurs partout l'univers, et entre autres endroits, dans un port de l'Orient où régnait un autre vieux roi nommé le Dey, sur un tout petit peuple de croyans, dont l'usage immémorial était d'enlever les marchands, les jeunes filles, les jeunes garçons et les archevêques de tous les rois et les empe-

(1) Par M. Merle, secrétaire particulier de M. de Bonrmont, pendant la campagne d'Afrique.

reurs infidèles, qui n'osèrent jamais s'en venger, parce que le dey était protégé par Mahomet, et qu'ils le savaient bien; comme ils savent que le monde est carré, et que votre hautesse, ô très puissant sultan, est assise au milieu, ayant aux quatre coins l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, dont vous disposez à votre gré, transportant les rois d'un trône à l'autre, selon qu'ils se sont bien ou mal conduits à votre égard.

Un jour le dey étendit la main, et donna un coup de chasse-mouches à l'envoyé du vieux roi. Le vieux roi dit à l'un de ses capitaines :

« Tu partiras avec tes quatre fils et cent vaisseaux de ton roi; tu prendras la ville du dey, tu y établiras mes guerriers qui ne savent que faire, et tu m'enverras le trésor du dey sans en garder un sequin zermahboud, ni un médin (1). »

Or le capitaine partit.

Il partit avec ses quatre fils et les cent vaisseaux de son roi; il prit la ville du dey, y établit les guerriers qui ne savaient que faire, et envoya le trésor du dey sans en garder un sequin zermahboub, ni un médin.

Mais il arriva que le peuple le plus aimable de la terre égorgea gaiement les gardes du vieux roi, et le chassa précisément au moment où ses guerriers chassaient en riant le vieux dey.

Et le capitaine fut condamné à errer comme Sindbad le marin, en punition de ce qu'il avait sacrifié un de ses quatre fils à la gloire du plus aimable peuple de la terre.

Or, le vieux dey, qui ne savait que faire, non plus que les soldats ses vainqueurs, s'en vint voir le pays du vieux roi, avec ses femmes, ses enfans, ses diamans et ses lunettes.

— Qu'est-ce que *lunettes?* interrompit le sultan avec une haute sagesse.

— Ce sont des yeux de verre, répondit la prudente Shéhérazade, qui se posent par-dessus les autres, et qui les dévorent peu à peu, de sorte que les *chiens de chrétiens* deviennent aveugles long-temps avant la vieillesse.

(1) Le sequin zermahboub vaut six francs; le médin vaut un peu moins qu'un sou.

—Dieu est Dieu, dit judicieusement le sultan; ils méritent cette punition pour regarder nos femmes à travers les grilles du harem et les yeux du *Borkô* (1); mais pourquoi un vrai croyant y était-il condamné?

—Si sa hautesse le permet, dit Shéhérazade, je lui dirai qu'il était écrit que le dey devait assister à une grande fête que lui donnait le plus aimable peuple de la terre en un lieu nommé la Porte Saint-Martin.

—Serait-ce la sublime Porte? demanda le Sultan en jetant sur la sultane un regard plein de pénétration.

—La plus sublime de toutes les Portes, reprit la sage Shéhérazade, car on y voyait une multitude d'hommes et de femmes assis pêle-mêle, selon l'étrange usage des infidèles, et considérant une vingtaine d'hommes et de femmes éclairés magnifiquement, et vêtus plus magnifiquement encore, qui se parlaient, se battaient et s'embrassaient comme jamais le dey n'avait vu se parler, se battre et s'embrasser. Parmi ces hommes, il y avait une femme qui avait des yeux de gazelle et des épaules d'une beauté merveilleuse. Elle paraissait d'abord fort tranquille chez elle, mais ensuite il lui arrivait toutes sortes d'aventures extraordinaires et pitoyables, qui jetaient la multitude et le dey lui-même dans un étonnement et une tristesse impossibles à décrire. Elle souriait au commencement de la nuit, et parlait avec tant de grace, que toute l'assemblée était mise en joie, et lui tendait les bras en frappant des mains continuellement. Ensuite elle demandait grace à tous les hommes pour son amant, et à son amant pour elle, et se jetait aux pieds de tous, et disait des vers pour leur plaire, et faisait tout ce qu'il est possible de faire pour leur être agréable, sans rien obtenir de personne de toute la soirée. Alors elle fondait en larmes avec une douleur profonde, se lamentait avec une voix si touchante, faisait des gestes si désespérés et si élégans tout à la fois, que l'assemblée pleurait tout autant qu'elle-même en la voyant. Le dey, qui était le plus clément de tous les vrais croyans, en fut tellement attendri, que ses larmes troublèrent complètement le verre de ses lunettes, et qu'un brouillard épais se répandit sur les quatre lumières de ses

(1) Voile que portent les femmes de l'Orient dans les rues.

yeux. Il étendit la main avec la même majesté que lorsqu'il avait si noblement usé de son chasse-mouches de bois de santal, et dit à son drogman :

— Au nom de Dieu clément et miséricordieux, va m'acheter cette femme, et place-la dans mon harem afin que je la console.

Le drogman se précipita aux pieds du sublime dey, et lui répondit ces paroles en se frappant la poitrine très violemment.

— Invincible dey, cette femme merveilleuse ne peut être achetée ni consolée, parce qu'elle est l'épouse chrétienne du secrétaire intime du capitaine du vieux roi du plus aimable peuple de la terre, dont les guerriers qui ne savaient que faire ont jugé à propos de détrôner votre grandeur. Et, dussé-je encourir à jamais votre disgrace, je dois vous apprendre que les enfans de cette femme jouent sans respect *au furet et à la clémusette* avec vos pantouffles rouges, votre calendrier et le chasse-mouches avec lequel vous caressiez votre barbe, et faisiez frémir les envoyés des princes de l'univers.

A cette nouvelle, le puissant dey fut saisi d'une grande fureur; mais comme il était doué de la prudence du serpent, il se contenta d'élever davantage le bras qu'il avait étendu ; il saisit ses lunettes, et les rapportant sur la manche de l'autre bras, il les essuya avec une résignation digne d'un fidèle croyant ; il soupira en regardant celle qu'il ne pouvait pas consoler, et dit ces superbes paroles :

— Dieu est Dieu, et Mahomed est son prophète.

— Hélas ! dit en bâillant le sultan fort judicieux, voilà un sot conte que tu me fais, et le plus invraisemblable de tous. O Shéhérazade ! tu ferais bien mieux de me frotter la plante des pieds. »

— Hélas ! mes amis, j'avais cru jusqu'ici, comme le sultan immortel des Mille et une Nuits, que c'était un conte que toute cette aventure d'Alger, une histoire de nourrice, ou tout au plus une vieillerie d'avant la révolution, quelque chose comme la guerre de sept ans et la bataille de Rosback. A-t-on jamais vu dans Paris, me disais-je, les étendards conquis sur les janissaires de Staoueli? a-t-on vu quelque général piaffant sur les boulevards, suivi d'un Mamelouk, et ceint d'un cachemire ? A-t-on chanté des *Te Deum* dans quelque église, et des odes à l'Institut? A-t-on crié les glorieux bulletins dans la rue? Ai-je rencontré la tente de pourpre

d'un aga plantée sur la place Louis XV, à côté de la baleine du prince d'Orange (qui n'y songe guère à présent, le pauvre homme)? Avons-nous par hasard entendu les *dilettanti* faubouriens chanter l'Algérienne avec la Parisienne? Jamais. Qu'est-ce donc que cette guerre dont il ne revient ni héros couronnés, ni héros blessés, ni héros bronzés du soleil, haut cravatés, regardant sombre, et coudoyant sans pitié, comme au bon temps du débonnaire patriote qui nous canonna à Saint-Roch?

Voilà ce que je disais lorsque m'est apparu l'ouvrage intitulé : *Anecdotes historiques et politiques pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger...* J'aurais donné tout au monde pour ne pas lire ce livre, parce que je n'aime pas être désabusé quand une fois je me suis complètement abusé, chose qui m'arrive deux fois le jour en des occasions diverses. J'aurais bien voulu, dis-je, ne rien voir de positif dans ce volume, rien de caractéristique, rien de naïf et de vrai, afin de pouvoir encore nier cette campagne, et la laisser dans les féeries; mais il m'a fallu lire le recueil, parce que je l'avais commencé, et y croire, parce que je l'avais lu. Il est donc vrai qu'il y a eu une campagne d'Alger brillante et profitable; il est donc vrai que nous devons quelque reconnaissance à une armée toute jeune, et qui partit au milieu des pamphlets, des sifflets, des persifflages et des caricatures, qui la suivaient comme les éclairs d'un gros orage prêt à crever sur elle au premier revers. Grace à la prudence du chef, l'armée n'en éprouva pas. On le regardait du bord comme on épie les mouvemens d'un équilibriste sur la corde tendue, et il eut le bonheur de ne pas faire un seul faux pas.

Si le livre dont je parle était une histoire grave de forme et d'attitude comme nous en savons, une de ces solides histoires à longues queues, qui marchent pas à pas avec ordre et cérémonie, un bras sur Quinte-Curce et l'autre sur Tacite, je commencerais par reprocher à M. Merle d'avoir trop éclairé la figure principale de son tableau. Mais le moyen de procéder si régulièrement avec un homme qui étale si peu de prétentions, qui écrit des mémoires charmans, comme par distraction, et sans savoir par où il finira? La Critique ne sait où elle en est à l'aspect d'un homme pareil; elle se rengorge (la pédante qu'elle est) et passe fièrement, comme on fait quand on ne sait que dire. Quel bonheur pour moi que la

Critique, cette vénérable vieille, me soit si étrangère et si odieuse! S'il m'eût fallu la lâcher sur ce recueil, je n'aurais su par quel bout le lui faire prendre dans le peu de mauvaises dents qui lui restent. Quel bonheur d'être délivré de sa maussade présence! Je n'aurai plus qu'à m'asseoir au bord de la mer, et à regarder avec ma longue vue ce que M. Merle me montre, non dans un grand panorama, mais par une suite de jolis tableaux, frais et vifs, colorés, moqueurs et hardis, comme ceux de Decamps l'oriental.

Voici d'abord le départ de la flotte. Qu'elle est brillante et bien pavoisée! Je veux vous la montrer; prenez ma lunette et.... lisez :

« A midi la brise se fit belle et bonne, et à deux heures on fit signal au convoi d'appareiller. Ce signal avait été précédé du départ du brick *le du Couédic*, le premier bâtiment de l'escadre qui soit sorti de la rade; *la Créole*, que montait le capitaine Hugon, commandant du convoi, le suivit de près, et successivement tous les bâtimens de transport mirent à la voile. La nouvelle du départ de la flotte fut bientôt sue à Toulon; au même instant, le port et les collines qui dominent la rade furent couverts de monde. De toutes les parties de la France on était venu en Provence pour jouir du coup-d'œil des apprêts de cette grande expédition, dont le commerce de la Méditerranée devait retirer de si grands avantages. Le départ, si long-temps retardé, devint un grand événement dont tout le monde voulait être témoin. Quatre cents voiles sortant à la fois de la belle rade de Toulon, étaient un spectacle qu'on n'avait jamais vu, et que très probablement on ne devait jamais revoir. A trois heures, l'ordre fut donné à l'escadre d'appareiller, et au même instant, tous les vaisseaux furent en mouvement; frégates, corvettes, gabarres, bricks et bombardes, tous mettaient dans leur manœuvre une promptitude sans exemple; tous se pressaient à l'entrée du goulet, et semblaient se disputer à qui arriverait le premier hors de cette rade où les vents nous retenaient depuis si long-temps. A cinq heures *la Provence* se mit sous voile, et à la chute du jour il ne restait plus un seul vaisseau dans ce port, qui, quelques heures auparavant, contenait toute la marine française.

Alger! Alger! criait-on de toutes parts, comme les Romains criaient : *Carthage!....*

« Dès qu'on fut à quelques milles en mer, l'amiral fit le signal à la flotte de se mettre en ordre de marche. *La Provence* prit la tête de la première escadre; *le Trident* se mit en tête de la deuxième; la réserve prit l'extrême droite, et le convoi se rallia au vent à l'extrême gauche. La nuit nous déroba la beauté du spectacle, dont nous jouîmes le lendemain au lever du soleil, qui frappait d'une manière resplendissante les voiles du convoi à l'horizon, et qui éclairait les côtes de France, dont la vue allait bientôt nous échapper. Les deux lignes de notre flotte, majestueusement tracées sur la mer par un sillage d'une blancheur éblouissante, occupaient un espace qui, pour les spectateurs des vaisseaux placés au milieu, allait presque se perdre aux deux bouts de l'horizon. Le pont, la dunette, les bastingages étaient couverts de soldats et d'officiers qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce magnifique coup-d'œil. »

Voilà, certes, une fête dont le tableau ne manque pas de grandeur. Il semble une marine de Vernet ou de Gudin. — Passons et changeons les verres. M. Merle en a de toutes sortes, et ceux qu'il veut prendre, il les trouve sous sa main. Je vois des portraits tracés d'un pinceau ferme et exercé; et celui du capitaine Mansell est un des plus vrais. — Non, je ne le transcrirai pas, je résiste à cette tentation pour que personne ne résiste à celle de lire ce curieux voyage. Ce mystérieux Mansell, pareil aux Wilson et aux Sidney-Smith, qui se retrouve dix fois dans le livre, et qu'on trouvait partout à Alger, était un de ces hardis aventuriers comme l'Angleterre en jette sur toutes les côtes du monde, en sème sur toutes les terres, en lance sur tous les océans; un de ces hommes secs, froids, braves, ironiques observateurs qui viennent projeter sur tous les évènemens l'ombre inquiétante de la Grande-Bretagne, tirer leur montre au dernier soupir de nos grands hommes, et faire entendre sous tous nos chants de victoire la basse continue de *Rule Britannia.*—Vous verrez ce que celui-là faisait à Alger.

De quel tableau vous donnerai-je donc l'esquisse? Sera-ce de la grande journée du débarquement? — La surprise et presque l'humiliation, si finement observée, de tous les marins à la vue d'Alger,

ville blanche sur un fond verd, la mer bleue à ses pieds; d'Alger endormie, sans pavillon, sans canon, dédaigneusement couchée sur son lit de verdure, et respirant ses parfums sans se soucier d'une flotte de trois cents bâtimens qui lui apportait trente mille soldats. La beauté du jour et du coup d'œil, la gaieté ardente du soldat parisien fourbissant son cher fusil à bord des vaisseaux avec la paille de fer et le tripoli, recevant des cartouches comme des fruits délicieux, et demandant *le plancher des vaches*. L'habileté du débarquement, la bravoure calme du général, toujours spirituel et poli sous le boulet qui siffle à son oreille ou s'enterre à ses pieds. L'attente du combat durant la nuit, longue aux Français; le débordement des Arabes, inondant la plaine en tombant des montagnes; la rage de leur combat, la légèreté de leur fuite, l'adresse de leur tir inévitable et la longueur de leurs fusils; la prudence de leurs tirailleurs, la loyauté imprévoyante de nos soldats qui ouvrent la poitrine aux balles. La France, maîtresse de la côte, et y posant un pied qui prend racine tout à coup.

— Puis, tout à coup aussi, c'est une tempête effroyable qui s'annonce. *Mare sævum, importuosum*, répète le voyageur en se rappelant Salluste. Les marins crient, les bâtimens tremblent, la mer blanchit et écume, le vent souffle avec le tonnerre, et toute la flotte bondit et se heurte. L'armée de terre se retourne et regarde l'autre armée, sa sœur, qu'elle ne peut pas secourir. Les Bédouins rôdent au bord de la mer, espérant le naufrage et des têtes à couper sans trop de périls. Seul, le général en chef conserve un grand calme, et frottant sa tabatière, donne lentement des ordres prudens, et réfléchit à ce qu'il aura à faire, s'il reste sans vaisseau comme Fernand-Cortès ou comme Bonaparte.

Mais le vent tourne, et le soldat chante, rit et boit. — Voilà un brick joyeux chargé de bons vins. Il a sa salle à manger pleine de bonnes choses, du vin de Champagne, des pâtés de Strasbourg, des truffes du Périgord. (Ah! M. de Féletz des *Débats* et du Périgord, où êtes-vous?) Le brick est tout illuminé le soir par la flamme bleue des bols de punch; c'est Tortoni la nuit, c'est le café de Chartres au matin. Les tirailleurs élégans du faubourg Saint-Germain y reviennent blessés, et en se moquant des Arabes; ils reviennent de la chasse aux Bédouins, et appellent à grands cris le capitaine du

brick-restaurant. Il répond au nom d'Hennequin. Cet Hennequin-là n'a pas perdu son temps à faire des tableaux comme l'autre, à représenter Oreste et ses furies, et son inévitable mère; il a, ma foi, trop de sens pour cela : Hennequin, *le pourvoyeur de Nantes,* est un penseur plus profond; il a senti que les gastronomes s'embarquaient, il l'a senti à la démangeaison de ses pouces, comme la sorcière de *Macbeth*; il l'a senti comme M. Ouvrard sentit que la révolution ferait beaucoup écrire, et que le papier se vendrait cher. Hennequin s'est armé en guerre. A moi, pâtés d'Amiens, de Chartres et d'Angoulême! à moi, saucissons de Provence! à moi, blanquette de Limoux! Venez civiliser l'Afrique..... Et il est parti, et son brick a fait fortune dans la baie orageuse de Sidi-Ferruch, où il a passé comme un Ariel, un bienfaisant esprit des eaux. — Puisse le philantropique M. Hennequin avoir fait fortune comme son brick!

Mais voici Staoueli. On se bat. Les soldats de la fatalité ébranlent un moment ceux qui ne sont plus soldats de la foi, mais de l'honneur toujours. Un colonel crie *au drapeau!* sauve son régiment, commence la victoire. M. de Bourmont l'achève avec des ordres bien donnés.

Puis une scène de nuit. — Qu'est-ce que cela? — Une tente. Hélas! oui. Une petite tente d'officier. Un brave enfant qui se meurt, et dont le père n'ose pas pleurer, parce qu'il est général en chef, et n'ose pas non plus s'asseoir au chevet de son fils, parce que l'armée est l'aînée dans la famille qu'on lui a donnée.

J'entrevois bien d'autres tableaux encore, et je ne vous en dis que l'ensemble; prenez le livre, qui que vous soyez, à qui je parle dans la *Revue des Deux Mondes,* et vous verrez avec quel bon goût et quel esprit sont tracés les détails. J'en veux encore pour preuve cette anecdote :

« Il y avait dans une des salles de l'hôpital une femme qui excitait l'intérêt de tout le monde : c'était une vivandière du 37e, jeune, vive et fraîche, mariée ou non à un sapeur, qui, dans tous les cas, l'aimait comme une maîtresse et comme une femme tout à la fois. Elle avait été blessée le 29, au plus fort de la mêlée, au moment où elle distribuait quelques verres d'eau-de-vie; une balle lui avait fracassé le genou; elle fut portée à l'ambulance, et de là à Sidi-

Ferruch. Sa blessure était grave; elle nécessitait l'amputation de la cuisse : le sapeur ne quitta pas le chevet de son lit. L'opération ne l'effrayait pas : son courage était admirable; mais elle s'attendrissait en pensant que, mutilée, elle ne serait plus qu'une charge pour son mari : elle voulait mourir pour le rendre à la liberté. Les raisons que lui donnait le sapeur pour se laisser amputer étaient déchirantes de naturel et de tendresse : il lui disait, la voix émue, les yeux humides, en agitant devant sa figure un chasse-mouches fait de feuilles de palmier : « Geneviève, ne crains rien, le colonel « m'a promis que tu resterais toujours vivandière du régiment; je « vas, en sortant d'ici, tuer un Bédouin et lui prendre son cheval : « tu feras ton service bien montée : une jambe de moins, ça n'em- « pêche pas de vivre ni de marcher; et qui sait si je remporterai « les deux miennes de ce pays? ce qui t'est arrivé à toi peut m'ar- « river à moi. Est-ce que tu ne m'aimerais plus pour ça, nom de « D...!!! » Geneviève souriait en lui serrant la main; de grosses larmes tombaient sur son épaisse barbe noire, et il ajoutait, pour achever de la décider : « Va ton train, tu sais que je connais M. de « Latour-Maubourg; mon père a été à son service : je t'obtiendrai « une petite cantine à la porte des Invalides; c'est un bon parti, et « laisse faire, avec ma croix je t'établirai. » La pauvre Geneviève se laissa faire; elle mourut quelques jours après des suites de l'opération : le sapeur était retourné à son poste; il apprit la mort de sa femme à la tranchée sous le fort de l'Empereur : quelques heures après, il fut tué d'un éclat de bombe. »

Après avoir regardé toute cette galerie de tableaux, on ferme les yeux, et l'on se demande pourquoi tout cet éclat s'est éteint tout à coup, comment tout ce bruit a été subitement étouffé; on s'interroge sur cette gloire des actions après laquelle tant d'hommes ont voulu courir. Voici une grande expédition entreprise et exécutée dans un temps donné, comme une manœuvre du Champ-de-Mars. Le résultat en est complet, la nation en profite, et les noms des braves qui ont laissé là leurs ossemens, le nom de celui qui les a conduits, le nom de leurs batailles, les drapeaux qu'ils ont enlevés, les armes qu'ils ont arrachées à l'ennemi, tout cela n'a pas une église où se réfugier, un cénotaphe, un obélisque, un pauvre gazon où s'abriter. Peu s'en faut que chaque conquérant, en re-

venant en France, ne se cache de sa conquête comme d'une mauvaise action, et ne l'efface de ses états de service. Les faiseurs de réputation fouillent partout pour trouver des héros, et ne s'informent pas de ceux-là qui sont tout faits, et que le *sang a baptisés*, selon notre vieille expression de soldat, que j'ai apprise à l'armée. — Voilà la gloire des faits d'armes en l'an de grace 1831.

— O Shéhérazade, vous feriez mieux de me frotter la plante des pieds.

SOUVENIRS

DE CALABRE.

LES ALBANAIS EN ITALIE.

(1830.)

Je partis de Corigliano par une belle matinée d'automne ; quittant à regret ses tours féodales, son triple aquéduc, ses forêts d'orangers, je m'acheminai vers les colonies albanaises de San-Demetrio, à l'occident de la ville.

Aux orangers succèdent bientôt les oliviers, et aux oliviers les chênes. Je vis de loin *torreggiare* (1), comme disent les Italiens, le vaste casino de San-Mauro. Comme tous ceux que l'on rencontre en Calabre, il est fortifié, et ressemble bien plutôt à un château de guerre qu'à une demeure champêtre.

(1) *Tourroyer*, si l'on pouvait le dire.

On lit les mœurs et l'histoire d'un peuple dans son architecture, et ces forteresses rustiques de la Calabre rappellent à chaque pas au voyageur l'antique fléau du pays, le brigandage. Le vieux roi de Naples, démoralisant son peuple au profit de la royauté, avait organisé le brigandage contre les Français, maîtres alors de sa capitale et de toutes ses provinces du continent. Remonté sur son trône, il a voulu briser son instrument, son propre ouvrage; mais inhabile et ignorant des hommes, le gouvernement napolitain n'a pris que des mesures plus propres à perpétuer le mal qu'à l'extirper dans sa racine. Il faut le dire cependant, depuis quelques années, les bandes sont plus rares et moins audacieuses; mais la propriété est loin d'être assurée; et, sans sécurité, le commerce, l'agriculture, tout languit.

Passé San-Mauro, la campagne se découvre, les arbres disparaissent, et la végétation expire au pied d'une colline sèche et nue.

Je vis de loin se dessiner sur la blanche argile de la colline un paysan sur la croupe de son âne : c'était la première figure humaine que j'eusse rencontrée depuis Corigliano; car c'était dimanche, et la campagne était déserte. Il m'aperçut, et m'attendit. Son chapeau en pain de sucre surmontait une de ces figures fines et passionnées, vrai type national qui donne au peuple de Calabre une physionomie si spirituelle.

Naguère, le paysan calabrais n'allait jamais aux champs sans son fusil; désarmé par la loi, il l'élude, et une hache pend toujours à son côté. C'est un instrument aratoire, et la loi ne prohibe que les armes. Mon nouveau compagnon portait donc sa hache fidèle à sa large ceinture de cuir. Selon ma coutume, j'étais seul et à pied. Il se récria fort, et, descendant de son âne, il me força d'y monter, disant fièrement qu'il regarderait un refus de ma part comme un affront et une marque de mépris.

C'était un Albanais de San-Demetrio. Quand il sut que je n'avais d'autre but que de faire connaissance avec ses compatriotes, il commença à me raconter les exploits de ses ancêtres et de Scander-Beg, ne parlant qu'avec un profond dédain des Italiens leurs voisins, qui n'ont pas, comme nous, disait-il, fait la guerre au Grand-Turc.

Tout en causant, nous avions atteint San-Demetrio, bourg sale et chétif, dans une position charmante. Morte quelque temps, la nature se ranime, et semble vouloir couvrir la misère de l'homme par le luxe de la verdure et de la végétation.

Je descendis à la porte du personnage marquant de la commune; j'avais des lettres pour lui, et, suivant l'usage du pays, je fus reçu et logé dans sa maison avec toute l'hospitalité calabraise. C'est un homme lettré qui a occupé les premières magistratures du royaume, et qui, frappé par la réaction parjure de 1821, est revenu dans ses pénates donner l'exemple de ces vertus de famille qui sont si souvent le résultat des malheurs publics.

La police le surveille, et mon premier soin fut de me présenter au juge, ministre de cette inquisition soupçonneuse. Je le trouvai sous l'influence d'une circulaire récente en faveur des étrangers; et pour la première fois depuis bien long-temps, mon passe-port fut visé sans que j'eusse à subir un interrogatoire en règle. Tant de voyageurs (et moi le premier) avaient réclamé auprès du marquis Intonto, ministre de la police générale, qu'il avait pris enfin nos plaintes en considération.

Mais, il faut le dire, forgées dans les antres de la police, ces circulaires sont toujours vagues et insidieuses; elles laissent beaucoup de latitude aux autorités inférieures, afin de rejeter toute la faute sur elles dans l'occasion; et c'est ce qu'on fait presque toujours.

Ce juge-là est du reste à l'abri d'un pareil danger, car la rareté des voyageurs est telle dans ces contrées, que depuis quinze ans aucun n'y avait été vu. On s'en aperçoit au désintéressement du peuple.n U *maestro-scarparo* (1) que je fis travailler refusa son salaire, se trouvant assez payé, me dit-il, par l'honneur d'avoir travaillé pour le *signor forestiere*. Le dernier voyageur était un Anglais : on date de son passage comme d'un événement, comme à l'avenir on datera du mien.

San-Demetrio est le chef-lieu d'un arrondissement albanais. Les cinq ou six villages qui le composent sont groupés à l'entour. San-Giorgio est le plus grand, et Vacarizzo, celui où le luxe rustique

(1) Maître cordonnier.

des femmes est le plus recherché. Il y a diverses mines dans les montagnes; mais personne n'a même la pensée de les exploiter, et le gouvernement moins que personne.

L'existence de ces colonies albanaises est un phénomène historique digne d'attention, et presque ignoré. Il paraît que la première apparition des Albanais en Italie est postérieure de dix ans environ à la prise de Constantinople.

Ce grand événement, qui devait changer la face de l'Europe en même temps qu'il renversait un empire séculaire et décrépit, portait le coup de mort à un état jeune et robuste que l'énergie d'un seul homme avait fondé.

Georges Castriot, connu sous le nom de Scander-Beg (Alexandre Seigneur), avait été livré en otage par son père au sultan Amurath. Nourri, mais non énervé, dans le sérail, il sortit des mains des femmes comme l'aiglon couvé par les colombes, et déploya, en 1443, l'étendard de l'indépendance et de la vengeance contre l'usurpateur de son patrimoine et le meurtrier de sa famille.

Né seigneur de l'Albanie, il rappela au combat ses belliqueuses tribus, et, à la tête de ses braves et fidèles Mirdites, engagea une lutte qu'il soutint vingt-trois ans contre toutes les forces de l'empire ottoman : nouvel exemple de ce que peut la volonté ferme et constante d'une énergique minorité, comme ses ancêtres les Macédoniens l'avaient jadis été sous un autre Alexandre, il fit trembler Amurath dans ses villes, et défit ses armées dans plus de vingt combats.

Amurath en mourut de rage; Mahomet II monta sur le trône, et prit Constantinople. Sentinelle avancée de la chrétienté, le soldat de Jésus-Christ (c'est le titre que prenait Scander-Beg) jeta aux princes d'Europe un cri d'alarme; mais ils étaient frappés de peur, et il soutint seul, en héros, la lutte de l'Europe contre l'Asie.

Il s'est rangé, par sa constance, parmi les grandes figures historiques du xve siècle. Il se détache avec éclat sur le vaste tableau du moyen âge expirant, comme un des chefs de cette résistance de fer qui appela le siècle suivant à de si hauts destins.

Alphonse d'Aragon régnait alors à Naples. Habile politique et grand capitaine, il fut alarmé de la prise de Bysance; il voyait

dans le colosse naissant un ennemi naturel, et répondit seul à l'appel de Scander-Beg. Il lui envoya (1454) quelques secours sous les ordres de Raymond d'Ortaffa.

Après la mort d'Alphonse, la fortune changea. Ferdinand, son fils, eut besoin de toutes ses forces pour combattre dans le duc Jean d'Anjou un compétiteur puissant, et dans le prince de Tarente un rebelle ingrat et fort.

Assiégé dans Barletta par le condottiere Jacques Piccinino, à la solde des Angevins, c'était fait de sa couronne, lorsqu'on vit blanchir des voiles à l'horizon. Scander-Beg, aussi reconnaissant qu'infatigable, avait profité d'une trève demandée par l'altier Bajazet, pour porter du secours au fils de son ancien allié. Il le délivra, prit Trani, et, parcourant les vastes plaines de Pouille à la tête de sa cavalerie, ravagea les terres du prince de Tarente (1), battit Piccinino, et contribua à la victoire décisive de Troïa, qui assura la couronne aux Aragonais.

Scander-Beg reçut en présent de Ferdinand (1461) San-Pietro-in-Calatina, petite ville de Pouille, et c'est la première colonie albanaise dans le royaume de Naples. Il reçut plus tard Trani et quelques bourgs du mont Gargano.

Ce prince nomade mourut en 1467. Son fils Jean Castriot n'était pas de force à lutter contre Bajazet, et après quelques vicissitudes,

(1) L'historien napolitain Summonte nous a conservé une correspondance curieuse du seigneur de l'Albanie avec le prince de Tarente. « Que t'ai-je fait, lui écrivait ce dernier, pour venir m'attaquer chez moi? Tu crois peut-être avoir à faire à tes Turcs amollis; mais détrompe-toi. Nous estimons tes Albanais comme des moutons (*come pecore*), et nous rougissons d'ennemis si vils. N'ayant pu défendre ton toit, tu viens envahir le nôtre. Tu ne trouveras que ton tombeau. » La réponse de Scander-Beg est belle et énergique. Il reproche au prince de Tarente son ingratitude envers la maison d'Aragon, et lui dit que la reconnaissance lui fait un devoir sacré, à lui, de secourir le fils d'un roi qui l'avait secouru. « Tu n'es pas moins Turc que les Turcs, ajoute-t-il; aussi bien dit-on que tu n'es d'aucune religion. Quant à mes Albanais, tu ne les connais pas; nous descendons des Épirotes, qui ont donné pour ennemi aux Romains, Pyrrhus, et des Macédoniens, qui ont donné pour vainqueur à l'Inde, Alexandre. Et que me parles-tu, toi, de tes Tarentins, race énervée qui n'est bonne qu'à prendre du poisson. Si je trouve ici mon tombeau, dit-il en finissant, Dieu, qui connaît mes pensées, me jugera. »

le sultan finit par envahir toute l'Albanie, et les armes détruisirent ainsi l'œuvre des armes.

Il se livra à des vengeances cruelles, plaçant les Albanais entre l'apostasie et l'exil; c'est de cette époque que date leur grande émigration en Italie. Jean Castriot lui-même se réfugia à Naples, et le roi prit à son service un grand nombre d'Albanais. Sous le nom de *régiment-royal-macédonien*, il en forma un corps d'infanterie qui a subsisté jusqu'à la révolution.

Quant aux autres (et grand fut le nombre de ceux qui préférèrent l'exil à l'apostasie), sans aptitude à l'agriculture, comme toutes les peuplades guerrières, ils s'établirent sur le mont Gargano, qu'ils pouvaient presque regarder comme une propriété nationale. La présence de ces étrangers indépendans inquiéta les autorités; leurs habitudes turbulentes alarmèrent leur voisinage, et le mont Gargano serait devenu pour eux, peut-être, ce que furent plus tard pour les Maures d'Espagne les Alpuxares.

On les divisa, on leur distribua des terres en friches, et ils furent ainsi dispersés par tout le royaume.

Chaque jour il en arrivait de nouveaux. « C'est pitié, écrivait le pape Paul II à Philippe, duc de Bourgogne, c'est pitié que de voir ces malheureux, sans pain, sans patrie, traverser l'Adriatique sur de frêles barques, et chercher sur les côtes d'Italie un refuge contre la barbarie de l'infidèle. »

Trois siècles plus tard, les Parginotes, vendus par la cupidité anglaise à un barbare plus cruel que Bajazet, errèrent en pleurs sur ces mêmes parages, mendiant de rive en rive un asile à l'étranger. L'histoire n'a rien de plus pathétique que ces catastrophes nationales.

Les nouveau-venus durent enfin plier leur humeur oisive et belliqueuse aux habitudes de la vie champêtre. Mais le soldat perçait sous le laboureur, et l'on reconnaissait toujours dans la main qui guidait le soc, la main qui avait brandi l'épée.

Ceux à qui étaient échues les côtes de l'Adriatique, voyaient bleuir à l'horizon ces monts d'Albanie, où naguère se déployaient leurs tentes victorieuses, où ils se reposaient des combats aux rayons du soleil natal. Désormais sans patrie, ils songeaient avec larmes aux jours du triomphe; ils saluaient du regard les cimes

paternelles, et tristement penchés sur cette charrue qu'ils avaient tant méprisée, ils chantaient les ballades nationales, seul monument des gloires passées, seul héritage des ancêtres.

Les Grecs de Calabre, c'est ainsi qu'on appelle les Italo-Albanais, ont une mauvaise réputation chez leurs voisins, et ne la méritent pas; résignés depuis longues années au travail comme à une nécessité, relégués sur des monts ingrats, ils ont défriché de vastes bruyères, et porté la vie où régnait la mort. Isolés par leur situation, par leur culte, par leurs mœurs, ils ont conservé au milieu des Italiens une existence distincte. Quatre siècles n'ont pu effacer le cachet national.

Leur langue, ils l'ont gardée intacte; il a dû nécessairement s'y glisser des italianismes. Une nouvelle existence, de nouveaux rapports exigent des mots nouveaux; mais ils s'entendent à merveille avec leurs compatriotes d'Albanie. Ils ne parlent le calabrais que par nécessité, et seulement avec leurs voisins, entre eux jamais. On peut leur appliquer le *bilingues* d'Horace.

Leurs mœurs, la force plus que le temps les a modifiées. Le gouvernement s'est attaché lui-même à les dénationaliser, et son niveau de fer a passé sur ces peuplades de montagnes. Ces hommes ont dû abandonner leur costume. Naguère ils marchaient armés; or, un décret de 1821 (1) frappait de mort quiconque portait des armes, ou seulement en gardait dans sa maison. Ils aimaient à se réunir sur les places publiques, et à chanter au clair de la lune les vieilles chansons de la patrie; une nouvelle loi a prohibé toute réunion de plus de cinq personnes, et fermé la place publique comme un théâtre de sédition.

Peuple gai et spirituel, ils aimait la danse et les festins; la misère a banni les fêtes, et la police, hydre à mille têtes, en créant les partis, en semant les discordes, a proscrit la confiance, les épanchemens.

Au milieu de tous ces malheurs, à travers tant d'années et de vicissitudes, les Italo-Albanais ont conservé un fond de générosité, quelque chose d'âpre et d'indépendant qui me plaît. Ils pratiquent l'hospitalité sans faste, avec une simplicité tout-à-fait homérique.

(1) Depuis, il a été adouci, et les galères ont été substituées à la mort.

« Tu ne vois que notre ombre, me disait un vieil Albanais à cheveux blancs, avec le franc tutoiement calabrais; au temps de ma jeunesse, tu aurais encore trouvé l'Albanie sur les montagnes de Calabre. La population t'aurait reçu en fête, et au son des guitares; on t'aurait donné des festins; mais aujourd'hui sommes-nous nous-mêmes? Ils ont peur de toi, ils te prennent pour espion. » Et il secouait la tête avec cette résignation d'une ame énergique, dont la Calabre m'a offert tant d'exemples.

Quant au culte, ils suivent le rit grec, en reconnaissant toutefois l'autorité de la cour de Rome, qu'ils détestent et n'appellent que la *rapace*, la *perfida*. Mais il a bien fallu transiger sur ce point, car la question était d'être ou n'être pas, *to be or not to be*.

Leurs prêtres se marient, et j'ai pu jouir du spectacle d'un homme en soutane, entouré de sa femme et de ses cinq enfans. Un autre m'a montré de son prie-dieu les romans de Voltaire et la Nouvelle-Héloïse, qu'il s'était procurés au poids de l'or, car des Alpes à Syracuse, la loi divine et humaine les frappe d'un égal anathème. En un mot, le clergé albanais est aussi protestant que celui de Genève ou d'Édimbourg.

Il relève, quant au spirituel, de l'évêque de Bisignano; or, monseigneur ayant une sainte horreur pour le mariage des prêtres, de quelque communion qu'ils soient, les ambitieux s'en abstiennent, car la faveur épiscopale ne s'obtient qu'à ce prix.

Ils ont cependant un évêque (de Synope, *in partibus*); mais il n'a d'autre attribution que l'ordination des prêtres grecs, qui, avant sa nomination, étaient obligés de l'aller recevoir à Rome. Il habite le collége grec de San-Adriano, à un quart de lieue de San-Demetrio. C'est un respectable ecclésiastique, instruit et point fanatique.

Après le café, cérémonie aussi universelle, aussi sacramentelle au royaume de Naples que dans l'Orient, il m'a fait part d'un travail qu'il prépare sur l'histoire des Albanais, et je lui dois des renseignemens curieux.

Parmi les livres où il puise, et qu'il a bien voulu me prêter, j'ai trouvé un petit écrit fort rare d'Angelo Masci, Italo-Albanais lui-même, littérateur de talent, mort à Naples il y a quelques années. Il fait des rapprochemens ingénieux entre ses compatriotes et les

Germains, dont Tacite a décrit les mœurs âpres et primitives. Ils ont, en effet, en commun l'amour des armes et de la liberté, passion innée de tous les peuples non encore atteints par le fleuve lent, pacifique, mais énervant de notre civilisation européenne.

Sur d'autres points, ils diffèrent totalement. Les femmes, par exemple, objet d'un respect si touchant, d'un culte si pur chez les Germains, jouent chez les Albanais un rôle bien inférieur; la femme n'est ici que l'*ancella* de la maison. L'esclavage domestique n'est plus dans la loi, mais il est dans les mœurs, et il est complet. La jalousie, autant que l'habitude, perpétue cet esclavage, car sur l'article de la fidélité conjugale on dit l'humeur des maris soupçonneuse et vindicative. Les femmes sont fort ignorantes; celles des dernières classes travaillent aux champs, les autres n'ont d'occupation que leur quenouille, et se consolent de leur nullité en nourrissant leurs enfans; mais leurs lumières maternelles ne sont pas encore arrivées jusqu'à l'abolition du maillot.

Monseigneur m'a mis au fait de divers usages du pays. Les formalités des funérailles sont celles d'un peuple demi-sauvage, et les mêmes encore en vigueur dans les montagnes d'Albanie. Les parens et amis se réunissent dans la maison du mort; on le revêt de ses plus beaux habits, et on le porte à l'église assis, et le visage découvert. Tous les assistans l'accompagnent en poussant des gémissemens et des sanglots; femmes et hommes s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine à coups redoublés; on prononce une espèce d'oraison funèbre en l'honneur du défunt; puis tout finit par un joyeux repas.

Voilà pour les funérailles, voici pour le mariage. Le jour pris pour la célébration, l'épouse clôt soigneusement sa porte. L'époux (*il padrone*) se présente armé. Il entonne sous la fenêtre des chansons consacrées, suppliant sa fiancée de lui ouvrir, mais sa fiancée n'ouvre point; ses parens répondent pour elle, car il lui est défendu à elle de rompre le silence jusqu'au soir. En vain le fiancé lui promet de beaux habits, des bijoux précieux; la porte reste close. Enfin il se lasse; aux prières succèdent les menaces, il force la porte, saisit l'épouse par les mains, et l'entraîne à l'église.

J'ai eu la bonne fortune d'être témoin d'une cérémonie nuptiale. Les plus proches parens tenaient la fiancée par la main : comme

vierge, elle était couverte d'un voile blanc; les veuves seules se marient la tête découverte. Les parrains du mariage (*compari*) firent passer plusieurs fois, et avec une dextérité étonnante, la couronne de l'époux sur la tête de l'épouse, et *vice versâ*, car tous les deux portaient une guirlande de roses blanches et d'immortelles. Le prêtre prit ensuite un verre de vin où trempaient des mouillettes, il en offrit aux époux, qui y goûtèrent, voulant indiquer sans doute qu'ils entraient dans une communauté de vie. Les parrains se partagèrent le reste. Tout en continuant la lecture de la lithurgie grecque, l'officiant, couvert de sa chasuble d'or, se mit à décrire d'abord à droite, puis à gauche, un grand cercle mystique, suivi dans cette étrange promenade par tous les assistans marchant un à un. Le couple enfin s'agenouilla, et reçut la bénédiction.

L'épouse trouva les amis de la famille au seuil de sa nouvelle demeure. Ils lui souhaitèrent la bienvenue en chantant en chœur un refrain albanais, dont voici le sens : « Sois la bienvenue, ô jeune épouse! tu es sous le toit de l'époux, comme le vin et le sel sur la table du festin, comme le soleil levant au milieu de ses rayons. »

L'évêque me combla d'honnêtetés; le voyageur anglais dont j'ai parlé plus haut ayant été son hôte, monseigneur était désolé que je ne fusse pas aussi le sien. En le quittant, j'entrai dans la cathédrale nue et sombre; elle était remplie de fidèles des deux sexes, et j'eus là l'occasion d'étudier le costume des femmes. Il s'est beaucoup italianisé pour la forme, mais les couleurs tranchantes étant du goût des Calabraises autant que des Albanaises, il n'a, sous ce rapport, subi aucune modification. Ce que celles-ci ont gardé de leurs mères, c'est le flammeum ou voile écarlate bordé de bleu ou de jaune, et le corset vert, brodé en or. Elles l'appellent *vulgarida*, du nom d'un oiseau dont il a la forme. Il est fort gracieux, et comme les femmes sont toutes bien faites, il leur sied à ravir.

Femmes et hommes, à genoux et séparés, chantaient en grec, d'abord alternativement, puis en chœur, la bénédiction du soir. Cette cérémonie rustique avait je ne sais quoi de simple et d'antique qui m'allait au cœur; debout contre un pilastre, je la contemplai long-temps en silence.

Le costume éclatant et pittoresque des femmes contrastait avec l'obscurité du temple. Un dernier rayon du soleil couchant y péné-

trait, et tombait sur le visage d'une jeune Albanaise à genoux à l'autel. Cette belle tête grecque, seule éclairée, se détachait comme une vision céleste sur les ténèbres du sanctuaire.

Des voix de tous les âges se répondaient, se confondaient dans une seule pensée. Ainsi, cette même langue qui retentissait sous les tentes d'Agamemnon, aux fêtes de la Grèce, dans les temples de Jupiter, elle est maintenant chantée par les filles de Calabre, dans une pauvre église, pour glorifier le fils d'un charpentier.

J'étais surtout curieux des chansons albanaises. Mon hôte de San-Demetrio m'adressa, à Santa-Sofia, à un de ses amis, qui en a fait un recueil. Santa-Sofia est un des villages albanais de l'arrondissement de San-Demetrio; et quoiqu'il ne soit qu'à quatre ou cinq milles du chef-lieu, de profonds ravins, des sentiers abominables, des torrens sans pont, suivant l'usage de ce pauvre royaume de Naples, rendent souvent les communications difficiles, et les ferment même quelquefois tout-à-fait en hiver.

Le chemin passe sur les hauteurs, et a quelques échappées sur le Chratis et sur la plaine de Sybaris, convertie aujourd'hui en marécages insalubres peuplés de buffles, et en bois pleins de loups. Un Albanais marchait devant moi, et chantait, d'une voix lente et mâle, un air national dont les paroles m'ont rappelé la mythologie poétique de la Grèce moderne, où les oiseaux jouent un si grand rôle (1). — « Une mère, disait-il, pleurait son fils, son fils unique; et elle était dans l'affliction, car il était prisonnier, et si loin, qu'il ne pouvait lui donner de ses nouvelles.

« Or, il écrivit enfin une lettre, qu'il attacha aux plumes d'un oiseau, et l'oiseau vint se poser sur un arbre sous lequel pleurait la pauvre mère; il secoua ses plumes, et la lettre tomba à ses pieds.

« Elle la prit, et y lut ces mots : « Mère, je reviendrai à vous « lorsque vous coudrez une chemise avec vos cheveux, et la lave- « rez avec vos larmes, quand la mer deviendra un jardin de fleurs; « quand le sureau portera des figues et le noyer du raisin. »

Le baron ***, à qui j'étais recommandé à Santa-Sophia, était absent, et ne devait rentrer que le soir. Comme la lettre était ou-

(1) *Voyez* les chants populaires traduits par M. Fauriel.

verte, sa femme la lut, car elle sait lire; il fallait que sa curiosité fût bien vivement piquée pour oser lire une lettre à l'adresse de son mari, même ouverte. Or, la bonne dame, qui de sa vie n'avait vu de voyageur, prit le mot *raccommandazione* dans un sens tout-à-fait charitable, et se trouva dans un fort grand embarras; car, quoique ma toilette de voyage ne fût pas brillante, je n'avais pas cependant l'air d'un mendiant.

Elle hésita long-temps, et telle est la naïveté des mœurs, que, dans la simplicité de son ame, elle crut ne pouvoir mieux répondre à la recommandation de l'ami de son mari qu'en me mettant dans la main une large aumône. Toutes ses idées furent bouleversées quand je lui dis en riant que je venais quêter non de l'argent, mais des chansons. Elle se persuada alors que je faisais un voyage de pénitence; car vient-on en Calabre pour des chansons?

Plusieurs maisons s'étaient ouvertes pour moi, et on se disputait l'honneur de traiter l'étranger. Le syndic (maire) se montra des plus hospitaliers; il est neveu du savant philologue Baffa, qui mourut en 1799, pendant les saturnales de la royauté, qui conduisirent à l'échafaud Pagano, Cirillo, Eléonore Fonseca, le vénérable amiral Caraccioli, et tout ce que Naples avait alors de génie et de vertu.

Une chose digne de remarque, c'est que ce petit village de Santa-Sofia a donné aux lettres plusieurs hommes distingués. Tous les Italo-Albanais sont, du reste, doués d'une intelligence ouverte, et d'une conception vive et rapide.

Mon expédition ne fut pas heureuse. Le recueil espéré se trouvait chez un professeur de Cosenza, peut-être est-il perdu. Tant de revers publics et privés ont rendu indifférens aux chants populaires, monumens des anciens jours; dans dix ans, ils seront tout-à fait oubliés.

L'habitude de répéter ensemble les chansons nationales peut seule en perpétuer la mémoire. C'est un héritage public, un bien commun à tous, qui passe de génération en génération. L'homme s'intéresse et s'attache aux chants des ancêtres comme à une propriété inviolable. Enfant, il les balbutie au berceau; vieillard, il les répète à ses petits-fils; c'est le palladium des mœurs antiques. Là, ce n'est plus le cas; la place publique est silencieuse, la crainte,

la misère attristent le foyer domestique; de plus graves intérêts occupent toutes les pensées.

Et puis, disons-le, cette demi-civilisation, aussi funeste qu'incomplète, qui va ébranlant toutes les convictions, détruisant tout ce qui est consacré, ridiculisant tout ce qui est antique, se fait peu à peu jour jusque sur ces âpres sommets. Elle ôte du bonheur sans rien mettre à la place.

J'ai eu recours à la sibylle du village : sa vieille mémoire n'a retenu que des lambeaux épars, des ballades où sont célébrés les exploits de Scander-Beg, et que chantent encore les bardes d'Albanie, au rapport de Pouqueville. Quelques refrains amoureux se sont mieux conservés, quoique tous soient mutilés (1). Comme toutes les chansons populaires, celles-ci ont de la concision et de la rapidité; il règne dans plusieurs une imagination fantastique, qui se joue avec la nature, et la plie à ses caprices. Elles ont une harmonie lente et monotone, celles surtout où se trouvent des répétitions. Les sons albanais ont quelque chose d'âpre; on sent bien que c'est là un idiome de montagnes.

Les gens du pays ont de la difficulté à l'écrire. Certains sons n'ayant point de signes, il faut recourir à la convention. Ils ont cependant des poètes satiriques, car la langue se prête à l'épigramme; mais ces chansons n'ont d'intérêt que pour eux : ce sont des personnalités locales, et quelques satires contre le gouvernement, que l'on chante bien bas, dans le mystère de la plus étroite intimité.

La tradition populaire parle d'un frère cadet de Scander-Beg, qu'elle nomme Constantin-le-Petit, et qui est le sujet de plusieurs ballades. J'ai sauvé la suivante du naufrage; c'est la seule complète :

(1) En voici un dont je regrette la fin : « La jeune épouse traversa la neige jusqu'à la ceinture, rompit la glace jusqu'au genou, et entra dans la prison (*turannida*) où gémissait son seigneur (son mari), le seigneur qu'elle adorait. Elle le délivra et s'emprisonna à sa place, puis elle se mit à entonner des chants funèbres : O mon seigneur! je t'en conjure par ta jeunesse, par ta vie, ne donne pas à l'herbe le temps de croître sur mon corps, sinon je vais m'abandonner au désespoir; je vais laisser flotter mes longs cheveux, mes cheveux entrelacés de fils d'or..... » Le reste est perdu.

« Constantin-le-Petit, trois jours avant de se marier, eut un songe, un songe épouvantable; il se réveilla en sursaut, et poussa un soupir si fort, que son seigneur l'entendit.

« Or, le seigneur a fait battre les tambours, a réuni ses esclaves.

« — Qui de vous, dit-il, a poussé ce grand soupir?

« — C'est moi qui ai soupiré, répondit Constantin; car c'est aujourd'hui samedi, et demain, dimanche, se marie ma fiancée, la fiancée de mon cœur. — Prends ces neuf clés, va dans l'écurie; il y a neuf chevaux, choisis celui qui te plaira : le blanc comme l'albâtre, le rouge comme le pavot, le noir comme l'olive, l'agile comme l'épervier. — Constantin choisit le dernier et partit, partit au grand galop.

« Chemin faisant, il rencontra sa sœur Florentine.

« — Où vas-tu, jeune fille? — Je vais me précipiter dans un abîme, car demain, dimanche, se marie ma belle-sœur, la fiancée de mon frère Constantin. — C'est moi qui suis Constantin. — Galope! galope! si tu veux arriver à temps.

« Chemin faisant, il rencontra son père. — Où vas-tu, bon vieux? — Je vais me précipiter dans un abîme, car demain, dimanche, se marie ma bru, la fiancée de mon fils Constantin. — C'est moi qui suis Constantin. — Galope! galope! si tu veux arriver à temps.

« Chemin faisant, il rencontra sa mère. — Où vas-tu, bonne femme? — Je vais me précipiter dans un abîme, car demain, dimanche, se marie ma bru, la fiancée de mon fils Constantin. — C'est moi qui suis Constantin. — Galope! galope! si tu veux arriver à temps.

« Constantin galopa donc, et ne s'arrêta que devant la maison de sa fiancée. Il planta le *fiamero* (1) au milieu de la place où étaient rassemblés les habitans de la ville, et leur dit : — Seigneurs, ma fiancée n'appartient à nul autre qu'à moi, et je dis vrai, car j'apporte pour preuve les couronnes nuptiales. Les voici; je suis son fiancé. — Le prétendant, chassé et confus, devint la risée de la ville, et Constantin conduisit à l'église sa fiancée, la fiancée de son cœur. »

(1) Le *fiamero* est une pique au bout de laquelle flottent un mouchoir et des rubans.

La vieille sibylle calabraise, assise au coin de l'âtre, s'était échauffée peu à peu, et sa voix cassée s'était ranimée; son rhythme heurté, ses inflexions lentes et prolongées, sa figure profondément ridée, encadrée par de longs cheveux blancs; les débris du costume national, le mouvement de tout son corps, qui suivait le balancement de sa voix, tout cela formait un tableau sauvage, digne de la sorcière de Salvator Rosa et des antres d'Endor.

Le lendemain, mes hôtes, petits et grands, m'accompagnèrent jusqu'au Chratis, qui coule à quelques milles au-dessous de Santa-Sofia. Je passai le fleuve sur les robustes épaules d'un montagnard; et faisant un dernier signe d'adieu à mes hôtes, je m'enfonçai dans les bois pour ne les plus revoir. . . . . .

. . . . . .

Huit jours après, j'arrivai à San-Costantino, premier village de la Basilata, sur la frontière de Calabre. C'est encore une colonie d'Albanais, relégués et oubliés sur les larges bases du Pollino, un site désolé, un lieu perdu, où de mémoire d'homme n'a paru un voyageur.

Il neigeait à gros flocons (20 novembre); le ciel était terne, la nature lugubre. Tout était dépouillé, tout était mort, et l'air était si froid, que j'avais besoin d'un effort d'imagination pour me persuader que j'étais dans la chaude Italie.

Je secouai, non la poussière, mais la neige du voyage, au seuil d'un prêtre grec, qui me reçut à son foyer et à sa table, plus que frugale; car, tombé au milieu de l'un des quatre carêmes du rit grec, j'en dus subir l'austère discipline.

Nulle part le costume albanais des femmes n'a mieux conservé sa pureté primitive; grace à un isolement complet, rien d'italien ne s'y est introduit; ce n'est pas chose facile que de le décrire, car les termes manquent.

Leur coiffure est ce que j'ai vu au monde de plus bizarre. Leurs longs cheveux noirs sont tressés ou plutôt roulés dans des rubans de coton blanc, qu'elles appellent *bombacella*. Elles les font passer autour du cou et les ramènent derrière la tête, pour leur donner une forme étrange, que je ne saurais mieux comparer qu'à un masque d'escrime. C'est ce qu'elles nomment la *chescetta*.

Les femmes mariées seules ont le droit de porter la *chesa*, espèce

de torche brodée, surmontée d'énormes épingles, dont les têtes plus énormes encore sont sculptées à jour. Mais toutes, femmes ou filles, se chargent de colliers massifs et de boucles d'or d'une dimension monstrueuse.

Leur habit est tout chamarré. La jupe rouge-feu est bordée de six ou sept larges galons jaunes ou bleus. Leurs manches amples et flottantes tombent à mi-bras, et le corset vert-clair (*vulgarida*) est le même qu'à San-Demetrio, quoique dessinant des tailles bien moins belles. Des souliers à boucles complètent le costume. Il y a dans cet accoutrement quelque chose d'asiatique. On dirait un costume indien, mais les filles de San-Constantino ne sont pas des bayadères.

A la vue de ces étranges figures qui circulaient d'un pas lent et grave sur la neige de la montagne, aux sons de cette langue âpre et agreste comme la nature que j'avais sous les yeux, aux cris d'effroi des enfans, qui, frappés à ma vue d'une terreur panique, s'enfuyaient sur mon passage en criant, et se réfugiaient dans l'ombre des chaumières enfumées, j'aurais pu me croire partout ailleurs qu'en Italie, qu'en Europe, si le costume banal et européen des hommes n'eût détruit l'illusion.

Les pauvres Albanais jetés sur ces hauteurs n'ont pas eu le premier lot au jour du partage. Depuis plus de trois siècles, ils font violence à une nature avare, à laquelle il faut tout arracher. Des châtaignes, un peu de blé et de mauvais vin dans les parties basses paient à peine leurs fatigues de toute l'année. Plus haut qu'eux encore, à Casalnuovo, sont relégués d'autres Albanais, leurs frères en exil et en misère. Plus pauvres que leurs compatriotes de Calabre, ils ont en commun avec eux le culte et le langage. Habitans de lieux plus élevés, d'un climat plus froid, enfermés la moitié de l'année dans la neige, ils sont adonnés au vin et aux épices fortes : ils font, entre autres, un grand usage de poivrons (*peperoni*) à emporter le palais.

J'espérais recueillir quelques chants nationaux : vain espoir! Si on reproche aux habitans leur incurie, ils en accusent aussi les disgraces politiques, qui ne les ont point épargnés dans leur misère. Il n'y a qu'un cri dans ce malheureux royaume, et c'est un cri de deuil. La tristesse est dans tous les cœurs, le découragement

enchaîne tous les bras, et au milieu de tant de souffrances, le gouvernement poursuit sa marche aveugle et fatale . . . . . .

. . . . . .

J'ai traversé, tant en Calabre qu'en Basilicata, d'autres colonies albanaises : quoique moins tranchées, elles ont cependant conservé quelques-unes le culte grec, et toutes l'idiome et quelque chose du costume paternel. Les usages y sont presque effacés, et les chansons nationales oubliées.

Bien des mois après avoir quitté les Calabres, j'ai retrouvé encore des populations d'origine albanaise dans les plaines de Pouille, depuis la terre d'Otrante jusqu'au bord du Biferno, sur les confins de l'Abruzze (1); mais elles sont pour la plupart tellement fondues avec leurs voisins, qu'il est impossible de les en distinguer. Grace à leur situation, les Grecs montagnards conserveront quelque temps encore une physionomie originale; mais répandus dans les plaines, et par conséquent sans rempart contre l'irruption des mœurs italiennes, leurs confrères de Pouille en ont subi l'empire, et ont perdu jusqu'au rit grec. Quelques noms propres surnagent seuls dans ce grand naufrage des mœurs antiques, comme pour leur rappeler leur origine. Il y a encore en Capitanata des Castriot, quoique des historiens prétendent que le dernier rejeton de la famille de Scander-Beg, le marquis de Saint-Ange, ait été tué à la bataille de Pavie de la main même de François Ier.

Les Albanais de la province de Molise (l'antique Samnium) sont moins effacés. En abandonnant le culte et le costume de leurs pères, ils en ont gardé la langue et surtout le caractère altier et vindicatif. Leur devise, comme chez leurs frères de Calabre, c'est que le sang lave le sang : *sangue lava sangue;* et je pourrais citer plus d'une catastrophe où cette sanglante maxime a été mise en pratique. Ils ont même conservé quelques lambeaux de chants anciens. J'ai retrouvé à Porta-Cannone, village à quelques centaines de pas du Biferno, la ballade de Constantin-le-Petit, telle que je l'avais entendu chanter à Santa-Sofia six mois auparavant. Cette coïncidence entre deux villages sans communications, séparés par

(1) J'ai même rencontré dans l'Abruzze ultérieure un petit village albanais où le rit grec est conservé : c'est Villa-Badessa, près de Civita-di-Penne.

plus de cent lieues et par des montagnes formidables, prouverait sans réplique leur communauté d'origine, si elle avait besoin de l'être.

Les Albanais occupent dans le royaume des Deux-Siciles cinquante-neuf bourgs et villages, et forment une population de plus de soixante mille ames. Ils ont rendu service au pays en fécondant des rochers et peuplant des déserts. Tant que le gouvernement eut l'esprit de le sentir, il favorisa ces émigrations ; elles continuèrent jusqu'au règne de Charles-Quint, mais l'ineptie des vice-rois y mit fin par des craintes puériles et de ridicules chicanes.

Ainsi, ce royaume de Naples, dont la nature est si variée dans sa magnificence, n'offre pas moins de merveilles à la pensée. Tous les peuples, anciens et modernes, s'y sont donné rendez-vous, depuis le biblique Phénicien jusqu'au républicain tricolore. Tous y ont laissé des traces de leur passage, comme chaque siècle y a son monument. Toutes les sociétés y ont été en présence, s'y sont heurtées. Il y a eu choc de toutes les opinions, de toutes les croyances, de toutes les passions.

Composée de tant d'élémens hétérogènes, ébranlée si souvent dans ses bases, l'Italie est prise de lassitude et se repose. Pour moi, pris de découragement, je me demande souvent avec inquiétude si ce ne serait pas là le repos de la vieillesse, de la mort; si cette Italie, qui s'est créé trois fois sa propre civilisation, qui a servi trois fois d'éclaireur à l'Europe, n'en aurait pas fini avec la terre, et si ses destinées ne sont pas remplies? Puis mon sang bout d'indignation en voyant les nations ingrates se liguer contre leur mère pour creuser sa tombe. Je proteste de toutes les forces de mon ame contre cette œuvre d'iniquité et d'ingratitude; j'appelle de tous mes vœux la résurrection de l'Italie, et cherchant, pour un présent dont j'ai vu les souffrances, des consolations dans un passé dont les gloires vont au cœur et réchauffent la pensée, j'y trouve pour l'avenir que j'invoque, que nous invoquons tous, des espérances et des garanties.

Ch. Didier.

DE L'ÉPOPÉE

DES BOHÊMES.

Ce paraît être véritablement une des conditions de l'histoire de la pensée humaine qu'à mesure qu'elle marche vers l'avenir, son passé se dévoile de plus en plus à elle. Il semble que les années et les siècles, en s'amoncelant derrière elle, devraient achever d'enfouir peu à peu tout ce qu'elle a depuis long-temps oublié sur son chemin. Et tout au contraire, voilà que des regrets, des pensées, des souvenirs, des impressions perdues, qu'on croyait tout-à-fait effacées, se mettent de loin à loin à éclater de nouveau, et à gronder dans son sein. Est-ce donc que l'âme de l'humanité est aussi vaste que la voûte du ciel, puisqu'à mesure qu'elle approche, triste et sombre, de son couchant, de l'autre côté, vient à reparaître la lueur de ses premières étoiles? Non-seulement ses souvenirs se réveillent, mais une foule de monumens de son premier âge surgissent, on ne sait comment, à une autre extrémité de sa vie. Chaque secousse donnée à l'histoire contemporaine renverse aussi une des barrières de l'histoire du passé. Les révolutions religieuses du xv^e

siècle ont en quelque sorte reflué jusque dans l'antiquité grecque et romaine, dont elles ont fondé et créé la science. Le mouvement de notre époque politique, en portant son flot plus avant, a en même temps élargi le passé, et dévoilé, par-delà l'antiquité classique, le monde de l'Asie. On pourrait dire qu'au bruit de notre époque tous les morts se sont réveillés; l'Orient primitif, qui restait étendu et enfoui sous ses sables, s'est pris à secouer la tête dans l'Egypte et dans l'Inde, et à regarder de son séant la civilisation de bruit et de fanfares qui l'avait arraché au sommeil. Autour de nous, pendant que les peuples d'Europe étaient mêlés dans la lutte pour ce qu'il y a de plus réel et de plus présent, que chacun y engageait son dernier jour, leurs origines s'éclairaient et se recomposaient d'elles-mêmes. Une fois ils trouvaient les poèmes ossianiques et galliques, une autre fois c'était l'épopée des Allemands, qui était restée cachée jusqu'alors dans les environs du monastère de Saint-Galles. Hier, c'étaient les chants païens des Eddas, que le Danemarck et la Suède remettaient en lumière. Aujourd'hui, ce sont les Slaves qui découvrent à leur tour les monumens de l'époque qu'ils ont passée à errer avec les cerfs et les cygnes du Danube.

Un mystère plane encore sur cette race slave. Son histoire ressemble à ses chants populaires; c'est toujours un cavalier sur un cheval effaré, qui s'en va par un chemin inconnu, qui ne laisse ni traces sur le sol, ni ombre derrière lui, qui disparaît sitôt qu'on le regarde. Après les invasions germaniques, cette race de Sarmates et de Scythes accourt ainsi au galop dans l'histoire, pour arriver à temps au grand rendez-vous du moyen-âge. Mobile comme le sol d'alluvion sur lequel elle s'agite, on ne sait où elle va ni où la retrouver. Quand la race germanique eut sauvé l'Europe des invasions des Sarrasins du côté de l'Espagne, la race slave repoussa à son tour à Olmütz la dernière invasion de l'Orient, sous les fils de Dschemgis-khan. Ces deux races, adossées l'une à l'autre, comme l'aigle à deux têtes, déchiquetèrent, chacune à sa manière, le côté de l'Orient qui vint les attaquer. Après cette lutte, qui donna à la race son unité, toutes les tribus se débandèrent. L'une d'elles, véritable aventurière, s'insinua plus avant au cœur de l'Allemagne. C'est la Bohême à laquelle appartiennent spécialement les chants

dont nous allons parler. Egarée dans sa route, cherchant fortune à l'étranger avec ses sorcières, ses enchanteurs, ses bateleurs, ses villes des morts, sa langue vive et résonnante, son origine équivoque; heureuse, joyeuse avec son ciel de Prague, avec ses flots de l'Elbe, cette petite nation isolée est elle-même dans l'histoire une folâtre Bohémienne au milieu du cercle grave des tribus germaniques dont elle est entourée.

Mais cet isolement fut cause qu'elle cultiva mieux qu'aucune autre tout ce qui pouvait lui rappeler son origine. Séparée par l'histoire politique des populations auxquelles elle était alliée par le sang, elle chercha au moins à se rattacher de nouveau, par l'imagination et la religion du passé, à la souche commune dont elle avait été violemment rejetée. Ce qui a été recueilli de plus profond et de plus indigène sur la race slave, est dû à la Bohême. C'est là que la science des origines est devenue une exaltation de patriotisme. D'ailleurs le hasard s'en est surtout mêlé. Il y a quelques années, en 1818, un homme (1), en montant dans la tourelle de l'église de Koeniginhof, découvrit par hasard, sous des piliers écroulés, un rouleau de feuilles de parchemin. L'écriture de ces manuscrits était en lettres latines du XIIe siècle, et les lignes se suivaient sans interruption comme dans un ouvrage en prose. En les examinant au jour, il se trouva que ces manuscrits étaient des fragmens de poèmes des temps primitifs de la Bohême. La même année, ils furent publiés et ils excitèrent un enthousiasme pareil à celui qu'avaient fait naître, à divers intervalles, les romances du Cid, le *Heldenbuch* ou livre des héros des Allemands, les chants russes de Wolodimer et l'Ossian gallique.

Ces fragmens sont de deux sortes, les uns lyriques, les autres épiques. Ce qui distingue les premiers de la plupart des chants slaves, c'est que plusieurs remontent à l'époque païenne. Il faut avouer que c'est une chose merveilleuse, en lisant ces poèmes, de songer qu'une pensée, une plainte, un désir, un soupir échappé dans les langueurs de la vie primitive, à l'on ne sait quel descendant d'un Sarmate, en paissant ses troupeaux de chevaux sur le Danube, a eu en elle plus de durée et de vie que les révolutions des

(1) M. Hanka.

religions et des empires. Ce n'est donc pas de l'eau seulement que les larmes de l'homme, puisqu'une larme, tombée ainsi des yeux d'un pâtre sur l'herbe des Carpathes, laisse après des siècles sur la terre une empreinte éternelle. Ces chants n'ont pas la vivacité et les chutes redoublées de la ballade d'Écosse. Ils ne bondissent pas comme elle en cascades, de gradins en gradins, sur la montagne. Ils auraient plutôt quelque analogie avec le chant populaire de l'Allemagne, si doux, si serein, qui se dit en rêvant, à demi-voix, dans les bateaux de pèlerins, en tournant le rouet dans les châteaux des seigneurs, en veillant dans la nuit de Noël, en levant ses filets, le soir, le long des îles du Rhin. Mais leur repos est le repos des forêts primitives, toujours mêlé d'une horreur secrète. L'eau est dormante, le feuillage est assoupi, le cerf marche tranquillement dans les forêts, le cygne a plié son cou sous son aile; mais dans le fond du bois l'ennemi est caché avec ses flèches, avec son cheval noir. C'est en effet le caractère de ces chants, qu'avec une douceur infinie, ils finissent presque tous par la mort, une mort résignée, facile, inévitable, la mort d'un oiseau devenu vieux, qui s'acroupit dans l'herbe, d'une feuille qui se fane, d'une branche qui tombe sans fracas dans la forêt. Je citerai deux de ces chants, le premier traduit par Goethe, le second beaucoup plus sévère et le plus ancien du recueil.

« Un soupir du vent sort du bois; il se hâte vers une jeune fille; il se hâte vers le ruisseau;

« Elle puise l'eau dans un seau aux cercles de fer; le flot apporte à la jeune fille un bouquet,

« Un bouquet odorant de violettes et de roses. La jeune fille se penche pour cueillir le bouquet. Malheur! voilà qu'elle tombe dans l'eau glacée.

« Toi, fleur odorante, si je savais qui t'a semée dans une terre légère, je donnerais volontiers mon anneau d'or.

« Charmant bouquet, si je savais qui t'a lié avec une écorce nouvelle, je donnerais volontiers l'aiguille de mes cheveux.

« Toi, beau bouquet, si je savais qui t'a jeté dans le ruisseau glacé, je donnerais volontiers la guirlande de ma tête. »

LE CERF.

« Un cerf erre à travers monts et forêts, il bondit tout à l'entour dans le pays, il erre çà et là à travers monts et vallées, il porte au loin sa belle ramure. Avec sa riche ramure il entre dans les broussailles, il s'élance dans les bois en sauts rapides.

« Voyez! Un jeune homme erre à travers la montagne, il s'élance à de rudes combats à travers la vallée, il élève ses orgueilleuses armes; avec ses orgueilleuses armes, il brise une foule d'ennemis.

« Loin d'ici, jeune homme de la montagne! A l'improviste l'ennemi sauvage s'élance contre lui ; contre lui à l'improviste ils roulent leurs yeux sinistres qui étincellent de colère ; ils lui frappent la poitrine de leurs furieuses haches d'armes, et les bois tremblans murmurent de tremblans gémissemens; que son ame s'en aille, sa douce ame de jeune homme!

« A travers son beau cou penché, elle s'enfuit; à travers son cou pur, sur ses lèvres rosées.

« Voyez! Il est étendu là ; avec son sang chaud son ame dégoutte aussi; le sol boit avidement le sang chaud. Chaque jeune fille en est triste, bien triste au cœur.

« Dans la terre froide le jeune homme repose; le chêne croît sur lui depuis la racine jusqu'au rameau ; ses branches s'étendent au loin.

« Et le cerf erre avec son épaisse ramure, il s'élance en sauts rapides, il relève son cou svelte vers le feuillage.

« De toute la forêt, des essaims d'éperviers affamés viennent sur le chêne les ailes étendues; tous ils glapissent tout haut sur le chêne; le jeune homme est tombé, il est tombé par la colère de l'ennemi : autour du jeune homme, chaque fille va pleurer.

Les fragmens épiques appartiennent à des époques différentes, autant par leur forme que par les sujets sur lesquels ils reposent. Dans la plupart on retrouve les traditions nationales que l'ancien chroniqueur bohémien, Cosmas, a recueillies, avant l'an 1125, de

la *bouche des vieillards*. Il y a entre eux tout un intervalle de plus de six siècles, d'où il résulte qu'ils sont, en quelque manière, un abrégé poétique de la destinée entière de la Bohême. Les deux premiers racontent les luttes de la race slave contre les Thuringiens après son arrivée sur les bords de l'Elbe, plus de deux cents ans avant sa conversion au christianisme. Son culte des oiseaux de proie et des arbres plane encore sur tout le sujet; et ce qui l'anime contre ses ennemis, c'est le sacrilége des tribus qui ont coupé les chênes sacrés des forêts et dispersé les éperviers. Il y en a un autre qui raconte les guerres intérieures des Bohémiens avec la Pologne, dans le XIe siècle, et la reprise de Prague par Jaromir; un autre est un chant de détresse du XIIIe siècle, pendant la fatale tutelle du margrave de Brandebourg, un cri de douleur et de colère pendant l'oppression saxonne. Enfin les débris de l'épopée bohémienne se groupent autour des souvenirs de l'invasion mongole des fils de Dschemgis-Khan, au XIIIe siècle, comme l'épopée germanique s'était déjà formée autour de la figure et des compagnons d'Attila. L'époque du poème est l'invasion de Batu, fils de Tschutschi, sur le Volga, avec cinq cent mille Mongols. Les Russes, épuisés déjà par les Livoniens, sont vaincus et deviennent tributaires. Le palatin de Hongrie est renversé en 1241, et s'enfuit à toute bride. C'était le moment où la discorde des Guelfes et des Gibelins affaiblissait le plus l'Occident. La Bohême, avec son roi Wenzel, sauva l'Europe. Dans ce poème, la tradition populaire produit un effet d'art d'une extrême beauté. L'arrivée des hordes mongoles est précédée par le voyage d'une jeune fille d'un khan, belle comme la lune elle-même; elle a appris qu'il y a un pays vers le soir et elle est venue le visiter. C'est elle qui sera cause de la guerre, comme Hélène. Mais le repos et l'innocence de ce début contrastent d'une manière admirable avec les massacres qui vont suivre, quand le vainqueur apportera avec lui, sur sa selle, la peau de son ennemi. La jeune fille est tuée sur le chemin. Le khan appelle à lui ses hommes; il consulte les bâtons brisés des magiciens; il marche contre l'Occident; Kief et Novogorod sont en son pouvoir; tout succombe devant lui; une dernière bataille s'engage sous Olmütz.

« Malheur! un bruit s'élève, un effroyable gémissement. Mal-

heur! déjà les chrétiens sont en fuite; après eux les Tartares accourent avec des cris sauvages.

« Ah! Jaroslaw s'élance, l'aigle! Un rude acier entoure la poitrine du fort; sous l'acier bondissent l'héroïsme et la valeur; sous le casque étincelle l'œil ardent du chef; l'héroïsme étincelle dans son regard de feu. Dévoré de fureur, comme le lion irrité quand il voit le sang chaud nouvellement versé, quand, blessé d'une flèche, il bondit sur le chasseur, ainsi il bondit sur les Tartares.

« Après lui les Bohémiens comme une nuée de grêle. Il s'élance avec rage sur le fils de Kublay; un terrible combat commence. Ils bondissent avec leurs épées l'un sur l'autre. Toutes deux se brisent en éclat. Jaroslaw, sur son cheval baigné dans le sang, fouille avec son épée le fils de Kublay, il lui partage les épaules et la poitrine, et le cadavre tombe à ses pieds. Sur lui les arcs et les carquois retentissent.

« Le peuple sauvage des Tartares s'en épouvante; il jette loin de lui ses javelots longs de six pieds, et il court, et il se hâte tant qu'il peut du côté d'où le soleil se lève brillant. Et le Hana fut délivré de la colère des Tartares. »

Ainsi ces poèmes nationaux touchent, d'un côté, avec l'histoire de la Bohême, aux premiers temps de l'histoire d'Allemagne, et atteignent, de l'autre, les hauteurs de la Mongolie et les révolutions tartares. Ils enferment, sous une forme idéale, les principaux évènemens qui ont marqué la vie de ce peuple, et ils ne sont rien autre qu'un chant toujours prolongé d'une génération à une autre génération dans le sein d'une même tribu. Autant qu'aucune poésie, ils ont l'empreinte du temps et du climat d'où ils sortent. Ce n'est pas le vers homérique, large et tranquille comme le marbre dans sa couche, qui se balance comme la mer de Pylos dans sa rade, qui rejaillit comme un rayon doré sur l'acropole de Corinthe. Ce n'est pas le Shanameh qui s'étend sans fin comme un conte sous la tente dans les nuits de l'Asie, qui bondit comme un cimeterre nu dans la main d'un delhi; ce n'est pas le Ramayuna qui s'épanouit nonchalamment dans le calice du lotus, qui s'égare dans les forêts des palmites, au loin, sous les savannes de Cachemire. Ce ne sont pas les Nibelungen qui s'écoulent lentement comme les flots du Rhin à

Worms, qui s'amoncèlent pesamment comme les nuages sur les sommets de la forêt Noire, qui retentissent tristement comme le sol sous un cheval caparaçonné. Ce ne sont pas les poèmes d'Artus qui soupirent à tous les vents comme un bouleau sur les tours d'un vieux château de Bretagne, qui replient leurs anneaux comme un serpent sur les pierres druidiques de Jarnac ou d'Irlande. Les poèmes bohémiens ne ressemblent à aucun de ces poèmes. Ils s'en séparent d'abord par leur rapidité fougueuse. Echevelés comme les cavales des Sarmates et des Scythes, ils courent, ils courent sans savoir où. De brèves paroles, dont le vent emporte la moitié, des appels aux armes, puis des paysages, des forêts, des montagnes, puis une action, qui passent et qu'on a vus à peine, feraient croire que ces poèmes ont été composés en poursuivant son ennemi à perdre haleine, à travers les steppes. Le mécanisme des plus anciens contribue encore à augmenter cet effet. Les strophes sont composées dans le trochée de cinq pieds analogue à l'iambe de Shakspeare. Mais pour peu que l'action gagne de vitesse, la mesure se raccourcit arbitrairement et s'enfuit sans frein avec elle. Dans un de ces poèmes, deux frères, devant une assemblée royale, viennent exposer leurs droits à l'héritage d'un chef de tribu. Tous les autres sont des chants de guerre, et représentent ainsi à merveille l'existence si long-temps débattue des Slaves. Il faut qu'ils aient été inspirés bien près des évènemens, et presque sur le champ de bataille, car ils les suivent avec une angoisse qui s'efface toujours à distance. La fable ne s'y est encore que peu ou point mêlée à l'action, et ils tirent toute leur beauté de leur réalité présente et passionnée, du bruit des haches, des hennissemens des chevaux, des flancs de la montagne, des détours du sentier. Tout haletans, ils font encore partie des évènemens, soit qu'en effet le temps ait manqué pour y ajouter un autre drame que celui de l'histoire, soit plutôt que ce soit le génie même de la race slave de s'éprendre seulement de la partie la plus réelle de l'univers, et de lui subordonner l'idéal jusque dans sa fantaisie. Dans leur course vagabonde, ils font le lien des traditions épiques de l'Europe avec la poésie des Tartares et de la Mongolie (1), de la même manière qu'en Allemagne et en France

(1) *V.* à ce sujet l'importante publication qu'un savant orientaliste, M. J. Mohl,

les épopées d'Artus et les poèmes carlovingiens rattachent par un autre anneau la poésie de l'Occident à la poésie de l'Arabie et de la Perse. Jusqu'à leur découverte, ce lien était rompu; et, tout incomplets qu'ils sont, ils achèvent néanmoins de clore le rideau de cette grande tente de poésie, sous laquelle s'endort l'Europe primitive pour y voir en songe, comme le Richard III de Shakspeare, ses destinées du lendemain.

Nous traduisons ici le premier de ces chants :

« De la forêt Noire s'élance un rocher; sur le rocher gravit le fort Zaboj; il regarde les clairières de tous côtés, toutes les clairières frémissent autour de lui, et il soupire, comme quand les colombes pleurent. Long-temps il s'assied, long-temps il couve sa douleur; et il se dresse en sursaut, semblable au cerf. Au loin, à travers le bois, à travers les sentiers nus, il court d'un homme à un autre homme, il court d'un héros à un autre héros dans tout le pays : à tous il dit en secret de courtes paroles, il s'incline en face des dieux, il se hâte vers d'autres.

« Et un jour se passe, il s'en passe un second; et comme la lune paraît à la troisième nuit, les hommes s'assemblent dans la forêt Noire. Là, Zaboj les conduit dans la vallée, les conduit dans la forêt profonde, jusqu'au dernier creux de la vallée. Au loin au-dessous d'eux, au loin se place Zaboj; il prend son éclatante Guzla.

« Hommes, frères de cœur aux regards de flamme! je vous chante un chant, je vous le chante du dernier creux de la vallée; c'est du cœur qu'il part, c'est bien du fond du cœur courbé sous la douleur.

« Allez aux aïeux de vos pères, laissez derrière vous dans la terre d'héritage les enfans orphelins, laissez les femmes orphelines, et qu'à personne il ne soit dit : Frère, dis-leur des paroles de père.

« Et puis vient l'étranger avec violence dans la terre d'héritage,

vient de faire de la traduction des chants populaires de la Chine, par le père Lacharme. *Confusii Chi-King, sive liber Carminum.*

et, avec la langue de l'étranger, ici règne l'étranger, et ce qui est la coutume dans la terre de l'étranger, du matin jusqu'au soir, c'est ce qui fait la loi aux enfans comme aux femmes : une seule compagne doit nous suivre depuis Wesna jusqu'à Morana (1).

« Du fond des bois ils chassent les éperviers, et devant les dieux, tels que les étrangers les adorent, il faut nous prosterner, leur apporter leurs offrandes. Il ne faut plus frapper nos fronts devant les dieux, leur apporter leur nourriture à l'approche du soir, là où notre père apportait leur nourriture aux dieux, où il allait pour chanter leurs louanges. Oui, ils ont abattu tous les arbres, ils ont brisé et effeuillé tous les dieux.

« Zaboj, tu as chanté, chanté du cœur au cœur, du fond de la douleur; chante ton chant comme Lumir, qui, par des paroles et par des chants, ébranle le Wysehrad (2) et toutes les contrées d'alentour. Ainsi toi, tu m'ébranles, moi et tous nos frères. Oui, les dieux aiment le vaillant chantre. Chante, car c'est à toi qu'il a été donné de chanter du fond du cœur contre notre ennemi.

« Zaboj lance aux Slaves un regard ardent de flamme, et trouble leur cœur en continuant de chanter :

« Deux enfans, dont la voix vient à peine de prendre l'accent de l'homme, sont sortis du bois. Là, avec le glaive et la hache d'armes, ils exercent leurs bras; là ils se tiennent en secret; de là ils reviennent dans la joie, et quand leurs bras se sont raidis à la manière des hommes, quand leur esprit s'est aguerri à la manière des hommes contre leurs ennemis, quand les autres frères aussi sont devenus grands, ah! tous ont fondu sur l'ennemi, et leur colère a été la tempête du ciel, et au pays est revenue, est revenue sa gloire passée. »

« Ah! tous se sont élancés vers Zaboj, ils l'ont pressé dans leurs bras vigoureux, et du cœur au cœur ils ont étendu leurs mains, et un mot va prudemment de l'un à l'autre, et la nuit se retire devant le matin; et ils sortent un à un de la vallée, au loin le long des arbres, au loin de tous les côtés du bois.

« Un jour s'est passé, il s'en passe un second; après le troisième

(1) Wesna, déesse de la jeunesse; Morana, déesse de la mort.

(2) Ancienne demeure des rois de Bohême.

jour, comme la nuit descend obscure, Zoboj entre au bois, après Zaboj une troupe de guerriers; Slawoj entre au bois, après Slawoj une troupe de guerriers : tous pleins de foi dans leur guide, tous dans le cœur un murmure contre le roi, tous contre lui, avec des armes aiguisées.

« Allons donc, frères Slaves! là, sur la montagne bleue qui regarde de tous les côtés; c'est là que nous pressons nos pas! là, sur la montagne, où le soleil se lève. Voyez là, quelle sombre forêt! C'est là que nous tendons les mains! Toi, gravis de ce côté à grands sauts de renard; c'est là aussi que je gravis pour m'arrêter.

« Ah! frère Zaboj, comme nos armes vont retentir terribles du haut de la montagne! Laisse-nous d'ici nous précipiter sur les bandes d'assassins du roi.

« Ah! frère Slawoj! veux-tu détruire le dragon? marche-lui sur la tête. Tu y réussiras; et sa tête, c'est ici qu'elle est.

« Et voilà que la troupe se partage dans la forêt; elle se partage à droite, puis à gauche; elle avance ici à l'ordre de Zaboj, là à la parole du fougueux Slawoj, là sur la montagne bleue, au fond de la forêt.

« Le soleil paraît pour la cinquième fois, et les mains des héros s'atteignent, et avec des sauts de renard, ils s'élancent sur l'armée du roi.

« Toute son armée périra, toute son armée, d'une seule fois. Ludiek, tu n'es qu'un esclave, un esclave des esclaves. Dis à ton frère jumeau que sa parole puissante ne vaut, pour nous, pas plus que la fumée.

« Et Ludiek frissonne; il appelle l'armée d'un cri soudain. Tout à l'entour le ciel brille de son reflet, et dans l'éclat du soleil brille le rayon de l'armée du roi. Tous les pieds sont prêts pour la course, toutes les mains pour l'attaque à la voix de Ludiek.

« Allons, frère Slawoj; c'est là, cours en sauts de renard : je leur présente le front en face. »

« En avant s'élance Zaboj, en avant, pareil à une nuée de grêle; et à côté s'élance Slawoj, pareil à une nuée de grêle.

« Frères, voyez, ce sont eux qui ont brisé nos dieux; ils ont renversé nos arbres et chassé les éperviers de la forêt. Les dieux nous promettent la victoire.

« Voyez, un sourire sauvage échappe à Ludiek quand d'innombrables meurtriers marchent contre Zaboj. Zaboj s'élance contre Ludiek avec des yeux brillans de flamme; la tempête pousse le chêne contre le chêne, qui se brise au bord de la forêt. Zaboj se précipite sur Ludiek, loin en avant du reste de l'armée.

« Voyez, Ludiek se lève avec son épée frémissante, et son bouclier couvert d'une triple peau. Zaboj brandit sa hache d'arme. Ludiek s'élance de côté. La hache rencontre un arbre, et l'arbre tombe sur les guerriers; trente d'entre eux s'en vont rejoindre leurs pères.

« Ludiek frémit. Ah! toi, loup des forêts; toi, dragon sauvage, lutte contre moi avec l'épée.

« Et Zaboj s'élance à son épée. Il frappe un coup sur le bouclier. Ludiek a saisi son épée; mais l'épée a glissé sur le bouclier de cuir. Tous deux s'enflamment à un horrible combat; ils se fouillent tous deux avec le glaive, ils couvrent la terre de sang, et avec le sang les étincelles jaillissent autour d'eux dans un meurtre sauvage.

« Le soleil a marché vers le milieu du jour; le milieu du jour s'approche déjà du soir, et le combat durait encore; et ni ici, ni là, on n'avait pas encore vaincu. Si bien avait lutté Zaboj, si bien avait lutté Slawoj.

« Va à Bjes, toi, lâche! que veux-tu boire notre sang? Zaboj saisit sa hache d'armes. Ludiek s'élance de côté. Zaboj brandit sa hache d'armes dans l'air; il la lance sur l'ennemi; la hache poursuit l'ennemi, et le bouclier se brise, et le bouclier aussi se brise par derrière, et la poitrine de Ludiek se brise. Sous la hache furieuse, l'ame a tressailli, car la hache a atteint l'ame; elle rebondit dans l'armée à plus de vingt pas.

« Un cri d'alarme est sorti de la bouche de l'ennemi; la joie éclate dans la bouche des guerriers; elle retentit dans la bouche des guerriers de Zaboj; elle rayonne dans des regards d'alégresse.

« Frères, ah! les dieux nous ont donné la victoire! De notre bande que les uns se partagent à droite, de notre bande que les autres se partagent à gauche. Amenez des chevaux de toutes les vallées; que les chevaux hennissent tout autour dans le bois!

« Ah! frère Zaboj, ah! toi, brave lion! ne lâche pas l'ennemi dans la tempête.

« Ah! Zaboj reprend son bouclier, dans une main son épée, dans l'autre sa hache. Ainsi il court à travers les sentiers contre l'ennemi, et les oppresseurs rugissent; et il faut que les oppresseurs cèdent. Tras (1) les chasse du champ de bataille; un cri d'effroi les saisit tout haut à la gorge.

« Que les chevaux hennissent à l'entour dans le bois! Allons, à cheval, à cheval! Après l'ennemi, à cheval! à travers tous les sentiers. Chevaux rapides, emportez-nous, emportez-nous contre eux, selon notre colère.

« Les bataillons se pressent sur des chevaux rapides; crinières sur crinières, ils chassent devant eux leurs oppresseurs. Coups sur coups, ils sont haletans de colère, et les plaines s'en ébranlent, et s'ébranlent montagnes et forêts; à droite, et puis à gauche, tout s'enfuit devant eux.

« Voyez, un fleuve sauvage gronde; les vagues roulent sur les vagues! L'une sur l'autre aussi la foule roule sur la foule; tout se précipite à travers le bruit du fleuve. Le flot a dévoré un grand nombre d'étrangers. Il porte ceux du pays de l'autre côté, il les porte sur l'autre bord.

« A travers les clairières, au loin, au large, à l'entour, au loin la bande sauvage étend ses larges cercles, seule elle s'élance à toutes ailes; la foule des guerriers de Zaboj se précipite au large, à l'entour, à travers la plaine, ils s'élancent furieux sur leurs oppresseurs. Ils les renversent, ils les foulent aux pieds avec leurs chevaux; furieux après le lever de la lune, furieux sous le soleil brûlant du jour, et puis furieux encore dans la nuit ténébreuse, et puis après la nuit, dans la brume du matin.

« Voyez, un fleuve sauvage gronde, les vagues roulent sur les vagues. L'une sur l'autre la foule roule sur la foule; tout se précipite à travers le bruit du fleuve. Le flot a dévoré un grand nombre d'étrangers. Il porte ceux du pays de l'autre côté, il les porte sur l'autre bord.

« Là, sur la montagne grise! là, nous attend notre vengeance.

(1) Tras, le dieu de l'épouvante.

« Vois, frère Zaboj ! nous ne sommes plus loin de la montagne. Vois les troupeaux d'ennemis, comme ils fuient honteusement !

« Rentrons dans les clairières, toi ici, moi là ; que tout ce qui est au roi périsse !

« Les vents murmurent à travers le pays, la foule murmure à travers le pays ; à travers le pays, à droite et puis à gauche, en rangs amoncelés, la foule marche avec des cris de joie.

« Frères, voyez, la montagne s'obscurcit ! Ah ! les dieux nous ont donné la victoire ! des troupeaux d'ames flottent là et là, d'arbre en arbre. La peur tremble devant leurs ailes ténébreuses. Il n'y a que les hiboux qui n'ont pas peur. Là haut sur la montagne, enterrez les cadavres ; portez aux dieux une offrande à leur gré ; aux dieux, aux sauveurs, portez-leur une riche abondance d'offrandes ; chantez pour eux les chants qu'ils aiment ; consacrez-leur la dépouille des ennemis tombés. »

EDGAR QUINET.

DE

LA PROPRIÉTÉ.

Je pense et je veux ; donc je dois et je puis être libre. Mais comment puis-je être libre vis-à-vis de la nature, sans tenter de la maîtriser et de m'en approprier quelque chose? La propriété sur le monde physique est le développement nécessaire de la liberté : sans la propriété, la puissance de l'homme ne serait pas prouvée. L'homme a besoin de s'abriter ; il construit une cabane sur un petit espace de terrain, et dit : Cela est à moi. Il voit passer devant lui un coursier rapide et sauvage ; il le dompte, et le cheval reconnaît son maître. Américvole à travers les mers ; plus heureux et moins grand que Colomb, il donne son nom à tout un monde. Les pays qu'a découverts le génie de l'homme, le détroit de Magellan, la Colombie, attestent sa liberté, sa faculté d'appropriation ; et la nature ne reçoit pour nous de sens et de valeur, que lorsque nous l'avons nommée.

Mais dans ce monde qui n'oppose pas à l'homme une résistance morale, et qui ne combat sa dictature que par des forces qui s'ignorent elles-mêmes, l'homme n'est pas seul. Il n'est solitaire ni dans sa faiblesse ni dans sa puissance. Ce n'est pas un naufragé jeté dans une île déserte; ce n'est pas non plus comme un immense individu qu'un empereur romain avait rêvé dans sa gigantesque folie, et auquel il souhaitait une seule tête, pour la lui couper d'un seul coup. La même pensée qui anime l'homme, il la reconnaît chez un autre; la même volonté qui le pousse, il est obligé de la confesser chez autrui, de telle façon que, rencontrant des êtres semblables à lui, il prononce ces deux mots éternels et indestructibles : le *mien* et le *tien*, mots qu'il ne prononcerait pas si, par une hypothèse de l'imagination, nous pouvions supposer le monde habité par un seul individu, mots dont il n'est pas convenu arbitrairement, mais qui lui sont arrachés par la nature, par lesquels il fait en même temps sa part et celle de ses semblables.

Ce n'est plus là le rapport de l'homme à la nature, mais le rapport de l'homme à l'homme, d'une individualité avec une autre individualité. A côté de ma cabane et de la terre que j'ai cultivée, un homme a construit sa maison; nous avons la même raison l'un et l'autre pour qu'il n'empiète pas sur mon domaine, pour que je respecte le sien : cela était à moi, car je m'y étais déployé le premier; j'y avais mis mon empreinte, mon travail, ma personnalité; et voilà la signification du droit du premier occupant. Ce que s'est approprié mon voisin, je n'y avais pas songé; ma personnalité n'avait pas paru sur ce théâtre; la sienne se montre, devient maîtresse à son tour, et voilà deux libertés qui s'acceptent sur un pied parfait d'égalité.

Mais n'y a-t-il pas autre chose? Nous avons saisi deux termes; rapport de l'homme avec la nature, rapport de l'homme avec l'homme : est-ce tout? cherchons bien. Voici quelque chose de nouveau; voici un troisième rapport différent des deux autres, qui dès lors aura d'autres lois et d'autres conditions; c'est le rapport de l'homme, non plus avec l'homme seul, isolé, mais avec les hommes réunis, avec l'association, avec la société; et c'est là le rapport le plus difficile à soutenir, le plus important à étudier; problème qui s'agite et se développe depuis l'origine du monde. Ne considé-

rez l'homme que vis-à-vis de la nature; la dictature est incontestable : prenez l'homme seulement en contact avec l'homme; le catéchisme de la propriété sera court; on stipulera des garanties et des droits réciproques, et tout aboutira à des convenances et à des débats de voisinage. Mais que l'individu soutienne un rapport vis-à-vis des masses, seul en face de tous, c'est sur ce point que s'est porté l'effort des révolutions et des théories.

Un homme possède et se dit propriétaire : la société reconnaîtra d'abord et respectera le fait de la possession. Mais s'y arrêtera-t-elle? Et de la possession conclura-t-elle au droit de propriété sans autre examen? Non. Elle demandera à l'individu à quel titre il possède; et alors, suivant la réponse, la société pourra porter trois jugemens différens. Ou elle reconnaîtra que le titre du propriétaire est complètement juste, et alors il y aura paix entre l'individualité et l'association. Ou tout en reconnaissant que l'individu détient et possède, qu'il a pour lui la consécration du temps, elle trouvera cependant que sa propriété pourrait être plus utile à l'association, si elle était réglée autrement, et alors elle intervient, ne pouvant se résoudre à rester impuissante à force de respecter le droit individuel. Ou enfin, malgré la possession constatée et certaine, la propriété de l'individu blesse tellement l'utilité générale, que la société arrive à nier le droit, l'efface, et anéantit une individualité qui lui est hostile et funeste.

La théorie de la propriété consiste tout entière dans le rapport de l'homme avec la société. Si on s'enfermait dans les droits exclusifs de l'individu, le problème serait facile; car une fois le droit personnel établi, les conséquences s'en déduiraient logiquement; et la déduction, ne rencontrant pas d'obstacle, serait légitime à perpétuité. D'un autre côté, ne soyez frappé que de l'utilité sociale, et vous aurez des révolutions périodiques qui viendront à chaque instant déplacer la borne en écrasant l'individu. Je définirais volontiers, sans m'attacher aux termes, la propriété sociale, l'individualité combinée avec les besoins, les droits et les progrès de l'association. Ce principe peut nous conduire à travers l'histoire.

Lacédémone, après avoir triomphé d'Athènes, porta sur-le-champ la peine de sa victoire impie; elle reçut dans son sein de l'argent, de l'or : belle récompense pour avoir affligé la cité de

Minerve, et s'être montrée la complaisante du grand roi. La constitution de Lycurgue existait encore, mais de nom, mais éludée, mais trahie, quand un Spartiate puissant, appelé Epitadée, ayant eu un différend avec son fils, fut nommé éphore, et fit une loi (ῥήτρα) qui permettait à tout citoyen de laisser sa maison et son héritage à qui il voudrait, soit par testament, soit par donation entre-vifs (1). Alors les riches, en dépouillant de leurs successions leurs héritiers légitimes, resserrèrent de plus en plus le nombre, déjà petit, des propriétaires. Aristote, dans sa *Politique*, signale ce fait désastreux pour Lacédémone, sans parler expressément, comme Plutarque, d'Epitadée; mais il y reconnaît la cause des excès de l'olygarchie : διόπες εἰς ὀλίγους ἦκεν ἡ χώρα (2). Deux hommes résolurent de relever la constitution de Lycurgue, et d'appeler les Spartiates à une nouvelle répartition des terres. Agis, esprit généreux, héroïque, roi populaire, ne craignit pas d'engager sa destinée et celle des siens dans une orageuse révolution. Il voulut partager de nouveau le territoire, en raison des progrès de la société lacédémonienne. Quelle est la pensée de son entreprise? est-ce le mépris de la propriété? C'est au contraire le désir de la propager et de la répandre. Les lois agraires ont été représentées comme des conspirations contre la propriété même, tandis qu'elles sont le manifeste le plus éclatant du besoin éternel qui anime l'homme de devenir propriétaire. Presque toute l'aristocratie se déclare contre Agis, qui, après plusieurs épisodes que nous a transmis Plutarque, échoua tout-à-fait, et fut étranglé dans sa prison. Cléomène poursuivit l'entreprise; il a jeté sur sa vie un éclat militaire qui a manqué à celle d'Agis : il conquit un moment presque tout le Péloponèse; mais il finit par succomber, et c'est en Égypte qu'il alla terminer sa carrière aventureuse; il s'y donna la mort pour échapper aux satellites de Ptolémée. L'entreprise de ces deux hommes avait donc son côté de justice; mais elle ne pouvait réussir que par une dépossession violente de l'olygarchie. Toutefois elle n'eût pas avorté, si Sparte eût eu encore quelque avenir; mais qu'importait au monde que la constitution de Lycurgue se prît à reverdir?

(1) Plutarque, *Vie d'Agis et de Cléomène*, chap. 6.

(2) Aristote, *Politique*, liv. II, chap. 10, 55, 6; édit. *Coray*, pag. 53.

Sparte avait fait son office dans l'histoire; elle avait vaincu à Platée, défendu les Thermopyles, triomphé d'Athènes; désormais elle ira se confondre dans la ligue achéenne, elle rampera sous Nabis, elle aura l'honneur d'être l'auxiliaire des Romains pour combattre la cavalerie étolienne; pour elle, plus d'indépendance et de gloire : en réalité, elle a disparu du monde.

Ce problème capital de la propriété va se poser avec une bien autre importance chez l'impitoyable héritier de l'antiquité tout entière, le peuple romain. Entre les patriciens et les plébéiens, le débat était inévitable. L'ennemi commun vaincu, plus ou moins de son territoire devenait le domaine de la république, *ager publicus*; une partie était vendue au profit du trésor, une autre concédée aux citoyens moyennant une redevance et un fermage; mais la république retenait la propriété du fonds : voilà les *possessiones* des Romains, voilà pourquoi chez eux la possession se distinguait si profondément de la propriété, distinction dont a hérité, sans la comprendre toujours, la légalité moderne.

Mais poursuivons. Les patriciens faisaient le partage de ce prix de la victoire commune, et ils furent exposés à une rude tentation de prendre beaucoup pour eux, et de donner peu aux autres. La population plébéienne, la force et la substance de Rome, infanterie de fer qui gagnait les batailles, ne reçut pas son lot légitime, et resta prolétaire, malgré ses conquêtes de tous les jours. L'injure était flagrante. Aussi le sénat ne repoussa jamais directement les propositions des tribuns sur le partage des terres : il savait qu'au fond la démocratie avait raison. Les tentatives des tribuns s'étaient succédé, sans grands résultats, jusqu'au commencement du VIIe siècle de Rome, quand, après la ruine de Carthage et de Corinthe, éclata l'entreprise des Gracques, si méconnus, si calomniés. On en a fait des démagogues furieux, sans intelligence, voulant un nom à tout prix; et Juvénal s'est rendu l'écho de ce lieu commun misérable :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Tant les poètes ont parfois d'aveuglement et d'insuffisance pour comprendre les idées et les révolutions! Les Gracques eurent le

malheur de ne pouvoir développer leurs intentions et leurs desseins que par une commotion de l'Etat; mais c'étaient les meilleurs citoyens de Rome : dévoués au peuple, ils sont morts pour lui.

Le mal en était venu à ce point où la patience n'est plus possible. La démocratie se trouvait tout-à-fait en dehors de la propriété, frustrée de ce qui donne à la vie de l'homme sécurité, douceur et puissance. Depuis Licinius Stolon, qui avait porté une loi, dans la dernière moitié du IVe siècle, *ne quis plus quingenta jugera agri possideret*, et qui fut condamné quelques années après pour en posséder dix mille, tant la pente était irrésistible! les abus avaient horriblement grandi, et ne pouvaient être corrigés que par une révolution. Tiberius Gracchus résolut fermement de l'accomplir. Sa mère l'y encouragea, car cette femme aimait ses enfans; mais elle aimait encore plus la gloire de ses enfans. Alors tout ce que la politique habile, l'esprit de conservation et de bon sens, pouvaient apporter d'adoucissement dans une entreprise si âpre et si tranchée, Tiberius s'y prêta; ame généreuse et tendre, mélange d'irrésistible volonté et de douceur charmante dans le caractère, il descendit, pour gagner le sénat, pour désarmer son collègue Octavius, aux prières, à toutes les concessions; mais il ne recula jamais dans l'exécution de son dessein : sur la place de Rome, il en démontre la légitimité aux yeux et aux oreilles de toute l'Italie. Il confond ces patriciens, qui refusent à la démocratie victorieuse le prix de son sang; il revendique avec un invincible ascendant les droits de ces malheureux plébéiens, et il termine par ces admirables paroles : « On les appelle les maîtres du monde, et ils n'ont pas en propriété une motte de terre. » La loi passa; le sénat nomma des commissaires. Deux ou trois ans après, Tiberius mourait sous les coups de l'aristocratie, ameutée par Scipion Nasica, et l'entreprise demeura suspendue.

Caïus avait neuf ans de moins que son frère; il ne put que lui succéder, et non pas s'associer à ses efforts : peut-être ces deux hommes réunis eussent-ils eu une meilleure destinée. Qu'il est beau de voir Caïus pas du tout jaloux de se jeter sur-le-champ dans la même aventure que son frère! Non. Il hésite, il délibère, il rêve, il est triste. Il faut que les plébéiens lui mettent des inscriptions sur les statues du Forum pour lui demander s'il oublie son frère, sa

gloire et ses devoirs de Romain. Enfin il se dévoue, avec un pressentiment secret de marcher, comme son frère, à sa ruine. Il propose plusieurs lois pour augmenter le pouvoir du peuple et affaiblir celui du sénat; par l'une, il établit des colonies, et distribue des terres aux pauvres citoyens qu'on y envoie; une autre ordonnait d'habiller les soldats aux frais du trésor public; une troisième donnait aux alliés le même droit de suffrage qu'aux citoyens de Rome; enfin il adjoignit aux trois cents sénateurs qui occupaient alors les tribunaux, autant de chevaliers romains. Malgré ces diverses entreprises, on trouve dans ce grand homme moins de résolution et d'initiative que dans son frère; mais l'aristocratie ne lui pardonne pas davantage; et, comme Tiberius, il succombe tragiquement. Scipion était au siége de Numance lorsqu'il apprit la mort du premier des Gracques; il prononça ce vers d'Homère :

Périssent comme lui tous ceux qui lui ressemblent!

Revenu à Rome, on l'interrogea sur ce qu'il pensait des lois des deux frères; il les condamna. Scipion représentait le côté vertueux et borné du patriciat romain, et il avait horreur de toute entreprise révolutionnaire.

Des hommes ordinaires succèdent aux Gracques, Saturninus, Livius Drusus; mais Marius arrive, et avec lui la guerre civile, digne fruit des excès des patriciens. Pourquoi la démocratie s'enrôle-t-elle sous les enseignes de Marius, de César et d'Octave? Pour recevoir des terres, après la victoire, des mains de ses généraux. Sous Auguste, l'Italie se partage à ses vétérans, et la propriété subit des révolutions dont vous entendez encore le retentissement dans les églogues de Virgile. Ainsi, la démocratie renonce à la liberté pour la propriété, pour les droits et les douceurs de la vie civile; et la cause de Tiberius et de Caïus, de ces deux républicains, vengée par Marius, triomphe par la dictature de César. C'est qu'elle était trop légitime, trop vraie, pour ne pas aboutir à bien. Un homme, qui, à force de passion, comprenait les profondeurs les plus cachées de l'histoire, Mirabeau, ne s'y est pas trompé : « Ainsi, dit-il, périt le dernier des Gracques, de la main des patriciens; mais, atteint d'un coup mortel, il lança de la poussière vers le ciel, en attestant

les dieux vengeurs; et de cette poussière naquit Marius, Marius, moins grand pour avoir exterminé les Cimbres que pour avoir abattu dans Rome l'aristocratie de la noblesse. » Entendez-vous ces deux démocrates, comme ils se répondent, comme l'ame de Mirabeau comprend celle de Caïus Gracchus, et comme il le venge à travers les siècles de l'aveuglement, des fureurs et du poignard de l'aristocratie !

Quand les barbares inondèrent la Gaule et l'Italie, ils ravagèrent d'abord les villes, les palais et les temples; puis ils les conservèrent, et s'en firent les propriétaires, en vertu du droit de conquête, droit de puissance, de supériorité sur ce qui ne peut plus ni résister ni vaincre. Etaient-ils encore les légitimes possesseurs du monde, ces Romains, ces Italiens, ces Gaulois, dont le bras ne pouvait plus soutenir l'épée? On a beaucoup trop calomnié le droit de conquête, qui, lorsqu'il n'est point un brigandage inutile, régénère et renouvelle les sociétés. La grande invasion du ve siècle l'a trop clairement écrit dans l'histoire pour qu'on puisse en méconnaître la raison profonde, et la hache du barbare est véritablement la première colonne de la société moderne. La conquête amène la propriété, loin de l'anéantir; les formes en sont nouvelles, compliquées, tortueuses, sans analogie avec rien de l'antiquité. Au système de la légalité romaine, la barbarie donne pour héritière la féodalité, base durable des temps modernes, tellement qu'elle résiste encore, en plusieurs endroits de l'Europe, au flot des révolutions.

Cependant, dans ce conflit des nouveaux maîtres et des vaincus dépossédés, il y avait une puissance qui savait alors diriger et consoler les peuples; c'était l'Eglise, qui peu à peu devint riche dans l'intérêt des faibles et des pauvres. Jusqu'à Constantin, elle n'eut pas d'existence civile. Cet empereur néophyte permit le premier de donner par testament aux églises; et le code de Justinien, après avoir consacré le premier titre du premier livre à la très sainte Trinité, à une profession de foi catholique, et à une législation assez dure contre l'hérésie, traite, dans le second titre, des intérêts temporels de l'Église naissante. D'abord on donna aux prêtres ce qu'il y avait de meilleur dans les produits de la terre et de la chasse, *primitiæ*; la dixième partie d'une récolte, *decimæ*. Mais ces dons, *oblationes,* n'eussent pas suffi. Si, dans la société féodale, où la

propriété terrienne était la règle de tout, le clergé ne fût pas devenu propriétaire, comment eût-il obtenu l'estime des peuples? Où aurait été son autorité, son utilité?

Voici un spectacle nouveau : la propriété venait d'être la récompense et la conquête de la victoire irritée; elle est maintenant l'hommage volontaire des peuples, rendu à la supériorité pacifique de l'intelligence et de la religion. De toutes parts on donne à l'Église à pleines mains; les donations, les testamens ne se dressent que pour elle; le territoire se couvre de fondations aussi bien que de fiefs. Alors ces hommes de l'Église choisissaient des situations pittoresques; tantôt s'établissant au haut d'une montagne, ils y mettaient le signe de Dieu, un monastère; tantôt ils cachaient au fond d'une vallée une société de cénobites intelligens et pieux, dont tout le voisinage recevait la salutaire influence. C'est par les fondations que l'Europe moderne s'est civilisée. Sans richesses et sans propriétés, l'Église eût été impuissante; elle n'eût pu défricher les terres ni les manuscrits. Voilà pourquoi le clergé dut être propriétaire. Attendez un moment, et vous verrez disparaître la légitimité de son titre.

Qu'était-il devenu au XVIIIe siècle? Tempérons ici la sévérité de l'histoire; mais sans foi et sans mœurs, incapable de doctrines comme de vertus, il nous présentait pour successeurs aux pontifes qui avaient civilisé la Gaule, de petits abbés ridicules, jouet et délices des boudoirs. Alors la société française lui demanda, par ses représentans, en vertu de quel titre il possédait : question formidable que toute association adresse tôt ou tard aux individualités dont elle se compose. Le clergé parla des services qu'il avait rendus, rappela qu'il avait civilisé le monde, qu'ensuite il possédait, et qu'en ôtant à chaque possesseur ses biens, on violerait le droit des individus. Quelle fut la réponse de la révolution? — « Vous avez civilisé le monde, et c'est pour cela qu'on vous a donné vos biens; c'était à la fois, entre vos mains, un instrument et une récompense; mais vous ne la méritez plus, car depuis long-temps vous avez cessé de civiliser quoi que ce soit; bien plus, vous vous opposez à la marche progressive de l'association française. Ce que la nation a donné, elle l'a donné en dépôt, et non pas en propriété aux individus; non pas à tel membre du clergé, mais au culte; elle l'a donné à la civi-

lisation représentée par l'Église : elle le retire à la décadence et à la corruption de cette même Église. » Alors l'Assemblée constituante décréta cette loi mémorable qui mettait les biens du clergé à la disposition de la nation : décision d'une incontestable équité, qui peut soutenir l'examen de la plus sévère raison. Tout fut juste dans cette destinée si différente du clergé : il ne saurait s'imputer qu'à lui seul sa gloire et sa ruine.

La noblesse française avait brillé pendant des siècles de l'éclat le plus vif. Patriciat chevaleresque, aimable, courageux, elle n'avait dégénéré que dans les salons de Versailles; et le moment du combat la trouva débile et corrompue. Ici plus clairement qu'ailleurs, plus encore qu'à Sparte et qu'à Rome, lutte entre l'aristocratie et la démocratie. La noblesse se refuse à suivre le triomphe du peuple; elle quitte le pays, déclarant qu'elle emporte la France avec elle. Le peuple reste sur le sol, et poursuit sa victoire. Tout moyen devient légitime :

Furor arma ministrat.

La confiscation est l'arme de la démocratie, moyen cruel, mais historiquement nécessaire; exception terrible aux droits des individus, accident hideux qui ne saurait devenir une loi que dans ces crises où une société se refait en se déchirant. C'est à ces extrémités où furent poussés nos pères que nous devons un territoire divisé à l'infini, la propriété accessible à tous, la diminution progressive des prolétaires, la modestie si pure de notre dernière révolution, sa sobriété admirable dans la réaction et dans la vengeance. Ainsi, il a été donné à la France de ne pas périr, et de renaître plus forte dans cette mêlée furieuse, où tant de peuples se sont perdus. Sparte n'a pu y résister; Rome ne s'en est sauvée que par le despotisme, tandis que nous sommes arrivés en même temps à la liberté et à la propriété civile : position admirable que nous envie l'Angleterre, d'où il ressort clairement que la liberté doit se fortifier par le développement le plus complet de la propriété pour tous les individus d'une association.

Ainsi ce serait tomber dans une étrange illusion que de croire nécessaire d'attaquer la propriété; ce serait faire après coup la

théorie d'un acte terrible qui s'est d'autant mieux accompli, qu'il n'avait pas été conçu *à priori*, et qui est devenu pour la France un droit acquis, sur lequel elle peut fonder l'avenir le plus serein et le plus pur. Je ne parle pas des tempêtes qui passent.

Mais n'y a-t-il pas des faits nouveaux qui doivent donner à la propriété un autre caractère? Ainsi les anciens ne connaissaient pas la propriété littéraire, industrielle; pour eux, les chants d'Homère et de Pindare appartenaient à tout le monde, il ne leur tombait pas dans l'esprit que, pendant un certain laps de temps, le poète pût revendiquer pour lui et ses enfans la propriété de ses vers : tant, chez les anciens d'une imagination si extérieure et si large, le souci de l'individualité venait se perdre dans le dévouement de tous à tous. Nous concevons au contraire fort bien que l'héritier de Voltaire ait pu, pendant quelques années, tirer quelque avantage de cette succession du génie. Évidemment dans l'héritage du poète il faut faire un départ; son inspiration, ses œuvres appartiennent à la société, propriété commune et immortelle à laquelle elle ne saurait renoncer; d'un autre côté, l'artiste a ses droits sur son œuvre; il peut et doit vivre de sa création et de son travail, lui et pendant un temps les siens. La difficulté délicate consiste à déterminer le laps de temps pendant lequel les ouvrages des grands hommes peuvent être affermés aux besoins de leurs héritiers. Qu'est-ce à dire? si ce n'est toujours le même problème de combiner les droits de l'individualité et ceux de l'association?

Que le commerce et l'industrie augmentent et varient les objets de la propriété, qu'en ce sens le développement de la propriété soit changeant et progressif, nul doute, mais les conditions nécessaires imposées par la nature humaine resteront toujours à remplir.

Un homme d'un esprit tout-à-fait original, spectateur attentif de la révolution française et de la civilisation américaine, Saint-Simon, a émis cette pensée : la féodalité a créé la propriété foncière, elle a organisé l'Europe; à la féodalité succède un âge nouveau, l'industrie; les descendans des conquérans sont les travailleurs; le règne de la conquête est fini; le temps du travail, de l'industrie, commence; l'idée et le respect de la propriété foncière doivent faire place à l'idée et au respect de la production. Cette

vue est profondément philosophique; elle n'a d'autre tort que de ne pas l'être encore assez. Quelle est la véritable source de la propriété? la pensée de l'homme. Son moyen d'exécution? la volonté. Ses trois théâtres? la nature, la famille et l'état. La conquête que les philosophes condamnent n'est autre chose que le développement de l'activité humaine; l'industrie n'est elle-même qu'un mode de cette activité qui, venu le dernier, frappe plus vivement les esprits, mais qui n'est pas la pensée elle-même, et n'est pas destinée à rester sur le premier plan de l'histoire; comme la féodalité, elle est un passage à autre chose.

Le christianisme, qui a développé dans l'homme la conscience individuelle, a fortifié nécessairement le sentiment de la propriété, loin de vouloir le combattre et l'anéantir; et ici je parle du christianisme social, et non pas d'un mysticisme secret et illuminé.

Vouloir supplanter l'idée de propriété par l'idée de production, c'est confondre deux ordres de choses différens, l'économie politique et la législation. Sans doute il serait commode, pour arriver à une distribution plus égale et plus aisée des produits, de supprimer despotiquement les sentimens, les droits et les délicatesses de la nature humaine : mais la société ne saurait être une manufacture pas plus qu'elle n'a été un couvent, ni une caserne. Pourquoi la vie militaire nous paraît-elle être si héroïque? parce qu'elle demande le sacrifice le plus complet de l'individualité à une règle, à une discipline, un dévouement de tous les instans à une mort toujours présente? Mais c'est un état exceptionnel. La société peut avoir une armée; mais elle ne saurait être une armée. La vie monastique s'élève également sur les débris de la liberté humaine qu'elle étouffe et qu'elle crucifie. Les manufactures, ces arsenaux de l'industrie, n'obtiennent souvent un plus grand nombre de produits qu'en faisant de la liberté humaine une machine dont elles abusent à merci.

Si l'individualité, dans ses rapports avec l'association, attachait son existence à une condition nécessaire, il serait précieux de la reconnaître; or elle existe : c'est l'héritage. Un enfant est mis au monde par ses parens; est-ce un privilége? Deux êtres lui ont donné la vie; sans eux il n'existerait pas, et dès-lors soutient avec eux des rapports perpétuels et sacrés. Je consens à ce qu'on abo-

lisse l'héritage à une condition, de m'indiquer la manière de se procurer des hommes sans qu'ils aient un père et une mère. L'héritage n'est pas une idée conventionnelle, mais naturelle, qui se reproduit partout. Eh! si nous sortons de la famille, l'histoire n'est qu'un immense héritage de joies et de misères, de ruines et de triomphes. Nous ne faisons que nous transmettre les uns aux autres le sang, la vie, les idées et les progrès. Mais pour revenir à l'enfant, il hérite de son père naturellement par une loi nécessaire que la législation civile doit reconnaître et ne peut changer. Un poète a peint admirablement un sage cachant sa vie au fond d'une vallée, seul, mais gardant toujours les liens qu'il n'est pas permis à l'homme de briser.

Mais il eut, sans goûter une science amère,
La loi de ses aïeux et le dieu de sa mère,
Reçut, sans la peser à nos poids inconstans,
Dans un cœur simple et pur la sagesse des temps,
Comme des mains d'un père on prend un héritage,
Avec l'eau qui l'arrose et l'arbre qui l'ombrage (1).

Oui, il y a pour l'homme un héritage indélébile, des sentimens maternels, des pensées de son père, de la maison et de la terre où il s'est élevé, patrimoine à la fois de souvenirs et de richesses qui ne se laissera jamais envahir. Nous conseillons aux théories téméraires de s'y résigner; c'est l'*ultimatum* de la nature.

LERMINIER.

(1) M. de Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses*.

UNE
NOUVELLE SCÈNE
DE LA VIE PRIVÉE.

LE RENDEZ-VOUS.

I.

La jeune fille.

Au commencement du mois d'avril, et par une de ces belles matinées où les Parisiens voient pour la première fois de l'année leurs pavés sans boue et leur ciel sans nuages, un cabriolet à pompe, attelé de deux chevaux fringans, déboucha dans la rue de Rivoli par la rue Castiglione, et vint se mêler à une douzaine d'équipages stationnés à la grille nouvellement ouverte au milieu de la terrasse des Feuillans. La leste voiture était conduite par un homme âgé, mais encore vert. L'inconnu paraissait souffrant et ennuyé. Ses cheveux grisonnans et bouclés ne couvraient plus qu'imparfaitement son crâne jaune et son front ridé.

Le laquais qui suivait à cheval la voiture ayant reçu les rênes que lui tendit le vieillard, celui-ci s'empressa de descendre pour prendre dans ses bras une jeune fille au teint blanc, aux cheveux noirs, petite, mignonne, et dont la beauté délicate attira l'attention de tous les oisifs qui se promenaient sur la terrasse.

Le vieillard saisit la jeune personne par la taille quand elle se montra debout sur le bord de la voiture; puis elle passa un de ses bras autour du cou de son galant conducteur, qui la mit sur le trottoir, sans que la moindre garniture de sa robe en rept vert eût été froissée.

Elle prit familièrement le bras de l'inconnu, qui, remarquant les regards d'envie jetés à sa compagne par quelques groupes de jeunes gens émerveillés, parut oublier pour un moment la tristesse dont son visage était empreint. Il semblait arrivé depuis long-temps à cet âge où les hommes sont réduits à se contenter des trompeuses jouissances de la vanité.

— L'on te croit ma femme!... dit-il à voix basse à la jeune personne, en se redressant et en marchant avec une lenteur qui la désespéra.

Il paraissait avoir de la coquetterie pour elle, et jouissait, peut-être plus qu'elle-même, des œillades de côté que de jeunes curieux lançaient sur ses petits pieds chaussés par des brodequins en prunelle puce, sur une taille délicieuse dessinée par une robe à guimpe, et sur le cou frais qu'une collerette brodée ne cachait pas entièrement. Enfin, pour dernier attrait, les mouvemens de la marche, relevant par instans la robe de la jeune fille, permettaient de voir, au-dessus des brodequins, un bas blanc et bien tiré, qui révélait aux flaneurs charmés la perfection d'une jambe élégante et fine.

Aussi, plus d'un promeneur dépassa-t-il le couple mystérieux pour admirer ou pour revoir une figure, ombragée d'un chapeau vert doublé de satin rose, autour de laquelle se jouaient quelques rouleaux de cheveux bruns. Une malice douce animait deux beaux yeux noirs, fendus en amande, surmontés de sourcils bien arqués, bordés de longs cils, et qui semblaient nager dans un brillant fluide Le reflet du satin rose ajoutait à l'éclat d'une peau plus blanche que les pétales d'une marguerite, et dont un désir pétillant, une impatience de jeune fille, rehaussaient encore le vif incarnat. La

vie et la jeunesse étalaient leurs trésors sur ce visage mutin et sur un buste gracieux qui paraissait trop comprimé par les mille raies du reps vert. Insouciante des hommages qu'elle recueillait, la jeune fille regardait avec une espèce d'anxiété le château des Tuileries, où semblait être le but de sa pétulante promenade.

Il était midi un quart. Malgré cette heure matinale, quelques femmes élégantes, qui toutes avaient épuisé les ressources de la coquetterie pour se montrer avec des toilettes aussi fraîches que le jour, revenaient du château, non sans retourner la tête d'un air boudeur, comme si elles fussent venues trop tard pour jouir d'un spectacle long-temps désiré.

Quelques mots, échappés à la mauvaise humeur de ces belles promeneuses désappointées, et saisis au vol par la jolie inconnue, l'avaient singulièrement inquiétée. Le vieillard, épiant d'un œil encore plus observateur que sardonique les signes d'impatience et de crainte qui se jouaient sur le charmant visage de sa compagne, semblait méditer quelque dessein paternel.

Ce jour était un dimanche, mais c'était le treizième dimanche de l'année 1813. Le surlendemain, Napoléon partait pour cette fatale campagne, pendant laquelle il devait perdre successivement Bessières et Duroc, gagner les mémorables batailles de Lutzen et de Bautzen, se voir trahi par l'Autriche, la Saxe, la Bavière et Bernadotte. Un sentiment triste avait amené là cette brillante et curieuse population. Chacun paraissait deviner l'avenir, et toutes les imaginations pressentaient peut-être que, plus d'une fois, elles auraient à retracer le mystérieux souvenir de cette scène, quand ces temps héroïques de la France auraient pris des teintes fabuleuses.

La magnifique parade que l'empereur Napoléon allait commander devait être la dernière de celles qui excitèrent si long-temps l'admiration des Parisiens et des étrangers. C'était pour la dernière fois que la vieille garde exécuterait les savantes manœuvres dont la pompe et la précision étonnaient quelquefois même ce géant, qui s'apprêtait alors à son duel avec l'Europe.

— Allons donc plus vite, mon père! disait la jeune fille avec un air de lutinerie, en entraînant le vieillard. J'entends les tambours.

— Ce sont les troupes qui viennent, répondit-il.

— Ou qui défilent!... Tout le monde revient! répliqua-t-elle avec une amertume enfantine qui fit sourire le vieillard.

— La parade ne commence qu'à midi et demi!..... dit le père, qui marchait presque en arrière de la petite personne impatiente.

A voir le mouvement que la jeune fille imprimait à son bras droit, on eût dit qu'elle s'en aidait pour courir; et sa petite main, couverte d'un gant jaune, et tenant un mouchoir blanc à demi déplié, ressemblait à la rame d'une barque qui fend les ondes.

Le vieillard souriait par momens; mais parfois aussi, une expression soucieuse passait sur sa figure desséchée : son amour pour cette ravissante créature lui faisait autant admirer le présent que craindre l'avenir. Il semblait se dire tour à tour :

— Elle est heureuse et belle!... Le sera-t-elle toujours?

Les vieillards sont assez enclins à doter de leurs chagrins présens l'avenir des jeunes gens.

Quand le père et la fille arrivèrent au péristyle du pavillon sur le haut duquel flottait le drapeau tricolore, et sous lequel passent les promeneurs qui veulent se rendre du jardin des Tuileries dans la cour, les factionnaires crièrent d'une voix grave :

— On ne passe plus!

La jeune fille, se haussant sur la pointe des pieds, aperçut une foule de jolies femmes parées et de jeunes gens qui encombraient les deux côtés de la vieille arcade en marbre, par où l'empereur devait sortir en descendant le grand escalier des Tuileries.

— Tu le vois bien, mon père, nous sommes partis trop tard! C'est de ta faute!

Et elle faisait une petite moue chagrine, qui annonçait toute l'importance qu'elle avait mise à voir cette revue.

— Eh bien! Julie, allons-nous-en..... tu n'aimes pas à être foulée...

— Restons, mon père? D'ici je puis encore apercevoir l'empereur. S'il périssait pendant la campagne, je ne l'aurais jamais vu!.....

Le père tressaillit en entendant ces paroles. Sa fille avait des larmes dans la voix; il crut même remarquer que ses paupières ne retenaient pas sans peine des pleurs qu'un chagrin secret y faisait rouler.

Tout à coup cette limpide humidité se sécha. La jeune personne rougit, et jeta une exclamatiou dont le sens ne fut compris ni par les sentinelles, ni par son père. A ce petit cri d'oiseau effarouché, un officier, qui s'élançait de la cour vers l'escalier, dont il avait déjà monté deux marches, se retourna vivement. Il s'avança jusqu'à l'arcade du jardin, et reconnut la jeune fille, un moment cachée par les gros bonnets à poil des grenadiers. Aussitôt il fit fléchir, pour elle et pour son père, la consigne qu'il avait donnée lui-même; et, sans se mettre en peine des murmures de la foule élégante qui assiégeait l'arcade, il attira doucement à lui la jeune personne enchantée.

— Je ne m'étonne plus de sa colère et de son empressement, puisque tu étais de service! dit le vieillard à l'officier d'un air aussi sérieux que railleur.

— Monsieur, répondit le jeune homme, si vous voulez être bien placés, ne nous amusons pas à plaisanter. — L'empereur n'aime pas à attendre, et c'est moi qui suis chargé d'avertir le maréchal.

Tout en parlant, il avait pris, avec une sorte de familiarité, le bras de Julie, et l'entraînait rapidement vers le Carrousel.

Julie aperçut avec étonnement une foule immense qui se pressait dans le petit espace compris entre les murailles grises du palais et ces bornes, réunies par des chaînes, qui dessinent de grands carrés sablés au milieu de la cour des Tuileries. Cette bordure d'hommes et de femmes ressemblait à une plate-bande émaillée de fleurs. Le cordon de sentinelles, établi pour laisser un passage libre à l'empereur et à son état-major, avait beaucoup de peine à ne pas être débordé par cette foule empressée, qui bourdonnait comme les essaims d'une ruche.

— Cela sera donc bien beau?... demanda Julie en souriant.

— Prenez donc garde!... s'écria l'officier.

Et, saisissant la jeune fille par la taille, il la souleva avec autant de vigueur que de rapidité, pour la transporter près d'une colonne.

Sans ce brusque enlèvement, la curieuse jeune fille allait être froissée par la croupe d'un superbe cheval blanc, harnaché d'une selle de velours vert et or, que le Mameluck de Napoléon tenait par la bride, presque sous l'arcade, à dix pas en arrière de tous

les chevaux qui attendaient les grands officiers dont l'empereur devait être accompagné.

Ce fut auprès de la première borne de droite, et devant la foule que le jeune homme plaça le vieillard et sa fille, en les recommandant par un signe de tête aux deux vieux grenadiers entre lesquels ils se trouvèrent.

Quand l'officier s'échappa, un air de bonheur et de joie avait succédé sur sa figure à l'effroi subit que la reculade du cheval y avait imprimé; mais aussi Julie lui avait serré mystérieusement la main, soit pour le remercier du petit service qu'il venait de lui rendre, soit pour lui dire : — Enfin je vais donc vous voir !... Elle inclina même doucement la tête en réponse au salut respectueux que l'officier lui fit ainsi qu'à son père, avant de disparaître avec prestesse.

Il semblait que le vieillard eût à dessein laissé les deux jeunes gens ensemble. Restant un peu en arrière de sa fille, dans une attitude grave, il observait tout à la dérobée, essayant de lui inspirer une fausse sécurité, en lui faisant croire qu'il était absorbé dans la contemplation du magnifique spectacle offert à sa vue.

Quand sa fille reporta sur lui le regard d'un écolier inquiet de son maître, il lui répondit même par un sourire de gaîté bienveillante, qui semblait lui être familier; mais son œil gris et perçant avait suivi l'officier jusque sous l'arcade, et aucun événement de cette scène rapide ne lui avait échappé.

— Que c'est beau !... dit Julie à voix basse en pressant la main de son père.

L'aspect pittoresque et grandiose que présentait en ce moment le Carrousel, faisait prononcer cette exclamation par des milliers de spectateurs dont toutes les figures étaient béantes d'admiration.

Une autre rangée de monde, tout aussi pressé que celle dont le vieillard et sa fille faisaient partie, occupait, sur une ligne parallèle au château, l'espace étroit et pavé qui longe la grille du Carrousel. Cette foule achevait de dessiner fortement, par la variété de toutes les toilettes féminines, l'immense carré long que forment les bâtimens des Tuileries, au moyen de cette grille alors nouvellement construite.

C'était dans ce vaste carré que se tenaient les régimens de la vieille garde qui allaient être passés en revue. Ils présentaient en face du palais d'imposantes lignes bleues de vingt rangs de profondeur. Au-delà de l'enceinte, et dans le Carrousel, se trouvaient, sur d'autres lignes parallèles, plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie prêts, au moindre signal, à manœuvrer pour passer sous l'arc triomphal qui orne le milieu de la grille, et sur le haut duquel se voyaient, à cette époque, les magnifiques chevaux de Venise. La musique des régimens avait été se placer de chaque côté des galeries du Louvre, et ces deux orchestres militaires y étaient masqués par les lanciers polonais de service. Une grande partie du carré sablé restait vide comme une arène préparée pour les mouvemens de tous ces corps silencieux. Ces masses, disposées avec la symétrie de l'art militaire, réfléchissaient les rayons du soleil par le feu triangulaire de dix mille baïonnettes étincelantes. L'air agitait tous les plumets des soldats en les faisant ondoyer comme les arbres d'une forêt, courbés sous un vent impétueux. Ces vieilles bandes, muettes et brillantes, offraient mille contrastes de couleurs dus à la diversité des uniformes, des paremens, des armes et des aiguillettes. Cet immense tableau, miniature d'un champ de bataille avant le combat, était admirablement encadré, avec tous ses accessoires et ses accidens bizarres, par ces hauts bâtimens majestueux, dont chefs et soldats imitaient en ce moment l'immobilité. Le spectateur comparait involontairement ces murs d'hommes à ces murs de pierre.

Le jeune soleil du printemps illuminait de ses jets capricieux, et les murs blancs bâtis de la veille, et les murs séculaires, et ces innombrables figures basanées dont chacune racontait des périls passés. Les colonels de chaque régiment allaient et venaient seuls devant les fronts que formaient ces hommes héroïques; mais derrière les masses carrées de ces troupes bariolées d'argent, d'azur, de pourpre et d'or, les curieux pouvaient apercevoir les banderoles tricolores attachées aux lances de six infatigables cavaliers polonais, qui, semblables aux chiens conduisant un troupeau le long d'un champ, voltigeaient sans cesse entre les troupes et les Parisiens, pour empêcher ces derniers de dépasser le petit espace de terrain qui leur était concédé auprès de la grille impériale.

A ces mouvemens près, on aurait pu se croire dans le palais de la Belle au bois dormant.

Les brises du printemps, passant sur les bonnets à longs poils des grenadiers, attestaient l'immobilité des soldats, de même que le murmure sourd de la foule accusait leur silence. Parfois seulement le retentissement d'un chapeau chinois, ou un léger coup frappé par inadvertance sur une grosse caisse sonore, était répété par les échos du palais impérial, et ressemblait à ces coups de tonnerre lointains qui annoncent un orage.

Un enthousiasme indescriptible éclatait dans l'attente de la multitude. La France allait faire ses adieux à Napoléon, à la veille d'une campagne dont le moindre citoyen prévoyait les dangers. Il s'agissait, cette fois, pour l'empire français, d'être ou de ne pas être.

Cette pensée semblait animer toute la population citadine et toute la population armée, qui se taisaient dans l'enceinte où planaient l'aigle et le génie de Napoléon.

Ces soldats, espoir de la France, ces soldats, sa dernière goutte de sang, entraient pour beaucoup dans la silencieuse et inquiète curiosité des spectateurs. Entre la plupart des assistans et des soldats, il se disait des adieux peut-être éternels ; mais tous les cœurs, même les plus hostiles à l'empereur, adressaient au ciel des vœux ardens pour la gloire de la patrie. Les hommes les plus fatigués de la lutte commencée entre l'Europe et la France avaient déposé leurs haines en passant sous l'arc de triomphe, comprenant qu'au jour du danger, Napoléon, c'était la France.

L'horloge du château sonna une demi-heure. En ce moment les bourdonnemens de la foule cessèrent, et le silence devint si profond, que l'on eût entendu la parole d'un enfant.

Ce fut alors que le vieillard et sa fille, qui semblait ne vivre que des yeux, purent distinguer un bruit d'éperons, un cliquetis d'épées tout particulier, qui retentit sous le sonore péristyle du château.

Un petit homme, vêtu d'un uniforme vert, d'un pantalon blanc, et chaussé de bottes à l'écuyère, parut tout à coup en gardant sur sa tête un chapeau à trois cornes aussi prestigieux qu'il l'était lui-

même. Le large ruban rouge de la Légion-d'Honneur flottait sur sa poitrine. Une petite épée était à son côté.

Il fut aperçu par tout le monde, et de tous les points à la fois.

A son aspect, les tambours battirent aux champs, et les musiques débutèrent par une phrase dont l'expression guerrière employa tous les instrumens, depuis la grosse caisse jusqu'à la plus douce des flûtes. A leurs sons belliqueux les ames tressaillirent, les drapeaux saluèrent, les soldats portèrent les armes par un mouvement unanime et régulier, qui agita les fusils retentissans depuis le premier rang jusqu'au dernier qu'on pût apercevoir dans le Carrousel; des mots de commandement se répétèrent comme des échos; et des cris de : Vive l'empereur!... furent poussés par la multitude enthousiasmée; tout remua, tout s'ébranla, tout frissonna.

Napoléon était monté à cheval; et ce mouvement avait imprimé la vie et le mouvement à ces masses silencieuses, avait donné une voix aux instrumens, une ondulation aux aigles et aux drapeaux, une émotion à toutes les figures. Les murs même des hautes galeries de ce vieux palais semblaient crier : Vive l'empereur! Ce n'était pas quelque chose d'humain; c'était une magie, un simulacre de la puissance divine, ou mieux une fugitive image de ce règne si fugitif.

L'homme entouré de tant d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, de vœux, pour qui le soleil même avait chassé les nuages du ciel, resta immobile sur son cheval, à trois pas en avant du petit escadron doré qui le suivait, ayant le grand-maréchal à sa gauche, le maréchal de service à sa droite. Au sein de tant d'émotions excitées par lui, aucun trait de son visage ne s'émut.

—Oh! mon Dieu, oui. Il était comme ça à Wagram, au milieu du feu, et à la Moscowa, parmi les morts;—toujours tranquille comme Baptiste!

Cette réponse à de nombreuses interrogations était faite par le grenadier qui se trouvait auprès de la jeune fille.

Julie fut pendant un moment absorbée par la contemplation de cette figure, dont le calme indiquait une si grande sécurité de puissance. Elle vit l'empereur se penchant vers Duroc, auquel il dit une phrase courte qui fit sourire le grand-maréchal.

Les manœuvres commencèrent. Alors la jeune personne, qui, jusqu'à ce moment, partageait son attention entre la figure impassible de Napoléon et les lignes bleues, vertes et rouges des troupes, ne vit plus, au milieu de tous les mouvemens rapides et réguliers exécutés par ces vieux soldats, qu'un jeune officier courant à cheval parmi les lignes mouvantes, et revenant avec une infatigable activité, vers le groupe doré à la tête duquel brillait Napoléon.

Cet officier était l'amant de la jeune fille. Il montait un superbe cheval noir, et se faisait distinguer, au sein de cette multitude chamarrée, par le brillant uniforme des officiers d'ordonnance de l'empereur. Le soleil rendait ses broderies si éclatantes, il communiquait une lueur si forte à l'aigrette qui surmontait son petit schako étroit et long, qu'il ressemblait à un feu follet qui aurait voltigé sur ces bataillons, dont les baïonnettes et les armes ondoyantes jetaient des flammes, quand les ordres répétés de l'empereur les brisaient ou les rassemblaient, et les obligeaient soit à tournoyer comme les ondes d'un gouffre, soit à passer devant lui comme ces lames longues, droites, hautes et séparées que l'Océan courroucé envoie vers ses rivages.

Ces savantes manœuvres n'attiraient point les regards de Julie. Pour elle, l'officier était toute l'armée; et, de toutes ces figures graves qui apparaissaient par masses, une seule l'occupait.

Quand les évolutions des régimens qui manœuvraient furent terminées, l'officier d'ordonnance accourut à bride abattue, et s'arrêta devant l'empereur, comme pour en attendre l'ordre du départ.

En ce moment, il était à vingt pas de Julie, en face du groupe impérial, dans une attitude assez semblable à celle que M. Gérard a donnée au général Rapp dans le tableau de la bataille d'Austerlitz. Alors il fut permis à la jeune fille d'admirer son amant dans toute sa splendeur militaire. Le capitaine Victor d'Aiglemont avait à peine trente ans. Il était grand, bien fait, svelte, et ses heureuses proportions ne ressortaient jamais mieux que quand il employait sa force à gouverner un cheval dont le dos élégant et souple paraissait plier sous lui. Sa figure mâle et brune avait ce charme inexprimable qu'une parfaite régularité de traits communique à de jeunes visages. Son front était large et haut. Ses yeux de feu,

ombragés de sourcils épais et bordés de longs cils, se dessinaient comme deux ovales blancs entre deux lignes noires. Son nez offrait la gracieuse courbure d'un bec d'aigle. La pourpre de ses lèvres était rehaussée par les sinuosités d'une inévitable moustache noire. Ses joues larges et fortement colorées offraient des tons bruns et jaunes qui dénotaient une vigueur extraordinaire. C'était une de ces figures marquées du sceau de la bravoure et prédestinées aux combats; en un mot, c'était le type de toutes celles qui viennent s'offrir aux pinceaux de l'artiste quand, aujourd'hui encore, il songe à représenter un des soldats de la France impériale.

Le cheval trempé de sueur, et dont la tête agitée exprimait une extrême impatience, avait ses deux pieds de devant écartés et arrêtés sur une même ligne, sans que l'un dépassât l'autre. Il faisait flotter les longs crins de sa queue noire et fournie, et ne paraissait pas moins dévoué à son maître que son maître l'était à l'empereur. En voyant son amant si occupé à saisir les regards de Napoléon, Julie éprouva un moment de jalousie, car elle pensa qu'il ne l'avait pas encore regardée.

Tout à coup un mot est prononcé par le souverain, Victor a pressé les flancs de son cheval, il est parti au galop; mais l'ombre d'une borne projetée sur le sable effraie le noble animal; il s'effarouche, il se dresse, il recule, et si brusquement que le cavalier semble en danger. Julie jette un cri, elle pâlit; tout le monde la regarde avec curiosité; elle ne voit personne; ses yeux sont attachés sur ce cheval trop fougueux que l'officier châtie en courant distribuer les ordres de Napoléon.

Pendant que ces évènemens se passaient, la jeune fille avait saisi le bras de son père; elle s'y était cramponnée sans savoir qu'elle le tenait, tant un sentiment profond et indéfinissable l'absorbait dans la contemplation de ces tableaux étourdissans et harmonieux. Involontairement, elle révélait ainsi à son père toutes les pensées dont elle était agitée, par la pression plus ou moins vive que ses jeunes doigts faisaient subir au bras qu'elle tourmentait. Quand Victor fut sur le point d'être renversé par le cheval, elle s'accrocha plus violemment encore à son père, comme si elle eût été elle-même en danger de tomber de cheval.

Le vieillard contempla, avec une sombre et douloureuse inquié-

tude, le visage frais et épanoui de sa fille. Des sentimens de pitié, de jalousie et d'amour, des regrets même se glissèrent dans toutes ses rides contractées. Mais quand les sourires qui pliaient et dépliaient les petites lèvres rouges de sa fille, et quand ses yeux brillans, dans le cristal desquels le mouvement de bataillons en marche semblait se reproduire, lui dévoilèrent un amour qu'il soupçonnait déjà, il dut avoir de bien tristes révélations de l'avenir, car sa figure offrit alors une impression sinistre.

En ce moment, Julie ne vivait que de la vie du beau militaire. Une pensée plus cruelle que toutes celles qui avaient effrayé le vieillard crispa tous les traits de son visage souffrant, quand il vit le capitaine d'Aiglemont échanger, en passant devant eux, un regard d'intelligence avec Julie, dont les yeux étaient humides, et dont le teint avait contracté une vivacité extraordinaire. Alors il emmena brusquement sa fille dans le jardin des Tuileries.

— Mais, mon père, disait-elle, il y a encore sur la place du Carrousel des régimens qui vont manœuvrer...

— Non, mon enfant, toutes les troupes défilent...

— Je pense, mon père, que vous vous trompez, car M. d'Aiglemont a dû les faire avancer...

— Mais moi, ma fille, je souffre!...

Julie n'eut pas de peine à croire son père quand elle eut jeté les yeux sur ce visage, auquel de paternelles inquiétudes donnaient un air abattu.

— Souffrez-vous beaucoup?... demanda-t-elle avec indifférence, tant elle était préoccupée.

— Chaque jour n'est-il pas un jour de grace pour moi?... répondit le vieillard.

— Ah! vous allez encore m'affliger en me parlant de votre mort! J'étais si gaie!..... Voulez-vous bien chasser vos vilaines idées noires...

— Ah! s'écria le père en poussant un soupir, enfant gâté!... Les meilleurs cœurs sont quelquefois bien cruels!..... Vous consacrer notre vie, ne penser qu'à vous ou à votre bien-être, sacrifier nos goûts à vos fantaisies, vous adorer, vous donner même notre sang!... ce n'est donc rien! Vous acceptez tout avec insouciance; et, pour toujours obtenir vos sourires et votre dédaigneux amour, il faudrait

avoir la puissance de Dieu ! Puis enfin, un autre arrive ! Un amant, un mari nous ravissent vos cœurs !...

Julie regarda son père avec étonnement. Il marchait lentement, et jetait sur elle des regards sans lueur.

— Vous vous cachez même de nous... reprit-il, mais peut-être aussi de vous-même...

— Que dis-tu donc, mon père ?...

— Je pense, Julie, que vous avez des secrets pour moi !...

Elle rougit.

— Tu aimes !... reprit vivement le vieillard. Ah ! j'espérais te voir jusqu'à ma mort fidèle à ton vieux père ; j'espérais te conserver devant moi heureuse et brillante, t'admirer comme tu étais encore naguère. En ignorant ton sort, j'aurais pu croire à un avenir tranquille pour toi ; mais maintenant il est impossible que j'emporte une espérance de bonheur pour ta vie, car tu aimes encore plus le colonel que le cousin !... Je n'en puis plus douter...

— Pourquoi ne l'aimerais-je pas ?... s'écria-t-elle avec une vive expression de curiosité.

— Ah, ma Julie ! tu ne me comprendrais pas, répondit le père en soupirant.

— Dites toujours.... reprit-elle en laissant échapper un mouvement de mutinerie.

— Eh bien ! mon enfant, écoute-moi : Les jeunes filles se créent souvent des images nobles et ravissantes, des figures idéales ; elles se forgent des idées chimériques sur les hommes, sur leurs sentimens, sur le monde ; puis, elles attribuent à leur insu toutes les perfections qu'elles ont rêvées à un caractère, et s'y confient ; elles aiment ou croient aimer cette créature imaginaire ; et, plus tard, quand il n'est plus temps de s'affranchir du malheur, la trompeuse apparence qu'elles ont embellie, l'amant enfin, se change en un squelette odieux.

Julie, j'aimerais mieux te savoir amoureuse d'un vieillard plutôt que de te voir aimée par le colonel. Ah ! si tu pouvais te placer à dix ans d'ici dans la vie, tu rendrais justice à mon expérience. Je connais Victor. Sa gaieté est une gaieté sans esprit, une gaieté de caserne. Il est sans moyens, dépensier. C'est un de ces hommes que le ciel a fabriqués pour prendre et digérer quatre repas par

jour, dormir, aimer la première venue, et se battre. Il n'entend pas la vie. Son bon cœur, car il a bon cœur, l'entraînera peut-être à donner sa bourse à un malheureux, à un camarade; mais il est insouciant, mais il n'est pas doué de cette délicatesse de cœur qui nous rend esclaves du bonheur d'une femme; mais il est ignorant, égoïste... — Il y a beaucoup de mais.

— Cependant, mon père, il faut bien qu'il ait de l'esprit et des moyens pour avoir été fait colonel.

— Ma chère, Victor restera colonel toute sa vie..... — Je n'ai encore vu personne qui m'ait paru digne de toi!... reprit le vieux père avec une sorte d'enthousiasme.

Il s'arrêta un moment, contempla sa fille, et ajouta :

— Mais, ma pauvre Julie, tu es encore trop jeune, trop faible, trop délicate, pour supporter les chagrins et les tracas du mariage. D'Aiglemont a été gâté par ses parens, de même que tu l'as été par moi et par ta mère; or, comment espérer que vous pourrez vous entendre tous deux avec des volontés différentes dont les tyrannies seront inconciliables? — Tu es douce et modeste, tu as, dit-il d'une voix altérée, une délicatesse et une grace de sentiment...

Il n'acheva pas, car les larmes le gagnèrent.

— Victor, reprit-il, blessera toutes les qualités naïves de ta jeune ame!... Je connais les militaires, ma Julie. — J'ai vécu aux armées. — Il est rare que leur cœur puisse triompher des habitudes produites ou par les malheurs au sein desquels ils vivent, ou par les hasards de leur vie aventurière.

— Vous voulez donc, mon père, répliqua Julie d'un ton qui tenait le milieu entre le sérieux et la plaisanterie, contrarier mes sentimens... me marier pour vous, et non pour moi?...

— Te marier pour moi!... s'écria le père avec un mouvement de surprise; pour moi, ma fille, dont tu n'entendras bientôt plus la voix grondeuse et amicale!... J'ai toujours vu les enfans attribuer à un sentiment de satisfaction personnelle tous les sacrifices que leur font leurs parens! Épouse Victor, ma Julie, et un jour tu déploreras amèrement sa nullité, son défaut d'ordre, son égoïsme, son indélicatesse, son ineptie en amour, et mille autres chagrins qui te viendront de lui. — Alors, souviens-toi que, sous ces arbres,

la voix prophétique de ton vieux père a retenti vainement à tes jeunes oreilles !

Le vieillard se tut, car il avait surpris sa fille agitant la tête d'une manière mutine. Ils firent ensemble quelques pas vers la grille où leur voiture était arrêtée; et, pendant cette marche silencieuse, la jeune fille quitta insensiblement sa mine boudeuse en examinant à la dérobée le visage de son père. Une profonde douleur était gravée sur ce front penché.

— Je vous promets, mon père, dit-elle d'une voix douce et altérée, de ne pas vous parler d'épouser Victor avant que vous ne soyez revenu de vos préventions contre lui.

Le vieillard regarda sa fille avec étonnement. Deux larmes qui roulaient dans ses yeux tombèrent le long de ses joues ridées. Ne pouvant embrasser Julie devant la foule dont ils étaient environnés, il pressa tendrement la douce main qu'il tenait. Quand il remonta en voiture, toutes les pensées soucieuses qui s'étaient amassées sur son front avaient complètement disparu.

L'attitude un peu triste de sa fille l'inquiétait bien moins que la joie innocente dont elle avait trahi le secret pendant la revue.

II.

La Femme.

Dans les premiers jours du mois d'avril 1814, un peu moins d'un an après la revue de l'empereur, une vieille calèche roulait sur la levée d'Amboise à Tours.

En quittant le dôme vert des noyers sous lesquels la poste de la Frillière est cachée, la voiture fut entraînée avec une telle rapidité, qu'en moins d'une minute elle arriva au pont bâti sur la Cise à son embouchure dans la Loire. Mais l'équipage s'arrêta là, car un trait venait de se briser par suite du mouvement impétueux que, sur l'ordre de son maître, un jeune postillon avait imprimé à quatre des plus vigoureux chevaux du relais.

Ainsi, par un effet du hasard, deux personnes qui se trouvaient

dans la calèche eurent le loisir de contempler, à leur réveil, un des plus beaux sites que puissent présenter les prestigieuses rives de la Loire.

A sa droite, le voyageur embrasse d'un regard toutes les sinuosités décrites par la Cise qui se roule, comme un serpent argenté, dans l'herbe des prairies les plus opulentes, et auxquelles les premières pousses du printemps donnaient alors les vives couleurs de l'émeraude.

A gauche, la Loire apparaît dans toute sa magnificence. Les innombrables facettes de quelques *roulées*, produites par une brise matinale un peu froide, réfléchissaient les scintillemens du soleil sur les vastes nappes que déploie cette majestueuse rivière. Puis, çà et là, des îles verdoyantes se succèdent, dans l'étendue des eaux, comme les chatons d'un collier. De l'autre côté du fleuve, les plus belles campagnes de la Touraine déroulent leurs trésors à perte de vue; car l'œil n'a, dans le lointain, d'autres bornes que les collines du Cher, chargées de châteaux, et dont les cimes dessinaient en ce moment des lignes lumineuses sur le transparent azur d'un beau ciel.

A travers le tendre feuillage des îles, au fond du tableau, Tours semble, comme Venise, sortir du sein des eaux; et les campanilles grises de la vieille cathédrale s'élancent dans les airs, où elles se confondaient alors avec les créations fantastiques de quelques nuages blanchâtres.

Mais un peu au-delà du pont sur lequel la voiture était arrêtée, le voyageur aperçoit devant lui, et tout le long de la Loire jusqu'à Tours, une chaîne de rochers qui, par une fantaisie de la nature, paraît avoir été posée pour encaisser le fleuve. Cette longue barrière, dont la Loire semble vouloir ronger la base, présente un spectacle qui fait toujours l'étonnement du voyageur. En effet, le village de Vouvray se trouve comme niché dans les gorges et les éboulemens de ces rochers, qui commencent à décrire un coude à cet endroit; et, depuis Vouvray jusqu'à Tours, cette chaîne de montagnes, dont les anfractuosités ont quelque chose d'effrayant, est habitée par une population de vignerons. En plus d'un endroit, il n'y a pas moins de trois étages de demeures creusées dans le roc, et réunies par de dangereux escaliers taillés dans la pierre blan-

che. Au sommet d'un toit, une jeune fille en jupon rouge court à son jardin. La fumée d'une cheminée s'élève entre les sarmens et le pampre naissant d'une vigne. Des closiers labourent leurs champs perpendiculaires. Une vieille femme, tranquille sur un quartier de la roche éboulée, tourne son rouet sous les fleurs d'un amandier, et regarde passer les voyageurs à ses pieds, en souriant de leur effroi; car elle ne s'inquiète pas plus des crevasses du sol que de la ruine pendante d'un vieux mur, dont les assises ne sont plus retenues que par les tortueuses racines d'un manteau de lierre. Le marteau des tonneliers fait retentir les voûtes de caves aériennes. Enfin, la terre est partout cultivée et partout féconde là où la nature avait refusé de la terre à l'industrie humaine.

Aussi rien n'est-il comparable, dans le cours de la Loire, au riche panorama que la Touraine présente alors aux yeux du voyageur. Le triple tableau de cette scène, dont les aspects sont à peine indiqués, procure à l'ame un de ces spectacles qu'elle inscrit à jamais dans son souvenir; et quand un poète en a joui, ses rêves viennent souvent lui en reconstruire fabuleusement les effets romantiques.

Au moment où la voiture parvint sur le pont de la Cise, une douzaine de voiles blanches débouchèrent entre les îles de la Loire, et donnèrent une nouvelle harmonie à ce site merveilleux. La senteur des saules qui bordent le fleuve ajoutait de pénétrans parfums au goût de la brise humide; les oiseaux faisaient entendre leurs mélodieux concerts; et le chant monotone d'un gardeur de chèvres y joignait une sorte de mélancolie, tandis que les cris des mariniers annonçaient une agitation lointaine. De molles vapeurs, capricieusement arrêtées autour des arbres épars dans ce vaste paysage, y imprimaient une grace indéfinissables. Enfin, c'était la Touraine dans toute sa gloire, le printemps dans toute sa splendeur.

Cette partie de la France, la seule dont les armées étrangères ne devaient point fouler les trésors, était en ce moment la seule qui fût tranquille, et l'on eût dit qu'elle défiait le malheur.

Une tête coiffée d'un bonnet de police se montra hors de la calèche aussitôt qu'elle ne roula plus. Bientôt un militaire impatient en ouvrit lui-même la portière et sauta sur la route, comme pour

aller quereller le postillon. L'intelligence avec laquelle le Tourangeau raccommodait le trait cassé rassura le comte d'Aiglemont, qui revint vers la portière en étendant ses bras comme pour en détirer les muscles endormis. Il bâilla, regarda le paysage; et, posant alors la main sur le bras d'une jeune femme soigneusement enveloppée dans un vitchoura, il lui dit d'une voix enrouée :

— Tiens, chérie, réveille-toi pour examiner le pays? Il est magnifique.

A ces mots, Julie avança la tête hors de la calèche. Un bonnet de marte lui servait de coiffure; et comme les plis du manteau fourré déguisaient entièrement ses formes, on ne pouvait voir que sa figure.

Julie d'Aiglemont ne ressemblait déjà plus à la jeune fille qui courait naguère avec joie et bonheur à la revue des Tuileries. Son visage, toujours délicat, était privé des couleurs roses qui lui donnaient jadis un si riche éclat, et les touffes noires de quelques cheveux défrisés par l'humidité de la nuit faisaient ressortir la blancheur matte de sa tête, dont la vivacité semblait engourdie. Cependant ses yeux brillaient d'un feu surnaturel; et, au-dessous de leurs paupières, quelques teintes violettes se dessinaient sur ses joues fatiguées. Elle examina d'un œil indifférent les campagnes du Cher, la Loire et ses îles, Tours et les longs rochers de Vouvray, mais ne regardant pas même la ravissante vallée de la Cise, elle se rejeta promptement dans le fond de la calèche, et dit d'une voix qui, en plein air, paraissait d'une extrême faiblesse :

— Oui, c'est admirable!...

— Julie, n'aimerais-tu pas à vivre ici?...

— Oh! là ou ailleurs!... dit-elle avec insouciance.

— Souffres-tu?..... lui demanda le colonel d'Aiglemont d'un air inquiet.

— Oh! non!... répondit la jeune femme avec une vivacité momentanée.

Elle contempla son mari en souriant et ajouta :

— J'ai envie de dormir.

Le galop d'un cheval ayant retenti soudain, Victor d'Aiglemont laissa la main de sa femme, et tourna la tête vers un coude que la route fait en cet endroit. Au moment où Julie ne fut plus vue par

le colonel, l'expression de gaieté qu'elle avait imprimée à son pâle visage disparut comme si une lueur eût cessé de l'éclairer. N'éprouvant ni le désir de revoir le paysage, ni la curiosité de savoir quel était le voyageur dont le cheval galopait dans le lointain, elle se replaça dans le coin de la calèche, et ses yeux se fixèrent sur la croupe des chevaux, sans trahir aucune espèce de sentiment. Elle avait l'air aussi stupide que peut l'avoir un paysan écoutant le prône de son curé.

Un jeune homme, monté sur un cheval de prix, sortit tout à coup d'un bouquet de peupliers et d'aubépines en fleurs.

— C'est un Anglais!... dit le colonel.

— Oh! mon Dieu, oui, mon général! répliqua le postillon; c'est un de ces gars qui veulent manger la France, à ce qu'on dit.

Le colonel garda le silence.

L'inconnu était un de ces voyageurs qui se trouvèrent sur le continent lorsque Napoléon arrêta tous les Anglais, en représailles de l'attentat commis envers le droit des gens par le cabinet de Saint-James lors de la rupture du traité d'Amiens.

Soumis à tous les caprices du pouvoir impérial, ces prisonniers ne restèrent pas tous dans les résidences où ils furent saisis, ou dans celles qu'ils eurent d'abord la liberté de choisir. La plupart de ceux qui habitaient en ce moment la Touraine y avaient été transférés de divers points de l'empire où leur séjour avait paru compromettre les intérêts de la politique continentale. Le jeune captif qui promenait en ce moment son ennui matinal était lui-même une victime de la puissance bureaucratique; car, depuis peu de mois, un ordre parti du ministère des relations extérieures l'avait arraché au climat de Montpellier, où la rupture de la paix le surprit autrefois cherchant à se guérir d'une affection pulmonaire.

Du moment où ce jeune homme reconnut un militaire dans la personne du comte d'Aiglemont, il s'empressa d'en éviter les regards en tournant assez brusquement la tête vers les prairies de la Cise.

— Tous ces Anglais sont insolens comme si le globe leur appartenait! dit le colonel en murmurant. Heureusement Soult va leur donner les étrivières.

Quand le prisonnier passa devant la calèche, il y jeta les yeux.

Alors, malgré la brièveté de son regard, il put admirer l'expression de mélancolie qui donnait à la figure pensive de la comtesse je ne sais quel attrait indéfinissable. Il y a beaucoup d'hommes dont le cœur est puissamment ému par l'apparence même de la souffrance chez une femme; et, pour eux, la douleur semble être une promesse de constance ou d'amour.

Entièrement absorbée dans la contemplation d'un coussin de sa calèche, Julie ne fit attention ni au cheval ni au cavalier.

Le trait ayant été solidement et promptement rajusté, le comte remonta en voiture. Le postillon, s'efforçant de regagner le temps perdu, mena rapidement les deux voyageurs sur la partie de la levée que bordent les rochers suspendus au sein desquels mûrissent les vins de Vouvray, d'où s'élancent tant de jolies maisons, et où apparaissent, dans le lointain, les ruines de cette si célèbre abbaye de Marmoutiers, la retraite de saint Martin.

— Que nous veut donc ce milord diaphane?... s'écria le colonel en tournant la tête pour s'assurer que le cavalier qui, depuis le pont de la Cise, suivait sa voiture, était le jeune Anglais.

Comme l'inconnu ne violait aucune convenance de politesse en se promenant sur la berme de la levée, le colonel se remit dans le coin de sa calèche, après avoir jeté un regard menaçant sur l'Anglais; mais il ne put, malgré son involontaire inimitié, s'empêcher de remarquer la beauté du cheval et la grace du cavalier.

Le jeune homme avait une de ces figures britanniques dont le teint est si fin, la peau si douce et si blanche, qu'on est quelquefois tenté de supposer qu'elles appartiennent au corps délicat d'une jeune fille. Il était blond, mince et grand. Son costume avait ce caractère de recherche et de propreté qui distingue les fashionables de la prude Angleterre. On eût dit qu'il rougissait plutôt de pudeur que de plaisir à l'aspect de la comtesse. Une seule fois Julie leva les yeux sur l'étranger; mais elle y fut en quelque sorte obligée par son mari, qui voulait lui faire admirer les jambes fines d'un cheval de race pure.

Les yeux de Julie rencontrèrent alors ceux du timide Anglais; et, dès ce moment, le gentilhomme, au lieu de faire marcher son cheval près de la calèche, la suivit à quelques pas de distance en arrière.

A peine la comtesse regarda-t-elle l'inconnu. N'apercevant aucune des perfections humaines et chevalines qui s'offrirent à sa vue, elle se rejeta au fond de la voiture, après avoir laissé échapper un léger mouvement de sourcils, comme pour approuver son mari.

Là-dessus, le colonel se rendormit, et les deux époux arrivèrent à Tours sans s'être dit une seule parole, et sans que les ravissans paysages de la changeante scène au sein de laquelle ils voyagèrent, attirassent une seul fois l'attention de Julie. Quand son mari sommeilla, elle le contempla à plusieurs reprises. Au dernier regard qu'elle lui jeta, un cahot ayant fait tomber sur les genoux de la jeune femme un médaillon suspendu à son cou par une chaîne de deuil, le portrait de son père lui apparut soudain. A cet aspect, des larmes, jusque-là réprimées, roulèrent dans ses yeux.

L'Anglais vit peut-être les traces humides et brillantes que ces pleurs laissèrent un moment sur les joues pâles de la comtesse, mais que l'air sécha promptement.

Chargé par l'empereur de porter des ordres au maréchal Soult, qui avait à défendre la France de l'invasion faite par les Anglais dans le Béarn, le colonel d'Aiglemont profitait de sa mission pour soustraire sa femme aux dangers dont Paris était alors menacé, et il la conduisait à Tours chez une vieille parente à lui.

Bientôt la voiture roula sur le pavé de Tours, sur le pont, dans la rue, et bientôt elle s'arrêta devant l'hôtel antique où demeurait la ci-devant marquise de Belorgey.

C'était une de ces belles vieilles femmes, au teint pâle, à cheveux blancs, qui ont un sourire fin, qui semblent porter des paniers, et dont la tête est couronnée d'un bonnet dont la mode est inconnue. Portraits septuagénaires du siècle de Louis XV, ces femmes sont presque toujours caressantes, comme si elles aimaient encore; moins pieuses que dévotes, et moins dévotes qu'elles n'en ont l'air; toujours exhalant la poudre à la maréchale, contant bien, causant mieux, et riant plutôt d'un souvenir que d'une plaisanterie.

Quand une vieille femme de chambre vint annoncer à la marquise (car elle devait bientôt reprendre son titre) la visite d'un neveu qu'elle n'avait pas vu depuis le commencement de la guerre d'Espagne, elle ôta vivement ses lunettes, ferma *la Galerie de l'ancienne Cour*, son livre favori; puis, retrouvant une sorte d'agilité,

elle arriva sur son perron au moment où Victor et Julie en montaient les marches.

Les deux femmes se jetèrent un rapide coup d'œil.

— Bonjour, ma chère tante, s'écria le colonel en saisissant la marquise, et l'embrassant avec précipitation; je vous amène une jeune personne à garder. Je viens vous confier mon trésor; ma Julie n'est ni coquette ni jalouse; elle a une douceur d'ange... Mais elle ne se gâtera pas ici, j'espère!... dit-il en s'interrompant.

— Mauvais sujet!... répondit la marquise en lui lançant un regard moqueur.

Puis elle s'offrit, la première, avec une certaine grace aimable, à embrasser Julie, qui restait passive, et paraissait plus embarrassée que curieuse.

— Nous allons faire connaissance, ma chère petite belle, reprit la marquise, et ne vous effrayez pas trop de moi; je tâche de n'être jamais vieille avec les jeunes gens...

Avant d'arriver au salon, la marquise avait déjà, suivant l'habitude des provinces, commandé à déjeuner pour ses deux hôtes; mais le comte arrêta l'éloquence de sa tante en lui disant d'un ton sérieux qu'il ne pouvait pas lui donner plus de temps que la poste n'en mettrait à relayer.

Les trois parens entrèrent donc au plus vite dans le salon, et le colonel eut à peine le temps de raconter à la marquise les évènemens politiques et militaires qui l'obligeaient à lui demander un asile pour sa jeune femme.

Pendant le récit, la tante regardait alternativement, et son neveu, qui parlait sans être interrompu, et sa nièce, dont elle attribua la pâleur et la tristesse à cette séparation forcée. Elle avait l'air de se dire :

— Hé, hé, ces jeunes gens-là s'aiment!...

En ce moment, des claquemens de fouet retentirent dans la vieille cour silencieuse, dont les pavés étaient dessinés par des bouquets d'herbes; alors Victor, embrassant derechef la marquise, s'élança hors du logis.

— Adieu, ma chère, dit-il en embrassant sa jeune femme qui l'avait suivi jusqu'à la voiture.

— Oh! Victor, laisse-moi t'accompagner plus loin encore?... dit-elle d'une voix caressante. — Je ne voudrais pas te quitter...

— Y penses-tu?...

— Eh bien! répliqua Julie, adieu! puisque tu le veux.

La voiture disparut.

— Vous aimez donc bien mon pauvre Victor? demanda la marquise à sa nièce, dont elle interrogea les yeux par un de ces savans regards que les vieilles femmes jettent aux jeunes.

— Hélas! madame!... répondit Julie, ne faût-il pas bien aimer un homme pour l'épouser!...

Cette dernière phrase fut accentuée par un ton de naïveté qui trahissait tout à la fois un cœur pur et un profond mystère. Il était difficile à une marquise, qui avait connu Duclos et le maréchal de Richelieu, de ne pas chercher à le deviner.

La tante et la nièce étaient en ce moment sur le seuil de la porte-cochère, occupées à regarder la calèche qui fuyait. Les yeux de la comtesse n'exprimaient pas l'amour comme la marquise le comprenait; la pauvre dame était Provençale, et ses passions avaient été vives.

— Vous vous êtes donc laissé prendre par mon vaurien de neveu?... demanda-t-elle à Julie.

La comtesse tressaillit involontairement. L'accent et le regard de cette vieille coquette semblèrent lui annoncer une connaissance du caractère de Victor, plus approfondie peut-être que celle qu'elle en avait; alors la jeune femme, inquiète, s'enveloppa dans cette dissimulation maladroite, premier refuge des cœurs naïfs et souffrans.

La marquise se contenta des réponses de sa nièce; mais elle pensa joyeusement que sa solitude allait être réjouie par quelque secret d'amour, et que, entre elle et sa nièce, il y aurait sans doute une intrigue amusante à conduire.

Quand Julie se trouva dans un grand salon, tendu de tapisseries encadrées par des baguettes dorées, qu'elle fut assise devant un grand feu, abritée des bises *fenestrales* par un paravent chinois, sa tristesse ne pouvait guère se dissiper; car il était difficile que la gaîté naquît sous d'aussi vieux lambris, entre ces meubles séculaires. Néanmoins, elle prit une sorte de plaisir à entrer dans cette

solitude profonde et dans le silence solennel de la province. Après avoir échangé quelques mots avec cette tante, à laquelle elle avait écrit naguère une lettre de nouvelle mariée, elle resta silencieuse comme si elle eût écouté la musique d'un opéra.

Ce ne fut qu'après deux heures d'un calme digne de la Trappe, qu'elle s'aperçut de son impolitesse envers sa tante. Elle se souvint de ne lui avoir fait que de froides réponses. La vieille femme avait respecté le caprice de sa nièce par cet instinct de grace qui caractérise les gens de l'ancien temps.

En ce moment, la marquise tricotait. Elle s'était, il est vrai, absentée plusieurs fois pour s'occuper d'une certaine chambre *verte*, où devait coucher la comtesse, et où les gens de la maison plaçaient les bagages de sa nièce; mais alors elle avait repris sa place dans un grand fauteuil, et regardait la jeune femme à la dérobée. Honteuse de s'être abandonnée à son irrésistible méditation, Julie essaya de se la faire pardonner en s'en moquant.

— Ma chère petite, nous connaissons la douleur des veuves!... répondit la tante.

Il fallait avoir quarante ans pour deviner l'ironie qu'exprimèrent les lèvres de la marquise.

Le lendemain, la comtesse fut beaucoup mieux. Elle causa. Sa tante ne désespéra plus d'apprivoiser la jeune femme qu'elle avait d'abord jugée comme un être stupide. Elle entretint sa nièce des joies du pays, des bals et des maisons où elles pouvaient aller. Toutes les questions de la marquise furent, pendant cette journée, autant de piéges que, par une ancienne habitude de cour, elle ne put s'empêcher de tendre à sa nièce pour en deviner le caractère. Julie résista à toutes les instances qui lui furent faites pendant quelques jours d'aller chercher des distractions au dehors; et, malgré l'envie que la vieille dame avait de promener orgueilleusement sa jolie nièce, elle finit par renoncer à vouloir la mener dans le monde. La jeune comtesse avait trouvé un prétexte à sa solitude et à sa tristesse dans le chagrin que lui avait causé la mort de son père, dont elle portait encore le deuil.

Au bout de huit jours, la marquise admira la douceur angélique, les graces modestes, l'esprit indulgent de Julie; et, dès-lors, elle

s'intéressa prodigieusement à la mystérieuse mélancolie qui rongeait ce jeune cœur.

La comtesse était une de ces femmes nées pour être aimables, et qui semblent apporter avec elles le bonheur. Sa société devint si douce et si précieuse à la marquise de Belorgey, qu'elle s'affola de sa nièce, et désira ne plus la quitter.

Un mois suffit pour établir entre elles une éternelle amitié.

La marquise remarqua, non sans surprise, que les couleurs vives qui animaient le teint de Julie, changèrent insensiblement, et que sa figure prit des tons mats et pâles. En perdant son éclat primitif, Julie devenait moins triste. Parfois la marquise amenait sa jeune parente à des élans de gaieté, à des rires folâtres, bientôt réprimés par une pensée importune. Elle devina que, ni le souvenir paternel, ni l'absence de Victor, n'étaient la cause de la mélancolie profonde qui jetait un voile sur la vie de cette jeune femme; et la marquise soupçonnait tant de choses, qu'il était difficile qu'elle pût s'arrêter à la véritable cause du mal, car nous n'inventons jamais rien, et nous ne rencontrons le vrai que par hasard peut-être.

Un jour que Julie avait laissé briller aux yeux de sa tante étonnée un oubli complet du mariage, une folie de jeune fille étourdie, une candeur d'esprit, un enfantillage digne du premier âge, et cet esprit délicat et parfois si profond qui distingue les jeunes personnes en France, la marquise résolut de sonder les mystères de cette ame, dont le naturel extrême équivalait à une impénétrable dissimulation. La nuit approchait; les deux dames étaient assises devant une croisée qui donnait sur la rue; Julie avait repris un air pensif; un homme à cheval vint à passer.

— Voilà une de vos victimes!... dit la marquise.

Madame d'Aiglemont regarda sa tante d'un air surpris.

— C'est un jeune Anglais, un gentilhomme, sir Arthur Grenville. Son histoire est intéressante. Il est venu à Montpellier en 1805, espérant que l'air de ce pays, qui lui était recommandé par les médecins, le guérirait d'une maladie de poitrine à laquelle il devait succomber. Comme tous ses compatriotes, il a été arrêté par Bonaparte lors de la guerre, que ce monstre-là ne saurait se passer de faire. Par distraction, ce jeune Anglais s'est mis à étudier sa maladie, que l'on croyait mortelle. Insensiblement, il a pris

goût à l'anatomie, à la médecine; il s'est passionné pour cet art-là, ce qui est fort extraordinaire chez un homme de qualité; mais le Régent aimait bien la chimie!... Bref, sir Arthur a fait des progrès qui ont étonné même les professeurs de Montpellier; l'étude l'a consolé de sa captivité, et en même temps il s'est radicalement guéri. On prétend qu'il est resté deux ans sans parler, respirant rarement, demeurant couché dans une étable, buvant le lait d'une vache venue de Suisse, et vivant de cresson. Depuis qu'il est à Tours, il n'a vu personne. Il est fier comme un paon. Mais vous avez certainement fait sa conquête, car ce n'est probablement pas pour moi qu'il passe sous nos fenêtres deux fois par jour depuis que vous êtes ici... Il vous aime...

Ces derniers mots réveillèrent la comtesse comme par magie. Elle laissa échapper un geste et un sourire qui étonnèrent la marquise. Loin de témoigner cette satisfaction instinctive, ressentie même par la femme la plus sévère quand elle apprend qu'elle fait un malheureux, le regard de Julie fut terne et froid. Son visage indiquait un sentiment de répulsion voisin de l'horreur. Cette proscription n'était pas celle dont une femme aimante frappe le monde entier au profit d'un seul être; alors elle sait rire et plaisanter... Non, Julie était en ce moment comme une personne à qui le souvenir d'un danger trop vivement présent en fait ressentir encore la douleur.

La marquise, bien convaincue que sa nièce n'aimait pas son neveu, fut stupéfaite en découvrant qu'elle n'aimait personne. Elle trembla d'avoir à reconnaître en Julie un cœur désenchanté, une jeune femme à qui l'expérience d'un jour, d'une nuit peut-être, avait suffi pour apprécier la nullité de Victor.

Si elle le connaît, c'est fini! se dit-elle.

Alors elle se proposait déja de la convertir aux doctrines monarchiques du siècle de Louis XV; mais quelques heures plus tard, elle apprit, ou plutôt elle devina la situation assez commune à laquelle la comtesse devait sa mélancolie.

Julie, devenue tout à coup pensive, se retira chez elle plus tôt que de coutume. Quand sa femme de chambre l'eut déshabillée et l'eut laissée prête à se coucher, elle resta devant le feu, plongée dans une duchesse de velours jaune, meuble antique, aussi favorable

aux affligés qu'aux gens heureux. Elle pleura, elle soupira, elle pensa; puis, elle prit une petite table, chercha du papier, et se mit à écrire.

Les heures passèrent vite, car cette confidence paraissait coûter beaucoup à la comtesse, et chaque phrase amenait des torrens de pensées, de longues rêveries.

Tout à coup la jeune femme s'arrêta, fondit en larmes, et en ce moment toutes les horloges sonnèrent deux heures. Sa jeune tête, aussi lourde que celle d'une mourante, s'inclina sur son sein; mais quand elle la releva, elle vit devant elle sa vieille tante, qui ressemblait à un personnage détaché soudain de la tapisserie dont les murs étaient garnis.

— Qu'avez-vous donc, ma petite?.... dit la marquise; pourquoi veiller si tard, et surtout pourquoi pleurer à votre âge, et toute seule?...

Elle s'assit sans autre cérémonie, dévorant la lettre des yeux.

— Vous écrivez à votre mari?...

— Sais-je où il est!... reprit la comtesse.

La tante prit le papier, et le lut. Elle avait apporté ses lunettes. Il y avait préméditation. L'innocente créature lui laissa prendre sa lettre sans faire la moindre observation. Ce n'était pas un défaut de dignité ou quelque sentiment de culpabilité secrète qui lui ôtait ainsi toute énergie; non, sa tante se rencontra là dans un de ces momens de crise où l'ame est sans ressort.

Comme une jeune fille vertueuse qui accable un amant de dédains, mais qui, le soir, se trouve si triste, si abandonnée, qu'elle le désire et veut un cœur, un asile où déposer ses douleurs, Julie laissa violer sans mot dire le cachet que la délicatesse imprime à une lettre même ouverte.

Elle resta pensive pendant que la marquise lisait.

« Oh! ma Louisa, pourquoi me réclamer tant de fois l'accomplissement de la plus imprudente promesse que puissent se faire deux jeunes filles ignorantes et modestes? Tu te demandes souvent, m'écris-tu, pourquoi je n'ai répondu depuis six mois que par un morne silence à tes interrogations curieuses?..... Ma chère, tu devineras peut-être le secret de mes refus en apprenant les mystères que je vais trahir. Je les aurais à jamais ensevelis dans le

fond de mon cœur, si tu ne m'avertissais pas de ton prochain mariage.

« Tu vas te marier, Louisa?..... Cette pensée me fait frémir. O pauvre petite, marie-toi, et dans quelques mois, un de tes plus poignans regrets te viendra du souvenir de ce que nous étions naguère, quand un soir, à Ecouen, parvenues toutes deux sous les grands chênes de la montagne, nous contemplâmes la belle vallée que nous avions à nos pieds, et que nous y admirâmes les rayons du soleil couchant, dont les reflets nous enveloppaient.

« Nous nous assîmes sur un quartier de roches, et tombâmes dans un ravissement auquel succéda une douce mélancolie. Tu trouvas la première que ce soleil lointain nous parlait d'avenir. Nous étions bien curieuses et bien folles alors! Te souviens-tu de toutes nos extravagances? Nous nous embrassâmes comme deux amans, disions-nous, et nous nous jurâmes que la première mariée de nous deux raconterait fidèlement à l'autre ces secrets d'hyménée, ces joies que nos ames enfantines nous peignaient si délicieuses.

« Cette soirée fera ton désespoir, Louisa, car alors tu étais jeune, belle, insouciante, sinon heureuse, et un mari te rendra en peu de temps ce que je suis déjà, — laide, souffrante et vieille.

« Te dire combien j'étais fière, vaine et joyeuse d'épouser le colonel Victor d'Aiglemont, ce serait une folie! et même comment te le dirai-je? je ne me souviens plus de moi-même. En peu d'instans mon enfance est devenue comme un songe.

« Ma contenance pendant la journée solennelle qui consacrait un lien dont j'ignorais l'étendue, n'a pas été exempte de reproches. Mon père a cherché plus d'une fois à réprimer ma gaieté, car je témoignais des joies qu'on trouvait inconvenantes, et mes discours révélaient de la malice justement parce qu'ils étaient sans malice. Je faisais mille enfantillages avec ce voile nuptial, avec cette robe et ces fleurs!...

« Restée seule le soir dans la chambre où j'avais été conduite avec apparat, je méditai quelque espiéglerie pour intriguer Victor, et en attendant qu'il vînt, j'avais des palpitations de cœur semblables à celles qui me saisissaient autrefois en ces jours solennels du 31 décembre, quand, sans être aperçue, je me glissais dans le salon où les étrennes étaient entassées.

« Lorsque mon mari entra, qu'il me chercha, le rire étouffé que je fis entendre sous les mousselines dont je m'étais enveloppée, a été le dernier éclat de cette gaieté douce qui anima les jeux de notre enfance. »

Quand la marquise eut achevé de lire cette lettre qui, commençant ainsi, contenait de bien tristes observations, elle posa lentement ses lunettes sur la table, y remit aussi la lettre; puis fixant sur sa nièce deux yeux verts dont l'âge n'avait pas affaibli le feu clair et perçant :

— Ma petite, dit-elle, une femme mariée ne doit pas écrire ainsi à une jeune personne.....

— C'est ce que je pensais, répondit Julie avec un accent déchirant, j'avais honte de moi pendant que vous la lisiez....

— Si à table un mets ne nous semble pas bon, il n'en faut dégoûter personne, mon enfant, reprit la vieille avec bonhomie, surtout, lorsque depuis Ève jusqu'à nous, le mariage a paru chose si excellente...

Julie saisit la lettre, et la jeta au feu.

— Vous n'avez plus de mère?... dit la marquise.

La comtesse tressaillit, et pleura, puis elle leva doucement la tête et la baissa comme pour dire :

— J'ai déjà regretté plus d'une fois ma mère, depuis un an.....

Elle regarda sa tante, et un frisson de joie sécha ses larmes quand elle aperçut l'air de bonté qui animait cette vieille figure. Elle tendit sa jeune main à la marquise, qui semblait la solliciter, et quand leurs doigts se pressèrent, ces deux femmes achevèrent de se comprendre.

— Pauvre orpheline!... ajouta la marquise.

Ce mot fut un dernier trait de lumière pour Julie. Elle crut entendre la voix prophétique de son père.

— Vous avez les mains brûlantes.... demanda la vieille femme. Est-ce qu'elles sont toujours ainsi?

— La fièvre ne m'a quittée que depuis sept à huit jours seulement, répondit-elle.

— Vous aviez la fièvre, et vous me le cachiez?...

— Je l'ai depuis un an... dit Julie avec une sorte d'anxiété pudique.

— Ainsi, mon bon petit ange, reprit la marquise, le mariage a été jusqu'à présent comme une longue douleur pour vous?...

La jeune femme n'osa répondre; mais elle fit un geste affirmatif qu'il lui fut impossible de réprimer.

— Vous êtes donc malheureuse?...

— Oh! non, ma tante!... Victor m'aime à l'idolâtrie, et je l'adore; il est si bon!

— Eh bien!... vous l'aimez, et vous le fuyez, n'est-ce pas?

— Oui... quelquefois...

— N'êtes-vous pas souvent troublée dans la solitude par la crainte qu'il ne vienne vous y surprendre?

— Hélas! oui, ma tante; mais je l'aime bien, je vous assure!...

— Ne vous accusez-vous pas en secret vous-même de ne pas partager son bonheur? et, parfois, ne pensez-vous point que l'amour légitime ne pardonne peut-être pas plus qu'une passion criminelle?

— Oh! c'est cela!... dit-elle en pleurant, vous avez donc tout deviné! Je suis une énigme à mes propres yeux!... Mes sens sont engourdis. Je suis sans idée... Enfin, je vis difficilement. Il y a au milieu de mon ame une indéfinissable appréhension qui glace mes sentimens, et me jette dans une torpeur continuelle. Je suis sans voix pour me plaindre, et sans paroles pour exprimer mes peines.

— Enfantillages, niaiseries que tout cela!... s'écria la tante.

Et en ce moment, un gai sourire anima son visage desséché.

— Et vous aussi vous riez?... dit avec désespoir la jeune femme.

— J'ai été ainsi!... reprit promptement la marquise. Maintenant que Victor vous a laissée seule, n'êtes-vous pas redevenue jeune fille, gaie, tranquille, sans plaisirs, mais sans souffrances?

Julie ouvrit de grands yeux hébétés.

— Enfin, mon ange, vous adorez Victor, n'est-ce pas?... mais vous aimeriez mieux être sa sœur que sa femme?...

— Eh bien! oui, ma tante!... Mais pourquoi sourire?...

— Oh!... vous avez raison, ma pauvre enfant!... Il n'y a, dans tout ceci, rien de bien gai. L'avenir serait pour vous gros de plus d'un malheur, si je ne vous avais pas prise sous ma protection, et si ma vieille expérience n'avait pas su deviner la cause innocente de vos chagrins... Mon neveu ne méritait pas son bonheur... le

sot! Sous le règne de notre bien-aimé Louis XV, une jeune femme, qui se serait trouvée dans la situation où vous êtes, aurait bientôt pu punir son mari. L'égoïste! Les militaires de ce tyran impérial sont tous de vilains ignorans; il prennent la brutalité pour de la galanterie; ils ne connaissent pas plus les femmes qu'ils ne savent faire l'amour; ils croient que parce qu'ils vont se faire tuer le lendemain, ils sont dispensés d'avoir des égards et des attentions pour nous... Autrefois l'on savait aussi bien aimer que mourir à propos...Allez, ma nièce, je vous le formerai!... je ferai cesser le triste désaccord qui vous mènerait l'un et l'autre à la haine, au désespoir, et vous, à la mort peut-être.

Julie écoutait la vieille marquise avec autant d'étonnement que de stupeur. — Elle était surprise en entendant des paroles dont elle pressentait la sagesse plutôt qu'elle ne la comprenait; elle était effrayée en retrouvant, sous une forme plus douce, l'arrêt porté par son père sur Victor, dans la bouche d'une parente pleine d'expérience.

Ayant peut-être une vive intuition de l'avenir, et appréhendant déjà pour le malheur qui l'attendait, elle fondit en larmes, et se jeta dans les bras de la vieille marquise, en lui disant.

— Soyez ma mère!...

La tante ne pleura pas, parce que les femmes de l'ancienne monarchie ont peu de larmes dans les yeux. Autrefois l'amour, et plus tard la révolution, les ont familiarisées avec les plus terribles et les plus poignantes péripéties, en sorte qu'elles conservent au milieu des dangers de la vie une dignité froide, une affection sincère, mais sans expansibilité, qui leur permet d'être toujours fidèles à l'étiquette, et à cette noblesse dans les choses de la vie, que les mœurs nouvelles ont eu le grand tort de répudier.

Mais la marquise prit la jeune femme dans ses bras, la baisa au front avec une certaine tendresse, une grace particulière, qui souvent se trouvent plutôt dans les manières et les habitudes de ces femmes d'ancienne aristocratie que dans leur cœur. Elle cajola sa nièce par de douces paroles, lui promit un heureux avenir, la berça par des promesses d'amour, l'aidant à se coucher, comme si elle eût été sa fille, une fille chérie, en qui elle eût revécu, et dont elle épousât la situation, les pensées, l'espoir et les chagrins.

Elle se revoyait jeune, elle se retrouvait inexpériente et jolie en sa nièce.

La comtesse s'endormit heureuse d'avoir rencontré une amie, une mère, à qui, désormais, elle pourrait tout dire.

Le lendemain matin, au moment où la tante et la nièce s'embrassaient avec cette cordialité profonde et cet air d'intelligence qui prouvent un progrès dans le sentiment, une cohésion plus parfaite entre deux ames, elles entendirent le pas d'un cheval au dehors, tournèrent la tête en même temps et virent le jeune lord anglais qui passait lentement, selon son habitude. Il paraissait avoir fait une certaine étude de la vie que menaient ces deux femmes solitaires; et jamais il ne manquait à se trouver à leur déjeuner et à leur dîner. Son cheval ralentissait le pas sans avoir besoin d'en être averti; et, pendant le temps qu'il mettait à franchir l'espace que prenaient les deux fenêtres de la salle à manger, sir Arthur jetait un regard mélancolique, la plupart du temps dédaigné par la comtesse, qui n'y faisait aucune attention. La marquise seule, obéissant à ces curiosités de la vie retirée et sans évènemens qui rend la province si triste et pleine de petitesses dont un esprit même supérieur se garantit difficilement, la marquise s'était fait un amusement de l'amour timide et sérieux que ressentait l'Anglais. Ces regards périodiques étaient devenus comme une habitude pour elle, et chaque jour de nouvelles plaisanteries attestaient le passage de sir Arthur.

En se mettant à table, les deux femmes le regardèrent simultanément, et les yeux de Julie et de sir Grenville se rencontrèrent cette fois avec une telle précision de mouvement et de sentiment, que la jeune femme rougit. Aussitôt l'Anglais pressa son cheval, qui partit au galop.

— Mais, madame, dit Julie à sa tante, que faut-il faire? Il doit être constant pour les gens qui voient passer sir Arthur, que je suis...

— Oui, répondit la marquise, en l'interrompant.

— Hé bien! ne pourrais-je pas lui faire dire de ne pas se promener ainsi?...

— Ne serait-ce pas lui donner lieu de penser qu'il est dangereux?..... Et d'ailleurs, pouvez-vous empêcher un homme d'aller

et venir où bon lui semble. Demain nous ne mangerons plus dans cette salle, et, ne nous y voyant plus, le lord discontinuera de vous aimer par la fenêtre... Voilà, ma chère enfant, comment se comporte une femme qui a l'usage du monde.

Mais le malheur de Julie devait être complet. A peine les deux femmes se levaient-elles de table, que le valet-de-chambre de Victor arriva soudain. Il venait de Bourges à franc étrier, par des chemins détournés, et apportait à la comtesse une lettre de son mari. Victor avait rejoint l'empereur; il annonçait à sa femme la chute du trône impérial, la prise de Paris, et l'enthousiasme qui éclatait en faveur des Bourbons sur tous les points de la France; mais ne sachant comment pénétrer jusqu'à Tours, il la priait de venir en toute hâte à Orléans, où il espérait se trouver avec des passeports pour elle. Ce valet-de-chambre, ancien militaire, devait l'accompagner de Tours à Orléans, route que Victor croyait encore libre.

— Madame, vous n'avez pas un instant à perdre, dit le valet de chambre; les Prussiens, les Autrichiens et les Anglais vont faire leur jonction à Blois ou à Orléans...

En quelques heures la jeune femme fut prête, et partit dans une vieille voiture de voyage appartenant à sa tante.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas à Paris avec nous, dit-elle en embrassant la marquise; maintenant que les Bourbons...

— Oh! j'y serais allée sans cela, ma pauvre petite! Mes conseils vous sont trop nécessaires à Victor et à vous. Aussi vais-je faire toutes mes dispositions pour vous y rejoindre.

Julie partit accompagnée de sa femme-de-chambre et du vieux militaire, qui galopait à côté de la chaise, et veillait à la sécurité du voyage.

Il était nuit, et Julie arrivait à un relais en avant de Blois, lorsque, inquiète d'entendre une voiture qui marchait derrière la sienne, et ne l'avait pas quittée depuis Amboise, elle se mit à la portière, afin de voir quels étaient ses compagnons de voyage. Le clair de lune lui permit d'apercevoir sir Arthur, debout, à trois pas d'elle, les yeux attachés sur sa chaise. Leurs regards se rencontrèrent fatalement. La comtesse se rejeta vivement au fond de sa voiture, mais avec un sentiment de peur qui la fit palpiter. Elle tremblait, et, comme la plupart des jeunes femmes réellement in-

nocentes et sans expérience, elle croyait qu'être aimée par un autre, c'était être déjà coupable. Elle ressentait une terreur instinctive, que lui donnait peut-être la conscience de sa faiblesse devant une si audacieuse agression. Une des plus fortes armes de l'homme est ce pouvoir terrible d'occuper de lui-même une femme, dont l'imagination, naturellement mobile, s'effraie ou s'offense de sa poursuite.

La comtesse, se souvenant du conseil de sa tante, resta pendant le reste du voyage au fond de sa chaise de poste, sans oser en sortir. Mais à chaque relais elle entendait l'Anglais se promenant le long des deux voitures; et, sur la route, le bruit importun de sa calèche retentissait incessamment aux oreilles de Julie.

La jeune femme pensa bientôt qu'une fois réunie à son mari il saurait faire cesser cette singulière persécution.

— Mais s'il ne m'aimait pas, cependant!...

Cette réflexion fut la dernière de toutes.

Et arrivant à Orléans, la chaise de poste fut arrêtée par les Prussiens, conduite dans la cour d'une auberge, et gardée par des soldats. La résistance était impossible, et les étrangers firent comprendre aux trois voyageurs qu'ils avaient reçu la consigne de ne laisser sortir personne de la voiture.

La comtesse pleurait. Elle resta deux heures environ prisonnière, au milieu de soldats qui fumaient, qui riaient, et parfois la regardaient avec autant de curiosité que d'insolence. Enfin elle les vit s'écarter de la voiture avec une sorte de respect en entendant le bruit de plusieurs chevaux, et bientôt une troupe d'officiers supérieurs étrangers, à la tête desquels était un général autrichien, entoura la chaise de poste.

— Madame, lui dit-il, agréez nos excuses; il y a eu erreur. Vous pouvez continuer sans crainte votre voyage, et voici un passeport qui vous évitera désormais toute espèce d'avanie...

La comtesse prit le papier en tremblant, et balbutia de vagues paroles.

Elle voyait près du général sir Arthur en costume d'officier anglais. Le jeune lord était tout à la fois joyeux et mélancolique, détournait la tête, et n'osait regarder Julie qu'à la dérobée.

C'était sans doute à lui qu'elle devait cette délivrance soudaine.

Grace au passe port, elle parvint à Paris sans aventure fâcheuse. Elle y retrouva son mari, qui, délié de son serment de fidélité par l'empereur, avait été merveilleusement bien accueilli, et employé par le comte d'Artois, nommé lieutenant-général du royaume par son frère Louis XVIII. Victor eut un grade éminent dans les gardes-du-corps ; mais au milieu des fêtes qui marquaient le retour des Bourbons, un malheur bien profond, et qui devait influer sur sa vie, assaillit la pauvre Julie... elle perdit la marquise de Belorgey.

La vieille dame était morte de joie en revoyant le duc d'Angoulême.

Ainsi, la seule personne au monde à laquelle son âge donnait droit d'être écoutée de Victor, et qui, par d'adroits conseils, pouvait rendre l'accord de la femme et du mari plus parfait, cette personne était morte. Julie sentit toute l'étendue de sa perte. Il y avait plus qu'elle-même entre elle et son mari.... Jeune et timide, elle préférait la souffrance à la plainte, et la perfection même de son caractère s'opposait à se soustraire à ses devoirs.

La comtesse ne vit plus sir Arthur.

III.

La Mère.

Il se rencontre beaucoup d'hommes dont la nullité profonde est un secret pour la plupart des gens qui les connaissent. Leur rang, une haute naissance, d'importantes fonctions, s'ils en exercent, un certain vernis de politesse, une grande réserve dans leur conduite, ou les prestiges de la fortune, sont, pour eux, comme des gardes qui empêchent les critiques de pénétrer jusqu'à leur intime existence. Ils ressemblent aux rois, dont la véritable taille, le caractère et les mœurs ne peuvent jamais être bien connus ou appréciés, parce qu'ils sont vus de trop loin ou de trop près. Ces personnages à mérite factice interrogent au lieu de parler, ont l'art de mettre les autres en scène pour éviter de poser devant eux ; par une heu-

reuse adresse, ils tirent le fil de toutes vos passions, de vos intérêts; et, se jouant ainsi des hommes qui leur sont réellement supérieurs, ils en font des marionnettes; ils obtiennent le triomphe naturel de la pensée, une et fixe, sur la variété, sur la rapidité de la pensée. Aussi, pour juger ces grands politiques vides, pour peser ces valeurs négatives, l'observateur doit-il avoir un esprit plus subtil que supérieur, plutôt de la patience que de la portée dans la vue, plus de finesse et de tact que d'élévation et de grandeur dans les idées.

Cependant, si ces usurpateurs ont l'habileté de défendre leurs côtés faibles et de paraître redoutables au milieu du monde, il leur est bien difficile de tromper leurs femmes, leurs mères, leurs enfans ou l'ami de la maison; mais presque toujours ces personnes leur gardent religieusement le secret sur une chose qui touche en quelque sorte à l'honneur commun, et souvent elles les aident même à en imposer au monde.

Il y a donc beaucoup de niais qui passent pour des hommes supérieurs, grace à ces conspirations domestiques; mais ils compensent le nombre d'hommes supérieurs qui passent pour des niais, en sorte que l'état social a toujours la même masse de capacités apparentes.

Si vous songez maintenant au rôle que doit jouer une femme d'esprit et de sentiment, sans cesse en présence d'un mari de cette trempe, n'apercevez-vous pas des existences pleines de douleurs et de dévouement dont rien ici-bas ne saurait récompenser des cœurs pleins d'amour et de délicatesse?

S'il se rencontre une femme forte dans cette terrible situation, elle en sort par un crime, comme fit Catherine II, si abusivement nommé *la Grande*; mais, comme toutes les femmes ne sont pas assises sur un trône, elles se vouent, la plupart, à des malheurs domestiques qui, pour être obscurs, n'en sont pas moins terribles. Beaucoup finissent par vouloir ici-bas des consolations immédiates aux maux qu'elles souffrent, et souvent elles ne font que changer de peines, lorsqu'elles veulent rester fidèles à leurs devoirs. Ces réflexions sont toutes applicables à l'histoire secrète de Julie.

Tant que Napoléon resta debout, le comte d'Aiglemont, colonel comme tant d'autres, bon officier d'ordonnance, intrépide à rem-

plir une mission dangereuse, mais incapable d'un commandement de quelque importance, n'excita nulle envie, passa pour un des braves que favorisait l'empereur, et fut ce que les militaires nomment vulgairement *un bon enfant*. La restauration lui ayant rendu le titre de marquis et des biens considérables, il suivit les Bourbons à Gand. Cet acte de logique et de fidélité fit mentir l'horoscope que jadis son beau-père lui avait tiré, en disant qu'il mourrait colonel; au second retour, il fut nommé lieutenant-général.

Redevenu marquis, M. d'Aiglement eut l'ambition d'arriver à la pairie. Alors il adopta les maximes et la politique du *Conservateur*, s'enveloppa d'une dissimulation qui ne cachait rien, devint grave, interrogateur, peu parleur; il passa pour un homme très profond. Retranché sans cesse dans les formes de la politesse, muni de formules, retenant et prodiguant les phrases toutes faites qui se frappent régulièrement à Paris pour payer les sots en petite monnaie, il fut réputé homme de goût et de savoir. Entêté dans ses opinions aristocratiques, il fut cité comme ayant un beau caractère. Si, par hasard, il devenait insouciant et gai comme il l'était jadis, l'insignifiance et la niaiserie de ses propos avaient une valeur diplomatique.

— Oh! il ne dit que ce qu'il veut dire!.... pensaient de très honnêtes gens.

Il était aussi bien servi par ses qualités que par ses défauts. Sa bravoure lui donnait une haute réputation militaire que rien ne démentait, parce qu'il n'avait jamais commandé en chef. Sa figure mâle et noble exprimait des pensées larges, et sa physionomie n'était une imposture que pour sa femme. En entendant tout le monde rendre justice à ses talens postiches, le marquis d'Aiglemont finit par se persuader à lui-même qu'il était un des hommes les plus remarquables de la cour, où, grace à ses dehors, il sut plaire, et où l'on crut de lui ce qu'il en croyait de lui-même.

Mais, devenant modeste au logis, il y sentait instinctivement la supériorité de sa femme, toute jeune qu'elle fût; et, de ce respect involontaire qu'il lui portait, naquit un pouvoir occulte dont la marquise se trouva forcément investie, malgré tous ses efforts pour en repousser le fardeau. Conseil de son mari, elle en dirigeait les actions et la fortune. Cette influence contre nature était

pour elle une espèce d'humiliation et la source de bien des peines qu'elle ensevelissait dans son cœur.

D'abord, elle avait assez le sentiment de la femme pour comprendre qu'il est bien plus beau d'obéir à un homme de talent que de conduire un sot, et qu'une femme obligée de penser et d'agir en homme n'est plus ni femme ni homme, abdique toutes les graces de son sexe en en perdant les malheurs, et n'acquiert aucun des priviléges dont nos mœurs et nos lois ont doté les plus forts.

Puis, il y avait une bien amère dérision au fond de son existence. N'était-elle pas obligée d'honorer une idole creuse, de protéger elle-même un homme qui, pour salaire d'un dévouement de toutes les heures, lui jetait l'amour égoïste d'un mari; ne voyait en elle que la femme; ne daignait pas, ou ne savait pas, injure tout aussi profonde, s'inquiéter de ses plaisirs, ni d'où venaient et sa tristesse et son dépérissement? Comme la plupart des maris, il plaignait sa femme, tout en l'accusant de faiblesse. Il demandait compte au sort ou au hasard de lui avoir donné pour épouse une jeune fille maladive; et, s'il y avait une victime, c'était lui. La marquise, chargée de tous les malheurs, de toutes les difficultés de cette triste existence, devait sourire encore à son maître imbécille, parer de fleurs une maison de deuil, et afficher le bonheur sur un visage pâli par de secrets supplices.

Cette responsabilité d'honneur, cette abnégation magnifique, donnèrent insensiblement à la jeune marquise une dignité d'épouse, une conscience de vertu, qui lui servirent de sauve-garde contre les dangers du monde. Puis, pour sonder le cœur humain à fond, peut-être le malheur intime et caché par lequel son premier, son naïf amour de jeune fille, était couronné, lui faisait-il prendre en horreur les passions; peut-être n'en concevait-elle pas le bonheur, l'entraînement et les enivrantes espérances qui font méconnaître à certaines femmes les lois de sagesse, les principes de vertu sur lesquels la société repose.

Oubliant comme un songe les douceurs et la tendre harmonie que la vieille expérience de madame de Belorgey lui avait promises, elle attendait avec résignation la fin de ses peines en espérant mourir jeune. Depuis son retour de Touraine, sa santé s'était chaque jour affaiblie, et la vie semblait lui être mesurée par

la souffrance, souffrance élégante d'ailleurs, maladie presque voluptueuse en apparence, et qui pouvait passer, aux yeux de bien des gens, pour une fantaisie de petite maîtresse.

Les médecins avaient condamné la marquise à rester couchée sur un divan; elle s'y étiolait au milieu des fleurs dont elle était entourée, et qui se fanaient comme elle. Sa faiblesse lui interdisait la marche et le grand air; elle ne sortait que dans une voiture fermée. Sans cesse environnée de toutes les merveilles de notre luxe et de notre industrie modernes, elle ressemblait moins à une malade qu'à une reine indolente. Quelques amis, amoureux peut-être de son malheur et de sa faiblesse, sûrs de toujours la trouver chez elle, et spéculant sans doute aussi sur sa bonne santé future, venaient lui apporter les nouvelles, l'instruire des milles petits évènemens qui rendent à Paris l'existence si variée. Sa mélancolie, quoique grave et profonde, était donc la mélancolie de l'opulence, une richesse misérable, une belle fleur rongée par un insecte noir.

Si, parfois, elle allait dans le monde, c'était pour obéir aux exigences de la position à laquelle aspirait son mari. Sa voix et la perfection de son chant pouvaient lui permettre d'y recueillir des applaudissemens dont une jeune femme est presque toujours flattée; mais, pour elle, ses succès dans le monde étaient vides: elle ne les rapportait à aucune espérance, à aucun sentiment.... Son mari n'aimait pas la musique. Enfin, elle se trouvait presque toujours gênée dans les salons où sa beauté lui attirait tous les regards. Sa situation excitait une sorte de compassion cruelle, une curiosité triste. Elle était atteinte d'une inflammation assez ordinairement mortelle, dont les femmes parlent en secret, et à laquelle notre néologisme n'a pas encore su trouver de nom; or, malgré le silence au sein duquel sa vie s'écoulait, sa souffrance n'était un secret pour personne; et toujours jeune fille, en dépit du mariage, les moindres regards la rendaient honteuse. Aussi, pour éviter de rougir, n'apparaissait-elle jamais que riante, gaie, belle, affectant une fausse joie, se trouvant toujours bien, et prévenant les questions sur sa santé par de pudiques mensonges.

Cependant, en 1817, un événement contribua beaucoup à modifier l'état déplorable dans lequel Julie avait été plongée jusqu'alors. Elle eut une fille; elle voulut la nourrir; et, pendant deux années,

les distractions vives et les plaisirs que donnent les soins maternels, la sollicitude qu'ils exigent, lui firent une vie moins malheureuse. Elle se sépara nécessairement de son mari; les médecins lui pronostiquèrent une meilleure santé; mais la marquise ne voulut pas croire à ces présages hypothétiques; et, comme toutes les personnes pour lesquelles la vie n'a point de douceur, peut-être voyait-elle dans la mort un heureux dénouement,

Au commencement de l'année 1819, la vie lui fut plus cruelle que jamais; car, au moment où elle s'applaudissait du bonheur négatif qu'elle avait su conquérir, elle entrevit d'effroyables abîmes. Victor s'était, par degrés, déshabitué d'elle, et ce refroidissement d'une affection déjà si tiède et peut-être égoïste, pouvait amener plus d'un malheur que son tact fin et sa prudence lui faisaient prévoir. Quoiqu'elle fût certaine de conserver un grand empire sur son mari, et d'en avoir obtenu pour toujours l'estime, elle craignait l'influence des passions sur un homme aussi nul, aussi vaniteusement irréfléchi.

Souvent ses amis la surprenaient livrée à de longues méditations, et les moins clairvoyans lui en demandaient le secret en plaisantant, comme si une jeune femme pouvait ne songer qu'à des frivolités. Il y a presque toujours un sens profond dans les pensées d'une mère de famille : le malheur nous mène à la rêverie, aussi bien que le bonheur vrai.

Parfois, en jouant avec sa fille, Julie la regardait d'un œil sombre, et cessait de répondre à ces interrogations enfantines qui font tant de plaisir aux mères, pour demander compte à sa destinée du présent et de l'avenir; alors, ses yeux se mouillaient de larmes, quand soudain un cruel souvenir lui rappelait la scène de la revue aux Tuileries. Les prévoyantes paroles de son père retentissaient derechef à son oreille, et sa conscience lui reprochait d'en avoir méconnu la sagesse : de cette désobéissance folle, venaient tous ses malheurs, et souvent elle ne savait, entre tous, lequel était le plus rude.

Non-seulement les doux trésors de son ame restaient ignorés, mais elle ne pouvait jamais parvenir à se faire comprendre de son mari, même dans les choses les plus ordinaires de la vie. Puis, elle sentait la faculté d'aimer, toujours aussi forte, aussi active en elle

que jadis; et l'amour permis, l'amour conjugal, s'était évanoui sous la souffrance et dans la pitié. Elle avait pour son mari cette compassion voisine du mépris qui flétrit à la longue tous les sentimens. Enfin, ses conversations avec quelques amis, les exemples, et certaines aventures du grand monde, lui apprenaient que sa vie n'aurait pas dû s'écouler ainsi, qu'il y avait un bonheur à goûter; et Julie devinait, par toutes les blessures qu'elle avait reçues, les plaisirs profonds et purs qui unissent si parfaitement les ames fraternelles.

Dans le tableau que sa mémoire lui faisait du passé, la figure candide de sir Arthur se dessinait toujours plus pure et plus belle, mais rapidement; elle n'osait s'arrêter à ce souvenir : le silencieux et timide amour du jeune Anglais était le seul évènement qui eût laissé des vestiges dans ce cœur sombre et solitaire. Peut-être toutes les espérances trompées, tous les désirs avortés, qui chaque jour attristaient davantage l'esprit de Julie, se reportaient-ils, par un jeu naturel de l'imagination, sur cet homme, dont les manières, les sentimens et le caractère paraissaient lui offrir tant de sympathie avec les siens. Mais cette pensée avait toujours l'apparence d'un songe, d'un caprice : c'était un rêve impossible, toujours clos par des soupirs; et Julie se réveillait plus malheureuse, sentant encore mieux ses douleurs latentes après les avoir endormies sous les ailes d'un bonheur imaginaire.

Parfois, ses plaintes prenaient un caractère de folie et d'audace; elle voulait des plaisirs à tout prix; mais plus souvent elle restait en proie à je ne sais quel engourdissement stupide; elle écoutait sans comprendre, ou elle avait des pensées si vagues, si indécises, qu'elle n'eût pas trouvé de langage pour les rendre. Froissée dans ses plus intimes volontés, dans les mœurs que, jeune fille, elle avait rêvées jadis, elle était obligée de dévorer ses larmes, car à qui se serait-elle plaint? de qui pouvait-elle être entendue? Puis, elle avait cette extrême délicatesse, si belle chez les femmes, cette ravissante pudeur de sentiment, qui consiste à taire une plainte inutile, à ne pas prendre un avantage quand le triomphe doit humilier le vainqueur et le vaincu. Julie essayait de donner sa capacité, ses propres vertus à son mari; elle se vantait de goûter un bonheur qu'elle n'avait pas, et toute sa finesse de femme était em-

ployée en pure perte à des ménagemens ignorés de celui-là même dont ils perpétuaient le despotisme. Par momens, elle était ivre de malheur, et sans idée, sans frein; mais heureusement, une piété vraie la ramenait à une espérance suprême; elle se réfugiait dans la vie future, et cette admirable croyance lui faisait accepter de nouveau sa tâche douloureuse. Ces combats si terribles, ces déchiremens intérieurs, ces longues mélancolies étaient inconnus, sans gloire; nulle créature ne recueillait les regards ternes, les larmes amères jetés par Julie au hasard et dans la solitude.

Les dangers de la situation critique à laquelle la marquise était insensiblement arrivée par la force des circonstances, se révélèrent à elle dans toute leur gravité pendant une soirée du mois de janvier 1820.

Quand deux époux se connaissent parfaitement, qu'ils ont pris une longue habitude d'eux-mêmes, que la femme, sachant interpréter les moindres gestes de son mari, s'occupe à pénétrer les sentimens on les choses qu'il lui cache, alors des lumières soudaines éclatent souvent après des réflexions ou des remarques précédentes, dues au hasard, ou primitivement faites avec insouciance. Une femme se réveille souvent tout à coup sur le bord ou au fond d'un abîme.

Ainsi, la marquise, heureuse d'être seule depuis quelques jours, devina le secret de sa solitude.

Inconstant ou lassé, généreux ou plein de pitié pour elle, son mari ne lui appartenait plus.

En ce moment, elle ne pensa plus à elle, à ses souffrances, à ses sacrifices : elle ne fut plus que mère, elle ne vit plus que la fortune, l'avenir, le bonheur de sa fille... sa fille, le seul être d'où lui vînt quelque félicité, son Hélène, seul lien qui l'attachât à la vie!..... Maintenant, Julie voulait vivre pour préserver son enfant du joug effroyable sous lequel une marâtre pouvait étouffer la vie de cette chère créature.

A cette sinistre prévision de l'avenir, elle tomba dans une de ces méditations ardentes qui dévorent des années entières d'existence. Entre elle et son mari, désormais, il devait se trouver tout un monde de pensées dont elle seule porterait le poids; jusqu'alors, sûre d'être aimée autant que Victor pouvait aimer, elle s'était dé-

vouée à un bonheur qu'elle ne partageait pas; mais aujourd'hui, n'ayant plus la satisfaction de savoir que ses larmes faisaient la joie de son mari, seule dans le monde, elle n'avait plus que le choix des malheurs. Au milieu du profond désespoir, du découragement sans bornes où elle était, dans le calme et le silence de la nuit, au moment où, quittant le divan sur lequel elle avait gémi près d'un feu presque éteint, elle allait contempler sa fille d'un œil sec, et à la lueur d'une lampe, son mari rentra.

Le marquis était gai; il baisa sa fille au front quand Julie lui eut fait admirer le sommeil de cette charmante enfant; mais il accueillit l'enthousiasme de sa femme par une phrase banale.

— A cet âge, dit-il, tous les enfans sont gentils!...

Puis il baissa les rideaux du berceau, regarda Julie, et, lui prenant la main, il l'amena près de lui sur ce divan, où tant de fatales pensées venaient de surgir.

— Vous êtes bien belle ce soir, madame d'Aiglemont!.... s'écria-t-il avec cette gaîté fausse et insupportable dont la marquise connaissait tout le vide.

— Où avez-vous passé la soirée?... lui demanda-t-elle en feignant une profonde indifférence.

— Chez madame de Roulay...

Il avait pris sur la cheminée un écran, et il en examinait le transparent avec attention. Il ne voyait même pas les traces des larmes versées par sa femme. Julie frissonna. Le langage ne suffirait pas à exprimer le torrent de pensées qui s'échappa de son cœur.

— Madame de Roulay donne un concert lundi prochain. Elle se meurt d'envie de t'avoir. Il suffit que depuis long-temps tu n'aies paru dans le monde pour qu'elle désire te voir chez elle. C'est une bonne femme! Elle t'aime beaucoup. Tu me ferais plaisir d'y venir. J'ai presque répondu de toi...

— J'irai... répondit Julie.

Le son de la voix, l'accent et le regard de la marquise, eurent quelque chose de si pénétrant, de si particulier, que, malgré son insouciance, Victor regarda sa femme avec étonnement.

Ce fut tout.

Julie avait deviné que madame de Roulay possédait le cœur de son mari.

Elle resta plongée dans une rêverie engourdissante, regardant le feu, muette, immobile. Victor faisait tourner l'écran dans ses doigts, avec l'air ennuyé d'un homme qui a été heureux ailleurs, et qui se trouve, chez lui, presque las de son bonheur. Après un ou deux bâillemens, il prit un flambeau d'une main, et de l'autre alla chercher languissamment le cou de sa femme, et voulut l'embrasser; mais Julie se baissa, lui présenta son front, et y reçut le baiser du soir, ce baiser machinal, sans amour, espèce de grimace qu'alors elle trouva odieuse.

Quand Victor eut fermé la porte, la marquise tomba sur son siége; ses jambes chancelaient; elle fondit en larmes.

Il faut avoir subi le supplice de quelque scène analogue pour comprendre tout ce que celle-ci cache de douleurs, et pour deviner les longs et terribles drames dont elle est le principe. Ces simples et niaises paroles, ces silences entre les deux époux, les gestes, les regards, la manière dont le marquis s'était assis devant le feu, l'attitude qu'il eut en cherchant à baiser le cou de sa femme, tout avait servi à faire, de cette heure, le plus tragique dénoûment de la vie solitaire et douloureuse menée par Julie.

Dans sa folie, elle se mit à genoux devant son divan, y plongea son visage comme pour ne rien voir, et pria Dieu, donnant aux paroles habituelles de son oraison un accent intime et une signification nouvelle qui eussent déchiré le cœur de son mari, s'il l'eût entendue.

Elle demeura pendant huit jours préoccupée de son avenir, plongée dans son malheur, l'étudiant, et cherchant à elle seule les moyens de ne pas mentir à son cœur, de regagner son empire sur le marquis, et de vivre assez pour veiller au bonheur de sa fille.

Alors elle résolut de lutter avec sa rivale, de reparaître dans le monde, d'y briller; de feindre pour son mari un amour qu'elle ne pouvait plus éprouver, de le séduire; et lorsqu'elle l'aurait soumis par ses artifices à son pouvoir, d'être coquette avec lui comme le sont ces capricieuses maîtresses qui se font un plaisir de tourmenter leurs amans. Ce manége odieux était le seul remède possible à ses maux. Ainsi, elle deviendrait maîtresse de ses souffrances; elle les ordonnerait, elle s'y soumettrait selon son bon plaisir; puis elle les rendrait plus rares tout en subjuguant son mari, tout en

le domptant sous un despotisme terrible. Elle n'eut plus aucun remords de lui imposer une vie difficile.

D'un seul bond, elle s'élança dans les froids calculs de l'indifférence; et, pour sauver sa fille, elle devina par une seule pensée les perfidies, les mensonges des créatures qui n'aiment pas, les tromperies de la coquetterie, et toutes les ruses atroces qui nous font haïr si profondément une femme quand nous lui découvrons tant de corruption innée. A l'insu de Julie, sa vanité féminine, son intérêt et un vague désir de vengeance s'accordèrent avec son amour maternel pour la faire entrer dans une voie mauvaise, où de nouvelles douleurs l'attendaient. Mais elle avait l'ame trop belle, l'esprit trop délicat et surtout trop de franchise pour être longtemps complice de ces fraudes. Habituée à lire tout en elle-même, au premier pas dans le vice, car ceci était du vice, sa conscience devait parler plus haut que ses passions et que ses intérêts; car, chez une jeune femme dont le cœur est encore pur, et où l'amour est resté vierge, le sentiment de la maternité même est soumis à la voix de la pudeur; la pudeur est toute la femme.

Néanmoins, Julie, n'apercevant aucun danger, aucune faute, dans sa nouvelle vie, apparut chez madame de Roulay. Sa rivale comptait voir une femme pâle et languissante; la marquise avait mis du rouge; elle se présenta dans tout l'éclat d'une parure élégante qui rehaussait encore sa beauté.

Madame de Roulay était une de ces femmes qui prétendent exercer à Paris une sorte d'empire sur la mode et sur le monde; elle dictait des arrêts, qui, reçus, dans le petit cercle où elle régnait, lui semblaient universellement adoptés; elle avait la prétention de faire des mots; elle était souverainement *jugeuse*; littérature, politique, hommes et femmes, tout subissait sa censure, et elle défiait celle des autres. Sa maison était en tout un modèle de bon goût.

Au milieu de ces salons remplis de femmes élégantes, de belles femmes, Julie triompha de madame de Roulay. Spirituelle, vive, sémillante, elle eut autour d'elle les hommes les plus distingués de l'assemblée. Pour le désespoir des femmes, sa toilette était irréprochable, et toutes la lui envièrent. La coupe de la robe, la forme

de corsage avaient une grace inconnue; Julie en avait commandé, pour elle seule, l'étoffe à Lyon, et fait détruire le dessin.

Lorsque Julie se leva pour aller au piano chanter la cavatine de *Tancredi*, les hommes accoururent de tous les salons pour entendre cette célèbre voix, muette depuis si long-temps. Un profond silence régna. La marquise éprouva une vive émotion en voyant toutes les têtes pressées aux portes, et tous les regards attachés sur elle. Cherchant son mari, elle lui lança une œillade pleine de feu, d'intelligence, et vit avec plaisir qu'en ce moment son amour-propre était extraordinairement flatté.

Toute heureuse de ce triomphe, elle ravit l'assemblée dans la première partie du morceau; jamais ni la Malibran, ni la Pasta, n'avaient fait entendre des chants aussi parfaits de sentiment et d'intonation; mais, au moment de la reprise, elle aperçut, en regardant au hasard dans les groupes, les yeux de sir Arthur, dont le regard fixe la dévorait et ne la quittait pas. Elle tressaillit vivement, et sa voix s'altéra.

Madame de Roulay s'élança de sa place vers la marquise.

— Qu'avez-vous?... ma chère!... Oh! pauvre petite... Elle est si souffrante!... Je tremblais en lui voyant entreprendre une chose au-dessus de ses forces.

La cavatine fut interrompue; Julie dépitée ne se sentit pas la force de continuer; elle subit la compassion perfide de sa rivale; toutes les femmes chuchottèrent; et, à force de discuter cet incident, elles devinèrent la lutte qui s'était établie entre la marquise et madame de Roulay, qu'elles n'épargnèrent pas dans leurs médisances.

Les bizarres pressentimens qui avaient si souvent agité Julie se trouvaient tout à coup réalisés. En s'occupant de lord Arthur, elle s'était complu à croire qu'un homme en apparence aussi doux, aussi délicat, devait être resté fidèle à son premier amour; et, parfois, elle avait pensé qu'elle était l'objet de cette belle passion, la passion pure et vraie d'un homme jeune, dont toutes les pensées appartiennent à celle qu'il aime, dont tous les momens lui sont consacrés, qui n'a point de détours, qui rougit de ce qui fait rougir une femme, qui pense comme une femme, ne lui donne point de rivales et se livre à elle sans songer à l'ambition, à la

gloire ou à la fortune. Elle avait rêvé tout cela de lord Arthur, par folie, par distraction; et, tout à coup, elle crut voir ce rêve accompli. Elle lut sur le visage presque féminin du lord anglais les pensées profondes, les mélancolies douces, les résignations douloureuses dont elle était elle-même victime. Elle se reconnut en lui. Le malheur et la mélancolie sont les interprètes les plus éloquens de l'amour, et correspondent entre deux êtres souffrans avec une incroyable rapidité. La vue intime et l'intus-susception des choses et des idées sont chez eux complètes et justes. Aussi la violence du choc que reçut la marquise lui révéla tous les dangers de l'avenir. Trop heureuse de trouver le prétexte de son trouble dans son état habituel de souffrance, elle se laissa accabler sous l'ingénieuse pitié de madame de Roulay.

L'interruption de la cavatine était un évènement dont plusieurs personnes s'entretenaient assez diversement : les unes déploraient le sort de Julie, et se plaignaient de ce qu'une femme aussi remarquable fût perdue pour le monde; les autres voulaient savoir la cause de ses souffrances et de la solitude dans laquelle elle vivait.

— Hé bien! mon cher Flesselles, disait le marquis à l'un de ses amis, tu enviais mon bonheur en voyant madame d'Aiglemont, et tu me reprochais de lui être infidèle?... Va, tu trouverais mon sort bien peu désirable, si tu restais comme moi en présence d'une jolie femme pendant une ou deux années, sans oser lui baiser la main, de peur de la lui briser. Il y a de ces bijoux délicats qui ne sont bons qu'à mettre sous verre, parce qu'il faut trop les respecter à cause de leur fragilité, de leur grace ou de leur cherté... Sors-tu souvent ton beau cheval pour lequel tu crains, m'a-t-on dit, les averses et la neige?... Voilà mon histoire... Il est vrai que je suis sûr de la vertu de ma femme; mais mon mariage est une chose de luxe. Si tu me crois marié, tu te trompes fort; et, certainement, mes infidélités sont très-légitimes.... Je voudrais bien savoir comment vous feriez à ma place?... Il y a bien des hommes qui auraient moins de ménagemens que moi. Je suis sûr, ajouta-t-il à voix basse, que ma femme ne se doute de rien... Aussi je ne me plains pas, je suis très heureux... Seulement, il n'y a rien de plus ennuyeux pour un homme sensible que de voir souffrir une pauvre créature à laquelle on est attaché...

— Tu as beaucoup de sensibilité, répondit M. de Flesselles, car tu es rarement chez toi...

Cette amicale épigramme fit rire les auditeurs; mais lord Arthur resta froid et imperturbable, en gentleman qui a pris la gravité pour base de son caractère. Le lord, interprétant peut-être en faveur de son amour les étranges paroles du mari, attendit avec patience le moment où il pourrait se trouver seul avec le marquis d'Aiglemont, et quand l'occasion s'en présenta.

— Monsieur, lui dit-il, je vois avec une peine infinie l'état de madame la marquise, et si vous saviez que, faute d'un régime particulier, elle doit mourir misérablement, je pense que vous ne plaisanteriez pas sur ses souffrances. Si je vous parle ainsi, j'y suis en quelque sorte autorisé par la certitude que j'ai de sauver madame d'Aiglemont, et de la rendre à la vie et au bonheur. Il est peu naturel qu'un homme de mon rang soit médecin, mais cela est ainsi. Or, je m'ennuie assez pour qu'il me soit indifférent de dépenser mon temps et mes voyages au profit d'un être souffrant, au lieu de satisfaire de sottes fantaisies. Les guérisons de ces sortes de malades ne sont rares que parce qu'elles exigent beaucoup de soins, de temps et de patience; il faut surtout être riche; il faut voyager, suivre scrupuleusement des prescriptions qui varient chaque jour, et qui n'ont rien de désagréable. Nous sommes tous deux riches et gentilshommes; rien ne s'oppose à ce que notre entreprise soit couronnée par un succès complet. Si cette proposition vous sourit, je vous préviens que vous pouvez l'accepter sans crainte, car vous serez à tout moment le juge de ma conduite; je n'entreprendrai rien sans vous avoir pour guide, pour conseil et surveillant.

— Il est sûr, milord, dit le marquis en riant, qu'il n'y a guère qu'un Anglais qui puisse faire une semblable proposition.... Permettez-moi de ne pas la repousser et de ne pas l'accueillir; j'y songerai. Puis, avant tout, elle doit être soumise à ma femme....

En ce moment, Julie avait reparu au piano. Elle chanta l'air de Sémiramide, *son regina, son guerriera*. Des applaudissemens unanimes, mais des applaudissemens sourds, pour ainsi dire, les acclamations polies du faubourg Saint-Germain, témoignèrent de l'enthousiasme qu'elle excita.

Lorsque M. d'Aiglemont ramena sa femme à son hôtel, Julie vit avec une sorte de plaisir douloureux le prompt succès de ses tentatives..... Son mari, réveillé par le rôle qu'elle venait de jouer, voulut l'honorer d'une fantaisie, et la prit en goût, comme il eût fait d'une actrice. Julie trouva plaisant d'être traitée ainsi, elle vertueuse et mariée; elle essaya de jouer avec son pouvoir; et, dans cette première lutte, sa bonté la fit succomber une dernière fois; mais ce fut la plus terrible de toutes les leçons que le sort lui gardait.

Vers deux ou trois heures du matin, Julie était sur son séant, sombre et rêveuse dans le lit conjugal; une lampe à lueur incertaine éclairait faiblement la chambre; le silence le plus profond y régnait; et, depuis une heure environ, la marquise, livrée à de poignans remords, versait des larmes dont il serait difficile de faire comprendre l'amertume. Il fallait avoir l'ame de Julie pour voir, comme elle, l'horreur d'une caresse calculée, tout ce qu'il y a de sinistre dans un baiser froid; espèce de prière à laquelle on ne croit plus, apostasie du cœur jointe à une sorte de prostitution. Elle se mésestimait elle-même, elle maudissait le mariage, elle aurait voulu être morte; et, sans un cri jeté par sa fille, elle se serait peut-être précipitée par la fenêtre, sur le pavé.... M. d'Aiglemont dormait paisiblement près d'elle, sans être réveillé par les larmes chaudes que sa femme laissa tomber sur lui.

Le lendemain, Julie sut être gaie. Elle trouva des forces pour paraître heureuse, et cacher, non plus sa mélancolie, mais une invincible horreur. De ce jour, elle ne se regarda plus comme une femme irréprochable; elle s'était menti à elle-même, et dès-lors elle était capable d'une dissimulation sans bornes, d'une profondeur étonnante dans le crime. Son mariage était cause de cette perversité *à priori*, sans motif, et qui ne s'exerçait encore sur rien. Elle s'était déjà demandé pourquoi elle résisterait à lord Arthur, à un amant aimé, puisqu'elle se donnait, contre son cœur et contre le vœu de la nature, à un mari qu'elle n'aimait pas. Toutes les fautes et les crimes peut-être ont pour principe un mauvais raisonnement ou quelque excès d'égoïsme. La marquise oubliait que la société ne peut exister que par nos sacrifices, et que les malheureux sans pain, obligés de respecter la propriété, ne sont pas

moins à plaindre que les femmes quand elles sont blessées dans ce qu'elles ont de plus cher.

Quelques jours après cette scène, dont le lit conjugal garda les secrets, M. d'Aiglemont présenta lord Grenville à sa femme. Julie reçut Arthur avec une politesse froide qui faisait honneur à sa dissimulation. Elle imposa silence à son cœur, elle voila ses regards, elle donna de la fermeté à sa voix; et, lorsque l'espoir d'une prompte guérison lui eut souri, que les paroles du jeune Anglais lui permirent de croire qu'elle n'aurait à redouter aucune séduction, elle n'opposa point de résistance à la volonté de M. d'Aiglemont, et tous trois partirent pour les eaux d'Aix.

IV.

La Déclaration.

Moncontour, ancien manoir, situé sur un de ces blonds rochers, au bas desquels passe la Loire, non loin de l'endroit où Julie s'était arrêtée en 1814, est un de ces petits châteaux de Touraine, blancs, jolis, à tourelles, sculptés, brodés comme une dentelle de *Malines;* un de ces châteaux mignons, pimpans, qui se mirent dans les eaux du fleuve, avec leurs bouquets de mûriers, leurs vignes, leurs chemins creux, leurs longues balustrades à jour, leurs caves en rochers, leurs festons de lierre échevelés, leurs escarpemens et leur gaîté. Les toits de Moncontour pétillent sous les rayons du soleil, tout y est ardent. Il y a mille vestiges de l'Espagne dans cette ravissante habitation : les genêts d'or, les fleurs à clochettes embaument les airs; l'air vous caresse; la terre sourit partout, et partout de douces magies enveloppent l'ame, la rendent paresseuse, amoureuse, l'amollissent et la bercent.

Cette belle et suave contrée endort les douleurs et réveille les passions. Il y a de la passion dans le ciel pur, dans les eaux scintillantes... Là, meurt plus d'une ambition, là vous vous couchez

au sein d'un tranquille bonheur comme le soleil, chaque soir, dans ses langes de pourpre et d'azur.

Par une douce soirée du mois d'août 1821, deux personnes gravissaient les chemins pierreux qui découpent les rochers sur lesquels est assis le château, et se dirigeaient vers les hauteurs pour y admirer sans doute les points de vue multipliés qu'on y découvre.

Ces deux personnes étaient Julie et lord Grenville; mais c'était une Julie toute nouvelle. La marquise avait un teint frais, de vives couleurs, les couleurs de la santé. Ses yeux, vivifiés par le bonheur, par une force secrète, puissance de vie féconde, étincelaient à travers une humide vapeur, semblable à celle qui donne aux regards des enfans d'irrésistibles attraits. Elle souriait; elle était heureuse de vivre; elle vivait; elle concevait la vie; elle marchait gaiement; et à la manière dont elle levait ses pieds mignons, il était facile de voir que nulle souffrance n'allourdissait, comme autrefois, ses moindres mouvemens, n'allanguissait ni ses regards, ni ses paroles, ni ses gestes. Sous l'ombrelle de soie blanche qui la garantissait des chauds rayons du soleil, elle ressemblait à une jeune mariée sous son voile, à une vierge prête à se livrer aux enchantemens de l'amour.

Arthur la conduisait avec un soin d'amant. Il la guidait comme on guide un enfant, la mettant dans le meilleur chemin, lui faisant éviter les pierres, lui montrant une échappée de vue, ou l'amenant devant une fleur, toujours mu par un sentiment perpétuel de bonté, par une intention délicate, une connaissance intime du bien-être de cette femme, sentimens qui semblaient être innés en lui, autant et plus peut-être que le mouvement nécessaire à sa propre vie. Ils marchaient du même pas, sans être étonnés d'un accord qui paraissait avoir existé dès le premier jour où il marchèrent ensemble... Ils obéissaient à une même volonté, s'arrêtaient, impressionnés par une même sensation; et leurs regards, leurs paroles, correspondaient à des pensées mutuelles.

Parvenus tous deux en haut d'une vigne, ils s'assirent sur une de ces longues pierres blanches que l'on extrait continuellement des caves pratiquées dans le rocher, et, en s'asseyant, Julie s'écria :

— Oh! le beau pays!... C'est ici qu'il faut vivre!...

— Victor!... cria-t-elle, venez donc!... venez donc!...

M. d'Aiglemont répondit d'en-bas par un cri de chasseur, mais sans hâter sa marche; seulement, il regardait sa femme de temps à autre, lorsque les sinuosités du sentier le lui permettaient.

Julie aspira l'air avec plaisir en levant la tête et en jetant à sir Arthur un de ces coups d'œil fins, qui disent tout ce que les femmes pensent.

— Oh! s'écria-t-elle, je voudrais rester toujours ici!... Peut-on jamais se lasser de voir cette belle vallée? Savez-vous le nom de cette jolie rivière?...

— C'est la Cise!...

— La Cise!... répéta-t-elle.

— Et là-bas? devant nous?... Qu'est-ce?...

— Ce sont les côteaux du Cher, dit-il.

— Et sur la droite... Ah! c'est Tours!... Oh! voyez donc quel effet produisent les clochers de la cathédrale dans le lointain!...

Puis, elle resta muette, et laissa tomber la main qu'elle avait étendue du côté de la ville, sur la main d'Arthur. Tous deux silencieux contemplèrent le paysage et les beautés de cette nature harmonieuse. Le murmure des eaux, la pureté de l'air et du ciel, tout s'accordait avec les pensées qui vinrent en foule dans leurs cœurs aimans et jeunes.

— Oh! mon Dieu! que j'aime ce pays! répéta Julie avec un enthousiasme croissant et naïf.

— Vous l'avez habité long-temps!... reprit-elle.

A ces mots, lord Grenville tressaillit.

— C'est là, répondit-il avec mélancolie, en montrant un bouquet de noyers sur la route; là, que je vous vis pour la première fois....

— Oui, mais j'étais déjà bien triste; cette nature me sembla sauvage, et maintenant...

Elle s'arrêta, lord Grenville n'osa pas la regarder.

— C'est à vous, dit enfin Julie, après un long silence, que je dois ce plaisir.... Il faut être vivante pour éprouver les joies de la vie, et, jusqu'à présent, j'ai été morte à tout bonheur. Vous m'avez donné plus que la santé, vous m'avez appris à en sentir toute la valeur....

Les femmes ont un art merveilleux pour exprimer leurs sen-

timens, sans employer des paroles trop vives; leur éloquence est surtout dans l'accent, dans le geste, l'attitude et les regards.

Lord Grenville se cacha la tête dans ses mains, car des larmes roulaient dans ses yeux. Ce remercîment était le premier que Julie lui eût adressé depuis leur départ de Paris.

Pendant une année entière, il avait soigné la marquise avec le dévouement le plus entier. Secondé par M. d'Aiglemont, il l'avait conduite aux eaux d'Aix; puis, sur les bords de la mer à La Rochelle. Épiant à toute heure, à tout moment, les changemens que ses sayantes et simples prescriptions produisaient sur la constitution délabrée de Julie, il l'avait cultivée comme une fleur rare peut l'être par un horticulteur passionné. La marquise avait reçu ces soins intelligens avec tout l'égoïsme d'une Parisienne habituée aux hommages, ou avec l'insouciance d'une courtisane qui ne sait, ni le prix des choses, ni la valeur des hommes, et qui les prise au degré d'utilité dont ils lui sont.

L'influence exercée sur l'ame par les lieux est une chose digne de remarque. Si la mélancolie nous gagne infailliblement lorsque nous sommes au bord des eaux, une autre loi de notre nature impressible fait que, sur les montagnes, nos sentimens s'épurent, et la passion y gagne en profondeur ce qu'elle paraît perdre de vivacité. L'aspect du vaste bassin de la Loire, et l'élévation de la jolie colline où les deux amans s'étaient assis, causaient peut-être le calme délicieux dans lequel ils savourèrent d'abord un bonheur inconnu, celui de deviner toute la passion cachée par des paroles insignifiantes en apparence.

Au moment où Julie acheva la phrase dont milord Grenville avait été si vivement ému, une brise caressante agita la cime des arbres, répandit la fraîcheur des eaux dans l'air, et les nuages ayant couvert le soleil, des ombres molles et douces permirent d'apercevoir toutes les beautés de cette splendide nature.

Julie détourna la tête pour dérober à son sauveur la vue de larmes qu'elle réussit à retenir et à sécher dans ses yeux, car l'attendrissement d'Arthur l'avait promptement gagnée. Elle n'osait pas le regarder, car il aurait lu trop de bonheur sur sa physionomie, et, par un instinct de femme, elle sentait qu'à cette heure dange-

reuse elle devait ensevelir son amour au fond de son cœur. Cependant le silence pouvait être redoutable; alors Julie, s'apercevant que lord Grenville était hors d'état de prononcer une parole, continua d'une voix douce :

— Vous êtes touché de ce que je vous ai dit, milord. Peut-être cette vive expansion est-elle un reproche indirect, et tout à la fois le repentir d'une ame aussi gracieuse et bonne que l'est la vôtre... Vous m'aurez crue ingrate en me trouvant constamment froide et réservée, ou moqueuse et insensible pendant ce voyage qui, heureusement, va se terminer bientôt... Je n'aurais pas été digne de recevoir vos soins si je ne les avais appréciés... Milord, je n'ai rien oublié... Malheureusement je n'oublierai rien... ni la sollicitude qui vous faisait veiller sur moi comme une mère veille sur son enfant, ni surtout la belle confiance de nos discours, la noblesse de vos procédés; mais il est hors de mon pouvoir de vous récompenser....

A ce mot, Julie s'éloigna vivement, et lord Grenville ne fit aucun mouvement pour l'arrêter... La marquise alla sur une roche, à une faible distance, et y resta immobile. Leurs émotions furent un secret pour eux-mêmes. Sans doute ils pleurèrent; et, dans ce silence, les chants des oiseaux si gais, si prolixes d'expressions tendres au coucher du soleil, durent augmenter la violente commotion qui les avait forcés de se séparer. La nature leur exprimait l'amour dont ils n'osaient se parler.

— Hé bien! milord,... reprit Julie.

Elle était debout, devant lui, dans une attitude pleine de dignité.

— Hé bien! milord, répéta-t-elle en prenant la main d'Arthur, je vous demanderai de rendre pure et sainte la vie que vous m'avez restituée... Ici, nous nous séparerons... Je sais, ajouta-t-elle en voyant pâlir Grenville, que, pour prix de votre dévouement, je vais exiger de vous un sacrifice encore plus grand que ceux dont je devrais mieux reconnaître l'étendue... Mais, il le faut... Vous quitterez la France...

Arthur se leva.

— Oui, dit-il.

En ce moment, il montra M. d'Aiglemont, qui, tenant sa fille dans ses bras, parut de l'autre côté d'un chemin creux, sur la

balustrade du château. Il y avait grimpé pour y faire sauter sa petite Hélène.

— Julie, je ne vous parlerai point de mon amour; nos ames se comprennent trop bien; et quelque profonds, quelque secrets que fussent nos plaisirs de cœur, vous les avez tous partagés... Maintenant j'acquiers la délicieuse preuve de la constante sympathie de nos cœurs; mais je fuirai... J'ai plusieurs fois calculé trop habilement les moyens de vous rendre veuve.....

— Et moi aussi ,..... dit-elle en laissant paraître sur sa figure troublée les marques d'une surprise douloureuse...

Mais il y avait tant de vertu, tant de certitude d'elle-même, et les trophées de tant de victoires remportées sur elle-même, dans l'accent et le geste qui échappèrent à Julie, que lord Grenville demeura pétrifié d'admiration... L'ombre même du crime s'était évanouie dans cette naïve conscience... Un sentiment religieux dominait sur ce beau front, et devait toujours chasser les involontaires et mauvaises pensées dont notre imparfaite nature sera toujours tributaire, et qui montrent tout à la fois la grandeur et les périls de notre destinée.

— Votre mépris nous aurait sauvés!... dit-elle.

— Il m'aurait tuée... reprit-elle en baissant les yeux. — Vous ne me haïssez pas?...

Ils restèrent encore un moment silencieux, occupés à dévorer leurs peines... Bonnes et mauvaises, leurs pensées étaient fidèlement les mêmes, et ils s'entendaient aussi bien dans leurs intimes plaisirs que dans leur fécondes douleurs.

— Je ne dois pas murmurer... Le malheur de ma vie est mon ouvrage, ajouta-t-elle.

Elle leva au ciel des yeux pleins de larmes.

— Milord, s'écria M. d'Aiglemont de sa place, en faisant un geste, c'est ici que nous nous sommes rencontrés, là, au bas de ces peupliers!...

L'Anglais répondit par une brusque inclination de tête.

— Je devais mourir jeune et malheureuse, reprit Julie; car ne croyez pas que je vive... Le chagrin sera tout aussi mortel que la terrible maladie dont vous m'avez guérie. Je ne me crois pas coupable; non, les sentimens que j'ai conçus pour vous sont irrésis-

tibles, éternels; mais ils ont été involontaires, et je veux fuir le danger, je veux rester vertueuse. Cependant je serai tout à la fois fidèle à ma conscience d'épouse, à mes devoirs de mère, et aux vœux de mon cœur... Écoutez, reprit-elle d'une voix altérée, je n'appartiendrai jamais à cet homme...

Elle montra son mari.

— Les lois du monde exigent que je lui rende l'existence heureuse, j'y obéirai; je serai sa servante, mon dévouement pour lui sera sans bornes, mais d'aujourd'hui je suis veuve. Je ne veux être une prostituée, ni à mes yeux ni à ceux du monde; si je ne suis point à M. d'Aiglemont, je ne serai jamais à un autre. Vous n'aurez de moi que ce que vous m'avez arraché... Voilà l'arrêt que j'ai porté sur moi-même. Il est irrévocable, milord... Maintenant, apprenez que si vous cédiez à une pensée criminelle, la veuve de M. d'Aiglemont entrerait dans un cloître, soit en Italie, soit en Espagne... Le malheur a voulu que nous ayons parlé de notre amour : cette scène était inévitable peut-être; mais que ce soit pour la dernière fois que nos cœurs aient si fortement vibré... Demain, vous feindrez de recevoir une lettre qui vous appelle en Angleterre, et... nous nous quitterons... pour ne plus nous revoir...

L'effort était au-dessus des forces d'une femme; Julie sentit ses genoux fléchir, un froid mortel la saisit, elle s'assit pour ne pas tomber dans les bras d'Arthur.

— Julie! cria lord Grenville!...

Ce cri perçant retentit comme un éclat de tonnerre, et dans cette déchirante clameur, il y avait tout ce que l'amant, jusque-là muet, n'avait pu dire.

— Hé bien! qu'a-t-elle donc ?.. demanda M. d'Aiglemont.

En entendant ce cri, le marquis avait hâté le pas, et il se trouva soudain devant les deux amans.

— Ce ne sera rien!... dit Julie avec cet admirable sang-froid que la finesse naturelle aux femmes leur permet d'avoir assez souvent dans les grandes crises de la vie; la fraîcheur de ce noyer a vailli me faire perdre connaissance, et mon docteur a dû en frémir de peur... Je suis pour lui comme une œuvre d'art qui n'est pas encore achevée... Il a peut-être tremblé de la voir détruite.

Puis, audacieusement, elle prit le bras de lord Grenville, sou-

rit à son mari, regarda le paysage avant de quitter le sommet des rochers, et entraîna son compagnon de voyage en lui pressant la main, après s'être écriée :

— Voici, certes, le plus beau site que nous ayons vu!... Je ne l'oublierai jamais!... Voyez donc, Victor, quels lointains!.. quelle étendue et quelle variété! C'est un pays qui fait concevoir l'amour!...

Riant d'un rire presque convulsif, mais riant de manière à tromper un mari, elle sauta gaiement dans les chemins creux, et disparut.

— Eh quoi! si tôt!... dit-elle, quand elle se trouva loin de M. d'Aiglemont; dans un instant nous ne pourrons plus être, et nous ne serons plus jamais nous-mêmes, nous ne vivrons plus....

— Allons lentement, répondit lord Grenville, les voitures sont encore loin, et alors si nous marchons ensemble, s'il nous est permis de mettre des paroles dans nos regards, nos cœurs prolongeront dans le silence les cruelles délices de ce moment.

Alors ils se promenèrent sur la levée, au bord des eaux, aux dernières lueurs du soir, presque silencieusement, disant de vagues paroles, douces comme les murmures de la Loire, mais qui remuaient l'ame; et le soleil, au moment de sa chute, jetait des reflets rouges avant de disparaître; image mélancolique de leur fatal amour.

M. d'Aiglemont les suivait ou les devançait, se mêlant peu de la conversation, car il était très inquiet de ne pas retrouver sa voiture à l'endroit ou il l'avait laissée. La conduite aussi noble que délicate de lord Grenville pendant ce voyage ayant détruit tous les soupçons que ce dévouement bizarre pouvait inspirer au marquis, celui-ci laissait depuis quelque temps sa femme libre, et vivait sur la foi punique du lord docteur.

Alors, Arthur et Julie marchèrent encore dans leur triste et douloureux accord de leurs cœurs flétris. En montant à travers les escarpemens de Moncontour, ils avaient tous deux une vague espérance, un inquiet bonheur dont ils n'osaient pas se demander compte; mais en descendant le long de la levée, ils avaient renversé le frêle édifice qui s'était élevé dans leur imagination, et sur lequel ils n'osaient respirer, semblables aux enfans qui prévoient

la chute des châteaux de cartes qu'ils bâtissent. Ils étaient sans espérance.

Le soir même, lord Grenville partit; et le dernier regard qu'il jeta sur Julie, prouva malheureusement qu'il se méfiait de lui depuis le moment où la violence de leur sympathie leur révéla l'étendue de la passion qu'ils avaient si long-temps couvée.

Quand Victor et Julie se trouvèrent le lendemain assis tous deux au fond de leur voiture, sans leur compagnon de voyage, et qu'ils parcoururent avec rapidité la route que jadis la marquise avait faite en 1814, accompagnée par sir Arthur, dont alors elle avait presque maudit l'amour, elle retrouva mille impressions oubliées. Le cœur a sa mémoire à lui. Telle femme ne se rappellera rien, se souviendra pendant toute sa vie des choses qui importent à ses sentimens; et Julie eut souvenance de détails même frivoles; elle reconnut les plus légers incidens de son premier voyage.

Victor, redevenu passionnément amoureux de sa femme depuis qu'elle avait recouvré toute la fraîcheur de la jeunesse et sa merveilleuse beauté, se serra près d'elle à la façon des amans. Lorsqu'il essaya de la prendre dans ses bras, elle se dégagea doucement, et trouva je ne sais quel prétexte de fatigue pour éviter cette innocente caresse; puis bientôt elle eut horreur du contact de Victor, dont elle sentait et partageait la chaleur, par la manière dont ils étaient assis. Elle voulut se mettre sur le devant de la voiture; mais son mari lui fit la grace de la laisser dans le fond. Elle le remercia de cette attention par un soupir auquel il se méprit; et cet ancien séducteur de garnison, interprétant à son avantage la mélancolie de sa femme, il la mit à la fin du jour dans l'obligation de lui dire avec une fermeté qui lui imposa :

— Mon ami, vous avez déjà failli me tuer, vous le savez. Si j'étais encore jeune fille sans expérience, je pourrais recommencer le sacrifice de ma vie; mais je suis mère, j'ai une fille à élever. Je me dois autant à elle qu'à vous. Subissons un malheur qui nous atteint également. Vous êtes le moins à plaindre, puisque vous avez su trouver des consolations que mon devoir, notre honneur commun, et, mieux que cela, la nature, m'interdisent.

— Tenez! ... ajouta-t-elle, vous avez étourdiment oublié dans un tiroir trois lettres de Mme de Roulay : les voici. Ceci vous prou

vera que vous avez en moi une femme pleine d'indulgence, et qui n'exigeait pas de vous les sacrifices que les lois nous condamnent à faire; mais j'ai assez réfléchi pour savoir que nos rôles ne sont pas les mêmes, et que nous sommes prédestinées au malheur. Ma vertu repose sur des principes arrêtés et fixes; je veux vivre, mais vivre irréprochable.

Le marquis fut abasourdi par la logique dont les femmes savent étudier toutes les ressources aux clartés de l'amour; il fut subjugué par l'espèce de dignité qui leur est naturelle dans ces sortes de crises. La répulsion instinctive que Julie manifestait pour tout ce qui froissait son amour et les vœux de son cœur est certes une des plus belles choses de la femme, et c'est peut-être une vertu naturelle qu'aucune loi, qu'aucune civilisation ne fera taire. Et qui oserait les en blâmer? Quand elles ont imposé silence à cette aversion, ne sont-elles pas comme des prêtres sans croyance? Si les esprits rigides blâment l'espèce de transaction conclue par Julie entre ses devoirs et son amour, les ames passionnées lui en feront un plus grand crime. Cette réprobation générale accuse tout le malheur qui attend les désobéissances aux lois sociales.

V.

Le Rendez-vous.

— Vous allez être bien heureuse, madame la marquise, dit M. d'Aiglemont en posant sur une table la tasse dans laquelle il venait de boire son café après le dîner.

Le marquis regarda Mme de Wimphen d'un air moitié malicieux, moitié chagrin; puis il ajouta :

— Je pars pour une longue chasse où je vais avec le grand-veneur. Vous serez au moins pendant huit jours absolument veuve, et c'est ce que vous désirez un peu, je crois...

— Guillaume!... dit-il au valet qui vint enlever les tasses, faites atteler.

— Mme de Wimphen était cette Louisa à laquelle jadis Mme d'Aiglemont voulait conseiller le celibat.

Les deux femmes se jetèrent un regard d'intelligence qui prou-

vait que Julie avait trouvé dans son amie une confidente de ses peines, confidente précieuse et charitable, car elle était très heureuse en mariage; et, dans la situation où se trouvaient ces deux femmes, peut-être le bonheur de l'une était-il une garantie de son dévouement au malheur de l'autre; en ce cas, la dissemblance des destinées est peut-être un lien puissant de l'amitié.

— Est-ce le temps de la chasse?... dit Julie en jetant un regard indifférent à son mari.

Le mois de mars était à sa fin.

— Madame, le grand-veneur chasse quand il veut, et où il veut... Nous allons en forêt royale tuer des sangliers.

— Prenez garde qu'il ne vous arrive quelque accident.

— Un malheur est toujours imprévu... répondit-il en souriant...

— La voiture de monsieur! cria Guillaume.

M. d'Aiglemont se leva, baisa la main de Mme de Wimphen, et, se tournant vers Julie :

— Madame, si je périssais victime d'un sanglier...

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Mme de Wimphen...

— Allons, tenez, dit-elle à Victor.

Puis, elle sourit en répondant à Louisa :

— Tu vas voir!...

Et Julie tendit son col à son mari, qui s'avança pour l'embrasser; mais la marquise se glissa de telle sorte, que le baiser conjugal glissa sur la ruche de sa pélerine.

— Vous en témoignerez devant Dieu!... reprit M. d'Aiglemont. Il me faut un firman pour obtenir même cette légère faveur!... Voilà comment ma femme entend l'amour..... Elle m'a amené là, et je ne sais par quelle ruse... Bien du plaisir...

Et il sortit.

— Mais ton pauvre mari est vraiment bien bon!... s'écria Louisa quand les deux femmes se trouvèrent seules...

— Oui!... répondit Julie; mais son obéissance est fondée en partie sur la grande estime que je lui ai inspirée. Je suis une femme très vertueuse selon les lois; je lui rends sa maison agréable; je ferme les yeux sur ses intrigues; je ne prends rien sur la fortune; il peut gaspiller les revenus à son gré; j'ai soin seulement de conserver notre capital... A ce prix, j'ai la paix!... Il ne s'explique pas,

ou ne veut pas s'expliquer mon existence. Mais si je mène ainsi mon mari, ce n'est pas sans redouter les effets de son caractère... Je suis comme un conducteur d'ours qui tremble qu'un jour la muselière ne se brise... Si Victor croyait avoir le droit de ne plus m'estimer, je n'ose prévoir ce qui pourrait arriver; car il est violent, il est plein d'amour-propre, de vanité; il n'a pas l'esprit assez subtil pour prendre un parti sage dans une circonstance délicate où ses passions mauvaises seraient mises en jeu; il est faible de caractère : il me tuerait peut-être provisoirement, et mourrait de chagrin le lendemain..... Mais ce fatal bonheur n'est pas à craindre...

Il y eut un moment de silence.

— J'ai été bien cruellement obéie... reprit Julie, en lançant un regard d'intelligence à Louisa; mais je ne lui avais pas interdit de m'écrire... Ah! il m'a oubliée... et il a eu raison. Il serait par trop funeste que sa destinée fût brisée; n'est-ce pas assez de la mienne?.. Croirais-tu, ma chère, que je lis les journaux anglais, rien que dans l'espoir de voir son nom imprimé!... Eh bien! il n'a pas encore paru à la chambre des lords...

— Tu sais donc l'anglais?...

— Je ne te l'ai pas dit!... Je l'ai appris!...

— Oh! pauvre petite!... s'écria Louisa en saisissant la main de Julie, mais comment peux-tu vivre encore?...

— Oh! ceci est un secret!... répondit la marquise en laissant échapper un geste de naïveté enfantine... Écoute?... Je prends de l'opium. L'histoire de la duchesse de ....., à Londres, m'en a donné l'idée... Tu sais, Maturin en a fait un roman... Mes gouttes de laudanum sont très faibles... Je dors. Je n'ai guère que sept heures de veille, et je les donne à ma fille...

Louisa regarda le feu, n'osant contempler son amie, dont elle conçut pour la première fois toute la vie, toute la misère.

— Louisa... garde-moi bien le secret... dit Julie après un moment de silence.

Tout à coup un valet entra, et apporta une lettre à la marquise.

— Oh! s'écria-t-elle.

Quand le laquais se fut retiré :

— Je ne demanderai pas de qui?... lui dit Mme de Wimphen...

Julie lisait; elle n'entendait plus rien... Son amie, attentive, vit les sentimens les plus actifs, l'exaltation la plus dangereuse, se peindre sur le visage de la marquise; elle rougissait, elle pâlissait tour à tour... Puis, elle jeta la lettre dans le feu.

— Cette lettre est incendiaire! Oh! mon cœur m'étouffe!...

Elle se leva, marcha; ses yeux brûlaient.

— Il n'a pas quitté Paris!... s'écria-t-elle.

Son discours saccadé, que Mme de Wimphen n'osa pas interrompre, fut scandé par des pauses effrayantes; et, à chaque interruption, les phrases étaient prononcées d'un accent de plus en plus profond. Les derniers mots eurent quelque chose de terrible.

— Il n'a pas cessé de me voir, — à mon insu!.... — Il vit d'un regard. — Un regard chaque jour le soutient dans la vie. — C'est sa nourriture. — Est-ce aimer cela! — Tu ne sais pas, Louisa?... —Il meurt!... — Il me demande à me dire adieu!... — Il va venir. — Il sait que mon mari s'est absenté ce soir pour plusieurs jours, et il va venir ici. — Il va venir dans un moment. — Oh! j'y périrai. — Je suis perdue.—Écoute! reste avec moi.—Devant deux femmes, il n'osera pas!... Oh! reste ici!... — Je me crains!...

— Mais mon mari sait que j'ai dîné avec toi, répondit Mme de Wimphen; il doit venir me chercher...

— Eh bien! avant ton départ je l'aurai renvoyé. Je serais notre bourreau à tous deux!... Mais il va croire que je ne l'aime plus!... Et cette lettre!... Oh! ma chère, il y a des phrases que je vois écrites devant moi en traits de feu...

Une voiture roula sous la porte.

— Ah!... s'écria la marquise, il vient publiquement et sans mystère!...

— Lord Grenville!... cria le valet.

La marquise resta debout, immobile. En voyant Arthur pâle et maigre, hâve, il n'y avait plus de sévérité possible.

Quoique lord Grenville fût violemment contrarié de ne pas trouver Julie seule, il parut calme et froid; mais, pour ces deux femmes initiées aux mystères de son amour, sa contenance, le son de sa voix, l'expression de ses regards, eurent un peu de la puissance attribuée à la torpille. La marquise et Mme de Wimphen restèrent

comme engourdies par la vive communication d'une douleur horrible.

Le son de la voix de lord Grenville faisait palpiter si cruellement Mme d'Aiglemont, qu'elle n'osait lui répondre, de peur de révéler à son amant l'étendue du pouvoir qu'il exerçait sur elle; lord Grenville n'osait regarder Julie, en sorte que Mme de Wimphen fit presque à elle seule les frais d'une conversation sans intérêt. Lui jetant un regard empreint d'une touchante reconnaissance, Julie la remercia du secours qu'elle lui donnait; et alors les deux amans, imposant silence à leurs sentimens, restèrent dans les bornes prescrites par le devoir.

Mais bientôt on annonça M. de Wimphen.

En le voyant entrer, les deux amies se lancèrent un regard, et comprirent, sans se parler, les nouvelles difficultés de la situation. Il était impossible de mettre M. de Wimphen dans le secret de ce drame, et Louise n'avait pas de raisons valables à donner à son mari, en lui demandant à rester près de son amie.

Lorsque Mme de Wimphen mit son châle, Julie se leva comme pour aider Louise à l'attacher, et elle lui dit à voix basse :

— J'aurai du courage!... S'il est venu publiquement chez moi, que puisse-je craindre?... Maintenant je résisterai; mais, sans toi, dans le premier moment... en le voyant si changé, je serais tombée à ses pieds.

Les deux amies s'embrassèrent. Julie était brûlante.

— Hé bien! Arthur, vous ne m'avez pas obéi?... dit Mme d'Aiglemont d'une voix tremblante, et revenant prendre sa place sur une causeuse, où lord Grenville n'osa s'asseoir.

— Je n'ai pu résister plus long-temps au plaisir d'entendre votre voix, d'être près de vous. — C'était une folie, un délire. — Je ne suis plus maître de moi... je me suis bien consulté; je suis trop faible. — Il faut que je meure! — Et mourir sans vous avoir vue, sans avoir écouté le bruit de vos pas, le frémissement de votre robe, sans avoir recueilli vos pleurs!

Il se leva brusquement, comme pour s'éloigner de Julie, mais ce mouvement fit tomber un pistolet de sa poche.

La marquise regarda cette arme d'un œil qui n'exprimait plus ni passion ni pensée. Lord Grenville ramassa le pistolet.

— Arthur?... demanda Julie.

— Madame, répondit-il en baissant les yeux, j'étais venu plein de désespoir. — Je voulais...

Il s'arrêta.

— Vous vouliez vous tuer chez moi!... s'écria-t-elle.

— Non pas seul!... dit-il d'une voix douce.

— Eh quoi! mon mari?...

— Non, non!... s'écria-t-il d'une voix étouffée. Mais rassurez-vous, mon fatal projet s'est évanoui : lorsque je suis entré, que je vous ai vue... alors je me suis senti le courage de me taire.

Julie se leva, se jeta dans les bras d'Arthur en pleurant, et, à travers ses sanglots, il distingua de vagues paroles pleines de passion.

— Connaître le bonheur et mourir! dit-elle. — Eh bien! oui!...

Toute l'histoire de Julie était dans ce cri profond; cri de nature et d'amour, cri de toute sa vie; fatale curiosité de femme, et à laquelle presque toutes succombent!... Mais tout à coup, s'arrachant des bras de son amant, elle lui jeta un regard fixe, le prit par la main, saisit un flambeau, l'entraîna dans sa chambre à coucher; puis, parvenue au lit où dormait Hélène, elle repoussa doucement les rideaux, découvrit son enfant, et mit sa main blanche devant la bougie, afin que la clarté n'offensât pas les paupières transparentes et à peine fermées de la petite fille. — Hélène avait les bras ouverts, et souriait en dormant.

Julie montra par un regard son enfant à lord Grenville. Ce regard disait tout.

— Un mari, nous pouvons l'abandonner quand il nous aime peu ou point. — Nous pouvons mépriser les lois du monde. — Un homme est un être fort, il a des consolations... mais un enfant sans mère!...

Toutes ces pensées, et mille autres plus attendrissantes encore, étaient dans ce regard. Hélène s'éveilla.

— Maman!

A ce mot, Julie fondit en larmes.

Lord Grenville s'assit et resta les bras croisés, muet et sombre.

— Maman!...

Cette jolie, cette naïve interpellation réveilla des sentimens no-

bles et tant d'irrésistibles sympathies, que l'amour fut écrasé sous les imposantes joies, sous la voix puissante de la maternité... Julie ne fut plus une femme curieuse ou fragile, elle fut mère.

Lord Grenville admirait son idole; il ne résista pas long-temps; les larmes de Julie le gagnèrent.

En ce moment, une porte fermée avec violence fit un grand bruit, et ces mots retentirent :

— Madame d'Aiglemont, est-ce que tu es par ici?...

Le marquis était revenu avant que Julie, frappée d'étonnement, eût retrouvé son sang-froid.

M. d'Aiglemont se dirigeait de sa chambre dans celle de sa femme; ces deux pièces étaient contiguës.

Heureusement Julie fit un signe à lord Grenville, et celui-ci alla se jeter dans un cabinet de toilette dont la marquise ferma vivement la porte.

— Eh bien! ma femme, lui dit Victor, me voici... — La chasse n'a pas lieu. — Je vais me coucher...

— Bonsoir, lui dit-elle, je vais en faire autant; ainsi laissez-moi me déshabiller.

— Vous êtes bien revêche ce soir.... Je vous obéis, madame la marquise...

M. d'Aiglemont rentra dans sa chambre, Julie l'accompagna pour fermer la porte de communication; puis, elle s'élanca pour délivrer lord Grenville, car elle avait retrouvé toute sa présence d'esprit; et, pensant que la visite de son ancien docteur était fort naturelle, qu'elle pouvait l'avoir laissé au salon pour venir coucher sa fille, elle allait lui dire de s'y rendre sans bruit; mais quand elle ouvrit la porte, elle jeta un cri perçant.... Les doigts de lord Grenville avaient été pris et écrasés par elle dans la porte!

— Eh bien! qu'as-tu donc?... lui cria son mari...

— Rien, rien... répondit-elle, je viens de me piquer le doigt avec une épingle.

La porte de communication se rouvrit, Julie eut à peine le temps de pousser celle du cabinet de toilette, lord Grenville n'avait pas encore pu dégager sa main, M. d'Aiglemont reparut.

— Peux-tu me prêter un foulard, ce drôle de Charles me laisse sans mouchoir de tête... Autrefois tu te mêlais de mon linge...

maintenant je suis livré au bras séculier de ces gens-là qui se moquent de moi.

— Tenez, voilà un foulard. Vous n'êtes pas allé au salon?...

— Non!...

— Vous y auriez vu lord Grenville.

— Il est à Paris?

— Apparemment!...

— Oh! j'y vais, ce bon docteur...

— Il doit être parti... s'écria Julie.

Le marquis était en ce moment au milieu de la chambre de sa femme, et il se coiffait avec le foulard en se regardant avec complaisance dans la glace...

— Je ne sais où sont nos gens... dit-il. J'ai sonné Charles déjà trois fois, il n'est pas venu. Vous êtes donc sans votre femme de chambre.... Sonnez-la, je voudrais avoir cette nuit une couverture de plus à mon lit.

— Pauline est sortie... répondit sèchement la marquise.

— A minuit!... dit M. d'Aiglemont.

— Je lui ai permis d'aller à l'Opéra...

— Cela est singulier, reprit le mari tout en se déshabillant, j'ai cru la voir en montant l'escalier...

Julie tira le cordon de la sonnette, mais faiblement.

. . . . . .

Tous les évènemens de cette nuit n'ont pas été parfaitement connus; mais ils durent être tous aussi simples, aussi horribles que les incidens vulgaires et domestiques qui précèdent. Le lendemain, la marquise d'Aiglemont avait à son réveil les cheveux entièrement blancs.

— Crois-moi, reste garçon! dit M. d'Aiglemont à M. de Flesselles, lorsque cette nouvelle se répandit, et qu'il demanda la cause de ce malheur à son ami. Le feu a pris aux rideaux du lit où couchait Hélène; ma femme a eu un tel saisissement, que ses cheveux ont blanchi tout à coup. Vous épousez une jolie femme, elle enlaidit; vous épousez une jeune fille pleine de santé, elle devient malingre; vous la croyez passionnée en apparence, elle est réellement de marbre; tantôt la créature la plus douce est quinteuse!.... Je suis las du mariage.

— Ou de ta femme!...

— Cela serait difficile... A propos... veux-tu venir à Saint-Thomas-d'Aquin avec moi... à l'enterrement de lord Grenville?...

— Mais, reprit Flesselles, sait-on décidément la cause de sa mort?

— Son valet de chambre prétend qu'il est resté toute une nuit sur l'appui extérieur d'une fenêtre pour sauver l'honneur de sa maîtresse.

— Mais cela est très estimable... Nous ne ferions plus cela, nous autres...

De Balzac.

UN ÉPISODE

DU

VOYAGE DE L'ASTROLABE.

La corvette *l'Astrolabe* comptait onze mois de campagne lorsqu'elle arriva devant Tonga-Tabou. Elle venait d'opérer la reconnaissance suivie de trois cent soixante lieues des côtes de la Nouvelle-Zélande, et sur ces plages orageuses elle avait été maintes fois exposée aux dangers les plus imminens. A son arrivée même à Tonga-Tabou, des circonstances, qu'il était aussi impossible de prévoir que de prévenir, la jetèrent sur les récifs qui bordent le canal de l'est. *L'Astrolabe* resta suspendue pendant quatre-vingt-seize heures au bord de ces masses verticales de coraux ; et sans cesse menacée de sa ruine par les lames du large qui venaient battre contre ses flancs. Durant tout ce temps, son salut ne tint qu'à un fil, car il suffisait de la rupture d'un seul anneau de ses chaînes ou du morceau de corail auquel chaque ancre avait mordu, pour la livrer à une destruction complète. Echappée enfin, comme par miracle, à cet affreux péril, l'expédition put mouiller dans l'intérieur du hâvre de Pangaï-Modou ; les avaries furent réparées du mieux qu'il fut pos-

sible : déjà même le capitaine d'Urville, déterminé, malgré ses pertes, à poursuivre son plan de campagne, se flattait de reprendre la mer sans éprouver d'autres obstacles, lorsque la trahison des naturels vint exposer *l'Astrolabe* à de nouveaux dangers. M. d'Urville, dans son journal, raconte ainsi qu'il suit les diverses circonstances de cet épisode.

.... (12 *mai* 1827.) Toute la soirée le navire fut environné par un grand nombre de pirogues, et l'on eut beaucoup de peine à empêcher les naturels de pénétrer dans son intérieur. Plus impatiens qu'ils ne l'avaient encore été, les uns se glissaient sous les filets d'abordage, les autres par les sabords ou par derrière les sentinelles, afin d'échapper à leur surveillance. M. Jacquinot et moi nous étions souvent obligés d'aller prendre par le bras ces hôtes indiscrets et de les forcer à sortir de la corvette, cérémonie qui n'était nullement de leur goût, et qui manquait rarement de nous attirer tout leur ressentiment. Ce métier était pour nous-mêmes fort désagréable, et notre position au milieu d'une population aussi nombreuse et aussi entreprenante pouvait devenir critique avec un équipage sur lequel je devais médiocrement compter. Aussi j'aspirais vivement après l'instant où *l'Astrolabe* serait hors des récifs de Tonga.

Fatigué des travaux et des soins de la journée, je m'étais couché sur une cage à poules, et je sommeillais depuis une demi-heure, lorsque à neuf heures environ je me sentis éveillé par l'honnête Langui, qui m'apportait une lettre de M. Thomas, et me priait d'en prendre immédiatement connaissance. Après m'avoir remercié des présens que je lui avais envoyés, ce missionnaire me prévenait du dessein qu'avaient formé plusieurs matelots de *l'Astrolabe* de quitter leur navire, pour demeurer avec les naturels, afin que je pusse prendre à cet égard telles précautions que je jugerais convenables.

Cet avis me fit faire de tristes et sérieuses réflexions. Par une suite naturelle de l'indifférence extrême qu'avait apportée à l'armement de *l'Astrolabe* l'autorité principale de Toulon, il m'avait été impossible de composer l'équipage de cette corvette d'une manière satisfaisante. Pour le compléter, malgré ma répugnance, j'avais été obligé de recevoir des hommes arrêtés pour vols ou désertions et des sujets mal notés. Dans les deux expéditions de

l'Uranie et de *la Coquille*, la première, dès sa seconde relâche, avait laissé près du quart de son équipagne au Brésil, et la seconde, en moins d'un an, avait perdu quatorze hommes de la même manière dans les nouveaux états de l'Amérique méridionale. Les aventuriers qui s'étaient embarqués sur *l'Astrolabe* comptaient pour la plupart en faire autant; mais je déjouai leurs projets en les transportant immédiatement par une traversée de quatre mille lieues des rochers de Ténériffe aux plages de l'Australie. L'ordre et la discipline sévères établis dans la colonie de la Nouvelle-Galles du sud n'offrirent pas à ces individus les mêmes attraits que les états naissans de l'Amérique méridionale, où le plus mauvais sujet de l'Europe peut se flatter de parvenir. Plus résolus que les autres, deux seulement désertèrent leur navire à Port-Jackson; encore je réussis à les faire rentrer à leur poste.

Le caractère âpre et sauvage des Nouveaux-Zélandais, leur vie active et guerrière, surtout la nature du climat et le régime frugal de ces peuples convinrent encore moins à nos matelots marrons. Je ne me dissimulais point que sous ce rapport la relâche de Tonga-Tabou devait offrir plus de dangers à la mission. Mais je ne comptais faire sur cette île que le séjour rigoureusement nécessaire pour régler les montres, acheter des vivres frais et remplacer l'eau et le bois consommés. Or, j'avais calculé que cinq jours me suffiraient pour ce triple objet. Cet espace de temps était tellement limité, et il eût été si activement employé, que nos marins n'eussent pas eu le temps de songer à leur désertion, ou du moins d'en préparer les moyens.

Les tristes journées passées sur les récifs, et la relâche prolongée qui en était devenue la suite inévitable, avaient complètement dérangé mes combinaisons. Les matelots avaient eu tout le temps de s'aboucher avec les chefs de Tonga; quelques-uns connaissaient déjà plusieurs mots de la langue. D'ailleurs les Anglais établis sur l'île ne demandaient pas mieux que de servir d'interprètes aux uns et aux autres. Quelques-uns de ces Anglais, déserteurs eux-mêmes de leurs navires, encourageaient sans doute les Français à suivre leur exemple, et peignaient leur propre félicité sous de brillantes couleurs. Enfin, les chefs, jaloux d'attacher des Européens à leur service, n'épargnaient ni promesses ni séductions pour

les engager à se fixer parmi eux. Il n'en fallait pas tant pour égarer des individus qui ne tenaient nullement à leur patrie, qui n'avaient aucune sorte d'attachement pour leurs officiers, et qui, en échange des dangers, des fatigues et des privations d'une longue et pénible campagne, voyaient s'ouvrir devant eux la perspective d'une existence douce et oisive au sein de toutes les jouissances physiques. Le complot fut tramé, et il est probable que plusieurs chefs y trempèrent, puisqu'il parvint à la connaissance des missionnaires établis à plus de dix milles de notre mouillage.

Je ne pouvais douter de l'existence d'un complot; car, dès l'époque où, suspendus le long des brisans, nous n'attendions que l'instant où le navire s'engloutirait dans les flots, je savais que des hommes avaient poussé l'oubli de leurs devoirs et de tout sentiment d'honneur jusqu'à témoigner ouvertement le désir de voir périr leur bâtiment, dans l'espoir d'aller vivre avec les naturels. Toutefois j'avais pris le parti de dissimuler, et je bornai mes mesures à abréger autant que possible la relâche, afin de diminuer les chances de la désertion.

Certainement, si mon but eût été d'imiter simplement la marche de quelques-uns de mes devanciers, en parcourant des mers ouvertes et en évitant l'approche des terres, je n'eusse pas hésité à laisser à Tonga-Tabou les mauvais sujets qui voulaient nous abandonner, et j'eusse été bien aise de purger *l'Astrolabe* de leur présence. Mais, nonobstant les pertes que nous avions faites sur les récifs, je tenais à poursuivre mon plan de campagne : de longues et périlleuses explorations nous restaient à exécuter, et je devais m'attendre à des manœuvres forcées et imprévues. Il s'en fallait déjà de beaucoup que l'équipage fût en état de manœuvrer au gré de mes désirs; je ne pouvais donc priver *l'Astrolabe* d'un certain nombre de bras, sans compromettre la suite de nos opérations. D'ailleurs c'eût été offrir un exemple dangereux au reste des matelots, et m'exposer à les voir tous disparaître l'un après l'autre dans les relâches subséquentes.

Tout bien considéré, je m'arrêtai au parti suivant, comme le plus convenable dans la circonstance : ce fut de partir le lendemain matin, au lieu d'attendre au surlendemain, comme j'en avais d'abord le dessein. Dans mon opinion, cette mesure devait suffire pour

renverser les projets des déserteurs, car j'avais tout lieu de penser que ces projets devaient s'effectuer dans le cours de la journée suivante qui était un dimanche, et pour laquelle j'avais promis à une partie de l'équipage la permission d'aller se promener sur Pangaï-Modou.

Je ne fis part de cette résolution, ainsi que de l'avis qui l'avait motivée, qu'à M. Jacquinot, en lui recommandant le plus profond silence. En même temps je lui donnai l'ordre de tout préparer dès le lendemain matin, mais sans bruit et sans appareil, comme si l'on eût voulu simplement tenir le navire tout prêt pour le lundi, afin qu'il ne restât plus rien à faire à l'équipage dans le cours de la journée. Enfin pour la nuit, la surveillance la plus active fut enjointe aux officiers de service.

(*Dimanche, 13 mai.*) Le ciel paraissait favoriser mes projets, une petite brise de sud-est s'était élevée; c'était le vent le plus favorable pour nous pousser hors de la rade : aussi je comptais mettre à la voile vers dix heures, moment où la marée basse me permettrait de distinguer plus clairement la position et l'étendue des brisans.

Aussitôt le branle-bas fait, la chaloupe avait été envoyée sur l'ancre du nord pour la relever; mais comme elle offrait trop de résistance, nous avions filé la chaîne de tribord, au moyen d'un ajust avec un orin, et nous avions relevé la chaîne et l'ancre de babord avec le navire. A sept heures, elle se trouva haute. Nous avions ensuite viré sur la chaîne de tribord, et nous avions tenu bon à long pic. Immédiatement après, la chaloupe avait été embarquée.

Pour mieux en imposer aux naturels comme aux matelots sur le but de ces manœuvres, selon la coutume, le chef de timonnerie Jacon avait été envoyé à terre au point du jour, pour observer les marées. Je n'avais fait aucune démarche pour rappeler à bord M. Dudemaine, qui, depuis la veille, se trouvait en partie de plaisir chez un ami, et je comptais même ne recevoir cet élève qu'au large, où il serait venu nous rejoindre. La suite des évènemens fera voir que dans ce cas il eût été probablement réduit à rester parmi les sauvages.

Depuis le matin, la corvette était entourée d'un nombre de pirogues plus considérable que nous n'en avions jamais vu, et je veil-

lais attentivement à éloigner du bord tous les chefs qui n'étaient pas pour nous d'anciennes connaissances. Suivant son habitude, tout entier à ses marchés, Tahofa s'était tenu assis sur le bastingage de babord pour les diriger en personne. A huit heures et demie, il s'avança brusquement vers moi, et me pressa instamment d'acheter plusieurs beaux cochons qui venaient d'arriver dans une pirogue. Tout avait réussi jusqu'alors au gré de mes désirs, et je crus que rien ne pouvait me forcer plus long-temps à la dissimulation. En conséquence, je fis répondre à Tahofa, par l'Anglais Read, que je n'avais plus besoin d'aucune sorte de provisions, que le navire allait mettre à la voile, et que je lui faisais mes adieux. Sur cela, Tahofa prit ma main, et la serra avec amitié, d'un air qui semblait même vivement ému ; il en fit autant à l'égard de tous les officiers présens sur le pont; puis il sauta lestement dans sa pirogue, et alla débarquer sur Pangaï-Modou.

Au même instant, toutes les pirogues qui environnaient *l'Astrolabe* poussèrent au large : l'on eût dit qu'elles exécutaient ce mouvement à un signal convenu, tant il fut rapide et simultané. J'en fus surpris et en même temps satisfait, dans l'espoir que nous allions être bien plus libres dans nos manœuvres par l'absence des naturels. D'ailleurs, comme je connaissais la haute influence de Tahofa, je présumai qu'il n'avait pas voulu qu'aucun marché eût lieu à bord, et qu'il avait donné des ordres en conséquence. J'avais remis à Read quelques objets que je lui avais promis, ainsi qu'une médaille en bronze de l'expédition, et cet Anglais avait disparu quelques minutes avant Tahofa.

Un instant auparavant, j'avais chargé M. Jacquinot d'envoyer le bot (le plus petit canot) à terre avec deux hommes, pour ramener Jaçon; mais cet officier m'avait fait observer qu'il n'avait pas eu le temps de faire faire la provision de sable habituelle pour nétoyer le pont; et comme la yole devait rester à la mer pour marcher en avant du navire, et éclairer sa route, sous la direction de M. Lottin, il me proposa de l'expédier avec un nombre suffisant de bras, pour faire promptement une petite provision de sable. Cette observation me parut juste, et je priai seulement M. Jacquinot de placer un élève dans le canot pour surveiller les hommes et accélérer leur travail, en lui enjoignant de ne pas rester plus

d'une demi-heure à terre. Ce canot était parti et arrivé au rivage quelques minutes avant les naturels.

Neuf heures avaient sonné, et je venais de descendre dans ma chambre pour déjeuner à la hâte avant l'appareillage, lorsqu'un bourdonnement confus et général me rappela précipitamment sur le pont. On me dit alors que les naturels, réunis en force sur la pointe de Pangaï-Modou, avaient attaqué nos hommes, et tentaient d'enlever l'embarcation. Je saisis ma lunette, et je distinguai sans peine quelques-uns de nos hommes luttant contre une masse compacte de sauvages, et ceux-ci qui s'efforcaient d'entraîner à la fois et le canot et les matelots.

On me proposa et je fus moi-même un instant tenté de faire tirer un ou deux coups de canon sur la plage; mais une réflexion subite m'arrêta : ou je ferais viser sur le rassemblement, ou les coups seraient dirigés par dessus la tête des naturels; dans le premier cas, je risquais de tuer des Français avec les sauvages; dans l'autre, ce n'était qu'un vain épouvantail pour des insulaires aussi aguerris contre l'effet des armes à feu.

Je préférai faire embarquer vingt-trois hommes dans le grand canot, et les détacher à la poursuite des ravisseurs, sous les ordres de MM. Gressien et Paris : M. Gaimard voulut se joindre à eux. Cette opération fut promptement exécutée; mais je n'avais pas voulu laisser partir ce détachement sans l'armer complètement de fusils, de sabres, de piques et de munitions: cette précaution avait entraîné vingt minutes environ de retard.

Durant ce temps, les naturels, au nombre de plus de cinq cents, redoublant de vitesse et d'efforts, avaient réussi à faire filer les hommes, le canot et ses agrès, de Pangaï-Modou à Manima, Oneata, et même sur Nougou-Nougou. Vainement M. Gressien, par une manœuvre habile, avait voulu leur couper la retraite en se dirigeant de suite sur Oneata; malgré toute la diligence qu'il fit, les fuyards s'étaient déjà soustraits à sa poursuite, et ceux qui étaient restés en arrière traversèrent l'entrée du Lagon, et passèrent sur la rive de Hogui.

D'ailleurs, le grand canot tirant trop d'eau, fut arrêté par les récifs à une grande distance du rivage, et nos hommes furent obligés de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture pour aborder sur

l'île. Il en fut de même quand ils voulurent passer d'Oneata à Nougou-Nougou.

Des naturels en petit nombre, et c'étaient sans doute les champions les plus déterminés, s'approchaient de temps en temps fort près des Français, en gambadant et en faisant toutes sortes de grimaces, comme pour provoquer leurs ennemis et se moquer d'eux. Quelques coups de fusil furent tirés sur ces insolens et téméraires sauvages; mais leur promptitude et leur mobilité étaient telles, qu'on ne pouvait les ajuster, et leur audace resta impunie.

Du bord, et la lunette à la main, je suivais attentivement les moindres mouvemens des deux partis; souvent je frémissais d'inquiétude en voyant que nos matelots, au lieu de se maintenir en troupe serrée, se disséminaient de tous côtés, et s'exposaient isolément et presque sans défense aux coups des sauvages. Sans aucun doute, si ceux-ci avaient su tirer parti de cette faute, les Français eussent été exterminés l'un après l'autre, sans qu'il en eût échappé un seul. On doit juger de quel poids mon ame fut soulagée quand je vis les naturels céder enfin le champ de bataille à leurs ennemis, et disparaître dans les bois.

Nous vîmes alors nos hommes traîner la yole, que les sauvages, dans leur fuite, avaient été obligés d'abandonner sur le récif entre Pangaï-Modou et Manima. Ils eurent beaucoup de peine à la remettre à flot; quand ils y eurent réussi, ils se rembarquèrent dans le grand canot, et se dirigèrent sur la pointe de Pangaï-Modou. Alors j'envoyai MM. Guilbert, Sainson, Bertrand et Imbert pour renforcer le détachement et donner à M. Gressien l'ordre de mettre le feu à toutes les maisons qu'il trouverait; car j'étais convaincu que ce moyen seul pourrait intimider les naturels, et les amener à faire quelques propositions de paix, attendu qu'il m'était désormais impossible de poursuivre Tahofa et ses sujets jusque dans Bea, où ils étaient, par le fait, inaccessibles à toutes nos attaques.

Au retour de la baleinière, j'appris avec un vrai plaisir que M. Gressien avait réussi à délivrer de captivité MM. Dudemaine, Jacon et Cannac. Le premier, après avoir passé la nuit chez son ami Moe-Agui, qui l'avait bien accueilli, s'en revenait avec lui vers la corvette, quand ils rencontrèrent les naturels, qui fuyaient la poursuite du grand canot. Sur-le-champ Moe-Agui arracha des

mains de M. Dudemaine son fusil de chasse, mais lui laissa ses habits, et lui promit même de le protéger contre ceux qui voudraient lui faire du mal. Du reste, il refusa de le laisser revenir à bord, et voulut le ramener chez lui, assurant que le navire avait été pris, et que j'avais été tué. En ce moment même, Tahofa passait près d'eux, et M. Dudemaine courut à lui pour réclamer son assistance et obtenir sa liberté; le chef, furieux, ne lui fit pas d'autre réponse que de lui lancer un vigoureux coup de poing. Mais le canot approchait; les insulaires, intimidés, se dispersèrent, et M. Dudemaine, ayant réussi à leur échapper, put rallier nos gens et se joindre à eux pour courir après les fuyards.

Au moment même de l'enlèvement du canot, Jacon avait voulu se cacher dans les broussailles; mais les naturels l'ayant découvert, le firent rallier, le dépouillèrent complètement, et le contraignirent à les suivre, à force de coups et de menaces; toutefois il ne cheminait que le plus lentement qu'il lui était possible, et il était resté à la queue des fuyards; ceux-ci, craignant d'être coupés par le canot, abandonnèrent leur proie, et Jacon recouvra sa liberté.

Quant au petit Cannac, jeune homme d'une excellente conduite, et pour lequel j'avais une estime et une affection particulières, il avait été l'un des premiers enlevés. Dépouillé comme les autres de ses vêtemens, il suivait aussi par force les naturels dans leur retraite précipitée. En apercevant M. Dudemaine, il fondit en larmes, et se jeta aux pieds des naturels pour les attendrir. Il paraît qu'en ce moment Tahofa en eut pitié, et, le regardant sans doute comme un enfant, il le renvoya après lui avoir fait jeter une chemise. Cannac ne se le fit pas répéter deux fois, et courut avec M. Dudemaine vers le grand canot. Ce trait d'humanité de la part de Tahofa, dans un pareil moment, me frappa singulièrement. J'en conçus de l'espoir pour nos prisonniers, attendu que si Tahofa avait eu l'intention de les maltraiter ou de les faire périr, il n'aurait pas, de son plein gré, relâché l'un d'eux au moment même où il était poursuivi de si près par nos gens. Les Français qui restaient entre les mains des naturels étaient M. Faraguet et les matelots Bellanger, Grasse, Bouroul, Reboul, Fabry, Martineng et Della-Maria. Je prévis que ce serait une chose fort diffi-

cile que de les arracher aux mains d'une population de douze ou quinze mille ames, dont les guerriers étaient courageux, entreprenans, et habitués depuis long-temps aux effets des armes à feu. Plusieurs d'entre eux savaient même manier ces armes avec adresse, et l'on comptait une soixantaine de mousquets dans l'île.

Le grand canot rentra à bord à trois heures et demie, après avoir brûlé les habitations des insulaires sur Pangaï-Modou et Manima. Aucun naturel n'était resté sur ces îles, et nos matelots n'avaient éprouvé aucune résistance. Au retour du canot seulement, nous découvrîmes que le matelot Simonnet avait déserté pour passer chez les sauvages; et il avait dû le faire peu de temps avant le départ de Tahofa, car plusieurs personnes assurèrent l'avoir vu le long du bord, dans la yole, au moment même où elle fut expédiée au sable.

Quelques-uns de nos hommes crurent l'avoir reconnu à terre, couchant en joue ses propres compatriotes. Ce qu'il y a de positif, c'est que M. Dudemaine, au moment de son entrevue avec Tahofa, vit Simonnet au milieu des naturels, armé d'un fusil, et tout habillé, tandis que tous les autres captifs avaient été dépouillés; circonstance qui prouvait sa connivence avec les sauvages. On trouva, d'ailleurs, son sac derrière un coffre, et prêt à être emporté. Probablement cet homme comptait déserter dans la soirée, et notre subit appareillage l'avait décidé à hâter son évasion.

Jugeant qu'il fallait sans tarder frapper de nouveaux coups pour amener les naturels à composition, je me décidai à poursuivre sans relâche les hostilités. Lorsqu'il s'agit d'armer de nouveau le grand canot, tout l'équipage s'offrit avec ardeur pour faire partie de cette nouvelle expédition. Cet empressement me prouva combien la bravoure est naturelle au Français, quels que soient d'ailleurs sa conduite et ses principes. Certes, il y avait du courage et du dévouement à aller affronter des milliers de sauvages vigoureux, résolus et bien armés, avec une vingtaine de mousquets. Mais la conduite des hommes du premier détachement m'avait prouvé qu'on ne pouvait pas compter sur la prudence des matelots, qui, une fois débarqués, n'écoutaient plus la voix de leurs chefs, et se

débandaient pour courir çà et là au pillage, sans ordre ni précaution.

En conséquence, je n'armai le canot que d'officiers, de maîtres et d'officiers mariniers, en un mot, de personnes sur la prudence desquelles on pût compter. Comme ce détachement s'embarquait dans le canot, le caporal Richard, que je n'y avais point compris, vint me supplier de lui permettre de s'y joindre, ajoutant que ce serait le déshonorer, si je ne le jugeais pas digne d'en faire partie, malgré sa qualité de chef de la garnison. Je cédai à ses instances, non sans quelque répugnance. Enfin, le canot partit sous les ordres de M. Gressien. Les instructions que j'avais données à cet officier, lui enjoignaient de se porter le long de la côte, de brûler toutes les maisons qu'il rencontrerait, et de tirer sur tous les sauvages qui se présenteraient hostilement, tout en respectant les femmes, les enfans, et même les hommes qui ne feraient point de résistance. Il devait au contraire employer tous les moyens en son pouvoir pour convaincre les naturels que tous nos désirs ne tendaient qu'à la paix, et que la restitution des prisonniers ferait cesser toute hostilité. J'ordonnai à M. Paris, auquel le canot était confié, de ne point le quitter, et de suivre attentivement la marche du détachement le long des récifs, pour être tout prêt à favoriser sa retraite, si elle devenait nécessaire. Enfin, je recommandai instamment et à plusieurs reprises aux hommes qui composaient la troupe de débarquement de ne jamais s'écarter les uns des autres, sous quelque prétexte que ce fût, et d'opposer constamment une masse serrée aux sauvages, certain que ceux-ci n'oseraient jamais attaquer nos gens tant qu'ils seraient réunis.

Cette expédition fut conduite avec beaucoup d'ordre et d'intelligence; notre petit détachement mit d'abord le feu au village de Nougou-Nougou et à celui d'Oleva, composés chacun d'une trentaine de cases, puis à quelques habitations isolées, et l'on détruisit cinq ou six belles pirogues. D'épaisses colonnes de fumée s'élevèrent de cette partie de l'île, et annoncèrent aux naturels les rapides effets de notre vengeance.

Après avoir livré aux flammes le village d'Oleva, les Français s'avancèrent en colonne serrée le long de la plage vers Mafanga, tandis que le grand canot les suivait le long du récif. A mesure

qu'ils approchaient de Mafanga, les sauvages, qui jusqu'alors avaient fui devant eux, devinrent de plus en plus nombreux, et quelques-uns, retranchés dans les fourrés du rivage, commencèrent à faire feu sur les nôtres, qui restaient entièrement à découvert. Cependant les Français répondaient par une mousqueterie bien nourrie; ils continuèrent leur marche, et tout allait bien, quand le caporal Richard, qui s'était éloigné de quelques pas du détachement, après avoir abattu un insulaire, au lieu de rallier son parti, courut imprudemment dans le fourré pour s'emparer de son ennemi. Aussitôt huit ou dix sauvages tombèrent sur Richard, lui arrachèrent son fusil, l'assommèrent à coups de casse-tête, et le percèrent de coups avec sa propre baïonnette. A ses cris, nos gens coururent à son secours, et le *coq* (cuisinier) Castel abattit encore un des assaillans. Ceux-ci prirent la fuite, et Richard fut délivré de leurs mains; mais il était trop tard : le malheureux était couvert de blessures, et fut porté expirant au canot.

Notre détachement riposta encore quelque temps aux coups de feu des naturels, avec beaucoup de sang-froid et d'intrépidité. Enfin, M. Gressien, voyant que sa troupe restait entièrement exposée aux traits des sauvages, tandis qu'on ne pouvait leur répondre avec aucune apparence de succès, jugea très sagement qu'il était grand temps d'opérer sa retraite. Les Français rentrèrent donc tout doucement dans le canot, au travers des balles de l'ennemi, qui pleuvaient tout autour d'eux, et dont une atteignit et froissa le coude de M. Dudemaine. Il fallut sans doute un étrange hasard pour en être quitte à si bon marché. La manière adroite dont un fusil à deux coups était servi et tiré du côté des sauvages, fit soupçonner à nos gens que Simonnet leur avait prêté son aide.

J'approuvai fort M. Gressien d'avoir pris le parti de la retraite; car, s'il eût différé tant soit peu, il eût fini par être enveloppé par les sauvages, et la plupart des hommes de son détachement auraient succombé sous les coups de l'ennemi, ce qui eût été une perte irréparable pour *l'Astrolabe!...*

Le résultat de cette affaire me prouva que je devais renoncer à livrer par terre de nouveaux combats aux naturels. Dans les fourrés impénétrables qui couvrent la plus grande partie de l'île, tous nos hommes eussent péri successivement sous les traits de l'ennemi,

sans lui faire aucun tort sensible. En outre, quand bien même nous eussions été victorieux, la mort d'un millier de ces perfides insulaires ne pouvait balancer à mes yeux, et dans l'intérêt de la mission, la perte d'un seul Français; car je ne devais pas oublier que le but de l'expédition était scientifique, et non militaire.

Il me parut plus avantageux de conduire la corvette elle-même devant Mafanga, et de menacer d'une ruine complète cette place, objet sacré de la vénération des sauvages. Par là j'étais sûr de faire intervenir l'île entière dans notre querelle; j'espérais qu'il se trouverait des chefs qui censureraient la conduite de Tahofa, et le forceraient à relâcher ses prisonniers. D'ailleurs, je devais m'attendre à voir tous les insulaires de Tonga voler à la défense de Mafanga; déjà les lunettes nous faisaient distinguer des attroupemens considérables qui s'agitaient devant cette place, et la fortifiaient de leur mieux.

De notre côté, nous fîmes à bord tous les préparatifs de défense que commandait notre position. Les petits canons de campagne furent installés sur les gaillards d'avant, les armes furent tenues en état, et toute la nuit des sentinelles, placées dans toute l'étendue du navire, firent une garde vigilante. Une attaque nocturne de la part des insulaires nous eût été funeste; heureusement ils n'osèrent pas la tenter.

(*14 mai.*) Au point du jour, la brise souffla avec force au sud-est, et m'obligea à différer le mouvement que je comptais opérer vers les récifs de Mafanga, mouvement qui devenait d'autant plus délicat à exécuter, que nous étions privés des moyens de nous tirer d'embarras si nous venions à échouer.

Les charpentiers furent employés à disposer sur l'avant de la chaloupe une plate-forme pour recevoir au besoin une des pièces de campagne, précaution nécessaire dans le cas où il eût fallu faire une descente.

Nos lunettes, dirigées vers Mafanga, nous prouvèrent que les naturels avaient travaillé toute la nuit à fortifier cette place, et l'avaient déjà mise en état de défense respectable. Tandis que nous admirions l'intelligence et l'activité de nos sauvages ennemis, nous aperçûmes tout à coup, entre la côte de la grande terre et le navire, une petite pirogue manœuvrée par deux hommes, au milieu des-

quels un troisième semblait immobile. Il ventait assez fort, et la houle empêchait les deux hommes qui pagayaient de diriger leur frêle embarcation comme ils l'auraient voulu. Tantôt elle semblait gouverner sur la corvette, tantôt elle paraissait rallier la terre.

Cette manœuvre m'ayant paru équivoque, je donnai l'ordre au grand canot de courir sur ces hommes, et de les amener à bord. Cette opération fut bientôt exécutée; et, au retour du canot, nous reconnûmes tous avec une joie extrême que la pirogue en question portait M. Faraguet, que ramenaient l'Anglais Singleton et le Suédois Thom. Voici les détails que nous donna M. Faraguet.

L'enlèvement du canot et des hommes qui le montaient avait été entièrement dirigé par Tahofa, et exécuté par ses guerriers. M. Faraguet était cependant tombé au pouvoir de Toui-Hala, fils d'un guerrier de Fidgi et d'une sœur de Palou. A cela près des violences du premier moment, ce chef n'avait eu que de bons procédés pour son captif, et lui avait même restitué une partie de ses hardes, dont il s'était d'abord emparé. Quand ils arrivèrent à Moua, ils rencontrèrent Singleton, qui conduisit M. Faraguet chez Palou; celui-ci lui fit beaucoup d'amitiés, et employa tous les moyens de persuasion pour déterminer M. Faraguet à demeurer avec lui, affirmant que *l'Astrolabe* était tombée au pouvoir de Tahofa, qui y avait mis le feu, et m'avait tué. Pour preuve de ce qu'il avançait, Palou montrait les colonnes de fumée qui s'élevaient en ce moment même des villages incendiés par les Français. Toute la soirée, ce chef s'efforça d'amener son prisonnier à céder à ses désirs; mais voyant que celui-ci restait insensible à ses prières, il lui promit de le reconduire à bord le jour suivant, et l'envoya coucher dans l'appartement de Singleton.

Le lendemain, Palou, après avoir inutilement réitéré ses instances près de son captif, le fit escorter de ses guerriers, et l'emmena lui-même à Mafanga où se trouvaient déjà Tahofa et plusieurs autres chefs à la tête de leurs combattans. Il y eut un grand *kava* dont Toubo fut le président, et où M. Faraguet prit place près de Palou. Là on discuta assez long-temps et avec chaleur; on demanda de nouveau à M. Faraguet s'il voulait retourner à bord; sur sa réponse affirmative, il y eut de longs débats, à la suite desquels il fut enfin arrêté que M. Faraguet serait reconduit à bord de *l'As-*

trotabe. Mais aucun naturel n'osa se charger de cette mission, et elle fut confiée aux deux Européens. Avant de laisser partir M. Faraguet, Palou lui fit à plusieurs reprises la recommandation suivante en propres termes : *Speak captain, give koula Palou*, « parle au capitaine, pour qu'il donne des colliers à Palou ; » car il faut savoir que ce brave chef était fort avide de ces ornemens; et, quoiqu'il en eût reçu, tant de moi que des officiers, une fort grande quantité, sa cupidité en réclamait sans cesse de nouveaux. Dans un pareil moment, il était plaisant de voir ce grave et puissant *égui* (chef) se recommander à ma générosité pour de pareilles babioles. Les matelots Grasse et Fabry étaient aussi échus en partage à Palou, et avaient été également conduits à Mafanga, où M. Faraguet avait pu les voir.

Singleton, que j'interrogeai ensuite, me confirma que Tahofa seul et ses principaux *mataboulés* (conseillers) avaient dirigé l'attentat commis contre les Français. Palou et les autres chefs de Tongaï y étaient restés totalement étrangers. Dans un conseil du matin, ils avaient même improuvé la conduite de Tahofa, et avaient émis le vœu que les prisonniers fussent remis entre nos mains. Mais Tahofa s'y était vivement opposé, et la crainte qu'il inspirait retenant les autres chefs, il avait été arrêté, par manière d'arrangement, qu'on renverrait les prisonniers qui ne voudraient pas rester à Tonga-Tabou, mais qu'on garderait les autres. Singleton m'assura du reste qu'on n'avait fait aucun mal à nos hommes, et qu'on avait donné l'ordre de les faire tous rejoindre à Mafanga.

J'exprimai vivement mon indignation contre la conduite perfide et déloyale des naturels, et surtout contre l'infâme trahison de Tahofa, qui avait été constamment comblé d'amitiés et de présens à bord. L'Anglais répondit que la conduite de Tahofa était en effet très coupable, mais que ce chef n'avait pu résister à la tentation de posséder quelques Européens à son service. Tous les chefs le blâmaient vivement, Palou surtout qui paraissait désolé de ce qui était arrivé. Mais tout en redoutant la puissance de Tahofa et ses desseins ambitieux, personne ne se sentait de force à s'opposer à lui. A cela je répondis que je pardonnais volontiers à Palou et aux autres chefs, que ma vengeance serait uniquement dirigée contre Tahofa, et je priai Singleton d'insinuer à ses rivaux

que s'ils voulaient s'unir à moi, je leur promettais mon assistance pour écraser Tahofa, et délivrer leur île de ce chef turbulent.

J'appris que les naturels tremblaient surtout que je ne dirigeasse mes efforts sur Mafanga, et que je ne vinsse à profaner ce sanctuaire de leur île. Singleton me fit observer qu'en un pareil cas la population tout entière se lèverait pour voler à la défense de Mafanga; qu'en ce moment, plus de deux mille guerriers se trouvaient déjà rassemblés dans son enceinte, et qu'il en arrivait à chaque instant de toutes les parties de Tonga-Tabou.

Je répondis à Singleton que j'allais pourtant être réduit à prendre ce parti, attendu que je ne pouvais songer à aller attaquer Tahofa dans sa résidence à Bea; que j'allais m'embosser devant Mafanga pour canonner cette place, et que je ne la quitterais qu'après l'avoir complètement ruinée. J'ajoutai que j'avais à bord six mille livres de poudre et quinze mille boulets; que quand tout cela serait consommé, j'irais sur la côte du Pérou, où les Français ont une division navale, et que je ramènerais avec moi deux frégates pour exterminer tous les habitans de Tonga. En même temps, comme je ne pouvais m'empêcher de conserver des doutes sur la sincérité des sentimens de Singleton, et que je pouvais le considérer comme un espion des insulaires, envoyé pour examiner mes moyens de défense, je lui fis voir en détail tous mes préparatifs de combat, et je lui déclarai que, dès le jour suivant, si je n'avais point reçu tous les prisonniers sans exception, la corvette serait devant Mafanga, et que la canonnade commencerait.

Singleton me pria instamment de suspendre au moins les hostilités pour la journée, affirmant qu'il allait faire en sorte de déterminer les naturels à me renvoyer tous les captifs, et qu'il allait surtout user de son influence sur Palou et Toubo pour vaincre l'opiniâtreté de Tahofa. Je lui donnai ma parole qu'aucun acte de violence ne serait commis de mon côté; que je ne m'étais porté à ceux qui avaient eu lieu qu'avec une extrême répugnance, et parce que c'était l'unique moyen d'amener les naturels à faire des propositions de paix. Singleton convint que c'était en effet la seule voie pour arriver à ce but. L'incendie des villages et l'engagement de la veille au soir avaient épouvanté la plupart des chefs; deux ou trois naturels avaient été tués, et plusieurs avaient reçu des bles-

sures graves. Cependant la mort de notre caporal, et l'acquisition de son fusil, qui était resté entre leurs mains, les avaient un peu consolés de cet échec. Ceux qui avaient pris part à cette affaire s'empressèrent de publier qu'un des officiers avait été tué, et qu'un *midshipman* avait été grièvement blessé, en faisant allusion à l'égratignure qu'avait reçue M. Dudemaine. Tahofa, pour encourager ses guerriers, leur promettait le pillage de la corvette, assurant avec audace qu'elle allait bientôt tomber entre leurs mains.

Au moment où Singleton allait nous quitter, vers une heure après midi, le détachement en armes partit pour enterrer le caporal avec les honneurs de la guerre sur l'île Pangaï-Modou. Ayant demandé à Singleton si la tombe de Richard ne serait point exposée à être profanée par les naturels après notre départ, il m'assura qu'à cet égard je ne devais avoir aucune inquiétude. Les habitans de Tonga portent le plus grand respect aux tombeaux, et même à ceux de leurs ennemis. Il me suffirait de signaler sa place par une croix ou toute autre marque, et personne n'en approcherait.

Le caporal Richard fut enterré sur la pointe de Pangaï-Modou, à quarante pas du bord de la mer, un peu à l'est de l'endroit où notre observatoire avait été établi. Une médaille en bronze de l'expédition fut suspendue à son cou, et chacun de nous donna une larme à la mémoire de notre infortuné compagnon.

Lorsque le canot fut de retour à bord, devant l'équipage rassemblé sur le gaillard d'arrière, je proclamai Delanoy (Victor) caporal, en remplacement de Richard (1). Ce jeune militaire méritait à tous les égards cette distinction par son excellente conduite, et le bel exemple qu'il avait constamment donné à ses camarades. Je profitai de cette occasion pour adresser à tous les hommes de l'équipage une courte allocution, dans laquelle je les exhortai à se

(1) Le brave Delanoy est une des trois personnes de l'équipage de *l'Astrolabe* pour qui j'ai vainement sollicité une décoration depuis plus de deux ans, tant auprès des ministres de la révolution que de ceux de la restauration. Cependant j'ai toujours cru et je crois encore que les fatigues, les privations, et les dangers sans nombre, et peut-être sans exemple, endurés par tous ceux qui ont fait la campagne de *l'Astrolabe*, méritaient qu'on prêtât un peu plus d'attention à mes justes réclamations en faveur de mes compagnons de voyage.

montrer fermes à leur poste, et à bien faire leur devoir, quels que fussent les évènemens.

A quatre heures et demie, nous vîmes une pirogue qui s'approchait du navire avec trois Anglais, et peu après, un quatrième se montra sur la pointe de Pangaï-Modou. Un canot du bord fut envoyé pour le prendre. Ces gens, dont deux étaient le charpentier et le forgeron des missionnaires, m'apportaient des lettres de M. Thomas, écrites à peu de distance l'une de l'autre. Le porteur de la première était venu par terre, aucun naturel n'ayant osé l'amener à bord, et c'était lui qui avait paru sur Pangaï-Modou.

M. Thomas me mandait que les naturels se repentaient de leur perfidie à mon égard; qu'ils craignaient que je ne voulusse détruire leurs *faï-tokas* (tombeaux) à Mafanga, et qu'ils avaient eu recours aux missionnaires pour les prier d'intercéder en leur faveur auprès de moi. En conséquence, il me priait de suspendre les hostilités, et me promettait, au nom des chefs, que les prisonniers seraient immédiatement remis au canot qui irait les chercher à Mafanga.

Dans ma réponse à M. Thomas, je lui peignis la conduite infâme de Tahofa, qui avait payé de la plus noire ingratitude et de la plus atroce perfidie toutes les bontés que nous avions eues pour lui. J'ajoutai qu'il méritait tout le poids de notre vengeance, mais que je consentais cependant à tout oublier, et même à quitter sur-le-champ l'île, aussitôt que *tous* les Français seraient rendus à leur navire. J'insistai sur le mot *tous*, alléguant qu'il ne devait pas y avoir d'exception, attendu que j'étais responsable de leurs personnes envers mon gouvernement. Si les naturels ne souscrivaient point à cette condition, j'étais résolu à ne point quitter Tonga-Tabou sans avoir détruit Mafanga de fond en comble.

Je parlai dans le même sens aux Anglais, et les priai de faire part aux insulaires de ma dernière résolution. L'un d'eux voulant me faire des représentations sur les forces supérieures des naturels, et sur les grands dangers que j'allais courir en m'approchant des récifs de Mafanga, je lui répondis d'un ton bref et péremptoire que ma résolution était invariable, et que les sauvages devaient rendre tous leurs prisonniers, ou s'attendre à voir Mafanga réduit en poussière; puis, sous prétexte qu'il était tard, je m'empressai

de les congédier, ayant remarqué que leurs discours produisaient une impression fâcheuse sur les hommes de l'équipage.

15 *mai*. — N'ayant reçu aucune nouvelle de nos prisonniers, et ne voyant les naturels faire aucun mouvement qui annonçât l'intention de les rendre, à sept heures du matin les huniers furent bordés, l'ancre dérapée, et nous cinglâmes vers Mafanga, sous les huniers seulement. Le grand canot marchait devant la corvette, sous les ordres de M. Lottin, pour éclairer notre route. Comme la marée haute ne nous permettait point de distinguer l'acore du brisant, à sept heures quarante minutes je laissai retomber l'ancre devant Mafanga, à un quart de mille du rivage, et à une encâblure des coraux. A huit heures et demie, la chaloupe fut mise à la mer, pour aider à nous rapprocher des récifs.

A l'instant même où nous avions laissé tomber l'ancre, nous avions hissé notre grande enseigne en l'appuyant d'un coup de canon. Peu après, plusieurs pavillons blancs furent successivement plantés au bout de longues perches sur le rivage, et je suppose que chaque chef arbora le sein. Le blanc ayant été de tout temps l'emblème de la paix chez les habitans de la mer du Sud, je supposai que ceux de Tonga voulaient par-là nous témoigner leurs intentions pacifiques. Pour fixer mes doutes, j'expédiai le grand canot, sous les ordres de M. Guilbert, vers le bord du récif, avec pavillon blanc en tête de mât. Le canot était bien armé; mais M. Guilbert avait l'ordre de ne tirer qu'un coup d'espingole en se retirant, si sa démarche était inutile, et seulement pour essayer la portée de nos armes. Il lui était aussi recommandé de sonder l'approche du récif.

Au lieu des simples palissades de bambous qui l'entouraient de toutes parts, le village de Mafanga présentait maintenant une suite de remparts en sable très bien entendus, et qui suffisaient pour amortir l'effet de notre artillerie. Tout alentour et au pied de ces remparts, régnait un fossé de quatre ou cinq pieds de profondeur, où se tenaient plusieurs centaines de guerriers tout-à-fait à l'abri de nos boulets. L'entrée principale du village, au milieu de laquelle s'élevait un immense figuier, était restée libre; mais un fossé profond avait aussi été creusé autour de l'arbre, et contenait une troupe considérable d'hommes armés. Une espèce de bastion se

trouvait immédiatement à gauche de cette entrée, et nos lunettes nous firent bientôt découvrir que quatre ou cinq de nos hommes étaient renfermés dans son enceinte.

Comme le canot approchait de terre, Martineng fut relâché par les naturels, s'avança au bord de la mer, et entra même dans l'eau jusqu'à une certaine distance; puis il cria au canot que les naturels étaient disposés à rendre les prisonniers, mais qu'il fallait pour cela que l'officier descendît à terre sans armes, et accompagné seulement d'un ou deux hommes, pour terminer cette affaire avec les chefs. Déjà M. Guilbert s'apprêtait à souscrire à cette condition, et se préparait à descendre sur le récif, quand un coup de fusil partit du rempart à droite de l'arbre, et une balle vint percer de part en part les deux bords du canot, en passant, pour ainsi dire, entre les jambes des matelots. Ce trait de perfidie me dévoila les intentions des sauvages, et je hêlai à M. Guilbert de s'éloigner. Comme il exécutait cet ordre, un second coup de fusil lui fut adressé. Sans doute cette arme devait être un fusil de rempart ou une forte carabine, car elle avait une portée extraordinaire, comme nous le reconnûmes plus tard par les balles qui arrivaient jusqu'à bord, et nous dépassaient même quelquefois considérablement.

Cependant Martineng était rentré dans l'enclos pour quitter ses vêtemens, puis il était revenu dans l'eau, où il s'était avancé beaucoup plus que la première fois; mais les insulaires lui adressèrent un coup de fusil qui le fit revenir sur le rivage, d'où il cria au canot de retourner à bord, et de ne point tirer; qu'autrement il serait massacré par les sauvages, ainsi que tous ses camarades.

M. Guilbert revint à bord sans avoir tiré un seul coup, et j'approuvai sa conduite. Désormais il était évident que les astucieux sauvages voulaient attirer nos hommes dans un piége, pour en massacrer le plus qu'ils pourraient, et me dégoûter de toute tentative ultérieure. Leur précipitation seule avait fait échouer leur stratagème; et sans le coup de fusil trop tôt tiré, il est probable que M. Guilbert et ceux qui l'avaient accompagné seraient tombés en leur pouvoir. Sans doute le moment était arrivé d'avoir recours aux moyens extrêmes, et peut-être eussé-je dû m'y résoudre sur-le-champ. Toutefois, pour éviter tout reproche de

violence et de précipitation, je résolus d'attendre jusqu'au lendemain, et de laisser encore la nuit aux réflexions des naturels.

M. Guilbert s'était assuré que la corvette pouvait sans danger accoster de très près les récifs; la marée était basse, et l'acore des brisans était maintenant très visible. En conséquence, cet officier retourna dans la chaloupe mouiller la grosse ancre, qui n'avait qu'une patte, à deux encâblures dans le sud-sud-ouest, par treize brasses. La première ancre fut dérapée, et nous nous hallâmes sur l'ancre à une patte. Cette manœuvre, exécutée avec de grosses ancres et avec des grelins à demi-usés ou rongés par les coraux, fut longue et pénible; car les aussières, les orins et les serre-bosses manquaient à chaque instant. Toutefois, à force de soins et de fatigues, sur les cinq heures du soir, nous nous trouvâmes mouillés à peu de distance du brisant et à bonne portée de caronade de Mafanga.

Comme de coutume, à six heures du soir, le coup de canon de retraite fut tiré, et les naturels y répondirent par un coup de carabine dont la balle vint siffler au travers du gréement. Pour la nuit, l'appel fut fait aux postes de combat, les fanaux furent tenus allumés, et tout fut prêt pour le cas d'attaque. Le grand canot et la chaloupe furent amarrés le long du bord avec des chaînes en fer. La brise du sud-sud-est fut généralement faible; mais par intervalles il passait des raffales plus fraîches, qui nous obligèrent à filer quelques brasses de la chaîne.

16 *mai.* — Dans la position où nous nous trouvions, nous étions à portée de voix avec les hommes placés au bord du rivage. Dès six heures du matin, le matelot Martineng reparut sur la plage, et nous hêla d'envoyer un canot à terre avec un officier. Je lui fis répondre que, si les naturels avaient réellement envie de rendre les prisonniers, ils pouvaient les renvoyer dans une pirogue, ou même se contenter de les laisser revenir à la nage à bord; qu'aussitôt la paix serait faite. Martineng renouvela la demande d'envoyer un officier à terre sans armes; je lui déclarai que je voulais parler à Singleton, et que cet Anglais eût à se montrer avec lui; mais il me fut répondu que Singleton était aussi retenu par les insulaires, et qu'il ne pouvait point paraître.

J'étais convaincu que les naturels n'avaient d'autre but que de

nous tendre un piége pour tuer quelques-uns de nos hommes. Aussi je me gardai bien d'y donner. L'ancre à une patte fut sur-le-champ éloignée dans le sud-sud-est, et mouillée par douze brasses de sorte qu'en virant dessus, nous nous rapprochâmes encore de Mafanga de près d'une demi-encâblure. A dix heures, au moyen d'une embossure, nous présentions le travers de tribord à Mafanga, dont nous n'étions pas éloignés alors de plus de cent cinquante toises. Six de nos prisonniers se montrèrent sur la plage, et nous hélèrent de nouveau d'envoyer à terre un officier et quelques hommes sans armes. Mais les fusils, les baïonnettes et les lances des naturels se montraient avec leur têtes au-dessus des palissades, et faisaient voir clairement que cette démarche couvrait un piége assez grossier.

Las enfin de voir toutes les voies de douceur échouer contre l'obstination des sauvages, à dix heures dix minutes, je réunis dans ma chambre tous les officiers commandans de quarts; et, après leur avoir exposé l'inutilité de mes efforts pour en venir à des moyens de conciliation, je leur déclarai que j'étais décidé à commencer immédiatement le feu, si leur opinion était d'accord avec la mienne. J'eus la satisfaction de les voir tous se ranger à mon avis. A dix heures et demie, le feu commença, et le premier boulet coupa en deux une des grosses branches du figuier de l'entrée. Les naturels postés au-dessous se levèrent précipitamment, et s'enfuirent en poussant de grands cris qui étaient répétés par les détachemens placés sur les divers points de Mafanga. Ces cris aigus et perçans, sortis des épais et sombres bocages qui dominaient les cimes élégantes de plusieurs centaines de palmiers, produisirent un effet bizarre et lugubre : on eût dit que les ames des morts qui reposaient dans ces lieux venaient de se réveiller pour se plaindre de voir leur dernier asile profané.

Du reste, aux coups suivans, les naturels gardèrent un profond silence. La hauteur et l'épaisseur de leurs remparts suffisaient pour garantir l'intérieur du village de l'atteinte de nos boulets; quelques-uns seulement, en rencontrant les troncs des cocotiers et les charpentes des plus hautes cabanes, qu'ils mettaient en pièces, produisaient un grand fracas accompagné de quelque dommage; mais nos efforts contre les palissades devinrent inutiles. Les sau-

vages s'accoutumèrent si bien à l'effet de notre artillerie, qu'aussitôt le coup parti ils se levaient quelquefois pour aller chercher ceux des boulets qui allaient s'enterrer dans le sable des fortifications.

Dès le premier coup de canon, nos hommes avaient disparu. Cela me confirma dans l'idée que les naturels n'avaient pas l'intention de leur faire du mal, et qu'ils tenaient seulement à les conserver à leur service.

Depuis dix heures et demie jusqu'à onze heures et demie, trente coups de caronade furent successivement tirés, dont quelques-uns à mitraille. Les naturels répondirent par quelques coups de mousqueton, et certaines balles passèrent par-dessus le navire. Les amarrages des bragues, usés sans doute par l'humidité, avaient presque tous manqué, et l'on fut obligé de cesser le feu pour les réparer. De leur côté, les insulaires profitèrent de cette suspension pour fortifier leurs remparts.

Après le dîner de l'équipage, la chaloupe, sous les ordres de M. Guilbert, et armée de deux espingoles, est allée mouiller notre ancre de poste dans le sud-sud-est; puis nous avons viré dessus en filant de la petite chaîne. La chaloupe, pendant cette opération, a reçu plusieurs coups de fusil, dont aucune balle n'a heureusement fait de mal, et elle a répondu par deux coups d'espingole. A deux heures, nous étions définitivement affourchés fort près du récif, avec soixante-quinze brasses de la petite chaîne et vingt-cinq de la grosse. Nous avons fait de nouveau embossure et présenté le travers au village.

Le feu a recommencé; et les mitrailles, pointées avec soin, ont très bien porté. A la première décharge, qui a tombé sans doute sur le gros de la troupe, les naturels ont poussé de grands cris en agitant un grand nombre de morceaux d'étoffe. Nous avons pris ce signal pour un défi, car il n'a été suivi, du reste, d'aucun mouvement qui annonçât le désir de parlementer. Vingt-quatre coups ont encore été tirés à des intervalles de quelques minutes entre chacun d'eux, douze à boulet et douze à mitraille. En général, les coups à mitraille étaient suivis de cris redoublés, tandis qu'un profond silence accompagnait les boulets.

A quatre heures, les amarrages avaient encore manqué, et il fal-

lut s'occuper de les refaire, comme de remplacer l'apprêté consommé. Le brave Reynaud, notre maître canonnier, qui avait pointé presque tous les coups qui furent tirés dans la journée, ne cessa de déployer une activité et une intelligence qui lui firent beaucoup d'honneur.

Au coucher du soleil, les naturels firent sur la corvette une décharge de douze coups de fusil, et pour le coup de retraite, nous dirigeâmes sur le village un coup de canon à mitraille. La surveillance la plus active fut observée durant toute la nuit; elle était d'autant plus nécessaire, qu'à marée basse les naturels pouvaient s'approcher à pied sec sur le récif, à moins de vingt toises de la corvette. Pour peu qu'ils eussent été entreprenans, ils pouvaient hasarder une attaque de nuit qui nous eût été funeste.

La canonnade de la journée n'a point produit l'effet que j'en attendais; garantis par leurs remparts, les sauvages peuvent braver mes menaces. Désormais mon unique espérance est de lasser la patience de ces insulaires, surtout de voir la division naître parmi les chefs de l'île, et amener la restitution des prisonniers. Toute la nuit, on a entendu les naturels abattre des arbres pour fortifier leurs retranchemens et réparer les brèches faites dans la journée.

17 mai. — En effet, au point du jour, nous avons reconnu que de grands travaux avaient eu lieu dans la nuit; d'énormes tronçons de cocotiers, des bananiers entiers avaient été entassés les uns sur les autres pour rehausser les remparts, et même en faire un double rang sur certains points. L'activité de ces sauvages était prodigieuse, et les fossés étaient gardés jour et nuit par des centaines de guerriers armés, tout prêts à s'opposer à une descente. A six heures, comme pour nous saluer, ils nous envoyèrent un coup de mousqueton.

Le ciel était très couvert, et il tombait une petite pluie continuelle. A neuf heures, M. Guilbert alla dans la chaloupe déraper l'ancre du large, et la reporta à quatre-vingts brasses plus près du récif. Tant que dura cette manœuvre, les naturels ne cessèrent de tirer des coups de fusil sur la chaloupe, tandis que du bord nous leur adressions de temps en temps quelques paquets de mitraille pour les empêcher de s'approcher trop du rivage, où ils eussent pu ajuster leurs coups avec plus de succès.

Nous réussîmes enfin à nous amarrer du côté du large avec quarante brasses de la grosse chaîne, auxquelles nous avions ajouté quarante brasses de grelin, et du côté du récif avec trente brasses de la petite chaîne; mais le temps ayant beaucoup empiré, la pluie redoubla, et le vent soufla très frais à l'est-nord-est, avec des raffales. Aussitôt que l'équipage eut dîné, je me vis contraint de filer quarante-cinq brasses de la petite chaîne pour reprendre à la bitte le bout de la grosse, et nous prémunir contre les effets du mauvais temps.

Dans toute la journée, je ne tirai que dix-sept coups de canon, dont six à mitraille, et à longs intervalles les uns des autres. Par là, mon but était de tenir les sauvages sur un qui-vive continuel; et quelque incommode qu'elle fût pour nous-mêmes, la pluie qui tombait ne laissait pas de me favoriser dans ce projet, car il n'est rien que ces hommes supportent avec plus de répugnance. On concevra sans peine cette aversion de leur part pour la pluie, en songeant à la nature de leurs étoffes, la plupart composées d'une substance papyracée qui ne peut en aucune manière les protéger contre des averses un peu prolongées.

Vers cinq heures et demie du soir, nous avons la consolation de revoir cinq ou six de nos hommes; ils sont toujours cantonnés dans le hangar à gauche du grand figuier; on les voit même de temps en temps sortir de leur bastion pour aller causer avec les guerriers postés autour de cet arbre.

Ces sauvages montrent une obstination singulière à garder leurs prisonniers. Je ne puis me dissimuler que, fermes à leurs postes respectifs, ils déploient un courage extraordinaire à y attendre l'effet de nos boulets et de nos mitrailles. S'ils combattaient pour une meilleure cause, je ne pourrais m'empêcher d'admirer leur constance. D'ailleurs, si je dois m'en rapporter à certaines déclarations, la plupart des hommes qui m'ont été enlevés auraient eu le projet de déserter : Fabry et Bellanger seuls étaient parfaitement étrangers à ces coupables desseins. Il en résulte naturellement que ce sont les seuls dont le sort me paraisse digne d'intérêt. Si le bruit dont je viens de parler était fondé, la conduite de Tahofa serait moins odieuse, puisqu'elle n'aurait pour objet que de s'assurer la possession d'hommes qui se seraient, pour ainsi dire, donnés à lui.

Toute la nuit, il a tombé de la pluie, et le vent a soufflé au nord-est et à l'est-nord-est par raffales. Les naturels ont encore travaillé à abattre beaucoup d'arbres.

18 *mai*. — Vers sept heures et demie du matin, nous avons tous reconnu très distinctement, au bord de la mer, et à trois cents pas environ à l'est des remparts de Mafanga, deux de nos hommes, Fabry et Bellanger. Le premier paraissait grièvement blessé à la jambe droite, et ne marchait qu'avec peine. Bellanger lui aida à laver et panser sa plaie, puis ils allèrent s'asseoir sous des arbres du rivage. Au premier aspect, ils semblaient être libres, et personne ne se montrait auprès d'eux ; mais la lunette nous permettait de découvrir au travers des fourrés plusieurs hommes armés qui surveillaient attentivement toutes leurs actions. Il m'était facile de comprendre que les naturels voulaient par là nous tendre un nouveau piége ; ils comptaient trouver l'occasion de nous tuer du monde, si je tentais d'envoyer un canot pour reprendre ces deux matelots ; mais je ne fis pas le moindre mouvement.

Le ciel s'est chargé de plus en plus ; la pluie a tombé par torrens, et le vent a soufflé bon frais à l'est, avec d'assez fortes rafales. Il a fallu détalinguer la partie de la grosse chaîne qui se trouvait sur l'ancre de babord pour la rajuster avec celle de tribord, et étalinguer en place la grande touée, afin de nous procurer les moyens de filer de nos amarres.

Nous n'avons pas envoyé un seul coup de canon, et nous nous sommes contentés de tirer de temps en temps quelques coups de fusil pour tenir les naturels en haleine. Aujourd'hui, ils ont observé un profond silence, et l'on ne peut douter que la pluie violente qui n'a cessé de leur battre les épaules, n'ait beaucoup refroidi leur ardeur guerrière. A six heures, le coup de canon de retraite a été tiré à mitraille sur Mafanga.

Notre position est devenue plus critique que jamais ; si nos ancres venaient à manquer, nous serions jetés sur les récifs, et là, notre destruction serait inévitable ; nous serions en un instant enveloppés par des milliers de barbares acharnés à notre perte. Aussi je vois l'anxiété peinte sur toutes les figures de l'équipage ; ces hommes, qui, les jours passés encore, couraient avec ardeur au combat, et eussent bravé des centaines de naturels, pâlissent à l'as-

pect du danger qui nous menace, et semblent me reprocher tacitement mon imprudence et mon obstination. Quelques membres de l'état-major, en tout autre temps si calmes, si dévoués, si intrépides, ne paraissent envisager qu'avec inquiétude et consternation notre position actuelle près des récifs de Mafanga. Tant il est vrai qu'il faut un tout autre courage pour attendre de sang-froid une catastrophe contre laquelle il est impossible de lutter, que pour se jeter les armes à la main au travers des plus grands périls!...

Dans la soirée, M. Lottin m'a communiqué l'avis que plusieurs hommes de l'équipage n'attendent que l'instant favorable pour enlever une embarcation et se réunir à ceux de leurs camarades qui se trouvent déjà parmi les sauvages. J'ai remonté à la source de cet avis, et j'ai vu qu'il n'était malheureusement que trop fondé. Comme je l'avais signifié aux sauvages, mon intention était effectivement de rester devant Mafanga, et de les canonner jusqu'à ce qu'ils consentissent à me renvoyer les prisonniers. Mais la conviction que je viens d'acquérir des mauvaises dispositions de l'équipage me force à modifier cette résolution. Je suis décidé à passer seulement devant Mafanga la journée de demain; si après-demain matin le vent est bon, et que les insulaires ne m'aient fait aucune proposition, je remettrai à la voile, quoi qu'il m'en coûte, pour ne pas exposer plus long-temps l'expédition à une ruine complète.

Ce n'est pas que je craigne de tomber au pouvoir des sauvages; mes mesures sont prises pour éviter cette humiliation. Au moment où la corvette sera envahie par ces barbares, et lorsque tout espoir de résister avec quelque succès sera anéanti, j'ai pris la résolution de faire sauter le bâtiment. M. Dudemaine a reçu mes instructions à cet égard, et je compte assez sur son courage et sa haine pour nos ennemis, pour être certain qu'il les exécutera fidèlement. Mon intention n'est pas de donner cette détermination de ma part comme un trait de bravoure ni de dévouement. En effet, je suis réservé à une mort certaine et cruelle de la part des sauvages. Je n'aurai donc d'autre mérite que d'échanger cette perspective contre une fin plus rapide et plus douce, en sautant avec *l'Astrolabe :* mais en terminant ainsi ma carrière, j'aurai du moins la consolation de donner une leçon sévère aux perfides insulaires de Tonga-Tabou, et de soustraire en un instant aux regrets et aux réflexions des

navigateurs futurs les tristes débris de notre brillante expédition.

La nuit a été détestable; obscurité complète, pluie à verse et fortes rafales d'est et d'est-sud-est. A deux heures, nous avons filé de la grosse chaîne, pour mieux assurer notre tenue.

19 *mai*. — A sept heures du matin, les matelots Fabry et Bellanger ont encore paru quelques instans sur la plage. Peu après, le pavillon blanc, qui avait été enlevé par les naturels aux premiers coups de canon de notre part, a été relevé. Du reste, les guerriers se tiennent toujours à leurs postes dans les fossés et les retranchemens, bien qu'ils se montrent rarement.

Sur les neuf heures et demie, une pirogue a paru près de la plage, entre Mafanga et Nioukou-Lafa; trois Anglais semblaient vouloir la traîner du côté de Mafanga : contrariés par la force du vent, ils l'ont enfin abandonnée, et se sont retirés avec un groupe de naturels sur Nioukou-Lafa.

Le vent a continué à souffler avec beaucoup de force à l'est-sud-est, accompagné de violentes rafales et d'une pluie continuelle. Le mauvais temps nous a empêchés de recommencer la canonnade.

A trois heures après-midi, un petite pirogue, conduite par Martineng, a débordé de la plage vis-à-vis de Mafanga; comme ce marin ne pouvait seul gouverner l'embarcation, un naturel lui a donné la main jusqu'à une certaine distance de terre; puis il s'est jeté à la nage et a laissé Martineng seul venir à bord.

Ce matelot a déclaré qu'il était envoyé au nom de Tahofa pour m'annoncer que tous les hommes de *l'Astrolabe* allaient m'être renvoyés incessamment, pourvu que je promisse de ne plus tirer sur Mafanga. Martineng nous dit que cette décision n'avait été prise que la nuit dernière, après de longues et fréquentes conférences entre les chefs, où les prisonniers avaient été successivement amenés et interrogés. — Du reste, les naturels ne leur avaient fait aucun mal. Les meilleurs guerriers de l'île, au nombre de trois mille, se trouvaient en ce moment rassemblés à Mafanga, avec d'immenses provisions de flèches, de lances, de casse-têtes et même de fusils. — Les naturels avaient creusé une quantité de fossés et de chausse-trapes tout au travers de la place, et avaient abattu une foule de cocotiers, de bananiers et d'arbres, pour former des bar-

ricades sur divers points de Mafanga. — Il paraît que notre artillerie aurait fait peu de mal aux naturels, et Martineng n'a eu connaissance que d'un seul homme tué avant-hier par le coup de canon de retraite, tiré à mitraille.

Comme Martineng était un des hommes dont les intentions m'étaient les plus suspectes, je ne voulus point le laisser communiquer avec le reste de l'équipage, dans la crainte que ses rapports ne produisissent un mauvais effet sur l'esprit de ses camarades. Je ne lui donnai que le temps de prendre un verre de vin et une poignée de tabac, puis je le fis reconduire sur-le-champ à terre avec la pirogue, après lui avoir dicté ma réponse à Tahofa : c'était de déclarer tout simplement à ce chef que, du moment où les prisonniers seraient rendus à leur bord, toute hostilité cesserait de notre part, et que je quitterais même l'île sans délai.

A peine Martineng eut-il mis les pieds à terre, qu'il fut entouré de naturels qui semblaient l'interroger avidement sur le résultat de son message, et qui le conduisirent devant Tahofa. A quatre heures et demie, il reparut au bord de la mer, et s'avança jusqu'au récif : de là, il annonça au grand canot, qui avait été envoyé au-devant de lui, que Simonnet et Reboul se trouvant pour le moment absens de Mafanga, Tahofa avait envoyé à leur recherche, et qu'il me priait d'attendre encore jusqu'au lendemain matin, où tous les Français seraient renvoyés ensemble à leur bord.

On vit ensuite les naturels, pleins de confiance en ma promesse, circuler librement au-devant des remparts, et chercher les boulets enterrés dans le sable. J'étais émerveillé de voir ces hommes, si perfides à notre égard, se confier d'une manière aussi naïve à la parole que je venais de leur donner. Toutefois, pour la nuit, nous restâmes encore en branle-bas de combat, et la surveillance la plus sévère fut exercée par les officiers et les maîtres sur les moindres mouvemens des matelots.

Il semblait enfin devoir se réaliser, l'unique espoir sur lequel je comptais, celui de voir les naturels divisés d'opinions et las du genre de guerre passive auquel ils se trouvaient réduits, se décider à relâcher leurs prisonniers. Il était vraiment temps que cela finît, car ma position devant Mafanga n'était plus tenable : une conversation que j'avais eue le matin avec Collinet, le maître d'équipage, m'a-

vait démontré qu'il se trouvait à peine cinq ou six matelots sur lesquels je pusse compter; tous les autres auraient passé avec joie du côté des sauvages !...

20 *mai.*—Toute la nuit le vent avait encore soufflé avec violence à l'est, et les grains s'étaient succédés presque sans interruption. Au jour, le ciel s'est éclairci, la brise est tombée et la pluie a cessé.

Les naturels sont revenus en foule sur la plage et ont même commencé à démolir leurs fortifications; une brèche a été pratiquée à travers les remparts pour faire passer une pirogue; un cochon, quelques corbeilles d'ignames et quelques régimes de bananes y furent embarqués; puis elle se dirigea vers la corvette, sous la conduite de Martineng et d'un naturel que nous reconnûmes bientôt pour être l'ami particulier de M. Gressien, le bon Waï-Totaï. Cet honnête mataboule, tout en obéissant à Tahofa, son chef, blâmait sa trahison et paraissait désolé de la conduite de ses compatriotes à notre égard. En mettant le pied à bord, le pauvre Waï-Totaï tremblait de tous ses membres, il ne m'aborda qu'à demi prosterné et d'un air suppliant; ce ne fut qu'après l'avoir rassuré par des paroles amicales, et lui avoir plusieurs fois répété que nous le regardions toujours comme notre ami, qu'il put prendre sur lui de s'acquitter du message dont Tahofa l'avait chargé. Il m'expliqua alors que Simonnet et Reboul s'étaient enfuis dans l'intérieur de l'île, aussitôt qu'ils avaient appris que les chefs s'étaient décidés à rendre leurs prisonniers, mais qu'on avait envoyé de toutes parts à leur poursuite, et que Tahofa comptait pouvoir me les livrer dans la journée pieds et poings liés, en même temps que les autres captifs; qu'en conséquence, ce chef me priait encore d'attendre jusqu'à ce qu'on se fût assuré des fugitifs.

Sans aucun doute, ces deux malheureux déserteurs à l'ennemi eussent mérité un châtiment sévère, et les lois de la discipline militaire l'eussent impérieusement exigé dans les circonstances ordinaires du service. Mais j'étais impatient de quitter les rives de Tonga; j'avais tout à craindre du caractère versatile des sauvages et des mauvaises dispositions de nos propres matelots. L'essentiel était donc de délivrer les individus qui semblaient disposés à revenir sur leur navire. D'ailleurs, quand ces deux déserteurs eussent été rémis en mon pouvoir, il m'eût été fort difficile de rien statuer

à leur égard. La condamnation de Simonnet surtout pouvait entraîner la peine capitale, exécution toujours bien pénible dans ces sortes de campagnes, et son impunité présentait un terrible inconvénient, sans parler du funeste effet que sa présence et ses discours pouvaient de nouveau produire sur l'équipage. Je pesai toutes ces considérations, et fis comprendre à Waï-Totaï qu'il pouvait dire de ma part à Tahofa que je renonçais définitivement à Simonnet et à Reboul, qu'il pouvait les garder, et qu'aussitôt que les autres captifs me seraient remis, je lui promettais de quitter sans délai Mafanga et même Tonga-Tabou.

Ce fut aussi pour éviter d'entraver, par aucun retard ultérieur, le terme des négociations, que je ne voulus point parler ni de la montre d'habitacle, ni des fusils de Richard et de M. Dudemaine, ni des objets de la yole restés au pouvoir des naturels. Il fallait en finir à tout prix, car il était évident que l'influence de Tahofa dominait dans le conseil des chefs, et j'étais privé de tout moyen direct pour dompter l'arrogance de cet ambitieux et puissant *égui*.

Waï-Totaï et Martineng retournèrent à terre pour porter ma réponse à Tahofa, tandis que M. Guilbert les suivait dans le grand canot jusqu'au bord du récif, pour être tout prêt à recevoir nos hommes. Un quart d'heure après l'arrivée de nos envoyés à terre, on vit sortir de leur bastion tous les captifs, savoir : Martineng, Della-Maria, Bellanger, Bouroul, Fabry et Grasse, couverts d'étoffes du pays, que Tahofa leur avait fait donner en place de leurs propres habits, qui leur avaient été enlevés au moment même de l'attaque. Les naturels accompagnèrent les Français jusqu'au bord de l'eau; bientôt ceux-ci furent reçus dans le grand canot qui les ramena sur-le-champ à bord.

Ce fut un moment bien doux pour moi. J'avais enfin recueilli le prix de mes longs efforts et de ma persévérance opiniâtre depuis huit jours; j'avais préservé l'expédition de *l'Astrolabe* d'une tache ineffaçable, celle de laisser plusieurs de ses membres à la discrétion de peuples sauvages, à cinq mille lieues de leur patrie, et sans aucun espoir apparent de pouvoir jamais y retourner. Ce qui doubla ma satisfaction, ce fut de voir que plusieurs de ces hommes méritaient réellement les preuves d'intérêt que nous venions de leur donner, en bravant les derniers périls pour les délivrer.

Le pauvre Bellanger avait été si affecté de sa captivité, qu'il en avait perdu toute envie de manger, et pour lui faire prendre des alimens, les sauvages étaient obligés de le menacer de le tuer. Le jeune Bourroul, la première nuit, s'était enfui, et une pagaie à la main, chercha long-temps une pirogue pour rejoindre la corvette; mais il s'égara dans les bois et les naturels le rattrapèrent. Fabry, Della-Maria et même Grasse, si je devais les croire, auraient toujours désiré rentrer à leur poste, malgré toutes les insinuations des naturels pour les engager à s'établir à Tonga-Tabou. Martineng seul, homme adroit et rusé, paraissait avoir nourri, jusqu'à la fin, le désir de rester dans l'île, et ce n'aurait été que la veille au soir qu'il se serait décidé à rallier son bord et à séparer sa cause de celle de Simonnet et de Reboul.

Simonnet était un véritable scélérat, déjà puni à bord comme voleur et soupçonné d'autres crimes encore plus odieux. Il était assez naturel qu'il se décidât à rester au milieu d'un peuple sauvage, où son caractère entreprenant et son adresse au maniement des armes à feu pouvaient lui valoir une certaine considération. On l'avait entendu former des vœux pour la perte du navire, pour la mort des officiers, et l'on pensait même qu'il avait tiré le coup de fusil dirigé contre M. Guilbert, et qui perça le grand canot de part en part. Il était devenu publiquement le satellite de Tahofa, qu'il suivait partout le fusil sur l'épaule.

Je fus bien aise d'être débarrassé d'un aussi mauvais sujet, tout en regrettant qu'il eût réussi à débaucher l'imbécile Reboul, matelot passable et naturellement assez tranquille, mais si borné, qu'il ne sentit probablement pas toute l'étendue de la faute qu'il commettait, en suivant les perfides suggestions de son compatriote Simonnet. Du reste, *l'Astrolabe* fut, par la désertion de ce dernier, débarrassée d'un véritable fléau, et dans le parti qu'il a pris, ce malheureux trouvera peut-être un jour le juste châtiment de ses méfaits.

Aussitôt que les prisonniers furent rentrés à bord, la chaloupe alla déraper l'ancre à une seule patte, tandis que nous virions sur la petite chaîne. A une heure et demie, la dernière ancre qui nous tenait fut dérapée, et nous fîmes route sous les huniers avec une bonne brise d'est, en nous dirigeant vers la passe du nord.

Monté sur le ton du petit mât d'hune, M. Guilbert m'indiquait la position et la direction des brisans que la marée haute couvrait presque entièrement à nos regards. Après avoir dépassé le parallèle de Fafa, le fond décrut rapidement de vingt-trois à quinze, quatorze, douze, huit et dix brasses. Je me décidai à mouiller pour le reste de la journée, afin d'achever nos préparatifs de départ. Fafa nous restait alors au sud-est quart sud du monde, à deux milles de distance.

J'interrogeai l'un après l'autre tous les matelots qui avaient été faits prisonniers; voici les renseignemens que j'en obtins :

Immédiatement après l'enlèvement du canot, ils s'étaient trouvés répartis entre différens chefs, qui les avaient aussitôt menés chacun chez eux, ils n'avaient ensuite été conduits à Mafanga que lorsque Tahofa vit que j'allais attaquer sérieusement cette place.

Dans le principe, animés par les promesses de Tahofa, par le sentiment de leur nombre, qui ne montait pas à moins de trois mille combattans, par la quantité prodigieuse de leurs munitions de guerre en tout genre, et surtout par la mort du caporal Richard; malgré l'avis de plusieurs chefs, les naturels ne voulaient nullement entendre parler de rendre leurs prisonniers. Ils avaient même conçu le hardi projet de s'emparer du bâtiment. Pour cela, ils se proposaient d'abord d'attirer le grand canot à terre par quelque ruse, et de tomber sur les officiers et les marins qui le monteraient. Puis quand ils auraient jugé l'équipage suffisamment affaibli, ils auraient attaqué la corvette elle-même, et s'en seraient rendus maîtres. Dans les projets de ces braves gens, M. Jacquinot et moi nous étions particulièrement dévoués à une mort certaine, tant pour se venger de l'attention que nous avions constamment portée tous les deux à les chasser du navire, quand ils s'y introduisaient clandestinement, que par l'opinion générale parmi eux, qu'une armée privée de ses premiers chefs n'est plus à redouter.

Le temps, l'ennui, la crainte et sans doute la pluie à laquelle ils furent exposés durant trois jours, refroidirent beaucoup leur humeur belliqueuse. Les chefs réfléchirent sérieusement aux suites de cette guerre, ils sentirent que la ruine complète de Mafanga, le sanctuaire de leur religion, en serait une des moindres consé-

quences. L'homme tué par un éclat de mitraille, et la crainte des bombes dont je les avais menacés, frappèrent leurs esprits d'épouvante. Divers chefs qui n'avaient eu aucune part à l'attentat de Tahofa, ni aux fruits qu'il en avait retirés, lui firent de fortes représentations. Il y eut de longues conférences et des conseils sans fin, auxquels nos hommes étaient souvent appelés pour être interrogés sur nos forces et mes intentions présumées. Enfin Tahofa fut obligé de céder au vœu de ses collègues, et il fut arrêté que tous les captifs me seraient rendus sans rançon. Comme on ne m'avait jamais touché la corde de la rançon, j'avais cru que les naturels n'y avaient point songé, mais j'appris qu'elle avait été proposée par Tahofa dans les questions adressées aux Français. Les menaces foudroyantes que j'avais faites par l'organe de Singleton empêchèrent Tahofa de donner suite à cette proposition.

Il y avait quelque apparence que Singleton, comme je le lui avais recommandé, avait essayé de semer la division entre les chefs Palou, Toubo, Faka-Fanoua d'une part, et Tahofa de l'autre, en promettant aux premiers l'appui de mes armes contre leur rival. Mais l'adroit Tahofa aurait eu vent de cette manœuvre, car Singleton reçut tout à coup l'ordre de quitter Mafanga pour retourner à Moua. Il en fut de même d'une lettre que les missionnaires m'avaient adressée la veille ou l'avant-veille : l'on ne voulut point permettre aux Anglais de me l'apporter.

Bien que Tahofa ait échoué dans la partie la plus importante de ses projets, cette affaire lui aura fait connaître toute sa force; la gloire d'avoir pu résister aux armes européennes aura singulièrement accru son influence aux yeux des autres chefs, et probablement il finira par envahir le pouvoir suprême dans Tonga-Tabou. Ce sera un grand malheur pour cette île, car sous un chef aussi perfide, aussi ambitieux et secondé par des guerriers avides et turbulens, ses habitans redeviendront plus sauvages et plus redoutables qu'ils n'ont jamais été! Malheur aux navires européens qui voudront se confier à leur bonne foi, ils courront fort le risque de subir le destin du *Port-au-Prince*, du *Portland* et du *Ceres*.

Une innombrable quantité de fossés avaient été creusés dans l'enceinte de Mafanga, et les guerriers s'y tenaient cachés constamment. Tahofa et ses gens étaient toujours aux avant-postes,

Dès le premier coup de canon, Palou s'était enfui sur les derrières de la place, à près d'un mille de distance du rivage, et là il s'informait encore souvent avec inquiétude si les boulets ne pouvaient pas arriver jusqu'à lui. Dans cet *égui*, le don de la parole ne se trouvait pas uni à la valeur militaire.

Dans les projets de destruction que les insulaires méditaient sur le navire, j'étais constamment désigné comme le premier à faire périr, d'une voix unanime, par les hommes, les femmes et les enfans. Cependant j'avais comblé ces malheureux de présens, et je n'étais pas descendu une seule fois à terre sans distribuer gratuitement aux femmes et aux enfans des bagues, des verroteries et autres bagatelles; mais ils ne me pardonnaient point les ordres précis que j'avais donnés, de n'admettre à bord que les chefs d'un certain rang, ordres que je faisais toujours exécuter strictement quand je m'apercevais qu'on s'en relâchait. Ils sentaient que, sans cette mesure, ils eussent indubitablement réussi dans leurs projets. Il faut ajouter aussi que, pour me rendre odieux aux habitans, et justifier sa propre trahison, Tahofa avait adroitement semé le bruit que j'avais tué un naturel, bien que je n'eusse jamais fait la moindre démonstration d'un acte semblable. Comme le plus redoutable après moi, c'était M. Jacquinot qui devait ensuite sauter le pas; enfin M. Dudemaine, qui s'était fait remarquer à leurs yeux pour exécuter plus ponctuellement les ordres relatifs à l'accès du bord.

Quant au reste des officiers et de l'équipage, les naturels paraissaient disposés à leur laisser la vie. Sans doute ils pensaient qu'ils pourraient le faire sans danger, et que les Français partageraient avec plaisir le sort de Singleton, Read et Ritchett. Tel était le destin que ces barbares réservaient à la mission de *l'Astrolabe*, si leurs combinaisons n'avaient pas échoué.

Dans la matinée du 12 mai, *l'Astrolabe* sortit sans accident par la passe du nord de Tonga-Tabou, et se dirigea vers les îles à peine connues de l'archipel Viti, où elle était appelée à courir de nouveaux dangers.

J. D'URVILLE.

DE L'AVENIR

DES RELIGIONS.

Toujours les révolutions politiques ont été prophétisées par des révolutions religieuses qui les contenaient tout entières. Quand, au lieu de la monarchie orientale, le monde dut s'ouvrir aux républiques helléniques, ce changement fut marqué d'abord par le passage du panthéisme de l'Asie à l'antropomorphisme du culte grec. On aurait pu mesurer le changement survenu chez les hommes par le mouvement opéré tout à coup chez les dieux. Dans les temps modernes, la réforme religieuse renferme en elle-même, sous d'autres traits, toutes les phases qui se sont suivies dans la société civile. Comme elle a eu deux époques, et qu'il a fallu deux déchiremens pour rompre l'ère sacerdotale à laquelle elle échappait, ce mouvement s'est réfléchi dans deux ères politiques. La révolution d'Angleterre est à la révolution française ce qu'en religion Luther est à Calvin. La première est encore à demi attachée à l'ère religieuse. C'est son caractère que ce mélange et cette lutte de foi

mystique et d'anarchie sociale : la Bible suspendue aux arçons de Cromwell, tous ces groupes d'anabaptistes, de quakers, de puritains, mêlés dans une lumière douteuse; et l'Homme-Dieu suspendu sur ce bruit, sur ce sang, sur ces trois royaumes ardens dans leur fournaise, sur ce pandemonium qu'il contient, et clôt encore de la pierre de son sépulcre. La révolution française achève de briser ce qui a commencé de se délier en Angleterre. Sa loi, sa loi terrible, est de dire adieu au monde religieux. On le lui a reproché, et c'est en effet sa mission prochaine; car il est des temps où il faut que l'homme marche seul, et montre ce qu'il sait faire sans Dieu : c'est lorsque Dieu lui a tracé sa tâche dans la nuit des époques sacerdotales, et la lui laisse aveuglément accomplir au grand jour des époques civiles. Quand les races arrivaient par des chemins inconnus; quand pas une d'elles ne savait où elle allait, ni où il fallait se reposer; quand les cathédrales peu à peu s'organisaient et cherchaient elles-mêmes le type où s'arrêter; quand un univers nouveau, étonné de lui-même, s'interrogeait sur sa mission; alors l'Éternel était là, sous la forme du Christ, pour dire au peuple : « Arrêtez-vous sur ces rivages; » aux porches des cathédrales : « Courbez-vous en forêts de granit; » aux colonnes : « Amincissez vos fûts plus frêles qu'un fuseau dans la main d'une vierge; » à l'univers entier : « Formez de grands empires pour donner de l'ouvrage aux siècles qui suivront. » Mais aujourd'hui où est l'ouvrier qui ne connaît sa tâche? où sont les rois qui ont besoin d'apprendre le chemin de l'abîme et ce qu'il faut d'heures pour y descendre? Quel peuple ne sait pas où ses pieds le conduisent, et ce qu'il veut faire de lui-même? Que chacun achève donc son œuvre, mais que nul n'attende la visite du maître; il ne viendra que lorsque, la tâche se trouvant accomplie, il faudra en donner une nouvelle au monde.

Or, c'est la dignité de notre époque de ne pouvoir se résigner à ce dénuement, et de se faire à elle-même des cultes prémédités. Comme si les grands cultes de l'antiquité avaient épuisé partout où ils se sont établis les harmonies divines départies à chaque lieu, c'est là où ils se sont formés que la pensée religieuse a été le plus vite effacée. Dès l'origine, la Grèce, l'Italie et l'Espagne ancienne ont formé de leur souffle et nourri de leur ame ce grand poly-

théisme qu'elles ne peuvent quitter. A lui elles ont donné leur ciel, leur lumière, l'esprit de leurs montagnes, la voix de leurs forêts; à lui les dômes de leurs sommets de marbre; à lui les bois de myrtes verts, le vent sous leurs rameaux, le soleil sur les monts; à lui les flots, les eaux cachées, et l'ame qui remue tout cela. Au Dieu moderne, elles n'ont laissé que les chapelets dans les couvens, les os des évêques autour des cimetières, les prières du soir des femmes de Grenade, et quelquefois une brise de mer qui passe sur ces trois mondes, et tire un sourd murmure de ce sépulcre vide. Après avoir épuisé le génie de ces contrées, la pensée religieuse s'est retirée des extrémités au centre de l'Europe. Plus la vie lui manquait, plus elle l'a recueillie de toutes parts au cœur de la race germanique. La destinée entière de cette race, son origine orientale qu'elle aperçoit encore, le génie de ses mythologies scandinaves, l'ame de ses épopées du moyen-âge, débordent dans l'idée du panthéisme qui se répand avec elle. Ce que dans l'antiquité les Alexandrins firent pour les religions païennes, l'Allemagne le fait pour le christianisme : elle accepte les croyances du moyen-âge, à condition de les ériger en système et de les transformer en philosophie. Son catholicisme à elle, sans ajouter au nôtre aucun élément vivant de foi ni d'avenir, atteint plus loin dans le passé; enveloppé des nuages de l'infini, il ouvre les portes de ses cathédrales aux traditions primitives qu'il va rechercher dans l'Inde, aux mythes des Scandinaves et des Druides, aux symboles de Schelling; il ressuscite par le génie de Goerres tous les fantômes évanouis dans la pensée de l'homme; et quand chacun d'eux se remue sous les voûtes, il faut du temps pour reconnaître que ce sont des morts qui font ce bruit, et que pas un cœur vivant ne bat dans cette foule. Le protestantisme, refait par les dogmes de Spinosa, s'étend et, pour ainsi dire, se gonfle pour les renfermer sans se briser. C'est un effort constant et un travail qui sent la gêne, que de faire pénétrer l'infini de la philosophie actuelle dans les cellules et l'œuvre des réformateurs du XVIe siècle. Schleiermacher consume à ce travail son habileté de lutteur. D'une autre part, à mesure que, par son esprit critique, la réforme se dévore elle-même, le mysticisme de Néander s'exalte, et a failli déjà ébranler tout le nord. En France, la pensée religieuse vient de faire deux efforts. Dans la

bagarre des libertés nouvelles, elle a tenté de passer dans la foule avec son dogme antique, et à rentrer pêle-mêle dans l'Etat avec les flots du peuple; ou bien, assez humble pour n'être qu'un pis-aller, dans un âge d'industrie elle s'est mise à adorer le dieu de l'industrie, un dieu qui, tristement et sans salaire, travaille et se lasse à fabriquer le monde, comme l'ouvrier, dans son échoppe, pour vivre encore un jour, carde sa laine et fait bouillir le fer dans sa chaudière.

Cependant, non sans doute, l'histoire des religions n'est pas finie, non plus que l'histoire de l'humanité. Si le catholicisme doit vivre aussi long-temps que le type de nos sociétés occidentales, pourtant un jour ce type périra, et avec lui le culte fait pour lui. Mais à quelle condition verra-t-on ce changement, et de quels signes sera-t-il précédé? La philosophie de l'histoire peut nous donner quelque lumière sur cette question.

Pour cela, il est nécessaire de sortir de l'horizon des sectes, et de contempler le mouvement de l'histoire, non pas seulement dans la sphère des préoccupations des peuples, mais au centre même de l'univers; car une religion n'est pas un fait social, mais une idée cosmogonique, le cri tout entier de l'univers, une parole depuis long-temps contenue dans la création, et que chaque objet vient à prononcer par la bouche d'un peuple. L'homme lui seul peut produire la science. Pour enfanter une révolution religieuse, il faut que la nature tout entière soit complice avec lui : sinon, c'est tout au plus une révolte dans l'infini, une pensée demi-éclose, qui, sans écho dans le monde, sans éclat au soleil, se perd et s'évanouit dans le sein qu'elle a fait battre un jour. Ah! sans doute la trame de l'ame humaine est loin d'avoir été déroulée tout entière entre les mains du tisserand : à peine si quelques parties plus saillantes ont surgi de la nuit, et ont commencé de poindre dans le tissu de l'histoire. Qui n'a senti dans les replis de sa pensée des forces inconnues, des voix renfermées, et presque le murmure d'un lointain rivage où l'on doit aborder! Sous nos pressentimens d'immortalité dorment enfouis, dans des limbes terrestres, les formes futures, les dynasties d'idées, les empires à venir, qui s'éveilleront après nous et sans nous. Or, telle est la loi des choses, qu'à mesure qu'une face nouvelle de sa propre pensée se découvre à l'humanité,

elle va chercher, pour l'y développer, un univers nouveau comme elle. Comme l'oiseau, dès qu'il est né, s'en va trouver sans les connaître le climat et l'abri qu'il lui faut; comme la plante se lève dans la nuit pour aspirer les rayons du matin qui ne luit pas encore; comme la source cachée prend la voie la plus courte, et descend vers le lac qu'elle n'a point aperçu, toute idée religieuse, sitôt qu'elle est éclose dans le génie d'un peuple, se lève, et va chercher à travers la nature le type qui la doit arrêter. De là l'histoire ne connaît point d'établissement de culte qui n'ait été en même temps une émigration de race. L'apparition du culte de Boudha décide le premier mouvement de la branche indo-germanique, depuis l'Himalaya jusqu'au Taurus. Les dieux des peuples grecs, indécis aux portes du Caucase, grandissent et s'achèvent dans le chemin des tribus, et s'accroissent de chaque objet qu'ils rencontrent en passant. Le christianisme aussi est d'abord, en naissant, une idée nue et dépouillée, tombée de l'ame humaine sur les confins du monde oriental. Pour qu'elle n'y périsse pas sur la grève, comme l'œuf de l'autruche, à la première brise, il faut qu'elle aille s'organiser dans la nature avec le type qui lui répond, et s'enchaîner à la forme des montagnes et des rocs immobiles. L'Orient a tout usé; à la pensée qui vient de naître, il n'offre qu'un éternel retour vers les pyramides de la race de Cham, que le parfum évanoui des bananiers de l'Inde, que le symbole délabré des lions de la Perse; et le monde moral qui commence à paraître a besoin de s'assimiler un monde physique, aussi nouveau que lui. Aussi le premier mouvement du christianisme est de quitter la terre où il est né. Adieu les palmiers de Job, adieu le mont de Zoroastre, adieu les fleuves de Brahma. A cette fraîche parole des évangiles, à cette vierge du vieux monde, cherchez, comme elles, de fraîches solitudes où elles seules ont passé, des sources dans les bois où nul n'a puisé que les passereaux des paraboles, et pour un autre dieu, d'autres arbres, d'autres lieux, d'autres monts, d'autres eaux; car c'est le caractère des premiers temps du christianisme que de découvrir à tout prix des solitudes dont l'histoire n'a point encore reproduit tout entier le génie éternel. Il traverse l'Italie et la Grèce antique; mais il n'établit ses chapelles et ses monastères que dans les lieux inconnus où il trouve des formes à recueillir

après le polythéisme. Encore altéré de l'ardeur des déserts d'Arabie et du ciel de l'Iran, il s'achemine, il se presse au plus tôt vers les ombres du nord; il ne s'arrête que lorsqu'il a atteint l'horizon des Gaules, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Alors, au sein d'une nature jeune comme lui, inspirée comme lui, il s'incorpore à elle; et jusque-là flottant et dénué, il achève de s'organiser dans le catholicisme. Tout ce qu'il a trouvé sur sa route, et tout ce qui vit autour de lui, fleurs, eaux, formes, esprits cachés dans les montagnes, dans les forêts, dans les replis des rocs, pics aiguisés des Alpes, ombres des pins, pierres oubliées des druides, il recueille tout cela, comme l'oiseau fait son nid. Il s'en vêtit ainsi que d'un manteau contre les froids d'hiver, et, sentant que c'est le lieu où il doit s'arrêter, il se bâtit de ces objets épars des débris gigantesques, d'obscures cathédrales pour y passer sans remuer les siècles qui lui restent.

Appliquons ceci à l'époque où nous sommes. Si de ce long travail de l'humanité contemporaine, si de cette lassitude, de ce mélange de sectes écroulées, si de cet effort constant de se faire une foi, il sortait à la fin quelque chose qui pût y ressembler, qu'arriverait-il incontinent? Il arriverait ce qui s'est vu dans toutes les religions passées; cette idée ne nous resterait pas : jeune, elle aspirerait à un jeune univers; errante à la surface des ames, le moindre vent la gonflerait, la pousserait comme la voile vers le lieu qui l'attend. Pour porter leurs fruits, les vieilles prophéties de Daniel, apportées de l'Iran, ont eu besoin de se rafraîchir au souffle des Gaules et de boire la rosée des forêts des Germains. Pour que le livre du Nouveau-Testament s'inscrivît dans le monde, il fallut dérouler une page nouvelle du livre des montagnes. De la même manière, ce type jusque-là inouï, et cette jeune idole qui tout à coup surgirait des fondemens de l'ame, irait dans l'univers chercher un autre temple. Elle irait loin d'ici se bercer sur des fleuves qui n'ont réfléchi qu'elle, et appeler à soi du sein de toutes choses des esprits, des voix, des formes, des génies qui, comme elle et jusqu'à elle, devaient rester ensevelis et ne répondre qu'à sa voix. Lorsque de nos jours un homme de génie rendit au catholicisme une partie de sa vie, ne trouvant rien autour de lui, il fallut qu'il allât jusque dans les déserts d'Amérique recueillir à la hâte

des bruits, des formes, de quoi rajeunir pour un jour son culte suranné; et cette grande ombre qui, sous ses dômes gothiques, toujours branlait la tête de vieillesse, il la couronna malgré elle des herbes des savannes, et du duvet des petits du condor. Ce qu'un homme a fait à l'aventure, l'humanité le fera après lui : quand elle sentira en elle la venue d'une ère religieuse, elle ira se reconstruire sur le plan des Cordillères. Je ne sais quels peuples, mais il y aura des peuples, et des idées aujourd'hui sommeillantes dans nos cœurs et à nous-mêmes inconnues, qui monteront aussi haut que les pics des Andes, qui germeront avec l'herbe des pampas, qui déborderont avec les eaux de la rivière des Amazones, qui couvriront de leur bruit le bruit des cataractes. Je ne sais quel prophète, mais il y aura un prophète comme Moïse au désert, comme Mahomet dans d'Arabie, comme le Christ dans la terre promise, qui se lèvera avant le jour pour surprendre le secret de ce monde endormi; en le mêlant avec le secret de l'homme, il composera le nouvel évangile du nouvel univers. Jusqu'ici il est vrai, l'Amérique sous la loi de l'Europe est ce qu'étaient les Gaules sous la municipalité romaine. A peine sortie des eaux du déluge, et tout à coup enlacée dans les bras décrépits d'une société ruinée, cette union ne produit rien que la stérile opposition de la nature et de l'homme. Mais, par degrés, l'histoire s'assimilera le monde qui l'entoure. Dans ce silence où elle reste, les fleuves ne cessent de gronder ni de chercher leur écho dans la pensée de l'homme. Pour peu qu'une idée leur réponde, vous verrez cette voix si long-temps contenue, tout à coup s'élever des lacs et des forêts, et des savannes et des pampas, pour éclater tout haut dans des institutions d'hommes, des destinées d'empires, des gloires à venir, des récits épiques, des vies séculaires, qui s'amasseront sans bruit avec les lacs des Florides, avec les cristaux des Andes. Alors l'humanité se sentant poussée par une force inouïe et qui ne vient pas d'elle, et se voyant refaite sur un type étranger, croira de nouveau qu'il se passe quelque chose de merveilleux autour d'elle. Ce sera le moment où elle reviendra encore une fois et tout entière à Dieu; puis le premier signe d'une époque religieuse étant de s'éterniser aux yeux dans le symbole de l'architecture, nos cathédrales, depuis si long-temps immobiles, commenceront de rechef à végéter et à s'accroître. Sur

les ceps de vigne et le lierre fané des chapiteaux gothiques, les cactus du Pérou dresseront en pierres leurs tiges velues, auxquelles l'avenir nouera ses nefs, et les lianes de savannes balanceront sur l'ère nouvelle leurs arceaux de granit.

Car l'idée de Dieu, telle que la terre peut la produire, ne sera pleinement achevée que lorsque toutes les traditions humaines s'y étant peu à peu amassées, et le type éternel de tous les points de l'univers s'y trouvant déposé, chaque île dans les flots, chaque climat dans sa zône, chaque mont dans sa chaîne pourra dire de lui, par l'organe d'un peuple : Il est né dans l'Orient; il a grandi en Perse; il est venu dans la Judée, dans le Caucase, dans les Alpes; il a passé par mon chemin; il a bu de mes sources et dormi sous mes ombres; et maintenant la terre a enfanté son Dieu. Puisque son fruit est mûr, qu'elle aille en tournoyant sous le vent de l'abîme, comme la feuille morte après les pluies d'automne.

EDGAR QUINET.

POÈTES
ET ROMANCIERS MODERNES
DE LA FRANCE.

I.

VICTOR HUGO.

§. Ier.

Ce siècle avait deux ans! Rome remplaçait Sparte;
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier Consul, trop gêné par le droit,
Le front de l'Empereur brisait le masque étroit.
Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi.

Je vous dirai peut-être quelque jour.
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée;
Ange, qui sur trois fils attachés à ses pas,
Épandait son amour et ne mesurait pas!

O l'amour d'une mère! amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler, les soirs, ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur,
Qui remuait le monde aux pas de l'Empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance;
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitans,
L'Océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage
Et la feuille échappée aux arbres du rivage!

Maintenant, jeune encore, et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon ame où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai goûté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse;
Et quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit!
Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur

Dans le coin d'un roman ironique et railleur ;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,
Si j'entrechoque, aux yeux d'une foule choisie,
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle, et parlant au peuple avec ma voix ;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain, qui bouillonne et qui fume,
Dans le rhythme profond, moule mystérieux,
D'où sort la Strophe, ouvrant ses ailes dans les cieux ;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fait, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon ame de cristal ;
Mon ame aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore !

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens si j'ignore où je vais.
L'orage des partis, avec son vent de flamme,
Sans en altérer l'onde a remué mon ame,
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur !

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'Empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le Roi pour ses malheurs ;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère Vendéenne !

Telle est la pièce inédite qui doit servir de préface au prochain recueil lyrique de M. Victor Hugo. Composée il y a un peu plus d'un an, le 23 juin 1830, et empreinte en quelques endroits du cachet de cette date, elle se retrouve, comme tout ce qui émane du génie, aussi vraie aujourd'hui et aussi belle que ce soir-là, quand, d'une voix émue et encore palpitante de la création, il nous la récitait, à quelques amis, au sein de l'intimité. Depuis lors, le trône qui conservait une ombre de droit, et auquel M. Victor Hugo s'était rattaché de bonne heure, a croulé par son propre penchant,

et le poète, en respectant la ruine, n'a pas dû s'y ensevelir. Il a compris l'enseignement manifeste de la providence, l'aveuglement incorrigible des vieilles races, et il s'est dit qu'à l'ère expirante des dynasties succédait l'ère définitive des peuples et des grands hommes. Long-temps mêlée à ces orages des partis, à ces cris d'enthousiasme ou d'anathème, sa jeunesse n'avait pourtant rien à rayer de son livre ni à désavouer de sa vie; le témoignage qu'il se rendait dans la pièce citée plus haut, il peut le redire après comme avant; nul ne lui contestera ce glorieux jugement porté par lui sur lui-même. Pour nous, il nous a semblé que dans ce grand dépouillement du passé, qui se fait de toutes parts et sur toutes les existences, c'était peut-être l'occasion de confier au public ce que depuis long-temps nous savions de la vie première, de l'enfance, des débuts, et de l'éducation morale du poète, notre ami, dont le nom se popularise de jour en jour. Notre admiration bien connue pour ses ouvrages nous dispense et nous interdit presque de l'aborder uniquement de ce dernier côté. Le rôle de simple narrateur nous va mieux, et ne mène pas moins directement à notre but, qui est de faire apprécier d'un plus grand nombre notre célèbre contemporain. Littérairement, d'ailleurs, nous nous sommes dit, qu'écrire ces détails sur un homme bien jeune encore, sur un poète de vingt-neuf ans, à peine au tiers de la carrière qu'il promet de fournir, ce n'était, pour cela, ni trop tôt ni trop de soins; que ces détails précieux, qui marquent l'aurore d'une belle vie, se perdent souvent dans l'éclat et la grandeur qui succèdent; que les contemporains les savent vaguement ou négligent de s'en enquérir, parce qu'ils ont sous les yeux l'homme vivant qui leur suffit; que lui-même, avec l'âge et les distractions d'alentour, il revient moins volontiers sur un passé relativement obscur, sur des souvenirs trop émouvans qu'il craint de réveiller, sur des riens trop intimes dont il aime à garder le mystère; et qu'ainsi, faute de s'y être pris à temps, cette réalité originelle du poète, cette formation première et continue, dont la postérité est si curieuse, s'évanouit dans une sorte de vague conjecture, ou se brise au hasard en quelques anecdotes altérées. L'incertitude, planant sur les premières années d'un grand homme, semblera peut-être à certaines gens plus poétique: pour moi, je ne vois pas ce que per-

draient Corneille et Molière à ce que leurs commencemens fussent mieux connus. Nous ne sommes plus tout-à-fait aux temps homériques où un nuage allait si bien sur un berceau. De nos jours, les poètes ont beau faire, la réalité les tient de toutes parts et les envahit; ils sont, bon gré mal gré, un objet de publicité : on les coudoie, on les lithographie, on les lorgne à loisir, on a leur adresse dans l'almanach, et ce n'est qu'en vers que l'un d'entre eux a pu dire :

. . . . . Ils passent, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Donc, Victor-Marie Hugo naquit en 1802 (26 février), dans Besançon, *vieille ville espagnole*, de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, colonel du régiment en garnison, et de Sophie Trébuchet, fille d'un armateur de Nantes; d'un *père soldat* et d'une *mère vendéenne*. Chétif et moribond, il n'avait que six semaines quand le régiment dut quitter Besançon pour l'île d'Elbe. L'enfant l'y suivit et y demeura jusqu'à l'âge de trois ans. La première langue qu'il balbutia fut l'italien des îles; la première nature qui se réfléchit dans sa prunelle fut cette âpre et sévère physionomie d'un lieu peu remarqué alors, désormais insigne. Cette jeune vie s'harmonisait déjà par des rapports anticipés et fortuits avec la grande destinée qu'elle devait célébrer un jour; ce frêle écheveau invisible se mêlait déjà à la trame splendide, et courait obscurément au bas de la pourpre encore neuve, dont plus tard il rehaussa le lambeau.

En 1805, l'enfant revint à Paris avec sa mère, qui se logea dans la rue de Clichy. Il allait à l'école rue du Mont-Blanc. Les souvenirs de ce temps ne lui retracent qu'une chèvre et un puits surmonté d'un saule, dans la cour de la maison; il jouait là autour avec son jeune camarade Delon, depuis frappé d'une condamnation capitale dans l'affaire de Saumur, et mort en Grèce commandant de l'artillerie de lord Byron. En 1807, Mme Hugo repartit en Italie avec ses fils pour rejoindre son mari, gouverneur de la province d'Avelino, où il extirpait les bandes de brigands, entre autres celle de *Fra-Diavolo*. L'enfant y resta jusqu'en 1809; il en rapporta mille sensations fraîches et graves, des formes merveilleuses

de défilés, de gorges, de montagnes, des perspectives gigantesques et féeriques de paysages, tels qu'ils se grossissent et qu'ils flottent dans la fantaisie ébranlée de l'enfance.

De 1809 à 1811, le jeune Hugo demeura en France avec ses frères et sa mère. Mme Hugo, femme supérieure, d'un caractère viril et *royal*, comme dirait Platon, s'était décidée à ne pas voir le monde, et à vivre retirée dans une maison située au fond du cul-de-sac des Feuillantines, faubourg Saint-Jacques, pour mieux vaquer à l'éducation de ses fils. Une tendresse austère et réservée, une discipline régulière, impérieuse, peu de familiarité, nul mysticisme, des entretiens suivis, instructifs et plus sérieux que l'enfance, tels étaient les grands traits de cet amour maternel si profond, si dévoué, si vigilant, et de l'éducation qu'il lui dicta envers ses fils, envers le jeune Victor en particulier. Un incident presque merveilleux jeté au sein de cette vie de couvent, dut aussi influer beaucoup sur l'esprit et la gravité précoce de l'enfant poète. Le général La Horie, compromis en 1804 dans l'affaire de Moreau, était parvenu à se dérober aux poursuites, en se cachant chez un ami. Il y tomba malade, et un jour qu'il avait entrevu quelque inquiétude sur la physionomie de son hôte, craignant de lui être un sujet de péril, et dans l'exaltation de la fièvre qui l'enflammait, il se fit transporter le soir même, sur un brancard, rue de Clichy, où Mme Hugo logeait alors. Mme Hugo, généreuse comme elle était, n'hésita pas à recueillir l'ami de son mari, et le garda deux ou trois jours. Sa fièvre passée, La Horie put sortir et chercher une retraite plus sûre. En 1809, après bien des épreuves et des fuites hasardées, il revint frapper à la porte de Mme Hugo; mais cette fois la retraite était profonde, l'asile était sûr, et il y demeura. Il y demeura près de deux ans, caché à tous, vivant dans une petite chambre à l'extrémité d'un corps de logis désert. La plus douce occupation du guerrier philosophe, au milieu de cette inaction prolongée qui le dévorait, était de s'entretenir avec le jeune Victor, de le prendre sur ses genoux, de lui lire Polybe en français, s'appesantissant à plaisir sur les ruses et les machines de guerre, de lui faire expliquer Tacite en latin; car l'intelligence robuste de l'enfant mordait déjà à cette forte nourriture. Un ancien prêtre marié, bon homme, M. de La Rivière, lui avait débrouillé, à lui

et à ses frères, les premiers élémens, et la méthode libre du maître s'était laissée aller à l'esprit rapide des élèves. Cependant La Horie, par suite d'une machination odieuse, dont l'auteur, alors puissant, vit encore, et que M. Victor Hugo se propose de révéler un jour, fut découvert, arrêté aux Feuillantines, en 1811, et jeté de là dans le cachot, d'où il ne sortit que pour mourir avec Mallet. On sent quelle impression profonde et amère durent jeter dans l'ame ardente du jeune enfant de l'empire, et les discours du mécontent, et le supplice de la victime; cela le préparait dès-lors à son royalisme de 1814. A côté de ce souvenir sanglant et fatal, les Feuillantines lui en laissèrent d'autres plus doux. Dans le *Dernier jour d'un Condamné*, il s'est plu à rappeler le *vieux puisard*, la charmante *Pepita l'Espagnole*, et le tome II des *Voyages de Spallanzani*; ailleurs il parle de l'*escarpolette sous les marronniers*; le dôme gris et écrasé du Val-de-Grâce, si mélancolique à voir entre la verdure des arbres, lui apparaît sans doute encore, toutes les fois qu'il se représente des jardins de couvent; c'est aussi dans ce lieu de rêverie qu'il commença de connaître et d'aimer cette autre Pepita, non moins charmante, la jeune enfant qui, plus tard, devint sa femme.

Au printemps de 1811, il partit avec sa mère et ses frères pour l'Espagne, où il rejoignit son père, général dès 1809, puis premier majordome du palais, et gouverneur de deux provinces; il logea quelque temps au palais Macerano, à Madrid, et de là fut mis au séminaire des nobles, où il resta un an; on le destinait à entrer dans les pages du roi Joseph, qui l'aimait beaucoup. C'est à ce séjour au collége des nobles qu'il faut rapporter *les combats d'enfans pour le grand Empereur*, dont le poète fait quelque part mention. On ne se battait pas moins qu'à coups de couteaux, et l'un des frères de Victor fut grièvement blessé dans l'un de ces petits duels à l'espagnole. En 1812, comme les évènemens devenaient menaçans à l'horizon, et que les trônes, groupés autour de l'empire, craquaient de toutes parts, Mme Hugo ramena à Paris ses deux fils cadets, Eugène et Victor; l'aîné, déjà sous-lieutenant, demeura avec son père. Elle reprit son logement des Feuillantines, et leur fit achever, sous le vieux M. de La Rivière, leur éducation classique; Tacite et Juvénal furent toujours la moelle de lion dont ils se

nourrirent. Les idées religieuses tenaient très peu de place dans cette forte et chaste discipline. Le fond de la philosophie de leur mère était le voltairianisme, et, femme positive qu'elle était, elle ne s'inquiéta pas d'y substituer une croyance pour ses fils. Tous deux, le jeune Victor surtout, avaient rapporté de l'Espagne, outre la connaissance pratique et l'accent guttural de cette belle langue, quelque chose de la tenue castillane, un redoublement de sérieux, une tournure d'esprit haute et arrêtée, un sentiment supérieur et confiant, propice aux grandes choses. Ce soleil de la Sierra, en bronzant leur caractère, avait aussi doré leur imagination. Victor commença, à treize ans, au hasard, ses premiers vers; il s'agissait, je crois, de Roland et de chevalerie. Quelques dissidences domestiques, élevées précédemment entre leur mère et le général, et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer, avaient réveillé au foyer des Feuillantines les sentimens déjà anciens d'opposition à l'empire, et la mère vendéenne, l'enfant, élève de La Horie, se trouvèrent tout naturellement royalistes, quand l'heure de la première restauration sonna.

Victor Hugo n'avait que douze ans; une idée singulière, bizarre dans sa forme, le préoccupait au milieu de ce grand changement politique; il se disait que c'était déchoir pour la France de tomber d'un empereur à un roi. Mais à part cette velléité d'orgueil national qui se prenait à un nom, ses vœux et ses penchans, d'accord avec tout ce qu'il entendait autour de lui, étaient pour l'ordre nouveau. Il passa cette année, non plus aux Feuillantines, mais rue Cherche-Midi, en face des Conseils de guerre, à étudier librement, à lire toutes sortes de livres, même les *Contemporaines* de Rétif, à apprendre seul la géographie, à rêver, et surtout à accompagner chaque soir sa mère dans la maison de la jeune fille qu'il épousa par la suite, et dont en secret son cœur était déjà violemment épris. Vinrent les cent jours : les dissidences domestiques entre Mme Hugo et le général s'étaient envenimées; celui-ci, redevenu influent, usa des droits de père, et reprit d'autorité ses deux fils : ce qui augmenta encore la haine des enfans contre le gouvernement impérial. Comme il les destinait à l'école polytechnique, il les plaça dans la pension Cordier et Decote, rue Sainte-Marguerite; ils y restèrent jusqu'en 1818, et suivirent de là les cours de philosophie, de phy-

sique et de mathématiques au collége de Louis-le-Grand. L'aptitude d'Eugène et de Victor pour les mathématiques frappa beaucoup leurs maîtres; ils obtinrent même des accessits au concours de l'université. Les solutions habituelles qu'ils donnaient des problèmes étaient promptes, rigoureuses, mais en même temps indirectes, imprévues, d'une construction singulièrement rare, et d'une symétrie compliquée. En 1816, après la seconde restauration, Victor composa, dans ses momens de loisir, une tragédie classique de circonstance sur le retour de Louis XVIII, avec des noms égyptiens : elle avait pour titre *Irtamène*. En 1817, il en commença une autre, intitulée *Athélie* ou *les Scandinaves;* mais il n'alla qu'à la fin du troisième acte, et s'en dégoûta à mesure qu'il avançait; son goût se fit plus vite que sa tragédie. Cette même année, il avait envoyé de sa pension, au concours de l'Académie française, une pièce de vers sur *les Avantages de l'étude,* qui obtint une mention. Ce concours eut cela de remarquable, que MM. Lebrun, Casimir Delavigne, Saintine et Loyson y débutèrent également. La pièce du jeune poète de quinze ans se terminait par ces vers :

Moi, qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Elle parut si remarquable aux juges, qu'ils ne purent croire à ces *trois lustres,* à ces quinze ans de l'auteur, et, pensant qu'il avait voulu surprendre par une supercherie la religion du respectable corps, ils ne lui accordèrent qu'une mention au lieu d'un prix. Tout ceci fut exposé dans le rapport prononcé en séance publique par M. Raynouard. Un des amis de Victor, qui assistait à la séance, courut à la pension Cordier avertir le quasi-lauréat, qui était en train d'une partie de barres et ne songeait plus à sa pièce. Victor prit son extrait de naissance, et l'alla porter à M. Raynouard, qui fut tout stupéfait comme d'une merveille; mais il était trop tard pour réparer la méprise. M. François de Neufchâteau, qui avait été aussi dans son temps un enfant précoce, adressa à Victor Hugo des vers de félicitation et de confraternité. On y lisait, entre autres choses :

. . . . . .
Dans ce concours heureux brillaient de toutes parts
Le sentiment, le charme et l'amour des beaux-arts.
Sur quarante rivaux qui briguaient son suffrage,
Est-ce peu qu'aux traits séduisans
De votre muse de quinze ans,
L'Académie ait dit : Jeune homme, allons! courage!
Tendre ami des neuf sœurs, mes bras vous sont ouverts;
Venez, j'aime toujours les vers.
. . . . . .

Ce digne et naïf littérateur, lorsqu'il entendait plus tard retentir les succès bruyans, parfois contestés, de celui qui était devenu un homme, ne pouvait s'empêcher de dire avec componction : « Quel dommage! il se perd; il promettait tant! jamais il n'a fait si bien qu'au début. »

En 1818, les deux frères obtinrent du général Hugo la grace de ne pas entrer à l'école polytechnique, bien qu'ils fussent prêts par leurs études. Eugène avait gagné un prix aux jeux floraux; l'émulation de Victor en fut excitée; il concourut à son tour, tout en prenant ses inscriptions de droit, et remporta deux prix, coup sur coup, en 1819 : l'un pour *la Statue de Henri IV*, l'autre pour *les Vierges de Verdun*. L'académie des jeux floraux, en couronnant ces odes, éprouva plus d'étonnement encore que l'académie française n'en avait eu précédemment, et M. Soumet écrivait de Toulouse au jeune lauréat : « Vos dix-sept ans n'ont trouvé que des incrédules. »

L'*Ode sur la statue de Henri IV* avait été composée en une nuit. Voici comment : madame Hugo était malade d'une fluxion de poitrine, et chacun de ses fils la veillait à son tour. La nuit du 5 au 6 février, c'était le tour de Victor. Sa mère, qui tenait beaucoup (car elle y croyait déjà) à la gloire future de son fils, regretta qu'il eût laissé passer un concours sans s'y essayer : les pièces, en effet, devaient être envoyées à Toulouse avant le 15, et il aurait fallu que Victor eût expédié la sienne dès le lendemain matin pour qu'elle pût arriver à temps. La malade s'endormit sur ce regret, et, le lendemain au réveil, elle trouva pour bonjour l'ode pieuse

composée à son chevet, et le papier, mouillé de ses larmes de mère, partit dans la journée même.

En 1820, un troisième prix remporté pour *Moïse sur le Nil* valut à Victor le grade de maître-ès-jeux floraux. Les années 1819 et 1820 furent sans doute les plus remplies, les plus laborieuses, les plus ardentes, les plus décisives de sa vie. Amour, politique, indépendance, chevalerie et religion, pauvreté et gloire, étude opiniâtre, lutte contre le sort en vertu d'une volonté de fer, tout en lui apparut et grandit à la fois à ce degré de hauteur qui constitue le génie. Tout s'embrasa, se tordit, se fondit intimement dans son être au feu vulcanien des passions, sous le soleil de canicule de la plus âpre jeunesse, et il en sortit cette nature d'un alliage mystérieux, où la lave bouillonne sous le granit, cette armure brûlante et solide, à la poignée éblouissante de perles, à la lame brune et sombre, vraie armure de géant trempée aux lacs volcaniques. Sa passion pour la jeune fille qu'il aimait avait fini par devenir trop claire aux deux familles, qui, répugnant à unir un couple de cet âge et sans fortune, s'entendirent pour ne plus se voir momentanément. Il a consacré cette douleur de l'absence dans une pièce intitulée *Premier soupir*; une tristesse douce et fière y est empreinte. Mais ce qu'il n'a pas dit et ce que je n'ai le droit ici que d'indiquer, c'est la fièvre de son cœur durant ces années continentes et féconds, ce sont les ruses, les plans, les intelligences de cet amour merveilleux qui est tout un roman. *Han d'Islande*, qui le croirait? *Han d'Islande*, commencé dès 1820, et qu'il ne publia par suite d'obstacles matériels qu'en 1823, devait être, à l'origine et dans la conception première, un tendre message d'amour destiné à tromper les argus, et à n'être intimement compris que d'une seule jeune fille. On se rappelle en effet les scènes délicieuses de cet ouvrage étrange, la pureté virginale d'Ordener, le baiser d'Ethel dans le long corridor; le reste n'eût été qu'un fond noirci, un repoussoir pour faire ressortir le tableau, une ombre passagère et orageuse de désespoir. Durant ce même temps, Victor Hugo composait son premier volume d'odes royalistes et religieuses. On sait comment son royalisme lui était venu. Quant à la religion, elle lui était entrée dans le cœur par l'imagination et l'intelligence; il y voyait avant tout la plus haute forme de la pensée

humaine, la plus dominante des perspectives poétiques. Le genre de monde qu'il fréquentait alors, et qui l'accueillait avec toutes sortes de caresses, entretenait journellement l'espèce d'illusions qu'il se faisait à lui-même sur ses croyances. Mais le fond de sa doctrine politique était toujours l'indépendance personnelle; et le philosophisme positif de sa première éducation, quoique recouvert des symboles catholiques, persistait obscurément dessous. Aidé de ses frères et de quelques amis, il rédigeait dans ce temps un recueil périodique intitulé *le Conservateur littéraire*, dont la collection forme trois volumes. Il y écrivit une foule de vers politiques et d'articles critiques qui n'ont jamais été reproduits, et qu'il est difficile aujourd'hui de reconnaître sous les initiales diverses et les noms empruntés dont les signait l'auteur. Les traductions de Lucain et de Virgile, par M. d'Auverney, *les Tu et les Vous*, *Épître à Brutus*, par Aristide, appartiennent réellement à Victor Hugo; la facture de ces vers est classique, c'est-à-dire ferme et pure; ce sont d'excellentes études de langue, et, dans la satire, l'auteur a la verve amère et mordante. Je recommanderai encore plusieurs articles sur Walter Scott, un sur Byron, un sur Moore, un sur *les Premières méditations poétiques*, qui avaient paru d'abord sans nom d'auteur. Ce qui domine dans ce dernier et remarquable jugement, c'est un cri de surprise, un étonnement profond qu'un tel poète s'élève, qu'un tel livre paraisse, un grain de sévérité littéraire et puriste, un sourire de pitié au siècle qui se dispose sans doute à railler le noble inconnu. Je ne puis résister à en donner quelques phrases; le critique vient de faire une citation : « A de « pareils vers, dit-il, qui ne s'écrierait avec La Harpe : *Entendez-* « *vous le chant du poète?*... Je lus en entier ce livre singulier, je le « relus encore, et, malgré les négligences, les néologismes, les répé- « titions et l'obscurité que je pus quelquefois y remarquer, je fus « tenté de dire à l'auteur : « Courage, jeune homme; vous êtes « de ceux que Platon voulait combler d'honneurs et bannir de sa « république. Vous devez vous attendre aussi à vous voir banni de « notre terre d'anarchie et d'ignorance; et il manquera à votre « exil le triomphe que Platon accordait du moins aux poètes, les « palmes, les fanfares et la couronne de fleurs. » Victor Hugo ne connut Lamartine que deux ans plus tard, en 1821, par l'inter-

médiaire de l'abbé de Rohan ; il voyait déjà M. de Bonald, surtout M. de La Mennais. M. de Châteaubriand, dans une note du *Conservateur*, l'ayant qualifié d'*Enfant sublime*, Victor Hugo, conduit par M. Agier, l'alla remercier, et il s'ensuivit une liaison de bienveillance d'une part, d'enthousiasme de l'autre, qui, durant quatre ou cinq ans, s'entretint très vive et très cultivée.

Un mot encore sur cette période du *Conservateur littéraire*, et sur les deux frères, Eugène et Victor, qui en étaient les rédacteurs assidus. L'un et l'autre jeunes, à peu près obscurs, livrés à des convictions ardentes, exagérées, plus hautes et plus en arrière que le présent; avec un fond d'ironie sérieuse et d'austère amertume, unique en de si fraîches ames; tous deux raidis contre le flot vulgaire, en révolte contre le torrent, le pied sur la médiocrité et la cohue; examinant, épiant avec anxiété, mais sans envie, les œuvres de leurs rivaux plus hâtés, et sans relâche méditant leur propre gloire à eux-mêmes, ils vécurent ainsi d'une vie condensée, rapide, haletante, pour ainsi dire. Avant que la lumière et l'harmonie pussent se faire en eux, bien des orages gros d'éclairs, bien des nuées tumultueuses et grondantes balayèrent leur face, et s'abattirent dans l'insomnie sur leur *sourcil visionnaire*, comme dit Wordsworth en parlant du front des poètes. Eugène surtout, à qui nous devons bien, puisque nous l'avons nommé, ce triste et religieux souvenir; Eugène, plus en proie à la lutte, plus obsédé et moins triomphant de la vision qui saisit toutes les ames au seuil du génie et les penche, échevelées, à la limite du réel sur l'abîme de l'invisible, a exprimé dans le recueil cette pensée pénible, cet antagonisme désespéré, *ce Duel du précipice;* la poésie soi-disant Erse, qu'il a composée sous ce nom, est tout un symbole de sa lugubre destinée. Les nombreux articles de critique, dans lesquels il juge les ouvrages et drames nouveaux, respirent une conscience profonde, et accusent un retour pénétrant sur lui-même, un souci comme effaré de l'avenir. Après le succès de la *Marie Stuart* de M. Lebrun, il écrivait : « En général, une chose nous a frappés « dans les compositions de cette jeunesse qui se presse maintenant « sur nos théâtres; ils en sont encore à se contenter facilement d'eux-« mêmes; ils perdent à ramasser des couronnes un temps qu'ils « devraient consacrer à de courageuses méditations; ils réussissent,

« mais leurs rivaux sortent joyeux de leurs triomphes. Veillez, « veillez, jeunes gens; recueillez vos forces, vous en aurez besoin « le jour de la bataille : les faibles oiseaux prennent leur vol tout « d'un trait; les aigles rampent avant de s'élever sur leurs ailes. » Et pourtant son hardi et heureux frère ne rampait déjà plus.

Victor Hugo perdit sa mère en 1821 ; ce fut pour lui une affreuse douleur, tempérée seulement par l'idée que son mariage n'était plus désormais si impossible. Il passa une année dans une petite chambre rue Mézières, puis rue du Dragon, étudiant et travaillant à force, jaloux de prouver à son père qu'il pouvait se suffire à lui-même. Le parti dit *royaliste* arrivait aux affaires dès cette époque; Hugo jeune, non envié encore, caressé de tous, eût pu aisément se laisser porter et parvenir vite et haut. Sa fortune en dépendait; et le seul obstacle alors à son mariage, à son bonheur, c'était sa fortune. Dans cette crise délicate, il demeura opiniâtrément fidèle à la dignité morale, à la gloire, à la poésie, à l'avenir. Des insinuations lui furent faites; il ne les releva pas, et se tint à l'écart, pur de toute congrégation et de toute intrigue. Il ne demanda rien, ne voulut rien, et voici à quelle occasion seulement il reçut une pension du roi.

C'était après la conspiration de Saumur; Delon, son ancien camarade d'enfance, venait d'être condamné à mort, et la police cherchait à l'atteindre. Victor avait cessé de le voir depuis quelques années, à cause de la profonde division de leurs sentimens politiques. Mais il apprend son danger; il avait deux logemens, celui de la rue du Dragon, qu'il occupait, et celui de la rue Mézières, abandonné depuis peu et disponible; vite il écrit à la mère de Delon, lui offrant un asile sûr pour son fils. « Je suis trop royaliste, madame, lui disait-il, pour qu'on s'avise de le venir chercher dans ma chambre. » La lettre fut simplement adressée à Mme Delon, femme du lieutenant de roi, à Saint-Denis, et mise à la poste. Nulle réponse : Delon s'était déjà soustrait aux poursuites. Deux ans après, comme Hugo passait la soirée chez un académicien, long-temps mêlé à l'administration secrète, celui-ci, à propos d'un incident de la conversation, le plaisanta sur ses intelligences avec les conspirateurs, et lui fit une leçon de prudence. Hugo n'y comprenait rien : il fallut lui expliquer que, dans le temps, sa lettre

avait été décachetée à la poste, et mise le soir même sous les yeux du roi Louis XVIII, comme c'était l'usage pour toutes les révélations de quelque importance. Louis XVIII, après l'avoir lue, avait dit : « Je connais ce jeune homme; il se conduit en ceci avec honneur; je lui donne la prochaine pension qui vaquera. » La lettre, recachetée par les suppôts de police, n'était pas moins arrivée à Mme Delon, qui aurait pu donner dans le guet-apens. D'autre part, le brevet de pension était aussi arrivé à Victor Hugo vers l'époque où parut son premier volume d'odes, et il avait attribué cette faveur royale à sa publication récente; il n'en sut que plus tard la vraie origine.

Victor Hugo, après avoir passé la belle saison de 1822 à Gentilly, près de la famille de sa fiancée, se maria au mois d'octobre, et dès-lors son existence de poète et d'homme fut fondée telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui; elle n'a fait, depuis ces neuf années, que monter et s'élargir sur cette base première. Voici une liste complète de ses travaux jusqu'à ce jour :

Le premier volume d'*Odes*, publié en juin 1822;

Han d'Islande, publié en janvier 1823;

Le second volume d'*Odes et ballades*, publié en février 1824;

La Muse française : ce recueil, qui commence en juillet 1823 et finit en juillet 1824, comprend plusieurs articles de Hugo;

Bug Jargal, publié en janvier 1826;

Relation d'un voyage au Mont-Blanc, fait en 1825 avec M. Ch. Nodier : le manuscrit vendu n'a pas été publié;

Le troisième volume d'*Odes*, publié en octobre 1826;

Cromwell, publié en 1827;

Les Orientales, publiées en décembre 1828;

Le Dernier Jour d'un condamné, publié en janvier 1829 : cette même année, il fait *Marion Delorme* en juin, et *Hernani* en septembre;

Hernani, joué le 26 février 1830;

Une *Préface* aux poésies de Dovalle;

Notre-Dame de Paris, publié le 15 mars 1831.

Telles sont les réponses de Victor Hugo aux détracteurs que sa gloire croissante a soulevés; telles sont les marques de ses pas infa-

tigables dans la carrière. Chaque degré vers le temple a son autel, et quelquefois double; chaque année dans ses domaines a plus d'une moisson. Sa course lyrique, qui est bien loin d'être close, offre pourtant assez d'étendue pour qu'on en saisisse d'un seul regard le cycle harmonieux; mais il n'est encore qu'au seuil de l'arène dramatique; il y entre dans toute la maturité de son observation, il s'y pousse de toutes les puissances de son génie. L'avenir jugera. Mais revenons encore.

Depuis neuf ans, la vie de Victor Hugo n'a pas changé; pure, grave, honorable, indépendante, intérieure, magnifiquement ambitieuse dans son désintéressement, de plus en plus tournée à l'œuvre grandiose qu'il se sent appelé à accomplir. Ses opinions politiques et religieuses ont subi quelque transformation avec l'âge et la leçon des évènemens; ses idées de poésie et d'art se sont de jour en jour étendues et affermies. Sa fièvre de royalisme passée, il est revenu à la liberté, mais à la liberté vraie, plénière et pratique, à celle que bien des libéraux n'ont jamais comprise, et que nous réclamons vainement encore. En même temps que le culte d'une pâle et morte dynastie s'évanouissait dans l'ame sévère du poète, celui de Napoléon y surgissait rayonnant de merveilles, et Victor Hugo devenait le chantre élu de cette gloire à jamais chère au siècle :

> Napoléon, soleil dont je suis le Memnon!...
> A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple...

Dès 1824, lors de la retraite de M. de Châteaubriand, il avait pris parti pour l'opposition. La première marque éclatante qu'il en donna fut l'*Ode à la Colonne*, publiée en février 1827. Le général Hugo, qui ne mourut qu'en 1828, vécut assez pour jouir avec larmes de ce trophée tout militaire, que dédiait son fils aux vétérans de l'empire. En août 1829, Victor Hugo refusa la pension que M. de Labourdonnaye s'empressait de lui offrir en dédommagement des obstacles ministériels opposés à *Marion Delorme*. La révolution de juillet le trouva donc libre, sans engagement politique, ayant donné des gages au pays, prêt à lui en donner encore. Il a chanté les *Trois jours* dans les plus beaux vers qu'ils aient inspirés; il a vengé par une deuxième *Ode à la Colonne* les mânes de Napo-

léon, qu'outrageait une chambre pusillanime. Les voûtes du Panthéon ont retenti de sa cantate funèbre en l'honneur des morts de juillet. Voilà jusqu'à ce jour les principaux faits de cette vie de poète; il nous reste seulement à en caractériser plus en détail deux portions qui se mêlent intimement à la chronique fugitive de notre poésie contemporaine; ce sont les deux périodes que j'appellerai de la *Muse française* et du *Cénacle*.

Si l'on se reporte par la pensée vers l'année 1823, à cette brillante ivresse du parti royaliste, dont les gens d'honneur ne s'étaient pas encore séparés, au triomphe récent de la guerre d'Espagne, au désarmement du carbonarisme à l'intérieur, à l'union décevante des habiles et des éloquens, de M. de Châteaubriand et de M. de Villèle; si, faisant la part des passions, des fanatismes et des prestiges, oubliant le sang généreux, qui, sept ans trop tôt, coulait déjà des veines populaires; — si on consent à voir dans cette année, qu'on pourrait à meilleur droit appeler *néfaste*, le moment éblouissant, pindarique, de la restauration, comme les dix-huit mois de M. de Martignac en furent le moment tolérable et sensé, on comprendra alors que des jeunes hommes, la plupart d'éducation distinguée ou d'habitudes choisies, aimant l'art, la poésie, les tableaux flatteurs, la grace ingénieuse des loisirs, nés royalistes, chrétiens par convenance et vague sentiment, aient cru le temps propice pour se créer un petit monde heureux, abrité et recueilli. Le public, la foule n'y avait que faire, comme bien l'on pense; en proie aux irritations de parti, aux engouemens grossiers, aux fureurs stupides, on laissait cet éléphant blessé bondir dans l'arène, et l'on était là tout entre soi dans la loge grillée. Il s'agissait seulement de rallier quelques ames perdues qui ignoraient cette chartreuse, de nourrir quelques absens qui la regrettaient, et la *Muse française* servit en partie à cela. C'était au premier abord dans ces retraites mondaines quelque chose de doux, de parfumé, de caressant et d'enchanteur; l'initiation se faisait dans la louange; on était reconnu et salué poète à je ne sais quel signe mystérieux, à je ne sais quel attouchement maçonnique; et dès-lors choyé, fêté, applaudi à en mourir. Je n'exagère pas; il y avait des formules de tendresse, des manières adolescentes et pastorales de se nommer; aux femmes, par exemple, on ne disait *madame* qu'en vers; c'é-

taient des noms galans comme dans *Clélie*. Le mépris pour la *vulgarité* libérale avait provoqué dans un coin cette quintessence. La chevalerie dorée, le joli moyen-âge de châtelaines, de pages et de marraines, le christianisme de chapelles et d'ermites, les pauvres orphelins, les petits mendians faisaient fureur et se partageaient le fond des lieux communs, sans parler des innombrables mélancolies personnelles. Un écho de la *sentimentalité* de Mme de Staël y retentissait vaguement. Après le bel esprit, on avait le règne du *beau cœur*, comme a si bien dit l'un des plus spirituels témoins et acteurs de cette période. Le même a dit encore : « Ce poète-là, une étoile! dites plutôt une bougie. » M. de Latouche, dans son piquant article de *la Camaraderie*, a mis sur le compte d'une société qui n'était plus celle-là, beaucoup des travers qu'il avait remarqués lui-même, et peut-être excités pour sa part, durant le premier enivrement de *la Muse*. Le plus beau jour, où plutôt le plus beau soir (car c'étaient des soirées), du petit monde poétique fut celui de la représentation de *Clytemnestre*, si digne à tant d'égards de son succès. Ici point de contestation, de luttes comme plus tard, et de victoire déchirée, mais un concert de ravissement, des écharpes flottantes, une vraie fête de famille. On aurait pu compter ce soir-là tout le bataillon sacré, tout le chœur choisi; de peur de froisser personne en mentionnant, en qualifiant ou en omettant, j'aime mieux renvoyer pour les noms le lecteur curieux aux collections de *la Muse*. Le seul Lamartine échappait à ces fades mollesses et les ignorait; après avoir poussé son chant, il s'était enfui vers les lacs comme un cygne sauvage. Qu'on ne juge point pourtant que le résultat dernier de cette période fût d'être fatale à la poésie et à l'art; ceux qui étaient condamnés au mauvais goût en furent infectés et en périrent, voilà tout; les natures saines et fortes triomphèrent. De Vigny, avec son beau et chaste génie, ne garda de la subtile mysticité d'alors que ce qui lui sied comme un faible et comme une grace. Pour Hugo, il ne s'en est pas guéri seulement, il s'en est puni quelquefois. Ces vrais poètes gagnèrent aux réunions intimes dont ils étaient l'ame d'avoir dès-lors un public, faux public il est vrai, provisoire du moins, artificiel et par trop complaisant, mais délicat, sensible aux beautés, et frémissant aux moindres touches. L'autre public, le vrai, le définitif, et aussi le plus lent à émouvoir,

se dégrossissait durant ce temps, et il en était encore aux quolibets avec nos poètes, ou qui, mieux est, à ne pas même les connaître de nom, que déjà ceux-ci avaient une gloire. Ils durent à cette gloire précoce et restreinte de prendre patience, d'avoir foi et de poursuivre. Cependant Hugo, par son humeur active et militante, par son peu de penchant à la rêverie sentimentale, par son amour presque sensuel de la matière, et des formes, et des couleurs, par ses violens instincts dramatiques et son besoin de la foule, par son intelligence complète du moyen-âge, même laid et grotesque, et les conquêtes infatigables qu'il méditait sur le présent, par tous les bords enfin et dans tous les sens, dépassait et devait bientôt briser le cadre étroit, l'étouffant huis-clos, où les autres jouaient à l'aise, et dans lequel, sous forme de sylphe ou de gnome, il s'était fait tenir un moment. Aussi les marques qu'il en contracta sont légères, et se discernent à peine; ses premières ballades se ressentent un peu de l'atmosphère où elles naquirent; il y a trop sacrifié au joli; il s'y est trop détourné à la périphrase; plus tard, en dépouillant brusquement cette manière, il lui est arrivé, par une contradiction bien concevable, d'attacher une vertu excessive au mot propre, et de pousser quelquefois les représailles jusqu'à prodiguer le mot cru. A part ces inconvéniens passagers, l'influence de la période de *la Muse* n'entra point dans son œuvre; ces sucreries expirèrent à l'écorce contre la verdeur et la sève du jeune fruit croissant. Et puis la dissolution de la coterie arriva assez vite par l'effet d'un contrecoup politique. La chute de M. de Châteaubriand mit la désunion dans les rangs royalistes, et une bouffée perdue de cet orage emporta en mille pièces le pavillon couleur de rose, guitares, cassolettes, soupirs et mandores; il ne resta debout que deux ou trois poètes.

On continua de se voir isolément et de s'aimer à distance. Hugo travaillait dans la retraite, et se dessinait de plus en plus. Vers 1828, à cette époque que nous avons appelée le moment calme et sensé de la restauration, le public avait fait de grands progrès; l'exaspération des partis, soit lassitude, soit sagesse, avait cédé à un désir infini de voir, de comprendre et de juger. Les romans, les vers, la littérature étaient devenus l'aliment des conversations, des loisirs, et mille indices, éclos, comme un mirage, à l'horizon,

et réfléchis à la surface de la société, semblaient promettre un âge de paisible développement où la voix des poètes serait entendue. Autour de Hugo, et dans l'abandon d'une intimité charmante, il s'en était formé un très petit nombre de nouveaux; deux ou trois des anciens s'étaient rapprochés; on devisait les soirs ensemble, on se laissait aller à l'illusion flatteuse qui n'était, après tout, qu'un vœu; on comptait sur un âge meilleur qu'on se figurait facile et prochain; dans cette confiante indifférence le présent échappait inaperçu, la fantaisie allait ailleurs; le vrai moyen âge était étudié, senti, dans son architecture, dans ses chroniques, dans sa vivacité pittoresque; il y avait un sculpteur, un peintre parmi ces poètes, et Hugo qui, de ciselure et de couleur, rivalisait avec tous deux. Les soirées de cette belle saison des *Orientales* se passaient innocemment à aller voir coucher le soleil dans la plaine, à contempler du haut des tours Notre-Dame les reflets sanglans de l'astre sur les eaux du fleuve; puis, au retour, à se lire les vers qu'on avait composés. Ainsi les palettes se chargeaient à l'envi, ainsi s'amassaient les souvenirs. L'hiver, on eut quelques réunions plus arrangées, qui rappelèrent peut-être par momens certains travers de l'ancienne *Muse*, et l'auteur de cet article doit lui-même se reprocher d'avoir trop poussé à l'idée du *Cénacle*, en le célébrant. Quoi qu'il en soit, cette année amena pour Victor Hugo sa plus paisible et sa plus riche efflorescence lyrique. *Les Orientales* sont, en quelque sorte, son architecture gothique du xve siècle; comme elle, ornées, amusantes, épanouies. Nulles poésies ne caractérisent plus brillamment le clair intervalle où elles sont nées, précisément par cet oubli où elles le laissent, par le désintéressement du fond, la fantaisie libre et courante, la curiosité du style, et ce trône merveilleux dressé à l'art pur. Et toutefois, pour sortir de la magnifique vision où il s'était étalé et reposé, Victor Hugo n'attendit pas la révolution qui a soufflé sur tant de rêves. Là où d'autres eussent mis leur âge d'or, tâchant de l'éterniser, — lui, — ardent et inquiet s'était vite retrouvé avec de plus vastes désirs. Par *Hernani*, donc, il aborda le drame, et par le drame, la vie active. Face à face désormais avec la foule, il est de taille à l'ébranler, à l'enlever dans la lutte, et nous avons, comme lui, confiance en l'issue. Après cela, faut-il l'avouer? qu'il y ait eu des regrets de notre part,

hommes de poésie discrète et d'intimité, à voir le plus entouré de nos amis nous échapper dans le bruit et la poussière des théâtres, on le concevra sans peine; notre poésie aime le choix, et toute amitié est jalouse; mais nous avons bientôt pensé que, même au milieu des plus enivrantes acclamations dramatiques, il y aurait toujours dans l'ame de Victor Hugo un lyrisme caché, plus sévère, plus profond peut-être, plus vibrant encore par le refoulement, plus gravement empreint des images dispersées et des émotions d'une jeunesse irréparable. Le futur recueil dont on a lu le prologue, sera pour le public la preuve de ceci, nous l'espérons.

§ II.

Il est pour la critique de vrais triomphes; c'est quand les poètes qu'elle a de bonne heure compris et célébrés, pour lesquels, se jetant dans la cohue, elle n'a pas craint d'encourir d'abord risées et injures, grandissent, se surpassent eux-mêmes, et tiennent au-de-là des promesses magnifiques, qu'elle, critique avant-courière, osait jeter au public en leur nom. Car loin de nous de penser que le devoir et l'office de la critique consistent uniquement à venir après les grands artistes, à suivre leurs traces lumineuses, à recueillir, à ranger, à inventorier leur héritage, à orner leur monument de tout ce qui peut le faire valoir et l'éclairer. Cette critique-là sans doute a droit à nos respects; elle est grave, savante, définitive; elle explique, elle pénètre, elle fixe et consacre des admirations confuses, des beautés en partie voilées, des conceptions difficiles à atteindre, et aussi la lettre des textes quand il y a lieu. Aristarque pour les poèmes homériques, Tieck pour Shakspeare, ont été, dans l'antiquité et de nos jours, des modèles de cette sagacité érudite appliquée de longue main aux chefs-d'œuvre de la poésie : *vestigia semper adora!* Mais outre la critique réfléchie et lente des Warton, des Ginguené, des Fauriel, qui s'assied dans une silencieuse bibliothèque, en présence de quelques bustes à demi obscurs, il en est une autre plus alerte, plus mêlée au bruit du jour et à la question vivante, plus armée en quelque sorte à la

légère, et donnant le signal aux esprits contemporains. Cette critique n'a pas la décision du temps pour se diriger dans ses choix; c'est elle-même qui choisit, qui devine, qui improvise; parmi les candidats en foule et le tumulte de la lice, elle doit nommer ses héros, ses poètes; elle doit s'attacher à eux de préférence, les entourer de son amour et de ses conseils, leur jeter hardiment les mots de gloire et de génie dont les assistans se scandalisent, faire honte à la médiocrité qui les coudoie, crier *place* autour d'eux comme le héraut d'armes, marcher devant leur char comme l'écuyer :

> Nous tiendrons, pour lutter dans l'arène lyrique,
> Toi la lance, moi les coursiers.

Quand la critique n'aiderait pas à ce triomphe du poète contemporain, il s'accomplirait également, je n'en doute pas, mais avec plus de lenteur et dans de plus rudes traverses. Il est donc bon pour le génie, il est méritoire pour la critique, qu'elle ne tarde pas trop à le discerner entre ses rivaux et à le prédire à tous dès qu'elle l'a reconnu. Il ne manque jamais de critiques circonspects qui sont gens, en vérité, à proclamer hautement un génie visible depuis dix ans; ils tirent gravement leur montre et vous annoncent que le jour va paraître quand il est déjà onze heures du matin. Il faut leur en savoir gré, car on en pourrait trouver qui s'obstinent à nier le soleil, parce qu'ils ne l'ont pas prévu. Mais pourtant si le poète, qui a besoin de la gloire, ou du moins d'être confirmé dans sa certitude de l'obtenir, s'en remettait à ces agiles intelligences dont l'approbation marche comme l'antique châtiment, *pede pœna claudo*, il y aurait lieu pour lui de défaillir, de se désespérer en chemin, de jeter bas le fardeau avant la première borne, comme ont fait Gilbert, Chatterton et Keats. Lors même que la critique, douée de l'enthousiasme vigilant, n'aurait d'autre effet que d'adoucir, de parer quelques-unes de ces cruelles blessures que porte au génie encore méconnu l'envie malicieuse ou la gauche pédanterie, lorsqu'elle ne ferait qu'opposer son antidote au venin des Zoïles, ou détourner sur elle une portion de la lourde artillerie des respectables *reviewers*, c'en serait assez pour qu'elle n'eût pas perdu sa peine, et qu'elle eût hâté efficacement, selon son rôle

auxiliaire, l'enfantement et la production de l'œuvre. Après cela, il y aurait du ridicule à cette bonne critique de se trop exagérer sa part dans le triomphe de ses plus chers poètes; elle doit se bien garder de prendre les airs de la nourrice des anciennes tragédies. Diderot nous parle d'un éditeur de Montaigne, si modeste et si vaniteux à la fois, le pauvre homme, qu'il ne pouvait s'empêcher de rougir quand on prononçait devant lui le nom de l'auteur des *Essais*. La critique ne doit pas ressembler à cet éditeur, bien qu'il y ait eu peut-être quelque mérite à elle de donner le signal et de sonner la charge dans la mêlée; il ne convient pas qu'elle en parle comme ce bedeau si fier du beau sermon *qu'il avait sonné*. La critique en effet, cette espèce de critique surtout, ne crée rien, ne produit rien qui lui soit propre; elle convie au festin, elle force d'y entrer. Le jour où tout le monde contemple et goûte ce qu'elle a divulgué la première, elle n'existe plus, elle s'anéantit. Chargée de faire la leçon au public, elle est exactement dans le cas de ces bons précepteurs, dont parle Fontenelle, *qui travaillent à se rendre inutiles*, ce que le prote hollandais ne comprenait pas.

Toutefois, pour être juste, il reste encore à la critique, après le triomphe incontesté, universel, du génie auquel elle s'est vouée de bonne heure, et dont elle voit s'échapper de ses mains le glorieux monopole, il lui reste une tâche estimable, un souci attentif et religieux; c'est d'embrasser toutes les parties de ce poétique développement, d'en marquer la liaison avec les phases qui précèdent, de remettre dans un vrai jour l'ensemble de l'œuvre progressive, dont les admirateurs plus récens voient trop en saillie les derniers jets. Mais elle a elle-même à se défier d'une tendance excessive à retrouver tout l'homme dans ses productions du début, à le ramener sans cesse, des régions élargies où il plane, dans le cercle ancien où elle l'a connu d'abord, et qu'elle préfère en secret peut-être, comme un domaine plus privé; elle a à se défendre de ce sentiment d'une naturelle et amoureuse jalousie qui revendique un peu forcément pour les essais de l'artiste, antérieurs et moins appréciés, les honneurs nouveaux dans lesquels des admirateurs nombreux interviennent. Et d'autre part, comme ces admirateurs plus tardifs, honteux tout bas de s'être fait tant prier, et n'en voulant pas convenir, acceptent le grand homme dans ses dernières

œuvres au détriment des premières qu'ils ont peu lues et mal jugées, comme ils sont fort empressés de le féliciter d'avoir fait un pas vers eux, public, tandis que c'est le public, qui, sans y songer, a fait deux ou trois grands pas vers lui, il est du ressort d'une critique équitable de contredire ces points de vue inconsidérés, et de ne pas laisser s'accréditer de faux jugemens. Les grands poètes contemporains, ainsi que les grands politiques et les grands capitaines, se laissent mal aisément suivre, juger et admirer par les mêmes hommes dans toute l'étendue de leur carrière. Si un seul conquérant use plusieurs générations de braves, une vie de grand poète use aussi, en quelque sorte, plusieurs générations d'admirateurs; il se fait presque toujours de lustre en lustre comme un renouvellement autour de sa gloire. Heureux qui, l'ayant découverte et pressentie avant la foule, y sait demeurer intérieur et fidèle, la voit croître, s'épanouir et mûrir, jouit de son ombrage avec tous, admire ses inépuisables fruits, comme aux saisons où bien peu les recueillaient, et compte avec un orgueil toujours aimant les automnes et les printemps dont elle se couronne!...

Le récent ouvrage de M. Victor Hugo, auquel toute notre digression préliminaire ne se rattache qu'autant qu'on le voudra bien et qu'on en saisira la convenance, *les Feuilles d'Automne* nous paraissent, comme à tout le monde, son plus beau, son plus complet, son plus touchant recueil lyrique. Nous avons entendu prononcer le mot de *nouvelle manière*; mais, selon nous, dans les *Feuilles d'Automne*, c'est le fond qui est nouveau chez le poète plutôt que la manière. Celle-ci nous offre le développement prévu et l'application au monde moral de cette magnifique langue de poésie, qui, à partir de la première manière, quelquefois raide et abstraite, des *Odes politiques*, a été se nourrissant, se colorant sans cesse, et se teignant par degrés à travers les *Ballades* jusqu'à l'éclat éblouissant des *Orientales*. Il est arrivé seulement que, durant tout ce progrès merveilleux de son style, le poète a plus particulièrement affecté des sujets de fantaisie ou des peintures extérieures, comme se prêtant davantage à la riche exubérance dont il lui plaisait de prodiguer les torrens, et qu'il a, sauf quelques mélanges d'épanchemens intimes, laissé dormir cette portion si pure et si profonde dont sa jeune ame avait autrefois donné les plus rares

prémices. Pour qui a lu avec soin les livres IV et V des odes, les pièces intitulées *l'Amé*, *Epitaphe*, et tout ce charmant poème qui commence au *Premier Soupir* et qui finit par *Actions de grâces*, il est clair que le poète, sur ces cordes de la lyre, s'était arrêté à son premier mode, mode suave et simple, bien plus parfait que celui des *Odes politiques* qui y correspond, mais disproportionné avec l'harmonie et l'abondance des compositions qui ont succédé. On entrevoyait à peine ce que deviendrait chez le poète cette inspiration personnelle élevée à la suprême poésie, en lisant la pièce intitulée *Promenade*, qui est contemporaine des *Ballades*, et la *Pluie d'été*, qui est contemporaine des *Orientales*; le sentiment en effet, dans ces deux morceaux, est trop léger pour qu'on en juge, et il ne sert que de prétexte à la couleur. Il restait donc à M. Victor Hugo, ses excursions et voyages dans le pays des fées et dans le monde physique une fois terminés, à reprendre son monde intérieur, invisible, qui s'était creusé silencieusement en lui durant ce temps, et à nous le traduire profond, palpitant, immense, de manière à faire pendant aux deux autres, ou plutôt à les réfléchir, à les absorber, à les fondre dans son réservoir animé et dans l'infini de ses propres émotions. Or, c'est précisément cette œuvre de maturité féconde qu'il nous a donnée aujourd'hui. Si l'on compare avec les *Feuilles d'Automne* les anciennes élégies que j'ai précédemment appelées un charmant petit poème, et qu'on pourrait aussi bien intituler les *Feuilles* ou les *Boutons du Printemps*, on aperçoit d'abord la différence de dimension, de coloris et de profondeur, qui, comme art du moins, est tout à l'avantage de la maturité; il y a loin de l'horizon de *Gentilly* à *ce qu'on entend sur la Montagne*, et du *Nuage* à *la Pente de la Rêverie*. Cette comparaison de la muse à ces deux saisons, qu'un été si brûlant sépare, est pleine d'enseignemens sur la vie. A la verte confiance de la première jeunesse, à la croyance ardente, à la virginale prière d'une ame stoïque et chrétienne, à la mystique idolâtrie pour un seul être voilé, aux pleurs faciles, aux paroles fermes, retenues et nettement dessinées dans leur contour comme un profil d'énergique adolescent, ont succédé ici un sentiment amèrement vrai du néant des choses, un inexprimable adieu à la jeunesse qui s'enfuit, aux graces enchantées que rien ne répare;

la paternité à la place de l'amour; des graces nouvelles, bruyantes, enfantines, qui courent devant les yeux, mais qui aussi font monter les soucis au front et pencher tristement l'ame paternelle; des pleurs (si l'on peut encore pleurer), des pleurs dans la voix plutôt qu'au bord des paupières, et désormais le cri des entrailles au lieu des soupirs du cœur; plus de prière pour soi ou à peine, car on n'oserait, et d'ailleurs on ne croit que confusément; des vertiges, si l'on rêve; des abîmes, si l'on s'abandonne; l'horizon qui s'est rembruni à mesure qu'on a gravi; une sorte d'affaissement, même dans la résignation, qui semble donner gain de cause à la fatalité; déjà les paroles pressées, nombreuses, qu'on dirait tomber de la bouche du vieillard assis qui raconte, et dans les tons, dans les rhythmes pourtant, mille variétés, mille fleurs, mille adresses concises et virilés à travers lesquelles les doigts se jouent comme par habitude, sans que la gravité de la plainte fondamentale en soit altérée. Cette plainte obstinée et monotone, qui se multiplie sous des formes si diverses, tantôt lugubres, et tantôt adorablement suppliantes, la voici :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes;
Que vous ai-je donc fait?

Et plus loin :

C'en est fait! Son génie est plus mûr désormais;
Son aile atteint peut-être à de plus fiers sommets;
La fumée est plus rare au foyer qu'il allume;
Son astre haut monté soulève moins de brume;
Son coursier applaudi parcourt mieux le champ clos;
Mais il n'a plus en lui, pour l'épandre à grands flots
Sur des œuvres, de grace et d'amour couronnées,
Le frais enchantement de ses jeunes années.

Et ailleurs, toute la pièce ironique et contristée qui commence par ces mots : *Où donc est le bonheur? disais-je.*

L'envahissement du scepticisme dans le cœur du poète, depuis ces premières et chastes hymnes où il s'était ouvert à nous, cause une lente impression d'effroi, et fait qu'on rattache aux résultats de l'expérience humaine une moralité douloureuse. Vainement, en effet, le poète s'écrie maintefois *Seigneur*, *Seigneur*, comme pour se rassurer dans les ténèbres et se fortifier contre lui-même ; vainement il montre de loin à son amie, dans le ciel sombre, la double étoile de l'*Ame immortelle* et *de l'Éternité de Dieu*; vainement il fait agenouiller sa petite fille aînée devant le père des hommes, et lui joint ses petites mains pour prier, et lui met sur ses lèvres d'enfant le psaume enflammé des prophètes. Ni la *Prière pour tous* si sublime, ni l'*Aumône* si chrétienne, ne peuvent couvrir l'amère réalité ; le poète ne croit plus. Dieu éternel, l'humanité égarée et souffrante, rien entre deux ! L'échelle lumineuse qu'avait rêvée dans sa jeunesse le fils du patriarche, et que le Christ médiateur a réalisée par sa croix, n'existe plus pour le poète; je ne sais quel souffle funèbre l'a renversée. Il est donc à errer dans ce monde, à interroger tous les vents, toutes les étoiles, à se pencher sur les cîmes, à redemander le mot de la création au mugissement des grands fleuves ou des forêts échevelées; il croit la nature meilleure pour cela que l'homme, et il trouve au monstrueux Océan une harmonie qui lui semble comme une lyre au prix de la voix des générations vivantes. L'Océan n'a-t-il donc, ô poète, que des harmonies pacifiques, et l'humanité que des grincemens? Ce n'est plus croire à la rédemption, que de parler ainsi; c'est voir l'univers et l'humanité, comme avant la venue, comme avant Job, comme en ces jours sans soleil où l'esprit était porté sur les eaux. Cela est beau, cela est grand, ô poète, mais cela est triste; cela fait que votre esprit s'en revient, comme vous l'avez dit,

. . . . . avec un cri terrible,
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté !

Oui, cela vous fait pousser des cris d'aigle sauvage, au lieu des sereins cantiques auxquels vous préludiez autrefois avec l'aigle sacré de Patmos, avec l'aigle transfiguré de Dante en son paradis.

De là, dans les momens résignés et pour toute maxime de sagesse, ces fatales paroles :

> Oublions, oublions ! Quand la jeunesse est morte,
> Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
> A l'horizon obscur.
> Rien ne reste de nous : notre œuvre est un problème;
> L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
> Son ombre sur le mur.

L'autre vie, celle qui suit la tombe, est redevenue un crépuscule nébuleux, boréal, sans soleil ni lune, pareil aux limbes hébraïques ou à ce cercle de l'enfer où souffle une perpétuelle tempête; des faces mornes y passent et repassent dans le brouillard, et l'on sent à leur souffle ce frisson qui *hérisse le poil;* les *ailes d'or* qui viennent ensuite et les ames comparées aux hirondelles ne peuvent corriger ce premier effroi de la vision. J'ai besoin, pour me remettre, de m'étourdir avec le poète au gai tumulte des enfans, à la folle joie de leur innocence, et de m'oublier au sourire charmant du dernier né.

Il y a donc en ce livre de notre grand poète progrès d'art, progrès de génie lyrique, progrès d'émotions approfondies, amoncelées et remuantes. Mais de progrès en croyance religieuse, en certitude philosophique, en résultats moraux, le dirai-je? il n'y en a pas. C'est là un mémorable exemple de l'énergie dissolvante du siècle et de son triomphe à la longue sur les convictions individuelles les plus hardies. On les croit indestructibles, on les laisse sommeiller en soi comme suffisamment assises, et un matin on se réveille les cherchant en vain dans son ame; elles s'y sont affaissées comme une île volcanique sous l'Océan. On a déjà pu remarquer un envahissement analogue du scepticisme dans les *Harmonies* du plus chrétien, du plus catholique de nos poètes, tandis qu'il n'y en avait pas trace dans les *Méditations,* ou du moins qu'il n'y était question du doute que pour le combattre. Mais l'organisation intime, l'ame de M. de Lamartine est trop encline par essence au spiritualisme, au Verbe incréé, au dogme chrétien, pour que même ses négli-

gences de volonté amènent chez lui autre chose que des éclipses passagères. Dans M. Victor Hugo au contraire, le tempérament naturel a un caractère précis à la fois et visionnaire, raisonneur et plastique, hébraïque et panthéiste, qui peut l'induire en des voies de plus en plus éloignées de celles du doux Pasteur. L'intuition libre, au lieu de le réconcilier insensiblement par l'amour, engendre familièrement en son sein des légions d'épouvantes. Il n'y avait donc qu'une volonté de tous les instans qui pût le diriger et le maintenir dans la première route chrétienne où sa muse de dix-neuf ans s'était lancée. Or, le poète qui possède cependant une vertu de volonté si efficace, et qui en donne chaque jour des preuves assez manifestes dans le cours de son infatigable carrière, semble en être venu, soit indifférence pratique, soit conscience de l'infirmité humaine en ces matières, à ne plus appliquer cette volonté à la recherche ou à la défense de certaines solutions religieuses, à ne plus faire assaut avec ce rocher toujours instable et retombant. Il laisse désormais flotter son ame et reçoit, comme un bienfait pour la muse, tous les orages, toutes les ténèbres, et aussi tous les rayons, tous les parfums. Assis dans sa gloire au foyer domestique, croyant, pour dernière et unique religion, à la famille, à la paternité, il accepte les doutes, les angoisses inséparables d'un esprit ardent, comme on subit une loi de l'atmosphère; il reste *l'heureux et le sage* dans ce qui l'entoure, avec des anxiétés mortelles aux extrémités de son génie; c'est une plénitude entourée de vide. Quelle étrange vigueur d'ame cela suppose! On trouverait quelque chose de semblable dans la sagesse du roi hébreu. Le poète n'espère plus, ni ne se révolte plus; il a tout sondé, il a tout interrogé, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; il recommence encore bien souvent, mais par irrésistible instinct et pur besoin de se mouvoir. Quand il marche, voyez-le, le cou penché, voyageur sans but, rêveur effaré, courbant son vaste front sous la voûte du monde!

Que faire et que penser? Nier, douter ou croire!
Carrefour ténébreux! triple route! nuit noire!
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tous bas : J'irai, Seigneur, où tu m'envoies;

Il espère; et de loin, dans ces trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain !

Et pourtant il s'était écrié autrefois dans les *Actions de graces* rendues au Dieu qui avait frappé d'abord, puis réjoui sa jeunesse :

J'ai vu sans murmurer la fuite de ma joie;
Seigneur, à l'abandon vous m'aviez condamné.
J'ai sans plainte au désert tenté la triple voie,
Et je n'ai pas maudit le jour où je suis né.

Voici la vérité qu'au monde je révèle :
Du ciel dans mon néant je me suis souvenu.
Louez Dieu! La brebis vient quand l'agneau l'appelle;
J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu.

Nous avons essayé de caractériser, dans la majesté de sa haute et sombre philosophie, ce produit lyrique de la maturité du poète; mais nous n'avons qu'à peine indiqué le charme réel et saisissant de certains retours vers le passé, les délicieuses fraîcheurs à côté des ténèbres, les mélodies limpides et vermeilles qui entrecoupent l'éternel orage de la rêverie. Jamais jusqu'ici le style ni le rhythme de notre langue n'avaient exécuté avec autant d'aisance et de naturel ces prodiges auxquels M. Victor Hugo a su dès long-temps la contraindre; jamais toutes les ressources et les couleurs de l'artiste n'avaient été à ce point assorties. Exquis pour les gens du métier, original et essentiel entre les autres productions de l'auteur qu'il doit servir à expliquer, le recueil des *Feuilles d'Automne* est aussi une parfaite harmonie avec ce siècle de rénovation confuse. Cette tristesse du ciel et de l'horizon, cette piété du poète réduite à la famille, est un attrait, une convenance, une vérité de plus, en nos jours de ruine, au milieu d'une société dissoute, qui se trouve provisoirement retombée à l'état élémentaire de famille, à défaut de patrie et de Dieu. Ce que le poète fait planer là-dessus d'inquiet, d'interminable, d'éperdu en rêverie, ne sied pas moins à nos agi-

tations insensées. Ce livre, avec les oppositions qu'il enferme, est un miroir sincère : c'est l'hymne d'une grande ame qui a su se faire une sorte de bonheur à une époque déchirée et douloureuse, et qui le chante.

SAINTE-BEUVE.

RÉVOLUTION

POLONAISE.

I.

La Pologne ne subsiste que par le désordre (*Polska nierzondem stoi*) : c'est là un ancien proverbe polonais à la vérité duquel l'histoire des deux derniers siècles rend un témoignage éclatant.

Mais une autre vérité non moins certaine, c'est que l'anarchie, qui avait donné à la Pologne une si triste célébrité dans les XVIIe et XVIIIe siècles, n'était autre chose qu'une révolution politique. Dans cette révolution, la noblesse pauvre, imbue des idées démocratiques, ayant momentanément écrasé les paysans jadis libres et la bourgeoisie indépendante, soutint, sous la bannière de *la liberté et de l'égalité*, une lutte longue et pénible contre quelques familles riches, qui, sous un prétexte *d'ordre*, voulaient confisquer la liberté à leur profit, et introduire en Pologne les titres féodaux de *comtes* et de *barons*, et l'hérédité du sénat, préparant ainsi à leur patrie la triste paix qui pesait sur la Bohême et la Hongrie (1).

(1) La noblesse, en Pologne, était tout autre chose que la noblesse des autres

D'un autre côté, les riches gentilshommes qui entouraient la personne du roi, profitant de leur position, irritaient l'amour-propre de la petite noblesse par des prétentions exagérées. Aussi, la royauté qui, au XIVe siècle, était encore absolue, devint tout-à-fait nulle quatre siècles plus tard. Mais l'histoire prouve que ce n'est qu'un à un et avec le temps que la noblesse a détruit tous les droits attachés à la royauté, moins par désir d'empiéter sur elle que pour prévenir les suites plus fatales encore de l'ambition des familles riches. Le terrible *liberum veto* (qui n'existait que depuis l'année 1652), et les confédérations armées qui lui servaient de contrepoids, n'étaient que les moyens extrêmes sans lesquels la Pologne serait indubitablement aujourd'hui une province autrichienne, comme la Bohême; car les riches familles ont même pris une fois à la diète l'engagement écrit de soumettre la Pologne à l'Autriche; c'est Sobieski qui a retiré cet acte fatal de la chancellerie impériale de Vienne.

Il a fallu de grands malheurs, et même un démembrement de la Pologne, pour engager les riches familles à renoncer à leurs projets d'inégalité. La mémorable diète constituante fut convoquée dans l'année 1788; et cette même noblesse, si jalouse de ses droits envers ceux qui voulaient faire des Polonais leurs propres vassaux, rendit à la royauté son ancien pouvoir et son éclat, admit toute la bourgeoisie à la jouissance de ses propres droits, et donna à chaque bourgeois le moyen le plus facile d'obtenir pour lui et pour ses enfans le titre de gentilhomme (1). Elle n'oublia pas les paysans, améliora leur sort, et leur promit, dans l'espace de vingt-cinq ans, une liberté complète.

Voilà le véritable esprit des anciennes révolutions de Pologne,

pays, car il n'y avait point de gradation dans les titres et dans les priviléges; elle ne possédait ni majorats, ni emplois héréditaires: en un mot, elle n'était point féodale. L'esclavage des paysans polonais ne date que du quinzième, et l'abaissement de la bourgeoisie du seizième siècle. La plus grande partie de la noblesse ne possédait souvent que quelques arpens de terre, un cheval et un sabre. Ce n'était donc point une aristocratie, mais plutôt une représentation nationale permanente, qui se transmettait des pères à leurs enfans.

(1) Par la constitution du 3 mai 1791, et surtout par la loi du 18 avril de la même année, qui en fait partie.

et nous verrons bientôt que c'est aussi celui de la révolution actuelle. Observons cependant que, dans la révolution de 1788, ce n'est point la noblesse qui s'abaissa au niveau des classes jusqu'alors inférieures; mais, véritable représentation nationale, elle reconnut que ses droits étaient ceux de tous les Polonais. L'égalité donc, ce premier droit de l'humanité, ne court aucun danger en Pologne; car elle a de nombreux défenseurs, et surtout d'anciens nobles, démocrates par leur naissance et par leurs souvenirs, qui, excepté le titre, ne possèdent aucun droit, aucun privilége exclusif.

Mais ce principe de liberté et d'égalité, renfermé dans les droits de la noblesse polonaise, quand la constitution du 3 mai fut proclamée, n'avait pour défenseurs que la classe éclairée de la société. La masse du peuple savait à peine que la noblesse travaillait à son bonheur; la bourgeoisie, élevée en masse à la hauteur de la noblesse, était alors peu nombreuse et pauvre; car toutes les villes polonaises, si florissantes au XVIe siècle, ne présentaient plus que des ruines. La constitution du 3 mai avait besoin de temps pour produire ses bienfaits. La Pologne, sortant de son agonie, était faible; tout y était à refaire; le trésor était vide, l'organisation intérieure défectueuse, l'armée régulière peu nombreuse, mal organisée et sans discipline. En 1791, de trente on la porta à cent mille hommes; mais le temps manqua pour l'organiser. Cependant, quoique la Pologne n'eût alors ni frontières naturelles, ni forteresses, Kosciuszko prouva au monde qu'avec l'ardeur belliqueuse de ses habitans, et leur amour de la patrie, elle aurait été invincible, si les puissances spoliatrices n'eussent eu sur elle l'avantage de troupes plus nombreuses et mieux disciplinées, et de finances mieux organisées. Ainsi la Pologne succomba au moment même où la nouvelle constitution lui promettait un brillant avenir.

Si donc c'était avec raison qu'on disait autrefois que la Pologne ne se maintenait que par le *désordre;* si ce proverbe fatal se réalisa à l'époque même où on voulait introduire l'ordre dans le pays, il est permis de prédire que la Pologne peut reconquérir ses droits, grace à *l'ordre* que Napoléon a introduit dans le duché de Varsovie (1). En effet, il ne faut que comparer l'état actuel du soi-disant

(1) Il paraît que l'empereur Alexandre, en abdiquant la barbarie de ses pré-

royaume de Pologne, créé en 1815, avec celui de la vaste république jagellonne, qu'on a trois fois démembrée, on verra que ce petit pays est plus fort que ne l'était l'ancienne Pologne avec toute son étendue. Napoléon lui donna le Code civil français, et une organisation civile et militaire française. Sous la verge de fer du farouche Constantin, un ordre admirable fut introduit partout. L'armée reçut une organisation parfaite, les forteresses furent rebâties; de belles routes traversent le pays dans toutes les directions. On a des écoles militaires et une administration civile excellente. Autrefois, pour la défense d'un pays plus vaste que la France, on n'avait pas trente mille hommes de troupes régulières. Depuis 1815, trente-deux mille hommes étaient sous les armes, et en quelques mois de révolution, on a porté l'effectif de l'armée jusqu'au-delà de cent mille hommes bien organisés et bien disciplinés. En 1788, le revenu de la république n'était que de quatre-vingts millions de florins, et aujourd'hui un pays qui n'en est que la cinquième ou sixième partie, jouit d'un revenu annuel de plus de cent millions de florins. Le crédit public était nul autrefois, aujourd'hui la banque est riche de plus de six cents millions de florins. Varsovie, Modlin, Zamosc, trois forteresses respectables, défendent le centre et les frontières. Le noyau de la Pologne existe donc; il ne faut maintenant qu'y incorporer de plus vastes provinces, enrégimenter des hommes, et la Pologne sera bientôt indépendante.

Tous les bons esprits connaissaient bien les ressources de la Pologne, telle qu'elle a été construite par le traité de Vienne, et souriaient en voyant l'erreur des ennemis les plus acharnés du nom polonais. En vain M. de Metternich disait-il à l'empereur Alexandre qu'il armait les Polonais contre lui-même, le despote du Nord

décesseurs, avait oublié aussi leur politique à l'égard des Polonais. Cependant il est certain que depuis Pierre-le-Grand tous les princes moscovites, au moyen des intrigues les plus infâmes, ont travaillé constamment à éterniser le désordre en Pologne, et à diminuer le nombre de ses troupes régulières, pour être à portée d'envahir un jour ce pays. C'est ainsi qu'ils sont sortis de leur nullité naturelle et ont acquis une importance politique dans cette même Europe, qui, lors du traité de Westphalie, leur refusa jusqu'au titre d'*Altesse*.

n'avait aucune idée de la force morale des peuples, et ne croyait qu'au nombre de ses baïonnettes. Une insurrection, semblable à celle de la mémorable journée du 29 novembre 1830, pouvait toujours éclater, car on ne doutait ni de l'esprit de l'armée polonaise ni de celui des habitans du pays. Chasser Constantin avec ses sept mille Russes, de Varsovie, était chose facile, et plus d'une fois on songea à le faire; mais toujours l'ardeur de la jeunesse fut retenue par les sages conseils de ceux qui avaient toute sa confiance, c'est-à-dire par les membres de la *société patriotique*.

En remontant à l'origine de cette société, on la voit se former pendant la diète constituante de 1788-1792 : elle n'est devenue secrète qu'après le partage de la Pologne. C'est alors que les personnages les plus marquans s'unirent pour maintenir et propager la langue et l'esprit national sous les trois gouvernemens étrangers, et pour former ensuite les célèbres légions polonaises, qui combattirent encore pour leur patrie en Italie et à Saint-Domingue. Czartoryski, un des membres présumés de cette société, actuellement président du gouvernement national, alors ministre des affaires étrangères de Russie, a immortalisé son nom et celui de l'empereur Alexandre, par la rédaction des nouveaux statuts de l'université de Wilna et de toutes les écoles de la Lithuanie. Un autre membre, Thaddée Czacki, étonne par ses immenses travaux et par les services qu'il a rendus à la patrie en fondant un grand collége à Krzemieniec, et cent vingt-six écoles en Wolhynie, en Podolie et dans l'Ukraine. Une instruction vraiment polonaise, et accommodée aux besoins du siècle, fut le partage des Polonais restés sous la domination de la Russie; mais malheureusement, d'après les conseils de M. de Metternich, l'empereur Alexandre détruisit l'édifice auquel il avait lui-même travaillé pendant vingt ans.

Les autres membres de la société ne cessèrent jamais de travailler au bonheur des Polonais devenus sujets de la Prusse et de l'Autriche. La formation du grand-duché de Varsovie par Napoléon, dans les années 1807 et 1809, lui concilia tous les esprits, et fit oublier quelque temps le but de la société. Mais aussitôt que l'armée polonaise apprit que le duché de Varsovie, affaibli par la perte de Cracovie, du duché de Posen et des villes de Thorn et de Culm, devait passer sous la domination russe avec le titre ridicule de

royaume de Pologne, le général Dombrowski, le même qui avait jadis commandé les légions polonaises en Italie, recréa la société patriotique. Le nom de tous ses membres ne nous est pas connu. La conspiration de Saint-Pétersbourg, à l'avènement de Nicolas, en dévoila quelques-uns, qui furent absous par le sénat polonais. Depuis cette époque, on redoubla d'efforts pour préparer une révolution; on encouragea la jeunesse à former de petites sociétés patriotiques, et elles se multiplièrent beaucoup à Varsovie. En 1829, les jeunes conspirateurs voulaient massacrer toute la famille impériale, pendant que Nicolas jouait à Varsovie la comédie du couronnement. Mais la seule idée que pendant dix siècles la Pologne avait eu de bons et de mauvais rois, et que pas un n'avait péri des mains de ses sujets, retint leur bras. La guerre de Turquie présentait encore quelque chance de succès : tout était prêt pour une insurrection à Varsovie; mais Niemcewicz ne trouvant pas cette époque assez favorable, on remit l'exécution d'un si grand projet à un temps meilleur.

Les Russes n'ignoraient pas qu'il existait à Varsovie une société secrète, qui dirigeait l'esprit de la jeunesse. On a trouvé dans les papiers de la police les rapports que faisait tous les jours au grand-duc un des chefs d'espions, Szlej : on s'étonna même de l'exactitude des renseignemens qu'ils contenaient. Les papiers d'un autre chef de la police secrète, le colonel russe Sass, prouvent aussi qu'il prévoyait le danger sans le croire si imminent; il blâmait d'ailleurs la conduite de Constantin, et neutralisait l'influence d'agens perdus de vices et chargés de crimes, dans lesquels il avait mis sa confiance (1).

Ces rapports, quoique contradictoires entre eux, décidèrent

(1) Constantin s'efforçait d'attirer les Polonais dans les intérêts de la Russie, de les armer contre leurs propres compatriotes, d'en faire des espions. Tel fut Lubowidzki, dont il sera parlé plus bas. Pauvre et chargé d'une nombreuse famille, il attira sur lui les vues de Constantin, mais il repoussa ses premières propositions avec fermeté. Bientôt le Czaréwitch semble avoir tout oublié, et Lubowidzki jouir de sa faveur. La fortune de celui-ci lui commandait l'économie : un ami perfide, et déjà vendu, lui représenta qu'un train de maison était indispensable à sa grandeur future. La vice-présidence de Varsovie devait couvrir ses avances. Lubowidzki tombe dans le piége, s'endette, se ruine de fond en comble.

Constantin à emprisonner les personnes signalées par Szlej, sans cependant prendre des mesures de sûreté en cas d'insurrection. Ce prince bizarre et cruel avait au fond du cœur un sentiment de justice, et, fidèle à l'éternelle maxime de sa famille, d'aimer la trahison et de haïr les traîtres, il n'attachait pas beaucoup d'importance aux paroles de l'infâme Szlej, et se reposait sur les assurances de Sass, dont il estimait la probité.

La seconde société patriotique, composée d'un grand nombre d'officiers et de porte-enseignes, d'étudians de l'université, de gens de lettres, d'avocats, et présidée par Lelewel, était l'ame de toutes les conspirations contre les oppresseurs de la Pologne : c'est elle qui a fait la révolution, et qui maintenant en dirige la marche. Une troisième espèce de sociétés patriotiques était celles de la jeunesse : elles étaient très nombreuses. Les plus capables d'entre leurs membres sont entrés dans la seconde société, et ont beaucoup contribué au succès de la conspiration; le reste ne savait rien, et ne servait qu'à propager l'esprit national et la haine d'un gouvernement étranger. Les prisons de la capitale étaient presque continuellement remplies de membres de ces dernières sociétés, qui ne pouvaient satisfaire la curiosité du grand-duc; et s'il arrivait que quelque membre de la seconde fût arrêté, il résultait toujours de l'enquête qu'il n'existait d'autre rapport entre lui et les jeunes conspirateurs, qu'une communauté de sentimens patriotiques et la haine des Russes.

Tous les soins de la police ne réussirent jamais à découvrir la conspiration (1), car les nombreux rameaux de la première et de la seconde société étant comme séparés du tronc, la conduite de membres isolés ne pouvait compromettre le tout.

Sa misère, celle de sa famille le presse, il va se jeter aux pieds du grand-duc; il était à lui... Le général Blumer, qui a péri à la prise du Belvédère, succomba à un piége de ce genre; durant sa sanglante carrière, son nom, vendu à l'ennemi de sa patrie, servit à confirmer dix-huit arrêts de mort; et le 29 novembre, on le trouva frappé de dix-huit blessures. — C'est ainsi que le grand-duc recrutait ses cinq mille espions. Liés par un serment sacrilége, ils étaient les instrumens aveugles et dociles de l'inquisition politique, érigée en tribunal entre l'oppresseur tout puissant et l'opprimé désarmé.

(1) Elle n'épargnait rien cependant pour arracher des aveux aux prisonniers.

Les révolutions française et belge furent comme un éclair d'espérance : les circonstances semblaient favorables à l'affranchissement de la Pologne. Le principe de non-intervention, proclamé par la diplomatie européenne, semblait la garantir de l'invasion de la Prusse et de l'Autriche; mais ce qui décida surtout l'insurrection du 29 novembre, ce fut la connaissance positive des projets de la Russie contre la France, et le bruit généralement répandu qu'on avait déjà commencé à transporter en Russie l'argent de la banque de Varsovie, et que l'armée polonaise devait au printemps marcher sur le Rhin avec l'armée russe. La découverte d'une correspondance officielle du ministère des finances de Pologne avec le ministère russe a prouvé que ses soupçons étaient fondés. Et puis, faut-il le dire, les Polonais espéraient dans les secours de la France. Le changement du ministère français, et les opinions connues de M. Laffitte, firent cesser toute incertitude.

Lelewel avait jugé, avec raison, que les membres de la grande société patriotique qui n'avaient pu s'accorder sur les moyens d'exécutions et qui d'ailleurs, refroidis par l'âge, redoutaient le contact du peuple, étaient peu propres à opérer activement une révolution. Il s'adressa à la jeunesse, dont il forma une vaste association, qui bientôt remplaça la grande société patriotique. Le but apparent de cette association était la réunion de la grande famille slave; son but, réel la délivrance de la Pologne.

La petite société, considérablement augmentée depuis les évènemens de juillet, se tenait prête à commencer la révolution; elle n'attendait que le consentement de Lelewel. Dans la journée du

Parmi les victimes des premières persécutions, il faut citer le major Lukasinski. La torture épuisa ses tourmens sans épuiser la constance du prisonnier, sans lui faire rompre le silence. On essaya un nouveau genre de torture : l'infortuné, lié sur une machine qui tournait avec une effrayante rapidité, tombait dans un état d'étourdissement et d'exaltation. Réunis autour de lui, épiant une plainte, un soupir, les bourreaux cherchaient alors à surprendre son secret, à travers l'égarement d'une aliénation passagère. Cette dernière épreuve n'apprit rien. Lukasinski resta plongé dans les cachots, et après une captivité de douze ans, il en fut arraché par Constantin, pour le suivre dans sa honteuse fuite, au moment où la voix de ses libérateurs frappait déjà ses oreilles. On cloua ses chaînes à un canon, et c'est dans cet état que le malheureux Polonais fut traîné en Russie à la suite du Czarévitch.

21 novembre, elle lui envoya une députation composée de ses trois principaux chefs, Zaliwski, Xavier Bronikowski et Pierre Wysocki, pour se concerter avec lui sur les moyens d'organiser l'insurrection. Lelewel satisfit à leur impatience, et déclara que le moment favorable était venu. Le 29 novembre fut fixé pour le grand jour de l'insurrection polonaise.

Le 29 donc, sur les sept heures du soir, un officier donna le signal dans les casernes des porte-enseignes, et les voûtes retentirent des premiers cris de liberté et de vengeance : « *Aux armes! mes frères, l'heure de la liberté a sonné!* » Les braves saluèrent en passant la statue de Sobieski, et, sous les auspices de cette grande ombre, marchèrent sur le Belvédère; désarmant les postes, criblant de balles tout ce qui s'opposait à leur passage, ils s'emparèrent des chevaux de l'ennemi, et se dispersèrent pour frapper sur tous les points à la fois son imagination épouvantée. Une foule de ces jeunes conspirateurs se précipita dans la maison qu'habitait Lelewel, le priant de se mettre à leur tête. Son père, vieillard octogénaire, était au lit de mort. Lelewel ne pouvait le quitter. Sa piété filiale toucha ses jeunes amis; ils se retirèrent en silence, et volèrent au combat où la patrie les appelait.

L'incendie de la caserne de cavalerie moscovite fut comme le signal de la révolution pour le reste de la ville; cependant cet incendie n'ayant pas pris avec assez de violence, les étudians engagèrent avec les Russes un feu roulant de mousqueterie, pour informer leurs camarades de l'intérieur que l'explosion nationale éclatait à l'heure convenue. Dix-huit patriotes s'emparèrent du château du Belvédère. Tandis que neuf d'entre eux occupaient les issues, les neuf autres pénétrèrent dans les appartemens du Czarévitch. Les sentinelles russes furent culbutées; le vice-président de la ville, Lubowidzki, chef de la police, tomba sous les coups des baïonnettes (1). Les conjurés se dirigèrent ensuite vers la chambre à coucher du Czarévitch (2), dans l'intention seulement de s'emparer de sa personne; mais il n'y était plus : son fidèle valet de chambre

(1) Ses blessures ne furent pas mortelles.

(2) Les noms des braves qui marchèrent sur le Belvédère méritent d'être conservés; ce sont : les deux frères Rupniewski, Édouard Trzcinski, Nasiorowski,

l'avait prévenu à temps. Constantin avait l'habitude de dormir quelques heures après son dîner; il n'eut que le temps de se couvrir d'une robe de chambre, et de s'enfuir par une porte dérobée. Tout était disposé, dans sa chambre à coucher, pour favoriser une fuite clandestine, et il l'exécuta avec un grand bonheur. Il fut rencontré par M. Schmidt, consul de Prusse, qui l'entraîna dans la cabane d'une pauvre femme, où ils rédigèrent ensemble, sur un chiffon de papier qu'elle leur donna, deux dépêches qui partirent à l'instant, l'une pour Berlin, l'autre pour Saint-Pétersbourg. Constantin, si violent, si terrible loin du danger, était devenu souple, traitable, et paraissait décomposé par la frayeur; il ne songea pas un instant à faire front à l'orage. Ainsi, lâche dans toutes les grandes circonstances, il fut lâche encore dans cette dernière action de sa cruelle existence.

Désolés de sa fuite, les patriotes s'élancèrent vers la ville pour secourir leurs camarades, engagés dans une action décisive. Deux cents étudians y luttaient en héros contre un régiment de cuirassiers de la garde impériale. A peine entrés dans la ville, les porte-enseignes à cheval se répandirent de tous côté en criant : *Aux armes !*

A une heure convenue, le 4e régiment de ligne, une batterie de la garde à cheval de douze canons, une partie des grenadiers de la garde polonaise, le bataillon de sapeurs, et des compagnies de grenadiers de tous les régimens en garnison à Varsovie, sortirent de leurs casernes; les uns se dirigèrent sur l'arsenal, les autres surveillèrent les mouvemens des gardes russes appelées de Wolhynie et de Lithuanie. Les portes de la banque nationale furent enfoncées, et deux maisons dans le quartier Novolipié incendiées, mais sans danger pour la capitale. Des mesures énergiques furent prises immédiatement pour le maintien de la tranquillité publique.

Un détachement d'étudians et de porte-enseignes, arrivé de Lazienki, fut rejoint, dans la rue du Miel ou de Napoléon, par les élèves de l'école de droit et une partie du détachement des porte-

Zénon Niemoïowski, Jankowski, Nabielak, Goszczynski, Orpiszewski, Rottermund, Krosniewski, Swientoslawski, Kosinski, Rettel, Poninski, Paszkiewicz, Trzaskowski, Kobylanski.

enseignes à cheval. Les prisonniers d'état délivrés, on dirigea une attaque vigoureuse contre l'arsenal, et quarante mille fusils et autant de sabres armèrent les bras des défenseurs de la patrie. Dès-lors la cause nationale fut gagnée, et une insurrection devint une révolution.

Après les premiers coups de fusil, les officiers supérieurs connus par leur aveugle obéissance à la Russie, montèrent à cheval, tantôt s'efforçant d'apaiser l'armée et le peuple, tantôt les menaçant de toute la rigueur des lois militaires. Ils reçurent enfin le prix de quinze ans de trahison et de cruauté. Les généraux Hauké (1), Trembicki, Siemiontkowski, Blumer, Potocki, les colonels Meciszewski et Sass, furent tués; les généraux Diakoff et Fenshave, blessés; — les généraux russes Essakoff, Lange, Richter, Engelmann, Krifftzoff, et les colonels Fariszine, Ighnatieff, Grescet et Boutourline, aide-de-camp de l'empereur Nicolas, faits prisonniers et mis en lieu de sûreté.

Des coups de fusil isolés se firent entendre encore toute la nuit du 29 au 30 novembre, quoique les Russes fussent déjà en fuite. Le peuple, fier de sa victoire, ne commit pas la moindre violence; la révolution est restée pure de toute souillure, de tout pillage.

II.

Dans un pays libre par ses institutions, mais privé d'indépendance, la haine de l'ennemi commun réunit tous les esprits, et confond dans un sentiment unanime les diverses opinions individuelles, sans arène pour lutter, sans publicité pour s'éclairer les unes par les autres. Une fois l'ennemi chassé, toutes les opinions se font jour: de là, confusion et désordre. La liberté d'applica-

(1) Tandis que le général Hauké, transfuge polonais, mourait dans les rangs des Russes, ses deux fils combattaient dans ceux des défenseurs de la patrie. En apprenant sa mort, l'aîné dit avec un sang-froid stoïque : « Mon père est mort de la mort des traîtres, puissé-je mourir de celle des braves! » Le plus jeune laissa échapper un accent de douleur : « Ma pauvre mère! » s'écria-t-il; puis il reprit avec fermeté : « En avant! frères, au combat! »

tion, la pratique des idées abstraites et individuelles engendrent facilement l'erreur, alors même qu'il y a bonne foi et patriotisme chez tous. Mais si la nation est morale et religieuse, simple dans ses mœurs, instruite par l'infortune, la vérité triomphe, et l'unanimité naît enfin dans la liberté, comme elle régnait auparavant dans la haine de l'oppresseur commun.

C'est ce qui arriva en Pologne après la journée du 29 novembre. Les uns, tremblans encore à l'aspect du géant, ne voyaient dans cette levée de boucliers qu'une folie de jeunesse; les autres, impatiens du joug étranger, confians dans la justice de leur cause et dans leurs propres forces, se jetaient avec ardeur, avec fanatisme, dans le torrent révolutionnaire.

Au moment même de l'expulsion du Czarévitch, deux partis se levèrent: l'un *légal* ou constitutionnel, appuyé sur la charte octroyée par le vainqueur en 1815; l'autre *légitime* ou révolutionnaire, basé sur la légitimité nationale, ou, si l'on veut, sur un droit divin sanctionné par les dix siècles de l'indépendance polonaise. Ces partis n'étaient point hostiles entre eux, car, agissant presque toujours avec bonne foi et conscience, ils étaient d'accord sur tous les points principaux. Ainsi, aucun ne reconnaissait pour *légitime* l'acte de spoliation et de brigandage des trois puissances (1); mais le parti *légal* ne voulait s'appuyer que sur la charte émanée du traité de Vienne. Le fait est qu'en admettant même la *légitimité* de ce traité, les Polonais ont le droit de récla-

(1) En disant qu'aucun parti ne reconnaissait la ligitimité du gouvernement de Nicolas, nous n'avons aucun égard à quelques opinions particulières opposées à celle de la nation tout entière, et trop gravement erronées pour jamais constituer un parti politique. Ces opinions se trouvent malheureusement dans une brochure publiée en français par M. le comte Plater, et intitulée: *Les Polonais au tribunal de l'Europe* (Paris, 1831; chez Aimé-André.). Mais cette insulte faite au bon sens par un homme qui semble, du reste, vouloir le bonheur de son pays, a été relevée par M. Adam Gurowski, l'un des héros du 29 novembre, et qui, par ses écrits et par ses discours dans la *société patriotique*, a rendu des services signalés à sa patrie. Sa brochure, en réponse à celle de M. le comte Plater et à une autre publiée à Londres en anglais par un anonyme (supposé M. le comte Walewski), a pour titre: *La Cause Polonaise sous son véritable point de vue.* (Paris, 1831, chez Levavasseur.)

mer leur indépendance en ne s'appuyant que de sa seule autorité.

Qu'est-ce qui constitue l'individualité d'une nation? C'est sa langue, sa religion, ses mœurs, ses usages, ses souvenirs enfin. Elle ne se perd qu'après bien des siècles d'esclavage. Dans l'impossibilité d'ôter à la Pologne son individualité, les puissances spoliatrices, réunies au congrès de Vienne avec les représentans des autres états européens, établirent que, quelles que fussent leurs diversités locales, les Polonais ne seraient jamais regardés ni comme Allemands, ni comme Russes, et que leur nationalité distincte, méconnue par le triple partage, serait désormais respectée comme droit public dans toutes les anciennes provinces polonaises soumises à la Russie, à la Prusse ou à l'Autriche. Le gouvernement représentatif étant une partie intégrante de l'individualité de la Pologne, les trois puissances elles-mêmes reconnurent ce droit en statuant que la Russie, la Prusse et l'Autriche accorderaient à leurs possessions polonaises un gouvernement représentatif.

Le même traité érigea une partie de l'ancienne Pologne en royaume distinct, le réunissant à jamais à l'empire russe, et le soumettant à un roi qui ne pouvait être autre que l'empereur lui-même. Ainsi, outre les droits communs de l'individualité nationale que les habitans du nouveau royaume partageaient avec leurs frères de Gallicie, de Dantzig et de Lithuanie, ils étaient proclamés *peuple polonais*, ayant son propre roi, tandis que ceux-ci, tout en constituant la *nation polonaise*, font partie des *peuples autrichien, russe et prussien.*

Le congrès de Vienne a donc reconnu pour légitimes tous les anciens droits de la Pologne, excepté celui de l'indépendance nationale. Mais un article du traité de 1815 déclare Cracovie (1), et son territoire, ancienne capitale de la Pologne, berceau de ses droits les plus sacrés, ville *libre, indépendante* et *strictement neutre*, sous la protection des trois puissances voisines, l'empire d'Au-

(1) Les paysans de Cracovie ont unanimement résolu de payer d'avance tous les impôts de 1831, pour aider aux frais de la guerre, et ont acquitté sur-le champ ce vœu patriotique.

triche, le royaume de Prusse et le royaume de Pologne, partie intégrante de l'empire russe. La protection du plus fort n'implique ni l'esclavage, ni la dépendance du plus faible. Le véritable esprit du traité de Vienne à l'égard de la Pologne est donc la reconnaissance de tous les droits qu'elle possédait jadis :

1° L'individualité nationale de tous les habitans de l'ancienne république de Pologne, trois fois démembrée par les trois puissances voisines;

2° Des institutions représentatives pour tous;

3° Le titre de royaume distinct pour une de ses parties;

4° La liberté, l'indépendance et la neutralité pour une autre, quoique très petite, et presque imperceptible;

Ce traité constitue le droit public de l'Europe; il fut conclu pour mettre fin aux guerres et aux troubles intérieurs, nés tantôt de l'ambition des monarques, tantôt de la turbulence des peuples; il effaça tous les anciens droits et les anciennes prétentions, en assignant à chacun son lot; il réconcilia les rois avec les rois en traçant de nouvelles limites, les rois avec les peuples en fixant leurs pouvoirs respectifs. Dans cette nouvelle fédération, la partie lésée a donc le droit de réclamer le secours des autres pour réprimer par la force le violateur de la loi.

Voyons maintenant si la Russie, la Prusse et l'Autriche ont respecté les droits octroyés par l'Europe aux Polonais.

1° L'individualité nationale a été violée par la Prusse dans toutes les provinces polonaises, c'est-à-dire dans le duché de Posen, ainsi qu'à Thorn, à Dantzig, en Warmie, et par la Russie en Lithuanie, en Wolhynie, en Podolie et en Ukraine; car l'une et l'autre ont supprimé l'étude de la langue polonaise dans les écoles de leurs provinces polonaises.

2° Les institutions représentatives n'ont été introduites par la Prusse que dans le duché de Posen. Pour la Russie, elle a même supprimé les anciennes lois lithuaniennes, et n'a exécuté aucun de ses engagemens.

3° Le titre de royaume libre et constitutionnel, la Russie l'a méconnu en faisant entrer ses troupes sur le territoire polonais après l'expulsion du Czarévitch; car son autorité absolue et discrétionnaire, contraire à la charte, détruisait les rapports du

peuple polonais avec son roi, et ceux même qui étaient les premiers à défendre par les armes les clauses du congrès de Vienne, menacés des peines les plus sévères, ne déclarèrent la famille Romanof déchue du trône de Pologne qu'après avoir épuisé toutes les voies de négociation. Même violation de la part de la Prusse, car elle concluait avec la Russie des engagemens secrets, où elle traitait les habitans du royaume, non comme un *peuple* dont la liberté et la propriété individuelle sont garanties par le traité de Vienne, mais comme si ce traité n'eût pas existé, comme si les habitans du royaume et leurs propriétés eussent été sous le servage de la Russie.

4° La liberté, l'indépendance et la neutralité de Cracovie et de son territoire, étaient tous les jours violées par les Russes; ils avaient imposé à ce petit pays la censure et une instruction à leur gré; ils enlevaient par les cosaques tous ceux qu'ils jugeaient suspects, et les emprisonnaient dans le royaume de Pologne; enfin, la Russie, la Prusse et l'Autriche réunies, ont privé ce pays de son droit le plus sacré, de son indépendance, en nommant M. Wodzicki, président du sénat, contre les stipulations de la charte du congrès de Vienne.

D'après cet exposé, il est aisé de voir que, faute de garanties nécessaires, le traité de Vienne fut violé dans tous les points par les trois puissances; le temps a prouvé qu'il n'y a pas d'autre garantie possible, d'autre moyen de maintenir les quatre droits fondamentaux qu'il reconnaît lui-même à toutes les parties de la Pologne démembrée, qu'en réunissant ces parties en un seul corps, et en déclarant tout le pays reconstitué et indépendant.

Il ne s'agit que de prononcer d'après la loi du traité de Vienne, et si toutes les formalités légales sont observées par les Polonais, la cause des trois puissances est perdue, et le reste de l'Europe sera forcé d'exécuter cet arrêt de la justice divine et humaine.

Le parti *légal*, passif jusqu'au 29 novembre, obéissait à la force majeure qui déchirait la charte, et ne songeait qu'à sa propre conservation. Quand le Czarévitch fut chassé du Belvédère, et l'ordre constitutionnel menacé, fidèle à son plan de conduite, il n'engagea la lutte que pour défendre son existence qu'il voyait compromise. Le chef de ce parti était le premier favori de Nico-

las, le prince Lubecki, ministre des finances, qui a passé presque toute sa vie en Russie, au service de l'empire; homme de talent et d'une grande activité, mais connaissant peu la Pologne. Quant au parti *légitime*, national, révolutionnaire, il avait pour chef le nonce Lelewel, président de la *société patriotique* (1).

Le lendemain de l'insurrection, le *conseil d'administration*, autorité constitutionnelle, composée d'individus nommés par Nicolas, et chargée du gouvernement suprême en l'absence du roi, se crut assez fort au milieu du danger général pour adresser au peuple insurgé une proclamation pleine d'arrogance. Mais voyant son isolement, il céda; et sur l'avis de Lubecki, qui en était membre, il rejeta de son sein les hommes mal vus du peuple, et les remplaça par les membres du sénat et de la chambre des nonces les plus connus par leur patriotisme; de ce nombre étaient les deux nonces Lelewel et Vladislas Ostrowski. Tel fut le résultat du premier choc du parti légal avec le parti légitime.

La société patriotique demanda ensuite au conseil d'envoyer des troupes pour désarmer les Russes, de s'emparer du Czarévitch, et de ne traiter qu'avec le roi. On fut obligé d'admettre dans le conseil, avec une voix consultative, deux hommes désignés par la société patriotique, gens de tête et de cœur, qui avaient éprouvé les plus cruelles souffrances sous le gouvernement du Czarévitch; l'un était l'avocat Xavier Bronikowski, l'autre le journaliste Maurice Mochnacki, homme exalté, sur lequel Lelewel seul avait quelque empire, qu'il devait à son âge, à son sang-froid et à sa célébrité littéraire. Un nouveau sacrifice au principe de la *légalité* fut l'envoi d'une députation du conseil (le 2 décembre) au Czarévitch, qui se trouvait alors avec sept mille hommes

(1) Nous ne parlons point du parti *russe*, composé de traîtres, des espions, des hommes avilis; le crime et la mauvaise foi ne constituent point un parti en Pologne. Les individus marquans de ce parti étaient le comte Stanislas Zamoyski, président du sénat, illégalement nommé à cette place, le palatin Czarnecki, le général Rozniecki, premier chef d'espions; le général comte Vincent Krasinski, jadis favori de Napoléon, et ensuite vil esclave des Russes; les généraux prince Adam de Wurtemberg, Polonais de naissance; Rautenstrauch; Kossecki, et enfin le comte Stanislas Grabowski.

de sa garde russe, au village de Wirzba, à deux lieues de la capitale. Cette députation était composée de Lubecki, Czartoryski, Lelewel et Vladislas Ostrowski.

Arrivée à Wirzba, elle trouva le Czarévitch humble et affable, de hautain et cruel qu'il était trois jours auparavant. Lubecki justifia et les motifs de l'insurrection et la conduite du conseil d'administration, dont le premier devoir était de veiller au respect des lois! Ostrowski répéta ce qu'il avait déjà dit au Czarévitch, lors de la dernière diète, dans des circonstances bien différentes: « Malheur aux princes qui accoutument les peuples à la violation des lois. » Czartoryski parla dans le même sens que Lubecki. Le Czarévitch répondit avec calme; il se plaignit de la violation de son château de Belvédère, et raconta plusieurs anecdotes touchantes sur la fidélité de ses domestiques russes, dont l'un se tua en sautant du second étage pour sauver son maître.

La princesse de Lowicz, femme du Czarévitch (1), fit les plus vifs reproches à Lubecki, en lui rappelant les bienfaits qu'il avait reçus du roi; puis, emportée par la douleur: « Lui, dit-elle en montrant Lelewel, lui qui possède toute votre confiance, il est la première cause de tous ces malheurs. » Un léger sourire de Lelewel la fit revenir à elle, elle lui prit la main et lui demanda pardon de sa vivacité. « Je vous en conjure, ajouta-t-elle, en s'approchant d'Ostrowski, détournez l'orage de notre patrie, vous seuls possédez la confiance du peuple. » La députation demanda l'incorporation de la Lithuanie et des autres provinces polonaises au royaume

(1) La princesse de Lowicz était une femme charmante, pleine de grace et d'élégance, et sut inspirer des sentimens tendres et délicats à un homme du caractère de Constantin. Avec elle, il n'était plus le même homme: gai, confiant, il ne lui laissa jamais voir d'autres traces de ses emportemens que celles qui restaient long-temps empreintes sur son visage. — Constantin, lui disait-elle, calmez-vous: la pensée doit toujours précéder l'action, et chez vous l'action précède toujours la pensée. Elle est Polonaise, et on lui a reproché de n'avoir pas profité de sa haute position pour adoucir le sort de son pays; peut-être que le bien qu'elle n'a pas fait n'était pas en son pouvoir, au moins est-il sûr qu'il n'y eut jamais d'ame plus bienfaisante. Prisonnière dans le somptueux château du Belvédère, elle avait bien peu de rapports avec ses compatriotes: elle était isolée dans sa grandeur.

de Pologne, vainement réclamée dans toutes les diètes. « La violence, dit Ostrowski, ne peut être repoussée que par la violence. »

Le prince consentit à se retirer avec ses troupes sur le territoire de l'empire. « Quant à la Lithuanie, dit-il, je ne suis point autorisé par mon frère à traiter sur ce sujet. » Il promit ensuite d'intervenir auprès de lui en faveur des coupables. « Il n'y en a point, répondit fièrement Ostrowski. » Cette conversation dura cinq heures.

Lubecki se montra fort actif pendant les trois premiers jours, sans doute dans l'espoir de maintenir l'ordre légal pour étouffer la révolution. Il se refroidit après l'entrevue avec le Czarévitch, sans cependant cesser d'influer sur les décisions du gouvernement. Suspect à la nation, qui ne voyait en lui qu'un favori de Nicolas, l'auteur de lois financières contraires à la charte, il ne devait le reste de sa réputation qu'aux soins de Lelewel. Celui-ci, afin d'entraîner toute la population dans la révolution, appuyait de toute son autorité le maintien de l'ordre légal, seul capable d'accélérer le développement de l'esprit national. Il défendait Lubecki dans les journaux et dans la société patriotique, et Lubecki, de son côté, était persuadé que l'admission de Lelewel dans le conseil d'administration assurait seule au gouvernement l'obéissance du peuple. Ils se donnaient donc la main pour empêcher la révolution de sortir brusquement des voies légales.

La *société patriotique* était composée en grande partie de la jeunesse de la Lithuanie, de la Pologne prussienne et de la Pologne autrichienne. Les clubs crièrent à l'indépendance de toute l'ancienne Pologne, mais Lelewel leur rappela que la diète était le seul et légitime représentant de la nation, et qu'à elle seule appartenait le droit de prononcer sur cette question. Il exhortait ses amis à respecter le principe de non-intervention, proclamé par la diplomatie européenne.

Menacé d'une chute prochaine, le *conseil d'administration* abdiqua un instant son pouvoir en faveur du *comité exécutif*; et le 4 décembre, après la chute de ce comité, il se déclara dissous lui-même, après avoir créé le *gouvernement provisoire*, composé des sénateurs Czartoryski, Pac, Kochanowski, Dembowski, et des nonces Lelewel et Vladislas Ostrowski.

Mais le *conseil d'administration* ne pouvait se décider à signer l'acte d'inauguration du nouveau gouvernement; Lubecki et surtout Mostowski refusaient formellement leurs signatures. Les membres du nouveau gouvernement furent donc obligés de se constituer eux-mêmes. Ainsi, la légalité passa du pouvoir constitutionnel aux hommes nommés par lui.

Alors parut sur la scène politique le général Chlopicki. Célèbre par son intrépidité dans les armées de Napoléon, et justement appelé par le maréchal Suchet le *brave des braves,* il avait l'estime de toute l'armée polonaise et la haine du Czarévitch. Obligé par lui de demander sa démission, il vécut dans la retraite, avec une modeste fortune qui suffisait à ses besoins. Lors de l'insurrection, le peuple, qui admirait son caractère, le proclama chef de l'armée au milieu même du combat, et le conseil d'administration s'empressa de le confirmer. Quoique son nom retentît dans l'armée et le peuple, Chlopicki fut invisible toute la journée du 30 novembre, et le conseil d'administration fut obligé de nommer provisoirement à sa place l'ancien général et sénateur palatin Louis Pac, qui devait commander en son absence. Cette conduite singulière de Chlopicki frappa d'étonnement sans changer les dispositions des esprits. Ce ne fut que le surlendemain de l'insurrection qu'il se mit à la tête de l'armée, où l'accueillirent les acclamations et la joie universelle. Chlopicki ne tarda pas à se dessiner sur le nouveau théâtre où il était placé. A peine le *gouvernement provisoire* se fut-il déclaré chef de l'état, qu'il entra dans la salle de ses séances, se plaignit vivement de l'indiscipline de l'armée et des clameurs des clubistes (de la *société patriotique* surtout); il abdiqua son commandement, et parla avec tant de chaleur, qu'il fut frappé d'une apoplexie foudroyante. On le porta dans l'antichambre, où il fut promptement saigné.

Cet accident excita la pitié en sa faveur, et fit craindre la perte d'un chef aussi distingué. Les étudians de l'université, une grande partie de l'armée, et généralement l'opinion publique, étaient pour lui. On poursuivit ceux qui osaient l'attaquer, on poursuivit surtout Maurice Mochnacki, admis un instant au conseil d'administration. On voulait le fusiller; et lorsque, dans le club, il donna à Chlopicki le nom de *traître*, il pensa être sabré par l'auditoire;

il ne dut son salut qu'à Lubecki. Caché par lui dans un cabinet attenant à la salle des séances du gouvernement provisoire, il y resta pendant les premiers jours du danger, nourri des plats que lui envoyait de sa table le favori de Nicolas. En sa qualité de chef de l'école philosophique allemande, il avait un chaud antagoniste dans le professeur Lach-Szyrma, chef de l'école écossaise : ce dernier commandait les étudians dans la révolution, et voulait faire condamner à mort Mochnacki par un tribunal militaire composé de tous les étudians ayant le grade de licencié en droit ; il pensait de très bonne foi qu'un ennemi du système *éclectique* écossais, appliquant ses idées absolues à la politique, serait un fort dangereux citoyen.

Le 5 décembre, Czartoryski et Niemcewicz (secrétaire du sénat) se rendirent auprès de Chlopicki pour l'inviter à reprendre le commandement de l'armée. Czartoryski rapporta son refus au gouvernement ; mais sur les deux heures après midi, Niemcewicz, qui était resté auprès de lui, apporta, de son côté, une espèce d'acte dans lequel on déclarait Chlopicki investi de l'autorité suprême de l'état, avec le titre de dictateur. Frappé de stupeur, le gouvernement provisoire, voulant prévenir toute division, se hâta de rédiger un acte légal qui nommait Chlopicki généralissime de l'armée, avec une autorité presque dictatoriale : il espérait que le général s'abstiendrait de toute démarche arbitraire.

Chlopicki, accompagné d'un officier supérieur, se rendit dans le lieu des séances du gouvernement, laissant un grand nombre d'officiers dans la salle des Pas-Perdus. « On a eu l'audace de m'envoyer ce papier, dit-il en jetant sur la table son acte de nomination ; je n'en ai pas besoin, et je déclare que dès ce moment je prends de mon chef l'autorité de dictateur, jusqu'à l'ouverture de la diète, qui aura lieu dans quinze jours. » Puis, sans rien écouter, il alla passer l'armée en revue, et lui annonça lui-même cette nouvelle. Ignorant tout ce qui s'était passé, et croyant l'autorité dictatoriale confiée à Chlopicki par le gouvernement provisoire, le peuple y donna hautement son assentiment.

Le lendemain, le dictateur annonça au *gouvernement provisoire* qu'il lui confirmait son titre ; il nomma lui-même les ministres, et s'occupa activement des affaires publiques.

Il faut chercher les motifs de cette usurpation de Chlopicki dans ses opinions politiques. Il a passé la plus grande partie de sa vie avec les Français; instruit par leur révolution, et professant la plus haute estime et une profonde reconnaissance pour la mémoire de Napoléon, il avait conçu une haine profonde de l'anarchie des gouvernemens révolutionnaires, et avait cru en voir les premiers germes dans la formation du gouvernement provisoire. L'illustre Niemcewicz, ancien compagnon de la gloire de Kosciuszko, et presque tous ceux qui avaient des places ou des richesses à perdre, se rallièrent au dictateur dans la même horreur de l'anarchie. Ainsi se forma un parti très fort, auquel on peut donner le nom de parti *doctrinaire*. Chlopicki en était le chef, comme Lelewel était celui du parti national.

Ce dernier approuvait tous les raisonnemens de ses adversaires; mais il soutenait que la France de 1793 n'était pas la Pologne de 1830; que les prêtres (1), les nobles et les rois différaient dans ces deux pays; que, loin d'être des fléaux de la nation polonaise, ils en avaient toujours été les bienfaiteurs; il fondait là-dessus l'impossibilité du jacobinisme en Pologne. Le parti *doctrinaire* citait, de son côté, les discours prononcés dans les clubs, ceux entre autres de Maurice Mochnacki, d'Adam Gurowski, de Xavier Bronikowski, de Boleslas Ostrowski et de Louis Zukowski, qui tous proclamaient ouvertement quelques-uns des principes des jacobins, et excitaient les passions du peuple et de l'armée. Le fait est que tous étaient *romantiques* en politique, et se donnaient même ce nom. Le plus exalté était Mochnacki, auteur d'un grand nombre d'excellens écrits sur la philosophie allemande et sur le romantisme; il ne pouvait être regardé comme jacobin, car il était catholique et papiste dans sa manière de voir. Un des héros du

(1) Lorsque la révolution fut déclarée nationale, le clergé offrit les cloches des églises pour fondre des canons; des évêques abandonnèrent une partie de leur revenu; les lettres pastorales, les prédicateurs du haut de la chaire, appelèrent les citoyens aux armes; les curés se mirent à la tête des recrues, et les moines travaillèrent en masse aux fortifications de Praga. Ceux de l'abbaye de Czenstochowa, qui déjà en 1806 avaient fait à la Pologne un don de 400,000 florins en argenterie, lui donnèrent dans cette circonstance la moitié du trésor dont ils sont les gardiens.

29 novembre, il influa beaucoup, au commencement de la révolution, sur l'esprit des masses. Lelewel ne cessait de dire aux *doctrinaires* : — « Laissez à tous la liberté de parler, ne les empêchez que de faire le mal : cette liberté est d'une utilité incalculable au milieu des difficultés inséparables d'une révolution, et les exagérations qu'elle entraîne ne méritent bien souvent d'autre répression que le sourire des hommes sages. Elle met en mouvement les masses, dans un moment où la nation soulevée ne trouve sa force que dans les masses ; enfin les hommes tels que les *romantiques* (1) polonais, qui ne raisonnent que d'après leur sentiment, font jaillir mille idées lumineuses que cherche en vain la froide raison des autres. »

La dictature fut d'abord un véritable bienfait pour le pays. Chlopicki réunit autour de lui tout le peuple; sa réputation de bravoure et de probité, les persécutions qu'il avait essuyées, lui concilièrent l'opinion. Mais il conserva le nom de Nicolas dans tous les actes officiels et dans les prières des prêtres, et ne fit de préparatifs que pour une guerre défensive. En haine de l'anarchie, il se déclara le premier champion de l'autorité royale, quoique ses adversaires ne l'attaquassent que comme usurpation étrangère. Ne pouvant créer une aristocratie dans un pays où il n'y en a jamais eu, il s'entoura de préférence des hommes qui professaient des idées aristocratiques, et qui par là étaient l'objet des sarcasmes des clubs; enfin, pour prouver au monde que la révolution n'était nullement hostile à la religion, il encouragea le clergé polonais à se mettre partout à la tête du peuple, et imagina ces processions patriotiques qui ont étonné les étrangers.

Le parti national resta soumis aux *doctrinaires*, et ferma même

(1) Cette dénomination de *romantiques* donnée à des hommes politiques, demande quelques mots d'explication. La censure du Czaréwitch ne tolérait d'autre polémique que celle des *classiques* et des *romantiques*. Ceux-ci, en s'élevant contre les lois arbitraires de la littérature classique, prêchaient une liberté illimitée dans les ouvrages d'esprit. Du libéralisme littéraire au libéralisme politique, il n'y a qu'un pas; aussi étaient-ils presque tous libéraux, et exposés comme tels aux persécutions. Leurs adversaires, au contraire, jouissaient pour la plupart des faveurs du pouvoir. Depuis la révolution, la dénomination de *romantique* s'applique au libéralisme politique dans sa plus grande extension.

le club patriotique. Le généreux Lelewel, membre du gouvernement provisoire, et ministre des cultes et de l'instruction publique, séconda, en cette double qualité, tous les projets de son adversaire. Le peuple les confondait dans une affection commune; leurs portraits figuraient toujours ensemble dans les lieux publics, et les poètes chantaient leurs louanges à tous deux. Chaque parti préférait bien son chef à celui du parti contraire, mais la nation ne faisait entre eux aucune différence; et un jour, au théâtre, un murmure improbateur accueillit ces mots d'un acteur : *Lelewel seul ne nous trahira pas.* On ne voulait point l'élever aux dépens du dictateur.

Cependant les traîtres, cachés sous le masque du patriotisme, ourdissaient déjà leurs trames. Maurice Mochnacki, Adam Gurowski et quelques-uns de leurs amis, prêchaient toujours leur *romantisme* politique; et comme ils appartenaient au parti de Lelewel, on en prit occasion de dire que celui-ci était un jacobin, qu'il ne voulait que pendre et guillotiner. Les provinces seules ajoutaient foi à ces bruits, car il y était peu connu; sa réputation du reste resta intacte.

Le mécontentement ne tarda pas à se manifester contre Chlopicki; on accusait sa lenteur. Suivant l'exemple de Napoléon, sans comprendre ses motifs, il ne comptait que sur les soldats disciplinés; il méprisait la force morale de la nation, et ne comptait pour rien les faucheurs et les troupes de la nouvelle levée. Avec ces idées, il était impossible qu'il crût à la durée d'une lutte entre le royaume de Pologne et l'empire russe; il n'espérait rien de la voie des négociations, et alla même jusqu'à traiter l'insurrection du 29 novembre de folie de jeunesse. — « Si c'était une révolution nationale, disait-il, la Lithuanie, la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine ne se seraient-elles pas aussi soulevées? » Il envoya à Saint-Pétersbourg une députation, composée du prince Lubecki et du nonce Jean Jezierski; sa mission était de demander à Nicolas des garanties pour l'observation de la charte. L'envoi d'agens diplomatiques dans les pays étrangers, et surtout à Londres et à Paris, était un des projets de Lubecki. Lelewel l'appuyait avec force, soutenant que cette démarche n'était point hostile au roi. On envoya donc Wolicki à Paris, et Wielopolski à Londres. On

eut même des conférences avec les consuls de Prusse et d'Autriche. Il était impossible de l'avouer au peuple, et le peuple devait mal juger la conduite du dictateur.

Vint la question de la Lithuanie, et ici les deux partis se divisèrent. Lelewel voulait qu'on y envoyât des troupes.—« Une révolution, disait-il, ne se défend pas, elle attaque; autrement elle n'a ni vigueur ni activité. La mission de Lubecki et de Jezierski ne doit point empêcher l'entrée de nos troupes en Lithuanie et en Wolhynie, car Lubecki lui-même assurait que la violation des frontières du Niémen et du Bug, et la propagation de l'insurrection dans les provinces polonaises de l'empire, seraient un fort argument en faveur de la cause lithuanienne. — Attendons la réponse du Czar, répondait le parti contraire. — Ne comptons nullement sur les puissances étrangères, elles ne comprennent point leur véritable politique, poursuivait Lelewel; tirons de nous-mêmes toutes les forces nécessaires. — Mais ces forces seront insuffisantes, répliquait-on, et sans les secours des étrangers nous ne ferons rien. »

Le parti du dictateur, d'abord très puissant, s'affaiblissait chaque jour; son indifférence à l'égard de la Lithuanie le perdait. Les vieux généraux même blâmaient sa politique, et se prononçaient hautement contre son autorité. — « La dictature, disaient-ils, n'est point nécessaire à la Pologne; la crainte de l'anarchie intérieure n'est qu'une chimère : il vaut mieux mettre un chef civil à la tête du gouvernement; quant à nous, généraux, nous renoncerons volontiers à nos grades, et nous nous rangerons sous les ordres de jeunes officiers de talent. Il n'est pas même nécessaire de donner le commandement de l'armée à un général expérimenté, car cette guerre doit être une guerre de partisans, et tout bon soldat peut commander. »

Telles étaient les dispositions des esprits, lorsque les nonces et les députés arrivèrent à la diète (1). On touchait à la fin de décembre.

(1) Il y a en Pologne deux systèmes représentatifs réunis en un seul, celui des villages et celui des villes. Ainsi, dans les huit palatinats ou départemens qui composent ce royaume, il y a soixante-dix-sept districts villageois, et trente-

III.

Dans ses réunions préparatoires, la diète manifesta le désir de conserver son indépendance vis-à-vis du dictateur. Lelewel y assistait en qualité de nonce de Zelechow, et partageait l'inquiétude qu'inspiraient à ses collègues les exigences de Chlopicki; mais il taisait son opinion. « Si je parle en faveur du dictateur, disait-il, on dira que je parle comme ministre, que je suis sa créature; si je l'attaque, ne m'accusera-t-on pas de manquer à la loyauté? » C'est dans cet état d'incertitude que les nonces et les députés envoyèrent leur députation au dictateur pour connaître ses intentions; le sénat en fit autant. Alors seulement Lelewel rompit le silence: « Vous traitez, dit-il, en puissance Chlopicki, dont le pouvoir n'est qu'individuel et illégal; je vous prédis les plus fâcheux effets d'une pareille conduite. » Cependant, comme ministre et comme membre du gouvernement provisoire, il travaillait presque tous les jours avec le dictateur; il lui représentait la nécessité d'ouvrir la diète; il l'assurait même que l'autorité qu'il désirait lui serait confiée, mais qu'il fallait laisser la diète réfléchir sur cet objet.

Cette autorité était immense, Chlopicki voulait être entièrement libre dans sa conduite, être investi d'un pouvoir civil, militaire et législatif sans bornes, et avoir jusqu'à la faculté de changer la constitution du pays. Il voulait traiter avec la Russie et les autres puissances, sans le concours d'aucune autorité nationale; mais en même temps il consentait à ce que la diète limitât la durée de sa dictature.

Le 16 décembre, le colonel Hauké arriva de Pétersbourg. Le dictateur présenta au gouvernement provisoire les lettres qu'il avait reçues, demandant dans quel sens il devait répondre. « Agissez en toute liberté, lui dit-on, et représentez au Czar les choses sous leur véritable aspect. » Lelewel ajouta qu'il fallait représenter à

neuf arrondissemens bourgeois. Chaque district envoie un *nonce*, chaque arrondissement un *député*; les villes principales en ont plusieurs. Il n'y a d'autre distinction entre les nonces et les députés que celle du titre.

Nicolas qu'il n'empêcherait l'effusion du sang qu'en se prononçant en faveur des provinces russo-polonaises. Cette observation fut d'abord accueillie, mais un des membres fit observer que cela ne regardait ni le dictateur, ni le gouvernement provisoire. Chlopicki s'emporta contre Lelewel; mais le sénateur Dembowski ayant appuyé et fait approuver la proposition, le dictateur se tut; il sortit mécontent, et rédigea sa lettre au Czar dans un sens tout-à-fait opposé à la décision du gouvernement provisoire et aux vœux du peuple.

Les Lithuaniens, les Wolhyniens, les Podoliens et les Ukrainois qui se trouvaient à Varsovie, demandaient à former une légion lithuanienne : il s'y opposa formellement; et déjà aigri par les députations de la diète, il finit par la voir avec la plus grande répugnance.

Le 17 décembre, une députation du sénat et de la chambre des nonces assista par ses ordres à la séance du gouvernement provisoire; sans prendre sa place accoutumée, il prononça les paroles suivantes : « Ma conscience m'ordonne de vous déclarer que je n'ai d'autre projet que de conserver l'intégrité du royaume de 1815, car je suis intimement convaincu qu'il est impossible de vouloir plus sans exposer notre petite armée à une boucherie. J'ai juré fidélité à Nicolas, et je serai fidèle à mon serment; qu'on ne croie donc pas que je veuille reconquérir celles de nos provinces qui appartiennent à la Russie. Du reste, la constitution aura désormais de telles garanties, qu'elle ne pourra plus être violée, et le royaume sera fermé aux troupes russes. Je ne m'engage à rien de plus, je ne promets rien de plus; telle est ma profession de foi, elle est franche et immuable. »

A ces étranges paroles, la consternation fut générale. Czartoriski parla dans un sens contraire; mais pour toute réponse, le dictateur répéta sa terrible profession de foi. Zwierkowski, député de Varsovie, voulait aussi prendre la parole, mais il l'en empêcha avec hauteur : « C'est pour dire ce que je pense, et non pas pour disputer que je suis venu ici, » dit-il, et il sortit brusquement.

« Il n'y a rien là de nouveau pour moi, s'écria Lelewel; mais je dois déclarer aussi que j'ai toujours entendu dire au dictateur, que,

si la guerre défensive nous était favorable, il saurait profiter de la victoire, et ne mettrait aucune borne à ses prétentions. » Ces paroles firent espérer qu'une fois la guerre commencée, le dictateur sortirait de son apathie, et adopterait les principes de la révolution. Il fut convenu qu'on jetterait un voile sur sa profession de foi pour ne point affaiblir la confiance que la nation avait en lui. Ainsi, cette séance resta ignorée du public jusqu'à la fin de la seconde dictature.

Chlopicki voulait, d'après son système de légalité, ouvrir lui-même la diète, nommer le maréchal (président), et ensuite abdiquer ses pouvoirs; mais il ne dit pas un mot de ses projets dans l'acte de convocation de la diète. Pour le jour d'ouverture, le gouvernement provisoire lui conseilla de choisir le 21 décembre; toutefois il laissa aux représentans réunis dans la capitale le soin de le fixer. Nous verrons plus tard quelle confusion résulta de cette simple mention du 21 décembre.

Le 18 décembre, sur les cinq heures du soir, les deux chambres s'assemblèrent dans les salles ordinaires de leurs séances; le public remplissait les tribunes, et le doyen d'âge, Walchnowski, qui occupait le fauteuil, y fut remplacé par Wladislas Ostrowski, proclamé à l'unanimité maréchal de la diète. Il nomma le secrétaire; et la diète, constituée aux acclamations du public, commença ses travaux par déclarer qu'elle acceptait et reconnaissait pour l'œuvre de la nation, la révolution des 29 et 30 novembre; qu'elle voulait la liberté et l'indépendance de la Pologne, et qu'elle attendait avec impatience le moment où les représentans de la Lithuanie viendraient occuper leurs anciennes places dans les chambres, pour discuter en commun sur les besoins de la patrie commune. Les deux chambres réunies renouvelèrent le même jour cette déclaration, et la séance fut terminée par la signature du procès-verbal.

Se rappelant qu'il avait été question du 21 décembre pour l'ouverture de la diète, le président du sénat, Czartoryski, prit ce projet pour une décision, et répéta plusieurs fois que l'ouverture de la diète n'aurait lieu que le 21, quoiqu'elle fût ouverte de fait par la nomination du maréchal et par sa déclaration du 18. Ces paroles vides de sens jetèrent cependant de la confusion dans les esprits;

Lelewel et Chlopicki seuls ne partagèrent pas cette méprise. Quelques heures après, Chlopicki envoya son acte d'abdication, en disant hautement que la diète avait fait une contre-révolution. Le maréchal Ostrowski, et le président Czartoryski, persuadés que la diète n'était pas encore ouverte, écrivirent au général pour le prier de conserver la dictature jusqu'au 21 décembre. Il refusa d'ouvrir leurs lettres, et ne leur accorda qu'avec peine une audience, à laquelle assistèrent deux membres du gouvernement provisoire, le sénateur Dembowski et Lelewel. Il leur répéta que la démarche de la diète était un acte contre-révolutionnaire; mais les deux chefs de la diète persistèrent à dire qu'elle n'était point ouverte, et ne le serait que le 21 décembre. « J'avoue franchement, dit alors Lelewel, que je ne comprends point ce que vous entendez par l'ouverture de la diète. — Vous avez raison, » s'écria Chlopicki plein de joie; et, congédiant tout le monde, il resta seul avec Lelewel. Mais il y avait un point sur lequel ils n'étaient point d'accord : Chlopicki croyait toujours que la démarche de la diète était contre-révolutionnaire, et Lelewel soutenait qu'elle était légale, et que, s'il existait quelque principe contre-révolutionnaire, c'était plutôt dans la dictature usurpée qu'il fallait le chercher. Chlopicki ne montrait du reste aucun désir de recouvrer le pouvoir dictatorial; oubliant que la dictature et le commandement de l'armée étaient deux pouvoirs distincts, il disait que ses fonctions de général en chef ayant aussi cessé, il était urgent de nommer un comité de guerre, et il désignait à cet effet les officiers les plus capables de l'armée, tels que Klicki, Koss et Prondzynski; il développait ses plans de guerre défensive, assurant que les Russes seraient battus, et promettant tout le secours de ses talens et de ses connaissances militaires. L'opinion de Lelewel était alors pour la dictature; mais il demandait qu'on laissât aux représentans de la nation le soin de motiver cette grave mesure aux yeux du peuple.

L'inquiétude devint générale, et la consternation gagna jusqu'aux romantiques. Le gouvernement provisoire lui-même se laissa persuader que la diète n'était pas ouverte, et, après avoir nommé le comité de guerre proposé par Chlopicki, il rédigea le programme de la prétendue ouverture des chambres. Mais le maréchal Ostrowski, de concert avec Chlopicki, le changea d'une

manière tout-à-fait arbitraire, et supprima en particulier du projet l'article relatif à la durée de la dictature.

Le lendemain, 20 décembre, il fit distribuer, dans la chambre des nonces, un programme rédigé par lui, et tout différent de celui du gouvernement provisoire. Il proposait d'ouvrir la diète sur-le-champ, et de commencer par la nomination du dictateur, au lieu de finir par là, comme portait le programme du gouvernement.

Vingt orateurs prouvèrent dans de longs discours la nécessité de la dictature. Théophile Morawski, nonce de de Kalisz, osa seul présenter un autre projet, soutenant que le pouvoir du chef de l'Etat ne devait point surpasser celui que la charte accordait au roi. Ce projet cependant ne fut appuyé que par Wisniewski, car le maréchal empêcha toute discussion.

« A qui appartient, dit alors Wisniewski, l'initiative de la loi? au gouvernement ou à la diète? Si c'est à la diète, le projet de *l'excellence* de Kalisz (1), doit être soumis à la discussion; et si le gouvernement nous présente un autre projet en faveur de la dictature, pourquoi les ministres ne nous montrent-ils pas sa nécessité? » Mais le maréchal oublia et ses devoirs et le caractère sévère de la représentation nationale, jusqu'à traiter en puissance un simple particulier, demandant l'adoption ou le rejet pur et simple du projet; « car, dit-il, telle est la *volonté* de Chlopicki. » Swidzinski et Biernacki voulaient qu'on votât au moins séparément chaque article; ils ne furent pas écoutés. La position de Lelewel était difficile : il voulait parler comme ministre, mais il n'avait que le droit de répondre; et personne, excepté Wisniewski, ne songeait à l'interpeller. Il prit donc sa place de nonce de Zelechow, mais ne put être inscrit que le trentième sur la liste des

(1) En Pologne, d'après l'usage antique, chaque nonce et chaque député porte le titre d'*excellence*, et dans la discussion, au lieu de désigner un membre de la chambre par son nom, on dit *excellence de Kalisz*, *de Varsovie*, etc. Il arrive donc souvent qu'un épicier ou un marchand de vins est, en sa qualité de député, une *excellence*. Le même titre appartient aux maréchaux des diétines (présidens des collèges électoraux), aux membres des conseils palatinaux, aux juges de paix, à tous ceux enfin dont les charges émanent de l'autorité nationale, et sont électives.

orateurs. Enfin, sur la demande du nonce de Sandomir, Swidzinski, le maréchal appela Dembowski à rendre un compte verbal de la situation du pays. Ce rapport trop laconique, au lieu d'éclairer la chambre, ne servit qu'à embrouiller la question. Alors, au grand étonnement des spectateurs, Lelewel quitta sa place de nonce, et passant à la tribune publique, il déclara que la discussion manquait à la dignité de la représentation nationale. Quant au maréchal Ostrowski, il se laissa trop emporter par son enthousiasme patriotique; il avilit même la chambre par sa précipitation; car, sur l'avis d'un député, il envoya demander humblement à Chlopicki, par une députation nommée à cet effet, la faculté d'augmenter la commission chargée de surveiller la dictature. Ce projet n'était pas mauvais en lui-même, puisque la commission nommée par la diète avait le droit d'ôter la dictature à Chlopicki; mais on doit reprocher au maréchal sa manière de procéder, car il n'est pas de projet de loi qu'on ne pût faire passer en entravant ainsi la discussion.

Enfin, après des discours fort longs, et souvent bizarres, on passa aux votes : ils se donnent, en Pologne, à haute voix, par les mots latins : *affirmative* ou *négative*. Une seul voix, celle du nonce Morawski, fut négative. Cent votèrent sans restriction, et quatorze, au nombre desquels était le maréchal, ajoutèrent : *vu la nécessité*. Quant à Lelewel, il déclara que quoique la discussion ne fût pas de celles où il aimait à donner son opinion, il votait pour l'*affirmative*.

C'était là un nouveau triomphe du parti *doctrinaire*. L'anarchie, disaient-ils, est à craindre, s'il n'y a pas de dictateur, et Chlopicki *est* le plus capable de l'être.

Quoi qu'il en soit, depuis six mois que la dictature est morte, l'anarchie ne s'est manifestée ni dans l'armée ni dans le peuple; et les batailles du mois de février, ou le prince Radziwill abandonna le commandement à Chlopicki, ont prouvé que, malgré son intrépidité, l'ex-dictateur était aussi incapable de commander en chef une armée, que de diriger seul les affaires publiques.

On s'aperçut le jour même des inconvéniens d'une telle précipitation : il s'agissait de rédiger le *manifeste du peuple polonais*. « Il n'est plus temps, dit Lelewel; avec la nomination du dictateur,

le pouvoir de la diète a cessé. » Ces paroles inattendues furent un trait de lumière, et on trouva heureusement le moyen de remédier au mal. Il fut décidé que la chambre des nonces ne se réunirait à la chambre du sénat, pour procéder de concert à la nomination du dictateur, qu'après avoir nommé les deux députations de la diète, l'une chargée de surveiller la dictature, l'autre de rédiger, d'après les principes insérés dans le procès-verbal, le *manifeste du peuple polonais,* et de le livrer aussitôt à la publicité.

Le lendemain de sa nomination, Chlopicki cassa le *gouvernement provisoire*, et établit à sa place un *conseil suprême*, dans lequel les ministres n'avaient qu'une voix consultative. C'était le commencement de la disgrace de Lelewel, dont le nom, aussi populaire que celui de Chlopicki, lui porta tout à coup ombrage, par suite de honteuses intrigues.

L'autorité absolue du dictateur réunit autour de lui tous les hommes qui, pendant les quinze ans de la cruelle domination de Constantin, avaient seuls vécu d'un pouvoir dont la nation entière était victime. La plupart étaient, il est vrai, d'honnêtes gens; mais leur position sociale seule devait les rendre passifs et timides au milieu du peuple levé pour reconquérir ses droits. Entrés dans la carrière publique sous le gouvernement russe, ils lui devaient tout; et, plus rapprochés naguère du centre de toutes les injustices, aveugle instrument des violations de la charte, ils méritaient tout au plus l'indulgence. D'ailleurs, attachés par des liens communs aux agens et aux espions de l'administration russe (1), ils

(1) Voici la formule de serment des espions de la police secrète du Czarewitch : « Je jure devant Dieu tout puissant en trinité seule et indivisible, devant la sainte Vierge Marie, mère de notre Seigneur Jésus-Christ, devant tous les saints et devant mon saint patron, que je remplirai *ce service public* avec le plus grand zèle, et en observant tous les articles de l'instruction qui me sera lue ou remise. Je jure en même temps de garder le plus profond secret sur tout ce qui me sera confié, commandé ou prescrit par la *loyale autorité* (*prawe naczelstwo*), et de n'en rien révéler ni à mes parens, ni aux individus attachés aux autres divisions de la police, ni à leurs chefs, ni à aucune autre personne, et surtout aux étrangers et aux ennemis de la *Pologne et de la Russie*, ma patrie. Je jure de remplir tous les détails du service de la manière et dans le sens qui me seront indiqués, de ne jamais mentir, de ne rien cacher ni rien changer; de ne me laisser guider ni par

avaient pour eux les mêmes ménagemens qu'ils trouvaient dans le gouvernement révolutionnaire, justifiant leurs crimes, et s'assurant leur reconnaissance pour le cas éventuel d'un retour à l'ancien ordre de choses. Tous ces hommes avaient leur appui dans les coteries aristocratiques, qui ont joué un rôle assez important pour que nous en disions quelques mots.

Nous avons vu que la noblesse polonaise ne constituait point une véritable aristocratie; mais à la chute de la Pologne tout l'ordre politique fut renversé. La Prusse, et surtout l'Autriche, s'empressèrent d'offrir aux familles riches les titres féodaux de comtes et de barons, avec ou sans majorats, ce qui était interdit par les lois polonaises (1). Ces familles se jetèrent avec avidité sur ces vains hochets, plus de trois cents obtinrent le titre de *comte*. Mais il n'y avait plus alors de *starosties* (2) pour les alimenter. Tous les jours plus pauvres, elles étaient exposées aux railleries des étrangers, et avaient ainsi de nouveaux motifs de déplorer le sort de leur

l'esprit de parti, ni par la haine, ni par l'amitié, mais de remplir mes devoirs avec la plus grande loyauté, honnêteté et exactitude, comme il convient à un homme dévoué au gouvernement, à un serviteur de son monarque et à un sujet fidèle. Dans le cas où je serais éloigné de ce service ou le quitterais de mon chef, je jure de ne révéler jamais à personne rien de ce qui m'aura été confié par mes supérieurs et par mon gouvernement; je jure aussi de ne dire à personne que le présent serment existe, ni que je l'ai prêté. Que le Dieu tout-puissant dans la trinité sainte et indivisible, que tous les saints me prêtent leur secours pour le garder fidèlement, afin que dans tous les cas prévus ou imprévus je ne m'éloigne point de ma route, et n'agisse jamais que d'après les ordres de mes supérieurs et d'après ce que je croirai être le plus honnête. Je signe ce serment après l'avoir lu avec toute la réflexion nécessaire. Que Dieu me soit en aide. » (Extrait du *Rapport de la commission chargée d'examiner les papiers de la police secrète*, publié à Varsovie, le 18 janvier 1831, p. 7 et 8.)

(1) Quatre ou cinq majorats seulement avaient été créés par des lois exceptionnelles en faveur de quelques familles.

(2) Sorte de fiefs à vie, destinés à récompenser les citoyens qui avaient rendu quelque service à la patrie. Le roi seul avait le droit d'en disposer, et jamais une *starostie* ne devait rester vacante. C'était un excellent moyen d'enrichir la noblesse pauvre; mais malheureusement les riches devenaient presque seuls starostes, et un Radziwill ou un Zamoyski possédait souvent dix ou quinze des plus belles *starosties*.

patrie. La révolution française, et surtout l'égalité professée par les jacobins, firent préférer aux familles puissantes de Pologne l'inégalité de l'aristocratie anglaise; séduites par les théories politiques des autres pays, connaissant mal l'histoire de leur propre patrie, elles pensèrent que l'anarchie polonaise des deux derniers siècles, au lieu d'être un résultat naturel de la tendance des riches vers les principes aristocratiques, n'avait été que l'effet d'un principe contraire. Ainsi, leur conscience et leur patriotisme étaient sans reproche, quoique leurs idées fussent fausses. La *grande société patriotique*, formée après la chute de la Pologne, fut en grande partie composée d'hommes qui professaient ces opinions, et à qui une haute position sociale permettait de travailler au rétablissement de la patrie avec plus de succès que les hommes pauvres et sans influence.

Sur ces entrefaites (1806), Napoléon vint aux bords de la Vistule former le duché de Varsovie. Les personnages les plus marquans de l'ancienne Pologne et les plus connus par leur patriotisme, appelés pour rédiger avec lui la constitution du nouvel État, épuisèrent alors toute leur éloquence et leur érudition, pour prouver au fils de la république française que les paysans polonais devaient rester esclaves, et que, sans l'hérédité du sénat, les idées *démagogiques* précipiteraient la Pologne dans la plus affreuse anarchie. Napoléon leur imposa silence, et dicta lui-même l'article suivant de la charte du duché de Varsovie : « L'esclavage est aboli, tous les hommes sont égaux devant la loi. » Après la chute du bienfaiteur de la Pologne, le duché de Varsovie (moins le duché de Posen, les villes de Bromberg, de Thorn, de Culm et de Cracovie) passa à l'empereur Alexandre; il s'agit alors de lui donner une nouvelle constitution; la coterie des *doctrinaires*, à la tête de laquelle se trouvaient Czartoryski (actuellement président du gouvernement national) et le comte Louis Plater (actuellement chargé d'affaires de Pologne à Paris), présenta un projet de constitution purement aristocratique; mais Alexandre le déchira, et en fit rédiger un autre, plus libéral que la charte française de 1815. Nous avons vu ces mêmes *doctrinaires* s'efforcer de négocier; car c'est des étrangers seuls qu'ils espèrent l'hérédité du sénat, et peut-être la distribution des biens nationaux en leur faveur.

Rendons justice à chacun ; l'illustre Czartoryski n'est point initié aux intrigues des *doctrinaires*. Rejeton de la famille royale des Jagellons, propriétaire de terres immenses, jouissant de tous les honneurs que méritent sa probité et son patriotisme, il n'est aristocrate que par des opinions erronées (1), qu'il a déjà abandonnées en grande partie. Quant à M. le comte Louis Plater, il appartient à une famille qui a souvent attiré sur elle, par son patriotisme, les persécutions des Russes, dont elle refusa constamment les faveurs; mais n'ayant, lui, qu'une modique fortune, il fut obligé d'entrer au service de la Russie, et c'est avec les Russes qu'il est venu à Varsovie en 1815. Nommé conseiller d'état, directeur du contrôle-général et des forêts, pendant que la nation gémissait sous d'administration de Nicolas, il reçut une augmentation de traitement, et trois fois des sommes énormes à titre de gratifications. Enfin, il accepta la place de sénateur-castellan, quoique ce fût une triple violation de la charte, puisqu'il ne payait point l'impôt de 2,000 florins, qu'il était employé salarié du trésor, et qu'enfin le nombre des sénateurs étant limité par la charte, il ne pouvait être que surnuméraire. M. le comte Louis Plater a été secrétaire du dictateur.

Nous pouvons donc le regarder comme le véritable chef de cette coterie aristocratique, qui, effrayant les vieillards et les gens en place du fantôme de l'anarchie, s'empare, par ce moyen, de toutes les charges civiles et militaires. Le prince Czartoryski et le vénérable Niemcewicz ne sont que trompés par cette coterie, ainsi que beaucoup d'autres bons citoyens que la vanité a affublés du vain titre de *comte* (2).

(1) La Société des Amis des Sciences de Varsovie l'a chargé d'écrire l'histoire de Pologne sous la dynastie des Jagellons. On assure qu'il a déjà plusieurs fois brûlé son manuscrit, trouvant toujours qu'il lui manquait quelque chose; car il cherchait, et toujours en vain, à prouver *à priori*, d'après les exemples de l'Angleterre ou de la république française, la nécessité pour la Pologne d'une aristocratie constituée.

(2) Ces titres excitent la pitié en Pologne, et voici pourquoi. Après le démembrement, le cabinet de Vienne déclara tous les nobles polonais en masse, *comtes* ou *barons*, à leur choix, sous la condition, toutefois, de payer une fois pour toutes

Ainsi, les espions russes d'un côté, et les aristocrates de l'autre, étaient les appuis de l'administration dictatoriale. Ce dernier parti, augmenté de tous les gens timides, formait un *juste milieu* entre Nicolas et le peuple polonais; ce *juste milieu* en Pologne n'est composé que d'hommes ignorans ou superficiels, tandis que le savant Lelewel, premier historien de la Pologne, est à la tête de ce parti national, dont la jeunesse instruite est le cœur. Forcé de refondre tout le personnel des cultes et de l'instruction, Lelewel irrita le parti moscovite, et son opinion prononcée pour la guerre offensive et l'indépendance polonaise finit par lui aliéner tout-à-fait le dictateur. « Je sais positivement, dit un jour celui-ci à Wladislas Ostrowski, que Lelewel aspire à la dictature. »

Les *comtes* Lubienski avaient toute la confiance du dictateur, grace à leur activité et à leur haine de l'anarchie; ce sont eux qui facilitèrent la fuite de Lubowidzki, ancien vice-président de la police, homme aussi cher à Constantin qu'en horreur à la nation. Le mécontentement public se manifesta hautement; et en cherchant le fugitif, la garde d'honneur du dictateur, composée des étudians de l'université, alla jusqu'à forcer le couvent des sœurs du Saint-Sacrement, où se trouvaient la femme et les enfans de Lubowidzki. Le dictateur fut obligé de destituer les quatre frères Lubienski. Cependant des individus sans aveu répandaient publiquement que c'était Lelewel qui avait facilité la fuite de Lubowidzki; on vit des attroupemens de gens ivres exciter les faubourgs au pillage de la rue des Franciscains, habitée par les juifs riches, et cela encore au nom de Lelewel. D'autres bandes de la dernière classe du peuple parcouraient les rues en criant: *Vive Lelewel! vive Maurice Mochnacki!* tandis que d'autres misérables distribuaient de l'argent et des armes. Mochnacki se retira en province pour ôter tout prétexte à ces scènes scandaleuses; quant à Lelewel, il ne changea rien à ses habitudes, il ne sortait que pour se rendre aux bureaux ou aux séances du conseil suprême.

Le *Kuryer-Polski*, journal publié jusqu'au mois de janvier par

l'impôt du timbre de quatre à six mille florins. Ce n'est donc qu'un trafic du cabinet autrichien.

les romantiques, ayant placé en tête de ses rédacteurs le nom de Lelewel, acheva d'effrayer le *juste-milieu* et Chlopicki.

Telles étaient les dispositions des esprits lors de la rédaction du *Manifeste du peuple polonais.*

Suivant la décision de la diète, il devait être signé par les deux députations. Lelewel faisait partie de celle qui fut spécialement chargée de ce travail, et c'est lui qui rédigea tout ce qui avait rapport à la Lithuanie; l'ensemble du travail est du nonce Swidzinski. Il fut terminé dans la soirée du 2 janvier 1831, envoyé à la députation nommée pour surveiller la dictature, et accepté par elle avec une précipitation blâmable. Ce manifeste reposait sur les principes proclamés dans la séance du 18 décembre; on n'y parlait nullement de rompre avec Nicolas, et rien de ce qu'il contenait n'était de nature à gêner la correspondance du dictateur avec le czar.

Cependant Chlopicki se plaignit amèrement de n'avoir pas été consulté, et menaça, dans sa colère, d'empêcher, par un contre-manifeste, la publication de cet acte *contre-révolutionnaire.* Toutefois il n'en fit rien, et finit par se taire.

IV.

Les bruits calomnieux répandus sur les intentions présumées de Lelewel, et propagés par les espions russes, eurent les plus funestes conséquences. Les aristocrates, et surtout les *comtes autrichiens* ou *prussiens* (1), qui se croyaient les plus chauds défenseurs des droits de la nation, effrayaient le dictateur du fantôme de l'anarchie; il ne rêvait plus que massacres, pillage et incendies. Il n'osait quitter la capitale, et n'en sortit qu'une seule fois, et à grand'peine, pour visiter la forteresse de Modlin, à quelques lieues de Varsovie. Les réunions des députations de la diète lui

(1) Ce n'est pas sans raison que nous employons cette expression de *comtes autrichiens* et *prussiens*, car il n'a jamais existé ni comtes ni barons en Pologne: ces titres sont tous de la création des gouvernemens d'Autriche et de Prusse. Voyez ce qui a été dit à ce sujet page 283.

portaient ombrage : il ne voyait partout qu'ennemis, mais Lelewel surtout lui était suspect; et la demande de la formation d'une légion lithuanienne, sans cesse renouvelée, acheva de l'irriter contre ce dernier, qui ne laissait échapper aucune occasion de défendre la cause de la Lithuanie.

Le 7 janvier, le lieutenant-colonel Wylezynski arriva de Saint-Pétersbourg, où il avait été envoyé par le dictateur; mais la réponse du czar ne laissait à Chlopicki aucun espoir de conciliation, et ne servit qu'à compliquer les embarras de sa position.

C'est au milieu de ces incertitudes, de ces frayeurs puériles, inséparables de l'autorité absolue, qu'il convoqua la diète pour le 17 janvier. En vain recherchait-on la cause de cette convocation; personne, pas même le conseil suprême, ne pouvait satisfaire la curiosité publique. Les journaux censuraient la conduite du dictateur; les uns parlaient de la nécessité d'une contre-révolution, les autres pensaient qu'il ne fallait que changer le caractère d'une dictature tout-à-fait opposée à la révolution actuelle. « Le dictateur, disait-on, attend le retour de Jean Jezierski de Saint-Pétersbourg, comme si le czar, quatre jours même avant le départ de Wylezynski, n'avait pas traité les Polonais de rebelles, dans son manifeste à la nation russe. » Enfin on faisait ressortir, en termes modérés, il est vrai, les inconvéniens graves d'une centralisation de pouvoirs si illimités dans les mains d'un homme dont les talens n'inspiraient pas une grande confiance. Sa garde d'honneur elle-même, si dévouée naguère, commençait à se refroidir, et s'offensait du nom de *prétorienne* qu'on lui donnait dans le public.

Le 11 janvier, le lieutenant-colonel Dobrzanski jeta l'alerte parmi les artilleurs et les sapeurs qui se trouvaient alors dans la capitale; il donna ordre, de la part du dictateur, au général d'artillerie Bontems de prendre toutes les précautions nécessaires contre un coup de main, de distribuer des cartouches à l'armée, car, disait-il, une insurrection devait éclater dans la journée. Vers le soir, il déposa entre les mains de Chlopicki un acte d'accusation contre Lelewel, Xavier Bronikowski, et contre le journaliste Boleslas Ostrowski, tous soupçonnés du crime de haute trahison. Il invoquait le témoignage de François Grzymala,

homme de lettres; des officiers Nieszkocin, Wiorogorski, et du *comte* Stanislas Rzewuski.

Lelewel, instruit de tout, souriait de pitié. — Pourquoi, lui demanda au conseil suprême le *comte* Gustave Malachowski, pourquoi a-t-on doublé les sentinelles? — C'est sans doute par l'ordre du dictateur, répondit Lelewel, car on m'a dit qu'une terrible insurrection devait éclater aujourd'hui même. — Si Lelewel en est instruit, reprit le comte, nous pouvons être tranquilles.

Cette prétendue conspiration, qui a fait tant de bruit en Europe, n'était qu'une intrigue de coterie. Nous n'en aurions même pas parlé, si le *juste-milieu* n'avait cherché à en tirer parti.

Lelewel se rendit près du dictateur : — « On m'a dit que vous désiriez me voir. — Oui; mais si vous avez quelque chose à me dire, parlez en présence de ces messieurs, répondit Chlopicki, montrant les généraux dont il était entouré, car nous ne pouvons plus parler seuls. — Il paraît qu'on a inspiré au dictateur d'étranges soupçons contre moi. — J'ai dans les mains une accusation en forme contre vous, et je vous déclare que vous êtes arrêté. — Si telle est la volonté du dictateur, je m'y soumets. » La conversation roula ensuite sur divers sujets. — « Les clubs, ajouta Lelewel, qui déplaisent tant au dictateur, et dont l'un m'a nommé son président, sont d'une haute utilité en révolution; n'eussent-ils d'autre effet que de mettre le peuple en garde contre les machinations secrètes. Aujourd'hui même, l'abbé Pulaski m'a apporté à signer une longue pétition, dans laquelle on prie le dictateur d'en permettre l'ouverture. — Et vous l'avez signée? — Oui; car le dictateur a le droit de fermer les clubs, mais non celui d'empêcher qu'on en redemande l'ouverture. Toutefois, j'ai annoncé à l'abbé Pulaski que sa demande lui serait refusée. — Mais pourquoi l'avez-vous signée? dit Chlopicki avec impatience. — Parce qu'il n'y avait rien d'illégal dans cette démarche. J'ai même différé de signer, et engagé l'abbé Pulaski à se procurer un grand nombre de signatures, afin de le dégoûter par ces longueurs d'une démarche inutile... Il paraît au reste que tout ceci n'est qu'une mystification comme celle de mon prétendu voyage au quatrième régiment de ligne; on a voulu sans doute parler de mon frère, dont le village est près de la résidence de ce régiment. — Vous

n'y étiez donc pas? — Il y a une année que je ne suis sorti des barrières. Ces bruits ridicules n'ont cours que dans vos antichambres. Je ne connais point l'accusation dirigée contre moi, mais je suis sûr qu'elle ne repose que sur des inventions de cette nature. »

A ces mots, le dictateur fit quelques pas en arrière, se disant à lui-même : « Peut-être est-il innocent ; Dieu fasse qu'il en soit ainsi ! »

Cet entretien fut suivi de l'arrestation de Lelewel. Voici les faits qui la motivèrent :

Le dictateur ne pouvait souffrir les discours, souvent exaltés, des clubs ; conseillé par le juste-milieu, il les ferma tous. Blâmant eux-mêmes l'extravagance de quelques-uns de leurs orateurs, les clubistes furent loin de s'offenser de cette mesure : ils accueillirent au contraire avec enthousiasme la seconde dictature ; mais la conduite équivoque de Chlopicki envers la Russie, les intrigues des *comtes* et du *juste-milieu* les réunirent de nouveau, et ils formèrent une société dont les séances se tenaient publiquement au café de Honoratka, sous la présidence du nonce Cantorbery Tymowski. Cette société fut aussi dissoute par le dictateur, et c'est à cette occasion que l'abbé Pulaski apporta à Lelewel la pétition dont il est question plus haut. On disait que le refus de Chlopicki de consentir à la réouverture du club serait le signal de l'insurrection ; que l'artillerie et le corps des sapeurs étaient de ce complot, ainsi que les lieutenans-généraux Szembek et Krukowiecki ; que Lelewel était à Praga, chez les sapeurs ; qu'il avait non-seulement insurgé le quatrième régiment de ligne, mais entraîné dans sa conspiration plus de deux cents individus de la garde d'honneur de Chlopicki, etc. Les espions russes étaient sans doute les auteurs de ces trames, qui firent de nombreuses dupes. Plusieurs personnes furent tellement effrayées de cette prétendue conspiration, que le comte Léon-Rzewuski voulait brûler la cervelle à Lelewel, pour délivrer, disait-il, la patrie d'un pareil monstre. On voulait lui faire sur-le-champ son procès ; l'instruction en fut confiée à Bonaventure Niemoïowski, ministre de la justice ; mais il refusa son assistance, ne voulant pas compromettre l'honneur d'hommes estimables, mais aveuglés par leur haine de l'anarchie.

Le bruit de l'arrestation de Lelewel fit une grande sensation dans la capitale; une foule inquiète remplissait les antichambres du dictateur, qui put alors connaître les dispositions du peuple. Un grand nombre de ses gardes d'honneur, ayant à leur tête Adam Gurowski et Nabielak, se présentèrent à lui. Dans un discours plein de chaleur et d'énergie, Gurowski offrit sa tête et celle des siens pour gage de la délivrance de Lelewel. Vinrent ensuite les membres du *conseil suprême national*; se regardant comme outragés par l'arrestation d'un de leurs collègues, ils apportaient leur démission à Chlopicki.

Son cœur honnête fut ému à ce spectacle; il s'aperçut, quoique un peu tard, qu'il était le jouet d'infâmes intrigues. Il écouta avec bienveillance les paroles sévères de Gurowski et de Nabielak; déclara aux membres du *conseil suprême* qu'il abdiquerait lui-même la dictature, s'ils persistaient dans leur projet, et fit mettre en liberté son illustre prisonnier, après une captivité de trois ou quatre heures. Xavier Bronikowski et Boleslas Ostrowski, qui avaient aussi été arrêtés, ne restèrent qu'une heure en prison. On publia une relation de tout ce qui s'était passé, et l'on vit avec étonnement les noms les plus honorables compromis dans cette scandaleuse affaire. Ceux qui s'étaient montrés les plus acharnés contre Lelewel, son accusateur lui-même, lui jurèrent amitié, et implorèrent l'oubli du passé. Néanmoins, une enquête judiciaire eut lieu; vingt individus furent interrogés: ils déclarèrent que Lelewel voulait établir un triumvirat ou un consulat avec Maurice Mochnacki et Xavier Bronikowski, ou avec ce dernier et Boleslas Ostrowski, et qu'il aspirait à la dictature. Tout cela fut débité sérieusement par les *comtes* Gustave Malachowski, Titus Dzialynski, Rzewuski, Zaluski; car des *comtes* seuls figuraient dans cette affaire. Le tribunal ne put garder sa gravité à ces étranges dépositions, et arrêta les débats, ne voulant pas donner suite à ce honteux procès. Cependant le dictateur, humilié dans l'opinion publique, répétait souvent pour se donner l'air d'un profond politique: « Prenez garde à Lelewel; c'est un autre docteur Francia. »

Il restait à Lelewel à choisir entre la poursuite de ses accusateurs, ou le mépris de calomnies si grossières. Il prit ce dernier

parti ; il demanda seulement qu'on publiât dans les journaux que la fausseté de cette accusation était prouvée.

Quant aux coteries aristocratiques, elles se tinrent quelque temps tranquilles, pour recommencer plus tard leurs intrigues.

Le dictateur se dégoûtait de son pouvoir. Chaque jour accroissait sa défiance. On lui conseillait des mesures sévères, mais il n'osait y avoir recours dans la crainte de jeter l'épouvante dans les esprits. Il ôta cependant au professeur Lach-Szysma le commandement de la garde d'honneur, sans égard pour ses sentimens patriotiques, ni pour les services qu'il avait rendus à la révolution, et suspendit le journal publié par la garde d'honneur. Il voulait aussi établir la censure, et chargea même le *conseil suprême* de ce soin. Mais toutes ces mesures ne décelaient que les incertitudes d'une humeur tantôt sombre et timide, tantôt fière et audacieuse ; et Chlopicki lui-même ne pouvait se dissimuler qu'il perdait chaque jour de son influence.

Cependant le nonce Jezierski, qu'il attendait avec tant d'impatience, arriva de Saint-Pétersbourg avec une lettre du czar. Elle était fort polie, mais ne donnait non plus aucun espoir d'arrangement. D'un autre côté, aucune nouvelle favorable ne venait ni de France, ni d'Angleterre ; et c'est sur ces puissances qu'il comptait le plus.

Le 16 janvier, il invita chez lui les deux députations de la diète. Tenant en main les états de l'armée, il déclara qu'il n'y avait que trente-sept mille hommes d'infanterie et de cavalerie à opposer aux cent cinquante mille dont la Russie menaçait la Pologne. — « Je sais, ajouta-t-il, qu'on peut avec des forces inférieures combattre un ennemi puissant ; mais les nôtres ne suffisent point pour tenir tête aux Russes, et nous n'avons des vivres que pour douze jours. » Il lut ensuite les lettres apportées par Jezierski, et demanda aux députations s'il fallait faire la guerre ou se soumettre.

— « J'ignore, répondit Dembowski, si le manque de vivres est si grand : de notre palatinat seul on en a envoyé une très grande quantité à Modlin, et moi-même j'ai envoyé de mon petit village cinq cents biscuits. — Je le sais, répliqua Chlopicki ; on m'a parlé depuis long-temps de ces cinq cents biscuits, mais si Dembowski

croit qu'il y ait assez de vivres, qu'il soit dictateur à ma place, car je ne veux plus l'être. »

Cette sortie étonna fort les membres des députations; mais le nonce Romain Soltyk, par quelques paroles flatteuses, en suppliant le dictateur de ne point abandonner la cause de la patrie, réussit à la calmer. Cependant Chlopicki revenait toujours sur l'insuffisance des forces polonaises, et sur le manque de vivres et de fourrages. « Si j'entreprenais cette campagne, disait-il, et que je fusse vaincu, on crierait à la trahison, car je n'oublie pas que le prince Poniatowski et beaucoup d'autres n'échappèrent point à ce reproche. Kosciuszko lui-même serait appelé traître, s'il n'eût été fait prisonnier à Macieiowicé. — L'armée, dit alors Wisniewski, serait beaucoup plus forte, si l'on eût placé les faucheurs aux troisièmes rangs. — Vous pouvez faire la guerre vous-mêmes avec vos faucheurs; répondit Chlopicki; pour moi, je n'en veux pas. »

Jean Ledochowski lui fit observer qu'ayant demandé lui-même à la nation la dictature, il devait la conserver et faire son devoir; il lui dit qu'il était indigne de son caractère d'abdiquer après avoir fait perdre tant de temps, mis le pays dans une position si difficile et si compliquée. — « Avec une si petite armée, répliqua Chlopicki avec colère, je ne peux pas faire la guerre. Je vais à l'instant même abdiquer le pouvoir, et je ne serai ni dictateur, ni chef, ni officier, ni soldat. — Lorsque la nation, répartit Ledochowski, commande, vous devez obéir; si vous ne voulez être ni dictateur, ni chef, ni officier, soyez soldat. — Oui, s'écria vivement Chlopicki; je serai simple soldat, mais rien de plus, et je combattrai à tes côtés. »

A ces mots, il pousse avec force la porte de son cabinet, s'y précipite, et en sort bientôt en criant comme un furieux : « Ce sont mes assassins! je ne veux plus être dictateur! » Kochanowski cherchait à le calmer : — Je n'ai que faire de votre éloquence, répondit-il brusquement; et il recommença de plus belle cette scène ridicule. Cependant Czartoryski demandant la parole, il se tut. « Si la dictature vous est si onéreuse, lui dit-il, abdiquez le pouvoir civil, et conservez le commandement de l'armée. — Trève à vos raisonnements, interrompit le dictateur; je ne veux écouter personne, et vous fais mes adieux. »

Après cette étrange entrevue, les deux députations se retirèrent pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. On eut soin de cacher au peuple ce qui s'y était passé; cependant le bruit de ces mésintelligences se répandit bientôt, on disait même qu'on voulait ôter la dictature à Chlopicki. Un grand nombre de patriotes, qui craignaient que la députation chargée de le surveiller ne se crût pas assez forte pour tenter cet acte de vigueur, vinrent lui offrir leur appui. D'un autre côté, les partisans de la dictature se refusant à croire que Chlopicki fût l'ennemi le plus dangereux de la révolution, traitaient de calomnies les bruits qui couraient sur son entrevue avec les députations; et, s'imaginant que ce n'était qu'une faction qui menaçait le dictateur, ils projetaient d'en finir avec Lelewel qui en était, disaient-ils, le chef; ils parlaient d'envahir sa maison, et de l'assassiner pour le plus grand bien de la patrie. L'un de ces furieux n'hésitait même pas à faire le sacrifice de sa vie pour empoisonner, en prenant du thé, Maurice Mochnacki et Adam Gurowski, qu'il regardait comme les plus ardens *romantiques*. Ainsi on était à la veille d'une guerre civile. Ces dissensions n'eurent heureusement aucune suite sérieuse, car l'événement ne tarda pas à montrer quel homme était Chlopicki.

Dans cette même soirée du 16 janvier, le docteur Wolff, médecin et ami particulier du dictateur, avoua publiquement, en sortant de chez lui, que, par suite d'émotions violentes, son esprit lui paraissait affecté d'une complète aliénation. Cependant Chlopicki conservait son pouvoir, et malgré ses protestations, il semblait disposé à accepter le commandement en chef de l'armée; mais le docteur Wolff dissuada fortement de le lui confier, car, disait-il, il peut à chaque instant retomber dans ses accès de folie.

Tant d'emportement avait refroidi ses alentours; et lorsque la députation décida de lui ôter le pouvoir, la défection fut complète. Le 18 janvier, il était presque seul : tous les généraux, tous les membres du gouvernement, ses aides-de-camp eux-mêmes, l'avaient abandonné. Cependant la députation retardait encore l'envoi de sa destitution, voulant lui laisser la faculté de se démettre lui-même de son autorité. Ces ménagemens portèrent leur fruit, et le même jour, vers midi, Chlopicki envoya sa démission.

V.

Après la chute de la dictature, l'autorité gouvernementale resta aux mains de la première députation de la diète, chargée de la surveiller; elle se hâta de déclarer le *conseil suprême national* investi des mêmes pouvoirs qui lui avaient été confiés par le dictateur, annonça ensuite au public, dans les termes les plus convenables, l'abdication de Chlopicki, et finit par prononcer elle-même sa dissolution. Cette nouvelle était de nature à jeter de l'effervescence parmi le peuple et l'étonnement parmi les étrangers. C'était donc là l'homme en qui la nation avait mis toute sa confiance!

Le reproche de légèreté ne saurait cependant atteindre les Polonais; ils restèrent unis dans les mêmes sentimens, malgré les intrigues de toute espèce de leurs ennemis, remettant à la diète le soin de leurs destinées. Personne ne fut effrayé du danger; calmes et résignés, tous se donnèrent la main pour réparer les fautes de Chlopicki. C'est un beau spectacle que celui d'un peuple plein de confiance dans ses propres forces, calme devant la lutte inégale qui se préparait, et ôtant ainsi à ses ennemis tout l'espoir d'une désunion funeste.

On ne tarda pas à se convaincre qu'avec toute sa bravoure de soldat, Chlopicki était incapable du moindre sacrifice personnel pour le bien de la patrie, et l'on apprit avec indignation qu'il avait paralysé l'élan national. Les approvisionnemens de l'armée avaient été faits sans prévoyance, et les magasins établis sur la rive droite de la Vistule, comme s'ils eussent été destinés à l'ennemi. La position défensive de l'armée près de la capitale, bien loin de garantir la ville d'une invasion, ouvrait aux Russes toute la frontière orientale; et les vieilles troupes enfin étaient seules placées sur la ligne, à l'exclusion des régimens de nouvelle levée qui en avaient été repoussés. Mauvais choix dans le personnel des administrations; mutations trop fréquentes dans les commandemens militaires; destitution des officiers activement occupés de la formation de nouveaux régimens; refus constant d'admettre

dans les rangs de l'armée les Polonais échappés des provinces voisines; mépris des anciens officiers, des volontaires et de l'ardeur nationale; abandon des piques et des faux, quand il n'y avait pas d'autres armes; dissolution de la garde de sûreté!... telles sont les fautes qu'on ne pardonnerait jamais à Chlopicki. Ceux qui l'ont connu de près accusent son indolence pour le laver du reproche de trahison. Capricieux, opiniâtre, trop faible pour le pouvoir qu'il convoitait, il n'avait aucune foi dans les ressources de la nation, et ne cherchait qu'à amortir peu à peu la révolution.

Les pertes de temps étaient incalculables, et la désorganisation ne pouvait être réparée que par un redoublement d'activité. C'est là que tendirent toutes les volontés; les mésintelligences, les dissensions firent place à l'union et à l'oubli du passé.

L'exaspération contre Chlopicki était trop grande pour ne pas inspirer des craintes pour sa sûreté personnelle. Le jour même de son abdication, le bruit courut qu'à l'exemple de Lubowidzki, il allait s'enfuir pour dévoiler aux Russes les plans de la prochaine campagne, et dès le soir on voulait s'emparer de sa personne à la promenade; le général Klicki lui envoya pour l'accompagner un officier qui avait été son aide-de-camp, et en instruisit le conseil suprême. Tout le monde convint qu'il fallait s'assurer de lui, ne fût-ce que pour calmer l'inquiétude du peuple; mais les opinions étaient divisées sur le mode d'arrestation. Enfin, sur l'avis de Lelewel, le maréchal de la diète, Wladislas Ostrowski, et le président du sénat, Czartoryski, se rendirent auprès de lui, et lui demandèrent sa parole de ne pas quitter la capitale. Cette promesse obtenue aurait satisfait tous les esprits, mais Chlopicki refusa de la donner: « Vous pouvez, dit-il, faire de moi tout ce que vous voudrez, je suis accoutumé aux prisons militaires, on m'a même donné aujourd'hui un gardien; mais n'espérez de moi aucun engagement. » A cette réponse inattendue, le conseil suprême délibéra, de concert avec l'ancienne députation de la diète, sur les mesures à prendre; les opinions furent encore partagées, et la majorité fut pour la liberté de l'ex-dictateur. Lelewel avait proposé au conseil suprême de désavouer tous ses actes pour n'en pas avoir la responsabilité aux yeux du peuple; mais cet avis fut rejeté.

Cependant les clubs, les journaux, la chambre des nonces, flétrissaient Chlopicki du nom de traître; on l'accusait de tous les maux; sa garde d'honneur, sans prendre l'avis de personne, plaça même des sentinelles à sa porte, et l'empêcha de sortir de quelques jours. Chlopicki ne s'en plaignit point, et la garde finit par se dégoûter, et n'envoya plus de sentinelles.

Le 19 janvier, la diète commença ses travaux par inviter le conseil de guerre à dresser un état exact de l'armée, et à présenter les candidats au grade de généralissime. Il présenta le prince Michel Radziwill, sénateur palatin, et ancien général, moins comme le militaire le plus capable, que comme un citoyen digne, par ses vertus et son caractère, de la plus haute confiance. La diète s'empressa de confirmer ce choix, et porta une loi qui fixait les attributions de ce grade. Radziwill reçut cet honneur comme une marque de la bienveillance de ses concitoyens, et promit de se démettre de son pouvoir aussitôt qu'il aurait trouvé un officier, n'importe de quel grade, plus capable que lui.

Les clubs politiques, fermés par le dictateur, se rouvrirent après sa chute; la *société patriotique* choisit de nouveau Lelewel pour son président, et lui adjoignit le nonce Romain Soltyk en qualité de vice-président. Les *romantiques* faisaient partie de ce club, sans être toutefois les organes ni de son système, ni de ses volontés. Ayant abandonné aux *doctrinaires* la rédaction de leur ancien journal (*Kuryer Polski*), ils en formèrent un nouveau sous le titre de *Nouvelle-Pologne* (Nowa-Polska); Louis Zukowski en était le chef, et la liste des rédacteurs portait le nom de Lelewel. On y discutait les matières les plus graves, comme dans la *société patriotique*, souvent avec une rare sagacité et un véritable talent; mais on était quelquefois rebuté par l'aigreur, l'insolence et la légèreté de ses discussions. L'amélioration de l'état des paysans, le développement des principes de la révolution, et beaucoup d'autres questions importantes occupaient les romantiques et les autres clubistes; leurs travaux pouvaient éclairer la diète dans les cas difficiles.

Les longueurs inséparables des discussions législatives provoquèrent une lutte entre la diète et la *société patriotique*, ou plutôt les *romantiques* de la *Nouvelle-Pologne*. Après la nomination du

généralissime, la diète s'occupa de la question de savoir si les décisions de la diète seraient prises dans chaque chambre séparément ou par les deux réunies. Cette importante loi demandait de longs débats. Les romantiques s'impatientèrent : oubliant qu'eux-mêmes avaient blâmé la précipitation avec laquelle on avait établi la dictature de la séance du 20 décembre, ils s'emportèrent contre la diète. Leurs discours et leurs écrits excitèrent un mécontentement universel, et la faute de quelques-uns fut imputée à toute la *société patriotique*. Prenant pour la première fois sa place de président, Lelewel exhorta ses amis à s'abstenir d'hostilités envers la diète; il fut écouté et applaudi avec enthousiasme, mais il ne réussit pas à changer les dispositions des romantiques.

Cependant la société patriotique adressa à la diète, par l'intermédiaire de son vice-président, le nonce Romain Soltyk, une note où elle déclarait, dans les termes les plus convenables, que son but unique était « de seconder les travaux des chambres législatives par tous les moyens qu'approuvait et conseillait le plus pur patriotisme. » Mais la diète, voyant toujours dans cette société les romantiques de la *Nouvelle-Pologne*, regarda cette démarche comme un acte d'insolence; elle refusa de répondre à des gens qui voulaient, disait-elle, imposer leurs idées *prématurées* aux représentans de la nation. Ce refus offensa le club; mais nous ne comprenons pas pourquoi, ni la société, ni son président Lelewel, ne désavouèrent pas les exagérations des romantiques, se mettant ainsi à l'abri de tout reproche, et repoussant toute responsabilité (1). Ils eurent sans doute égard aux grands talens qui brillaient parmi eux, et aux services éminens qu'ils avaient rendus à la révolution.

La diète, dans sa séance du 24 janvier, examina toutes les démarches du gouvernement; on lut publiquement toute la correspondance du dictateur avec le czar, et celle de Lubecki avec le ministère russe, avant la journée du 29 novembre. On acquit ainsi

(1) Adam Gurowski, pour effrayer quelques hauts personnages, avait publié un article où il exaltait Danton, et invitait tous les bons citoyens de la Pologne à l'imiter, s'ils voulaient sauver la liberté. Nous n'avons pas besoin de dire que de pareilles idées trouvèrent peu de sympathie.

la certitude que les troupes polonaises devaient marcher avec les Russes contre la France. Un cri d'indignation s'éleva contre Chlopicki, Jezierski et Lubecki. On soupçonnait même ce dernier, quoique sans preuves, d'avoir fondé la dictature et dirigé l'esprit indolent de Chlopicki.

La lecture de toutes ces pièces se prolongea jusqu'au lendemain; Lelewel prit ensuite la parole, et, dans un long discours, accusa Lubecki de duplicité envers Nicolas et la Pologne.

En effet, il ne fallait qu'un simple résumé de la conduite de Lubecki pour prouver la vérité de cette assertion :

1° Lubecki, en sa qualité de membre du *conseil d'administration*, s'était montré un des hommes les plus actifs de la révolution;

2° Il avait transformé l'autorité constitutionnelle en un véritable gouvernement révolutionnaire;

3° Il avait propagé lui-même l'esprit de la révolution et facilité son développement;

4° Il avait fait prévaloir cette opinion, que, « sans rompre les rapports qui existaient entre les Polonais et Nicolas, il fallait engager une lutte, et même une guerre, entre le monarque absolu de la Russie et le roi constitutionnel de Pologne; »

5° Il avait déclaré publiquement au conseil, que « le gouvernement provisoire ne pouvait donner ordre aux troupes nationales d'aller propager l'insurrection dans la Lithuanie et dans les autres provinces russo-polonaises, mais qu'il devait seulement favoriser l'invasion de ces provinces par les volontaires, et que ce n'était qu'alors, paraissant plutôt entraîné par la force des choses qu'agissant de son propre gré, qu'il devait y envoyer des troupes régulières; »

6° D'un autre côté, et par une contradiction palpable, envoyé avec Jezierski en députation auprès du czar, au lieu de l'éclairer sur la véritable situation des choses, il l'avait tenu dans une telle ignorance des affaires de la Pologne, que l'autocrate, trompé par ses insinuations, avait fulminé contre elle ses proclamations sanguinaires;

7° Enfin, resté à Saint-Pétersbourg, Lubecki jouait auprès de Nicolas le rôle d'aussi bon Russe, qu'il avait joué à Varsovie celui de bon Polonais.

Ce discours, qui montrait clairement la duplicité de Lubecki, fut bien accueilli par la diète; le seul nonce Jean Ledochowski interrompit l'orateur en lui reprochant d'être trop favorable encore au *traître* Lubecki.

Telles étaient les occupations de la diète à la séance du 25 janvier, lorsqu'on se rappela que qnatre jours auparavant le nonce Romain Soltyk avait présenté un projet de loi pour déclarer la famille des Romanoff déchue du trône de Pologne.

« Éclairés par les communications que vient de nous faire le comité diplomatique, et par la proclamation du maréchal Diebitch, dit à cette occasion le maréchal Ostrowski, nous avons maintenant la persuasion que sans guerre nous ne pouvons atteindre le but de notre révolution. Pour remettre la nation affranchie sous le joug qu'elle vient de briser, le czar fait envahir la terre de Pologne par ses hordes innombrables. Ce n'est pas la première fois que les os des Tartares ont blanchi nos champs, que leur sang les a fécondés. La peur ou une honteuse habitude nous ferait-elle un devoir de respecter dans Nicolas notre prince légitime? Non; le premier il a violé le serment que nous avait imposé la force. Celui que nous avions jadis prêté aux Piastes, aux Jagellons, à nos rois électifs, ne nous lie plus à Nicolas. Que l'Europe cesse de voir en nous des sujets révoltés; qu'elle reconnaisse en nous une nation indépendante, existant d'après les lois qu'elle a reçues de Dieu. Je propose donc que les commissions de la diète s'occupent sur-le-champ du projet du nonce Romain Soltyk, et qu'une loi prononce la déchéance de la dynastie des Romanoff et notre séparation de l'empire moscovite. »

Ce discours excita l'enthousiasme de l'assemblée, et le nonce Wolowski proposa de proclamer sur-le-champ l'indépendance de la nation polonaise. — « Déclarons tous, s'écria aussi Jean Ledochowshi, que Nicolas n'est plus notre roi. » A ces mots, tous les membres se levèrent en faisant retentir la salle de ce cri, mille fois répété par les tribunes publiques : « Nicolas n'est plus roi de Pologne. »

Au milieu du bruit des acclamations, des cris d'allégresse, le secrétaire du sénat Niemcewicz rédigea en ces termes l'acte de la déchéance de Nicolas et de toute sa famille :

« La nation polonaise, réunie dans la diète, déclare qu'elle est un peuple indépendant, qu'elle a le droit d'offrir la couronne de Pologne à celui qu'elle jugera le plus digne et le plus sûr, qui respectera la foi jurée et gardera religieusement toutes ses libertés. »

Cet acte laconique et incomplet fut à l'instant signé par tous les membres des deux chambres. C'est ainsi que, le 21 janvier 1831, à trois heures et un quart après midi, la Pologne fut déclarée indépendante. A cinq heures, la séance fut levée; le peuple se dispersa dans les rues : *Allumez des feux de joie, réjouissez-vous! Nicolas n'est plus notre roi!*

Mais on ne s'aperçut pas que cette déclaration laissait dans l'oubli le projet de Romain Soltyk. La société patriotique, qui était loin d'espérer une décision si prompte de la diète, lui adressa, le 24 janvier, une pétition dans laquelle elle l'invitait, 1° à reconnaître l'indépendance de la Pologne dans ses limites de 1772 en ce qui touche la Russie; 2° à déclarer Nicolas et toute sa famille déchus du trône de Pologne; 3° à délier du serment de fidélité envers lui tous les habitans du royaume et des provinces russo-polonaises; 4° enfin à inviter les habitans de ces provinces à envoyer des députés, afin de former une confédération pareille à celle de 1812.

Cette pétition était beaucoup plus significative que la déclaration rédigée par Niemcewicz; mais on se référa, pour ce qui regardait la Lithuanie, à la déclaration du 18 décembre, et toute incertitude cessa. Cependant les romantiques, indignés du refus de la diète, lancèrent dans leur *Nouvelle-Pologne* quelques articles faits pour irriter les plus tolérans, soutenant que la déclaration de la diète ne prononçait que la déchéance de Nicolas, sans rien dire de sa famille. C'était une absurdité; mais la diète en fut tellement offensée, que tous les nonces et tous les sénateurs, à l'exception du maréchal Ostrowski, furent un instant résolus à suspendre la liberté de la presse.

Tous ces articles, un surtout d'Adam Gurowski, du 27 janvier, engageaient Lelewel à faire rayer son nom de la liste des rédacteurs du journal.

Le lendemain, 28 janvier, la séance fut des plus orageuses; ce

ne fut qu'un cri contre les romantiques; Jean Ledochowski surtout réclama le châtiment de leur insolence, et accusa Lelewel, qui, en qualité de nonce, de ministre et de membre du conseil suprême, ne devait pas souffrir de pareils abus. Lelewel était absent; on le fit chercher, et Romain Soltyk prit sa défense; enfin il arriva, désavoua tout, et déclara que depuis la veille son nom ne figurait plus sur la liste des rédacteurs de la *Nouvelle-Pologne*. Sa déclaration satisfit l'assemblée, et Louis Zukowski, rédacteur responsable du journal, fut poursuivi devant les tribunaux. Cette mesure eut l'effet qu'on en attendait; car, quoique les tribunaux eussent absous Zukowski, son journal, sans rien perdre de son caractère, devint plus modéré, et déclara, pour ne point nuire à la société patriotique, qu'il n'était point son organe.

VI.

Un des plus fâcheux résultats de la politique timorée de Chlopicki fut l'abandon de la Lithuanie. Le nonce Godlewski propagait la révolution dans le palatinat d'Augustow, qui, avant le démembrement, faisait partie de la Lithuanie. Entré en communication avec les habitans de la Samogitie et des environs de Wilna, il les avait trouvés tous prêts à s'insurger, et en avait informé Chlopicki; mais ce prétendu représentant de la nation polonaise, au lieu d'accueillir cette offre des enfans de la patrie commune : « Dites aux Lithuaniens, lui écrivit-il, qu'ils restent tranquilles, et si nous avons besoin d'eux, nous le leur ferons savoir. » Cependant beaucoup de Lithuaniens, de Wolhyniens, de Podoliens et d'Ukrainois, trompant la vigilance des sbires moscovites, étaient arrivés à Varsovie dans le but de former une légion dans l'armée nationale. Nous avons vu comment Chlopicki répondit à leur demande. Il était donc naturel que la chute de ce pouvoir anti-national ranimât les Polonais soumis à la domination russe. On forma un club sous le nom de *Société des frères réunis* (de Pologne et de Lithuanie). Il commença ses travaux par une adresse à la diète, revêtue de plus de trois cents signatures, et où l'on déclarait, au nom de la Lithuanie, de la Wolhynie, de la Podolie et

de l'Ukraine, que ces quatre provinces accédaient pleinement aux engagemens de la commune patrie, et confiaient leurs destinées aux représentans du *royaume de Pologne*; ils finissaient en demandant à la diète de former une légion distincte dans l'armée nationale.

Le 24 janvier, Lelewel, en sa qualité de nonce de Zelechow, se mit à la tête de la députation *des frères réunis*, et vint présenter leur adresse à la chambres des nonces. La chambre accueillit son discours avec acclamations, et décida, après une discussion assez longue, qu'il y aurait dans l'armée polonaise deux légions distinctes, dont une porterait le nom de *légion de la Lithuanie, de la Samogitie et de la Russie-Blanche* (1); l'autre, celui de *légion de la Wolhynie, de la Podolie et de l'Ukraine* (2). Zwierkowski, député de Varsovie, et Swidzinski, nonce de Sandomir, voulaient qu'on donnât à cette dernière légion le nom de *légion de terres russiennes*; mais la chambre, sans doute par ménagement pour l'Autriche, qui possède la Gallicie, ancienne métropole de ces terres, rejeta leur amendement (3). Une des commissions rédigea, sous la direction de Lelewel, un projet de loi que le sénat convertit aussitôt en loi définitive.

(1) Gouvernemens russes de Wilna, Grodno, de Bialystok, de Minsk, de Mohilow et de Witepsk.

(2) Gouvernemens russes de Wolhynie, de Podolie et de Kiovie.

(3) Cette distinction entre les deux légions fraternelles est fondée sur l'ancien droit politique de la Pologne. La Lithuanie était, comme on sait, un état séparé; depuis 1386 jusqu'en 1569, elle ne fut liée à la Pologne que par la famille des Jagellons, qui régnait à Wilna par la *grace de Dieu*, et à Cracovie par la *volonté du peuple*. Ce ne fut qu'après deux siècles d'une histoire commune que ces deux nations s'unirent par une espèce de mariage politique pour ne plus former qu'un seul peuple. Mais l'acte de cette union fédérative portait que la Lithuanie, tout en renonçant à la féodalité, conserverait ses propres lois civiles et criminelles, son armée et son trésor à part; elle resta même indépendante, mais comme partie intégrante de la *république fédérative polonaise*, dont l'ancien royaume de Pologne n'était lui-même qu'une province. Les différences locales de ces deux provinces ne furent tout-à-fait effacées qu'à la diète constituante de 1788.

Quant à la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine, elles faisaient jadis partie de la Gallicie: or, la Gallicie passa aux Piastes polonais, en 1324, par droit d'hérédité, après l'extinction de la famille des Rurics, vassaux des Tartares, qui régnait

Le 1er février, les *Frères réunis* nommèrent pour leurs présidens le généralissime Radziwill et Lelewel. Ils célébrèrent à cette occasion une espèce de solennité publique, et invitèrent à leur séance beaucoup de membres de la diète.

Quelques jours suffirent à la formation des deux légions; car ceux qui devaient les composer, sans se rebuter des refus de Chlopicki, et en attendant la chute de son pouvoir, s'exerçaient d'avance aux manœuvres militaires, et vingt jours plus tard, leur infanterie avait déjà versé son sang pour la patrie dans les plaines de Grochow. Leur cavalerie, composée d'abord de trois cents hommes, se grossit en peu de temps de plusieurs milliers. Ainsi finit l'affaire de Lithuanie.

Nous avons vu que le *conseil suprême national*, créé le 21 décembre par Chlopicki, resta investi du pouvoir suprême après la chute de la seconde dictature.

sur elle. En 1340, elle fut incorporée à la Pologne avec le titre de *royaume* ou *duché de Russie*.

Le nom de la Gallicie vient de la ville de Haliez, son ancienne capitale au XIIe siècle: dans l'histoire de Pologne, elle ne porte point ce nom, mais celui de *Russie* proprement dite, et sa dénomination de *Russie-Rouge*, comme celles de *Russie-Blanche* et *Russie-Noire*, qu'on donne à certaines parties de la Lithuanie, n'a aucun sens politique.

Lors de la réunion de la Gallicie à la Pologne, la Lithuanie, alors état distinct, ayant chassé les Tartares de l'Ukraine et d'une partie de la Podolie, et obtenu de la Pologne, à titre de fief, l'autre partie de la Podolie et la Wolhynie tout entière, s'empara de ces trois provinces, et en contesta la possession à la Pologne.

Cependant les Jagellons étant parvenus, après deux siècles de constans efforts, à fondre en un seul peuple les Polonais et les Lithuaniens, ceux-ci consentirent, dans la mémorable diète de Lublin de 1569, à ce que ces trois provinces, qui touchaient alors d'un côté à la mer Noire, de l'autre presque au Don, fussent incorporées à la *couronne* des Piastes, comme partie intégrante du *royaume de Russie* (Gallicie actuelle). Cet arrangement, fondé sur les droits de la Pologne, de la Lithuanie et de l'ancien *royaume russe*, subsista jusqu'à l'acte de brigandage politique des trois puissances spoliatrices.

On sait que le czarat tartaro-russe de la Moscovie, fondé au XIIe siècle par André Bogoloubsky, et affranchi du joug des Tartares vers le milieu du XVe, fut baptisé par Pierre-le-Grand du nom d'*empire de toutes les Russies*. Catherine II,

La déclaration de l'indépendance polonaise, à la séance du 25 janvier, rendait nécessaire la destruction de ce pouvoir; car il émanait de la dictature, et la dictature avait pour but de maintenir la charte de 1815. La diète donc, sans cesse inquiétée par la turbulence des *romantiques*, s'occupa de la formation du nouveau gouvernement. Les uns voulaient remettre les rênes de l'état au conseil des ministres; les autres, soumettre les ministres eux-mêmes à une autorité supérieure confiée à trois, cinq ou sept personnes. Le second avis prévalut; le nonce de Sandomir, Swidzinski, rédigea le projet, et la loi fut portée par les deux chambres réunies le 29 janvier.

La charte octroyée de 1815 était conservée, moins les articles qui unissaient la Pologne à la Russie, et qui établissaient les droits de la famille des Romanoff, ou plutôt des Holstein-Gottorpp; l'autorité suprême de l'état était confiée pendant l'interrègne au *gouvernement national*. « Ce gouvernement, dit l'article 5 de la loi,

qui ne songeait qu'à la réalisation de ce titre pompeux, enleva à la Lithuanie (1772) une partie de la Russie-Blanche, et laissa l'Autriche envahir la Gallicie en vertu de prétendus droits que les anciens rois de Hongrie de la famille d'Arpades s'arrogeaient sur ce pays dans le XIIIe siècle, oubliant qu'à la Gallicie furent attachés pendant cinq siècles les droits des Polonais sur la Kiovie, mère-patrie de l'ancienne grande-principauté de Russie, et théâtre de toute son histoire.

Ceci prouve un fait bien connu en Pologne, quoique ignoré des historiens français qui ont écrit sur ce sujet, c'est que l'empire de *toutes les Russies* n'est plus le même état dont Kiow était la capitale, et qui fut jadis si célèbre par ses institutions républicaines. Karamsin lui-même dit que le pays qui prit au XIVe siècle le nom de Moscovie était dans son origine tout-à-fait étranger à la Russie. Quel droit donc a-t-il au nom de Russie? Un fait non moins ignoré, c'est que la grande-principauté de Russie, c'est-à-dire la Kiovie, la Podolie, la Wolhynie ou Wladimirie (nommée Lodomérie en 1772 par les Autrichiens), faisaient partie, soit de la Lithuanie, soit de la Pologne, et depuis 1569, de ces deux états réunis sous le nom de *république fédérative polonaise*. Il faut ignorer entièrement et la géographie et l'histoire du moyen-âge, pour adopter l'opinion contraire de Karamsin, historien pensionné de la cour de Saint-Pétersbourg, et d'autres écrivains moscovites salariés comme lui par les czars.

Pour éviter toute confusion, nous conservons pour les Moscovites le nom de *Russes* (Rassiiany), et celui de *Russiens* (Rusiny) pour les habitans de l'ancienne grande-principauté de Kiow.

sera composé d'un président et de quatre membres; ils ne peuvent remplir aucun emploi salarié, et, s'ils sont sénateurs ou membres de la chambre des nonces, ils ne pourront siéger dans les chambres pendant toute la durée de leurs nouvelles fonctions. Celui dont l'élection aura réuni le plus de voix remplacera le président en cas d'absence. Les travaux du gouvernement ne peuvent être discutés qu'en présence de trois membres, et toutes ses décisions seront prises à la pluralité des voix. En cas de parité de voix, ou quand le général en chef de l'armée, conformément à la loi du 23 janvier 1831, voudra prendre sa place au gouvernement, le membre qui, à son élection, avait le moins de voix, sera obligé de se retirer. »

On procéda le lendemain à la nomination du président et des membres du nouveau gouvernement. L'opinion publique désignait Lelewel pour chef de l'état, et il avait pour lui une immense majorité dans la diète. On voyait en lui le véritable représentant de la révolution; sa réputation avait triomphé des intrigues; sa fermeté, son sang-froid au milieu des passions de tous les partis, ses services enfin et ses vastes connaissances historiques (1), recommandaient son nom à la confiance du peuple. Mais accepterait-il ce poste éminent? c'est ce qu'on ne pouvait préjuger; car naturellement peu *parleur*, il ne s'était jamais ouvert à cet égard. Les coteries aristocratiques d'ailleurs, qui imposaient souvent leur volonté à la diète, sans être ouvertement hostiles à Lelewel, redoutaient son influence. On rappelait d'anciennes calomnies; et quoiqu'on n'y ajoutât pas la moindre foi depuis la découverte de sa prétendue conspiration, on voulait cependant vaincre son silence : on lui demandait des garanties. Plusieurs membres de la diète lui proposèrent la présidence du gouvernement national sans condition; d'autres, plus circonspects, exigeaient qu'il publiât dans les journaux sa profession de foi politique, qu'il démentît de nouveau le bruit de sa participation à la rédaction de la *Nouvelle-Pologne*, qu'il renonçât enfin à la présidence de la *société patriotique*, quoiqu'il n'y eût occupé le fauteuil qu'une seule fois depuis la révolution.

(1) On a dit de lui qu'il est aussi capable d'écrire l'histoire de Pologne que de la faire.

Mais Lelewel se refusa à toutes ces démarches, disant qu'une pareille conduite lui ferait jouer aux yeux de la nation le misérable rôle d'un ambitieux. Ce refus favorisait les vues secrètes de ces coteries aristocratiques, qui, toujours vaincues dans les diètes polonaises, renaissaient toujours de leurs cendres. Pour diminuer le nombre des partisans de Lelewel, on alla jusqu'à insinuer qu'il affectait un profond mépris pour la chambre des nonces en n'assistant que très rarement à ses séances, oubliant que, ministre, membre du conseil suprême et des commissions de la chambre elle-même, il travaillait nuit et jour dans ces trois branches du pouvoir.

Après la promulgation de la loi du 29 janvier, on fit de nouvelles propositions à Lelewel; mais il se plaignit amèrement que cette loi écartât du sénat et de la chambre des nonces les membres du nouveau gouvernement: « Mes fonctions de représentant de la nation, dit-il, me sont plus chères que tous les honneurs. »

Ces paroles ne furent pas perdues, et les mêmes hommes qui l'accusaient de mépriser la chambre des nonces, en prirent occasion de dire qu'il ne voulait être ni président, ni membre du gouvernement; et, le 30 janvier, cent vingt-un votans sur cent trente-huit donnèrent leurs voix à Czartoryski, qui fut proclamé aussitôt président. On procéda ensuite à la nomination des membres, ne doutant pas que Lelewel ne fût élu. Mais tout à coup le *comte* Jezierski fait répandre dans la salle que les clubistes préparent une guillotine sur la *place des Croix-d'Or* pour se débarrasser des aristocrates et de tous les gens suspects. Les uns ne firent qu'en rire; mais la frayeur gagna ceux qu'accusaient les clubistes ou leur propre conscience; les yeux tournés sur Lelewel, ils semblaient implorer sa pitié et sa protection. On expédia aussitôt deux courriers, l'un à la place des Croix-d'Or (éloignée d'une lieue de la salle des séances); l'autre au gouverneur-général de la capitale, pour prendre des informations. Enfin le messager rapporta que la municipalité faisait construire sur la place des Croix-d'Or une machine à couper la paille à l'usage de la cavalerie. Avant que la terreur fût dissipée, une nouvelle difficulté s'éleva à l'égard de Lelewel. On trouva dans le scrutin un bulletin qui portait quatre noms au lieu d'un : ceux du *comte* Jean Jezierski, partisan avoué

de Nicolas; du *comte* Henri Lubienski, autre ami des Russes, le même qui facilita la fuite de l'ancien vice-président de police, Lubowidzki; ceux enfin de deux romantiques, Maurice Mochnacki et Adam Gurowski, qu'on disait aussi vendus aux Russes (1). C'était un affront à la diète, et l'on accusait sourdement Lelewel d'en être l'auteur. Le résultat du scrutin fut bientôt connu : Vincent Niemoïowski eut cent quatre voix contre vingt-quatre; Théophile Morawski, cent contre trente-huit; Lelewel, soixante-neuf par l'annulation d'un vote où son nom était inscrit, et Barzykowski, soixante-sept. L'élection de Lelewel n'était pas douteuse; mais le *comte* Jean Ledochowski, ayant parlé contre le nouveau membre, celui-ci se soumit à un nouveau tour de scrutin, qui ne lui donna que soixante-treize voix, et quatre-vingt-onze à Barzykowski. Ainsi, Lelewel, qu'on voulait d'abord nommer président du gouvernement, en fut le dernier membre, et par conséquent celui dont l'autorité était la plus précaire.

Tel fut le résultat de toutes ces intrigues. De pareilles choses ne peuvent arriver qu'en Pologne, où les opinions politiques sont soumises à une fluctuation continuelle dans tout ce qui ne tient pas immédiatement au patriotisme, car alors seulement les idées sont fixes et inébranlables.

Parlons maintenant des évènemens du mois de février.

Les dissensions entre la diète et la société patriotique, étouffées un instant, ne tardèrent pas à se ranimer. Cependant la société applaudit au choix du nouveau généralissime, et même lui offrit, dans une solennité publique, une médaille frappée plusieurs années auparavant en l'honneur d'un de ses ancêtres. La première lutte s'engagea à l'occasion de la cocarde tricolore.

Oubliant que les trois couleurs françaises représentent la réunion des trois corps de l'état qui n'ont point eu d'existence politique en Pologne, les clubistes voulaient que la diète les adoptât comme symbole de la nationalité polonaise; ils se fondaient, sans trop de conscience historique, sur ce que les mêmes couleurs apparte-

(1) Lorsque quelqu'un parlait avec trop d'exagération dans le club, on lui fermait la bouche en criant : *Vendu aux Russes!* C'est par suite de cette plaisanterie qu'on disait des romantiques qu'ils servaient le mieux la Russie.

naient à la Pologne à une époque bien antérieure à la révolution française de 1789. On ne doit pas au reste s'étonner qu'ils eussent peu de symphatie pour la cocarde blanche, conservée par Chlopicki, et qui distinguait, sous Constantin, les troupes polonaises des troupes russes, dont la cocarde était tricolore : noire, orange et blanche. La proclamation de Diebitch, qui invitait les partisans de la Russie à se rallier autour du drapeau blanc, rendait d'ailleurs indispensable le rejet de cette couleur, et Radziwill distribua à son état-major des écharpes tricolores françaises. Cependant la diète n'avait encore rien décidé à cet égard. L'aigle blanc sur écusson rouge étant, disait-on, le symbole de la Pologne des Piastes, et le cavalier *bleu* celui de la Lithuanie, la cocarde nationale devait être bleue, rouge et blanche, d'autant plus que ces trois couleurs étaient celles des anciennes confédérations polonaises (1). Après quelques débats, le projet fut rejeté, comme tendant au jacobi-

(1) C'était une erreur, comme tout ce qu'on a dit et écrit à ce sujet. Le rouge, quoique ce fût la couleur de l'écusson de l'aigle blanc, fut toujours regardé en Pologne comme une couleur russe. Les anciennes confédérations polonaises avaient adopté dans leur uniforme l'*amarante*, le *bleu* et le *blanc*, parce que les paysans de Cracovie portent des habits bleus avec le collet amarante et les revers blancs. C'était un hommage rendu à l'égalité, un acte de résistance aux diètes, où les riches tendaient vers la féodalité, et les rois vers le pouvoir absolu. On prit même des paysans cracoviens la mode du bonnet *amarante à quatre cornes*, bonnet de liberté qui a conservé le nom de *konfederatka*. Mais les Polonais ne portèrent jamais de cocarde, si ce n'est peut-être sous Auguste III et sous Stanislas-Auguste, où les troupes régulières, composées pour la plupart de mercenaires étrangers, étaient habillées, coiffées, poudrées, disciplinées et fouettées à l'allemande. Quant aux drapeaux, chaque province et chaque palatinat avait le sien à sa couleur et à ses armes, le cerf pour Lublin, l'ours pour la Samogitie, la croix pour la Wolhynie, saint Michel pour la Kiovie, etc. Il y avait même des drapeaux aux armes des gentilshommes qui commandaient des corps de leur formation. Enfin plusieurs confédérations, entre autres celle de Bar, la plus célèbre et la plus nationale, avaient un étendard à l'image de la Vierge, qui était regardée comme la *reine de Pologne*.

Toutes ces circonstances, quoique généralement connues en Pologne, ne furent rappelées ni dans la diète, ni dans les journaux, et on alla jusqu'à barbouiller de *bleu* le cavalier blanc de la Lithuanie, pour emprunter les trois couleurs françaises. Le seul palatinat de Brzesc avait un *cavalier bleu* sur ses armes.

nisme français, et on décida que *rouge* et *blanc* seraient les couleurs nationales de Pologne.

De nouveaux débats s'élevèrent entre la diète et le club sur la forme du gouvernement. Les doctrinaires, toujours effrayés du fantôme de la république, obligèrent la diète à déclarer qu'en prononçant la déchéance de la famille des Romanoff, elle ne désavouait nullement les principes monarchiques; mais la société patriotique s'empara de cette idée, et l'on vit dès-lors ce mot terrible apparaître dans ses discussions journalières. Pour la seconde fois, depuis la révolution, Lelewel occupa le fauteuil à l'une de ses séances, et laissa aux orateurs la liberté de parler contre les voies tortueuses de la diplomatie et en faveur de la république. Cette indulgence déplut aux doctrinaires; Félix Saniewski, rédacteur en chef de leur journal (*le Polonais consciencieux*), en fut tellement effrayé, qu'il fit rayer son nom de la liste des membres de la société patriotique, et publia dans son journal une espèce de défi à Lelewel et au ministre de la justice, Bonaventure Niemoïowski, les invitant à publier leur profession de foi politique, et à déclarer franchement s'ils étaient pour ou contre la république, sous peine de passer pour les Marat et les Robespierre de la Pologne (1). Lelewel et Niemoïowski dédaignèrent de répondre; mais la société patriotique, pour se venger des doctrinaires et rendre un nouvel hommage à la démocratie, célébra un service funèbre en l'honneur du cordonnier Jean Kilinski, qui le premier déploya, en 1794, l'étendard de l'insurrection, sous les auspices de Kosciuszko, et chassa les Russes de Varsovie. Après cette touchante cérémonie, le cordonnier Chodorowski, ancien ami de Kilinski, se fit inscrire au nombre des membres de la société

(1) Ces terreurs de la république étaient d'autant plus ridicules, que la constitution du 3 mai 1791 avait déjà changé la république monarchique de Pologne en une monarchie constitutionnelle. D'ailleurs, l'ancienne royauté polonaise était appuyée sur les décisions et sur les *pacta conventa* de la première diète d'élection, en 1573. Cette diète tint ses séances aux champs de Wola, à l'endroit même où s'élèvent aujourd'hui les fortifications de Varsovie, et où se décidera sans doute le sort de la Pologne. Avant de procéder à l'élection du premier roi électif (Henri de Valois), elle agita et résolut la question de savoir *si la royauté est nécessaire à la Pologne.*

patriotique, et la remercia, au nom de la corporation des cordonniers, de l'honneur décerné à la mémoire de leur illustre camarade.

Le canon mit fin à toutes ces mésintelligences; Diebitch entra en Pologne, et les romantiques de la *Nouvelle-Pologne* allèrent combattre aux rangs des simples soldats (1).

VII.

Les forces de la Pologne, au moment de l'invasion des Russes, n'étaient que de quarante mille hommes, bien armés et bien disciplinés, à la vérité, mais qui n'avaient jamais vu le feu, tandis que l'armée de Diebitch était aguerrie et forte de deux cent mille hommes d'élite (2).

(1) Maurice Mochnacki reçut deux blessures à la bataille de Grochow en combattant comme simple soldat; ce n'est qu'alors qu'il accepta le grade d'officier, que lui avait conféré le généralissime Radziwill avant l'ouverture de la campagne. Quelques mois plus tard, à la bataille d'Ostrolenka, pour prix de nouvelles blessures, il reçut de Skrzynecki la croix d'or *virtuti militari*. Adam Gurowski combattit aussi comme simple soldat, et fut décoré de la croix d'argent.

(2) Voici quelles étaient les forces respectives des deux armées. L'infanterie polonaise était composée de huit régimens de ligne, quatre de chasseurs, un de grenadiers de l'ex-garde royale, et un des vétérans en activité; sa cavalerie, de quatre régimens de hulans (lanciers), quatre de chasseurs à cheval, un de l'ex-garde, et un de carabiniers. Les Polonais avaient quelques batteries à pied et à cheval, et cent quarante bouches à feu; le corps du quartier-maître-général, un autre d'ingénieurs, un bataillon de sapeurs et de pionniers, et une demi-compagnie de raquetiers à la congrève. A cet effectif de quarante mille hommes, on peut tout au plus ajouter vingt mille hommes pour les régimens de nouvelle levée et les faucheurs. Diebitch, de son côté, fit un rapport à Nicolas, où l'on voit que ses forces étaient composées des premier et sixième corps d'infanterie, d'une division de grenadiers, des troisième et cinquième corps de cavalerie de réserve, et d'une division de la garde; en tout, cent six bataillons d'infanterie, cent trente-cinq escadrons de cavalerie, un parc de trois cent quatre-vingt-seize bouches à feu, et onze régimens de cosaques. Ces forces pouvaient s'élever à cent cinquante mille hommes; mais le reste de l'armée était en marche.

Le 5 février, les Russes franchirent la frontière orientale de la Pologne, sur une ligne de plus de cent cinquante lieues, et sur cinq points différens : Schakhoffskoï à Kowno; Mandestern à Dombrowa, près de Grodno; Aurep à Brzesc; Geismar à Wlodawa; Kreutz enfin à Uscilug. Le 6 février, le corps de Pahlen Ier entra par deux points à la fois, par Tykocin et Siolki; celui de Rosen, suivi du quartier-général de l'armée, par Suraz et Piontki; celui de Witt, par Granne et par Ciechanowiec; l'armée de réserve enfin, par Suraz, sous les ordres du czarévitch.

Le 8 février, le général Suchorzewski commença les premières escarmouches près de Siedlce. Le 7 et le 8, Siedlce et Lublin furent occupés sans résistance; le 11, Rohland livra un combat aux Russes près de Liwiec, tandis que Zymirski obligeait l'ennemi à rassembler ses forces sur la chaussée de Brzesc à Varsovie. Dwernicki se couvrit de gloire à Seroczyn, et Zymirski à Kaluszyn. Skrzynecki, pour donner aux troupes le temps de se replier sur Praga, tint en échec à Dobré un corps quatre fois supérieur, et commandé par Diebitch en personne.

Ainsi, les Polonais abandonnèrent toutes leurs positions sur la Narew, et présentèrent le front à l'ennemi à Grochow. Tel était le plan de Chlopicki. Cependant Kreutz et Wurtemberg passaient la Vistule à Pulawy, et s'emparèrent de Radom; Dwernicki les culbuta à Stoczek et à Nowa-Wies, et se rendit maître d'une partie de leur artillerie; mais, trompé par de faux rapports, il cessa de les poursuivre, et s'approcha de la capitale.

L'entrée des Russes en Pologne suspendit les intrigues des doctrinaires. Le consul prussien Schmidt, qui les favorisait, quitta Varsovie pour retourner en Prusse. Chlopicki se rendit, en qualité de volontaire, au quartier-général de Radziwill.

Enfin, le 19, s'engagea, dans les plaines de Grochow, une bataille générale qui se prolongea jusqu'au lendemain soir. L'ennemi, débouchant d'une forêt voisine, couvrait toutes ses manœuvres. Un petit bois d'aunes séparait les Polonais des Russes, et de sa possession dépendait la victoire; il resta aux Polonais, et six régimens de Rosen furent presque entièrement détruits. Dans cette affaire, Chlopicki fut toujours au poste le plus périlleux.

Cette première victoire des Polonais était signalée. La capitale,

sous les murs de laquelle le sort de la patrie allait se décider, présentait un grand spectacle. La joie brillait sur tous les visages. Les collines qui dominent la Vistule et la plaine de Grochow, les toits des maisons et des églises, étaient couverts de spectateurs, qui, jugeant de l'issue de la bataille par l'éloignement du canon, poussaient des cris d'allégresse; d'autres, les femmes surtout, remplissaient les rues pour soigner les blessés rapportés du champ de bataille. Un instant suffit pour former des ambulances, car on n'y avait pas songé jusqu'alors. Riches et pauvres apportaient des vivres, des lits, du linge, et se dévouaient de leur personne au service des hôpitaux.

Un repos de quatre jours suivit les deux jours de combat. La garde nationale de Varsovie et une foule d'autres citoyens se rendirent au camp, et portèrent des vivres à l'armée, qui, depuis plusieurs jours, bivouaquait sur la neige. On embrassait les soldats, et des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux.

L'attitude de la diète et du gouvernement était grave et imposante. Un instant suffisait pour interrompre leurs travaux : la vengeance, les supplices étaient à leurs portes; mais, pleins de confiance dans la sainteté de la cause nationale, les représentans et les chefs du peuple délibéraient avec calme et sang-froid au bruit du canon.

Le 19, voyant des fenêtres la mêlée de Grochow, la diète décréta un fonds provisoire de dix millions en faveur des familles de ceux qui succombaient sous ses yeux, et se déclara en permanence, avec la faculté de transporter le siége de ses séances en quelque pays que ce fût.

Cependant quelques membres de la haute société des doctrinaires parlaient de soumettre la Pologne à l'Autriche, soit qu'ils désespérassent de la lutte avec la Russie, soit qu'un penchant naturel aux familles riches les attirât vers cette grande distributrice de titres et de majorats. Ce n'était au fond que l'éternel projet des doctrinaires, qui a tant de fois troublé la Pologne dans les XVIe et XVIIe siècles, et qu'on croyait tout-à-fait oublié. Lelewel était difficile à tromper; on lui dépêcha à cet effet un *comte autrichien* (1), qui lui fit un grand éloge d'Exner, consul d'Autriche à Varsovie; mais

(1) Wonsowicz, à ce qu'on dit.

Lelewel refusa constamment de le voir. — « Il s'agit maintenant, lui disait le comte, de conserver notre indépendance, même aux dépens d'une partie de nos libertés; d'ailleurs, nous serons toujours à temps de prendre pour roi le duc de Reichstadt ou l'archiduc Charles. »

Tout à coup se répandit la nouvelle de l'entrée des troupes autrichiennes en Pologne : le gouvernement national lui-même reçut des rapports de plusieurs bourgmestres des villes frontières de la Gallicie, et le commissaire (sous-préfet) de Sandomir lui annonçait officiellement cette nouvelle. Rien n'était plus faux, et l'on ignore encore l'auteur de ces fables. Mais Gustave Malachowski, *comte autrichien*, et ministre des affaires étrangères de Pologne, assurait positivement au gouvernement qu'on pouvait compter sur la bienveillance et les secours de la cour de Vienne; il déclara même plus tard que c'était une chose convenue. Pressé de fournir des preuves de ce qu'il avançait, il ne put produire qu'une lettre du prince Lobkowitz, gouverneur-général de la Gallicie; encore qu'y trouvait-on? Le simple désir de l'empereur François de voir les Polonais se soumettre à Nicolas. Et c'est dans cette lettre que l'honorable *comte* voyait des *traces* de l'amitié de l'Autriche! Il parla ensuite de négociations *secrètes* qu'il ne pouvait dévoiler au gouvernement national. Battu sur ce point, il demanda qu'on lui procurât les moyens de fournir des vivres et des fourrages aux troupes autrichiennes à leur entrée en Pologne. Cette ruse ne lui réussit pas davantage, quoiqu'il parlât en présence de Czartoryski, dont le père, ne pouvant obtenir la couronne de Pologne par la protection russe, s'était jeté dans les bras de l'Autriche, et était devenu feldmaréchal dans ses armées. Niemoïowski déclara que le joug de la Russie était préférable à celui de l'Autriche, et Lelewel dit qu'il n'ignorait pas les trames ourdies dans ce but depuis plusieurs années; mais, ajouta-t-il, de telles espérances sont vaines : l'antique haine des Polonais pour cette puissance n'est pas sans motifs, la politique du cabinet de Vienne est toujours la même. Quant aux troupes autrichiennes, le gouvernement décida que, n'étant point appelées, elles seraient traitées en ennemies (1).

(1) Malachowski, dégoûté lui-même de ces intrigues, a fini par renoncer à

A cette occasion, le bruit courut dans la chambre des nonces que Lelewel avait menacé de faire pendre quiconque proposerait l'alliance de l'Autriche. D'autres bruits non moins ridicules circulaient dans le public : on parlait d'un armistice, d'une négociation avec les Russes, et l'on assurait que le général Krukowiecki parlementait dans ce but avec le général Witt. Il est vrai que, sur l'ordre de Radziwill, le colonel Mycielski avait assisté à cet entretien ; mais on n'en croyait pas moins à des intrigues parmi les généraux, et l'inquiétude régnait dans l'armée, dans le public, dans la diète, et au sein même du gouvernement national.

Les Russes étaient encore, malgré leur défaite, trois fois plus nombreux que les Polonais, et attendaient d'un instant à l'autre l'arrivée d'un de leurs meilleurs corps d'armée, les grenadiers de Schakhoffskoï. Retranchés dans l'épaisseur d'une forêt, ils avaient de plus l'avantage de voir sans être vus. Toutes les positions de l'ennemi, et les approvisionnemens de son armée, ne souffraient aucune difficulté, tandis que les Polonais, campés entre Praga et Grochow, tirant tous leurs vivres de Varsovie, et séparés d'elle par la Vistule, dont la débâcle était attendue à chaque instant, étaient menacés non-seulement de voir détruire le pont de bateaux qui réunit les deux rives, mais encore d'être séparés de leurs réserves, qui se trouvaient sur la rive gauche. Il est vrai que l'artillerie polonaise, bien que trois fois moins nombreuse que l'artillerie russe, lui était cependant supérieure ; mais, d'un autre côté, les Russes n'avaient qu'à rompre une fois la muraille vivante qu'on leur opposait pour lancer dans la plaine leurs cent trente-cinq escadrons de cavalerie et les onze régimens de cosaques jusqu'alors inactifs.

Le plan de campagne des Polonais avait été tracé par Chlopicki, qui ne voulait pas abandonner la défensive ; Radziwill l'avait adopté, et le général Prondzynski lui-même, qui était d'un avis contraire, finit par se laisser persuader qu'il valait mieux le continuer. Mais d'autres généraux pensaient qu'il fallait cerner l'ennemi, et lui couper les vivres par des attaques de partisans. Cependant, comme dans ce cas il ne s'agissait de rien moins que de prendre l'offensive,

son titre de *comte*, et s'est déclaré un des plus chauds défenseurs du gouvernement national.

on s'en tint à l'avis de Chlopicki. « Je saurai bien forcer l'ennemi, disait celui-ci, à quitter sa position dans les bois : en combattant en rase campagne, sa défaite est certaine. » Mais l'humeur bizarre dont l'ex-dictateur avait donné tant de preuves pendant sa suprême magistrature, ne tarda pas à se manifester dans le camp, et ajouta encore aux divisions qui régnaient dans l'état-major. Demandait-on les ordres de Radziwill, Chlopicki donnait les siens; s'adressait-on à lui-même, il répondait avec colère que cela ne le regardait pas : « Adressez-vous, disait-il, au généralissime, je ne suis ici que comme volontaire; ne suis-je pas d'ailleurs un traître, un misérable! Je ne veux me mêler de rien. » Deux membres du gouvernement national, Czartoryski et Barzykowski, qui visitèrent le champ de bataille au plus fort de la mêlée, cherchèrent vainement, dans une entrevue qu'ils eurent avec Radziwill, à étouffer ces dissensions, qui paralysaient l'élan de l'armée.

Cependant le général Uminski, prisonnier d'état dans la forteresse prussienne de Glogow, parvint à tromper la vigilance de ses gardiens, et arriva le 21 février à Varsovie. Il courut aussitôt à l'armée, qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. La mésintelligence venait d'y éclater entre Radziwill et Krukowiecki à l'occasion de l'entrevue de celui-ci avec le général russe Witt. On parlait de nommer un autre généralissime; quelques-uns même projetaient le massacre de tout son état-major, composé en grande partie de créatures russes. Le gouvernement national, représenté par trois de ses membres, Czartoryski, Barzykowski et Lelewel, se rendit au quartier-général pour inviter le généralissime à destituer les officiers qui n'avaient pas la confiance de l'armée. Radziwill les accueillit avec déférence, mais se refusa positivement à leur demande. Le gouvernement la renouvela par écrit, mais Radziwill persista dans son refus. Enfin le canon mit encore une fois un terme à toutes ces divisions; et, le 25 janvier, eurent lieu à la fois et la glorieuse expédition du colonel Lagowski à Pulawy, à trente lieues de la capitale, et la bataille générale de Grochow.

Krukowiecki et Uminski s'avancèrent vers Bialolenka pour empêcher l'aile droite de l'ennemi, commandée par Schakhoffskoï, de passer la Vistule sur la glace. Ils remportèrent une victoire complète; mais, par les ordres de Chlopicki ou de Radziwill, on ne sait

lequel des deux, ils se replièrent sur Praga, et laissèrent Schakhoffskoï effectuer sa jonction avec le gros de l'armée de Diebitch. Cependant le carnage était affreux à l'aile droite des Polonais; leur seule position avantageuse était le bois d'aunes où s'était décidée la victoire du 20; occupé tantôt par eux, tantôt par les Russes, il resta enfin à ces derniers. Skrzynecki, voyant sa division plier, réussit à ranimer le courage de ses soldats; mais Zymirski étant tombé sous leurs yeux, emporté par un boulet de canon, le centre, sous les ordres de Szembek, fléchit. Quant à Chlopicki, il poussa la bravoure jusqu'à la témérité; après avoir eu deux chevaux tués sous lui, il venait d'être atteint d'une balle au pied, sans vouloir descendre de cheval, lorsqu'un éclat d'obus le renversa blessé aux deux jambes. Ce spectacle augmenta le désordre, et le centre, n'étant plus appuyé, se débanda. On a beaucoup vanté l'intrépidité intempestive de Chlopicki; mais, comme on le voit, elle était plutôt funeste qu'utile à sa patrie.

Diebitch, pour décider la victoire, fait alors avancer le célèbre régiment des cuirassiers surnommés *les immortels* : ils s'élancent sur l'infanterie, presque tous tombent sous les baïonnettes. L'armée russe s'arrête à son tour, les Polonais reprennent courage; mais il n'y avait point d'unité, point de direction dans leurs rangs. Le soir même et pendant toute la nuit, l'armée repassa le pont pour rentrer à Varsovie. En vain Szembek demanda au généralissime un détachement, jurant de reconquérir la position que venait de perdre l'armée; en vain, d'autres voulaient-ils tomber sur l'ennemi pendant la nuit, la retraite fut décidée dans la crainte d'une prochaine débâcle de la Vistule. On abandonna donc le champ de bataille, et même le faubourg de Praga, après avoir incendié toutes les maisons qui obstruaient la tête du pont. Tels furent les résultats d'une bataille où commandaient à la fois deux généraux, dont l'un était incapable, et l'autre attaqué d'aliénation mentale. Cependant la conduite de Radziwill est à l'abri de tout reproche; il a fait ce que le dictateur n'avait osé tenter; il a préféré risquer sa réputation plutôt que de trahir honteusement la confiance de l'armée et de la nation, en refusant de marcher à leur tête.

Une retraite si précipitée répandit l'effroi dans la capitale (1). On ferma les boutiques pour les préserver du pillage de l'ennemi, et les prisonniers russes, à qui la générosité polonaise avait permis le libre séjour de Varsovie, parcouraient les rues en poussant des cris de joie féroces. Ils étaient encouragés dans ces démonstrations par les partisans de la Russie, bien résolus, pour conserver leur vie et leurs places, à rejeter toute l'insurrection du 29 novembre sur la jeunesse, sur les clubs, sur Lelewel, sur Romain Soltyk, sur tous les hommes enfin les plus dévoués à la patrie. Et tout cela se passait à la lueur des flammes qui dévoraient la malheureuse Praga; pendant deux jours entiers, une fumée épaisse mêlée d'étincelles couvrit l'horizon. Les Russes n'étaient séparés de Varsovie que par la Vistule, et plusieurs maisons sur le quai eurent leurs vitres brisées par les balles ennemies.

Le 26, Radziwill, suivi d'un grand nombre de généraux et d'officiers de tous grades, se présenta à la séance du gouvernement national. On forma aussitôt un conseil de guerre, dans lequel on discuta la question de la défense de Varsovie. L'incertitude et la consternation étaient sur tous les visages. On n'avait eu que trois mois pour élever à la hâte, sur un terrain sablonneux, des fortifications que quelques coups de canon suffiraient pour détruire, d'autant plus que, dans cette saison rigoureuse, on n'avait pu se procurer du gazon pour les recouvrir. Du côté de Praga, il est vrai, la tête de pont arrêterait l'ennemi; mais s'il tentait de passer la Vistule sur d'autres points pour attaquer Varsovie par derrière, sa victoire était presque certaine. De cette triste situation on se reportait naturellement à la bataille de Grochow qui l'avait amenée; on convenait que l'ennemi aurait été battu, s'il avait eu affaire à un générale habile. Les officiers faisaient de vifs reproches à Radziwill, et celui-ci répondait avec aigreur. — « Ne vous offensez point, dit alors Skrzynecki; nous sommes ici dans un conseil de guerre, où chacun a le droit de faire entendre ce qu'il croit la vérité et utile à la patrie. » Encouragé par le silence de l'assemblée et celui de Radziwill lui-même, il lui reprocha le mauvais choix

(1) C'est le 25 janvier que la diète polonaise avait déclaré le trône vacant, et Diebitch avait promis à Nicolas de le rétablir le 25 février.

du chef de l'état-major, et proposa de nommer à ces fonctions Chzarnowski, il énuméra ensuite les fautes et les négligences qu'on avait commises : plusieurs batteries avaient manqué de munitions; des ordres contradictoires, tantôt de Radziwill, tantôt de Chlopicki, se croisaient sans cesse; la confusion était partout. Le discours de Skrzynecki fit une vive impression sur le conseil, et le général Uminski, prenant la parole, proposa le premier de nommer un autre généralissime, portant Skrzynecki lui-même à ce poste difficile. Krukowiecki n'était pas encore au conseil; mais aussitôt qu'il fut arrivé, il opina aussi pour le changement de généralissime : « Comme le plus ancien des généraux, dit-il, j'aurais pu accepter le commandement, s'il m'avait été confié au début de la campagne; mais aujourd'hui je ne puis m'en charger. » Radziwill, se voyant ainsi blâmé par tous les généraux, donna à l'instant sa démission. Uminski revint sur sa proposition, qui fut vivement appuyé par Lubinski, et Skrzynecki fut à l'unanimité proclamé général en chef de l'armée. La diète s'empressa de confirmer ce choix; mais on lui reprocha avec raison d'avoir confié au nouveau généralissime, colonel obscur avant le 29 novembre, le même pouvoir que la loi accordait à Radziwill, patriote éprouvé, et qui méritait la confiance de la nation par tous les actes de sa vie passée; faute qu'au reste elle reconnut elle-même plus tard en limitant l'autorité de Skrzynecki.

MICHEL PODCZASZYNSKI.

LES CONSULTATIONS

DU DOCTEUR NOIR.

PREMIÈRE CONSULTATION.

STELLO,

OU

LES DIABLES BLEUS (*BLUE DEVILS*).

CHAPITRE PREMIER.

Caractère du Malade.

Stello est né le plus heureusement du monde et protégé par l'étoile du ciel la plus favorable. Tout lui a réussi, dit-on, depuis son enfance. Les grands évènemens du globe sont toujours arrivés à leur terme de manière à seconder et à dénouer miraculeusement ses évènemens particuliers, quelque embrouillés et confus qu'ils se trouvassent. Aussi ne s'inquiète-t-il jamais lorsque le fil de ces

évènemens se mêle, se tord et se noue sous les doigts de la Destinée; il est sûr qu'elle prendra la peine de le disposer elle-même dans l'ordre le plus parfait, qu'elle-même y emploiera toute l'adresse de ses mains, à la lueur de l'étoile bienfaisante et infaillible. On dit que, dans les plus petites circonstances, cette étoile ne lui manqua jamais, et qu'elle ne dédaigne pas d'influer, pour lui, sur le caprice même des saisons. Le soleil et les nuages lui viennent quand il le faut. Il y a des gens comme cela.

Cependant il se trouve des jours dans l'année où il est saisi d'une sorte de souffrance chagrine, que la moindre peine de l'ame peut faire éclater, et dont il sent les approches quelques jours d'avance. C'est alors qu'il redouble de vie et d'activité pour conjurer l'orage, comme font tous les êtres vivans qui pressentent un danger. Tout le monde, alors, est bien vu de lui et bien accueilli; il n'en veut à qui que ce soit, de quoi que ce soit. Agir contre lui, le tyranniser, le persécuter, le calomnier, c'est lui rendre service; et, s'il apprend le mal qu'on lui a fait, il a encore sur la bouche un éternel sourire indulgent et miséricordieux. C'est qu'il est heureux comme les aveugles le sont lorsqu'on leur parle; c'est qu'aux approches de sa crise de tristesse et d'affection, la vie extérieure avec ses fatigues et ses chagrins, avec tous les coups qu'elle donne à l'ame et au corps, lui vaut mieux que la solitude, où il craint que la moindre peine de cœur ne lui donne un de ses funestes accès. La solitude est empoisonnée pour lui, comme l'air de la campagne de Rome. Il le sait, mais s'y abandonne cependant, tout certain qu'il est d'y trouver une sorte de désespoir sans transports, qui est l'absence de l'espérance. — Puisse la femme inconnue qui l'aime ne pas le laisser seul dans ces momens d'angoisses!

Stello était, hier matin, aussi changé en une heure qu'après vingt jours de maladie, les yeux fixes, les lèvres pâles, et la tête abattue sur la poitrine par les coups d'une tristesse impérissable.

Dans cet état, qui précède les douleurs nerveuses auxquelles ne croient jamais les hommes robustes et rubicons dont les rues sont pleines, il était couché tout habillé sur un canapé, lorsque, par un grand bonheur, la porte de sa chambre s'ouvrit, et il vit entrer le Docteur noir.

CHAPITRE II.

Symptômes.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria Stello en levant la tête, voici un vivant. Et c'est vous, vous qui êtes le médecin des ames, quand il y en a qui le sont tout au plus du corps, vous qui regardez au fond de tout, quand le reste des hommes ne voit que la forme et la surface! — Vous n'êtes point un être fantastique, cher docteur; vous êtes bien réel, un homme créé pour vivre d'ennuis et mourir d'ennuis un beau jour. Voilà, pardieu, ce que j'aime de vous, c'est que vous êtes aussi triste avec les autres que je le suis étant seul. — Si l'on vous appelle noir dans notre beau quartier de Paris, est-ce pour cela, ou pour l'habit et gilet noir que vous portez? — Je ne le sais pas, docteur, mais je vous veux dire ce que je souffre, afin que vous m'en parliez; car c'est toujours un grand plaisir pour un malade que de parler de soi et d'en faire parler les autres : la moitié de la guérison gît là-dedans.

Or, il le faut dire hautement, depuis ce matin j'ai le spleen, et un tel spleen que tout ce que je vois, depuis qu'on m'a laissé seul, m'est en dégoût profond. J'ai le soleil en haine et la pluie en horreur. Le soleil est si pompeux aux yeux fatigués d'un malade, qu'il semble un insolent parvenu; et la pluie, ah! de tous les fléaux qui tombent du ciel, c'est le pire à mon sens. Je crois que je vais aujourd'hui l'accuser de ce que j'éprouve. Quelle forme symbolique pourrais-je donner jamais à cette incroyable souffrance! — Ah! j'y entrevois quelque possibilité, grace à un savant. Honneur soit rendu au bon docteur Gall (pauvre crâne que j'ai connu)! Il a si bien numéroté toutes les formes de la tête humaine, que l'on peut se reconnaître sur cette carte comme sur celle des départemens, et que nous ne recevrons pas un coup sur le crâne sans savoir avec précision quelle faculté est menacée dans notre intelligence.

Eh bien! mon ami, sachez donc qu'à cette heure, où une affliction secrète a tourmenté cruellement mon ame, je sens autour de

mes cheveux tous les diables de la Migraine qui sont à l'ouvrage sur mon crâne pour le fendre; ils y font l'œuvre d'Annibal aux Alpes. Vous ne les pouvez voir, vous : plût aux docteurs que je fusse de même! Il y a un farfadet grand comme un moucheron, tout frêle et tout noir, qui tient une scie d'une longueur démesurée, et l'a enfoncée plus d'à moitié sur mon front; il suit une ligne oblique qui va de la protubérance de l'*idéalité*, n° 19, jusqu'à celle de la mélodie, au-dessus de l'œil gauche, n° 32; et là, dans l'angle du sourcil, près de la bosse de l'*ordre*, sont blotis cinq diablotins, entassés l'un sur l'autre comme de petites sangsues, et suspendus à l'extrémité de la scie pour qu'elle s'enfonce plus avant dans ma tête; deux d'entre eux sont chargés de verser dans la raie imperceptible qu'y fait leur lame dentelée une huile bouillante qui flambe comme du punch, et qui n'est pas merveilleusement douce à sentir. Je sens un autre petit démon enragé qui me ferait crier, si ce n'était la continuelle et insupportable habitude de politesse que vous me savez. Celui-ci a élu son domicile, en roi absolu, sur la bosse énorme de la *bienveillance*, tout au sommet du crâne; il s'est assis, sachant devoir travailler beaucoup; il a une vrille entre ses petits bras, et la fait tourner avec une agilité si surprenante, que vous me la verrez tout à l'heure sortir par le menton. Il y a deux gnomes d'une petitesse imperceptible à tous les yeux, même au microscope, que vous pourriez supposer tenu par un ciron; et ces deux-là sont mes plus acharnés et mes plus rudes ennemis : ils ont établi un coin de fer tout au beau milieu de la protubérance dite *du merveilleux*; l'un tient le coin en attitude perpendiculaire, et s'emploie à l'enfoncer de l'épaule, de la tête et des bras; l'autre, armé d'un marteau gigantesque, frappe dessus, comme sur une enclume, à tour de bras, à grands efforts de reins, à grand écartellement des deux jambes, se renversant pour éclater de rire à chaque coup qu'il donne sur le coin impitoyable; chacun de ces coups fait dans ma cervelle le bruit de cinq cent quatre-vingt-quatorze canons en batterie tirant à la fois sur cinq cent quatre-vingt-quatorze mille hommes qui les chargent au bruit des fusils, des tambours et des *tamtams*. A chaque coup, mes yeux se ferment, mes oreilles tremblent, et la plante de mes pieds frémit. — Hélas! hélas! mon Dieu, pourquoi avez-vous permis à ces petits monstres

de s'attaquer à cette bosse du merveilleux? C'était la plus grosse sur toute ma tête, et celle qui me fit faire quelques poèmes qui m'élevaient l'ame vers le ciel inconnu, comme aussi toutes mes plus chères et secrètes folies. S'ils la détruisent, que me restera-t-il en ce monde ténébreux? Cette protubérance toute divine me donna toujours d'ineffables consolations. Elle est comme un petit dôme sous lequel va se blotir mon ame pour se contempler et se connaître, s'il se peut; pour gémir et pour prier, pour s'éblouir intérieurement avec des tableaux purs comme ceux de Raphaël, au nom d'ange, colorés comme ceux de Rubens, au nom rougissant (miraculeuse rencontre!). C'était là que mon ame apaisée trouvait mille poétiques illusions dont je traçais de mon mieux le souvenir sur du papier; et voilà que cet asile est encore attaqué par ces infernales et invisibles puissances : redoutables enfans du chagrin, que vous ai-je fait? ô démons glacés et agiles, qui courez sur chacun de mes nerfs en le refroidissant, et glissez sur cette corde, comme d'habiles danseurs! — Ah! mon ami, si vous pouviez voir sur ma tête ces impitoyables farfadets, vous concevriez à peine qu'il me soit possible de supporter la vie. Tenez, les voilà tous à présent réunis, amoncelés, accumulés sur la bosse de l'espérance; qu'il y a long-temps qu'ils travaillent et labourent cette montagne, jetant au vent ce qu'ils en arrachent! Hélas! mon ami, ils en ont fait une vallée si creuse, que vous y logeriez la main tout entière.

En prononçant ces dernières paroles, Stello baissa la tête, et la mit dans ses deux mains. Il se tut, et soupira profondément.

Le docteur demeura aussi froid que peut l'être la statue du Czar, en hiver, à Saint-Péterbourg, et dit :

— Vous avez *les diables bleus*, maladie qui s'appelle en anglais *blue devils*.

CHAPITRE III.

Conséquences des Diables bleus.

Stello reprit d'une voix basse :

— Il s'agit ici de me donner de graves conseils, ô le plus froid

des docteurs! Je vous consulte comme j'aurais consulté ma tête hier au soir, quand je l'avais encore; mais puisqu'elle n'est plus à ma disposition, il ne me reste rien qui me garantisse des mouvemens violens de mon cœur; je le sens affligé, blessé, et tout prêt, par désespoir, à se dévouer pour une opinion politique et une sublime forme de gouvernement que je vous détaillerai...

— Dieu du ciel et de la terre! s'écria le Docteur noir en se levant tout à coup, voyez jusqu'à quel degré d'extravagance les *diables bleus* et le désespoir peuvent entraîner un poète!

Puis il se rassit, et remit sa canne entre ses jambes avec une fort grande gravité, et s'en servit pour suivre les lignes du parquet, comme s'il eût géométriquement mesuré ses carrés et ses losanges. Il n'y pensait pas le moins du monde; mais il attendait que Stello reprit la parole. Après cinq minutes d'attente, il s'aperçut que son malade était tombé dans une distraction complète, et il l'en tira en lui disant ceci :

— Je veux vous conter...

Stello sauta vivement sur son canapé.

— Votre voix m'a fait peur, dit-il; je me croyais seul...

— Je veux vous conter, poursuivit le docteur, trois petites anecdotes qui vous seront d'excellens remèdes contre la tentation bizarre qui vient de vous dévouer aux fantaisies d'un parti.

— Hélas! hélas! soupira Stello, que gagnerons-nous à comprimer ce beau mouvement de mon cœur? Ne peut-il pas me tirer de l'état lugubre où je suis?

— Il vous y enfoncera plus avant, dit le docteur.

— Il ne peut que m'en tirer, reprit Stello; car je crains fortement que le mépris ne m'étouffe un matin.

— Méprisez, mais n'étouffez pas, reprit l'impassible docteur; s'il est vrai que l'on guérisse par les semblables, comme les poisons par les poisons même, je vous guérirai en rendant plus complet le mal qui vous tient. Écoutez-moi.

— Un moment, s'écria Stello; faisons nos conditions sur la question que vous allez traiter et la forme que vous comptez prendre.

Je vous déclare d'abord que je suis las d'entendre parler de la guerre éternelle que se font la *Propriété* et la *Capacité*, l'une pa-

reille au dieu Terme et les jambes dans sa gaîne, ne pouvant bouger, regardant en pitié l'autre qui porte des ailes à la tête et aux pieds, et voltige autour d'elle au bout d'un fil, souffletant sans cesse sa froide et orgueilleuse ennemie. Quel philosophe me dira jamais laquelle des deux est la plus insolente? Pour moi, je jurerais que la plus bête est la première, et la plus sotte la seconde. — Voyez donc comme notre monde social a bonne grace à se balancer si mollement entre deux péchés mortels, *l'orgueil,* père de toutes les *aristocraties,* et *l'envie,* mère de toutes les *démocraties* possibles!

Ne m'en parlez donc pas, s'il vous plaît, et quant à la forme, ah! Seigneur, faites que je ne la sente pas, s'il vous est possible, car je suis bien las des airs qu'elle se donne. Pour l'amour de Dieu prenez donc une forme futile, et contez-moi, si vos contes sont votre remède universel, contez-moi quelque histoire bien douce, bien paisible, qui ne soit ni chaude ni froide, quelque chose de modeste, de tiède et d'attendrissant comme le Temple de Gnide, mon ami; quelque tableau couleur de rose et gris, avec des guirlandes de mauvais goût; des guirlandes surtout, oh! force guirlandes, je vous en supplie, et une grande quantité de nymphes, je vous en conjure, de nymphes aux bras arrondis, coupant les ailes à des amours sortis d'une petite cage! des cages! des cages! des arcs, des carquois, oh! de jolis petits carquois! Multipliez les lacs d'amours, les cœurs enflammés et les temples à colonnes de bois de senteur! — Oh! du musc, s'il se peut, n'épargnez pas le musc du bon temps! — O le bon temps! veuillez bien m'en donner, m'en verser dans le sablier pour un quart d'heure! pour dix minutes! pour cinq minutes, s'il ne se peut davantage! S'il fut jamais un bon temps, faites-m'en voir quelques grains, car je suis horriblement las, comme vous le savez, de tout ce que l'on me dit, et de tout ce que l'on m'écrit, et de tout ce que l'on me fait, et de tout ce que je dis, et de ce que j'écris et de ce que je fais, et surtout des énumérations Rabelaisiennes, comme j'en viens de faire une à l'instant même où je parle.

— Cela pourra s'arranger avec ce que j'ai à vous dire, répondit le docteur, en cherchant au plafond comme s'il eût suivi le vol d'une mouche.

— Hélas! dit Stello, je sais trop que vous prenez lestement votre parti sur l'ennui que vous donnez aux autres. — Et il se tourna le visage contre le mur.

Nonobstant cette parole et cette attitude, le docteur commença avec une honnête confiance en lui-même.

CHAPITRE IV.

Histoire d'une Puce enragée.

C'était à Trianon; Mlle de Coulanges était couchée, après dîner, sur un sopha de tapisseries, la tête du côté de la cheminée, et les pieds du côté de la fenêtre, et le roi Louis XV était couché sur un autre sopha précisément en face d'elle, les pieds du côté de la cheminée, et tournant le dos à la fenêtre: tous deux en grande toilette des pieds à la tête; lui en talons rouges et bas de soie; elle en souliers à talons et bas brodés en or; lui, en habit de velours bleu de ciel; elle, en panier sous une robe d'étoffe damassée rose; lui, poudré et frisé; elle, frisée et poudrée; lui, tenant un livre à la main, et dormant; elle, tenant un livre et bâillant.

(Ici Stello fut honteux d'être couché sur son canapé, et se tint assis.)

Le soleil entrait de toutes parts dans la chambre, car il n'était que trois heures de l'après-midi, et ses larges rayons étaient bleus, parce qu'ils traversaient de grands rideaux de soie de cette couleur. Il y avait quatre fenêtres très hautes et quatre rayons très longs; chacun de ces rayons formait comme une échelle de Jacob, dans laquelle tourbillonnaient des grains de poussière dorée, qui ressemblaient à des myriades d'esprits célestes, montant et descendant avec une rapidité incalculable, sans que le moindre courant d'air se fît sentir dans l'appartement le mieux tapissé et le mieux rembourré qui fût jamais. La plus haute pointe de l'échelle de chaque rayon bleu était appuyée sur les franges du rideau, et la large base tombait sur la cheminée. La cheminée était remplie d'un grand feu, ce grand feu était appuyé sur de gros chenets de cuivre

doré, représentant Pygmalion et Ganimède; Ganimède, Pygmalion, les gros chenets et le grand feu brillaient et étincelaient de flammes toutes rouges dans l'atmosphère céleste des beaux rayons bleus.

Mlle de Coulanges était la plus jolie, la plus faible, la plus tendre et la moins connue des amies intimes du roi. C'était un corps délicieux que Mlle de Coulanges. Je ne vous assurerai pas qu'elle ait jamais eu une ame, parce que je n'ai rien vu qui puisse m'autoriser à l'affirmer; et c'était justement pour cela que son maître l'aimait. — A quoi bon, je vous prie, une ame à Trianon? — Pour s'entendre parler de remords, de principes, d'éducation, de religion, d'honneur, de sacrifices, de regrets de familles, de craintes sur l'avenir, de haine du monde, de mépris de soi-même, etc., etc., etc.? Litanies des saintes du Parc-aux-Cerfs, que l'heureux prince savait d'avance, et auxquelles il aurait répondu par le verset suivant, tout couramment. Jamais on ne lui avait dit autre chose en commençant, et il en avait assez, sachant que la fin était toujours la même. Voyez quel fatigant dialogue : — Ah! sire, croyez-vous que Dieu me pardonne jamais? — Eh! ma belle, cela n'est pas douteux : il est si bon! — Et moi, comment pourrai-je me pardonner? — Nous verrons à arranger cela, mon enfant : vous êtes si bonne! — Quel résultat de l'éducation que je reçus à Saint-Cyr! — Toutes vos compagnes ont fait de beaux mariages, ma chère amie. — Ah! ma pauvre mère en mourra. — Elle veut être marquise, elle sera duchesse avec le tabouret. — Ah! sire, que vous êtes généreux! Mais le ciel! — Il n'a jamais fait si beau que ce matin depuis le 1er de juin.

Voilà qui eût été insupportable. Mais avec Mlle de Coulanges, rien de semblable, douceur parfaite... c'était la plus naïve et la plus innocente des pécheresses; elle avait un calme sans pareil, un imperturbable sang-froid dans son bonheur, qui lui semblait tout simplement le plus grand qui fût au monde. Elle ne pensait pas une fois dans la journée, ni à la veille, ni au lendemain; ne s'informait jamais des maîtresses qui l'avaient précédée, n'avait pas l'ombre de jalousie, ni de mélancolie; prenait le roi quand il venait, et, le reste du temps, se faisait poudrer, friser et épingler, en racine droite, en frimas et en repentir; se regardait, se pommadait, se faisait la grimace dans la glace, se tirait la langue, se sou-

riait, se pinçait les lèvres, piquait les doigts de sa femme de chambre, la brûlait avec le fer à papillottes, lui mettait du rouge sur le nez et des mouches sur l'œil, courait dans sa chambre, tournait sur elle-même jusqu'à ce que sa pirouette eût fait gonfler sa robe comme un ballon, et s'asseyait au milieu en riant à se rouler par terre. Quelquefois, les jours d'étude, elle s'exerçait à danser le menuet avec une robe à panier et à longue queue, sans tourner le dos au fauteuil du roi; mais c'était là la plus grave de ses méditations, et le calcul le plus profond de sa vie; et, par impatience, elle déchirait de ses mains la longue robe moirée qui lui avait donné tant de peine à traîner et à faire circuler dans l'appartement. Pour se consoler de ce travail, elle se faisait peindre au pastel, en robe de soie bleue ou rose, avec des pompons à tous les nœuds du corset, des ailes au dos, et un carquois sur l'épaule, un papillon noyé dans la poudre de ses cheveux : on nommait cela Psyché ou Diane chasseresse, et c'était fort de mode.

En ses momens de repos et de langueur, mademoiselle de Coulanges avait des yeux d'une douceur incomparable; ils étaient tous les deux aussi beaux l'un que l'autre, quoi qu'en ait dit M. l'abbé de Voisenon dans des mémoires inédits venus à ma connaissance; monsieur l'abbé n'a pas eu honte de soutenir que l'œil droit était un peu plus relevé que l'autre, et il a fait là-dessus deux madrigaux fort malicieux, vertement relevés, il est vrai, par monsieur le premier président. Mais il est temps dans ce siècle de justice et de bonne foi de montrer la vérité dans toute sa pureté, et de réparer le mal qu'une basse envie avait fait. Oui, Mlle de Coulanges avait deux yeux, et deux yeux parfaitement égaux en douceur; ils étaient fendus en amande, et bordés de paupières blondes très longues; ces paupières formaient une petite ombre sur ses joues, ses joues étaient roses sans rouge; ses lèvres étaient rouges sans corail; son cou était blanc et bleu, sans bleu et sans blanc; sa taille, faite en guêpe, était à tenir dans la main d'une fille de douze ans, et son corps d'acier n'était presque pas serré, puisqu'il y avait place pour la tige d'un gros bouquet qui s'y tenait tout droit. Ah! mon Dieu, que ses mains étaient blanches et potelées! Ah! ciel, que ses bras étaient arrondis jusqu'au coude! ces petits coudes étaient entourés de dentelles pendantes, et son épaule

fort serrée par une petite manche collante. Ah! que tout cela était donc joli! Et cependant le roi dormait.

Les deux jolis yeux étaient ouverts tous deux, puis se fermaient long-temps sur le livre (c'était les *Mariages samnites* de M. Marmontel, livre traduit dans toutes les langues, comme l'assure l'auteur). Les deux beaux yeux se fermaient donc fort long-temps de suite, et puis se rouvraient languissamment en se portant sur la douce lumière bleue de la chambre; les paupières étaient légèrement gonflées et plus légèrement teintes de rose, soit sommeil, ou fatigue d'avoir lu au moins trois pages de suite; car, de larmes, on sait que Mlle de Coulanges n'en versa qu'une dans sa vie, ce fut quand sa chatte *Zulmé* reçut un coup de pied de ce brutal M. Dorat de Cubières, vrai dragon, s'il en fut, qui ne mettait jamais de mouches sur ses joues, tant il était soldatesque, et frappait tous les meubles avec son épée d'acier, au lieu de porter une *excuse* à lame de baleine.

CHAPITRE V.

Interruption.

—Hélas! s'écria douloureusement Stello, d'où vous vient le langage que vous prenez, cher docteur? Vous partez quelquefois du dernier mot de chaque phrase pour grimper à un autre, comme un invalide monte un escalier avec deux jambes de bois.

—D'abord, cela vient de la fadeur du siècle de Louis XV, qui alongeait mes paroles malgré moi; ensuite, c'est que j'ai la manie de faire du style pour me mettre bien dans l'esprit de quelques-uns de vos amis.

—Ah! ne vous y fiez pas, dit Stello douloureusement; car il y en a un qui n'est pas précisément le plus sot de tous, qui a dit un soir : « Je ne suis pas toujours de mon opinion. » Parlez donc simplement, ô le plus triste des docteurs! et il pourra se faire que je m'ennuie un peu moins.

Et le docteur reprit en ces termes.

CHAPITRE VI.

Continuation de l'Histoire que fit le Docteur noir.

— Tout à coup la bouche de Mlle de Coulanges s'entr'ouvrit, et il sortit de sa poitrine adorable un cri perçant et flûté qui réveilla Louis XV le bien-aimé.

— O ma déité, qu'avez-vous? s'écria-t-il, en étendant vers elle ses deux mains et ses deux manchettes de dentelles.

Les deux jolis pieds de la plus parfaite des maîtresses tombèrent du sopha, et coururent au bout de la chambre avec une vitesse bien surprenante, lorsque l'on considère par quels talons ils étaient empêchés.

Le monarque se leva avec dignité, et mit la main sur la garde damasquinée de son épée; il la tira à demi, dans le premier mouvement, et chercha l'ennemi autour de lui. La jolie tête de Mlle de Coulanges se trouva renversée sur le jabot du prince, ses cheveux blonds s'y répandirent avec un nuage léger de poudre odoriférante.

— J'ai cru voir, dit sa douce voix...

— Ah! je sais, je sais, ma belle... dit le roi les larmes aux yeux, tout en souriant avec tendresse, et jouant avec les boucles de la tête languissante et parfumée; je sais ce que vous voulez dire. Vous êtes une petite folle.

— Non vraiment, dit-elle; votre médecin sait bien qu'il y en a qui enragent.

— On le fera venir, dit le roi; mais quand cela serait, voyons... l'enfant, ajouta-t-il en lui tapant sur la joue comme à une petite fille; quand cela serait, leur croyez-vous la bouche assez grande pour vous mordre?

— Oui, oui, je le crois, et j'en souffre à la mort, dirent les lèvres roses de Mlle de Coulanges; et ses deux beaux yeux se mirent en devoir de se lever au ciel et de laisser échapper deux larmes. Il en tomba une de chaque côté : celle de droite coula rapidement du

coin de l'œil d'où elle avait jailli, comme Vénus sortant de la mer d'azur; cette jolie larme descendit jusqu'au menton, et s'y arrêta d'elle-même, comme pour se faire voir au coin d'une petite fossette, où elle demeura comme une perle enchâssée dans un coquillage rose. La séduisante larme de gauche eut une marche tout opposée; elle se montra fort timidement, toute petite et un peu alongée; puis elle grossit à vue d'œil, et resta prise dans les cils blonds les plus doux, les plus longs et les plus soyeux qui se soient jamais vus. Le roi bien-aimé les dévora toutes les deux.

Cependant le sein de Mlle de Coulanges se gonflait de soupirs, et paraissait devoir se briser sous les efforts de sa voix, qui dit encore ceci :

— J'en ai pris une... j'en ai pris une avant-hier, et certainement elle était enragée : il fait si chaud cette année!

— Calmez-vous! calmez-vous! ma reine, je chasserai tous mes gens et tous mes ministres, plutôt que de souffrir que vous trouviez encore un de ces monstres dans des appartemens royaux.

Les joues bienheureuses de Mlle de Coulanges pâlirent tout à coup, son beau front se contracta horriblement, ses doigts potelés prirent quelque chose de brun gros comme la tête d'une épingle, et sa bouche vermeille, qui était bleue en ce moment, s'écria :

— Voyez si ce n'est pas une puce!

— O félicité parfaite! s'écria le prince d'un ton tant soit peu moqueur, c'est un grain de tabac! Fassent les dieux qu'il ne soit pas enragé!

Et les bras blancs de Mlle de Coulanges se jetèrent au cou du roi. Le roi, fatigué de cette scène violente, se recoucha sur le sopha. Elle s'étendit sur le sien comme une chatte familière, et dit :

— Ah! sire, je t'en prie, fais appeler le docteur, le premier médecin de votre majesté.

Et l'on me fit appeler.

CHAPITRE VII.

Un Credo.

— Où étiez-vous, dit Stello, tournant la tête péniblement, et il la laissa retomber avec pesanteur un instant après.

— Près du lit d'un poète mourant, répondit le Docteur noir avec une impassibilité effrayante. Mais avant de continuer, je dois vous adresser une seule question : Êtes-vous poète? Examinez-vous bien, et dites-moi si vous vous sentez intérieurement poète.

Stello poussa un profond soupir, et répondit, après un moment de recueillement, sur le ton monotone d'une prière du soir, demeurant le front appuyé sur un oreiller, comme s'il eût voulu y ensevelir sa tête entière.

— Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi, parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles, et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois, à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. Comme une lampe toujours allumée ne jette qu'une flamme très incertaine et vacillante lorsque l'huile qui l'anime cesse de se répandre dans ses veines avec abondance, et puis lance jusqu'au faîte du temple des éclairs, des splendeurs et des rayons, lorsqu'elle est pénétrée de la substance qui la nourrit; de même je sens s'éteindre les éclairs de l'inspiration et les clartés de la pensée, lorsque la force indéfinissable qui soutient ma vie, l'amour, cesse de me remplir de sa chaleureuse puissance; et lorsqu'il circule en

moi, toute mon ame en est illuminée, je crois comprendre tout à la fois l'éternité, l'espace, la création, les créatures et la destinée; c'est alors que l'illusion, phénix au plumage doré, vient se poser sur mes lèvres et chante.

Mais je crois que lorsque le don de fortifier les faibles commencera de tarir dans le poète, alors aussi tarira sa vie; car s'il n'est bon à tous, il n'est plus bon au monde.

Je crois au combat éternel de notre vie intérieure, qui féconde et appelle contre la vie extérieure, qui tarit et repousse, et j'invoque la pensée d'en haut, la plus propre à concentrer et rallumer les forces poétiques de ma vie, le dévouement et la pitié.

— Tout cela ne prouve qu'un bon instinct, dit le Docteur noir; cependant il n'est pas impossible que vous soyez poète, et je continuerai. — Et il continua.

CHAPITRE VIII.

Demi-Folie.

Oui, j'étais près d'un jeune homme fort singulier. L'archevêque de Paris, M. de Beaumont, m'avait fait prier de l'aller voir, parce qu'il était venu chez lui tout seul, en chemise et en redingote, lui demander gravement les sacremens. J'allai vite à l'archevêché, où je trouvai en effet un homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure grave et douce, assis, dans ce costume plus que léger, sur un grand fauteuil de velours, où le bon vieil archevêque l'avait fait placer. Monseigneur de Paris était en grand habit ecclésiastique, et en bas violets, parce que ce jour-là même il devait officier pour la Saint-Louis; mais il avait eu la bonté de laisser toutes ses affaires jusqu'au moment du service, pour ne pas quitter ce bizarre visiteur, qui l'intéressait vivement.

Lorque j'entrai dans la chambre à coucher de M. l'archevêque, il était assis près de ce pauvre jeune homme, et lui tenait la main dans ses deux vieilles mains ridées et tremblotantes. Il le regardait avec une espèce de crainte, et s'attristait de voir que le malade (car il l'était) refusait de rien prendre d'un bon petit déjeuner que deux

domestiques avaient servi devant lui. Du plus loin que M. de Beaumont m'aperçut, il me dit d'une voix émue :

— Eh! venez donc! Eh! arrivez donc, bon docteur! Voilà un pauvre enfant qui vient se jeter dans mes bras, *venite ad me!* Il vient comme un oiseau échappé de sa cage que le froid a pris sur les toits, et qui se jette dans la première fenêtre venue. Le pauvre petit! J'ai demandé pour lui des vêtemens. Il a de bon principes du moins, car il est venu me demander les sacremens. Mais il faut que j'entende sa confession auparavant : vous n'ignorez pas cela, docteur; et il ne veut pas parler. Il me met dans un bien grand embarras. Oh! dame! oui! il m'embarrasse beaucoup. Je ne connais pas l'état de son ame. Sa pauvre tête est bien affaiblie. Tout à l'heure il a beaucoup pleuré, le cher enfant! J'ai encore les mains toutes mouillées de ses larmes. Tenez, voyez.

En effet, les mains du bon vieillard étaient encore humides comme un parchemin jaune sur lequel l'eau ne peut pas sécher. Un vieux domestique, qui avait l'air d'un religieux, apporta une robe de séminariste, qu'il passa au malade en le faisant soulever par les gens de l'archevêque, et on nous laissa seuls. Le nouveau venu n'avait nullement résisté à cette toilette. Ses yeux, sans être fermés, étaient voilés, et comme recouverts à demi par ses sourcils blonds; ses paupières très rouges, la fixité de ses prunelles, me parurent de très mauvais symptômes. Je lui tâtai le pouls, et je ne pus m'empêcher de secouer la tête assez tristement.

A ce signe-là, M. de Beaumont me dit :

— Donnez-moi un verre d'eau. J'ai quatre-vingts ans, moi; cela me fait mal.

— Ce ne sera rien, monseigneur, lui dis-je; seulement il y a dans ce pouls quelque chose qui n'est ni la santé ni la fièvre de la maladie... C'est la folie, ajoutai-je tout bas.

Je dis au malade :

— Comment vous nommez-vous?

Rien... Ses yeux demeurèrent fixes et mornes...

— Ne le tourmentez pas, docteur, dit M. de Beaumont; il m'a déjà dit trois fois qu'il s'appelait Nicolas-Joseph-Laurent.

— Mais ce ne sont que des noms de baptême, dis-je.

— N'importe, n'importe, reprit le bon archevêque avec un peu

d'impatience, cela suffit à la religion : ce sont les noms de l'ame que les noms du baptême. C'est par ces noms-là que les saints nous connaissent. Cet enfant est bien bon chrétien.

Je l'ai souvent remarqué; entre la pensée et l'œil, il y a un rapport si direct et si immédiat, que l'un agit sur l'autre avec une égale puissance. S'il est vrai qu'une idée arrête le regard, le regard, en se détournant, détourne aussi l'idée. J'en ai fait l'épreuve auprès des fous.

Je passai les mains sur les yeux fixes de ce jeune homme, et je les lui fermai. Aussitôt la raison lui vint, et il prit la parole.

— Ah! monseigneur! dit-il, donnez-moi les sacremens. Ah! bien vite, monseigneur, avant que mes yeux ne se soient rouverts à la lumière; car les sacremens seuls peuvent me délivrer de mon ennemi, et l'ennemi qui me possède, c'est une idée que j'ai, et cette idée me reviendra tout à l'heure.

— Mon système est bon, dis-je en souriant.

Il continua.

— Ah! monseigneur! Dieu est certainement dans l'hostie.... Je ne croyais pas qu'une idée pût devenir dans la tête comme un fer rouge... Dieu est certainement dans l'hostie, et si vous me la donnez, monseigneur, l'hostie chassera l'idée, et Dieu chassera les philosophes...

— Vous voyez qu'il pense très bien, me dit tout bas le bon archevêque. Laissons-le dire, pour voir.

Le pauvre garçon continua.

— Si quelque chose peut chasser le raisonnement, c'est la foi, la foi du charbonnier; si quelque chose peut donner la foi, c'est l'hostie. Oh! donnez-moi l'hostie, si l'hostie a donné la foi à Pascal. Je serai guéri si vous me la donnez; monseigneur, tandis que j'ai les yeux fermés, hâtez-vous, donnez-moi l'hostie.

— Savez-vous votre *Confiteor*, dit l'archevêque?

Il n'entendit pas, et poursuivit.

— Oh! qui m'expliquera la SOUMISSION DE LA RAISON, ajouta-t-il avec une voix de tonnerre lorsqu'il prononça les derniers mots.... Saint Augustin a dit : « La raison ne se soumettrait jamais, si elle ne jugeait qu'elle doit se soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle le doit. » Et moi, Nicolas-Joseph-

Laurent, né à Fontenoi-le-Château, de parens pauvres... j'ajoute que si elle se soumet à son propre jugement, c'est à elle-même qu'elle se soumet, et que, si elle ne se soumet qu'à elle-même, elle ne se soumet donc pas, et continue d'être reine... Cercle vicieux! sophisme de saint! raisons d'école à rendre le diable fou!... Ah! d'Alembert! joli pédant, que tu me tourmentes!

Il ajouta ceci en se grattant l'épaule. Je crois que cela vint de ce que j'avais laissé un de ses yeux libre. Je le refermai de la main gauche.

— Hélas! dit-il, monseigneur! faites que je m'écrie, comme Pascal :

Joye

Certitude, joye, certitude, sentiment, vue.
Joye, joye, joye et pleurs de joye.
Dieu de Jésus-Christ... oubli de tout, hormis Dieu.

Il avait vu le Dieu de Jésus-Christ ce jour-là, depuis dix heures et demie du soir jusques à minuit et demi, le lundi 25 novembre 1654; et en conséquence, il était tranquille et sûr de son affaire. Il était bien heureux celui-là... Aïe! aïe! aïe! Voici La Harpe qui me tire les pieds... Que me veux-tu? On a jeté La Harpe dans le trou du souffleur avec les Barmécides. Tu es mort.

En ce moment, j'ôtai ma main, et il ouvrit les yeux.

— Un rat! cria-t-il... un lapin!... Je jure sur l'Évangile que c'est un lapin... C'est Voltaire!... C'est Vol-à-terre!... Oh! le joli jeu de mots! N'est-ce pas! hein!... mon petit vieux seigneur.... il est gentil mon jeu de mots?... Il n'y a pas un libraire qui veuille me le payer un sou... Je n'ai pas dîné hier, ni la veille.... mais je m'en moque, parce que je n'ai jamais faim... Mon père est à sa charrue, et je ne voudrais pas lui prendre la main, parce qu'elle est enflée et dure comme du bois. D'ailleurs, il ne sait pas parler français, ce gros paysan en blouse! Cela fait rougir quand il passe quelqu'un. Où voulez-vous que j'aille lui faire boire son vin? Entrerai-je au cabaret, moi, s'il vous plaît? Et que dira M. de Buffon, avec ses manchettes et son jabot?... Un chat.. C'est un chat que vous avez sur votre soulier, l'abbé...

M. de Beaumont n'avait pu s'empêcher, malgré son extrême

bonté, de sourire quelquefois, les larmes aux yeux. Ici il recula en faisant rouler son fauteuil en arrière, et fut un peu effrayé.

Je pris la tête du jeune homme, je la secouai doucement dans mes mains, comme on roule le sac du jeu de loto, et je laissai mes doigts sur ses paupières baissées. Les numéros sortans furent tous changés. Il soupira profondément, et dit, d'un ton aussi calme qu'il s'était montré emporté jusque-là :

—Trois fois malheur à l'insensé qui veut dire ce qu'il pense avant d'avoir assuré le pain de toute sa vie!... Hypocrisie! tu es la raison même! tu fais que l'on ne blesse personne, et le pauvre a besoin de tout le monde... Dissimulation sainte! tu es la suprême loi sociale de celui qui est né sans héritage... Tout homme qui possède un champ ou un sac est son maître, son seigneur et son protecteur. Pourquoi le sentiment du bien et du juste s'est-il établi dans mon cœur?... Mon cœur s'est gonflé sans mesure; des torrens de haine en ont coulé, et se sont fait jour comme une lave. Les méchans ont eu peur, ils ont crié; ils se sont tous levés contre moi. Comment voulez-vous que je résiste à tous? moi seul, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai rien au monde qu'une pauvre plume, et qui manque d'encre quelquefois?

Le bon archevêque n'y tint pas. Il y avait un quart d'heure qu'il tremblait et étendait les bras vers celui qu'il nommait déjà son enfant; il se leva pesamment de son fauteuil, et vint pour l'embrasser. Moi qui tenais mes doigts sur ses yeux avec une constance inébranlable, je fus pourtant forcé de les ôter, parce que je sentais quelque chose qui les repoussait, comme si les paupières se fussent gonflées. A l'instant où je cessai de les presser, des pleurs abondans se firent jour entre mes doigts, et inondèrent ses joues pâles. Des sanglots faisaient bondir son cœur, les veines du cou étaient grosses et bleues, et il sortait de sa poitrine de petites plaintes comme celles d'un enfant dans les bras de sa mère.

—Peste! monseigneur, laisssez-le, dis-je à M. de Beaumont : cela va mal. Le voilà qui rougit bien vite; et puis il est tout blanc, et le pouls s'en va... Il est évanoui... Bien! le voilà sans connaissance... Bonsoir...

Le bon prélat se désolait, et me gênait beaucoup en voulant toujours m'aider. J'employai tous mes petits moyens pour faire

revenir le malade, et cela commençait à réussir, lorsqu'on vint me dire qu'une chaise de poste de Versailles m'attendait de la part du roi. Je dis ce qui restait à faire, et je sortis.

— Parbleu! dis-je, je parlerai de ce jeune homme-là.

— Vous nous rendrez bien heureux, mon cher docteur; car notre caisse d'aumône est toute vide. Partez vite, dit M. de Beaumont; je garde ici mon pauvre enfant trouvé.

Et je vis qu'il lui donnait sa bénédiction en tremblotant et en pleurant.

Je me jetai dans la chaise de poste.

CHAPITRE IX.

Suite de l'Histoire de la Puce enragée.

Lorsque je partis pour Versailles, la nuit était close. J'allais ce qu'on appelle le train du roi, c'est-à-dire le postillon au galop et le cheval de brancard au grand trot. En deux heures je fus à Trianon. Les avenues étaient éclairées, et une foule de voitures s'y croisaient. Je crus que je trouverais toute la cour dans les petits appartemens; mais c'étaient des gens qui étaient allés s'y casser le nez, et s'en revenaient à Paris. Il n'y avait foule qu'en plein air, et je ne trouvai dans la chambre du roi que Mlle de Coulanges.

— Eh! le voilà donc enfin, dit-elle, en me donnant sa main à baiser. Le roi, qui était le meilleur homme du monde, se promenait dans la chambre, en prenant le café dans une petite tasse de porcelaine bleue.

Il se mit à rire de bon cœur en me voyant.

— Jésus-Dieu! docteur, me dit-il, nous n'avons plus besoin de vous. L'alarme a été chaude, mais le danger est passé. Madame, que voici, en a été quitte pour la peur. — Vous savez notre petite manie, ajouta-t-il, en s'appuyant sur mon épaule, et me parlant à l'oreille tout haut : nous avons peur de la rage, nous la voyons partout! Ah! parbleu! il ferait bon voir un chien dans la maison! je ne sais s'il me sera permis de chasser dorénavant.

—Enfin, dis-je, en m'approchant du feu qu'il y avait malgré l'été (bonne coutume à la campagne, soit dit entre parenthèses); enfin, dis-je, à quoi puis-je être bon au roi?

—Madame prétend, dit-il en se balançant d'un talon rouge sur l'autre, qu'il y a des animaux, ma foi, pas plus gros que ça, et il donnait une chiquenaude à un grain de tabac attaché aux dentelles de ses manchettes, qu'il y a des animaux qui... Allons, madame, dites-le vous-même.

Mlle de Coulanges s'était blottie comme une chatte sur son sopha, et cachait son front sous l'un de ces petits rabats de soie que l'on posait alors sur le dossier des meubles pour le préserver de la poudre des cheveux. Elle regardait à la dérobée comme un enfant qui a volé une dragée, et qui est bien aise qu'on le sache. Elle était jolie comme tous les amours de Boucher et toutes les têtes de Greuze.

—Ah! sire, dit-elle tout doucement, vous parlez si bien!...

—Mais, madame, en vérité, je ne puis pas dire vos idées en médecine.....

—Ah! sire, vous parlez si bien de tout.....

—Mais, docteur, aidez-la donc à se confesser, vous voyez bien qu'elle ne s'en tirera jamais.

A dire vrai, j'étais assez embarrassé moi-même, car je ne savais pas ce qu'il voulait dire, et je ne l'ai appris que depuis, en 90.

—Eh bien! mais! comment donc! dis-je, en m'approchant de la petite bien-aimée; eh bien! mais! qu'est-ce que c'est donc que ça, madame? Eh bien, donc! qu'est-ce qui nous est arrivé, mademoiselle?.... Nous avons des petites peurs! des petites fantaisies, madame?... Fantaisies de femme! — Eh! eh! de jeune femme, sire!... Nous connaissons ça!... — Eh! bien, donc! qu'est-ce que c'est donc ça?... Comment donc ça se nomme-t-il ces animaux?.... Allons, madame!... Eh! bien, donc? est-ce que nous voulons nous trouver mal?....

Enfin, tout ce qu'on dit d'agréable et d'aimable aux jeunes femmes.

Tout d'un coup Mlle de Coulanges regarda le roi et moi, je regardais le roi et elle, le roi regarda sa maîtresse et moi, et nous

partîmes ensemble du plus long éclat de rire que j'aie entendu de mes jours. Mais c'est qu'elle étouffait véritablement, et me montrait du doigt; et pour le roi il en renversa le café sur sa veste d'or.

Quand il eut bien ri : — Çà, me dit-il, en me prenant le bras et me faisant asseoir de force sur son sopha; parlons un peu raison, et laissons cette petite folle se moquer de nous tout à son aise. Nous sommes aussi enfans qu'elle. Dites-moi, docteur, comment on vit à Paris depuis huit jours.

Comme il était en bonne humeur, je lui dis :

— Mais, je dirais plutôt au roi comme on y meurt. Assez mal à son aise, en vérité, pour peu qu'on soit poète.

— Poète! dit le roi, et je remarquai qu'il renversait la tête en arrière en fronçant le sourcil, et croisait les jambes avec humeur.

— Poète! dit Mlle de Coulanges, et je remarquai que sa lèvre inférieure faisait la cerise fendue comme les lèvres de tous les portraits féminins du temps de Louis XIV.

Bien, me dis-je, j'en étais sûr. Il ne faut que ce nom dans le monde pour être ridicule ou odieux.

— Mais, qui diantre veut-il donc dire à présent? reprit le roi, est-ce que La Harpe est mort? est-ce qu'il est malade?....

— Ce n'est pas lui, sire, au contraire, dis-je, c'est un autre petit poète, tout petit, qui est fort mal, et je ne sais trop si je le sauverai, parce que toutes les fois qu'il est guéri, un accès d'indignation le fait retomber dans un mauvais état.

Je me tus, et ni l'un ni l'autre ne me dit :

— Qu'a-t-il?

Je repris avec le sang-froid que vous savez :

— L'indignation produit des débordemens affreux dans le sang et dans la bile, qui vous inondent un honnête homme intérieurement, de manière à faire frémir.

Profond silence; ni l'un ni l'autre ne frémit.

— Et si le roi, poursuivis-je, s'intéresse avec tant de bonté aux moindres écrivains, que serait-ce s'il connaissait celui que je viens de quitter?

Long silence, et personne ne me dit : Comment se nomme-t-il? Ce fut assez malheureux, car je savais son nom de lugubre mé-

moire, son triste nom, synonyme d'amertume satirique et de désespoir.... Ne me le demandez pas encore... Écoutez.

Je poursuivis d'un air insouciant pour éviter le ton solliciteur :

— Si ce n'était pas abuser des bontés du roi, en vérité je me hasarderais jusqu'à lui demander quelque secours.... quelque léger secours pour.....

— Accablé! accablé! nous sommes accablé, monsieur, me dit Louis XV, de demandes de ce genre pour des faquins qui emploient à nous attaquer l'aumône que nous leur faisons.

Puis se rapprochant de moi :

— Ah, ça! me dit-il, je suis vraiment surpris qu'avec votre usage du monde, vous ne sachiez pas encore que, lorsqu'on se tait, c'est qu'on ne veut pas répondre... Vous m'avez forcé dans mes derniers retranchemens; eh bien! je veux bien vous parler de vos poètes, et vous dire que je ne vois pas la nécessité de me ruiner à soutenir ces petites bonnes gens-là qui font le lendemain les jolis cœurs à nos dépens. Sitôt qu'ils ont quelques sous, ils se mettent à l'ouvrage pour nous régenter, et font leur possible pour se faire fourrer à la Bastille. Cela donne des airs de Richelieu, n'est-ce pas?... C'est là ce qu'aiment les beaux esprits que je trouve bien sots. Tudieu! je suis las de servir de plastron à ces petites gens. Ils feront bien assez de mal sans que je les y aide.... Je ne suis plus bien jeune, et je me suis tiré d'affaire; je ne sais trop si mon successeur s'en tirera; au surplus, cela le regarde.... Savez-vous, docteur, qu'avec mon air insouciant je suis tout au moins un homme de sens, et je vois bien où l'on nous mène!

Ici le roi se leva et marcha assez vite dans la chambre, secouant son jabot. Vous pensez que je n'étais guère à mon aise, et que je me levai aussi.

— C'est peut-être mon cher frère le roi de Prusse qui s'en est bien trouvé de son bon accueil à vos poètes? Il a cru me jouer un tour en accueillant Voltaire comme il l'a fait; il m'a fait grand plaisir en m'en débarrassant, et il y a gagné des impertinences qui l'ont forcé de faire bâtonner ce petit monsieur-là. — Vraiment, parce qu'ils babillent des *à peu près* philosophiques et des *à peu près* politiques en figures de rhétorique, ils croient pouvoir, en sortant des bancs, monter en chaire et nous prêcher.

Il s'arrêta ici et continua plus gaiement.

— Il n'y a rien de pis qu'un sermon, docteur; et je m'en laisse faire le moins possible ailleurs qu'à ma chapelle. Que voulez-vous que je fasse pour votre protégé, voyons? que je le pensionne?... Qu'arrivera-t-il?... Demain il m'appellera *Mars*, à cause de Fontenoi, et nommera *Minerve* cette bonne petite mamselle de Coulanges, qui n'y a aucune prétention.

(Je crus qu'elle se fâcherait. Elle ne sourcilla pas. Elle jouait avec son éventail.)

— Dans deux jours, il voudra faire l'homme d'état, et raisonnera sur le gouvernement anglais pour avoir un grand emploi; il ne l'aura pas et on fera bien. Dans quatre jours, il tournera en ridicule mon père, mon grand-père, et tous mes aïeux jusqu'à saint Louis inclusivement. Il appellera Socrate le roi de Prusse avec tous ses pages, et me nommera *Sardanapale;* à cause de ces dames qui viennent me voir à Trianon. On lui enverra une lettre de cachet, il sera ravi : le voilà martyr de sa philosophie...

— Ah! sire, m'écriai-je, celui-là l'est des philosophes....

— C'est la même chose, interrompit le roi; Jean-Jacques n'en fut pas plus mon ami pour être leur ennemi. *Se faire un nom à tout prix*, voilà leur affaire. Tous ces gens-là sont pétris de la même pâte : chacun, pour se faire gros, veut ronger avec ses petites dents un morceau de gâteau de la monarchie; et comme je le leur abandonne, ils en ont bon marché. Ce sont nos ennemis naturels que vos beaux esprits; il n'y a de bon parmi eux que les musiciens et les danseurs : ceux-là n'offensent personne sur leurs théâtres, et ne chantent ni ne dansent la politique. Aussi je les aime, mais qu'on ne me parle pas des autres.

Comme je voulais insister, et que j'entr'ouvrais la bouche pour répondre, il me prit doucement le bras, moitié riant et moitié sérieusement, et se mit à marcher avec moi en se dandinant à sa manière, du côté de la porte de l'appartement. Il fallut bien le suivre.

— Vous aimez donc les vers, docteur; — je vais vous les dire aussi bien que ceux qui les font, tenez :

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,

Que, pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'état d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font le destin des couronnes,
Qu'au moindre petit bruit de leur productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions.
Que sur eux l'univers a la vue attachée;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'on dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin,
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres:
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres;
Riches, pour tout mérite, en babil importun;
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier partout l'esprit et la science.

— Vous voyez *qu'après tout, la cour n'est pas si bête*, ajouta-t-il quand nous fûmes arrivés au bout de la chambre; vous voyez qu'ils sont plus sots que nous, vos chers poètes, car ils nous donnent des verges pour les fouetter...

Là-dessus le roi m'ouvrit: je passai en saluant. Il quitta mon bras, il rentra et s'enferma... J'entendis un grand éclat de rire de Mlle de Coulanges.

Je n'ai jamais bien su si cela pouvait s'appeler: *être mis à la porte.*

CHAPITRE X.

Amélioration.

Stello cessa d'appuyer sa tête sur le coussin de son canapé. Il se leva et étendit les bras vers le ciel, rougit subitement, et s'écria avec indignation:

— Eh ! qui vous donnait le droit d'aller ainsi mendier pour lui? Vous en avait-il prié? N'avait-il pas souffert en silence jusqu'au moment où la Folie secoua ses grelots dans sa pauvre tête? S'il avait soutenu pendant toute sa jeunesse l'âpre dignité de son caractère; s'il avait, pendant une vingtaine d'années, singé l'aisance et la fortune par orgueil, et pour ne rien demander, vous lui aurez fait perdre en une heure toute la fierté de sa vie. C'est une mauvaise action, docteur; et je ne voudrais pas l'avoir faite pour tous les jours qui me restent encore au fond de mon sablier. Je la mets au rang des plus mauvaises (et il y en a grand nombre) que n'atteignent pas les lois, comme celle de tromper les dernières volontés d'un mourant illustre, et de vendre ou de brûler ses mémoires, quand son dernier regard les a caressés comme une partie de lui-même qui allait rester sur la terre après lui, quand son dernier souffle les a bénis et consacrés. — Vous avez trahi ce jeune homme lorsque vous avez quêté pour lui l'aumône d'un roi insouciant. — Pauvre enfant, lorsqu'il avait des lueurs de raison, lorsque ses yeux étaient fermés (selon votre expérience), il pouvait, se sentant mourir, se féliciter de la pudeur de sa pauvreté, s'enorgueillir de ce qu'il ne laissait à aucun homme le droit de dire : *Il s'est abaissé;* et pendant ce temps-là vous alliez prostituer ainsi la dignité de son ame! — Voilà, en vérité, une mauvaise action!

Le Docteur noir sourit avec une parfaite tranquillité.

— Asseyez-vous, dit-il, je vous trouve déjà mieux; vous sortez un peu de la contemplation de votre maladie. Lâche habitude de bien des hommes, habitude qui double la puissance du mal. — Eh ! pourquoi ne voulez-vous pas que j'aie été attaqué une fois moi-même d'une maladie bien répandue : *la manie de protéger?* Mais revenons à ma sortie de Trianon.

J'en fus tellement déconcerté, que je ne remis plus les pieds chez l'archevêque, et m'efforçai de ne plus penser au malade que j'avais trouvé dans son palais — Je parvins en quelques minutes à chasser cette idée par la grande habitude que j'ai de dompter ma sensibilité.

— Mince victoire, dit Stello en grondant.

— Je me croyais débarrassé de ce fou lorsqu'un beau soir on me

fit appeler pour monter dans un grenier, où me conduisit une vieille portière sourde...

— Que voulez-vous que je lui fasse? dis-je en entrant; c'est un homme mort.

Elle ne me répondit pas; elle me laissa avec le même homme, que je reconnus difficilement.

CHAPITRE XI.

Un Grabat.

Il était couché, le pauvre malade, sur un lit de sangle placé au milieu d'une chambre vide. Cette chambre était aussi toute noire, et il n'y avait pour l'éclairer qu'une chandelle placée dans un encrier, en guise de flambeau, et élevée sur une grande cheminée de pierre. Il était assis dans son lit de mort sur son matelas mince et enfoncé, les jambes chargées d'une couverture de laine en lambeaux, la tête nue, les cheveux en désordre, le corps droit, la poitrine découverte et creusée par les convulsions douloureuses de l'agonie. Moi, je vins m'asseoir sur le lit de sangle, parce qu'il n'y avait pas de chaise; j'appuyai mes pieds sur une petite malle de cuir noir, sur laquelle je posai un verre et deux fioles d'une potion, inutile pour le sauver, mais bonne à le faire moins souffrir. Sa figure était très noble et très belle; il me regardait fixement, et il avait au-dessus des joues, entre le nez et les yeux, cette contraction nerveuse que nulle convulsion ne peut imiter, que nulle maladie ne donne, qui dit au médecin : Va-t'en, et qui est comme l'étendard que la mort plante sur sa conquête. — Il serrait dans l'une de ses mains sa plume, sa dernière, sa pauvre plume, bien tachée d'encre, bien pelée, et toute hérissée; dans l'autre main, une croûte bien dure de son dernier morceau de pain. Ses deux jambes se choquaient, et tremblaient de manière à faire craquer le lit mal assuré. J'écoutais avec attention le souffle embarrassé de la respiration du malade, et j'entendis le râle avec son enrouement

caverneux; je reconnus la Mort à ce bruit, comme un marin expérimenté reconnaît la tempête au petit sifflement du vent qui la précède.

— Tu viendras donc toujours la même avec tous? dis-je à la Mort, assez bas pour que mes lèvres ne fissent aux oreilles du mourant qu'un bourdonnement incertain. Je te reconnais partout à ta voix creuse que tu prêtes au jeune et au vieux. Ah! comme je te connais, toi et tes terreurs qui n'en sont plus pour moi; je sens la poussière que tes ailes secouent dans l'air en approchant; j'en respire l'odeur fade; et j'en vois voler la cendre pâle, imperceptible aux yeux des autres hommes — Te voilà bien! l'Inévitable, c'est bien toi; tu viens sauver cet homme de la douleur: prends-le dans tes bras comme un enfant, et emporte-le, sauve-le, je te le donne; sauve-le de la dévorante douleur qui nous accompagne sans cesse sur la terre, jusqu'à ce que nous nous reposions en toi, bienfaisante amie!

C'était elle, je ne me trompais pas; car le malade cessa de souffrir, et jouit tout à coup de ce divin moment de repos qui précède l'éternelle immobilité du corps: ses yeux s'agrandirent et s'étonnèrent, sa bouche se desserra et sourit; il y passa sa langue deux fois, comme pour goûter encore dans quelque coupe invisible une dernière goutte du baume de la vie, et dit de cette voix rauque des mourans qui vient des entrailles, et semble venir des pieds:

Au banquet de la vie, infortuné convive.....

— C'était Gilbert, s'écria Stello en frappant des mains.

— Ce n'était plus Gilbert, poursuivit le docteur noir en souriant d'un seul côté de la bouche; car il ne put en dire davantage: son menton tomba sur sa poitrine, et ses deux mains broyèrent à la fois la croûte de pain et la plume du poète. Le bras droit me resta long-temps dans la main, et j'y cherchai le pouls inutilement; je pris la plume et la posai sur sa bouche: un léger souffle l'agita encore, comme si l'ame l'eût baisée en passant; ensuite rien ne bougea dans le duvet hérissé de la plume. Je présentai sous sa bouche le verre de ma tabatière, qui ne fut pas terni par la moin-

dre vapeur; alors je fermai les yeux du mort et je pris mon chapeau.

CHAPITRE XII.

Une distraction.

Voilà une horrible fin, dit Stello, relevant son front de l'oreiller qui le soutenait, et regardant le docteur avec des yeux troublés... Où donc étaient ses parens?

— Ils labouraient leur champ, et j'en fus charmé... Près du lit de mes mourans les parens m'ont toujours importuné.

— Eh! pourquoi cela, dit Stello?...

— Quand une maladie devient un peu longue, les parens jouent le plus médiocre rôle qui se puisse voir. Pendant les huit premiers jours, sentant la mort qui vient, ils pleurent et se tordent les bras; les huit jours suivans, ils s'habituent à la mort de l'homme, calculent ses suites, et spéculent sur elle; les huit jours qui suivent, ils se disent à l'oreille: *Les veilles nous tuent, on prolonge ses souffrances, il serait plus heureux pour tout le monde que cela finît.* Et s'il reste encore quelques jours après, on me regarde de travers. Ma foi, j'aime mieux les garde-malades; elles tâtent bien à la dérobée les draps du lit, mais elles ne parlent pas.

— O noir Docteur! soupira Stello, d'une vérité toujours inexorable?...

— D'ailleurs, Gilbert avait maudit avec justice son père et sa mère, d'abord pour lui avoir donné naissance, ensuite pour lui avoir appris à lire.

— Hélas! oui, dit Stello, il a écrit ceci:

Malheur à ceux dont je suis né. . . . .
. . . . . .
Père aveugle et barbare! impitoyable mère!
Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant

Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence !
Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance !
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ :
Mais vous avez nourri les feux de mon génie.

— Voilà des vers raisonnables, dit le Docteur.

— Mauvaises rimes, dit l'autre par habitude.

— Je veux dire qu'il avait raison de se plaindre de savoir lire, parce que du jour où il sut lire, il fut poète, et dès lors il appartint à la race toujours maudite par les puissances de la terre... Quant à moi, comme j'avais l'honneur de vous le dire, je pris mon chapeau, et j'allais sortir lorsque je trouvai à la porte les propriétaires du grabat, qui gémissaient sur la perte d'une clef... Je savais où elle était.

— Ah ! quel mal vous me faites, impitoyable ! n'achevez pas, dit Stello, je sais cette histoire.

— Comme il vous plaira, dit le docteur avec modestie, je ne tiens pas aux descriptions chirurgicales, et ce n'est pas en elles que je puiserai les germes de votre guérison. Je vous dirai donc simplement que je rentrai chez ce pauvre petit Gilbert ; je l'ouvris. Je pris la clef dans l'œsophage, et je la rendis aux propriétaires.

CHAPITRE XIII.

Une idée pour une autre.

Lorsque le désespérant Docteur eut achevé son histoire, Stello demeura long-temps muet et abattu. Il savait, comme tout le monde, la fin douloureuse de Gilbert ; mais, comme tout le monde, il se trouva pénétré de cette sorte d'effroi que nous donne la présence d'un témoin qui raconte. Il voyait et touchait la main qui avait touché et les yeux qui avaient vu. Et, plus le froid conteur était inaccessible aux émotions de son récit, plus Stello en était pénétré jusqu'à la moelle des os. Il éprouvait déjà l'influence de ce

rude médecin des ames, qui, par ses raisonnemens précis et ses insinuations préparatrices, l'avait toujours conduit à des conclusions inévitables. Les idées de Stello bouillonnaient dans sa tête et s'agitaient en tous sens; mais elles ne pouvaient réussir à sortir du cercle redoutable où le Docteur noir les avait enfermées, comme un magicien. Il s'indignait à l'histoire d'un pareil talent et d'un pareil dédain; mais il hésitait à laisser déborder son indignation, se sentant comprimé d'avance par les argumens de fer de son ami. Des larmes gonflaient ses paupières, et il les retenait en fronçant les sourcils. Une fraternelle pitié remplissait son cœur. En conséquence, il fit ce que trop souvent l'on fait dans le monde, il n'en parla pas, et exprima une idée toute différente.

— Qui vous dit que j'aie pensé à une monarchie absolue et héréditaire, et que ce soit pour elle que j'aie médité quelque sacrifice? D'ailleurs, pourquoi prendre cet exemple d'un homme oublié? Combien, dans le même temps, n'eussiez-vous pas trouvé d'écrivains qui furent encouragés, comblés de faveurs, caressés et choyés?

— A la condition de vendre leur pensée, reprit le Docteur, et je n'ai voulu vous parler de Gilbert que parce que cela m'a été une occasion de vous dévoiler la *pensée-intime* monarchique touchant messieurs les poètes, et nous convenons bien d'entendre par poètes tous les hommes de la *Muse* ou des *Arts*, comme vous le voudrez. J'ai pris cette pensée secrète sur le fait, comme je viens de vous le raconter, et je vous la transmets fidèlement. J'y ajouterai, si vous voulez bien, l'histoire de Kitty Bell, en cas que votre dévouement politique soit réservé à cette triple machine assez connue sous le nom de *monarchie représentative*. Je fus témoin de cette anecdote en 1770, c'est-à-dire dix ans précisément avant la fin de Gilbert.

— Hélas! dit Stello, êtes-vous né sans entrailles? N'êtes-vous pas saisi d'une affliction interminable en considérant que chaque année dix mille hommes en France, appelés par l'éducation, quittent la table de leur père pour venir demander, à une table supérieure, un pain qu'on leur refuse?

— Eh! à qui parlez-vous? je n'ai cessé de chercher toute ma vie un ouvrier assez habile pour faire une table où il y eût place pour

tout le monde! Mais, en cherchant, j'ai vu quelles miettes tombent de la table monarchique : vous les avez goûtées tout à l'heure. J'ai vu aussi celles de la table constitutionnelle, et je vous en veux parler. Ne croyez pas qu'en ce que j'ai dessein de vous conter, il se trouve la plus légère apparence d'un drame, ni la moindre complication de personnages nouant leurs intérêts tout le long d'une petite ficelle entortillée que dénoue proprement le dernier chapitre ou le cinquième acte : vous ne cessez d'en faire de cette sorte sans moi. Je vous dirai la simple histoire de ma naïve Anglaise, Kitty Bell. La voici telle qu'elle s'est passée sous mes yeux.

Il tourna un instant dans ses doigts une grosse tabatière où étaient entrelacés, en losange, les cheveux de je ne sais qui, et commença ainsi :

CHAPITRE XIV.

Histoire de Kitty Bell.

Kitty Bell était une jeune femme comme il y en a tant en Angleterre, même dans le peuple. Elle avait le visage tendre, pâle et alongé, la taille élevée, mince, et avec de grands pieds et quelque chose d'un peu maladroit et décontenancé que je trouvais plein de charme. A son aspect élégant et noble, à son nez aquilin, à ses grands yeux bleus, vous l'eussiez prise pour l'une des belles maîtresses de Louis XIV, dont vous aimez tant les portraits sur émail, plutôt que pour ce qu'elle était, c'est-à-dire une marchande de petits gâteaux. Sa petite boutique était située près du parlement; et quelquefois, en sortant, les membres des deux chambres descendaient de cheval à sa porte, et venaient manger des *buns* ou des *mince-pies* en continuant la discussion sur le bill. C'était devenu une sorte d'habitude par laquelle la boutique s'agrandissait chaque année, et prospérait sous la garde des deux petits enfans de Kitty. Ils avaient huit ans et dix ans, le visage frais et rose, les cheveux blonds, les épaules toutes nues, et un grand tablier blanc devant eux, tombant comme une chasuble.

Le mari de Kitty, *master Bell*, était un des meilleurs selliers de Londres, et si zélé pour son état, pour la confection et le perfectionnement de ses brides et de ses étriers, qu'il ne mettait presque jamais le pied à la boutique de sa jolie femme dans la journée. Elle était sérieuse et sage; il le savait, il y comptait, et je crus, en vérité, qu'il n'était pas trompé.

En voyant Kitty, vous eussiez dit la statue de la Paix. L'ordre et le repos respiraient en elle, et tous ses gestes en étaient la preuve irrécusable. Elle s'appuyait à son comptoir et penchait sa tête dans une attitude douce en regardant ses beaux enfans. Elle croisait les bras, attendait les passans avec la plus angélique patience, et les recevait ensuite en se levant avec respect, répondait juste et seulement le mot qu'il fallait, faisait signe à ses garçons, ployait modestement la monnaie dans du papier pour la rendre, et c'était là toute sa journée, à peu de chose près.

J'avais toujours été frappé de la beauté et de la longueur de ses cheveux blonds, d'autant plus qu'en 1770 les femmes anglaises ne mettaient plus sur leur tête qu'un léger nuage de poudre, et qu'en 1770 j'étais assez disposé à admirer les beaux cheveux attachés en large chignon derrière le cou et détachés en longs repentirs devant le cou. J'avais d'ailleurs une foule de comparaisons agréables au service de cette belle et chaste personne. Je parlais assez ridiculement l'anglais, comme nous faisons d'habitude, et je m'installais devant le comptoir, mangeant ses petits gâteaux et la comparant. Je la comparais à Paméla, ensuite à Clarisse, un instant après à Ophélia, quelques heures plus tard à Miranda. Elle me faisait verser du *ginger-beer*, et me souriait avec un air de douceur et de prévenance, comme s'attendant toujours à quelque saillie extrêmement gaie de la part du *Français*; elle riait même quand j'avais ri. Cela durait une ou deux heures, après quoi elle me disait qu'elle me demandait bien pardon, mais ne comprenait pas l'allemand. N'importe, j'y revenais, sa figure me reposait à voir. Je lui parlais toujours avec la même confiance, et elle m'écoutait avec la même résignation. D'ailleurs ses enfans m'aimaient pour ma canne à la Tronchin qu'ils sculptaient à coups de couteau; un beau jonc pourtant!

Il m'arriva quelquefois de rester dans un coin de sa boutique à

lire le journal, entièrement oublié d'elle et des acheteurs, causeurs, disputeurs, mangeurs et buveurs qui s'y trouvaient; c'était alors que j'exerçais mon métier chéri d'observateur. Voici une des choses que j'observai :

Tous les jours, à l'heure où le brouillard était assez épais pour cacher cette espèce de lanterne sourde que les Anglais prennent pour le soleil, et qui n'est que la caricature du nôtre, comme le nôtre est la parodie du soleil d'Égypte, cette heure, qui est souvent deux heures après midi; enfin, dès que venait *l'entre-chien-et-loup*, entre le jour et les flambeaux, il y avait une ombre qui passait une fois sur le trottoir, devant les vitres de la boutique; Kitty Bell se levait sur-le-champ de son comptoir, l'aîné de ses enfans ouvrait la porte, elle lui donnait quelque chose qu'il courait porter dehors, l'ombre disparaissait, et la mère rentrait chez elle.

—« Ah! Kitty! Kitty! dis-je en moi-même, cette ombre est celle d'un jeune homme, d'un adolescent imberbe! Qu'avez-vous fait, Kitty Bell? que faites-vous, Kitty Bell? Kitty Bell, que ferez-vous? Cette ombre est élancée et leste dans sa démarche; elle est enveloppée d'un manteau noir qui ne peut réussir à la rendre grossière dans sa forme. Cette ombre porte un chapeau triangulaire dont un des côtés est rabattu sur les yeux, mais on voit deux flammes sous ce large bord, deux flammes comme Prométhée les dut puiser au soleil. »

Je sortis en soupirant, la première fois que je vis ce petit manége, parce que cela me gâtait l'idée que j'avais de ma paisible et vertueuse Kitty; et puis vous savez que jamais un homme ne voit, ou ne croit voir, le bonheur d'un autre homme auprès d'une femme sans le trouver haïssable, n'eût-il nulle prétention pour lui-même?... La seconde fois je sortis en souriant, je m'applaudissais de ma finesse pour avoir deviné cela, tandis que tous les gros lords et les longues ladies sortaient sans avoir rien découvert. La troisième fois je m'y intéressai, et je me sentis un tel désir de recevoir la confidence de ce joli petit secret, que je crois que je serais devenu complice de tous les crimes de la famille d'Agamemnon, si Kitty Bell m'eût dit : Oui, monsieur, c'est cela même.

Mais non, Kitty Bell ne me disait rien. Toujours paisible, toujours placide comme au sortir du prêche, elle ne daignait pas même

me regarder avec embarras, comme pour me dire : *Je suis sûre que vous êtes un homme trop bien élevé* et *trop délicat pour en rien dire; je voudrais bien que vous n'eussiez rien vu; il est bien mal à vous de rester si tard, chaque jour.* Elle ne me regardait pas non plus d'un air de mauvaise humeur et d'autorité, comme pour me dire : *Lisez toujours, ceci ne vous regarde pas.* Une Française impatiente n'y eût pas manqué, comme bien vous savez; mais elle avait trop d'orgueil ou de confiance en elle-même, ou de mépris pour moi, elle se remettait à son comptoir, avec un sourire aussi pur, aussi calme et aussi religieux que si rien ne se fût passé. Je fis de vains efforts pour attirer son attention. J'avais beau me pincer les lèvres, aiguiser mes regards malins, tousser avec importance et gravité, comme un abbé qui réfléchit sur la confession d'une jeune fille de dix-huit ans, ou un juge qui vient d'interroger un faux monnoyeur; j'avais beau ricaner dans mes dents en marchant vite et me frottant les mains, comme un fin matois qui se rappelle ses petites fredaines, et se réjouit de voir faire certains petits tours où il est expert; j'avais beau m'arrêter tout à coup devant elle, lever les yeux au ciel, laisser tomber mes bras avec abattement, comme un homme qui voit une jeune femme se noyer de gaieté de cœur et se jeter à l'eau du haut du pont; j'avais beau jeter mon journal tout à coup et le chiffonner comme un mouchoir de poche, ainsi que pourrait faire un philantrope désespéré, renonçant à conduire les hommes au bonheur par la vertu; j'avais beau passer devant elle d'un air de grandeur, marchant sur les talons et baissant les yeux dignement, comme un monarque offensé de la conduite trop leste qu'ont tenue en sa présence un page et une fille d'honneur; j'avais beau courir à la porte vitrée un instant après la disparition de l'ombre, et m'arrêter là comme un voyageur parisien au bord d'un torrent, arrangeant ses cheveux rares, de manière à ce qu'ils aient l'air dérangé par les zéphirs, et parlant du vague des passions, tandis qu'il ne pense qu'au positif des intérêts; j'avais beau prendre mon parti tout à coup, et marcher vers elle comme un poltron qui fait le brave et qui se lance sur son adversaire, jusqu'à ce qu'étant à portée, il s'arrête, manquant à la fois de pensée, de parole et d'action. — Toutes mes grimaces de réflexion, de pénétration, de confusion, de contrition, de componction, de renon-

ciation, d'abnégation, de méditation, de désolation, de consomption, de résolution, de domination et d'explication; toute ma pantomime enfin vint échouer devant ce doux visage de marbre, dont l'inaltérable sourire et le regard candide et bienfaisant ne me permirent pas de dire une seule parole intelligible.

J'y serais encore (car j'avais résolu de n'en pas avoir le démenti, et je fus toujours persévérant en diable); oui, monsieur, j'y serais encore, j'en jure par ce que vous voudrez (j'en jure sur votre Panthéon deux fois décanonisé par les canons et d'où sainte Geneviève est allée coucher deux fois dans la rue; ô galant Attila, qu'en dis-tu?) Je jure que j'y serais encore, s'il ne fût arrivé une aventure qui m'éclaira sur l'ombre amoureuse, comme elle vous éclairera vous-même, je le désire, sur l'ombre politique que vous poursuivez depuis une heure.

CHAPITRE XV.

Une lettre anglaise.

Jamais la vénérable ville de Londres n'avait étalé avec tant de grace les charmes de ses vapeurs naturelles et artificielles, et n'avait répandu avec autant de générosité les nuages grisâtres de son brouillard mêlés aux nuages noirâtres de son charbon de terre; jamais le soleil n'avait été aussi mat ni aussi plat que le jour où je me trouvai plus tôt que de coutume à la petite boutique de Kitty. Ses deux beaux enfans étaient debout devant la porte de cuivre de la maison. Ils ne jouaient pas, mais se promenaient gravement, les mains derrière le dos, imitant leur père avec un air sérieux charmant à voir, placé comme il était sur des joues fraîches, sentant encore le lait, bien roses et bien pures, et sortant du berceau. En entrant, je m'amusai un instant à les regarder faire, et puis je portai la vue sur leur mère. Ma foi, je reculai. C'était la même figure, les mêmes traits réguliers et calmes, mais ce n'était plus Kitty Bell; c'était sa statue très ressemblante. Oui, jamais statue de marbre ne fut aussi décolorée; j'atteste qu'il n'y avait pas sous

la peau blanche de sa figure une seule goutte de sang; ses lèvres étaient presque aussi pâles que le reste, et le feu de la vie ne brûlait que le bord de ses grands yeux. Deux lampes l'éclairaient et disputaient le droit de colorer la chambre à la lueur brumeuse et mourante du jour. Ces lampes, placées à droite et à gauche de sa tête penchée, lui donnaient quelque chose de funéraire dont je fus frappé. Je m'assis en silence devant le comptoir : elle sourit.

Quelle que soit l'opinion que vous aient donnée sur mon compte l'inflexibilité de mes raisonnemens et la dure analyse de mes observations, je vous assure que je suis très bon; seulement je ne le dis pas. En 1770 je le laissais voir : cela m'a fait tort, et je m'en suis corrigé.

Je m'approchai donc du comptoir et je lui pris la main en ami. Elle serra la mienne d'une façon très cordiale, et je sentis un papier doux et froissé qui roulait entre nos deux mains : c'était une lettre qu'elle me montra tout à coup en étendant les bras d'un air désespéré, comme si elle m'eût montré un de ses enfans mort à ses pieds.

Elle me demanda en anglais si je saurais la lire.

— J'entends l'anglais avec les yeux, lui dis-je en prenant sa lettre du bout du doigt, n'osant pas la tirer à moi et y porter la vue sans sa permission.

Elle comprit mon hésitation et m'en remercia par un sourire plein d'une inexprimable bonté et d'une tristesse mortelle, qui voulait dire : Lisez, mon ami, je vous le permets, et cela m'importe peu.

Les médecins jouent à présent, dans la société, le rôle des prêtres dans le moyen-âge. Ils reçoivent les confidences des ménages troublés, des parentés bouleversées par les fautes et les passions de famille : l'abbé a cédé la ruelle au docteur, comme si cette société, en devenant matérialiste, avait jugé que la cure de l'ame devait dépendre désormais de celle du corps.

Comme j'avais guéri les gencives et les ongles des deux enfans, j'avais un droit incontestable à connaître les peines secrètes de leur mère. Cette certitude me donna confiance, et je lus la lettre que voici. Je l'ai prise sur moi comme un des meilleurs remèdes que je puisse apporter à vos dispositions douloureuses. Écoutez.

Le docteur tira lentement de son portefeuille une lettre excessivement jaune, et dont les angles et les plis s'ouvraient comme ceux d'une vieille carte géographique, et lut ce qui suit avec l'air d'un homme déterminé à ne pas faire grace au malade d'une seule parole :

« MY DEAR MADAM,

« *I will only confie to you...*

— O ciel! s'écria Stello, vous avez un accent français d'une pesanteur insupportable. Traduisez cette lettre, docteur, dans la langue de nos pères, et tâchez que je ne sente pas trop les angoisses, les bégaiemens et les anicroches des traducteurs, qui font que l'on croit marcher avec eux dans la terre labourée à la poursuite d'un lièvre, emportant sur ses guêtres dix livres de boue.

— Je ferai de mon mieux pour que l'émotion ne se perde pas en route, dit le Docteur noir, plus noir que jamais, et si vous sentez l'émotion en trop grand péril, vous crierez, ou vous sonnerez, ou vous frapperez du pied pour m'avertir.

Il poursuivit ainsi :

« MA CHÈRE MADAME,

« A vous seule je me confierai, à vous, madame, à vous, Kitty, à vous, beauté paisible et silencieuse, qui seule avez fait descendre sur moi le regard ineffable de la pitié. J'ai résolu d'abandonner pour toujours votre maison, et j'ai un moyen sûr de m'acquitter envers vous. Mais je veux déposer en vous le secret de mes misères, de ma tristesse, de mon silence et de mon absence obstinée. Je suis un hôte trop sombre pour vous; il est temps que cela finisse. Écoutez bien ceci.

« J'ai dix-huit ans aujourd'hui. Si l'ame ne se développe, comme je le crois, et ne peut étendre ses ailes qu'après que nos yeux ont vu pendant quatorze ans la lumière du soleil; si, comme je l'ai éprouvé, la mémoire ne commence qu'après quatorze années à ouvrir ses tables et à en suivre les registres toujours incomplets, je

puis dire que mon ame n'a que quatre ans encore depuis qu'elle se connaît, depuis qu'elle agit au dehors, depuis qu'elle a pris son vol. Dès le jour où elle a commencé de fendre l'air du front et de l'aile, elle ne s'est pas posée à terre une fois : si elle s'y abat, ce sera pour y mourir, je le sais. Jamais le sommeil des nuits n'a été une interruption au mouvement de ma pensée; seulement je la sentais flotter et s'égarer dans le tâtonnement aveugle du rêve, mais toujours les ailes déployées, toujours le cou tendu, toujours l'œil ouvert dans les ténèbres, toujours élancée vers le but où l'entraînait un mystérieux désir. Aujourd'hui la fatigue accable mon ame, et elle est semblable à celles dont il est dit dans le Livre saint : *Les ames blessées pousseront leurs cris vers le ciel.*

« Pourquoi ai-je été créé tel que je suis? J'ai fait ce que j'ai dû faire, et les hommes m'ont repoussé comme un ennemi. Si dans la foule il n'y a pas place pour moi, je m'en irai.

« Voici maintenant ce que j'ai à vous dire :

« On trouvera dans ma chambre, au chevet de mon lit, des papiers et des parchemins confusément entassés. Ils ont l'air vieux et ils sont jeunes : la poussière qui les couvre est factice; c'est moi qui suis le poète de ces poèmes; le moine Rowley, c'est moi. J'ai soufflé sur sa cendre, j'ai reconstruit son squelette; je l'ai revêtu de chair; je l'ai ranimé; je lui ai passé sa robe de prêtre : il a joint les mains et il a chanté.

« Il a chanté comme Ossian. Il a chanté la *Bataille d'Hastings*, la tragédie d'*Ella*, la ballade de *Charité*, avec laquelle vous endormiez vos enfans; celle de *Sir William Canynge*, qui vous a tant plu; la tragédie de *Goddwin*, le *Tournoi* et les vieilles *Eglogues* du temps de Henri II.

« Ce qu'il m'a fallu de travaux durant quatre ans, pour arriver à parler ce langage du XIIIe siècle, eût rempli les quatre-vingts années de ce moine supposé. J'ai fait de ma chambre la cellule d'un cloître; j'ai béni et sanctifié ma vie et ma pensée; j'ai raccourci ma vue et j'ai éteint devant mes yeux les lumières de notre âge; j'ai fait mon cœur plus simple, et l'ai baigné dans le bénitier de la foi catholique; je me suis appris le parler enfantin du vieux temps; j'ai écrit, comme le roi Harold au duc Guillaume, en demi-saxon et

demi-franc; et ensuite j'ai placé ma muse religieuse dans sa châsse comme une sainte.

« Parmi ceux qui l'ont vue, quelques-uns ont prié devant, et ont passé outre; beaucoup d'autres ont ri; un grand nombre m'a injurié : tous m'ont foulé aux pieds. J'espérais que l'illusion de ce nom supposé ne serait qu'un voile pour moi; je sens qu'elle m'est un linceul.

« O ma belle amie, sage et douce hospitalière qui m'avez recueilli! croirez-vous que je n'ai pu réussir à renverser le fantôme de Rowley que j'avais créé de mes mains? Cette statue de pierre est tombée sur moi et m'a tué; savez-vous comment?

« O douce et simple Kitty Bell, savez-vous qu'il existe une race d'hommes au cœur sec et à l'œil microscopique, armée de pinces et de griffes? Cette fourmilière se presse, se roule, se rue sur le moindre de tous les livres, le ronge, le perce, le lacère, le traverse plus vite et plus profondément que le ver ennemi des bibliothèques. Nulle émotion n'entraîne cette impérissable famille, nulle inspiration ne l'enlève, nulle clarté ne la réjouit ni l'échauffe; cette race indestructible et destructive, dont le sang est froid comme celui de la vipère et du crapaud, voit clairement les trois taches du soleil et n'a jamais remarqué ses rayons; elle va droit à tous les défauts; elle pullule sans fin dans les blessures même qu'elle a faites, dans le sang et les larmes qu'elle a fait couler; toujours mordante et jamais mordue, elle est à l'abri des coups par sa ténuité, son abaissement, ses détours subtils et ses sinuosités perfides; ce qu'elle attaque se sent blessé au cœur comme par les insectes verts et innombrables que la peste d'Asie fait pleuvoir sur son chemin; ce qu'elle a blessé se dessèche, se dissout intérieurement, et sitôt que l'air le frappe, tombe comme ces habitans d'Herculanum, que l'on croyait vivans à les entrevoir, mais qui s'écroulèrent en poudre au premier souffle ou au moindre toucher.

« Epouvantés de voir comment quelques esprits élevés se passaient de main en main les parchemins que j'avais passé les nuits à inventer, comment le moine Rowley paraissait aussi grand qu'Homère à lord Chatam, à lord North, à sir William Draper, au juge Blackston, à quelques autres hommes célèbres, ils se sont hâtés de croire à la réalité de mon poète imaginaire; j'ai pensé d'abord qu'il me

serait facile de me faire reconnaître. J'ai fait des antiquités en un matin plus antiques encore que les premières. On les a reniées sans me rendre hommage des autres. D'ailleurs, tout à la fois a été dédaigné; mort et vivant, le poète a été repoussé par les têtes solides dont un signe ou un mot décide des destinées de la Grande-Bretagne : le reste n'a pas osé lire. Cela reviendra quand je ne serai plus; ce moment-là ne peut tarder beaucoup : j'ai fini ma tâche.

« Othello's occupation's gone. »

Ils ont dit qu'il y avait en moi la patience et l'imagination : ils ont cru que de ces deux flambeaux on pouvait souffler l'un et conserver l'autre. — *Ynne heav'n godd's mercie synge!* dis-je avec Rowley. Que Dieu leur remette leurs péchés! ils allaient tout éteindre à la fois! J'essayai de leur obéir, parce que je n'avais plus de pain et qu'il en fallait envoyer à Bristol pour ma mère, qui est très vieille, et qui va mourir après moi. J'ai tenté leurs travaux exacts et je n'ai pu les accomplir; j'étais semblable à un homme qui passe du grand jour à une caverne obscure; chaque pas que je faisais était trop grand, et je tombais. Ils en ont conclu que je ne savais pas marcher; ils m'ont déclaré incapable de choses utiles; j'ai dit : *Vous avez raison*, et je me suis retiré.

« Aujourd'hui que me voici hors de chez moi (je devrais dire de chez vous) plus tôt que de coutume, j'avais projeté d'attendre M. Beckford, que l'on dit bienfaisant, et qui m'a fait annoncer sa visite; mais je n'ai pas le courage de voir en face un protecteur. Si ce courage me revient, je rentrerai chez moi. Tout le matin j'ai rôdé sur le bord de la Tamise. Nous voici en novembre, au temps des grands brouillards; celui d'aujourd'hui s'étend devant les fenêtres comme un drap blanc. J'ai passé dix fois devant votre porte, je vous ai regardée sans être aperçu de vous, et j'ai demeuré le front appuyé sur les vitres comme un mendiant. J'ai senti le froid tomber sur moi et couler sur mes membres; j'ai espéré que la mort me prendrait ainsi, comme elle a pris d'autres pauvres, sous mes yeux; mais mon corps faible est doué pourtant d'une insurmontable vitalité. Je vous ai bien considérée pour la dernière fois, et sans vouloir vous parler, de crainte de voir une

larme dans vos beaux yeux; j'ai cette faiblesse encore de penser que je reculerais devant ma résolution si je vous voyais pleurer.

« Je vous laisse tous mes livres, tous mes parchemins et tous mes papiers, et je vous demande en échange le pain de ma mère; vous n'aurez pas long-temps à le lui envoyer.

« Voici la première page qu'il me soit arrivé d'écrire avec tranquillité. On ne sait pas assez quelle paix intérieure est donnée à celui qui a résolu de se reposer pour toujours. On dirait que l'éternité se fait sentir d'avance, et qu'elle est pareille à ces belles contrées de l'Orient dont on respire l'air embaumé long-temps avant d'en avoir touché le sol.

« THOMAS CHATTERTON. »

CHAPITRE XVI.

Où le drame est interrompu par l'érudition d'une manière déplorable aux yeux de quelques dignes lecteurs.

Lorsque j'eus achevé de lire cette longue lettre, qui me fatigua beaucoup la vue et l'entendement, à cause de la finesse de l'écriture et de la quantité d'*e* muets et d'*y* que Chatterton y avait entassés par habitude d'écrire le vieil anglais, je la rendis à la sérieuse Kitty. Elle était restée appuyée sur son comptoir; son cou long et flexible laissait aller sur l'épaule sa tête rêveuse, et ses deux coudes appuyés sur le marbre blanc s'y réfléchissaient, ainsi que tout son buste charmant. Elle ressemblait à une petite gravure de Sophie Western, la patiente maîtresse de Tom Jones, gravure que j'ai vue autrefois à Douvres, chez...

— Ah! vous allez encore la comparer, interrompit Stello; qu'ai-je besoin que vous me fassiez un portrait en miniature de tous vos personnages? Une esquisse suffit, croyez-moi, à ceux qui ont un peu d'imagination; un seul trait, docteur, quand il est juste, me vaut mieux que tant de détails, et, si je vous laisse faire, vous me direz de quelle manufacture était la soie qui servit à nouer la ro-

sette de ses souliers : pernicieuse habitude de narration qui gagne d'une manière effrayante.

— La! la! s'écria le Docteur noir avec autant d'indignation qu'il put forcer son visage insensible à en indiquer, sitôt que je veux devenir sensible, vous m'arrêtez tout court; ma foi, vogue la galère! vive Démocrite! Habituellement j'aime mieux qu'on ne rie ni ne pleure, et qu'on voie froidement la vie comme un jeu d'échecs; mais s'il faut choisir d'Héraclite ou de Démocrite pour parler aux hommes d'eux-mêmes, j'aime mieux le dernier, comme plus dédaigneux. C'est vraiment par trop estimer la vie que la pleurer : les *larmoyeurs* et les *haïsseurs* la prennent trop à cœur. C'est ce que vous faites, dont bien me fâche. L'espèce humaine, qui est incapable de rien faire de bien ou de mal, devrait moins vous agiter par son spectacle monotone. Permettez donc que je poursuive à ma manière.

— Vous me poursuivez en effet, soupira Stello d'un ton de victime.

L'autre poursuivit fort à son aise :

— Kitty Bell reprit la lettre, tourna languissamment sa tête vers la rue, la secoua deux fois, et me dit :

— *He is gone!*

— Assez, assez! La pauvre petite! s'écria Stello. Oh! assez. N'ajoutez rien à cela. Je la vois tout entière dans ce seul mot : *Il est parti!* Ah! silencieuse Anglaise, c'est bien tout ce que vous avez dû dire! Oui, je vous entends, vous lui aviez donné asile, vous ne lui faisiez jamais sentir qu'il était chez vous; vous lisiez respectueusement ses vers, et vous ne vous permettiez jamais un compliment audacieux, vous ne lui laissiez voir qu'ils étaient beaux à vos yeux que par votre soin à les apprendre à vos enfans, avec leur prière du soir. Peut-être hasardiez-vous un timide trait de crayon en marge des adieux de Birtha à son ami, une croix presque imperceptible et facile à effacer au-dessus du vers qui renferme la tombe du roi Harold; et si une de vos larmes a enlevé une lettre du précieux manuscrit, vous avez cru sincèrement y avoir fait une tache, et vous avez cherché à la faire disparaître. Et *il est parti!* Pauvre Kitty! L'ingrat, *he is gone!*

— Bien! très bien! dit le Docteur, il n'y a qu'à vous lâcher la bride; vous m'épargnez bien des paroles inutiles; et vous devinez

très juste. Mais qu'avais-je besoin de vous donner d'aussi inutiles détails sur Chatterton? Vous connaissez aussi bien que moi ses ouvrages.

— C'est assez ma coutume, reprit Stello nonchalamment, de me laisser instruire avec résignation sur les choses que je sais le mieux, afin de voir si on les sait de la même manière que moi, car il y a diverses manières de savoir les choses.

— Vous avez raison, dit le Docteur; et si vous faisiez plus de cas de cette idée, au lieu de la laisser s'évaporer comme au dehors d'un flacon débouché, vous diriez que c'est un spectacle curieux que de voir et mesurer le peu de chaque connaissance que contient chaque cerveau : l'un renferme d'une science le pied seulement, et n'en a jamais aperçu le corps; l'autre cerveau contient d'elle une main tronquée; un troisième la garde, l'adore, la tourne, la retourne en lui-même, la montre et la démontre quelquefois dans l'état précisément du fameux torse, sans la tête, les bras et les jambes; de sorte que, tout admirable qu'elle est, sa pauvre science n'a ni but, ni action, ni progrès; les plus nombreux sont ceux qui n'en conservent que la peau, la surface de la peau, la plus mince pellicule imaginable, et passent pour avoir le tout en eux bien complet. Ce sont là les plus fiers. Mais, quant à ceux qui de chaque chose dont ils parleraient posséderaient le tout, intérieur et extérieur, corps et ame, ensemble et détail, ayant tout cela également présent à la pensée pour en faire usage sur-le-champ, comme un ouvrier de tous ses outils, lorsque vous les rencontrerez, vous me ferez plaisir de me donner leur carte de visite, afin que je passe chez eux leur rendre mes devoirs très humbles. Depuis que je voyage, étudiant les sommités intellectuelles de tous les pays, je n'ai pas trouvé l'espèce que je viens de vous décrire.

Moi-même, monsieur, je vous avoue que je suis fort éloigné de savoir si complètement ce que je dis; mais je le sais toujours plus complètement que ceux à qui je parle ne me comprennent et même ne m'écoutent. Et remarquez, s'il vous plaît, que la pauvre humanité a cela d'excellent, que la médiocrité des masses exige fort peu des médiocrités d'un ordre supérieur, par lesquelles elle se laisse complaisamment et fort plaisamment instruire.

Ainsi, monsieur, nous raisonnions sur Chatterton, j'allais vous

faire, avec une grande assurance, une dissertation scientifique sur le vieil anglais, sur son mélange de saxon et de normand, sur ses *e* muets, ses *y*, et la richesse de ses rimes en *aie* et en *ynge*. J'allais pousser des gémissemens pleins de gravité, d'importance et de méthode sur la perte irréparable des vieux mots si naïfs et si expressifs de *emburled*, au lieu de *armed*, de *deslavatie* pour *unfaithfulnes*, de *acrool* pour *faintly*; et des mots harmonieux de *myndbruch* pour *firmness of mind*, *mysterk* pour *mystic*, *ystorven* pour *dead*. Certainement, traduisant si facilement l'anglais de l'an 1449 en anglais de 1831, il n'y a pas une chaire de bois de sapin tachée d'encre, d'où je ne me fusse montré très imposant à vos yeux. Dans ce fauteuil même, malgré sa propreté, j'aurais pu encore vous jeter dans un de ces agréables étonnemens qui font que l'on se dit : *C'est un puits de science*, lorsque je me suis aperçu fort à propos que vous connaissiez votre Chatterton, ce qui n'arrive pas souvent à Londres (ville où l'on voit pourtant beaucoup d'Anglais, me disait un voyageur très considéré à Paris); me voici donc retombé dans l'état fâcheux d'un homme forcé de causer au lieu de prêcher, et par-ci par-là d'écouter! Écouter! oh! la triste et inusitée condition pour un docteur :

Stello sourit pour la première fois depuis bien long-temps. — Je ne suis pas fatigant à écouter, dit-il lentement, je suis trop vite fatigué de parler...

— Fâcheuse disposition, interrompit l'autre, en la bonne ville de Paris où celui-là est déclaré éloquent, qui, le dos à la cheminée, ou les mains sur la tribune, dévide pour une heure et demie des syllabes sonores, à la condition, toutefois, qu'elles ne signifient rien qui n'ait été lu ou entendu quelque part.

— Oui, continua Stello les yeux attachés au plafond, comme un homme qui se souvient, et dont le souvenir devient plus clair et plus pur de momens en momens; oui, je me sens ému à la mémoire de ces œuvres naïves et puissantes que créa le génie primitif et méconnu de *Chatterton mort à dix-huit ans!* Cela ne devrait faire qu'un nom, comme *Charlemagne*, tant cela est beau, étrange, unique et grand.

O triste, ô douloureux, ô profond et noir Docteur! Si vous pouvez vous émouvoir, ne sera-ce pas en vous rappelant le début sim-

ple et antique de la bataille d'Hastings? Avoir ainsi dépouillé l'homme moderne! S'être fait par sa propre puissance moine du xve siècle! un moine bien pieux et bien sauvage, vieux Saxon révolté contre son joug normand, qui ne connaît que deux puissances au monde, le Christ et la mer! A elles, il adresse son poème et s'écrie :

« O Christ! quelle douleur pour moi que de dire combien de nobles comtes et de valeureux chevaliers sont bravement tombés en combattant pour le roi Harold dans la plaine d'Hastings!

« O mer! mer féconde et bienfaisante! Comment, avec ton intelligence, n'as-tu pas soulevé le flux de tes eaux contre les chevaliers du duc Wylliam. »

— Oh! que ce duc Guillaume leur a fait d'impression, interrompit le Docteur! Saint-Valery est un joli port de mer, sale et embourbé; j'y ai vu de jolis bocages verdoyans, dignes des bergers du Lignon; j'ai vu de petites maisons blanches, mais pas une pierre où il soit écrit : *Guillaume est parti d'ici pour Hastings.*

— De ce duc Wylliam, continua Stello en déclamant pompeusement, dont les lâches flèches ont tué tant de comtes et arrosé les champs d'une large pluie de sang!

— C'est un peu bien homérique, grommela le docteur.

Πολλὰς δ'ἰφθιμοὺς ψυχὰς ἄιδι προΐαψεν.

Autrement :

« The souls of many chiefs untimely slain. »

— Que le jeune Harold est donc beau dans sa force et sa rudesse! continuait l'enthousiasme de Stello :

Kynge Harolde hie in ayre majestic raysd, etc. Guillaume le voit et s'avance en chantant l'air de Roland...

— Très exact! très historique! murmurait sourdement la science du Docteur; car Malmsbury dit positivement que Guillaume commença l'engagement par le chant de Roland :

« *Tunc cantilenâ Rolandi inchoatâ ut martium viri exemplum pugnatores accenderet.* »

Et Warton, dans ses Dissertations, dit que les Huns chargeaient en criant : *Hiu, hiu!* C'était l'usage barbare.

Et Jean-de-Wace, donc, ne dit-il pas de Taillefer le Normand :

« Taillifer, qui moult bien chantout,
« Sorr un cheval qui tost allout,
« Devant le duc allout chantant
« De Karlemagne et de Rollant,
« Et de Olivier et des vassals
« Qui moururent à Rouncevals. »

—Et les deux races se mesurent, disait Stello avec ardeur, en même temps que le Docteur récitait avec lenteur et satisfaction ses citations; la flèche normande heurte la cotte de maille saxonne. C'est le sire *de Châtillon* qui attaque le *earl Aldhelme*; le sire *de Torcy* tue *Hengist*. La France inonde la vieille île saxonne; la face de l'île est renouvelée, sa langue changée; il ne reste que, dans quelques vieux couvens, quelques vieux moines, comme Turgot et Rowley, pour gémir et prier auprès des statues de pierre des saints rois saxons, qui portent chacun une petite église dans leur main.

—Et quelle érudition! s'écria le Docteur. Il a fallu joindre les lectures françaises aux traditions saxonnes. Que d'historiens depuis Hue de Longueville jusqu'au sire de Saint-Valery! le vidame de Patay, le seigneur de Picquigny, Guillaume des Moulins, que *Stowe* appelle *Moulinous*, et le prétendu Rowley *du Mouline*; et le bon sire de Sanceaulx, et le vaillant sénéchal de Torcy, et le sire de Tancarville, et tous nos vieux faiseurs de chroniques et d'histoires mal rimées, balladées et versiculées? C'est le monde d'Ivanhoë.

— Ah! soupirait Stello, qu'il est rare qu'une si simple et si magnifique création que celle de la bataille d'Hastings vienne du même poète que ces chants élégiaques qui la suivent! quel poète anglais écrivit rien de semblable à cette ballade de charité si naïvement intitulée : *An excelente balade of charitie*, comme l'honnête *Francisco de Leefdael* imprimait la *famosa comedia de Lope de Vega Carpio?* Rien de naïf comme le dialogue de l'abbé de Saint-

Godwyn et de son pauvre; que le début est simple et beau! Que j'ai toujours aimé cette tempête qui saisit la mer dans son calme! quelles couleurs nettes et justes! quel large tableau, tel que depuis l'Angleterre n'en a pas eu de meilleurs en ses poétiques galeries.

— Voyez :

« C'était le mois de la Vierge. Le soleil était rayonnant au milieu du jour, l'air calme et mort, le ciel tout bleu. Et voilà qu'il se leva sur la mer un amas de nuages de la couleur du sable, qui s'avancèrent dans un ordre effrayant et se roulèrent au-dessus des bois en cachant le front éclatant du soleil. La noire tempête s'enflait et s'étendait à tire d'aile:... »

Et n'aimez-vous pas (qui ne l'aimerait!) à remplir vos oreilles de cette sauvage harmonie des vieux vers?

» The sun was gleeming in the middle of daie,
« Deadde still the aire, and eke the welken blue,
« When from the sea arist in drear arraie
« A hepe of cloudes of sable sullen hue,
« The which full fast unto the woodlande drewe
« Hiltring attener the sunnis fetive face,
« And the blacke tempeste swolne and gatherd up apace. »

Le Docteur n'écoutait pas.

— Je soupçonne fort, dit-il, cet abbé de Saint-Godwin de n'être autre chose que *sir Ralph de Bellomont*, grand partisan des Lancastres, et il est visible que Rowley est Yorkiste.

— O damné commentateur! vous m'éveillez! s'écria Stello sorti des délices de son rêve poétique.

— C'était bien mon intention, dit le Docteur noir, afin qu'il me fût permis de passer du livre à l'homme, et de quitter la nomenclature de ses ouvrages pour celle de ses évènemens, qui furent très peu compliqués, mais qui valent la peine que j'en achève le récit.

— Récitez donc, dit Stello avec humeur.

Et il se ferma les yeux avec les deux mains, comme ayant pris la ferme résolution de penser à autre chose, résolution qu'il ne put mettre à exécution, comme on le pourra voir si l'on se condamne à lire le chapitre suivant.

CHAPITRE XVII.

Suite de l'histoire de Kitty Bell.

UN BIENFAITEUR.

—Je disais donc, reprit le plus glacé des docteurs, que Kitty m'avait regardé languissamment. Ce regard douloureux peignait si bien la situation de son ame, que je dus me contenter de sa céleste expression, pour explication générale et complète de tout ce que je voulais savoir de cette situation mystérieuse, que j'avais tant cherché à deviner. La démonstration en fut plus claire encore un moment après; car tandis que je travaillais les nerfs de mon visage pour leur donner, les tirant en long et en large, cet air de commisération sentimentale que chacun aime à trouver dans son semblable....

—Il se croit le semblable de la belle Kitty, murmura Stello.

Tandis que j'apitoyais mon visage, on entendit rouler avec fracas un carrosse lourd et doré qui s'arrêta devant la boutique toute vitrée où Kitty était éternellement renfermée comme un fruit rare dans une serre chaude. Les laquais portaient des torches devant les chevaux et derrière la voiture; nécessaire précaution, car il était deux heures après-midi à l'horloge Saint-Paul....

—*The lord-mayor! lord-mayor!* s'écria tout à coup Kitty en frappant ses mains l'une contre l'autre, avec une joie qui fit devenir ses joues enflammées et ses yeux brillans de mille douces lumières; et, par un instinct maternel inexplicable, elle courut embrasser ses enfans, elle qui avait une joie d'amante! — Les femmes ont des mouvemens inspirés on ne sait d'où!

C'était en effet le carrosse du lord-maire, le très honorable M. Beckford, *roi de Londres*, élu parmi les soixante-douze corporations des marchands et artisans de la ville, qui ont à leur tête les douze corps des orfèvres, poissonniers, tanneurs, etc., dont il est

le chef suprême. Vous savez que jadis le lord-maire était si puissant, qu'il alarmait les rois, et se mettait à la tête de toutes les révolutions, comme Froissard le dit en parlant des *Londriens* ou *Vilains de Londres*. M. Beckford n'était nullement révolutionnaire en 1770; il ne faisait nullement trembler le roi, mais c'était un digne *gentleman*, exerçant sa juridiction avec gravité et politesse, ayant son palais et ses grands dîners, où quelquefois le roi était invité, et où le lord-maire buvait prodigieusement sans perdre un instant son admirable sang-froid. Tous les soirs, après dîner, il se levait de table le premier, vers huit heures du soir, allait lui-même ouvrir la grande porte de la salle à manger aux femmes qu'il avait reçues; ensuite se rasseyait avec tous les hommes, et demeurait à boire jusqu'à minuit. Tous les vins du globe circulaient autour de la table et passaient de main en main, emplissant, pour une seconde, des verres de toutes les dimensions, qu'il vidait le premier avec une égale indifférence. Il parlait des affaires publiques avec le vieux lord Chatam, le duc de Grafton, le comte de Mansfield, aussi à son aise après la trentième bouteille qu'avant la première; et son esprit, strict, droit, bref, sec et lourd, ne subissait aucune altération dans la soirée. Il se défendait avec bon sens et modération des satiriques accusations de Junius, ce redoutable inconnu qui eut le courage ou la faiblesse de laisser éternellement anonyme un des livres les plus spirituels et les plus mordans de la langue anglaise, comme fut laissé le second Évangile, l'Imitation de J. C.

— Et que m'importent à moi les trois ou quatre syllabes d'un nom? soupira Stello. Le Laocoon et la Vénus de Milo sont anonymes, et leurs statuaires ont cru leurs noms immortels, en cognant leur bloc avec un petit marteau. Le nom d'Homère, ce nom de demi-dieu, vient d'être rayé du monde par un monsieur grec. Gloire! rêve d'une ombre! a dit Pindare, s'il a existé, car on n'est sûr de personne à présent.

— Je suis sûr de M. Beckford, reprit le Docteur, car j'ai vu, dis-je, sa grosse et rouge personne en ce jour-là que je n'oublierai jamais. Le brave homme était d'une haute taille, avait le nez gros et rouge, tombant sur un menton rouge et gros. Il a existé celui-là! personne n'a existé plus fort que lui. Il avait un ventre pares-

seux, dédaigneux et gourmand, longuement emmaillotté dans une veste de brocard d'or; des joues orgueilleuses, satisfaites, opulentes, paternelles, pendantes largement sur la cravate; des jambes solides, monumentales et goutteuses qui le portaient noblement d'un pas prudent, mais ferme et honorable; une queue poudrée, enfermée dans une grande bourse qui couvrait ses rondes et larges épaules dignes de porter, comme un monde, la charge de *lord-mayor*.

Tout cet homme descendit de voiture lentement et péniblement.

Tandis qu'il descendait, Kitty Bell me dit, en huit mots anglais, que M. Chatterton n'avait été si désespéré que, parce que cet homme, son dernier espoir, n'était pas venu, malgré sa promesse.

Tout cela en huit mots? dit Stello, la *belle langue que la langue turque!*

—Elle ajouta en quatre autres mots (et pas un de plus), continua le Docteur, qu'elle ne doutait pas que M. Chatterton ne revînt avec le lord-maire.

En effet, tandis que deux laquais tenaient de chaque côté du marche-pied une grosse torche résineuse, qui ajoutait aux charmes du brouillard ceux d'une vapeur noire et d'une détestable odeur, et que M. Beckford faisait son entrée dans la boutique, l'ombre de tous les jours, l'ombre pâle, aux yeux bruns, se glissa le long des vitres et entra à sa suite. Je vis et contemplai avidement Chatterton.

Oui, dix-huit ans. Tout au plus dix-huit! Des cheveux bruns tombant sans poudre sur les oreilles, le profil d'un jeune Lacédémonien, un front haut et large, des yeux fixes, creux et perçans, un menton relevé sous des lèvres épaisses auxquelles le sourire ne semblait pas avoir été possible. Il s'avança d'un pas régulier, le chapeau sous le bras, et attacha ses yeux de flamme sur la figure de Kitty; elle cacha sa belle tête dans ses deux mains. Le costume de Chatterton était entièrement noir de la tête aux pieds; son habit serré et boutonné jusqu'à la cravate lui donnait, tout ensemble, l'air militaire et ecclésiastique; il me sembla parfaitement fait et d'une taille élancée. Les deux petits enfans coururent se prendre à ses mains et à ses jambes, comme accoutumés à sa bonté. Il

s'avança en jouant avec leurs cheveux sans les regarder. Il salua gravement M. Beckford qui lui tendit la main, et la lui secoua vigoureusement, de manière à arracher le bras avec l'omoplate.... Ils se toisèrent tous deux avec surprise.

Kitty Bell dit à Chatterton du fond de son comptoir, et d'une voix toute timide, qu'elle n'espérait plus le voir. Il ne répondit pas, soit qu'il n'eût pas entendu, soit qu'il ne voulût pas entendre.

Quelques personnes, femmes et hommes, étaient entrées dans la boutique, mangeaient et causaient indifféremment. Elles se rapprochèrent ensuite et firent cercle, lorsque M. Beckford prit la parole avec l'accent rude des gros hommes rouges, et le ton fulminant d'un protecteur. Les voix se turent par degré, et, comme vous dites entre poètes, les élémens semblèrent attentifs, et même le feu jeta partout des lueurs éclatantes qui sortaient des lampes ranimées par Kitty Bell, heureuse jusqu'aux larmes de voir pour la première fois un homme puissant tendre la main à Chatterton. On n'entendait plus que le bruit que faisaient les dents de quelques petites Anglaises fourrées, qui sortaient timidement leurs mains de leurs manchons, pour prendre sur le comptoir des macarons, des craknells et des plum-buns qu'elles croquaient.

M. Beckford dit donc à peu près ceci :

« Je ne suis pas lord-maire pour rien, mon enfant; je sais bien ce que c'est que les pauvres jeunes gens, mon garçon. Vous êtes venu m'apporter vos vers hier, et je vous les rapporte aujourd'hui, mon fils : les voilà. J'espère que je suis prompt, hein? Et je viens moi-même voir comment vous êtes logé et vous faire une petite proposition qui ne vous déplaira pas. — Commencez par me reprendre tout cela. »

Ici l'honorable M. Beckford prit des mains d'un laquais plusieurs manuscrits de Chatterton, et les lui remit en s'asseyant lourdement et s'étalant avec ampleur. — Chatterton prit ses parchemins et ses papiers avec gravité, et les mit sous son bras, regardant le gros lord-maire avec ses yeux de feu.

— « Il n'y a personne, continua le généreux M. Beckford, à qui il ne soit arrivé, comme à vous, de vérailler dans sa jeunesse. Eh! eh! — cela plaît aux jolies femmes. — Eh! eh! — c'est de votre

âge, mon beau garçon. — Les *young ladies* aiment cela. — N'est-il pas vrai, la belle?...

Et il allongea le bras pour toucher le menton de Kitty Bell par-dessus le comptoir. Kitty se rejeta jusqu'au fond de son fauteuil, et regarda Chatterton avec épouvante, comme si elle se fût attendue à une explosion de colère de sa part, car vous savez ce que l'on a écrit du caractère de ce jeune homme!

He was violent and impetuous to a strange degree.

— J'ai fait comme vous dans mon printemps, dit fièrement le gros M. Beckford, et jamais Littleton, Swift et Wilkes n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galans et plus badins que les miens. Mais j'avais la raison assez avancée, même à votre âge, pour ne donner aux muses que le temps perdu, et mon été n'était pas encore venu, que déjà j'étais tout aux affaires; mon automne les a vues mûrir dans mes mains, et mon hiver en recueille aujourd'hui les fruits savoureux. »

Ici l'élégant M. Beckford ne put s'empêcher de regarder autour de lui, pour lire dans les yeux des personnes qui l'entouraient la satisfaction excitée par la facilité de son élocution et la fraîcheur de ses images.

Les affaires mûrissant dans l'automne de sa vie, parurent faire, sur deux ministres, un quaker noir et un lord rouge qui se trouvaient là, une impression aussi profonde que celle que produisent à notre tribune de l'an 1831 les discours des bons petits vieux généraux *del signor Buonaparte*, lorsqu'ils nous demandent, en phrases de collége et *d'humanités*, nos enfans et nos petits-enfans, pour en faire de grands corps d'armée, et pour nous montrer comment, parce qu'on s'est occupé durant dix-sept ans du débit des vins et de la tenue des livres, on saurait bien encore perdre sa petite bataille, comme on faisait en l'absence du grand-maître.

L'honnête M. Beckford, ayant ainsi séduit les assistans par sa bonhomie mêlée de dignité et de bonne façon, poursuivit sur un ton plus grave :

— « J'ai parlé de vous, mon ami, et je veux vous tirer d'où vous êtes, on ne s'est jamais adressé en vain au lord-maire depuis un an : je sais que vous n'avez rien pu faire au monde que vos mau-

dits vers, qui sont d'un anglais inintelligible, et qui, en supposant qu'on les comprît, ne sont pas très beaux; je suis franc, moi, et je vous parle en père, voyez-vous; — et quand même ils seraient très beaux, — à quoi bon? je vous le demande; à quoi bon?

Chatterton ne bougeait non plus qu'une statue. Le silence des sept ou huit assistans était profond et discret; mais il y avait dans leurs regards une approbation marquée de la conclusion du lord-maire, et ils se disaient du sourire : A quoi bon?

Le bienfaisant visiteur continua :

— Un bon Anglais, qui veut être utile à son pays, doit prendre une carrière qui le mette dans une ligne honnête et profitable. Voyons, enfant, répondez-moi. — Quelle idée vous faites-vous de nos devoirs? » — Et il se renversa de façon doctorale.

J'entendis la voix creuse et douce de Chatterton qui fit cette singulière réponse en saccadant ses paroles et s'arrêtant à chaque phrase :

« L'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme; la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, les communes sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole; nous autres, nous devons tous avoir la main aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons : nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire. »

Cela fit sensation. On s'approcha sans trop comprendre et sans savoir si l'on devait se moquer ou applaudir, situation accoutumée du vulgaire.

— Well! very-well! cria le gros Beckford, c'est bien, mon enfant! c'est noblement représenter notre bienheureuse patrie! *Rule Britannia*, chanta-t-il en fredonnant l'air national. Mais, mon garçon, je vous prends par vos paroles. Que diable peut faire le poète dans la manœuvre?

Chatterton resta dans sa première immobilité. C'était celle d'un homme absorbé par un travail intérieur qui ne cesse jamais et qui

lui fait voir des ombres sur ses pas. Il leva seulement les yeux au plafond et dit :

— Le poète cherche aux étoiles quelle route nous montre le doigt du Seigneur.

Je me levai et courus, malgré moi, lui serrer la main. Je me sentais du penchant pour cette tête montée, exaltée et en extase comme est toujours la vôtre.

Le Beckford eut de l'humeur.

— Imagination ! dit-il...

— Imagination ! Célestes vérités ! pouviez-vous répondre, dit Stello.

— Je sais mon Polyeucte comme vous, reprit le Docteur, mais je n'y songeais guère en ce moment.

— Imagination, dit M. Beckford, toujours l'imagination au lieu du bon sens et du jugement. Pour être poète à la façon lyrique et somnambule dont vous l'êtes, il faudrait vivre sous le ciel de Grèce, marcher avec des sandales, une clamyde et les jambes nues, et faire danser les pierres avec le psaltérion. Mais avec des bottes crottées, un chapeau à trois cornes, un habit et une veste, il ne faut guère espérer se faire suivre, dans les rues, par le moindre caillou, et exercer le plus petit pontificat ou la plus légère direction morale sur ses concitoyens.

La poésie est à nos yeux une étude de style assez intéressante à observer, et faite quelquefois par des gens d'esprit ; mais qui la prend au sérieux? Quelque sot ! Outre cela, je tiens ceci d'un Français, et je vous le donne comme certain, savoir : que la plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femmes. Vous avez essayé de tout ce que vous pouvait donner la vôtre, quittez-la, mon garçon; croyez-moi, mon petit ami. D'un autre côté nous vous avons essayé dans des emplois de finance et d'administration où vous ne valez rien. Lisez ceci, acceptez l'offre que je vous fais, et vous vous en trouverez bien, avec de bons compagnons autour de vous. Lisez ceci et réfléchissez-y mûrement, cela en vaut la peine.

Ici, remettant un petit billet à ce sauvage enfant, le lord-maire se leva majestueusement.

— C'est, dit-il en se retirant au milieu des saluts et des hommages, c'est qu'il s'agit de quatre cents livres sterling par an.

Kitty Bell se leva et salua comme si elle eût été prête à lui baiser la main à genoux. Toute l'assistance suivit jusqu'à la porte le digne magistrat qui souriait et se retournait, prêt à sortir, avec l'air bénin d'un évêque qui va confirmer des petites filles; il s'attendait à se voir suivi de Chatterton, mais il n'eut pas le temps d'apercevoir le mouvement violent de son protégé. — Chatterton avait jeté les yeux sur le billet; tout à coup il prit ses manuscrits, les lança sur le feu de charbon de terre qui brûlait dans la cheminée à hauteur des genoux, comme une grande fournaise, et disparut de la chambre.

M. Beckford sourit avec satisfaction, et saluant de la portière de sa voiture : — Je vois avec plaisir, cria-t-il, que je l'ai corrigé, — il renonce à sa poésie. — Et ses chevaux partirent.

C'est à la vie, me dis-je, qu'il renonce. — Je me sentis serrer la main avec une force surnaturelle. — C'était Kitty Bell, qui, les yeux baissés et n'ayant l'air aux yeux de tous que de passer près de moi, m'entraînait vers une petite porte vitrée, au fond de la boutique; porte que Chatterton avait ouverte pour sortir.

— On parlait bruyamment de la bienfaisance du lord-maire; on allait, on venait. On ne la vit pas. Je la suivis.

CHAPITRE XVIII.

Un escalier.

Saint Socrate, priez pour nous! disait Erasme le savant. J'ai fait souventes fois cette prière en ma vie, continua le Docteur, mais jamais si ardemment, vous m'en pouvez croire, qu'au moment où je me trouvai seul avec cette jeune femme dont j'entendais à peine le langage, qui ne comprenait pas le mien, et dont la situation n'était pas claire à mes yeux plus que la parole à mes oreilles.

Elle ferma vite la petite porte par laquelle nous étions arrivés au bas d'un long escalier; et là elle s'arrêta tout court, comme si les

jambes lui eussent manqué au moment de monter. Elle se retint un instant à la rampe, ensuite elle se laissa aller assise sur les marches, et quittant ma main qui la voulait retenir, me fit signe de monter.

— *Vite! vite! allez!* me dit-elle en français à ma grande surprise. Je vis que la crainte de parler mal avait, jusqu'alors, arrêté cette timide personne.

Elle était si effrayée, ses yeux ouverts démesurément avaient une expression de Méduse si extraordinaire, que je frémis moi-même, et la quittai brusquement pour monter. Je ne savais vraiment où j'allais, mais j'allais comme une balle qu'on a lancée violemment.

Hélas! me disais-je en montant au hasard l'étroit escalier, hélas! quel sera l'esprit révélateur qui daignera jamais descendre du ciel, pour apprendre aux sages à quels signes ils peuvent deviner les vrais sentimens d'une femme quelconque pour l'homme qui la domine secrètement? Au premier abord, on sent bien quelle est la puissance qui pèse sur son ame; mais qui devinera jamais jusqu'à quel degré cette femme est possédée? qui osera interpréter hardiment ses actions? et qui pourra, dès le premier coup d'œil, savoir le secours qu'il convient d'apporter à ses douleurs? Chère Kitty, me disais-je (car en ce moment je me sentais, pour elle, l'amour qu'avait, pour Phèdre, sa nourrice, son excellente nourrice, dont le sein frémissait des passions dévorantes de la fille qu'elle avait nourrie), chère Kitty, pensais-je, que ne m'avez-vous dit: *Il est mon amant!* J'aurais pu nouer avec lui une utile et conciliante amitié, j'aurais pu parvenir à sonder les plaies inconnues de son cœur; j'aurais... Mais ne sais-je pas que les sophismes et les argumens sont inutiles où le regard d'une femme aimée n'a pas réussi. Mais comment l'aime-t-elle? Est-elle plus à lui qu'il n'est à elle? N'est-ce pas le contraire? Où en suis-je? Et même, je pourrais dire aussi: Où suis-je?

En effet, j'étais au dernier étage de l'escalier assez négligemment éclairé, et je ne savais de quel côté tourner, lorsqu'une porte d'appartement s'ouvrit brusquement. Mon regard plongea dans une petite chambre, dont le parquet était entièrement couvert de papiers déchirés en mille pièces. J'avoue que la quantité en était

telle, que les morceaux en étaient si petits, que cela supposait la destruction d'un si énorme travail, que j'y attachai long-temps les yeux avant de les reposer sur Chatterton qui m'ouvrait la porte. Lorsque je le regardai, je le pris vite dans mes bras par le milieu du corps, et il était temps, car il allait tomber, et se balançait comme un mât coupé par le pied. — Il était devant sa porte, je l'appuyai contre cette porte, et je le retins ainsi debout comme on soutiendrait une momie dans sa boîte. — Vous eussiez été épouvanté de cette figure. — La douce expression du sommeil était paisiblement étendu sur ses traits, mais c'était l'expression d'un sommeil de mille ans, d'un sommeil sans rêve, où le cœur ne bat plus, d'un sommeil imposé par l'excès du mal. Les yeux étaient encore entr'ouverts, mais flottans au point de ne pouvoir saisir aucun objet pour s'y arrêter; la bouche était béante et la respiration forte, égale et lente, soulevant la poitrine comme dans un cauchemar.

Il secoua la tête, et sourit un moment comme pour me faire entendre qu'il était inutile de m'occuper de lui. — Comme je le soutenais toujours très ferme par les épaules, il poussa du pied une petite fiole qui roula jusqu'au bas de l'escalier, sans doute jusqu'aux dernières marches où Kitty s'était assise, car je l'entendis jeter un cri, et monter en tremblant. — Il la devina. — Il me fit signe de l'éloigner, et s'endormit debout sur mon épaule comme un homme pris de vin.

Je me penchai, sans le quitter, au bord de l'escalier. J'étais saisi d'un effroi qui me faisait dresser les cheveux sur la tête. J'avais l'air d'un assassin.

J'aperçus la jeune femme qui se traînait, pour monter les degrés, en s'accrochant à la rampe comme n'ayant gardé de force que dans les mains pour se hisser jusqu'à nous. — Heureusement elle avait encore deux étages à gravir avant que de le rencontrer.

Je fis un mouvement pour porter dans la chambre mon terrible fardeau. — Chatterton s'éveilla encore à demi. — Il fallait que ce jeune homme eût une force prodigieuse, car il avait bu soixante grains d'opium. — Il s'éveilla encore à demi, et employa, le croiriez-vous? — employa le dernier souffle de sa voix à me dire ceci :

— Monsieur..... *you*..... médecin..... achetez-moi mon corps, et payez ma dette.

Je lui serrai les deux mains pour consentir. — Alors il n'eut plus qu'un mouvement, ce fut le dernier. Malgré moi, il s'élança vers l'escalier, s'y jeta sur les deux genoux, tendit les bras vers Kitty, poussa un long cri, et tomba mort le front en avant.

Je lui soulevai la tête. Il n'y a rien à faire, me dis-je. — A l'autre.

J'eus le temps d'arrêter la pauvre Kitty, mais elle avait vu. — Je lui pris le bras et la forçai de s'asseoir sur les marches de l'escalier. — Elle obéit, et resta accroupie comme une folle avec les yeux ouverts. Elle tremblait de tout le corps.

Je ne sais, monsieur, si vous avez le secret de faire des phrases dans ces cas-là; pour moi, qui passe ma vie à contempler ces scènes de deuil, j'y suis muet.

Pendant qu'elle voyait devant elle fixement et sans pleurer, — je retournais dans mes mains la fiole qu'elle avait apportée dans la sienne; elle, alors, la regardant de travers, semblait dire comme Juliette : L'ingrat! avoir tout bu! ne pas me laisser une goutte amie!

Nous restions ainsi l'un à côté de l'autre assis et pétrifiés, l'un consterné, l'autre frappée à mort; aucun n'osant souffler un mot, et ne le pouvant.

Tout d'un coup une voix sonore, rude et pleine, cria d'en bas :

— *Come, mistriss Bell*!

A cet appel, Kitty se leva comme par un ressort; c'était la voix de son mari. Le tonnerre eût été moins fort d'éclat, et ne lui eût pas causé même en tombant une plus violente et plus électrique commotion. Tout le sang se porta aux joues, elle baissa les yeux, et resta un instant debout pour se remettre.

— *Come, mistriss Bell*!

Répéta la terrible voix.

Ce second coup la mit en marche, comme l'autre l'avait mise sur ses pieds. Elle descendit avec lenteur, droite, docile, avec l'air insensible, sourd et aveugle, d'une ombre qui revient. Je la soutins jusqu'en bas; elle rentra dans sa boutique, se plaça les yeux baissés à son comptoir, tira une petite Bible de sa poche, l'ouvrit,

commença une page et resta sans connaissance, évanouie dans son fauteuil.

Son mari se mit à gronder, des femmes à l'entourer, les enfans à crier, les chiens à aboyer.

— Et vous? s'écria Stello en se levant avec chagrin.

— Moi? je donnai à M. Bell trois guinées, qu'il reçut avec plaisir et sang-froid en les comptant bien.

— C'est, lui dis-je, le loyer de la chambre de M. Chatterton qui est mort.

— Oh! dit-il avec l'air satisfait.

— Le corps est à moi, dis-je, je le ferai prendre.

— Oh! me dit-il avec un air de consentement.

Il était bien à moi, car cet étonnant Chatterton avait eu le sang-froid de laisser, sur ma table, un billet qui portait à peu près ceci :

— Je vends mon corps au docteur (le nom en blanc), à la condition de payer à M. Bell six mois de loyer de ma chambre, montant à la somme de trois guinées. Je désire qu'il ne reproche pas à ses enfans les gâteaux qu'ils m'apportaient chaque jour, et qui, depuis un mois, ont seuls soutenu ma vie.

Ici, le Docteur se laissa couler dans la bergère sur laquelle il était placé, et il s'y enfonça jusqu'à ce qu'il se trouvât assis sur le dos et même sur les épaules.

— Là! dit-il, avec un air de satisfaction et de soulagement, comme ayant fini son histoire.

— Mais Kitty Bell? Kitty? que devint-elle? dit Stello en cherchant à lire dans les yeux froids du Docteur noir.

— Ma foi, dit celui-ci, si ce n'est la douleur, le calomel des médecins anglais dut lui faire bien du mal..... car, n'ayant pas été appelé, je vins visiter les gâteaux de sa boutique. Il y avait là ses deux beaux enfans qui jouaient et chantaient en habit noir. Je m'en allai en frappant la porte de manière à la briser.

— Et le corps du poète?

— Rien n'y toucha que le linceul et la bière. Rassurez-vous.

— Et ses poèmes?

— Il fallut dix-huit mois de patience pour réunir, coller et traduire les morceaux de ceux qu'il avait déchirés dans sa fureur.

Quant à ceux que le charbon de terre avait brûlés, c'était la fin de la bataille d'Hastings dont on n'a que deux chants.

— Vous m'avez écrasé la poitrine avec cette histoire, dit Stello en retombant assis.

Tous deux restèrent en face l'un de l'autre pendant trois heures quarante-quatre minutes, tristes et silencieux comme Job et ses amis. Après quoi Stello s'écria comme en continuant :

— Mais que lui offrait donc M. Beckford dans son petit billet?

— Ha! à propos, dit le Docteur noir, comme en s'éveillant en sursaut...

C'était une place de premier valet de chambre chez lui.

Le Cte ALFRED DE VIGNY.

SCÈNES

D'UNE

COURSE DE TAUREAUX

A ARANJUEZ.

I.

Le Taureau dans l'Amphithéâtre.

Le dimanche 5 juin 1831, à cinq heures du soir, le double amphithéâtre et les loges de la place des Taureaux d'Aranjuez étaient garnis d'une innombrable foule, attendant avec impatience le commencement de la course.

C'était une magnifique et dévorante journée d'été. L'immense multitude entassée dans le cirque y entassait une double chaleur; l'air était épais et brûlant, on ne respirait que du feu.

Cependant, bien que le soleil encore dans toute sa force frappât d'aplomb sur une moitié du *tendido* (1), toutes ces têtes de la foule

(1) L'amphitheâtre découvert où se place le peuple.

qui remplissait *las gradas de sol* (1), se laissaient stoïquement brûler; pas une place n'était déserte, pas une vacante.

Il est bon de savoir que l'entreprise des courses de taureaux est concédée au profit des hospices. — Or, les hospices dépensent annuellement le produit de ces courses à soigner et guérir, s'il y a lieu, les *aficionados* (2) du *tendido*, qui gagnent au soleil des fièvres cérébrales, des maladies inflammatoires.

Voyez l'habile combinaison! —

Ce jour-là, le roi, la reine et les infans devaient assister à la course. La loge royale était préparée et tendue de draperies rouges à franges d'or.

Pour commencer, on attendait donc le roi, qui devait commander la place. — C'était d'un excellent augure pour les amateurs, car le roi étant lui-même amateur éclairé, on était sûr que la course serait parfaitement dirigée.

Une course de taureaux a quelques rapports avec une assemblée délibérante, en ce sens qu'il n'est pas moins important qu'elle soit habilement conduite et présidée.

On venait d'entendre les tambours battre aux champs. — Les voitures de la cour arrivaient. Bientôt le roi entra dans sa loge, tenant par la main la jeune et gracieuse reine, et suivi des infans et des infantes, pendant que la musique du cirque jouait à grand orchestre les airs nationaux : *El Contrabandista* et *la Cachucha*. Le roi était vêtu en noir : il se découvrit et salua plusieurs fois les loges, les *gradas cubiertas* (3) et le *tendido*, qui l'avaient reçu avec acclamations. — Dès qu'il se fut placé, la course commença.

Un escadron de chasseurs à cheval avait déjà fait sortir de l'arène ce qu'il y restait encore de peuple.

Les alguazils à cheval, la baguette à la main, précédés de leur chef, *el alguacil mayor*, introduisirent bientôt les *toreros*.

Ils avaient tous choisi ce jour-là leurs plus riches costumes.

Venaient d'abord les *toreros* (4) à pied, *chulos, capeadors, espa-*

(1) Les bancs exposés au soleil.

(2) Les amateurs.

(3) L'amphithéâtre couvert qui règne au-dessus du *tendido*.

(4) Sous cette dénomination, on comprend tout ceux qui combattent le taureau dans la course.

das (1), et *banderilleros* (2), le *montera* (3) sur la tête, au lieu du chapeau à cornes qu'ils portent à Madrid, puis enveloppés de manteaux de soie aux couleurs éclatantes. Ils étaient environ vingt. — On distinguait à leur tête le jeune Montès, l'élève de Romero, le *matador* favori du peuple.

Cinq *picadors* (4) à cheval les suivaient : une telle profusion de perles, de galons et de broderies couvrait leurs petites vestes, qu'à peine en pouvait-on distinguer le velours. Il était aussi facile de voir que leurs *queridas* avaient mis toute leur coquetterie à composer les grosses rosettes de rubans dont étaient ornés les grands chapeaux blancs à larges bords qu'ils portaient.

Lorsque la troupe fut arrivée au pied de la loge royale, tous les toreros se découvrirent. — Les toreros à pied mirent un genou en terre.

Le roi leur fit signe de se relever et de courir à leurs postes.— Et en un instant, comme une volée d'oiseaux, tous les *banderilleros*, les *capeadors* (5) et les *espadas* s'étaient dispersés dans l'arène, prenant leurs manteaux dans leurs mains, et découvrant toute la magnificence de leurs élégans costumes de *majos*, surchargés de pierreries, de paillettes d'or et d'argent, que le soleil faisait étinceler à éblouir. —

C'était une petite armée qui prenait position, qui se rangeait en bataille pour attendre l'ennemi.

Trois des picadors sortirent de l'arène; ceux-là devaient former la cavalerie de réserve.

Les deux autres, Sevilla et Pinto, lorsqu'on leur eut remis leurs lances, allèrent se placer le long de la barrière, à quelque distance de la porte du *toril* (6).

Le roi en jeta la clé. Un des alguazils, auquel elle fut donnée,

(1) *Espadas* ou *matadors*, ceux qui combattent le taureau avec l'épée.

(2) Ceux qui doivent piquer dans le coup du taureau des flèches appelées *banderillas*.

(3) Sorte de bonnet noir, orné de rubans noirs.

(4) Ceux qui combattent le taureau à cheval et avec la lance.

(5) Ceux des toreros qui n'ont, contre le taureau, d'autre arme que le manteau.

(6) L'écurie où sont renfermés les taureaux.

traversa la place pour la porter au *mayoral* (1); puis, se sauvant au galop, il sortit de l'enceinte, au milieu des éclats de rire et des sifflemens du peuple.

Le roulement de tambour se fit entendre.

C'était un terrible et solennel instant. — Quand le premier taureau va sortir du *toril*, l'attente de cette brusque exposition du drame est vive et pénétrante. — Certes, quiconque observerait alors (et ce ne serait pas le moins curieux spectacle, ce serait une belle et intéressante étude de l'ame humaine), quiconque observerait ces innombrables visages, ces innombrables regards, tournés à la fois vers un même point, admirerait avec combien de nuances diverses, selon les traits divers et les diverses passions, sur chaque physionomie vient ce peindre cette poignante anxiété, cette cruelle émotion qui semble faire palpiter dix mille cœurs d'un seul battement, comme dans une même poitrine.

C'est aussi pour le *picador*, qui, la lance en arrêt, à deux pas de la porte du *toril*, attend le premier choc, que le moment est grave et rude à passer. — Il n'est pas encore, en effet, échauffé, étourdi par le danger déjà couru, comme il le sera dans les combats qui suivront. — Dans cette cruelle partie, où la vie est un jeu, il n'a pas encore jeté les premiers dés.

J'ai entendu le brave Ortis; Ortis, vieux *picador*, qui peut-être a piqué dix mille taureaux, et n'a pas une côte qui n'ait été brisée par les chutes ou les coups de cornes; — je l'ai entendu affirmer que jamais, lui premier picador, il n'avait ainsi attendu le premier taureau, sans qu'un violent frisson lui parcourût tout le corps, sans que son front se couvrît d'une sueur froide.

Les portes du toril s'ouvrirent. — Un magnifique taureau noir et blanc, un taureau de *Colmenar, de la vacada de Fuentès*, s'élança dans l'arène.

Il se retourna vers le premier picador, incertain, grattant la terre du pied, secouant la tête, comme s'il eût voulu fondre sur son ennemi; — puis il fit une cabriole, et passa outre.

C'était un taureau jugé!

« *No vale nada!* criait-on déjà de tous côtés; — les chiens! les

(1) Le conducteur, le gardien des taureaux.

chiens! *es una vaca, es una cabra.* » — On eût dit en effet plutôt une chèvre qu'un taureau, et dès le premier moment il prouva que l'on ne s'était pas trompé sur son compte, car l'un des *chulos* ayant voulu le ramener vers les picadors, le taureau le poursuivit lui-même, et le *torero* s'étant élancé au-delà de la barrière, il s'élança après lui en même temps, témoignant déjà combien il était agile sauteur.

Il n'avait pénétré néanmoins que dans l'espèce de couloir circulaire qui entoure la place, ce qui arrive très fréquemment, et bientôt il fut ramené dans l'arène par l'une des portes qu'on ouvrit sur son passage.

Cependant on le sifflait à outrance; on l'accablait d'injures, on demandait les chiens avec fureur.

Tout à coup, acceptant le défi d'un autre *chulo*, il traversa toute la largeur de l'arène en courant, et arrivant au pied de la barrière derrière laquelle s'était réfugié le torero, poussé par un élan extraordinaire, il se précipita aussi. — D'effroyables cris furent poussés au même instant. — Ce n'était plus simplement, comme la première fois, dans le couloir qu'il avait sauté; — d'un seul bond, il en avait franchi toute la largeur, et s'était jeté au plus épais du peuple, dans le *tendido*.

La confusion devint universelle. — Ce n'était qu'une seule et désespérante clameur.

Le peuple, comme une marée violemment poussée par le vent, s'éleva à grosses vagues, et vint inonder *les gradas cubiertas*, surmontant, escaladant la balustrade qui l'en séparait; mais là, pas plus que dans les loges, on ne se croyait encore en sûreté, et bientôt les portes de sortie étroites et basses furent assiégées et encombrées par la multitude.

Le tumulte et le désordre étaient affreux. Quelques femmes surtout, tenant leurs enfans dans leurs bras, se lamentaient misérablement.

Cependant le taureau, non moins épouvanté lui-même que la foule, avait traversé ces flots, qui s'étaient ouverts d'eux-mêmes devant lui, et il était arrivé au milieu de l'orchestre des musiciens. Là, comme les gradins s'interrompent, il se trouvait de plain-pied sur un plancher. Il s'arrêta un instant, promenant autour de lui

son regard inquiet et stupide. — Le pauvre animal songeait bien plutôt à fuir qu'à faire le moindre mal à qui que ce fût. Les musiciens d'ailleurs avaient aussi abandonné la place; il ne restait plus que leurs instrumens, les clarinettes, les tambours de basque, jetés au hasard, parmi les chaises renversées.

Foulant tout cela sous ses pieds, le taureau s'ouvrit un chemin, en brisant quelques balustrades de bois, et poursuivit sa marche dans le *tendido*.

Mais l'armée des *toreros*, s'étant ralliée et embusquée, l'attendait au passage. — Ne pouvant lui-même se défendre, ni leur faire face au milieu de ces gradins inégaux, dans lequel il s'était embarrassé, il tomba bientôt sous les coups d'épée et de poignard dont il fut assailli et criblé de tous côtés.

Ce fut alors qu'accoururent les volontaires royalistes. On en distribue toujours un certain nombre autour de la seconde barrière intérieure, sur les premiers rangs du *tendido*. Ils avaient laissé passer le taureau avec la plus grande courtoisie, et avaient manœuvré fort habilement, de façon à se mettre eux-mêmes, avant tous, hors de danger, en se chargeant de la garde des portes; mais, dès qu'ils virent l'ennemi commun chancelant et renversé, il n'y en eut pas un qui ne revînt le percer de sa baïonnette.

On n'eut pas le loisir d'admirer convenablement ce dévouement généreux, bien qu'un peu tardif.

On savait déjà partout que le taureau venait d'être tué. Le mouvement rétrograde s'arrêtait. Il revint quelque confiance; la foule rentra peu à peu dans son lit. Chacun reprit, non pas précisément sa place, mais celle qu'il trouva libre. On accourut se rasseoir confusément et sans ordre; les *gradas cubiertas* surtout, et les rangs supérieurs du *tendido* richement garnis, aux dépens des bancs inférieurs, qui, plus rapprochés de l'arène, n'inspiraient qu'une médiocre confiance.

Néanmoins la tempête n'était pas encore complètement apaisée. Une sourde rumeur régnait dans toute l'enceinte de la place. C'était comme un bourdonnement d'abeilles se pressant dans leur ruche, après quelques invasions de son domaine. Il y avait eu cependant peu de blessés. Ceux qui, ayant été renversés et foulés aux pieds, se pouvaient tenir encore sur leurs jambes, ne laissaient pas de

revenir. Les femmes surtout étaient de ce nombre. On les voyait rentrer et chercher à se replacer, bien que tremblantes encore et toutes bouleversées. Quant aux hommes, ils faisaient une consommation prodigieuse de *cigarritos*, usant sans doute du tabac comme d'un calmant.

C'était une fumée à ne plus s'y voir.

Quant à moi, dans cette occurence, lors même que j'aurais eu l'idée de m'enfuir, j'eusse été singulièrement empêché par ma voisine. C'était une jolie *manola* (1), une toute jeune fille, fort brune, aux yeux noirs et chargés de vapeur, auprès de laquelle m'avait placé le numéro de mon billet, au premier rang des *gradas cubiertas*. Nous avions causé déjà quelque peu, et j'avais pu juger que *Pepita* (c'était le nom de ma voisine) était, pour son âge, une *aficionada* fort distinguée.

Au moment même où le taureau sauta dans le *tendido*, elle sauta aussi sur moi, et se cramponna aux revers de mon habit, de façon à me suffoquer, et surtout à me prouver que toute résistance serait inutile. — Je n'en opposai donc aucune. — J'admirais seulement avec quel énergique instinct de conservation *Pepita* m'avait jeté devant elle, se retranchant à merveille derrière moi, comme derrière une fortification, prête à m'opposer à toute attaque, à toute irruption, comme un bouclier.

Nous demeurâmes ainsi quelque temps appuyés à l'un des piliers des loges qui nous garantissait un peu des atteintes de la foule; — moi, résigné, observant, par manière d'occupation, l'état du corsage de *Pepita*, quelque peu ouvert et dérangé, comme il était inévitable dans une pareille confusion; — elle, la tête appuyée et penchée sur mon épaule, regardant attentivement ce qui se passait.

(1) Grisette.

A mesure que le danger s'éloignait, *Pepita* me laissait un peu plus librement respirer, je sentais ma captivité devenir moins étroite.

Lorsque le taureau fut bien tué, dès qu'il tomba, elle me rendit toute liberté.

Rajustant sa basquine en désordre et sa mantille, elle reprit sa place en souriant, toute calme et toute heureuse, comme si rien ne fût arrivé.

Je la contemplais, sans pouvoir comprendre cette parfaite sérénité d'ame qui, dans un pareil moment, s'épanouissait sur ce jeune et doux visage.

Je revins m'asseoir auprès d'elle, — tout auprès. — J'observais toujours attentivement sa figure. — Comme l'oubli et la joie y étaient revenus vite! Comme le plaisir du spectacle l'avait de nouveau ressaisie! Son œil étincelait. Elle était jolie, — bien jolie! — Cependant j'aurais voulu qu'elle eût peur encore.

II.

Les Picadors.

La course continuait.

Un second taureau était entré dans l'arène, sans que je m'en fusse d'abord aperçu. C'était un puissant taureau andalous, aux cornes ouvertes et hautes.

Les chulos cherchaient à l'entraîner loin du picador *Pinto*, qu'il foulait aux pieds, après l'avoir renversé, lui et son cheval. Le cheval déjà ne remuait plus : il avait été tué d'un coup de corne au cœur.

Un des capeadors réussit à attirer vers lui le taureau, et à s'en faire poursuivre. On releva le picador; il n'avait point été blessé; il en était quitte pour quelques contusions, quelques écorchures; — ce n'était rien. — Il sortit de la *place*, et, au bout de quelques instans, reparut monté sur un nouveau cheval.

De vives acclamations saluèrent sa rentrée.

Cependant Sévilla, le second picador, venait d'être aussi démonté.

Son cheval, éventré d'abord, et renversé par le taureau, s'était relevé, et courait au grand galop autour de l'arène, traînant ses lambeaux d'entrailles dans la poussière, les foulant, les déchirant sous ses pieds, et en faisant jaillir les sanglans débris sur le peuple.

Comme il galopait ainsi, le taureau se trouva sur son passage, et, le recevant sur ses cornes baissées, l'envoya, à dix pas, tomber pour ne plus se relever.

La pauvre bête! — C'était vraiment pitié au taureau de l'achever ainsi! —

Il y avait déjà bien du sang dans l'arène! A mesure qu'il coulait, le peuple s'enivrait davantage. La fièvre commençait à le prendre.

—*Bravo toro! Buen toro!* criait-il, trépignant et applaudissant avec fureur.

Mais le taureau s'était précipité sur le nouveau cheval que montait Pinto. La lance du picador avait été brisée, dans le choc, sur le cou du furieux animal, qui, ayant enfoncé sa corne tout entière dans le poitrail du cheval, s'acharnait à fouiller cette profonde blessure, comme s'il eût voulu y plonger toute la tête.

C'était le jeune matador Montès qui devait tuer ce taureau. Quoique ce n'en fût point encore le moment, voyant qu'il y avait là danger, il accourut; puis il agita son manteau devant le taureau pour l'attirer de son côté et donner au picador le temps de se dégager.

Montès se trouvait resserré dans un espace trop étroit pour être bien libre de ses mouvemens, car cette terrible lutte se passait tout près de la barrière.

A la fin, le taureau, harcelé, impatienté par ce long défi du matador, se tourna vers lui, retirant sa corne du poitrail du cheval, qui, ne se pouvant plus soutenir, tomba en arrière sur son cavalier.

Celui-ci était sauvé. Montès, qui ne voulait pas autre chose, s'apprêtait à se mettre à l'abri lui-même en franchissant la barrière.

Comme il mettait le pied sur la planche étroite placée à moitié de sa hauteur pour faciliter la fuite des *toreros* quand ils sont poursuivis, son manteau, qu'il tenait à la main, et sur lequel il marcha, l'arrêta tout court. Cet obstacle le perdit. — Pendant ce temps, le taureau, sans prendre même d'élan, s'était approché d'un pas; il avait abaissé la tête, puis il l'avait relevée rapidement. — Montès était atteint, il tomba. — L'une des cornes avait pénétré profondément dans sa poitrine, sous le bras gauche.

Ce fut un terrible spectacle, un spectacle atroce.

Après un cri perçant qui s'était fait entendre, — un cri de mère sans doute, — ou de maîtresse, — un profond silence avait succédé.

Toute la foule des spectateurs s'était levée d'un seul mouvement; partout on était monté sur les bancs; on regardait avec une affreuse curiosité.

Le taureau ne s'était pas éloigné; il n'avait pas encore abandonné sa victime. Lorsqu'il vit Montès à terre, il le flaira; et, ne le sentant pas mort, il recula de quelques pas, puis revint, le prit sur ses cornes, et le fit sauter cinq ou six fois en l'air.

Tous les toreros s'étaient rangés autour d'eux, faisant mille efforts désespérés pour sauver ce qui restait de leur camarade, pour sauver ce qui ne semblait plus qu'un misérable débris d'homme.

Enfin, le taureau, distrait et ébloui par la vue du manteau écarlate d'un des capeadors, et s'attachant à ce nouvel adversaire, courut vers l'autre côté de l'arène, laissant le pauvre Montès étendu à terre, sans mouvement, les habits déchirés et en lambeaux, tout souillé de poussière et de sang.

On l'avait emporté hors du cirque; il était tenu pour mort par chacun. Cependant, sur tous ces visages contractés par une violente excitation nerveuse, je ne sais si l'on eût pu lire une seule émotion intime, un seul sentiment de vraie pitié. — Pas une de ces larmes qui rafraîchissent l'ame ne tombait de ces yeux fixes et ardens. —

Pour moi, j'étais tout tremblant; mon cœur battait fortement.

L'habitude me manquait, il est vrai, l'habitude, qui émousse et tue toute sensation. J'avais besoin de me former. — Oh! je devais sembler bien étrange!

Pour mieux voir, Pepita était montée sur notre banquette; comme elle, comme nos voisins, j'y étais aussi monté.

Chacun ayant repris sa place, elle et moi nous étions restés debout.

On nous cria de nous asseoir.

Je pris la main de Pepita pour l'aider à descendre... Sa main se trouvait ainsi dans la mienne, elle ne la retira pas.

Cette situation appelait un épanchement. —

J'avais d'ailleurs besoin de confier mon émotion.

— Pepita, lui dis-je, *este toro es muy malo.*

— *Malo!* reprit-elle vivement; et il y avait dans ses traits un dédain, une ironie qui voulaient dire : « Vous êtes un pauvre connaisseur. » *Malo! et el mejor de la corrida.*

J'avais lâché brusquement sa main. Elle me regarda d'un air étonné.

Mon geste discourtois avait, en effet, bien dû la surprendre. Je le sentis et fis un soudain retour sur moi-même; et ce qu'il y avait de philosophie en moi se mit à plaider pour elle contre ma simplicité de cœur.

— N'avait-elle pas raison? Vous êtes fou, mon ami, me dis-je; avez-vous cru que ce serait ici un jeu comme à l'Opéra? Ne saviez-vous pas qu'il s'agissait de vraies blessures, de sang, de morts véritables? Ces taureaux, ne les dresse-t-on pas à tuer? Le mauvais taureau recule et fuit; le bon, c'est celui qui tue; le meilleur, celui qui tue le plus et le mieux. S'il tue un homme, qu'y faire? En est-il moins bon taureau? Pepita n'a-t-elle pas bien dit? Que vouliez-vous, mon ami, qu'elle pût dire? —

Ma sensibilité se trouvait réduite au silence. — Elle ne répliqua rien.

Je devais à Pepita une réparation. Je lui tendis la main. Elle me rendit la sienne sans hésiter. Je me baissai doucement, et personne ne pouvant me voir, je pressai légèrement ses doigts sur mes lèvres.

J'étais confus d'avoir tant osé. Quand je relevai la tête, je regardai Pepita timidement. J'avais craint de trouver sur ses traits quelque colère; j'avais espéré y voir un peu de rougeur; elle souriait encore; j'en eus presque du dépit. — J'aurais mieux aimé ne

pas rencontrer ce sourire; ou bien, — j'aurais voulu qu'elle eût souri — d'un autre sourire.

III.

Le Matador.

Cependant le taureau avait éventré deux autres chevaux, et les larges et profondes blessures que les lances des picadors lui avaient faites, et d'où le sang ruisselait à flots, semblaient, loin de l'affaiblir, l'irriter davantage et redoubler ses forces.

Au grand mécontentement du peuple, qui en témoignait violemment son improbation, la troupe légère des *banderilleros* s'était mise en mouvement et avait déjà planté dans le cou du taureau plusieurs paires de *banderillas*.

Ce mécontentement était bien naturel et bien légitime. — Dans les vrais principes, on ne doit permettre de placer les *banderillas* qu'au moment où le taureau fatigué refuse enfin d'*entrer*, c'est-à-dire lorsqu'il recule devant la lance du picador qui le défie.

Pepita elle-même, comme tous les *aficionados* de mon voisinage, se plaignait hautement.

— On nous avait fait tort peut-être de trois ou quatre chevaux. — C'était bien la peine que le roi présidât la course, pour que les règles fussent violées! —

Mais le mal était fait. On avait entendu le roulement du tambour. Le matador qui allait remplacer Montès et jouer son rôle, entrait en scène. On lui remit l'épée et la *muleta* (1); il alla s'agenouiller au pied de la loge du roi et lui demander, selon l'usage, la permission de tuer le taureau. Puis, cette grace accordée, il se releva gravement, négligeant de faire la pirouette habituelle, en jetant à terre la montera. — Ce n'était certes pas le moment des vaines bravades.

(1) La *muleta* est un petit drapeau rouge attaché à une baguette.

Ce matador, c'était Jose Miranda : célèbre autrefois, sa réputation avait été fort entamée dans les derniers temps. Il y avait un an environ, dans une course à Madrid, comme il se préparait à donner au taureau l'estocade, la *muleta* lui échappa. Il se jeta devant le taureau à plat ventre, mais celui-ci le prit néanmoins sur ses cornes et le fit sauter à vingt pas. On le crut mort, il n'avait qu'une jambe cassée. Il en est demeuré quelque peu boiteux ; et comme il est en outre de petite taille et fort gros, ne pouvant courir qu'à grand'peine, et se sentant ainsi, en cas de retraite obligée, à la merci du taureau, il a perdu beaucoup, sinon de son adresse, du moins de son assurance d'autrefois.

Il s'avançait néanmoins avec calme, bien qu'il fût d'ailleurs très pâle, et qu'on pût distinguer sur ses traits une profonde altération.

C'était en effet le moment décisif, le dénouement du drame approchait ; dénouement inévitable et que précède toujours la plus terrible des péripéties. C'est que la vie d'un homme est là suspendue à un fil ; c'est qu'il s'agit d'un duel à mort, d'un duel avec dix mille témoins ; — témoins inexorables, qui ne permettent pas la moindre, la plus légère infraction aux règles, l'existence en dût-elle dépendre. Ce duel-là surtout avait quelque chose de sinistre et de solennel à la fois.

Ce terrible adversaire, Miranda l'avait devant lui, plein de vigueur encore ; il lui fallait croiser le fer avec ces terribles cornes qui se dressaient menaçantes, toutes rouges de sang, du sang de Montès. — On le voyait bien, le matador sentait qu'il s'agissait cette fois de tuer d'un coup un pareil ennemi, ou bien de mourir.

Il avait l'œil fixé sur l'œil du taureau. Tous deux se mesuraient du regard. Miranda avança un pas en s'effaçant.

Le taureau se précipita tête baissée. — Il n'avait rencontré que le manteau écarlate. Se retournant avec vitesse, il se retrouva en face du matador qui l'attendait, toujours en garde.

Il y eut encore une pause de quelques secondes.

Le plus profond silence régnait dans tout le cirque. On n'entendait que la respiration bruyante, l'espèce de râle du taureau, qui était là, haletant, tout couvert d'écume et de sang, jetant la fumée par les naseaux.

Miranda s'était légèrement courbé, abaissant la *muleta* ; puis, en

même temps, il avait un peu levé le bras, ramenant le coude vers la poitrine, tenant l'épée inclinée au-dessus de la tête du taureau.

Tout d'un coup celui-ci s'élança de nouveau sur le matador: — il s'était enferré lui-même, il était frappé à mort. Le bras du matador, passant entre les deux cornes, lui avait plongé l'épée jusqu'à la garde, à la naissance du cou.

L'estocade était magnifique!

Le taureau chancela, fit quelques pas à reculons, luttant contre l'agonie, secouant convulsivement la tête, comme pour rejeter de son corps le fer qui le traversait tout entier, puis il tomba à la renverse et demeura sans mouvement.

Une soudaine et universelle explosion de *viva* et d'applaudissemens éclata alors. Les femmes se penchaient, agitant leurs éventails; les mouchoirs flottaient aux loges, aux *gradas cubiertas* et au *tendido;* tout le cirque en était pavoisé.

L'heureux et triomphant matador traversa l'arène pour aller déposer, au pied de la loge du roi, l'épée et la muleta, répondant par des baise-mains aux acclamations dont il était partout salué sur son passage.

Cependant l'élégant et riche attelage des mules, conduit par les *chulos,* était entré dans l'arène; puis, lestes et fringantes, elles en avaient successivement enlevé au grand galop, traînés sur la poussière, les corps inanimés et tout sanglans des cinq chevaux et du taureau.

Tant de sang versé m'avait ébloui, m'avait donné le vertige; je me sentais défaillir.

J'appelai un *aguador,* et je bus un grand verre d'eau fraîche. Pepita but aussi. — Moi, je buvais parce que je souffrais, parce que j'allais me trouver mal; — elle buvait, elle, parce qu'elle avait soif; elle buvait vite, regardant en même temps dans l'arène, de peur de perdre quelque chose de la course qui continuait.

J'étais choqué de cette excessive attention, qu'aucune préoccupation ne pouvait distraire.

J'étouffais, j'avais besoin de respirer plus librement. Je me levai, je sortis, et j'allai me promener dans le corridor extérieur qui entoure les *gradas cubiertas.* Là, je me mis à une petite croisée qui

regarde hors du cirque du côté de la chapelle et des autres bâtimens dépendans de la place.

A travers les vitraux de la fenêtre de la chapelle, je voyais briller sur l'autel les cierges allumés; je voyais les fleurs dont, avant la course, les toreros avaient déposé l'offrande, avec leurs prières, aux pieds de la madone; ni les cierges, ni les fleurs, ni les prières, n'avaient ce jour-là sauvé Montès.

Il devait être mort déjà. Un vieux capucin du couvent de *San Pasqual* que je vis passer, tout pâle et les mains jointes, n'était même pas sans doute arrivé à temps pour le confesser.

Aux portes des écuries il y avait une dizaine de chevaux tout sellés et bridés, victimes préparées aux taureaux et destinées à être éventrées à tour de rôle.

Plus près, sous mes yeux, aux portes du cirque, on voyait des curieux, des amateurs en foule. C'étaient la plupart des mendians, qui, n'ayant pu payer pour entrer, restaient là du moins, afin de voir passer les corps des chevaux et des taureaux tués, à mesure que les mules les enlevaient et les traînaient au *matadero*.

A côté, des groupes de jolis petits enfans jouaient *au taureau*; c'était une innocente parodie du sérieux et vrai drame qui se jouait aussi à deux pas; c'était une préparation à son intelligence; — pour ces enfans, c'était une éducation.

Je comprenais mieux Pepita. Je m'expliquais son courage et son sang-froid; je leur trouvais des excuses; elle n'était elle-même qu'une enfant. Plus aguerri, je rentrai; je revins m'asseoir auprès d'elle.

IV.

Les Chiens.

Trois taureaux étaient entrés dans l'arène et en avaient été successivement enlevés, après avoir tué plus ou moins vaillamment

sept chevaux, et s'être fait tuer eux-mêmes, le tout à travers mille chances diverses pour les picadors, les chulos et les espadas, après l'alternative habituelle des cris et du silence, après d'effrénés applaudissemens et de tumultueuses injures jetés soit aux taureaux, soit aux toreros.

Le sixième taureau, un taureau navarrois, avait été introduit dans l'arène quelques instans avant que j'eusse repris ma place; mais des huées et des sifflemens universels le poursuivaient de toutes les parties du cirque.

C'est que non-seulement il reculait devant les picadors sans vouloir affronter un seul coup de lance, mais il n'y avait pas un chulo de la place qui ne le mît en fuite de la voix et du geste, et ne le couvrît d'affronts, soit en le tirant par la queue, soit en sautant et gambadant devant lui, et même par-dessus ses cornes.

Ce pauvre taureau, n'ayant nulle humeur guerrière, ne cherchait en aucune façon à tirer vengeance de ces injures : son unique soin paraissait être de faire courir à sa suite tous les chulos de la place.

Le peuple, les yeux tournés vers la loge du roi, demandait les chiens à grands cris.

Le roi se toucha l'oreille avec la main. C'est un geste expressif qui signifie que les chiens sont accordés.

Des applaudissemens de joie et de reconnaissance éclatèrent de tous côtés.

D'ordinaire, en pareil cas, pour punir le taureau de sa lâcheté, on lui inflige le supplice des *banderillas de fuego* (ce sont des flèches garnies d'un artifice qui s'enflamme avec détonnation quand on les lui pique dans le cou); à Madrid on n'use pas d'autre moyen. Les chiens ne figurent guère qu'aux courses d'Aranjuez.

C'était donc un épisode inaccoutumé, et des plus curieux.

Les alguazils se mirent en mouvement, afin de faire exécuter au plus vite les ordres du roi.

Bientôt furent amenés deux énormes chiens gris. Deux *chulos* de la place les conduisaient, ou plutôt étaient conduits par eux, car les terribles dogues, mal retenus par les mouchoirs passés autour de leurs cous, ayant aperçu déjà leur ennemi, entraînaient rapidement leurs guides vers lui.

Lorsqu'ils furent à vingt pas du taureau, on les lâcha; alors ils se précipitèrent sur lui avec acharnement, cherchant à lui mordre les oreilles et à s'y attacher; mais le taureau, devenu brave contre ces nouveaux adversaires, les attendait, tête baissée, et les recevant sur ses cornes, les fit successivement sauter à trente pieds en l'air, trois ou quatre fois de suite.

Tous deux étaient meurtris, blessés et couverts de sang; ils revenaient cependant à la charge, mais faiblement et en aboyant, ce qui est pour eux un signe de détresse.

Il fallait un renfort. Deux autres chiens plus grands et plus forts furent amenés et lancés de même.

La lutte n'était plus égale. Tous quatre à la fois attaquèrent le taureau, qui résista bien quelques instans encore, mais qui dut bientôt céder.

A chacune de ses oreilles deux chiens s'étaient déjà suspendus. Il avait beau les secouer par de furieux coups de tête et les faire tournoyer, se fouettant avec violence les flancs de leurs corps, ils ne lâchaient pas prise.

Vaincu par la souffrance, il se résigna, baissa la tête, et ne bougea plus.

Il était ce qu'en langage tauromachique on appelle *coiffé*.

Alors vint un obscur torero, assassin vulgaire, qui lui enfonça une épée dans le côté à plusieurs reprises.

Le taureau tomba.

Ce fut ensuite une terrible tâche que d'arracher de son corps ces dogues acharnés; il fallut que plusieurs *chulos* les tirassent chacun par la queue de toute leur force; et cependant, à peine les deux premiers chiens eurent-ils été séparés de leur victime, qu'ils tombèrent épuisés et à moitié morts, et il fallut que leurs gardiens les emportassent dans leurs bras.

Ils furent, à leur passage, salués par les applaudissemens du peuple.

Ils s'étaient bravement conduits, en vrais et bons chiens.

V.

La mort d'un Cheval.

Ce taureau une fois enlevé par les mules, il nous en revenait un encore, — le septième.

Le jour commençait à baisser. Il n'y eut point de temps perdu. La porte du toril s'ouvrit, un beau taureau de *Ciudad-Real* s'élança dans l'arène.

Il se jeta d'abord, furieux, sur le premier picador *Sevilla*, que d'un choc il renversa avec son cheval; puis il courut à l'autre picador.

Sevilla fut bientôt relevé par les chulos qui l'avaient entouré. Il voulut remonter sur son cheval, mais le pauvre animal ne se traînait plus qu'à peine; il était blessé, et blessé à mort : ses entrailles lui sortaient du ventre et balayaient la terre.

C'était horrible à voir; — cependant je regardais attentivement, — comme malgré moi.

Soudain je fus saisi d'un frisson... —

Ce pauvre cheval! je le reconnaissais à n'en pas douter; c'était bien le même : il avait sur le front et sur le cou, du côté gauche, deux petites taches blanches en forme d'étoile; du reste, il était tout noir, à tous crins. — Oh! oui, c'était bien le même! —

C'était un cheval de race, un cheval anglais, dont la jeunesse avait dû être heureuse et brillante; mais ayant vieilli, de cheval de luxe il était devenu cheval de louage.

Il n'y avait pas huit jours, je l'avais pris pour aller à Tolède; et, bien qu'il ne lui restât guère de forces, bien que ce fût une longue et pénible route, pour aller, pour revenir, il avait fait tant d'efforts! il avait eu tant de courage! courant presque sans cesse au galop pour suivre le trot des jeunes et forts chevaux andalous de mes compagnons, et ne me point laisser en arrière!

Oh! oui, c'était bien le même! — Nous avions été comme deux

amis pendant toute cette route; je m'en souvenais encore, — deux vrais amis : lui, m'ayant vite reconnu pauvre cavalier, et quand venait quelque fossé, quelque ruisseau, ne profitant d'aucun de ses avantages pour m'y jeter et me laisser là; moi, tout reconnaissant de sa docile bonté, lui laissant de temps à autre quelque répit, souffrant qu'il mangeât un peu de la belle herbe fraîche qui bordait le chemin. — Nous avions été de bons amis, de bons camarades de voyage. —

Puis, lorsque nous arrivions à Tolède, après avoir traversé le pont d'Alcantara, au pied de ces rues à pic qu'il fallait gravir, accablé de lassitude, inondé de sueur, tout haletant, il avait été sur le point de s'abattre; — pourtant il avait su trouver assez de force encore pour me porter au haut de la ville; mais une fois entré dans l'écurie, il s'était couché sur la paille, sans en bouger pendant trois jours; et moi, sans pitié, lorsque nous étions repartis, je l'avais fait seller pour me ramener, et nous avions encore galopé huit heures et sans repos, au grand soleil.

Le pauvre animal! que de courage il lui avait aussi fallu pour ce retour! — Il s'était tout-à-fait épuisé, sans doute, à ce voyage! N'étant plus bon à rien, on l'avait vendu peut-être *une once* (1) pour la place des taureaux.

Il était là toujours cependant, tout tremblant, tout chancelant, sous mes yeux!

Alors vinrent deux chulos pour le faire sortir de l'arène. L'un d'eux le tirait par la bride. Comme il n'avançait pas, l'autre le frappa d'un bâton à plusieurs reprises.

Chacun de ces coups me frappait violemment moi-même, et me retentissait dans l'ame.

Le pauvre animal fit un pas; en même temps il releva un peu la tête, et la tourna de mon côté.

Je rencontrai son grand œil humide et trouble, où je pus lire sa souffrance, son agonie; — où je pus lire aussi une sorte de triste et doux reproche.

Ce regard me disait : — Vous êtes un homme cruel; vous m'aviez à moitié tué de fatigue, et vous venez me voir achever ici!

(1) L'once vaut un peu plus de 80 francs de notre monnaie.

J'étais navré.

Je ne pouvais plus supporter ce spectacle; je me couvris les yeux avec les mains.

Je demeurai quelque temps ainsi, le front appuyé sur la balustrade, n'osant plus regarder. — J'aurais donné beaucoup alors pour pouvoir pleurer.

Enfin Pepita me tira doucement par le bras. Je relevai la tête avec crainte.

Il n'était plus là, le pauvre vieux cheval! On l'avait emmené mourir hors de la place; — on l'avait aidé peut-être! — C'était une cruelle — et consolante pensée. Je souffrais moins pourtant; je ne le voyais plus là dans les convulsions, sous l'impitoyable bâton des chulos! — Je souffrais moins.

VI.

Le Media luna.

Le soleil était couché.

Bien que blessé cinq fois par les lances des picadors, et le cou tout hérissé de *banderillas* que, dans sa douleur, il secouait, comme une crinière, en mugissant, le taureau n'était pas encore vaincu.

L'obscurité augmentait; il devenait difficile et dangereux d'attaquer le taureau avec l'épée; on ne voyait plus assez clair pour placer l'estocade.

Un chulo entra dans l'arène avec la *media luna*. C'est une longue perche, terminée par un croissant de fer tranchant et bien affilé.

Pendant que les *capeadors* occupaient le taureau, en faisant flotter devant lui leurs manteaux, le chulo s'approcha de lui doucement, par derrière, et avec la media luna, lui coupa traîtreusement l'un des jarrets.

Le pauvre taureau tomba, puis se releva. Il ne se soutenait

plus que sur trois jambes; la quatrième ne tenait guère à la cuisse que d'un côté, par la peau; il sautait ainsi plutôt qu'il ne marchait.

Il se défendit encore vaillamment quelques instans.

Tous les capeadors tournaient en roue autour de lui, traînant à terre leurs manteaux pour achever de l'étourdir et le renverser.

Enfin il s'agenouilla.

Un des matadors avait présenté au taureau la muleta, sur laquelle celui-ci tenait les yeux attachés (1). Alors s'approcha le *cachetero*, qui, lui glissant doucement la main entre les deux cornes, lui enfonça un poignard dans la tête.

Il s'abattit tout-à-fait.

La tragédie toro-humaine était achevée. —

Le roi se leva pour partir. Il faisait presque nuit; cependant le peuple demandait à grands cris un huitième taureau.

Le roi se retira sans écouter.

Que voulait de plus cet insatiable peuple?

On lui avait donné sept taureaux, vingt chevaux, et un homme! —

Que voulait-il de plus?

La nuit avait baissé le rideau. Le spectacle était fini. Il était temps; j'en avais assez ainsi; je respirais enfin plus librement.

Je me levai pour sortir.

Pepita m'avait pris le bras, et s'appuyait familièrement sur moi. Elle s'appuyait sur du marbre. Je ne disais mot; je me sentais peu touché de cette brusque intimité; — je la souffrais cependant.

Cette jeune fille, me disais-je, est belle; mais elle n'a pas la beauté de la femme, la vraie beauté, la douce pitié qui tremble et pleure.

Quand nous fûmes descendus, lorsque nous nous trouvâmes dehors:

(1) C'est le torero qui achève d'ordinaire le taureau avec le *cachète*, sorte de poignard qu'il lui enfonce dans la tête.

— La course a été bien belle, ami, me dit Pepita, avançant son visage sous le mien.

Je la regardai fixement.

Elle souriait encore. C'était toujours ce sourire fatigant, ce sourire vulgaire qui s'empare de la figure à l'insu de l'ame, qui ne traduit rien du cœur et n'amène aux yeux nulle ombre de la pensée; ce sourire qui vient s'étendre sur les lèvres, par coquetterie, pour montrer de belles dents; ou bien jouer dans les traits machinalement, on ne sait pourquoi, comme un ressort. Je trouvai ce sourire insipide, choquant, maussade, inhumain; il me fit mal. Il m'enlaidit tout ce joli visage; je n'y vis plus qu'une déplaisante grimace.

J'eus tort. Je fus ingrat et dur. Je m'en repens.

— Oui, la course a été bien belle, dis-je sèchement à Pepita, dégageant soudain mon bras du sien, — trop belle.

Et m'éloignant en même temps, je me perdis dans la foule.

Le patient lecteur qui a bien voulu suivre jusqu'au bout ce long récit, doit être ici franchement averti que c'est au nom d'un jeune Anglais, récemment arrivé d'Espagne, qu'on vient de parler. On a reproduit les diverses scènes qui précèdent scrupuleusement, telles qu'il les a racontées : on ne prétend d'ailleurs, en aucune façon, subir la responsabilité des émotions, parfois plus que singulières, du sensible et impressionnable *gentleman*.

A. Fontaney.

TABLEAU

DES

DERNIÈRES RÉVOLUTIONS

DU BRÉSIL.

Le Brésil est situé entre les 4° 18' et 34° 55' latitude sud, et comprend environ le tiers de l'Amérique méridionale. Il ne serait pas étonnant qu'une étendue de pays aussi immense offrît une grande variété de richesses et de productions; mais souvent, dans la même province, dans le même district, on trouve le fer et les diamans, l'or, le plomb et les topases; on peut cultiver à la fois le manioc, le blé et le maïs, le café et la vigne, le lin et le cotonnier, les fruits délicieux de l'Inde, de l'Amérique et de l'Europe; enfin la terre, vierge encore, a une telle fécondité, qu'elle rend de cent cinquante à cinq cents pour un à celui qui prend la peine d'y jeter quelques semences.

Pendant plusieurs siècles, cette belle contrée fut soumise au système colonial. Peut-être ce système ne fut-il jamais aussi rigoureux pour le Brésil que pour l'Amérique espagnole; mais il n'en est pas

moins vrai que les prohibitions les plus sévères empêchaient sans cesse les Brésiliens de profiter des bienfaits que leur avait prodigués la nature. Fermé aux étrangers, le Brésil s'épuisait pour enrichir les négocians de Lisbonne. Ses habitans marchaient sur le fer, et, sous peine d'aller finir leurs jours sur les rivages insalubres d'Angole, ils étaient obligés de tirer du Portugal leurs instrumens aratoires; ils possédaient d'abondantes salines, et il fallait qu'ils achetassent à des compagnies européennes le sel qui leur était indispensable. Ils étaient contraints de se faire juger sur les bords du Tage, et leurs enfans ne pouvaient recevoir quelque instruction dans la médecine et la jurisprudence, s'ils n'allaient la chercher à l'université de Coïmbre.

Le système colonial ne tendait pas seulement à apauvrir le Brésil; il avait un but plus odieux encore, celui de le désunir. En semant des germes de division entre les provinces, la métropole espérait conserver plus long-temps cette supériorité de forces qui lui était nécessaire pour exercer sa tyrannie. Chaque capitainerie avait son satrape, chacune avait sa petite armée, chacune avait son petit trésor; elles communiquaient difficilement entre elles, souvent même elles ignoraient réciproquement leur existence. Il n'y avait point au Brésil de centre commun; c'était un cercle immense, dont les rayons allaient converger bien loin de la circonférence.

Lorsque Jean VI, chassé du Portugal par les Français, chercha un asile en Amérique, une partie du système colonial dut nécessairement tomber d'elle-même. Alors on établit à Rio de Janeiro des tribunaux qui jugèrent en dernier ressort; le Brésil fut ouvert aux étrangers, et l'on permit enfin à ses habitans de profiter des richesses que la nature avait semées sous leurs pas. Mais on n'alla pas plus loin; après cet effort on s'endormit. On ne chercha point à établir quelque homogénéité dans le nouveau royaume dont on venait de proclamer l'existence; on laissa maladroitement subsister la même désunion entre les provinces, et Jean VI était, à Rio de Janeiro, le souverain d'une foule de petits états distincts. Il y avait un pays que l'on appelait le Brésil; mais il n'existait point de Brésiliens.

Jean VI était étranger aux notions les plus simples de l'art de

gouverner les hommes. Il avait eu un frère auquel on avait prodigué tous les soins d'une éducation excellente, tandis que lui, fils puîné, qui semblait ne point être destiné au trône, avait été condamné à une profonde ignorance. Jean VI était né bon, il n'eut jamais la force de prononcer lui-même un refus, il se montra toujours fils tendre et respectueux; simple particulier, il eût été remarqué pour quelques qualités honorables; comme roi il fut absolument nul.

Les ministres qui gouvernèrent sous son nom ne furent point tous dépourvus de talens; mais aucun ne connaissait assez le Brésil pour cicatriser les plaies qu'avait faites à ce pays le système colonial, pour en réunir les parties divisées, et leur donner un centre commun d'action et de vie. Don Rodrigo, comte de Linhares, avait des idées élevées; mais il voulait tout entreprendre, tout finir à la fois; dans un pays où tout est obstacle, il n'en voyait aucun; il ne mesurait point la grandeur de ses idées sur la petitesse de ses moyens, et, dupe des charlatans qui l'entouraient, plus dupe encore de son imagination bouillante, il croyait déjà exécutés des projets gigantesques qui à peine pourront s'accomplir dans quelques siècles. Ceux qui lui succédèrent, vieux et infirmes, voyaient toujours l'Europe dans l'empire du Brésil, et laissèrent les choses dans l'état où ils les avaient trouvées. Antonio de Villanova e Portugal, le dernier ministre qu'eut le roi Jean VI comme souverain absolu, était un homme de bien, et possédait même quelques connaissances en agriculture, en économie politique, en jurisprudence; mais ses idées, surannées et mesquines, n'étaient point en harmonie avec celles du siècle, ni avec les besoins nouveaux de la monarchie portugaise; l'émancipation du Brésil, déjà accomplie depuis plusieurs années, lui semblait une sorte de rêve qui ne pouvait se réaliser; il avait de l'intégrité, et fût entouré de fripons et de dilapidateurs; il voulait faire le bien, et ne produisit guère que du mal. Thomas Antonio ne sut ni prévoir ni arrêter la révolution qui bientôt éclata en Portugal, et lui laissa envahir, presque avec la rapidité de l'éclair, toutes les provinces du Brésil.

A cette époque, les habitans de ce pays se croyaient obligés d'avoir pour le souverain qu'ils tenaient de la Providence ce respect mêlé d'idolâtrie dont on ne trouve presque plus de trace chez les

Européens ; et Jean VI s'était particulièrement attiré l'amour de ses peuples par la bonté de son naturel, par cette affabilité qui contrastait avec la morgue des anciens gouverneurs, et même par cette espèce de commérage qu'il mêlait à sa familiarité. En abandonnant la métropole à quelques chances, en restant au milieu des Brésiliens qui l'adoraient, en faisant disparaître jusqu'aux derniers vestiges du système colonial, enfin en constituant un empire brésilien, Jean VI eût pu sauver la plus belle partie de la monarchie portugaise. Mais, pour parvenir à de telles fins, il eût fallu plus d'énergie, plus de connaissance des hommes et des choses que n'en avait le fils ignorant et débonnaire du roi don Joseph. Il fut la dupe d'une coupable intrigue.

La révolution du Portugal était l'ouvrage de quelques hommes éclairés ; mais la masse de la nation n'en pouvait concevoir ni le but ni les principes. Comme le roi était aimé des Portugais, on sentit qu'en le rattachant aux changemens qui venaient de s'opérer, on les rendrait moins impopulaires, et l'on résolut de faire des efforts pour ramener la cour au sein de la mère-patrie. Jean VI aimait le Brésil ; la servilité familière de ce pays lui faisait goûter le plaisir de la souveraineté sans lui en laisser les ennuis; et, il faut le dire, la crainte de passer les mers l'attachait encore au continent américain. Il était nécessaire de lui cacher avec soin le plan que l'on avait formé de l'associer à une révolution qu'il abhorrait; on sut lui persuader que sa présence ferait rentrer dans le devoir les Portugais rebelles, et par cet artifice, l'on triompha tout à la fois de ses affections et de ses répugnances.

Jean VI était encore sur le bâtiment qui l'avait amené en Europe, et déjà il avait perdu toutes ses illusions. Ses cortès lui dictèrent les lois les plus rigoureuses, et allèrent jusqu'à lui prescrire l'heure de son débarquement. Souverain absolu, il n'avait point été un tyran; sous prétexte d'en faire un roi constitutionnel, on le rendit esclave, et il mourut malheureux.

Les Brésiliens furent indignés de l'abandon où les laissait le départ de leur souverain. Ils ne pouvaient le haïr, leur amour se changea en mépris. Le seul centre d'union auquel se ralliaient les provinces du Brésil allait être de nouveau transporté loin d'elles; un légitime orgueil ne permettait plus à leurs habitans d'aller au-

delà des mers remuer les chaînes pesantes que l'émancipation avait rompues; mais alors se montrèrent dans tout ce qu'ils avaient de hideux les tristes résultats du système colonial.

Les rivalités de capitainerie se réveillèrent plus que jamais. Profondément blessés des orgueilleux dédains des habitans de la capitale, ceux de l'intérieur commencèrent à examiner ses titres. Chaque province voulait être la première, on nommerait telle bourgade qui prétendait devenir la capitale du royaume, et l'habitant du désert, étranger aux arts, à la civilisation, à toutes les commodités de la vie, soutenait fièrement qu'il n'y avait rien que l'on ne trouvât dans les lieux où il était né, et que son canton pouvait se passer du reste de l'univers. Une affreuse anarchie allait anéantir le Brésil, lorsque la politique injuste et absurde des cortès de Lisbonne vint prolonger son existence.

Le peuple du Portugal n'avait pu voir sans douleur s'opérer l'émancipation de sa colonie. Cette émancipation le rejetait au second rang, et tarissait une des sources principales de ses richesses; elle le blessait tout à la fois dans son orgueil et dans ses intérêts. L'assemblée des cortès crut donc que, pour se rendre populaire, il fallait qu'elle fît rentrer le Brésil sous le joug de la métropole. Aveuglés par la vanité nationale, les législateurs portugais n'avaient pas même daigné sans doute jeter les yeux sur la carte du Brésil. Un décret maladroitement hypocrite rétablit l'ancien système colonial; et, comprenant dans un seul anathème le royaume du Brésil et le jeune prince auquel Jean VI en avait confié la régence, les cortès ordonnèrent que don Pedro, déjà marié et père de famille, reviendrait en Europe pour voyager sous l'aile d'un gouverneur, et lire avec lui les *Offices de Cicéron* et les *Aventures de Télémaque*.

L'insulte qu'avaient reçue en commun les Brésiliens et le prince régent les rapprochèrent. Don Pedro désobéit aux législateurs de Lisbonne, les Brésiliens le mirent à leur tête, chassèrent les soldats portugais, et proclamèrent leur indépendance.

Le nouveau souverain de l'immense empire du Brésil avait vingt-deux ans. Son enfance avait été confiée à un homme de mérite, le Danois Rodemacher; mais la cour corrompue de Jean VI voyait avec une égale appréhension le savoir et les vertus. Une intrigue fit expulser le sage instituteur, et le prince n'eut plus d'autre maî-

tre que le franciscain Antonio d'Arrabida, aujourd'hui évêque *in partibus*. Ce moine passait dans son ordre pour un homme instruit; mais les connaissances du plus instruit des franciscains étaient encore bien faibles, et le père Antonio d'Arrabida ne voulut pas même communiquer à son élève celles qu'il possédait. Don Pedro était né avec des qualités heureuses, de l'esprit, de la mémoire, et une ame élevée. Si l'éducation avait développé ces germes précieux, si elle eût réprimé les défauts auxquels le jeune infant était enclin, si l'exemple du vice n'eût frappé ses premiers regards, si, par de graves études, on eût fixé son imagination mobile, et, disons-le, si, porté au timon des affaires, il eût été secondé avec plus de talent et plus de zèle, il aurait pu fonder sur des bases solides un empire libre et florissant.

Don Pedro, entrant à peine dans la vie, étranger aux affaires, sans connaissance des hommes et des choses, sans aucune instruction, sans un ami sincère et éclairé, à peu près sans guide, se trouva à la tête d'un empire qui ne le cède en étendue qu'à la Russie, à la Chine et aux États britanniques; d'un empire qui n'était point encore constitué, que l'on connaissait mal, et dont la population hétérogène présente, suivant les provinces, des différences plus sensibles qu'il n'en existe entre la France et l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. Ce prince avait pour lui les avantages de la jeunesse, une grande force physique, de la droiture, de nobles sentimens, le désir sincère de faire le bien. C'était beaucoup sans doute; mais, dans les circonstances épineuses où il se trouvait, ce n'était point assez. Il fallait s'occuper de donner au Brésil une forme de gouvernement nouvelle; cette tâche aurait embarrassé un homme plus consommé dans les affaires que ne l'était le fils du roi Jean VI.

Après avoir porté les titres de *prince régent* et de *défenseur du Brésil*, don Pedro fut proclamé *empereur constitutionnel*. Alors il n'y avait point encore de constitution; mais les députés des diverses provinces, réunis à Rio de Janeiro, travaillèrent à ce grand œuvre. Cependant une assez forte tendance au républicanisme ne tarda pas à se manisfester parmi les représentans; don Pedro conçut des craintes pour son autorité, et tout à coup il renvoya l'assemblée constituante, en exilant quelques membres remarquables

par leurs talens et par leur éloquence. Ce coup d'état était audacieux, et, par l'étourdissement qu'il occasiona, il accrut un moment le pouvoir de l'empereur. Mais pour mettre à profit les résultats d'un tel acte de vigueur, il fallait une constance et une habileté qui ne pouvaient être le partage d'un souverain si jeune encore; la dissolution de l'assemblée constituante ne servit peut-être, en dernière analyse, qu'à rendre l'empereur un peu moins populaire. Don Pedro avait annoncé qu'il soumettrait à une assemblée nouvelle un projet de constitution remarquable par son libéralisme, et ce projet fut effectivement offert à la nation le 11 décembre 1823. Mais on avait appris à se défier de don Pedro; on craignit que, s'il réunissait une seconde assemblée constituante, il ne la chassât encore avant qu'elle eût terminé toutes ses discussions, et, par l'organe des municipalités, le peuple demanda que le projet offert devînt sur-le-champ le pacte fondamental. Le 25 de mars 1824, on prêta serment à la constitution nouvelle; quelque temps après, deux chambres convoquées commencèrent leurs travaux.

Il n'y a point, sans doute, d'homogénéité parmi les habitans du Brésil. Cependant on peut dire, en général, qu'ils ont des mœurs douces, qu'ils sont bons, généreux, hospitaliers, magnifiques même, et qu'en particulier ceux de plusieurs provinces se font remarquer par leur intelligence et la vivacité de leur esprit. Mais le système colonial avait maintenu les Brésiliens dans la plus profonde ignorance; l'admission de l'esclavage les avait familiarisés avec l'exemple des vices les plus abjects; et, depuis l'arrivée de la cour de Portugal à Rio de Janeiro, l'habitude de la vénalité s'était introduite dans toutes les classes. Une foule de patriarchies aristocratiques, divisées entre elles par des intrigues, de puériles vanités, des intérêts mesquins, étaient disséminées sur la surface du Brésil; mais dans ce pays la société n'existait point, et à peine y pouvait-on découvrir quelques élémens de sociabilité.

Il est bien clair que la nouvelle forme de gouvernement aurait dû être adaptée à ce triste état de choses, qu'elle devait tendre à unir les Brésiliens, et à faire en quelque sorte leur éducation morale et politique. Mais, pour pouvoir donner aux habitans du Brésil une charte conçue dans cet esprit, il aurait fallu les connaître pro-

fondément, et don Pedro, que son père avait toujours tenu éloigné des affaires, pouvait à peine connaître Rio de Janeiro, ville dont la population, difficile à étudier, présente un amalgame bizarre d'Américains et de Portugais, de blancs et de gens de couleur, d'hommes libres, d'affranchis et d'esclaves; ville qui, tout à la fois, colonie, port de mer, capitale, résidence d'une cour corrompue, s'est toujours trouvée sous les plus fâcheuses influences.

Don Pedro, animé par des sentimens généreux, voulait sincèrement que son peuple fût libre; ce fut la noble idée qui présida à la rédaction de sa charte constitutionnelle. Cette charte consacrait des principes justes, et quelques-uns de ses articles méritent de grands éloges; d'ailleurs, elle ne différait point essentiellement de tant d'autres combinaisons du même genre : elle n'avait rien de brésilien, et elle aurait peut-être convenu tout aussi bien au Mexique qu'au Brésil, à la France qu'à l'Allemagne.

Dès les premiers momens de la révolution, une foule d'hommes ignorans, nourris dans toutes les habitudes de la servilité, se trouvèrent appelés brusquement à la participation des affaires. Les passions nées tout à la fois du système colonial et du despotisme énervé de Jean VI se déchaînèrent sur le Brésil, et semblèrent vouloir s'en arracher les lambeaux.

La presse, cette garantie des libertés publiques, ne fut guère que l'organe de la haine et de l'envie. Les pamphlets qui s'imprimaient à Rio de Janeiro, dégoûtans de platitude et de personnalités, révolteraient les Européens qui, dans ce genre, ont poussé le plus loin la licence. A peine, depuis 1821, a-t-il paru au Brésil deux ou trois ouvrages véritablement utiles; et si aujourd'hui cette contrée commence enfin à être mieux connue, c'est à des étrangers qu'on en est redevable (1).

Parmi ceux qui l'entouraient, don Pedro cherchait vainement des ministres qui fissent prospérer l'empire brésilien. Il passait d'un homme faible à un homme corrompu, et ne rencontrait partout que les nullités les plus désespérantes. Quelques personnes ont pu voir à Paris un ministre de la guerre exilé par le gouver-

(1) Il existe cependant un livre moderne fort remarquable sur la géographie du Brésil, les *Memorias historicas* de l'abbé Pizarro.

nement brésilien; la dernière de nos légions en eût à peine voulu pour l'un de ses caporaux. Tant de gens incapables arrivèrent successivement au pouvoir, qu'il ne faut pas s'étonner si la plupart des Brésiliens prétendent aujourd'hui être ministres à leur tour; et, d'un autre côté, don Pedro a rencontré, pendant le cours de son règne, un si grand nombre d'hommes vicieux, qu'il est excusable peut-être de ne plus croire à l'honneur et à l'intégrité.

Au milieu des changemens continuels qui s'opéraient dans le ministère, il était impossible que le gouvernement suivît un système uniforme; à un acte de vigueur, il faisait succéder un acte de faiblesse; il semblait marcher par soubresaut, et perdait à chaque pas quelque chose de sa considération primitive. Tant d'oscillations faisaient accuser l'empereur de perfidie et de mauvaise foi; il n'était que mobile, et on le sera toujours, lorsque, dans des circonstances très difficiles, on arrivera au timon des affaires sans instruction et sans nulle expérience.

Le Brésil cependant faisait quelques progrès; mais il en était redevable bien moins peut-être à son gouvernement qu'à la liberté de ses relations commerciales; il en était redevable surtout à la facilité avec laquelle se développent, sur son immense surface, les germes de prospérité que la nature bienfaisante y a répandus d'une main si prodigue.

Louis XIV et le czar Pierre avaient fait venir de l'étranger des savans capables d'éclairer leurs peuples, et l'on sait combien furent heureux les résultats qu'ils obtinrent. Le gouvernement brésilien eut aussi un instant l'idée de mettre à profit les lumières des nations les plus civilisées; mais, au lieu d'appeler à Rio de Janeiro des professeurs instruits, qui, donnant leurs leçons à de nombreux auditeurs, eussent rendu vulgaires des connaissances utiles, on envoya en France de jeunes Brésiliens; on fit pour eux des dépenses énormes, et on leur donna l'ordre d'étudier et de devenir savans. Peut-être le but qu'on se proposait n'eût-il pas été tout-à-fait manqué, si, mettant au concours les places de pensionnaires, on eût fait partir pour la France les sujets les plus instruits et les plus laborieux; mais ce furent le népotisme et l'intrigue qui présidèrent au choix. Les puissans du jour envoyèrent en Europe leurs parens et leurs créatures, et, dans le nombre, il se trouva des

hommes qui auraient eu besoin de prendre des leçons de grammaire et de calcul. Les pensionnaires goûtèrent les plaisirs de Paris aux frais de leurs compatriotes; on finit par se lasser de tant de dépenses, et l'on mit à faire revenir cette jeunesse peu studieuse autant de brutalité qu'on avait mis peu de discernement en la faisant partir.

La circonstance que nous venons de citer ne fut pas la seule où le gouvernement brésilien prétendit prouver qu'il n'était point indifférent aux nobles travaux de l'intelligence. Il voulut un jour récompenser quelques étrangers célèbres, et son choix tomba sur des hommes dont personne ne saurait contester le talent supérieur. Comme il lui était impossible d'accorder des faveurs à tous les genres de mérite, on croira peut-être qu'il donna la préférence à M. de Humboldt, par exemple, qui a rendu tant de services au continent américain; à des savans qui, comme MM. Spix, Pohl et Martius, se sont attachés en particulier à faire connaître le Brésil, ses productions et ses richesses; ou bien encore à des hommes dont les importantes recherches ont eu une grande influence sur les progrès des sciences les plus utiles, et contribué à la prospérité de tous les peuples, à des hommes tels que les Cuvier, les Gay-Lussac, les Poisson, les Davy, les Ampère, les Arago, les Berzelius. Ce ne furent point là ceux que le gouvernement brésilien songea à récompenser; il fit tomber son choix sur Scribe et Rossini (1).

Si nous avions pour but de rapporter tous les faits qui, depuis douze ans, se sont succédés dans l'empire du Brésil, nous aurions le plaisir de citer plusieurs noms justement honorés; la guerre aussi impolitique que malheureuse du Rio de la Plata, les pirateries de Cochrane, la révolte successive de diverses provinces, nous fourniraient des détails de mœurs d'un très grand intérêt; mais, en traçant l'histoire du gouvernement de Rio de Janeiro, de la cour et de ses intrigues, nous croirions plus d'une fois transcrire quelques pages des annales du Bas-Empire.

(1) L'abbé Manoël Ayres de Cazal, le père de la géographie brésilienne, languit à Lisbonne dans l'indigence, sans pouvoir publier la deuxième édition de son excellent ouvrage sur le Brésil.

Fatigué du gouvernement dont il était le chef, tourmenté par des tracasseries toujours renaissantes, n'osant accorder à ses ministres une entière confiance, don Pedro chercha des consolations dans les confidences et le commérage de quelques serviteurs, hommes obscurs et sans éducation. L'isolement dans lequel il se trouvait peut sans doute faire excuser cette faute; mais elle parut d'autant plus grave aux yeux des Brésiliens, que les favoris étaient des Portugais. Infatués de la supériorité de leur pays, ces hommes peignirent à l'imagination du jeune monarque les délices de l'Europe sous les couleurs les plus brillantes, et le dégoûtèrent du Brésil, qui peu à peu se dégoûtait de lui.

Une catastrophe se préparait. Elle fut accélérée par un personnage fameux depuis long-temps parmi les Brésiliens, Filisberto Caldeira Brant, que l'empereur avait nommé marquis de Barbacena. La peinture exacte du caractère de Filisberto aurait quelque chose de très piquant pour les Européens, et offrirait peut-être un type particulier dans un roman de mœurs. Mais, si l'histoire contemporaine peut se permettre des considérations générales, elle doit d'ailleurs se renfermer dans le récit des faits. Filisberto avait mené une vie fort aventureuse, et déjà, sous l'ancien gouvernement, il était parvenu à une très grande fortune. L'empereur accumula sur lui les titres et les honneurs. Il fut général en chef de l'armée du Sud, se mit à la tête de toutes les transactions importantes que le Brésil passa avec les étrangers, se chargea de tous les emprunts, et enfin ce fut à lui que l'empereur confia les négociations relatives à son mariage avec la jeune princesse, fille d'Eugène Beauharnais.

De retour au Brésil, Filisberto Caldeira Brant profita de l'enivrement que causait au monarque l'alliance la plus heureuse. Au milieu des fêtes brillantes qui se succédèrent, l'adroit courtisan eut l'habileté de s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de son maître; il fit valoir ses importans services, et finit par s'imposer lui-même comme un homme dont on ne pouvait se passer. On lui offrit le ministère des finances et la présidence du conseil; mais il refusa d'accepter ces faveurs, à moins qu'on ne lui donnât une haute marque de la satisfaction impériale, en légalisant, sans aucun examen, les comptes qu'il présentait.

Parvenu au timon des affaires, Filisberto sentit qu'il ne s'emparerait entièrement de l'esprit du monarque, s'il ne réussissait à éloigner quelques favoris influens, et surtout Francisco Gomes, secrétaire intime du cabinet de l'empereur, et da Rocha Pinto, sous-intendant des propriétés impériales. Il leur suscita des querelles, et l'empereur se vit obligé d'envoyer en Europe les deux confidens qui lui étaient si chers. Arrivé à Londres, Gomes n'y perdit point de temps; il réunit le plus de documens qu'il lui fut possible pour tâcher de prouver que Filisberto n'avait pas toujours été un agent sans reproche, et il envoya ces documens à l'empereur lui-même. L'affection que celui-ci portait à son ministre se changea tout à coup en indignation; il l'accabla des plus violens reproches, et le destitua.

Tandis que Gomes tramait la perte de Filisberto, ce dernier ne s'était point endormi; il avait profité du pouvoir qu'il possédait encore, et, accoutumé à manier les hommes, il avait su se ménager un parti. Déchu, il ne se laissa point abattre; mais assuré des appuis qu'il s'était ménagés dans les chambres, il publia un pamphlet où, écartant avec adresse la véritable question, lui-même se fit accusateur. Par la publicité que lui donna Filisberto, cette dispute devint une affaire nationale. Le ministre disgracié se mit à la tête des mécontens; il créa des journaux qui favorisèrent sa haine et ses desseins; il les répandit avec profusion, et excita de tout son pouvoir cet esprit révolutionnaire qui bientôt amena l'abdication de l'empereur.

On tendit à cette époque un piége bien dangereux à l'inexpérience du peuple brésilien. On lui peignit sous les plus séduisantes couleurs la prospérité toujours croissante de l'Amérique du nord, et des idées de fédéralisme se répandirent dans toutes les provinces du Brésil. Mais l'Union américaine a été formée par des sectaires vertueux, pleins de constance et d'énergie, qui, préparés à la liberté par les leçons même et par les exemples de leurs ancêtres européens, étaient capables de la concevoir et dignes d'en jouir. Il s'en faut bien malheureusement que le peuple brésilien soit formé des mêmes élémens et qu'il se trouve dans les mêmes circonstances. Des esclaves appartenant à une race inférieure composent les deux tiers de ce peuple, et il gémissait, il n'y a que dix

années, sous un régime despotique, dont le résultat était non-seulement de l'apauvrir, mais encore de le démoraliser. Les Brésiliens ont noblement secoué le joug du système colonial; mais, sans y songer peut-être, ils sont toujours, il faut le dire, sous sa triste influence, comme l'esclave qui a brisé ses chaînes en laisse voir les traces bien long-temps encore sur ses membres meurtris. L'Union américaine, et surtout l'esprit qui anime les Américains, tendent à rendre chaque jour plus compacte la société qu'a formée ce peuple, ou du moins celle qui se forme dans chaque province. Les Brésiliens, au contraire, ne sauraient établir chez eux le système fédéral sans commencer par rompre leurs faibles liens qui les unissent encore. Impatiens de toute supériorité, plusieurs des chefs hautains de ces patriarchies aristocratiques dont le Brésil est couvert appellent sans doute le fédéralisme de tous leurs vœux; mais que les Brésiliens se tiennent en garde contre une déception qui les conduirait à l'anarchie et aux vexations d'une foule de petits tyrans mille fois plus insupportables que ne l'est un seul despote.

Au milieu de l'agitation que produisaient dans les esprits les idées de fédéralisme et les systèmes démagogiques, don Pedro, tout fatigué qu'il était de sa couronne, voulut tenter un dernier effort pour se ménager un appui au sein même de son empire.

Des diverses provinces du Brésil, celle de Minas Geraes est bien certainement la plus civilisée, et peut-être la plus riche. C'est celle dont les habitans diffèrent le moins entre eux, et montrent le plus de nationalité. Les habitans du Brésil rendent avec raison justice à la supériorité de Minas Geraes, et cette partie de l'empire brésilien, bien dirigée, ne saurait manquer d'avoir sur toutes les autres une très grande influence. Don Pedro avait déjà voyagé parmi les Mineiros; il les connaissait, et ce fut parmi eux qu'il eut l'idée de se créer des forces et de regagner quelque popularité. Ce plan avait été heureusement conçu; il fut mal exécuté.

Malgré les difficultés nombreuses que la saison des pluies oppose aux voyageurs, don Pedro s'avança dans la province des Mines, accompagné de la jeune impératrice, qui avait su se concilier l'amour et les respects du peuple brésilien. Le monarque et son auguste épouse furent accueillis partout avec les transports de la joie la plus vive, et chaque ville, chaque village, voulurent à l'envi

célébrer leur présence par de brillantes fêtes. Les habitans d'Ouro Preto ou Villa Rica, capitale de la province, se distinguèrent surtout dans cette occasion par leur zèle et leur magnificence. Dans les rues de cette ville, on avait élevé des arcs de triomphe; les maisons étaient ornées de tapis et de fleurs; de nombreux musiciens parcouraient les différens quartiers, et, à chaque balcon, des voix aussi justes qu'agréables chantaient des vers en l'honneur du monarque.

En accueillant l'hommage de tous, don Pedro aurait pu reconquérir son ancienne popularité; mais l'intrigue s'attachait à ses pas, et partout elle lui tendait mille piéges. Il avait fait la faute de s'arrêter, pendant plusieurs jours, dans une de ses propriétés, située à quelques lieues de la capitale de la province. Là, il s'était encore laissé circonvenir par des hommes auxquels il avait toujours accordé trop de confiance, et qui lui avaient aliéné le cœur de ses sujets. Ces hommes s'emparèrent de tous les abords, écartèrent les personnages les plus influens, excitèrent la susceptibilité de leur maître, et firent éloigner le président de la province. Une proclamation que don Pedro répandit bientôt parmi les Mineiros, en faveur du gouvernement constitutionnel, produisit cependant une heureuse impression, et l'on allait offrir de nouvelles fêtes au jeune monarque, lorsque brusquement il se décida à partir. Ce voyage, qui, mieux combiné, aurait pu être si utile à ses intérêts, ne servit qu'à leur porter un coup mortel.

En effet, pendant plus de trois mois, l'empereur avait négligé le gouvernement de Rio de Janèiro. Durant cet intervalle, ses ministres n'avaient pas même su organiser une correspondance suivie avec Minas Geraes; et quoique leur maître ne se fût pas avancé à une distance énorme de la côte, il était, dit-on, resté quelquefois plus de douze jours sans recevoir de dépêches.

Une marche rapide ramena don Pedro aux portes de la capitale, quand on le croyait encore à huit journées de distance. Lors de son entrée dans la ville, on fit éclater quelque enthousiasme; mais ces démonstrations n'avaient rien de national : les seuls qui y prirent part furent les serviteurs du monarque lui-même, des courtisans, et des Portugais depuis long-temps en guerre plus ou moins ouverte avec les Brésiliens. Blessés par les témoignages d'une joie

à laquelle ils étaient entièrement étrangers, ceux-ci brisèrent les vitres des maisons que l'on avait illuminées; des rixes s'engagèrent, et plusieurs personnes furent blessées, ou même perdirent la vie.

Don Pedro crut pouvoir rétablir le calme en caressant le parti républicain, et il choisit un ministère parmi les représentans qui s'étaient attachés à ce parti avec le plus d'ardeur. Cette combinaison réussit mal : le désordre ne fit qu'augmenter, et, au bout de dix jours, l'empereur nomma d'autres ministres.

Malheureusement ceux-ci étaient impopulaires. Bientôt les mulâtres devinrent menaçans; des bandes d'hommes armés parcoururent les rues de Rio de Janeiro; quelques personnes furent assassinées, et la dernière catastrophe fut encore accélérée, dit-on, par une intrigue dont les bornes étroites de cet aperçu historique ne nous permettent pas de chercher à dévoiler la trame. Les Portugais et les Brésiliens sont des peuples spirituels, mais peu instruits et inoccupés; par l'intrigue, ils exercent leur esprit, et font prendre le change à leur oisiveté.

En formant un nouveau ministère, l'empereur avait cependant conservé le commandement des troupes de la capitale au nommé Francisco de Lima, qui, à ce que l'on assure, s'était attaché à la cause populaire par des motifs entièrement étrangers aux principes politiques. Lima favorisa l'insurrection de tout son pouvoir, et encouragea les soldats à abandonner leur maître. Ce fut cet homme (nous laissons à l'histoire le soin de le juger), ce fut cet homme, disons-nous, qui vint, au nom du peuple, exiger de l'empereur le renvoi de ses ministres actuels et le rétablissement du dernier ministère. Don Pedro mit de la dignité dans sa réponse; mais Lima ne fut point destitué.

Des troupes assez nombreuses avaient été préposées à la garde du palais de Saint-Christophe; elles ne tardèrent pas à se réunir aux insurgés (1), et à chaque instant la position de l'empereur devint plus inquiétante. Alors il prit la résolution de renoncer à la cou-

(1) Le Brésilien Bastos, officier de l'artillerie à cheval, dit qu'il avait prêté serment de fidélité à l'empereur, et qu'il ne lui paraissait pas que, de son côté, l'empereur eût violé ses sermens. Il jeta son épée, et il est du très petit nombre de ceux qui ont suivi don Pedro en Europe.

ronne, résolution à laquelle toutes ses pensées l'avaient déjà sans doute conduit depuis long-temps. Lui-même rédigea un acte d'abdication en faveur de son fils; il fit venir les chargés d'affaires d'Angleterre et de France, afin de leur communiquer cet acte, et il réclama leurs secours pour se rendre en Europe. L'abdication fut bientôt acceptée par les chefs de la révolution, et don Pedro s'embarqua, ainsi que l'impératrice, la jeune reine de Portugal, et un petit nombre de serviteurs.

Aussitôt après que l'empereur eut renoncé à la couronne, on procéda à la nomination d'une régence : elle fut composée d'hommes peu capables, mais assez modérés. Peut-être en est-il un que le sentiment des convenances aurait dû écarter; c'était Francisco de Lima.

Pendant que l'on faisait des préparatifs sur les navires destinés à porter en Europe don Pedro et les siens, le jeune prince fut proclamé empereur sous le nom de Pedro II. Quelques désordres, inséparables des révolutions, eurent encore lieu, mais tout parut bientôt vouloir reprendre son cours ordinaire.

L'ex-empereur écrivit à Jozé Bonifacio de Andrada, pour le charger de l'éducation de son fils. Ce vieillard, qui avait commencé la révolution du Brésil, et dont la haute capacité est incontestable, accepta les fonctions qui lui étaient offertes, et jura d'en remplir religieusement les devoirs. On ne pouvait faire un choix plus honorable.

Don Pedro quitta le Brésil le 13 avril 1831; il y a fait des ingrats; et peut-être y sera-t-il regretté. Son plus grand tort fut d'être né en Europe, et de conserver pour ses compatriotes un penchant bien naturel sans doute, mais qu'il devait sacrifier à ses sujets américains. Il fut mal entouré : l'expérience et l'instruction lui manquèrent toujours, quelquefois même l'énergie; mais la bonne volonté ne lui manqua jamais. S'il eût voulu défendre son autorité les armes à la main, il eût trouvé des hommes qui n'eussent pas mieux demandé que de le soutenir; mais le sang aurait coulé, et don Pedro n'était point un tyran. L'histoire donnera des éloges à la modération dont il fit preuve dans cette circonstance; elle en donnera aux sentimens généreux qu'il déploya la nuit du 7 avril, où il renonça à la couronne; mais elle redira qu'en faisant quelques

concessions, il pouvait encore conserver le pouvoir, et le blâmera d'avoir, par une abdication qu'on n'exigeait point de lui, livré à toutes les chances des révolutions l'empire dont il avait été le glorieux fondateur.

Don Pedro a traversé les mers. Empereur, il y a deux jours, aujourd'hui simple particulier, nous l'avons vu à côté d'un monarque qui, il y a deux jours, n'était aussi qu'un père de famille et un citoyen riche. On s'est accoutumé au bruit des trônes qui s'écroulent, et à peine si l'on détourne la tête pour considérer leurs débris.

Sur don Pedro cependant se fondent encore de nobles espérances. Peut-être est-il appelé à porter le poids d'une nouvelle couronne. Les mêmes fautes, il ne les commettra plus sans doute; aujourd'hui il doit connaître les hommes. Fortifié par les leçons de l'expérience et de l'infortune, il saura suivre une marche assurée, la seule qui, dans la conduite des peuples, puisse leur inspirer quelque confiance; il saura distinguer les gens de bien, et surtout il repoussera loin de lui ces *camarillas* ignobles, qui trop souvent ont terni la gloire des rois de la Péninsule, et causé le malheur de leurs peuples.

Quant au Brésil, ses destinées reposent aujourd'hui sur la tête d'un enfant. C'est un enfant qui unit encore les provinces de ce vaste empire; et son existence seule oppose une barrière aux ambitieux qui surgissent de toutes parts avec une égale médiocrité et des prétentions également gigantesques (1). Un Européen ne peut régner sur l'Amérique; mais celui-là est Brésilien : le brillant azur du ciel des tropiques a frappé ses premiers regards; c'est sous l'ombre des bois vierges qu'ont été guidés ses premiers pas; il n'aura à regretter ni les palais de Lisbonne, ni les fruits savoureux du Douro. Né en Amérique, il ne partagera aucun des préjugés des Européens contre sa belle patrie, il aura tous ceux des Brésiliens contre l'Europe : telle est la loi commune. En même temps, au nom du jeune Pedro, se rattachent les plus beaux souvenirs. Dans ses veines coule le sang de ces rois dont la gloire aventureuse a eu plus d'influence sur les destins du monde, que celle des plus

(1) Cet aveu est fait par les Brésiliens eux-mêmes. *V. Aur. flum.* n° 482.

illustres souverains de l'Angleterre et de la France, de ces rois sous les auspices desquels furent découvertes la route de l'Inde et la terre du Brésil. Seul parmi les Brésiliens, cet enfant rattache le présent au passé; et, tout entier à sa patrie, il pourra cependant former un heureux lien entre elle et le Nouveau-Monde. Qu'autour du jeune Pedro se groupent donc les Brésiliens qui attachent quelque honneur au nom de leur patrie, ceux qui aiment sincèrement la liberté, et ne veulent point se la voir ravir par une foule de tyrans cupides et abjects.

Mais, demandera-t-on peut-être, si les habitans du Brésil se laissaient séduire par les déclamations d'ambitieux hypocrites, s'ils éloignaient le jeune prince né au milieu d'eux, qu'arriverait-il alors? Nous avons vécu parmi les Brésiliens; les liens de la sympathie et ceux de la reconnaissance nous attachent à eux; nous aimons le Brésil presque à l'égal de notre pays : qu'on n'exige pas de nous que nous cherchions à pénétrer un avenir qui se présenterait sous les plus sombres couleurs..... Ce n'est pas seulement le Brésil que nous avons habité : nous avons aussi vu les bords de la Plata et ceux de l'Uruguay. C'était naguère une des plus belles contrées de l'Amérique méridionale. Ses habitans voulurent se fédérer et commencèrent par se désunir; chaque village, chaque hameau, prétendit *faire sa patrie à part* (1); d'ignobles chefs s'armèrent de tous côtés; la population fut dispersée ou anéantie; les *estancias* (2) furent détruites; des étendues de terrain, qui formeraient presque des provinces, n'offrent aujourd'hui que des chardons (3), et où paissaient d'innombrables bestiaux, l'on ne voit plus que des bandes de chiens marrons, des troupes de cerfs, des autruches et de féroces jaguars.

AUG. DE SAINT-HILAIRE.

(1) Expression consacrée dans le pays même.

(2) Propriétés rurales, accompagnées de bâtimens d'exploitation.

(3) Le chardon de nos potagers, sans doute, apporté originairement d'Europe comme légume.

J.-J. ROUSSEAU.

Sous Louis XIV, un prêtre de génie fut tourmenté du besoin de réformer la religion et l'état. Pendant que Bossuet travaillait à une espèce de monarchie théocratique, une ame ardente et pure, un esprit fin, délicat et grand, ambitieux et dévot, se dévouant à la gloire et à ce qu'il croyait la vérité, voulut retremper la religion aux sources même du mysticisme des pères de l'église, et ramener la monarchie à la conscience de ses devoirs. Mais Bossuet réfuta les *Maximes des Saints;* Louis XIV prit le *Télémaque* pour une personnalité. Pour ne pas ébranler l'église, Fénelon s'humilia devant la médiocrité qui siégeait au Vatican; comme il avait déplu au roi, il mourut dans l'exil; et le seul homme qui dans son siècle ait songé vaguement à des réformes, courba la tête sous le double anathème de Rome et de Versailles.

Il est un homme qui pleurait au nom de Fénelon, et, dans son enthousiasme, se fût à peine estimé digne d'être son valet. Rousseau sentait tout ce qu'il y avait eu de hardiesse sublime dans l'homme que Louis XIV appelait l'esprit le plus chimérique de son royaume, tout ce que cette ame si religieuse et si tendre dut nourrir d'amer-

tume et de douleur ; car le prêtre catholique pouvait s'écrier comme le Genevois :

Barbarus his ego sum, quia non intelligor illis.

Au moment d'apprécier l'auteur du *Contrat social*, je dois au lecteur un aveu. Uniquement livré à l'étude de Montesquieu, de Vico, de Grotius, de l'école historique, sous le charme exclusif de cette vaste impartialité qui épuise toutes ses forces à juger le passé, et n'en a plus pour aller à l'avenir, quand je rencontrai un philosophe qui écrivait dans la patrie et la langue de Descartes : *L'homme qui pense est un animal dépravé*; qui disait encore : *Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère dans les mains de l'homme*; qui mettait l'état normal du genre humain dans la vie sauvage, et le mal dans la sociabilité ; je l'avouerai, ne comprenant pas comme Rousseau avait été amené à parler ainsi, comment et pourquoi il l'avait dû, j'eus le malheur de dédaigner et de condamner son génie. Cependant, entre lui et moi, ce n'était pas lui qui pouvait avoir tort. Il fallait bien qu'en m'acharnant à l'étude de cet homme, je lui trouvasse un sens, une signification. Effectivement, j'ai pu dissiper l'erreur de ce premier jugement, arriver à comprendre le génie de Rousseau, à le chérir et à bénir son influence.

Quand Montesquieu disparut, en 1754, il laissa son siècle entre les mains de Voltaire ; l'esprit national devenait de plus en plus libre, orné, gracieux, juste et enjoué ; mais les mœurs étaient molles, et les ames sans consistance. Le sentiment religieux, confondu avec les superstitions qu'il fallait abolir, se perdait tous les jours. Si Voltaire régnait en maître et à bon droit sur le présent, si Montesquieu avait contemplé le passé, qui donc s'emparera de l'avenir? Quel homme, animé d'une inspiration à la fois vague et prophétique, s'opposera à son siècle comme Diogène à la foule? Qui donc revendiquera Dieu, la nature et la liberté? C'est Rousseau que tourmente un démon intérieur dans les intérêts de l'humanité. Ce n'est pas un académicien élégant et débile, qui veut mener à bien sa petite gloire et sa petite destinée. Non; Rousseau se débat douloureusement sous le génie qui l'oppresse; s'il arrive à saisir le

sceptre de la philosophie, ce n'est, pour ainsi dire, que malgré lui, et poussé par une insurmontable fatalité. Pendant que Voltaire, seigneur de Ferney, fertilise ses terres, entend la messe dans sa chapelle, et correspond avec les rois de l'Europe, Rousseau, au cinquième étage, copie de la musique; c'est l'homme du peuple; il en porte dans son cœur toutes les misères et tous les droits. Que de contradictions se pressèrent dans son ame pour la déchirer! Il travaille pour les hommes, il les hait et les fuit; il émancipe son siècle, et il le maudit: philosophe, il tonne contre la philosophie; novateur audacieux, il condamne et combat la réforme qu'accomplissait Voltaire; penseur indépendant, il se brouille avec Diderot, Hume et d'Alembert. Toujours malheureux, toujours défiant, il a écrit quelque part qu'il étouffait dans la nature; il étouffait aussi dans la société, où il ne voyait autour de lui que trahisons, embûches et calomnies. « Non, je ne serai point accusé, écrit-il à M. de Saint-Germain, point arrêté, point jugé, point puni en apparence; mais on s'attachera, sans qu'il y paraisse, à me rendre la vie odieuse, insupportable, pire cent fois que la mort: on me fera garder à vue; je ne ferai pas un pas sans être suivi; on m'ôtera tout moyen de rien savoir et de ce qui me regarde, et de ce qui ne me regarde pas; les nouvelles publiques les plus indifférentes, les gazettes même me seront interdites: on ne laissera courir mes lettres et paquets que pour ceux qui me trahissent, on coupera ma correspondance avec tout autre; la réponse universelle à toutes mes questions sera toujours qu'on ne sait pas; tout se taira dans toute assemblée à mon arrivée; les femmes n'auront plus de langue; les barbiers seront discrets et silencieux, je vivrai dans le sein de la nation la plus loquace comme chez un peuple de muets. Si je voyage, on préparera tout d'avance pour disposer de moi partout où je veux aller: on me consignera aux passagers, aux cochers, aux cabaretiers; à peine trouverai-je à manger avec quelqu'un dans les auberges, à peine trouverai-je un logement qui ne soit pas isolé; enfin, l'on aura soin de répandre une telle horreur de moi sur ma route, qu'à chaque pas que je ferai, à chaque objet que je verrai, mon ame soit déchirée: ce qui n'empêchera pas que, traité comme Sancho, je ne reçoive partout cent courbettes moqueuses avec autant de compliments, de respect

et d'admiration; ce sont de ces politesses de tigres qui semblent vous sourire au moment où ils vont vous déchirer. » Si Rousseau vivait aujourd'hui, les mœurs publiques ne lui donneraient pas le temps de s'occuper ainsi de lui-même : la société qui marche n'a plus le loisir de s'arrêter au spectacle des susceptibilités, des tourmens et de l'égoïsme du génie.

Quand, en 1750, l'académie de Dijon demanda si les lettres avaient eu une influence salutaire sur l'humanité, Rousseau répondit que non. Ni les conseils de Diderot, ni l'attrait du paradoxe et de la célébrité, n'expliquent véritablement ce début. Son discours fut le premier cri de cette opposition contre son siècle, à laquelle le vouait son génie. Le morceau fit explosion; la hardiesse du style et des affirmations, la vigueur de la diction, cette liberté d'allure, scandalisèrent le monde académique et littéraire; mais le public applaudit. Nouvelle question de l'académie dijonaise sur l'inégalité des conditions, autre réponse de Jean-Jacques. Là, dans un sombre et pathétique tableau, il montre l'homme dans son état primitif, dans l'état sauvage, libre alors, et ne trouvant la dépendance que dans la société civile; en un mot, c'est Hobbes habillé d'une magnifique rhétorique. Nouveau scandale, nouveau succès. D'Alembert, dans l'Encyclopédie, avait fait l'éloge de Genève, et avait engagé cette petite république à se policer de plus en plus par le commerce des lettres et des arts. Rousseau rejette ces importations de l'esprit de Voltaire; il veut sauver la simplicité démocratique de Genève; et, par sa lettre à d'Alembert, il se brouille avec toute la philosophie contemporaine. Que n'a-t-on pas dit de la fatale influence de la *Nouvelle Héloïse* sur la jeunesse et sur les femmes? On oublie sans doute qu'à cette époque les passions n'étaient graves qu'au théâtre; que l'amour, distraction de salon, fantaisie passagère, triomphait de tous les obstacles, pour satisfaire ses caprices, et que sur ce point le mariage était de la meilleure intelligence du monde avec la galanterie. Dans cette société ainsi faite, il arrive qu'un homme jette un livre où deux jeunes gens, vivant dans une petite ville au pied des Alpes, inconnus du monde et le connaissant bien peu, ont pour unique affaire de s'aimer avec une exaltation sérieuse, où l'amour parle vertu et philosophie. Ce roman, qui nous paraît aujourd'hui si imparfait et

si peu divertissant, contenait des dissertations sur le duel, le suicide, les spectacles et la religion naturelle; sermon passionné, prédication ardente, livre moral, qui pénétra souvent où on a pu s'étonner de sa présence. L'*Émile*, roman plus grave encore, suivit la correspondance dont Jean-Jacques se disait l'éditeur. Ici, le philosophe se déploie dans toute sa force; il attaque directement son siècle, sans détours et sans fictions. A la mollesse des mœurs, à l'oubli de la dignité humaine, à la méconnaissance de Dieu, à l'indifférence des uns, à l'hypocrisie des autres, il oppose l'homme même, la conscience la plus vive de sa personnalité, le sentiment individuel de Dieu et de la religion, le retour au spectacle de la nature, aux magnifiques enseignemens de la création. Il trouve dans l'éducation une puissance capable de changer l'homme de son siècle. Son enfant, son élève, aura l'esprit libre, l'ame naturelle, le corps vigoureux et dispos; il le dépouillera de cette politesse menteuse qui étouffe l'indépendance. Il l'instruira à vivre de son travail, et lui apprendra un art mécanique. Il écartera les interventions humaines pour le mener à Dieu directement par la conscience même. Comme les mœurs de son siècle sont légères et coupables, il mettra Émile aux prises avec la plus rude adversité que puisse éprouver un homme dans son union avec un autre être. Ainsi, il l'arme contre tout, contre la société aussi bien que contre la nature; il a voulu faire un homme, toujours libre, toujours simple et toujours courageux. Cette fois la philosophie avait parlé trop haut pour que la religion pût garder le silence. Le *Discours sur l'inégalité des conditions* avait passé sans encombre; la *Nouvelle Héloïse* avait évité la censure ecclésiastique; l'*Émile* n'eut pas ce bonheur; et Christophe de Beaumont, métropolitain au siége de Paris, lança un mandement contre l'œuvre de Jean-Jacques. L'archevêqne ignorait où le mènerait cette affaire. Jean-Jacques, citoyen de Genève, répond par la presse, et devant le public, à Christophe de Beaumont. Chose inouie! obscur étranger, il apostrophe le premier prince du clergé de France, s'attache à lui, le poursuit de proposition en proposition, et l'église catholique se trouve engagée dans une polémique qu'elle est incapable de soutenir; polémique acérée où le Genevois malmène sans pitié l'archevêque. De quelle ironie le réformé fustige ce prêtre! Comme il oppose à

cette religion de mandement et de sacristie l'esprit de l'Evangile; et comme il se montre plus religieux, lui laïque, que ce prince de l'église, affublé de ses dentelles et de ses superstitions! Les *Lettres écrites de la Montagne* concernent à la fois la religion et la politique. Jean-Jacques y défend l'*Émile* et le *Contrat social.* Ces lettres, qui sont chronologiquement un de ses derniers ouvrages, peuvent servir, dans l'ordre des idées, de transition entre la partie morale et religieuse et la partie politique des œuvres du philosophe. Il y parle à la fois de la religion et de la liberté, de Dieu, du christianisme et de lui-même, et il teint ces abstractions générales de couleurs de sa personnalité. Ses trois ouvrages politiques sont ses *Lettres sur la législation de la Corse,* ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée en avril* 1772, le *Contrat social.* Jean-Jacques méritait bien d'être considéré en Europe comme un maître dans la science politique; et vers 1764, quand la Corse voulut régulariser, sous la conduite de Paoli, une liberté qu'elle avait si généreusement conquise, on s'adressa à Rousseau. Ce n'était pas la première fois qu'un philosophe moderne était consulté, et sollicité de se faire législateur. Locke, en 1662, avait rédigé une constitution que lui avaient demandée les habitans des Carolines. La charte du philosophe n'est pas bonne. Rousseau ne fit pas de constitution, mais il donna quelques conseils. Dans sa seconde lettre à M. Butta-Foco, il demande des documens qui puissent l'édifier. « Je suis charmé du voyage que vous faites en Corse; dans ces circonstances, il ne peut que nous être très utile. Si, comme je n'en doute pas, vous vous y occupez de notre objet, vous verrez mieux ce qu'il faut me dire que je ne puis voir ce que je dois vous demander; mais permettez-moi une curiosité que m'inspirent l'estime et l'admiration. Je voudrais savoir tout ce qui regarde M. Paoli: Quel âge a-t-il? Est-il marié? A-t-il des enfans? Où a-t-il appris l'art militaire? Comment le bonheur de sa nation l'a-t-il mis à la tête des troupes? Quelles fonctions exerce-t-il dans l'administration politique et civile? Ce grand homme se résoudrait-il à n'être que citoyen dans sa patrie après en avoir été le sauveur? » Rousseau demande ensuite qu'on lui envoie une bonne carte de la Corse, qu'on lui fasse une description exacte de l'île; il veut connaître son histoire naturelle, ses pro-

ductions, sa culture, sa division par districts, le nombre et le crédit du clergé, s'il y a des maisons anciennes, des corps privilégiés et de la noblesse : si les villes ont des droits municipaux et en sont fort jalouses; les mœurs du peuple, ses goûts, ses occupations et ses amusemens, l'histoire de la nation jusqu'à ce moment, les lois, les statuts, l'exercice de la justice, les revenus publics, l'ordre économique, la manière de poser et de lever les taxes. « En général, dit Rousseau, tout ce qui fait mieux connaître le génie national ne saurait être trop expliqué. Souvent un trait, un mot, une action, dit plus que tout un livre, mais il vaut mieux trop que pas assez. » Pour un théoricien, Jean-Jacques se montre pas mal désireux de connaître les faits. Au surplus, la Corse avait frappé son imagination par l'héroïque insurrection qui l'avait affranchie des Génois : « Il est encore en Europe un pays capable de législation, c'est l'île de Corse, écrit-il dans le *Contrat social* (1). La valeur et la constance avec laquelle ce brave peuple a su secourir et défendre sa liberté, mériterait bien que quelque homme sage lui apprît à la conserver. J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera l'Europe. » En 1772, dans la même année où fut signé, à Saint-Pétesbourg, le 25 juillet, en vieux style, le partage de la Pologne, Rousseau écrivait sur le gouvernement et la réformation de ce pays pour lequel aujourd'hui la bouche manque de louanges et les yeux n'ont plus de larmes. Pressé par le comte de Wielhorski d'indiquer les moyens et les institutions qui pouvaient donner aux Polonais les véritables mœurs de la liberté, il leur recommande de garder dans le cœur l'amour de l'indépendance et de leur république au milieu des plus accablantes disgraces. Vous ne sauriez empêcher que les Russes ne vous engloutissent, faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer..... Si vous faites en sorte qu'un Polonais ne puisse jamais devenir un Russe, je vous réponds que la Russie ne subjuguera pas la Pologne. » L'éducation, une éducation nationale, lui paraît le plus puissant moyen de développer chez les Polonais *ce levain qui n'est pas encore éventé par des maximes corrompues, par des institutions usées, par une philosophie égoïste qui prêche et qui tue*. Il indique ensuite

(1) Liv. Ier, chap. 10.

comment on peut maintenir la constitution ; il voudrait que tous les membres du gouvernement fussent assujétis, dans leur carrière, à une marche graduelle. Après avoir montré les réformes à tenter, il s'exprime ainsi : « Ce n'est qu'en supposant que le succès réponde au courage des confédérés et à la justice de leur cause qu'on peut songer à l'entreprise dont il s'agit. Vous ne serez jamais libres tant qu'il restera un seul soldat russe en Pologne ; et vous serez toujours menacés de cesser de l'être, tant que la Russie se mêlera de vos affaires. » C'est dans le *Contrat social* que Jean-Jacques devait condenser toute la substance de sa politique. Jamais morceau de philosophie ne fut plus artistement façonné, dans un cadre plus harmonique, où la force se limite elle-même, d'autant plus sensible qu'elle se modère, où le style, tantôt éclate en mouvemens de l'ame, tantôt se pose en formules et en déductions, mélange de passion et de dialectique. Machiavel, dans son *Prince*, n'a pas cette rigueur ; Hobbes et Spinosa ont revêtu un fond original d'une forme classique et latine ; Kant et Fichte ont une langue à part ; Hegel, qui sacrifie tout à la logique, en est opprimé, et substitue, pour ainsi dire, aux mouvemens de la vie des ressorts mécaniques ; mais Rousseau, logicien et poète, toujours penseur, mais toujours tribun, a laissé dans le *Contrat social* le plus beau fragment d'art politique qui ait été créé depuis Aristote et Platon.

Voilà énumérés les principaux ouvrages de notre philosophe, ceux qui nous importent. Je n'ai pas parlé des *Rêveries* et des *Confessions*, miroir où se réfléchit l'homme même, confident des douleurs et des manies du génie. Je me surprends sur la tombe et sur les ouvrages de cet homme, sourd à ses tourmens et à ses angoisses, curieux seulement de ses idées et des conquêtes de sa pensée : grands hommes, ne perdez plus votre temps à vous plaindre ; les révolutions emportent vos cris ; souffrez en nous servant, et mourez en silence.

La liberté naturelle de l'homme, son indépendance sauvage au sein de la nature, la nature commune à tous, inspirèrent surtout Jean-Jacques : la société ne lui sembla pas naturelle, mais plutôt contraire à la nature ; la civilisation ne fut pour lui qu'une destruction de la liberté, au lieu d'en être le développement ; sous le charme de cette idée, il écrit ces lignes : « Le premier qui, ayant

enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! Mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient; car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain : il fallait faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature (1). » Mais si la propriété n'a pas sa raison dans le développement immédiat de la nature même de l'homme, pourquoi, dans toutes les langues et dans tous les degrés de société, *le tien* et *le mien?* L'homme est libre, et Rousseau le sait mieux que personne, car il crie à son siècle : *L'homme est libre, et partout il est dans les fers*; car il est arrivé au sentiment de la liberté, directement, sans détour et sans déduction, comme après lui a fait Fichte ; car il écrit dans le *Contrat social* : « Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. Il n'y a nul dédommagement possible pour quiconque renonce à tout : une telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme, et c'est ôter toute moralité à ses actions que d'ôter toute liberté à sa volonté (2). » Mais si la liberté de l'homme est naturelle, la propriété doit l'être aussi : si vous niez celle-ci, vous niez la liberté que vous avez accordée d'abord. Mirabeau, qui s'était formé à l'école de Jean-Jacques, estimait aussi que la propriété n'existait pas par les lois de la nature, mais était une création sociale (3). Erreur. La propriété, dans son principe philosophique, est antérieure aux législations poli-

(1) *Discours sur l'inégalité des conditions*, seconde partie.

(2) *Contrat social*, liv. Ier. chap. 4.

(3) *Discours sur l'égalité des partages dans les successions en ligne directe.*

tiques. Et cette proposition est capitale; car il suit que si les lois sociales peuvent et doivent modifier le droit de propriété, elles ne sauraient le détruire, par la raison qu'elles ne l'ont pas créé : il faut que le législateur reconnaisse toujours dans la propriété la liberté humaine elle-même; qu'à ce titre il l'aime et la cultive, la développe et la perfectionne (1).

L'idée de Dieu, c'est-à-dire l'idée la plus haute et la plus générale que l'homme puisse concevoir, fut ramenée à sa place par le spiritualisme de Rousseau. Il restaura dans son siècle la conscience et le sentiment religieux; comme l'enseignement officiel du catéchisme ne partait que des lèvres et point du cœur, il ne veut pas parler de Dieu au jeune homme avant qu'il ne puisse le comprendre; il le conduit, quand il a déjà passé par les orages du cœur, sur le haut d'une montagne, à la pointe du jour, les rayons du soleil colorant déjà la nature et les Alpes, et là, par la bouche d'un prêtre tolérant et bon, il lui apprend qu'il est un Dieu. Assurément cette scène n'est pas une règle d'éducation. La connaissance de Dieu se proportionne à tous les momens de la vie : le petit enfant la reçoit de sa mère qui la dépose tendrement dans son cœur; il la retrouve dans les fêtes et dans les pompes du culte paternel. Mais quand Jean-Jacques écrivait l'*Émile*, il avait à sauver la conscience de Dieu des traditions d'une lettre corrompue, à la réveiller dans l'ame par des scènes solennelles et par de grandes apostrophes. Le christianisme fut pour lui la religion de l'homme, non pas celui d'aujourd'hui, dit-il, *mais celui de l'Évangile, qui est tout différent* (2). Mais, sur ce point, il fut dans une une grande perplexité; au fond, il eût voulu, comme Locke et comme Kant, accorder le christianisme avec la raison et la philosophie; mais il n'avait pas le bon sens paisible du premier, dont je ne doute pas qu'il n'ait lu le *Christianisme raisonnable*; il n'avait pas non plus la profondeur du second : aussi oppose-t-il la religion à la philosophie; il dégrade même cette dernière, et invective contre elle. « J'avoue que la sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon cœur, et auquel j'aurais même regret de trouver quelque bonne

(1) *Voyez* page 98, de *la Propriété.*

(2) *Contrat social*, liv. IV, chap. 8.

réponse. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même?..... Quels préjugés, quel aveuglement ou quelle mauvaise foi ne faut-il pas pour avoir osé comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, *on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un SOPHISTE...* Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu..... *Avec tout cela, ce même Évangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre.* Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Être toujours modeste et circonspect, mon enfant : respecter en silence ce qu'on ne saurait ni rejeter ni comprendre, et s'humilier devant le grand Être qui seul sait la vérité (1). » Quand Rousseau fait presque de Socrate un *sophiste*, quand il abaisse la philosophie pour élever la religion, il ne s'entend pas lui-même; il ne voit pas qu'en ravalant l'esprit humain sous une face, il s'attaque à la cause universelle des choses, toujours sacrée et toujours la même à des degrés différens.

De la religion je passe à la politique du philosophe. L'homme est primitivement dans l'état de nature; s'il en sort, c'est par son consentement, par un acte de sa volonté; donc toute société est fondée sur un contrat, sur un pacte, et l'homme est sociable, parce qu'il veut l'être. Si la volonté est le fondement de la sociabilité individuelle, elle est aussi la base de l'état. Toutes les volontés individuelles, consentant à la société, formeront une volonté générale qui constituera la souveraineté, souveraineté une et indivisible dans son expression, incommunicable, et qui ne saurait se déléguer. Jean-Jacques a pris soin lui-même de résumer sa politique dans la sixième des *Lettres de la montagne*. « Qu'est-ce qui fait que l'état est un? C'est l'union de ses membres. Et d'où naît l'union

(1) *Profession de foi du Vicaire savoyard.*

de ses membres? De l'obligation qui les lie. Tout est d'accord jusqu'ici; mais quel est le fondement de cette obligation? Voilà où les auteurs se divisent. Selon les uns, c'est la force; selon d'autres, l'autorité paternelle; selon d'autres, la volonté de Dieu. Chacun établit son principe, et attaque celui des autres; je n'ai pas moi-même fait autrement; et suivant la plus saine partie de ceux qui ont discuté ces matières, j'ai posé pour fondement du corps politique la convention de ses membres; j'ai réfuté les principes différens du mien..... L'établissement du contrat social est un pacte d'une espèce particulière par lequel chacun s'engage avec tous; d'où s'ensuit l'engagement réciproque de tous envers chacun, qui est l'objet immédiat de l'union. Je dis que cet engagement est d'une espèce particulière, en ce qu'étant absolu sans condition, sans réserve, il ne peut toutefois être injuste ni susceptible d'abus, puisqu'il n'est pas possible que le corps se veuille nuire à lui-même tant que le tout ne veut que pour tous..... La volonté de tous est donc l'ordre, la règle suprême, et cette règle générale et personnifiée est ce que j'appelle le souverain. Il suit de là que la souveraineté est invisible, inaliénable, et qu'elle réside essentiellement dans tous les membres du corps. Mais comment agit cet être abstrait et collectif? Il agit par des lois, et il ne saurait agir autrement. Et qu'est-ce qu'une loi? C'est une déclaration publique et solennelle de la volonté générale sur un objet d'intérêt commun..... Mais l'application de la loi tombe sur des objets particuliers et individuels. Le pouvoir législatif, qui est le souverain, a donc besoin d'un autre pouvoir qui exécute, c'est-à-dire qui réduise la loi en acte particulier..... Ici vient l'institution du gouvernement. Qu'est-ce que le gouvernement? C'est un corps intermédiaire établi entre les sujets et le souverain pour leur mutuelle correspondance, chargé de l'exécution des lois et du maintien de la liberté, tant civile que politique. Le gouvernement, comme partie intégrante du corps politique, participe à la volonté générale qui le constitue. Comme corps lui-même, il a sa volonté propre; ces deux volontés quelquefois s'accordent, et quelquefois se combattent; c'est de l'effet combiné de ce concours et de ce conflit que résulte le jeu de toute la machine. Le principe qui constitue les diverses formes du gouvernement, consistent dans le nombre des

membres qui le composent..... Les diverses formes dont le gouvernement est susceptible, se réduisent à trois principales. Après les avoir comparées par leurs avantages et par leurs inconvéniens, je donne la préférence à celle qui est intermédiaire entre les deux extrêmes, et qui porte le nom d'aristocratie..... Enfin, dans le dernier livre j'examine par voie de comparaison avec le meilleur gouvernement qui ait existé, savoir celui de Rome, la police la plus favorable à la bonne constitution de l'état; puis je termine ce livre et tout l'ouvrage par des recherches sur la manière dont la religion peut et doit entrer comme partie constitutive dans la composition du corps politique. Que pensiez-vous, monsieur, en lisant cette analyse courte et fidèle de mon livre? Je le devine; vous disiez en vous-même : voilà l'histoire du gouvernement de Genève. C'est ce qu'ont dit à la lecture du même ouvrage tous ceux qui connaissent votre constitution..... J'ai donc pris votre constitution que je trouvais belle pour modèle des institutions politiques; et vous proposant en exemple à l'Europe, loin de chercher à vous détruire, j'exposai les moyens de vous conserver, etc., etc. »

Il est historiquement remarquable que Rousseau ait considéré comme exemple et comme modèle la constitution aristocratique de Genève. Ainsi Aristote avait derrière lui Alexandre; Platon, l'Orient; Spinosa, la république hébraïque; Machiavel, l'Italie du xve siècle; Locke, l'Angleterre de 1688 : tant la philosophie sociale, quelque idéaliste et indépendante qu'elle se puisse concevoir, doit toujours s'appuyer sur la réalité. Le conseil est au surplus à peu près inutile; il n'en saurait être autrement. Mais si Rousseau songeait à Genève en construisant ses théories, ses théories allèrent plus loin que sa pensée; et ce publiciste, qui se disait ou se croyait aristocratique, s'est fait le législateur de la démocratie.

Quel est véritablement le début historique du pouvoir législatif? Les sociétés ne commencent pas par le contact et l'équation des volontés indépendantes et égales, mais par la soumission de la liberté humaine à ce qu'elles appellent l'empire de Dieu, à la théocratie. Le pacte, loin d'être leur commencement, est aujourd'hui leur dernier progrès. L'Angleterre et la France sont parvenues à asseoir leur constitution sur un contrat bilatéral entre le pouvoir

législatif, auquel le peuple a délégué sa souveraineté, et le pouvoir exécutif, agent de la société, trouvant son titre et sa raison dans l'intérêt général. Et pour le dire en passant, l'assemblée constituante a rectifié l'erreur de Rousseau quand il veut que la souveraineté soit incommunicable, puisque elle a dit : « La souveraineté appartient à la nation; la nation de qui émanent tous les pouvoirs ne peut les exercer que par délégation; la constitution française est représentative; les représentans sont le corps législatif et le roi. »

Ainsi donc, historiquement, la théorie du contrat n'est pas exacte; elle n'est pas non plus philosophiquement nécessaire pour amener la liberté sociale; car je lis dans Rousseau lui-même : « Ce qui est bien et conforme à l'ordre est tel par la nature des choses, et indépendamment des conventions humaines (1). » Donc la raison même est indépendante de la volonté.

Mais pour comprendre véritablement Rousseau, il faut considérer quelle était sa mission. Il devait, à la fois, réveiller dans l'homme isolé le sentiment de son indépendance, et dans l'homme collectif, c'est-à-dire dans la société, la conscience de son droit de vouloir le bien et le juste, de n'obéir qu'à l'expression même de sa volonté, et de remplacer une législation qui n'avait plus de raison et de légitimité par l'exercice énergique d'une nouvelle liberté politique, c'est-à-dire de la volonté générale. Comment le philosophe définit-il le but social? « Trouver une forme d'association qui défende et protége de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant (2). » Jean-Jacques a vu les deux termes du problème social : l'association et l'individualité. Mais comment l'homme social serait-il aussi libre que l'homme sauvage? Il aura une autre liberté, une liberté plus grande, puisque ce qu'il ne pourra faire par lui-même, il le fera par d'autres; il aura la liberté véritablement humaine.

Rousseau a écrit : « La loi est l'expression de la volonté géné-

(1) *Contrat social*, liv. II, chap. 6, *de la Loi*.

(2) *Ibid.*, liv. I, chap. 6 *du Pacte social*.

rale. » Dans la pensée même de la loi, que trouvons-nous d'abord, si ce n'est une idée de règle antérieure à l'idée de vouloir? L'homme veut une chose, mais à une condition, qu'elle lui paraisse bonne. Il s'attache à la vue de son intelligence, s'y opiniâtre, et la veut. Si l'objet de sa volonté lui est contesté par d'autres, il veut plus fortement; et cette loi qu'il aime, il l'appelle l'expression de sa volonté. Le peuple qui veut une chose ne distingue pas pourquoi il la veut; il conçoit et veut dans un acte naturel et obscur, dont il n'a pas la conscience réfléchie, et dans lequel la volonté est plus sensible pour lui que l'intelligence. Dire que la loi est l'expression de la volonté générale, c'est parler juste, mais incomplètement. C'est avoir un sentiment vif de la réalité, mais ne pas l'embrasser tout entière. Néanmoins la définition de Jean-Jacques répondait tellement aux véritables besoins de son siècle, qu'elle s'est incorporée avec nos mœurs et nos idées politiques.

Mais nous n'irons pas loin sans trouver les inconvéniens philosophiques de cette vue incomplète. La justice sociale ne sera plus que l'effet d'un contrat qui, une fois enfreint par une des parties, permettra à l'état de rendre guerre pour guerre au violateur du pacte. « Tout malfaiteur attaquant le droit social devient par ses forfaits rebelle et traître à la patrie; il cesse d'en être membre en violant ses lois, et même il lui fait la guerre; alors la conservation de l'état est incompatible avec la sienne : il faut qu'un des deux périsse, et quand on fait mourir le coupable, c'est moins comme citoyen que comme ennemi (1). » Non, la loi n'est pas un contrat, mais une règle que la société présente au coupable; elle y compare ses actions, elle les y mesure avec une justice miséricordieuse et sans colère; elle punit avec douleur, elle absout avec joie dans la personne du magistrat, qui est un pontife et non pas un gladiateur.

Nouveaux inconvéniens : si la volonté seule est toute la loi, la loi pourra être mobile comme la volonté, et Rousseau arrivera à cette proposition : « D'ailleurs, en tout état de cause, un peuple est toujours le maître de changer ses lois, même les meilleures; car, s'il lui plaît de se faire mal à lui-même, qui est-ce qui a le droit

(1) *Contrat social*, liv. II, chap. 5.

de l'en empêcher (1)? » Et cependant le même Rousseau dit ailleurs : « Il n'y a pas de danger qu'un peuple se fasse mal à lui-même. » L'absence de la raison générale se fait assez sentir dans la définition de la loi.

Il était naturel que le gouvernement monarchique parût au philosophe inférieur tant à l'aristocratique qu'au démocratique. Il en a tracé un portrait amèrement comique : « Un défaut essentiel et inévitable, qui mettra toujours le gouvernement monarchique au-dessous du républicain, est que dans celui-ci la voix publique n'élève presque jamais aux premières places que des hommes éclairés et capables, qui les remplissent avec honneur, au lieu que ceux qui parviennent dans les monarchies ne sont que de petits brouillons, de petits fripons, de petits intrigans, qui font, dans les cours, parvenir aux grandes places, ne servent qu'à montrer au public leur ineptie aussitôt qu'ils y sont parvenus. Le peuple se trompe bien moins sur ce choix que le prince, et un homme d'un vrai mérite est presque aussi rare dans le ministère, qu'un sot à la tête d'un gouvernement républicain. Aussi quand, par quelque heureux hasard, un de ces hommes nés pour gouverner prend le timon des affaires dans une monarchie presque abîmée par ces tas de jolis régisseurs, on est tout surpris des ressources qu'il trouve; et cela fait époque dans un pays (2). » C'était pour la première fois que la monarchie entendait un langage aussi dur et aussi violent; mais c'était aussi la monarchie de Louis XV.

L'Angleterre ne paraissait pas un pays libre à la logique de Jean-Jacques. La souveraineté étant fondée sur la volonté, on ne peut pas plus la déléguer que cette dernière; donc on ne peut charger un homme de représenter sa volonté, donc le gouvernement représentatif n'est pas un gouvernement libre. « La souveraineté ne peut être représentée, par la même raison qu'elle ne peut être aliénée; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente pas; elle est la même ou elle est autre : il n'y a pas de milieu..... Le peuple anglais pense être libre, il se trompe fort : il ne l'est

(1) *Contrat social*, liv. II, chap. 12.

(2) *Ibid.*, liv. III, chap. 6.

que durant l'élection des membres du parlement. Sitôt qu'ils sont élus, il est esclave; il n'est rien. Dans les courts momens de sa liberté, l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde (1). » Voilà le côté faible et insuffisant de notre philosophe; c'est l'intelligence de l'histoire, la méconnaissance de la sociabilité européenne et des raisons du gouvernement représentatif. Prononcer, en vertu du principe logiquement déduit de la volonté générale, qu'aujourd'hui ni l'Angleterre ni la France ne jouissent de la liberté politique sous le gouvernement représentatif, c'est nier le grand jour de l'histoire. Vingt-cinq millions d'hommes ne peuvent tous délibérer ensemble sur leurs affaires; ils nomment des représentans: ces délégués représentent-ils la volonté de chaque homme? impossible. Représentent-ils davantage la volonté générale séparée de toute règle? non plus. Ils représentent, ils doivent représenter ce concours et ce mélange de vues et de passions, d'idées et de volontés, qui constituent un peuple comme ils constituent un homme. Ils représentent l'individualité sociale, qui n'est pas une sorte de squelette que peut monter et démonter à son plaisir la dialectique, mais qui, douée de la vie, conçoit, veut et marche comme un seul homme. Le gouvernement représentatif donne la liberté à la condition d'être véritablement représentatif. Les modernes ne peuvent s'entasser sur la place publique d'Athènes et de Rome. L'intérêt vrai de la liberté n'est pas de nier la représentation, mais de l'étendre, et de la mesurer sur la civilisation même.

Rousseau finit le *Contrat social* en épousant tous les préjugés de Machiavel contre la religion chrétienne. Il faut dire aussi que, considérant surtout la religion comme un sentiment individuel et libre du cœur, il était conduit à l'oubli de son rôle social, et à l'injustice à l'égard du catholicisme.

Jean-Jacques mourut en 1778, onze ans avant l'ouverture des États-Généraux. Il n'y avait pas au côté gauche de la Constituante un homme qui ne fût, à vrai dire, son disciple; et jamais philosophie n'obtint une exécution si complète de ses maximes. Cette incontestable influence a été généralement salutaire. Otez Jean-Jacques du XVIIIe siècle, n'y laissez que Montesquieu et Voltaire, vous

(1) *Contrat social*, liv. III, ch. 15.

ne pourrez plus expliquer l'insurrection des esprits, leur ardeur à conquérir la liberté, leur enthousiasme, leur foi, les caractères, les vertus, les puissances et les grandeurs de notre révolution, Condorcet, Mme Rolland et la Gironde, la tribune de la Convention. Jean-Jacques a commencé à écrire en 1750; il ne lui a fallu que dix-huit ans pour retremper le caractère du Français, pour le douer de nouveau d'exaltation, de vigueur et de constance. Si la souveraineté nationale est devenue la base de notre constitution, à qui le devons-nous, si ce n'est à Rousseau? Qu'il n'ait pas été métaphysicien, ni psycologue profond; qu'il ait peu compris et peu connu l'histoire; que parfois aussi quelques-unes de ses maximes aient été follement entendues et commentées, nous ne le nierons pas; mais nous dirons qu'il en est de la philosophie comme de la liberté, *et que, quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien la payer aux dieux* (1).

LERMINIER.

(1) *Dialogue de Sylla et d'Eucrate.*

L'IDOLE.

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain;
Allons, à large pelle, à grands bras plonge et fouille,
Nourris le brasier, vieux Vulcain;
Donne force pâture à ta grande fournaise:
Car, pour mettre ses dents en jeu,
Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
Il lui faut un palais de feu.
C'est bon, voici la flamme ardente, folle, immense;
Implacable et couleur de sang,
Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence;
Chaque lingot se prend au flanc.
Ce ne sont que des bonds, que hurlemens, délire,
Cuivre sur plomb et plomb sur fer;
Tout s'alonge, se tord, s'embrase et se déchire
Comme trois damnés dans l'enfer. —
Enfin, l'œuvre est fini, partout la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint,

L'airain bouillonne à flots; chauffeur, ouvre la porte
Et laisse passer le hautain;
Allons, impétueux, mugis et prend ta course,
Sors de ta loge, et d'un élan,
D'un seul bond, lance-toi comme un flot de la source,
Comme une flamme d'un volcan:
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave;
Précipite en bloc ta fureur;
Dans ton moule d'acier, bronze, descends esclave,
Tu vas remonter empereur.

Encor Napoléon, encor sa grande image!
Ah! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang et de pleurs et d'outrage
Pour quelques rameaux de laurier.
Ce fut un triste jour pour la France abattue,
Quand du haut de son piédestal,
Comme un voleur honteux, son antique statue
Pendit sous un chanvre brutal:
Alors on vit au pied de la haute colonne,
Courbé sur un câble grinçant,
L'étranger, au long bruit d'un hourra monotone,
Ébranler le bronze puissant;
Et, quand sous mille efforts, la tête la première,
Le bloc superbe et souverain,
Précipita sa chute, et sur la froide pierre
Roula son cadavre d'airain,
Le Hun, le Hun stupide, à la peau sale et rance,
L'œil plein d'une basse fureur,
Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,
Traîna le front de l'empereur.
Ah! pour qui porte un cœur sous sa gauche mamelle,
Ce jour pèse comme un remords;
Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.
J'ai vu l'invasion, à l'ombre de nos marbres,
Entasser ses lourds chariots;

Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
Pour la jeter à ses chevaux;
J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair;
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air;
J'ai vu, jeune Français, ignobles libertines,
Nos femmes, belles d'impudeur,
Aux regards d'un cosaque étaler leurs poitrines,
Et s'enivrer de son odeur.
Eh bien! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom,
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine.....
Sois maudit, ô Napoléon!

O Corse à cheveux plats! que la France était belle
Au beau soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or,
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied libre heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois:
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager,
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnois de l'étranger;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battans,

Pour champs de course, alors, tu lui donnas la terre;
Et des combats pour passe-temps;
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail;
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail;
Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya des générations;
Quinze ans, elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et, comme une poussière,
De soulever le genre humain;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grace à son cavalier corse.
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse.
Pour étouffer ses cris ardens,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents,
Elle se releva; mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

Maintenant tu renais de ta chute profonde;
Pareil à l'aigle radieux,
Tu reprends ton essor pour dominer le monde,
Ton image remonte aux cieux.
Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
Cet usurpateur effronté,
Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône,
Le gorge de la liberté;
Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance
Qui mourut sur un noir rocher,

Traînant comme un boulet l'image de la France
Sous le bâton de l'étranger.
Non, non, Napoléon n'est plus souillé de fanges :
Grace aux flatteurs mélodieux,
Au poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
César est mis au rang des dieux.
Son image reluit à toutes les murailles;
Son nom, dans tous les carrefours,
Résonne incessamment comme au fort des batailles
Il résonnait sur les tambours.
Puis, de ces hauts quartiers, où le peuple foisonne,
Paris, comme un vieux pélerin,
Redescend tous les jours au pied de la colonne
Abaisser son front souverain.
Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
Inondant de bouquets, de fleurs,
Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
Ce bronze grandi sous les pleurs;
En veste d'ouvrier, dans son ivresse folle,
Au bruit du fifre et du clairon,
Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole
Autour du grand Napoléon.

Ainsi passez, passez, monarques débonnaires;
Apôtres de l'humanité,
Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires,
Sans reflet d'immortalité!
Du peuple vainement vous allégez la chaîne;
Vainement, tranquille troupeau,
Le peuple sous vos pas, sans sueur et sans peine,
S'achemine vers le tombeau;
Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
Épanche son dernier rayon,
Votre nom qui s'éteint, sur le flot populaire,
Trace à peine un léger sillon.
Passez, passez, pour vous point de haute statue,
Le peuple perdra votre nom:

Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre ou le canon;
Il n'aime que le bras qui, dans les champs humides,
Par milliers fait pourrir ses os;
Il aime qui lui fait bâtir des pyramides,
Porter des pierres sur le dos.
Le peuple! — C'est enfin la fille de taverne,
La fille buvant du vin bleu,
Qui veut dans son amant un bras qui la gouverne,
Un corps de fer, un œil de feu,
Et qui, dans son taudis, sur sa couche de paille,
N'a d'amour chaud et libertin
Que pour l'homme hardi qui la bat et la fouaille
Depuis le soir jusqu'au matin.

AUGUSTE BARBIER.

VOYAGES

EN AMÉRIQUE.

III.

L'ILE DE CUBA.

Il y avait trois jours que j'attendais un vent favorable à Charleston, lorsque je m'embarquai le 31 janvier 1830 pour Cuba. J'avais retenu mon passage sur une goëlette de quatre-vingts tonneaux, le *Little-William*, excellente marcheuse, fine, élégante, en un mot un modèle de bâtiment. Nous avions à bord trois hommes d'équipage, un cuisinier français, ex-cordonnier à Metz, et un boulanger de Bayonne, qui allait chercher fortune à la Havane. Le capitaine n'était plus jeune; mais il connaissait bien les Antilles, et n'avait fait jusqu'alors que d'heureux voyages.

Nous mîmes à la voile à six heures du matin, par un beau temps, vent arrière; et déjà en partant nous filions sept à huit nœuds dans la baie. Bientôt nous laissâmes à droite et à gauche les

nombreux bâtimens qui avaient quitté Charleston en même temps que nous, et nous nous trouvâmes seuls entre le ciel et l'eau, glissant sur les vagues mobiles. Vers le soir, la mer devint très forte, et je fus obligé de descendre dans la cabine; elle resta grosse pendant vingt-quatre heures, avec vent debout; mais notre petite goëlette se comportait très bien, et nous étions aussi légers qu'une coque de noix sur l'eau.

Le 2 février s'éleva une jolie brise d'ouest qui dura toute la journée, et le *Petit-Guillaume* commença à se montrer digne de lui.

Le 3, nous vîmes une colonne de fumée s'élever à l'horizon; nous courûmes dessus, et bientôt nous vîmes terre : c'était la côte de Floride, à cinquante milles plus sud que Saint-Augustin. Nous la côtoyâmes de si près toute la journée, que de notre bord nous eussions facilement lancé une pierre sur le rivage. Ces côtes, du reste, sont loin d'être pittoresques : ce n'est que du sable le long de la mer, et derrière, à peu de distance, un rideau d'arbres peu élevés, parmi lesquels on distingue de loin en loin un oranger ou un palmier. Il nous arriva plusieurs fois, en longeant ainsi le rivage, de rencontrer des bandes de *hauts-flamands roses,* rangés en bataille sur le sable; ils s'envolaient quand nous les approchions de trop près, et il faisait beau les voir, dans leurs évolutions aériennes, déployer et faire briller leurs magniques couleurs. Cette longue terre de Floride est encore inhabitée depuis *Mostiquo;* pourtant c'est le sol le plus fertile du monde : le gibier y abonde; les cerfs les loups, les panthères, les ours et les chats sauvages y sont en grand nombre. Il y a aussi, malheureusement, beaucoup de serpens à sonnettes, de mocassins, de congos; on y trouve encore quantité de perrobuets et de perruches, et d'autres oiseaux à riches plumages.

La mer qui baigne ces côtes est remplie de poissons et de tortues, qui furent pour nous une agréable distraction pendant la traversée. Nous prîmes un poisson à épée qui blessa fortement à la jambe un des matelots au moment où nous le hélâmes sur le pont. Il y avait aussi bon nombre de requins : nous en vîmes un qui s'approchait quelquefois jusqu'à toucher le bâtiment, en montrant hors de l'eau, et comme s'il eût voulu nous menacer, son énorme gueule beaute,

armée de terribles défenses. Nous n'avions pas un harpon, et il ne voulut mordre à aucun des appâts que nous lui tendîmes. Les poissons volans ne manquaient pas non plus; c'était par milliers que nous les faisions partir le long des flancs du *Little-William*: on aurait dit autant de paillettes d'argent chassées par le vent.

Constamment favorisés par un temps superbe, nous prenions nos repas sur le pont; j'y passais aussi les nuits sous une voile qu'on y tendait le soir. Rien de voluptueux comme ces nuits si douces passées en plein air, à la clarté de la lune qui glissait au-dessus de nous et suivait les mouvemens de notre bâtiment, bercé mollement par les vagues, et rafraîchi par la brise, qui entretenait une mélodie constante parmi les voiles et les cordages!

Le 3 février au soir, nous aperçûmes, brillant comme une étoile au-dessus des bois, le phare du cap Floride; et peu après, nous nous trouvâmes en pleine mer, traversant le golfe du Mexique.

Le 4 au point du jour, nous découvrîmes trois voiles à contrebord : c'étaient des felouques espagnoles. Une d'elles effraya notre capitaine, qui ne rêvait que pirates. Elle tenta de nous approcher par plusieurs évolutions, et nous cherchâmes de même à l'éviter. Bientôt elle s'éloigna, voyant qu'elle ne pourrait réussir à nous aborder. Ses intentions étaient sans doute très pacifiques. « Toutefois, disait le capitaine, *there is so much villainy about here*, il ne faut pas s'y fier. »

Mais nous, faibles et inoffensifs, aurions-nous jamais cru être pris pour des pirates? Notre forme à fleur d'eau, notre fine voilure, annonçaient cependant, il faut en convenir, quelque chose de suspect; et en effet, bientôt nous aperçûmes derrière nous un brick de guerre espagnol (*l'Hercule*, de 24), qui nous donnait la chasse, entassant voiles sur voiles et bonnettes sur bonnettes pour nous joindre. Vains efforts! Il nous suivit ainsi pendant quatre heures; et, lassé sans doute de ses fatigues inutiles, il laissa arriver, piqua dans l'est, et s'évanouit à l'horizon. Nous devînmes suspects à tous les bâtimens en vue, qui avaient été témoins de notre fuite devant *l'Hercule*. Saisis de frayeur à notre approche, ils se rangeaient vite de côté, mettaient en panne à distance, pour voir quelle tournure les choses allaient prendre; et, peu rassurés sans doute, ils finissaient par disparaître. Quant au *Little-William*, poursuivant

sa carrière, il s'en allait droit au sud-sud-ouest, riant beaucoup des terreurs paniques qu'il faisait naître.

C'était avec intention que j'avais choisi un si petit bâtiment pour aller à l'île de Cuba : en partant des côtes des États-Unis, une goëlette vaut mieux qu'un brick et qu'un trois-mâts. Le nombre de ces bâtimens perdus dans le commerce de la Havane est immense : ils ne peuvent longer la terre en dedans du courant, comme nous le faisions, et sont forcés de passer dans l'est, au milieu des îles et des roches innombrables des Bahamas, repaires de pirates, où de rapides courans les entraînent à une perte certaine, s'ils ne sont constamment sur leurs gardes ; tandis que nous, nous ne courions qu'une mauvaise chance, c'était d'avoir de forts vents d'est.

Le 4 à midi, nous étions à quatre-vingt-dix milles de Matanzas; et ayant eu bonne brise toute la journée, nous pensions déjà, à une heure du matin, au clair de la lune, apercevoir la terre. Nous mîmes en panne pour attendre le jour, et à six heures nous vîmes effectivement le *Pan de Matanzas,* grande montagne à l'ouest de la ville.

Nous nous remîmes en route, et une goëlette de guerre américaine, le *Grampus*, vint droit sur nous, et ne vira de bord qu'à une demi-encâblure, quand elle eut bien reconnu que nous ne l'avions pas trompée en hissant le pavillon américain.

Les vapeurs qui couvraient les montagnes se dissipèrent à mesure que nous avançâmes; les côtes devinrent de plus en plus vertes; les maisons blanches se détachèrent du milieu des bois, d'où s'élançaient de hauts palmiers; en entrant dans la rade, nous aperçûmes derrière les mâts des bâtimens les maisons roses de la ville, avec leurs toits en terrasse. Nous passâmes habilement au milieu des navires mouillés, et nous jetâmes l'ancre à peu de distance du rivage, entre deux gros bâtimens espagnols, l'un le *Ferdinand VII*, et l'autre la *Santa-Maria-del-Carmen.* En face de nous s'élevait un fort où flottait le pavillon jaune aux armes d'Espagne, et derrière s'étendait une partie de la ville, à côté de laquelle s'élevaient des palmiers, des cocotiers, des bananiers, d'immenses ceivas, tous brillans sous le soleil éclatant des tropiques.

Peu après notre arrivée, un joli canot, tenté et à dix avirons, vint à bord. Il contenait l'adjudant de place, un médecin, un offi-

cier des douanes et un interprète. L'adjudant, qui avait une vraie face d'inquisiteur, me permit de descendre à terre, et eut même l'obligeance de me recommander *la Fonda del Biscaïno*, comme la meilleure auberge. Quant à l'inspection du bâtiment, il n'y prit aucune part. Notre cuisinier avait apporté, pour les vendre, une cage remplie de souris blanches, qui captivèrent l'attention de M. l'adjudant tout le temps qu'il resta à bord.

Les environs de Matanzas sont très pittoresques. On me proposa d'aller faire une course à la campagne; et, le dimanche matin 7 février, sous un ciel bleu d'azur, je montai en *volante* avec M. P., et nous sortîmes de la ville, nous dirigeant à l'est. Nous nous trouvâmes presque aussitôt au milieu du plus beau pays du monde : c'étaient des montagnes boisées, des collines, des vallées, des plaines de café, des mangos, d'énormes palmiers, des haies de citronniers, des bambous formant des voûtes et des arceaux sombres et épais; le tout animé par des perroquets volant de branche en branche avec leur joli caquetage. Il ne manquait que de l'eau à ce beau paysage. Si les routes des environs de Matanzas étaient quelquefois réparées, elles seraient excellentes; mais jamais on n'y travaille. Les grosses charrettes, qui portent le café et le sucre, les défoncent et y creusent de profondes ornières; il n'y a que les voitures inversables, comme les *volantes*, qui puissent y passer.

Le *cafétal* de M. Stouder, où je me rendais, est à huit milles de Matanzas. Au milieu de notre promenade, un nuage noir et menaçant nous fit revenir sur nos pas. Tout à coup une trompette retentit, et les nègres qui étaient à danser et à jouer se réunirent, et accoururent tous la pelle à la main ramasser en grands tas le café qu'on avait étalé pour le faire sécher. Le majoral, ex-colon de Saint-Domingue, et un nègre, présidaient au travail le fouet à la main; ils le faisaient claquer en criant : *Onta! onta!* Quand le café fut en tas, on le couvrit d'un toit de chaume ou de feuilles de palmiers, fait exprès, qui l'enveloppait de tous côtés.

En rentrant en ville, M. Stouder nous fit arrêter dans un cirque où se donnait un combat de coqs : c'était une enceinte circulaire, entourée de dix à douze gradins, recouverte par un toit. Tout était rempli de spectateurs, et nous y trouvâmes place avec peine. Les combattans étaient déjà fatigués à notre arrivée, et à chaque

instant jonchaient la terre; leurs propriétaires, admis seuls dans l'enceinte, les reprenaient, leur nétoyaient le bec, soufflaient dedans pour en faire sortir la poussière, y pressaient un peu de canne à sucre, les chatouillaient sous la queue, leur grattaient le cou, leur tiraient les pattes, les approchaient bec à bec, et, dans cette position, les posaient doucement à terre, où ces animaux se jetaient encore l'un sur l'autre, et tombaient de chaque côté exténués de ce dernier effort.

Du cirque nous allâmes faire une jolie promenade en bateau sur la rivière *Canima*, qui traverse la ville, jusqu'à de hauts rochers où se trouvent des souterrains dont on ne connaît pas l'étendue, et dans lesquels sont des salles, des colonnades et des stalactites superbes. Ces souterrains donnèrent asile anciennement aux Indiens que les Espagnols poursuivaient de tous côtés; mais ces malheureux, y étant à la fin découverts, se précipitèrent dans l'eau, ou furent tués à coups de fusil. C'est ce qui a fait donner à cette ville le nom de *Matanzas*, qui veut dire massacre, tuerie. Il y a à Matanzas près de douze mille habitans. J'observai que, le 9 février, le thermomètre y marquait vingt-cinq degrés de Réaumur.

De Matanzas à la Havane, je fis un court et agréable voyage sur le bateau à vapeur; *El Vapor el Veloz* est un joli bâtiment qui a été construit aux États-Unis. Je ne fus pas peu surpris en y voyant arriver un canot avec sept à huit dames qui avaient chacune à la main un certain vase qu'elles tenaient par l'anse. On me dit que c'était par précaution contre le mal de mer; et je les vis toutes monter une à une sans se dessaisir de ce précieux vase, et aller s'asseoir, d'un air résigné, en attendant le moment fatal. Quoique mon cœur de vieux marin fût à toute épreuve, je ne voulus pas rester plus long-temps en leur présence, et j'allai dehors respirer le grand air.

Nous étions près de trente passagers, non compris deux cents pauvres nègres entassés à fond de cale, arrivés tout fraîchement du Congo. Ce trafic d'hommes est défendu par les lois du pays; mais il s'y fait avec la plus grande impunité, et malgré les bâtimens de guerre qui croisent devant l'île. La cargaison se débarque habituellement dans un petit port près de Matanzas ou de

la Havane; le bâtiment entre sur son lest, et les nègres arrivent pendant la nuit. On va les voir, et ils se vendent publiquement. Quant aux nôtres, ils entrèrent fièrement à la Havane, avec le pavillon déployé du roi d'Espagne, du Mexique et des Indes.

La mer était unie et bleue comme le ciel, excepté autour de nous, où les poissons volans la blanchissaient d'écume; nous avancions rapidement, en suivant la côte à un demi-mille de distance. Elle est montueuse, boisée et très pittoresque; souvent on passe devant de jolies vallées où l'œil perce au loin à travers cent nuances de verdures différentes, et dans lesquelles l'œil distingue surtout le vert tendre des champs de cannes à sucre. Sur notre droite, jusqu'à l'horizon, endormies sur l'eau, malgré toutes leurs voiles blanches déployées, se voyaient une foule de goëlettes, de felouques et de bateaux pêcheurs qui se réfléchissaient sans aucunes rides sur la surface de la mer.

Vers deux heures, nous vîmes le phare et le sommet des murailles du *Morro* et des *Cavanas*; et une demi-heure après, la sentinelle nous hélait au moment où nous entrions dans le port.

On sait que l'île de Cuba fut découverte en 1492, par Christophe Colomb. Elle a en longueur, d'un cap à l'autre, et en suivant la courbe la plus courte pour passer par le centre, deux cent seize lieues. Sa plus grande largeur du nord au sud est de trente-neuf lieues, et sa partie la plus étroite, de sept. Sa circonférence est de cinq cent soixante-treize lieues. Quant à sa forme, elle est très irrègulière; large et étroite, elle forme un arc dont la partie convexe est exposée au nord. Saint-Cristobal de la Havane est la capitale de l'île, et la résidence du capitaine-général, gouverneur de la place, actuellement Vivès. C'est une place forte, et son port est un des plus sûrs de to ute l'Amérique; son entrée est étroite et entourée des forts et châteaux *Morro*, *Cabanas*, *Principe*, et *Punta*. La beauté de ce port est assez connue: ces forts et ces édifices élevés sur les rochers ont un certain air mauresque qui me plaisait surtout à moi, tout fraîchement sorti de la simple et mesquine architecture des États-Unis.

Nous jetâmes l'ancre à côté du *Guerrero*, vaisseau de 74, et en un instant nous fûmes entourés d'un essaim de bateaux bien peints, surmontés de tentes de diverses couleurs, qui venaient nous pren-

dre pour nous conduire à terre. Arrivés au quai, où sont amarrés des centaines de bâtimens venus de tous les points du globe, nous eûmes fort à faire pour défendre nos bagages contre tous les nègres, qui voulaient les porter malgré nous. Un soldat qui se trouvait là nous fit jour avec sa canne, et le tout fut chargé sur une charrette traînée par un mulet. Nous traversions la foule, les nègres, les voitures, les sacs de café et les caisses de sucre, quand on nous cria d'arrêter. C'était un douanier, qui eut la bonté de ne pas me visiter. Il était à dîner; il se rassit, m'invita à prendre place à table, et se remit à manger, sans attendre même ma réponse. La proposition me parut singulière. On me dit plus tard que l'habitude espagnole était toujours d'offrir, mais qu'il ne fallait jamais accepter.

En sortant de la douane, je traversai la *plaza de armas*, et m'arrêtai dans une petite rue sale, à une espèce d'auberge, qui est, avec la *Fonda di Madrid*, la seule qui existe dans la ville, et il n'y en a pas au monde de plus mal tenues. L'habitude est d'aller demeurer chez un ami, ou chez une personne pour qui vous avez une lettre. J'en avais une pour M. Tennant, négociant anglais, que j'allai voir. Il m'offrit aussitôt d'habiter sa maison, ce que j'acceptai.

La maison de M. Tennant, *Calles de Mercaderes*, est une des plus grandes de la ville; c'est celle où se réunit la société philharmonique, qui y donne plusieurs bals chaque hiver. Cette maison est carrée, elle a une cour intérieure entourée d'arcades au rez-de-chaussée, et de galeries de trente pieds de large au premier, fermées par des persiennes. C'est là qu'on dîne au frais. Ma chambre avait trente-cinq pieds de haut, des murs de quatre pieds d'épaisseur, et une énorme fenêtre qui fermait avec des jalousies; car on n'a pas de croisées à la Havane, pas de vitres, et pas de matelas sur les lits! Un lit se compose d'une toile bien tendue, sur laquelle sont deux draps et un traversin. Le tout est surmonté d'un dais, d'où pend une longue cousinière. Un matelas serait insupportable à cause de la chaleur.

Les maisons ordinaires ont rarement deux étages, et les toits sont remplacés par des terrasses: elles sont toutes bâties en pierres. Les fenêtres, qui commencent souvent à un pied du niveau de la

rue, ont vingt-cinq et trente pieds d'élévation, et sont fermées de haut en bas par des grilles de fer ou de bois; elles sont assez claires cependant pour que, le rideau relevé, on puisse parfaitement distinguer de la rue les femmes assises dans leur *butaca*, l'éventail à la main, des fleurs dans les cheveux, les bras nus, dans la mise la plus légère.

De cinq à six heures, toutes les fenêtres des rues où la mode veut que l'on passe en allant au *Paseo*, sont garnies de femmes qui, je dois le dire, ont l'air peu modeste, mais qui n'en sont pas moins très jolies. Le *Paseo* est la promenade, le *Corso* de la Havane; il est à la porte de la ville : c'est une large allée, de quinze cents mètres de long, bordée de toute espèce d'arbres, avec deux autres allées latérales pour les piétons, et des bancs de pierres de distance en distance. Au milieu du *Paseo* est une fontaine, et à une des extrémités une statue de Charles III. Les *volantes* y vont à la file, passent devant cette statue, traversent la *Plaza de Toros*. une partie des faubourgs, et reviennent au *Paseo*. La *volante* est ce qui m'a le plus frappé en arrivant à la Havane: la coupe de cette voiture est celle d'une chaise de poste; elle est placée sur ressorts, et les roues sont très hautes, mises ridiculement en arrière. Un rideau de drap, qui s'abaisse à volonté, et qu'on peut boutonner sur les côtés, ferme la *volante* comme une boîte. Ce rideau préserve du soleil, de la poussière ou de la boue. Au brancard est attelé un cheval ou un mulet monté par un nègre, qu'on appelle *calessero*. Le costume de ce *calessero* mérite d'être décrit : il se compose d'un chapeau de feutre avec un large galon d'or ou d'argent, une veste rouge, blanche ou verte, couverte également de galons et de petits boutons; un pantalon blanc, et de hautes bottes de postillon, bien cirées, collant sur la jambe, s'élargissant beaucoup au-dessus du genou, s'arrêtant sur le coude-pied, et recouvertes de grosses boucles d'argent, avec de longs éperons, dans un lourd étrier d'argent, et au côté, sa *machetta*, ou sabre droit pour la promenade; on se sert ordinairement de *quitrines*, qui lesquelles diffèrent de la *volante* en ce qu'elles ont un soufflet qui se baisse comme celui d'un cabriolet. C'est le meuble le plus soigné dans les maisons : la première chose qu'on aperçoit sous la porte en entrant, est la *volante*; souvent elle est dans l'antichambre ou

dans le salon même. Un jour, étant à dîner chez M. Stouder, on fit passer le cheval par la salle à manger, pour l'atteler dans le salon.

Les femmes vont au *Paseo* habillées aussi élégamment qu'elles iraient au bal. Les dimanches et les jours de fête, il y a de la musique militaire placée à certains intervalles, et un piquet de lanciers maintient l'ordre parmi les voitures. Les *volantes* de louage n'y sont pas admises. On revient ordinairement de cette promenade à la *Plaza de armas*, où la musique militaire joue plusieurs fois par semaine, et la journée se termine à l'Opéra. J'y fus un soir; je pris une *luneta*, et me trouvai au parterre, qui est tout divisé en *lunetas*, ou stalles. La salle est assez grande, et peut contenir dix-huit cents personnes; elle a cinq rangs de loges, qui presque toutes sont louées à l'année. Tout était plein, et garni de dames richement parées. Les beaux yeux et les jolies figures n'y manquaient pas; quant au teint de ces dames, il ne faut pas être difficile : il y en a qui sont presque jaunes, mais charmantes cependant. On donnait un opéra de Garcia, l'*Amante astuto*, qui ne fut pas mal exécuté. L'orchestre est bon, et la prima donna, la Santa-Marta, chante très bien. Du reste, tout le monde est musicien à la Havane, et en passant dans la rue, on n'entend que guitares, pianos, et musique de Rossini.

C'est sur la *Plaza de armas* que se trouvent le palais du gouverneur et celui de l'intendant, qui en occupent les deux faces principales. Cette place est ornée de statues, de vases, de fleurs, de plantes indigènes et exotiques, coupée de jolies allées sablées, et entourée de bancs de pierre avec des dossiers en fer; le soir, elle est très bien éclairée. Je ne saurais trop dire de quelle architecture sont les deux palais qui la décorent; mais ils ont de la grandeur, une blancheur éclatante, des arcades, de hautes fenêtres, des soldats aux portes; et tout cela a très bonne physionomie. Vis-à-vis le palais du gouverneur est une chapelle élevée en mémoire de la première messe, qui, à la découverte de l'île, se célébra dans cet endroit, à l'ombre d'un immense ceiva, qui existait encore il y a peu d'années.

Il n'y a pas, je crois, de rues plus sales au monde que celles de la Havane. On ne peut guère marcher que le long des maisons,

un à un, éclaboussé par les *volantes* qui se croisent, arrêté par les charrettes qui portent le sucre et le café, et par des files immenses de mules, de nègres, de capucins, d'enterremens et de processions qui se succèdent sans interruption. Malheur à vous si vous rencontrez le saint-sacrement à pied, pendant que vous êtes en voiture; il vous faut descendre sur-le-champ et le conduire dans votre *volante* où bon lui semble. Le milieu de la rue, creusé par les charrettes, offre une succession de montagnes, de lacs et de précipices, qu'il est difficile d'affronter à pied. En été, quand il a plu long-temps de suite, l'eau s'élève à trois et quatre pieds, coule avec la rapidité du torrent, entre dans les volantes, et entraîne souvent les chevaux. La population de la Havane est de cent vingt mille ames, et il y a des endroits où la cohue est telle, qu'on ne sait comment en sortir.

La police est très mal faite, ou, pour mieux dire, il n'y en a pas. On n'ose pas sortir à la chute du jour, et à plus forte raison après dix heures, quand toutes les boutiques sont fermées : les voleurs et les assassins sont alors paisibles possesseurs des rues. L'éclairage public y est à peine connu : de loin en loin, une solitaire chandelle, dans une salle lanterne, jette une faible lumière à l'endroit où elle est suspendue; mais tout, à l'entour, est plongé dans l'obscurité. Si encore on pouvait garder le milieu de la rue, peut-être, en se tenant bien sur ses gardes, éviterait-on d'être attaqué à l'improviste; mais il faut suivre à tâtons le long des maisons, et le nègre ou le mulâtre perfide, caché dans quelque embrasure de porte, vous laisse passer et vous frappe par derrière, d'autant mieux que toute arme est défendue dans le pays, excepté un tromblon ou une grande rapière. Un nègre reçut un jour une once pour aller assassiner quelqu'un; il vint chez cette personne, et lui dit : « Donnez-m'en une autre, et je vais tuer celui qui m'envoie chez vous. » Il la prit, et tint parole. Ces misérables assassinent souvent en plein jour, et presque toujours avec impunité. Si, étant attaqué, vous appelez du secours, à l'instant même tout le monde se cache; les portes et les boutiques se ferment, et vous ne devez compter sur l'assistance de personne. Si vous êtes rencontré fuyant, on vous arrête l'épée sous la gorge, et on vous met en prison avec une foule de scélérats, auxquels vous tenez compagnie jusqu'au lendemain,

où vous prouvez votre innocence. La raison qui fait ainsi fuir tout le monde quand on crie au secours, est d'abord la crainte d'une émeute, et de voir les boutiques pillées; ensuite, c'est que, si la personne menacée vient à succomber, que le meurtrier s'évade, et que vous soyez trouvé près du cadavre, coupable ou non, vous êtes jeté en prison, et y languissez des années entières, si vous n'avez pas de l'or pour acheter votre délivrance! On est réellement étonné, en voyant tant de troupes dans la ville, que la police y soit si mal faite.

Il y a à la Havane un grand nombre de vieilles églises, d'architecture mauresque, et entre autres la cathédrale. A côté du maître-autel se voit un bas-relief sur le mur, représentant la tête de Christophe Colomb, entourée d'une couronne; on dit que ses os sont renfermés dans le mur. Dans un coin d'une autre église est un escalier composé de trente marches très rapprochées, par lesquelles on monte, et seulement de douze marches plus éloignées pour descendre; on l'appelle l'*escala santa*. Celui qui, dans certains jours de l'année, monte cet escalier à genoux, en disant les prières convenables, obtient dix mille ans d'indulgence, dont il est tenu cependant d'acheter les bulles chez monseigneur l'évêque. — Un brigand, un voleur, un assassin, qui, au moment d'être pris, peut toucher une église, est sauvé. Il se fait donner un certificat par un prêtre, attestant qu'il y est arrivé à temps, et il peut le mettre dans sa poche et se retirer sans crainte. Du reste, il y a dans cette ville force capucins, moines et nonnes.

Notre consul de France, M. le marquis Devins de Peyssac, fut plein de bonté pour moi : il me mena faire quelques visites dans sa *volante*, car un *gentleman* marche rarement à pied, et une femme presque jamais. Nous fûmes d'abord chez l'amiral Laborde, commandant toutes les flottes de S. M. C. Nous ne parvînmes jusqu'à lui qu'en traversant une foule d'officiers et de valets. Il nous reçut dans un grand salon. C'est un petit homme assez gros, quoique sans excès, avec une assez belle figure. Il parle très bien français, et sa famille est de Pau. L'amiral me dit, après les premières politesses d'usage, qu'il avait connu mon père à la Corogne, et que, quoique simple lieutenant de vaisseau alors, il en avait reçu tant de marques de bienveillance, qu'il ne l'oublierait jamais,

et qu'il se trouvait heureux de pouvoir faire quelque chose pour un de ses fils. Je profitai de ses offres de service pour lui demander à voir ses bâtimens, ce qu'il m'accorda avec beaucoup de grace.

Nous allâmes ensuite chez le gouverneur, où nous trouvâmes même affluence d'officiers à cannes dans l'antichambre. Le général Vivès est un petit homme à cheveux gris, qui est loin d'avoir l'air franc et cordial de l'amiral. Je fus aussi présenté chez l'intendant, le comte de Villa-Nueva, qui est la seconde autorité de la Havane. Son palais est le plus beau de la ville. En le visitant, il me fit remarquer avec tant soit peu de malice les coqs du gouverneur. Vivès ne sort jamais de chez lui, et son unique et sa plus chère occupation est de veiller à la santé et à l'éducation de ses coqs, qui, du reste, sont superbes. Je voyais de la fenêtre leurs maisons séparées avec leurs noms inscrits dessus, et l'arène sablée où se livrent leurs combats. Vivès a écrit sur ce sujet un long ouvrage qu'il a intitulé *Gallomachia* : aussi, le gouverneur s'occupant exclusivement de pareilles puérilités, n'y a-t-il aucune police dans la ville. Les pirates, qui assassinent et massacrent les équipages des bâtimens de ces parages, vivent impunément à Regla, à un demi-mille de la Havane.

Dans une promenade que je fis à ce village, je comptai vingt-cinq tables de jeu les unes près des autres, et toutes entourées de joueurs. J'étais assez étonné de voir de simples *monteros* (paysans) jouer deux ou trois onces d'or (1) à la fois. Ces *monteros* ont tous de très belles figures, et sont assez grands et généralement maigres. Leur costume se compose d'un chapeau de paille très élevé, d'une chemise et d'un pantalon de toile rayée de couleur, très serré à la taille et de la plus grande propreté, avec la *machetta* au côté, le cigarre à la bouche (2), et autour du cou un mouchoir à vignettes attaché négligemment.

Le 21 février commencèrent les fêtes pour célébrer les noces du roi d'Espagne. Il y eut un *Te Deum* chanté le matin à la cathédrale, où tous les ducs, chambellans et marquis dorés, étaient réunis. Dans la soirée à peine pouvait-on avancer dans les rues. On

(1) Une once d'or vaut près de 85 francs.

(2) Il se consomme plus de cigarres à la Havane qu'il ne s'en exporte.

voyait de tous côtés des transparens allégoriques, des portraits du roi et de la reine, des inscriptions relatives à la circonstance, et des *viva el rey Fernando VII*. Parmi les maisons le mieux éclairées, et ornées avec le plus de goût, se faisait remarquer le consulat de France : il y avait malheureusement un transparent couvert de fleurs de lis, entouré de drapeaux blancs, avec ces mots : *Vivent les Bourbons*. Toutes les rues étaient parfaitement illuminées, et le feu d'artifice, tiré du Morro, se réfléchissant dans la mer, faisait un très bel effet. Deux vaisseaux avaient été rapprochés de *l'Alameda*, promenade le long de la baie, et illuminés jusqu'au haut des mâts ; il y avait des transparens à la poupe : c'était un spectacle superbe. A dix heures, il y eut à la société philharmonique, dans la maison que j'habitais, un bal brillant où rivalisèrent de grace des femmes charmantes, mises dans la dernière élégance, avec des diamans et des perles en profusion.

Le 22 et le 23 furent également des jours de fête ; l'intendant donna un concert, qui fut suivi d'un feu d'artifice très bien exécuté par un Français. Il y eut toujours foule au *Paseo*, et à six heures *l'Alameda* était remplie de promeneurs qui venaient respirer la brise du soir, et admirer l'illumination du vaisseau amiral *le Soberano*. Notre consul, qui (soit dit en passant) représente autrement bien que M. le marquis de Fougères, consul de France à Charleston, qui vend ses oranges de Saint-Augustin habit bas au marché, eut la bonté de m'accompagner chez l'intendant, et de là au second bal masqué de la société philharmonique. Mais le lendemain, tout fut fini : plus de société, plus de réunions à espérer, car il n'y a jamais à la Havane ni soirées, ni bals, ni dîners ; ce n'est que dans les grandes occasions qu'on se réunit.

Parmi les belles maisons de la Havane, on remarque celle du comte de Fernandina, qu'il a payée 1,500,000 francs. Il y en a sept ou huit dans la ville qui ont coûté cette somme. On ne peut se figurer le luxe déployé par les nobles habitans de ces palais. Je dînai un jour chez le comte ; tout y était magnifique. On dîne généralement à trois heures, mais la mode veut qu'on arrive une demi-heure et même une heure avant. Cette heure se passe à jouer aux cartes. Un dîner havanais ne diffère pas d'un dîner de Paris ; seulement on se leva de table pour laisser placer le dessert, et on

passa au salon. Un quart d'heure après on vint avertir qu'on était servi de nouveau, et chacun reprit sa place. La table était chargée de fleurs, de fruits, de glaces et de gâteaux en profusion.

L'amiral Laborde tint sa promesse, et m'invita à déjeuner, pour aller ensuite visiter ses bâtimens. Le consul de France, celui d'Angleterre, le comte de Fernandina, le capitaine Gordon, commandant de la frégate anglaise *le Briton*, venant de Tampico, et une vingtaine d'officiers de la marine espagnole, étaient avec nous. A midi, par une chaleur suffocante, nous montâmes dans deux canots bien couverts, qui nous menèrent à bord du vaisseau amiral *le Soberano*. Toutes les troupes et l'équipage garnissaient sur trois rangs les bastinguages du bâtiment. On fit l'exercice, on défila avec musique militaire et coups de canon, et le chapelain dit la messe sur un autel élevé au pied du mât d'artimon, messe très courte et fort heureusement accompagnée de musique. L'amiral nous fit voir son vaisseau de haut en bas dans les moindres détails : ce vaisseau est parfaitement tenu, mais il a plus de soixante-dix ans. Il fit faire l'exercice du canon dans la batterie basse, après quoi nous allâmes visiter *le Guerrero*, de 74. — Le capitaine du *Guerrero* reçut l'amiral avec tous les honneurs dus à son rang, et le vaisseau fut aussi scrupuleusement examiné que *le Soberano*. Le capitaine Gordon nous mena ensuite à bord du *Briton*, de 46, qui n'était entré que de la veille, et quoiqu'il y eût du désavantage pour lui à être vu près de bâtimens qui n'étaient pas sortis du port depuis six mois. On se hâta, à notre arrivée, de tirer les clarinettes et les autres instrumens de musique de leurs étuis, et nous y fûmes reçus au bruit d'une musique assez maigre.

Je désirais depuis long-temps faire un voyage dans l'intérieur; le marquis Ramos m'ayant invité à aller le voir, je partis un matin en volante pour son caféier, avec quelques jeunes gens de mes amis, tous armés de poignards et de pistolets. Les rues étaient désertes. Nous avions trois chevaux à chaque volante, et deux nègres avec deux domestiques armés suivaient à cheval. Un soleil éclatant se leva dans le ciel aussitôt que nous eûmes dépassé les portes de la ville, et nous relayâmes à un petit bourg nommé *Hoyo Colorao*. — Dans certains endroits, les chemins sont aussi unis qu'un parquet, et dans d'autres ils sont presque impraticables.

A onze heures, nous arrivâmes à *Guanajai*, village qui, *intra muros* et *extra muros*, compte 7,000 habitans. Nous descendîmes chez le comte de Gibacoa, où nous passâmes la journée, et où nous couchâmes. Son fils nous mena voir ses coqs; il en avait alors cent cinquante, dont plusieurs étaient estimés sept et huit cents francs. Il nous montra leur caserne, où ils étaient tenus avec le plus grand soin, ainsi que leur infirmerie, où l'on loge ceux qui reviennent blessés du champ de bataille. Nous dînâmes avec une dixaine de jeunes gens, ses parens, et montant tous en volante, à travers les montagnes et les vallées, par le plus beau pays du monde, nous allâmes, au clair de la lune, à la sucrerie de M. Montalve. Mme de Montalve est très jolie, et nous accompagna dans la visite que nous fîmes à cet établissement, chose aussi nouvelle qu'intéressante pour moi, et où je vis faire le sucre, depuis le moment où on exprime le jus de la canne jusqu'à celui où il est en pain, éclatant de blancheur. C'est là que je bus pour la première fois de l'excellent *guarapo* (qu'on appelle, je crois, sirop de batterie en français), délicieux breuvage, et très bon pour les poitrinaires. On engraisse les nègres avec ce sirop, qu'on leur laisse à discrétion. L'air et l'odeur d'une sucrerie guérissent, dit-on, un poitrinaire en un mois, s'il n'est qu'à la seconde période de la maladie.

C'est un singulier coup d'œil que celui de ces *injenios*, ou sucreries, pendant la nuit. Il est aussi curieux d'entendre cette multitude de voix discordantes qui y résonnent constamment, car les nègres ne peuvent rien faire sans crier ou chanter. Tout est bien éclairé; c'est un monde qui s'agite au milieu d'un nuage de fumée et de vapeur! Ici c'est une chaîne d'esclaves qui se passent les cannes pour les élever en tas; là vous en voyez d'autres qui les placent dans d'énormes cylindres pour en exprimer le suc. Les uns excitent les bœufs qui font mouvoir le moulin; d'autres sont occupés autour d'une quantité de cuves de toutes dimensions qui contiennent le sucre bouillant; ils écument ce brûlant liquide avec de longues cuillers, le font sauter en l'air avec adresse, et retomber en longues nappes jaunes et transparentes. Les femmes, les enfans, tout travaille; c'est un mouvement perpétuel. Le feu brille partout, l'air est chaud, tous les fronts reluisent de sueur; quelquefois le fouet résonne, et on voit, au milieu de la foule, se promener ma-

jestueusement le *majoral* blanc, sa longue *machetta*, terreur des noirs, serrée au côté, et son grand chapeau de paille sur la tête. L'odeur de ces *injenios* est délicieuse, et toutes les fois que, dans mes voyages, je me suis trouvé sous le vent d'un *injenio*, j'ai fait arrêter, pour jouir de ce parfum tout nouveau pour moi.

Je partis le lendemain matin à sept heures; je changeai de chevaux en route; et, après avoir fait cinq lieues, je me trouvai dans le district de San-Marco, le jardin de l'île de Cuba. C'est là que sont les caféiers de l'*Esperanza* et de la *Simpatia*, tous deux appartenant au marquis Ramos. Trois lieues environ avant d'y arriver, on se trouve, en suivant une route parfaitement unie, où le *calessero* va toujours au triple galop, dans un véritable paradis terrestre. La terre de ce district est d'un rouge très vif, comme à *Mantazas* et dans d'autres parties de l'île. Figurez-vous un ciel bleu indigo éclatant, et une brise fraîche qui vous caresse, toute parfumée de fleurs et de fruits; des plaines de café vert foncé; de longues allées rouges à perte de vue, bordées d'ananas vert tendre, et d'une longue colonnade de majestueux palmiers royaux, entremêlés d'orangers ployant sous le fardeau de leurs fruits d'or, qu'ils sèment de tous côtés, qu'on ne se donne pas la peine de ramasser : la terre en est jaune, les chevaux et les voitures les écrasent, et personne n'y fait attention; puis des haies de roses et de citronniers entourant ces jardins, où s'élèvent des milliers de bananiers, et un grand nombre d'arbres à fruts, des *mangos*, des *caimites*, des *sapotilles*, des *corossoles*, des *cocotiers*, des *avocats*, etc., tel est le district de San Marco, toujours vert, toujours fleuri.

A neuf heures, nous étions arrêtés, indécis, à un carrefour où aboutissaient quatre de ces magnifiques colonnades de palmiers, ne sachant de quel côté tourner, quand un nègre qui travaillait dans les environs nous indiqua notre chemin. Deux minutes après, nous étant secoués de notre mieux, car nous étions rouges de poussière de la tête aux pieds, les voitures s'arrêtèrent à la porte d'une maison perdue dans les fleurs, à un rez-de-chaussée seulement, avec de hautes fenêtres, des persiennes bien vertes, et entourée de galeries.

Je reçus l'hospitalité la plus aimable à l'*Esperanza*; et dans un pays aussi enchanteur, avec une société aussi agréable que celle de

Josefita et Assuncion R., et de plusieurs de leurs amies qui venaient les voir, ce séjour ne me laissait rien à désirer. Dans nos promenades, nous jouissions des délicieuses soirées qui n'ont été faites que pour ces latitudes; où les astres sont si brillans, si différens de ce qu'on voit par nos quarante-neuf degrés. Quel séjour que celui de la campagne dans ce beau pays! En se levant le matin, on ne s'inquiète pas du temps, on ne demande pas : Quel temps fait-il? On est sûr, en ouvrant sa persienne, de voir un beau ciel bleu et de se sentir caresser par un air frais et délicieux à respirer. A huit heures du soir, une nombreuse société était réunie dans le salon en nous attendant, on dansait jusqu'au souper, à onze heures, où on passait dans la salle à manger. Aucun caféier des environs n'est plus beau que celui de l'*Esperanza*. Il avait, lors de ma visite, cent cinquante chevaux dont la seule occupation était de mener promener ces dames, et de les conduire à la Havane. Quarante seulement étaient à l'*Esperanza*, et le reste s'engraissait en mangeant des cannes à sucre dans une de leurs sucreries. On ne peut se figurer la rapidité avec laquelle on parcourt les beaux chemins de San-Marco. A peine le calessero est-il sauté à cheval, qu'on est enlevé comme par le vent. Le seul désagrément qu'on éprouve est la poussière rouge quand il n'a pas plu; mais il n'y en a pas jusqu'à neuf heures du matin, à cause de la rosée très abondante de la nuit.

Je fis à l'*Esperanza* une abondante collection de scorpions énormes, de mille-pattes, et d'horribles araignées velues, dont une, entre autres, ne tenait pas dans ma main avec ses pattes. Je recueillis aussi une bête noire nommée *mancaperro*, qui rend boîteux le chien qui la touche, et qui est très venimeuse. Il est prudent le soir, au moment de se coucher, de faire la visite de ses draps; et de quelle horreur n'est-on pas saisi en apercevant dans un coin un énorme scorpion noir ou rougeâtre (ce sont les plus venimeux) qui court à droite et à gauche en sifflant et en cherchant l'ombre! J'en ai fait se suicider un bon nombre en les entourant d'un cercle de charbons ardens; souvent cela ne suffit pas, ils passent par-dessus, et meurent brûlés. Pour rendre l'expérience plus sûre, on jette sur les charbons de l'eau-de-vie, qui leur présente de tous côtés un rempart de flammes qu'on resserre peu à peu; ils en

font le tour plusieurs fois, et, ne trouvant pas d'issue, ils se tuent avec leur dard.

J'ai remarqué dans l'île de Cuba une espèce de cancres assez curieuse. Ces crustacées pullulent tellement sur les bords de la mer, qu'il est dangereux d'y passer, parce qu'ils ont en quelque sorte miné le terrain, quelquefois jusqu'à une demi-lieue dans l'intérieur, en creusant une quantité de caves profondes. Dans certains parages, les cochons les mangent; cependant on prétend que c'est une nourriture dangereuse. Ils sont d'un rouge clair, quelques-uns avec de grandes taches, et il y en a de sept pouces de diamètre, sans compter les pattes.

Il n'y a qu'un reproche à faire au pays de San-Marco, c'est de manquer d'eau : l'œil a soif dans ces beaux paysages, où l'on ne trouve que rarement de petits ruisseaux ; mais les arbres y sont immenses, les fleurs y abondent; des haies de citronniers et de roses bordent les chemins, et y enclosent de véritables jardins anglais. La vue qui me charma le plus dans mes courses fut celle de la baie de *Mariel* du haut du *Monte Vigia*. Dans le fond, on apercevait de belles montagnes, des forêts, plusieurs îles bien boisées, et le soleil couchant dorait le sommet des palmiers, dont les tiges étaient déjà noyées dans les ombres. *Mariel* est un port excellent, un petit village où de nombreux bâtimens viennent prendre le sucre et le café pour les porter à la Havane, moyen de transport plus économique que celui de terre.

Le marquis Ramos avait à *San-Salvador* d'aimables voisines, chez lesquelles il voulut bien me conduire, et où je passai quelque temps. Ce caféier est situé dans *las lomas*, ou les montagnes, à vingt-quatre lieues environ de la Havane. Il est dans un entonnoir, et à sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, je trouvai réunie la famille charmante de Mme Jouve, dont les quatre filles, aussi jolies qu'aimables et gracieuses, parlaient également bien le français, l'espagnol et l'anglais. Je me rappellerai toujours avec plaisir les momens heureux que je passai près d'elle. Ma journée se partageait entre la chasse aux pintades, aux poules sauvages, aux perroquets, et la promenade. Le dimanche, nous allions à la messe à *Altamisa*, petit village à une lieue du caféier. On y voyait une grande quantité de jolies créoles, qui venaient des campagnes

voisines, à cheval, ou dans leurs volantes, coiffées en cheveux avec leur long voile noir de dentelle, qui pend du haut du peigne jusqu'aux pieds. Elles s'asseoient au milieu de l'église, sur un petit tapis que vient y étaler le calessero; mais en général elles n'ont pas l'air très recueilli.

En levant les yeux au ciel, on aperçoit du caféïer le sommet chenu du *Monte-Pelado*, célèbre dans le pays par le *guao* qu'il porte. Le *guao* est un arbre empoisonné qu'il est dangereux de rencontrer. Nous avions, depuis long-temps, formé le projet de gravir le *Monte-Pelado*; nous partîmes un jour après déjeuner avec vingt ou vingt-cinq nègres, armés de fusils, de *machettas* et de couteaux. Nous étions à cheval; mais au bout de vingt minutes de chemins escarpés, il fallut nous arrêter, et descendre un à un; nous grimpâmes alors, à travers les cannes à sucre, jusqu'à un bois mystérieux, qu'on n'aborde pas sans frémir. C'est dans ce bois que se trouve le *guao*, le même arbre, je crois, que le mancenillier, ou du moins de la même famille. Le mancenillier donne la mort sans douleurs; il ne produit qu'un engourdissement qui finit par la mort, tandis que le *guao* fait beaucoup souffrir. Il suffit, non-seulement de toucher cet arbre, mais encore de rester à son ombre pendant quelque temps, pour être attaqué de cent manières différentes, au visage, aux oreilles, aux mains, aux pieds, etc. Il se forme sur les parties attaquées des crevasses, des abcès; on a la fièvre, une démangeaison insupportable. Si l'on touche la sève de l'arbre, on court le risque, dit-on, de perdre la main. Les deux Jouve avaient déjà pénétré une fois dans ce bois, et tous les deux en étaient revenus malades, ayant, l'un très mal au pouce, ou il fut obligé de subir une opération dont il souffrit pendant trois mois; l'autre étant, de la tête aux pieds, couvert de boutons qui durèrent plus de huit jours, avec des douleurs horribles. L'acétate de plomb, dans lequel il se baignait, pouvait seul soulager ses souffrances.

Le matin, on avait envoyé des nègres couper tous les arbres et arbrisseaux qui auraient pu nous présenter quelques obstacles. Nous pénétrâmes dans le bois, mais ce n'était que du coin de l'œil que je regardais ce grand guao avec ses larges branches, ses feuilles courtes et minces comme une épingle, et je traversai à re-

gret l'ombre redoutable qu'il étendait sur le terrain que j'avais à gravir! Un de ces guaos, très élevé, avait été marqué à coups de hache, et d'une grande entaille découlait une liqueur brune, qui m'aurait donné des soupçons, quand même je n'aurais pas su de quel arbre elle sortait. Hors du bois, nous grimpâmes à genoux, avec peine, sur des herbes sèches et glissantes; mais bientôt enfin, nous arrivâmes à la moins élevée des deux pointes, d'où nous jouîmes d'un des coups d'œil les plus beaux et les plus imposans qu'on puisse imaginer. — Des deux côtés, la mer! Nous voyions par-dessus l'île, au sud et au nord : au sud, l'île de Pinos bien éloignée à l'horizon, et beaucoup d'autres plus rapprochées; puis des montagnes, des vallées, des villages, des sucreries, des routes, la vaste plaine de *San-Marco*, le village de *Guanajai*, et au pied du Monte-Pelado, une petite maison blanche; c'était celle d'où nous étions partis. On voyait presque jusqu'à la Havane. — Nous passâmes à l'autre pointe qui est plus élevée, à l'est, et nous enterrâmes une bouteille contenant la relation de notre expédition signée de tous nos noms, et le tout en bon latin. — Autour de nous planaient des vautours, étonnés sans doute de voir des êtres de notre espèce venir visiter leurs régions. — En redescendant, je rencontrai l'ébène, l'acajou, le gayac, le cacaotier, et d'autres arbres curieux qui me firent oublier le guao. Je cueillis des graines, poursuivis un colibri, et tuai deux belles perdrix à tête bleue. — Nous étions assez fatigués en rentrant, et inquiets de notre sort futur. Un des fils de Mme Jouve avait déjà les yeux hors de la tête, et les oreilles rouges comme le feu; bientôt ses pieds commencèrent à se gonfler, et il se coucha avec la fièvre : il était mieux le lendemain, et au bout de trois jours, quand je le quittai, il n'avait plus qu'une oreille de malade. Lui seul de nous tous, au reste, fut attaqué.

J'avais été aussi un peu invalide à Esperanza; dans le pays, tout le monde est exposé à cet inconvénient, depuis les nègres jusqu'aux dames : j'avais ce qu'on appelle en français une chique, et en espagnole, *nigua*. C'est une petite bête ronde, grosse comme la tête d'une épingle, qui s'introduit dans la peau, s'y loge, s'y enfonce, y fait des petits, grossit en peu de temps avec sa famille,

et finit par vous dévorer, si vous ne l'enlevez. Mon pied me faisait souffrir depuis quelques jours ; il était rouge et enflé, sans que je pusse en deviner la cause. Je le montrai à *Petrona*, mulâtresse habile en pareille matière : *Caramba! che nigua gorda!* s'écria-t-elle, et avec une épingle, elle me la fit sortir très habilement, sans grande douleur, après quoi elle employa le tabac et l'huile pour fermer le trou. On dit que si on mettait le pied dans de l'eau froide après cette opération, on aurait des attaques de nerfs très fortes qui ont quelquefois donné la mort en semblables occasions. Les jambes des nègres sont remplies de *niguas*, et présentent en petit l'aspect de montagnes et de vallées! On raconte qu'un moine, voulant faire connaître cette petite bête en Espagne, se l'inocula dans le pied en s'embarquant; mais avant d'arriver à Cadix, la petite bête était devenue si grosse, qu'elle avait mangé presque entièrement le moine, et qu'on les avait jetés tous deux à la mer. — Comme on porte presque toujours des bas et des souliers, il est très facile de gagner de ces *niguas*, qui du reste s'enlèvent aisément le premier jour. C'est surtout dans les endroits où on épluche le café qu'elles se trouvent; quelquefois elles se mettent dans vos mains et sous vos ongles, elles sont alors très dangereuses, car il est difficile de les en déloger.

Il y a un grand nombre de nègres marrons dans *las lomas* de *San-Salvador* et de *Cusco*, où ils sont fort redoutés. Quelquefois ils descendent dans des caféiers isolés, brûlent et ravagent tout. On leur fait souvent la chasse avec des chiens comme à des bêtes fauves. Les chiens les suivent aussi bien que quelque gibier que ce soit; et il est assez singulier, quand on se promène dans les bois, et qu'on en a un avec soi, de le voir tout d'un coup, donnant de la voix, s'enfoncer sous bois, et entendre dire tranquillement par son compagnon de voyage : Ah! c'est un nègre marron qui aura passé là! — La fumée de leurs feux, qui s'élève au-dessus des arbres, sert aussi à les faire découvrir; car un nègre ne peut pas vivre sans feu, et quand il dort, il est toujours couché le dos tout près de la braise où rôtissent ses bananes. Un soir, dans une de nos promenades, nous en rencontrâmes trois, forts, vigoureux, à l'air fier, avec un long bâton sur l'épaule, et entièrement nus. Ils res-

tèrent quelque temps indécis sur le parti qu'ils prendraient, et les femmes commençaient déjà à pâlir et à trembler; mais ils s'enfoncèrent bientôt dans le bois, en s'enfuyant à toutes jambes.

Il y a aussi beaucoup de chiens sauvages dans les bois de *San-Salvador*. Quand la lune brille, on les entend hurler de tous côtés dans ces silencieuses montagnes. Il y en avait un apprivoisé à *San-Suzanna*, qui était bien la plus jolie bête que j'eusse jamais vue (1).

Le caféier de *San-Suzanna* est le plus beau des montagnes; il a cinq cent mille pieds de café; celui d'Esperanza, quatre cent mille, et celui d'*el Fondâdor*, huit cent mille. Dans les montagnes de *Cusco*, à l'ouest de celles de *San-Salvador*, où on ne peut aller qu'à cheval, il y a de petits caféiers, de véritables ermitages, où le colon est absolument seul avec sept ou huit nègres.

En fait de curiosités rapportées de *San-Salvador*, était un certain bois nommé *dagilla*. Il ne se trouve que dans ces montagnes et celles de *Cusco*. En coupant l'écorce, et en la divisant en dix, vingt, trente morceaux, dans toute la longueur de la branche, on a autant de morceaux de dentelle, de vraie dentelle, très fine, et d'une grande blancheur! — J'en rapportai aussi un caméléon, que je vis mourir et changer de couleur à son dernier moment.

La veille de mon départ, G..... avait fait mettre le feu à des herbes sèches sur la montagne, dans un endroit ou il voulait planter du café. L'herbe brûla, le vent poussa la flamme du côté du bois, elle gagna en très peu de temps les branches les plus élevées des palmiers et les profondeurs de la forêt, à travers les lianes les plus épaisses, les fourrés les plus impénétrables; une fumée noire commença à se faire jour, et à tourbillonner lourdement dans l'air. Bientôt la flamme jaillit de tous côtés, avec un bruit de foudre;

(1) Le *perro jibaro*, chien sauvage, est le chien domestique enfui dans les montagnes : son poil est rude et d'un gris sale; il est carnivore et féroce, cependant beaucoup moins que le loup d'Europe : il ne se jette sur l'homme que lorsqu'il en est attaqué. Ces chiens vivent dans les cavernes, les bois les plus épais et causent de grands ravages parmi les troupeaux de cochons, les veaux et les poulains. Le *chat sauvage*, qui est également le chat domestique enfui dans les bois, est l'ennemi le plus dangereux des oiseaux.

ce n'était plus qu'un océan de feu, sifflant de branche en branche, pétillant, volant de cîme en cîme, et embrasant tout ce qu'il atteignait. Un beau *ceiva*, immense colosse de la montagne, que je croyais, par sa hauteur, à l'abri de l'incendie, eut tout son feuillage brûlé aussi vite que le serait une plume sur une bougie allumée! Lorsque tout notre côté de la montagne fut consumé, l'incendie descendit de l'autre; nous pouvions juger de sa force aux nuages épais de fumée qui s'en élevaient, et à la pluie d'étincelles qui venaient tomber jusque sur nous. Quoiqu'il ne fût que trois heures après midi, le jour était si obscurci, qu'on ne pouvait lire dans le salon. Le soir, cependant, le feu était éteint; seulement quelques souches et quelques longs cadavres de palmiers étendus par terre brûlaient encore.

Je ne sais comment j'ai pu ne pas parler encore des fruits délicieux de l'île de Cuba. Il y en a une grande variété; je mets en première ligne la banane, la principale nourriture des nègres. La figue-banane crue est un manger délicieux, mais rien de plus délicat que la banane frite : c'était mon plat favori. Viennent ensuite les ananas et les oranges, puis les sapotes et les sapotilles, qui ont un peu le goût des nèfles; les caïmites, si rafraîchissans; les mangos, qui étonnent la première fois qu'on en mange, par leur goût de térébentine, mais qu'on finit par aimer; les grenades, les citrons; les avocats, la noix de coco, où il y a à boire et à manger; les pommes cannelles, les pommes roses, les icaques, l'abricot de Saint-Domingue, le cœur de bœuf, le tamarin. — Il y a aussi une grande variété de confitures; on en fait même avec des pommes de terre et des œufs. — Quant à la cuisine du pays, elle est différente de la nôtre, et ne me plaît nullement. L'ognon et la graisse en sont les bases principales; les mets sont si dissimulés, qu'il n'est pas aisé de dire ce que l'on mange. Ce sont en général les *callesseros* qui en sont chargés; ce sont d'habiles gens, que ces *callesseros*! Ils composent la musique pour les danses, et sont bons danseurs eux-mêmes; ils jouent de la guitare et chantent passablement : il n'y a pas de cœur de négresse qui puisse résister à leurs avances. Il y en avait un à Esperanza qui, en une nuit, fatigua quatre chevaux en se rendant à quatre caféiers différens, à trois ou quatre lieues de là, dans chacun desquels il avait une tendre esclave à laquelle il

rendait visite, mais un des chevaux qu'il avait montés étant mort des suites de sa course, il garda long-temps sur le dos de tristes souvenirs de cette nuit d'amours.

Un matin, je rentrais de ma promenade solitaire dans les bambous, quand A..... vint me dire qu'il avait reçu une lettre de la Havane, qu'une corvette américaine y était arrivée, et qu'elle nous conduirait de suite à *Pensacola*. J'aurais aimé cependant à passer tout l'été à *San-Suzanna*. On n'y a jamais de fièvres; les pluies, qui à cette époque sont si abondantes et si désagréables à la ville, n'y durent que trois ou quatre heures par jour; elles ne tombent jamais avant midi, et après l'orage, l'air est rafraîchi par une brise continuelle.... Cependant il fallut partir; et le lendemain matin, avant le jour, j'étais à cheval pour retourner à l'Esperanza. Nous en repartîmes à midi dans la même volante, par une chaleur et une poussière étouffantes..... A quatre heures, il plut à torrens..... Il fallut aller au pas, et passer à travers les bambous, rendez-vous ordinaire des voleurs; mais nous n'en rencontrâmes pas, et à dix heures du soir nous arrivâmes à la Havane.

On s'aperçoit d'un bien grand changement dans l'air en revenant de la campagne à la ville; il est épais et chargé des exhalaisons les plus désagréables, telle que celle du bœuf fumé de Rio-Janeiro. Mais, en arrivant le soir, nous échappâmes au moins à ces régimens de mulets et de chevaux qu'on rencontre le matin, et qui font une poussière que ceux qui l'ont respirée peuvent seuls apprécier. Il entre journellement quinze mille chevaux ou mulets à la Havane!

Il y avait alors dans ce port neuf bâtimens de guerre espagnols, dont trois de soixante-quatorze, et deux frégates; une frégate et deux corvettes américaines, deux corvettes et une goëlette anglaises, et une corvette française, *la Cérès*, la même qui m'avait conduit à *Terre-Neuve*. La Havane est probablement la ville où se tirent le plus de coups de canon par jour, à cause de cette entrée continuelle de bâtimens de guerre. Chacun salue la rade de vingt-un coups, et l'amiral de treize. La forteresse et le vaisseau amiral répondent à leur tour par un nombre égal, ce qui fait par conséquent soixante-huit coups de canon pour un seul bâtiment, et souvent il en entre quatre et cinq par jour....

Je finirai par quelques détails statistiques sur Cuba, dont je puis garantir l'authenticité.

La population de l'île, en 1829, était de..... 730,562

Celle de la Havane, de 112,025, composés ainsi qu'il suit :

Blancs.....	46,621
Mulâtres libres.....	8,215
Mulâtres esclaves.....	1,010
Nègres libres créoles.....	9,684
Nègres libres de nation.....	5,665
Nègres esclaves créoles.....	6,995
Nègres esclaves de nation.....	15,855
Voyageurs, garnison et marine.....	18,000

Celle de Santiago de Cuba..... 70,522

Celle de Puerto Principe..... 61,990

FORCE MILITAIRE DE L'ILE DE CUBA EN 1829.

Département de l'est.....	Infanterie...	6,914	
	Cavalerie...	187	7,101
Département du centre....	Infanterie...	4,750	
	Cavalerie...	380	5,110
Département de l'ouest....	Infanterie...	7,525	
	Cavalerie...	3,422	
	Artillerie...	907	11,854
	Chefs.....		100
	Officiers...		1,322
	TOTAL.....		25,487

FORCES DE MER.

	Canons.		Hommes.
Vaisseau.....	74	*Soberano*.....	750
Id......	74	*Guerrero*.....	750
régate.....	50	*Lealtad*.....	400
Id......	50	*Restauracion*.....	400
Id......	40	*Casilda*.....	400
Brick.....	22	*Cantivo*.....	200
	310		2,900

Report	510	Report	2,900
Brick	22	*Hercules*	200
Id.	18	*Marte*	200
Goëlette	5	*Amalia*	100
Id.	1	*Habanera*	50
Id.	1	*Ligera*	50
Id.	1	*Clarita*	50
Id.	1	*Flechera*	50
Id.	1		50
	560		5,550

Toutes dépenses couvertes, il y avait dans le trésor de la Havane, au commencement de 1830	719,727 dollars.	
Dans celui de Matanzas	5,781	
Revenus de la Havane	7,054,487	
Revenus de Matanzas	649,621	
Bâtimens entrés à la Havane en 1829		1136
à Matanzas		291
		1427
Bâtimens sortis de la Havane en 1829		1154
de Matanzas		303
		1457
Importation générale de la Havane	17,000,000 dollars.	
de Matanzas	1,400,000	
	18,400,000	
Exportation de la Havane	11,000,000 dollars.	
de Matanzas	1,700,000	
	12,700,000	

TEMPÉRATURE MOYENNE DE L'ILE DE CUBA.

	Therm^e. cent^e.
Celle de la Havane et de la côte septentrionale, dans le voisinage de la mer, est de	25°

Celle de la Havane, dans les mois les plus chauds. . . . . 28° 8
Dans les mois les plus froids. . . . . 21° 1
Température moyenne dans l'intérieur, dans les mois les plus froids. . . . . 17°
Moyenne température dans la ville de Cuba. . . . . 27°
Dans les mois les plus chauds à Cuba. . . . . 29° 4
Dans les mois les plus froids. . . . . 25° 8
On se plaint du froid à la Havane, quand la température tombe soudainement à . . . . . 21°
Le thermomètre n'a jamais été plus bas que. . . . . 16°
Sa plus grande élévation, dans les mois les plus chauds, a été. 31°
Il s'est élevé une fois à . . . . . 34°
Dans l'intérieur de l'île, le thermomètre a baissé quelquefois à 10° et à 12°; mais cela dure si peu, qu'aucune des productions de la zône torride ne se trouve en souffrir.
A la profondeur de cent pieds, on a trouvé dans un puits. . . 24°

Il ne neige jamais dans l'île, même sur les hautes montagnes.

On a vu au mois de janvier 1801, sur une éminence à trois cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, l'eau gelée, dans le creux d'un rocher, de quelques lignes d'épaisseur. C'était à la suite des vents de nord qui avaient soufflé pendant long-temps.

Les ouragans y sont moins fréquens qu'à Saint-Domingue et à la Jamaïque. Ils arrivent ordinairement à la fin d'août, et continuent jusqu'à la fin d'octobre. Ils sont plus fréquens sur les côtes méridionales que sur les côtes septentrionales, et ils viennent généralement du sud-sud-est, ou du sud-sud-ouest.

Le commodore Elliot, qui commandait la station américaine des Antilles, me proposa de me conduire à Pensacola, en Floride, sur le *Falmouth*, grosse corvette de vingt-quatre et de deux cent trente hommes d'équipage. Le 9 mars, cinquième jour de notre traversée, ayant eu un temps magnifique et une mer très douce, nous entrâmes en rade de *Pensacola*, d'où je devais aller par terre à la *Nouvelle-Orléans*.

EUGÈNE NEY.

L'AUTRE CHAMBRE,[1]

Conte fantastique.

I.

Le frère.

En 18.., à Berlin, vivaient deux jeunes orphelins, frère et sœur, Théodore et Dorothée : ils habitaient un petit logement au rez-de-chaussée dans le quartier de Friedrichstadt.

Théodore était un blond de dix-sept à dix-huit ans. Il était resté long-temps sans grandir; mais pendant une dangereuse maladie à laquelle il venait d'échapper, sa taille s'était considérablement développée. Ce n'est pas qu'à tout prendre son corps en occupât plus de surface, car ce que la hauteur avait gagné, la largeur l'avait perdu, et c'était moins un accroissement qu'une répartition différente.

Le fâcheux de l'affaire, c'est que, lorsqu'il fut rétabli, ses vêtemens étaient devenus à la fois et trop larges et trop courts. — Ses

(1) L'anecdote suivante a été recueillie en Prusse; elle était citée comme une aventure arrivée à Hoffmann dans sa première jeunesse. Le lecteur, néanmoins, voudra bien se souvenir que ceci est un conte et non une histoire, et qu'on ne lui garantit l'authenticité ni du fond ni des détails.

jambes ballottaient dans ses bas; sa belle redingote abricot, qui ne faisait pas un pli lorsqu'il la mit pour la première fois à la fête de l'Ascension, trois jours avant de tomber malade, ressemblait maintenant sur son dos à une vessie à demi désenflée, — et malheureusement les visites et les ordonnances du médecin avaient tellement épuisé la bourse de notre jeune ménage, qu'il n'était pas possible, avant quelques mois, de songer à renouveler la garde-robe du convalescent.

Théodore avait toujours été d'une timidité que l'état actuel de sa toilette ne pouvait que beaucoup accroître, à un âge où l'on s'imagine que tous les yeux s'attachent sur nous. Ne voulant pas s'exposer aux railleries des passans, il prit le parti de ne sortir qu'après le coucher du soleil. Il se résigna d'autant plus aisément à cette réclusion, qu'il était laborieux, qu'il avait à réparer le temps perdu, et à exécuter un projet conçu dans ses nuits d'insomnie.

Il avait étudié la peinture, et ses dispositions étaient remarquables. Le vieux Fritsch, professeur de l'Académie, qui lui avait donné des leçons pendant deux ans, avait annoncé qu'il irait loin; mais cette prédiction avait arrêté Théodore au milieu de sa carrière. La difficulté aiguillonne ceux qu'elle ne décourage pas. Tant qu'il douta du succès, il travailla avec ardeur. Il passait les journées entières dans l'atelier de son vieux maître; mais dès qu'il eut obtenu cet éloge, il commença à réfléchir que la peinture n'était qu'un art incomplet, qu'une fraction de la poésie, seul interprète digne d'un esprit élevé.

Il se mit donc à faire des vers, malgré les remontrances de Fritsch, qui lui répétait vainement que toute langue est bonne à exprimer ses idées, que la nature, en accordant du génie à ses privilégiés, leur assigne telle ou telle contrée de l'art dont ils ne doivent pas sortir, sous peine de méconnaître leur vocation, et que c'est une folie non moindre à l'homme né pour peindre, de vouloir écrire, qu'à un poète allemand (n'en déplaise à Wieland et à Goëthe) (1), de répudier sa langue maternelle, sous prétexte

(1) Wieland disait souvent qu'il voudrait avoir l'italien pour langue maternelle. Goëthe a regretté de n'avoir pas composé ses écrits en français.

que les langues du midi sont plus belles, plus harmonieuses, que celles du nord.

Sur ces entrefaites, Théodore étant tombé malade, ses nouvelles études furent interrompues, et quand il aurait pu les reprendre, le goût des vers avait fait place à un autre.

M. Staarmatz, qui, en bon voisin, venait tenir compagnie au pauvre enfant, fort ennuyé de garder si long-temps le lit, lui avait lu pour le distraire le poème de Faust, et Théodore, comme il arrive presque toujours, avait eu l'esprit beaucoup moins frappé de la punition du docteur que des moyens merveilleux qu'il emploie pour la mériter. La fièvre avait fait fermenter toutes ces idées, et si depuis cette époque il soupirait après sa convalescence, c'était moins par amour de la santé, que dans le désir de se livrer à l'étude de la magie. Aussi, dès qu'il fut sur pied, il se procura quelques vieux livres, avec lesquels il s'enferma, cherchant à accomplir des opérations mystérieuses qu'il espérait toujours parvenir à comprendre.

Le voilà donc absorbant toutes ses facultés dans cette unique pensée, et poursuivant son nouveau but avec d'autant plus d'acharnement qu'il avançait d'un pas plus pénible dans cette route sombre et sans issue.

Rien ne rend superstitieux comme la crainte, si ce n'est l'espérance. Théodore, quoique désintéressé du présent par l'attente de l'avenir que lui promettait la magie, ne s'en astreignait pas moins à certaines précautions minutieuses dont il n'avait, je suppose, en aucune façon la conscience. Ainsi, lorsque entraîné jusqu'au château par ses méditations, il se promenait au clair de la lune sous les portiques de la Stechbahn, n'ayant pas assez de présence d'esprit pour ne pas renverser les vieilles femmes et les enfans qui se trouvaient sur son passage, il avait toujours bien soin, par un instinct machinal, guidé par cet invisible agent qui remplace la raison dans ses fréquens accès de sommeil, de ne point poser le pied sur les raies formées par la jonction des dalles; et même lorsque la chaleur de la saison et les prévenantes attentions de sa bonne petite sœur lui avaient permis de mettre un pantalon blanc, quelque étroit que fût un ruisseau, jamais il ne l'enjambait entièrement, mais il avait la précaution, en le traversant, de poser le

talon sur un des pavés qui, plus élevé que les autres, et par conséquent plus vite séché, formait, de l'autre côté de ce fleuve de boue, une île qu'il rattachait au rivage, en y jetant son grand pied comme un pont sous lequel coulait l'eau noire.

Notre pauvre rêveur se serait à tout instant fort mal trouvé de son détachement de la vie positive; mais, heureusement, il y a un dieu pour les ivrognes, quel que soit le vin qui leur ait troublé la raison, et Théodore avait dans sa sœur Dorothée un appui pour ses pas chancelans.

II.

La sœur.

Plus âgée de dix-huit mois, Dorothée semblait avoir hérité de l'embonpoint de Théodore. Il était difficile de trouver deux frère et sœur qui se ressemblassent moins : le frère, grand, blond, pâle, maigre; la sœur, petite, brune; rouge, grasse.

Leur voisin, M. Staarmatz, qui, séduit par les belles couleurs de la petite Dorothée, lui adressait de temps en temps des vers en cachette de sa femme, ne trouvait dans la nature rien d'assez rond, rien d'assez rouge à lui comparer.

Dieu, disait-il, l'avait créée ronde à l'image du globe : — c'étaient mieux que des roses qui croissaient sur ses joues; c'étaient des œillets, des grenades, des coquelicots, des pommes d'api, des tomates! — elles avaient la teinte de la pourpre, cette couleur royale! — Et quand parfois, détendant sa lyre, il prenait le ton d'un ingénieux badinage, alors elle devenait une boule dont son son frère était la quille. — Ils formaient ensemble un bibloquet dont les deux fragmens étaient unis par la corde de l'amitié fraternelle.

Quelque rouge et rondelette que fût Dorothée, je n'ai pas besoin, je présume, de te prévenir, cher lecteur, que tu ne dois pas prendre à la lettre les hyperboles de la poésie et de la galanterie.

Moins une femme aime les vers, et plus elle met de prix à ceux qu'on lui adresse. A ce compte, Dorothée aurait dû être très flattée des hommages poétiques de son vieux voisin. Mais notre jeune fille était un petit philosophe-pratique, n'ayant d'autre passion que celle du ménage, et M. Staarmatz, dans ses sonnets louangeurs, n'avait pas su toucher la corde sensible.

Se souciant peu des plaisirs de son âge et de son sexe, elle n'était jamais plus heureuse qu'au logis, le plumeau, la brosse ou l'éponge en main; elle passait les journées entières à frotter son carreau, à nettoyer ses meubles, à y mirer ses belles grosses joues.

Si de temps en temps elle se permettait une partie de plaisir, une débauche innocente, ce n'était pas, comme les autres jeunes filles, de descendre la Sprée en bateau, par une soirée d'été, jusqu'au village de Mohabit, dans le Parc; c'était de changer la physionomie de sa chambre en déplaçant son mobilier, de mettre le lit à la place du secrétaire, le secrétaire à la place de la commode : on n'aurait pas cru possible qu'elle pût remuer ces masses énormes; mais celui qui donne aux créatures animées tels ou tels appétits, ne leur refusa jamais le moyen de les satisfaire; et en douant Dorothée de l'instinct du déménagement, comme la fourmi de l'instinct de l'approvisionnement, il ne proportionna pas leurs forces à la petitesse de leur corps.

Ces forces, du reste, Dorothée les entretenait par un exercice continuel, et quoique leur appartement ne fût composé que de deux pièces, grace à ces variations fréquentes et à sa distraction habituelle, Théodore s'y trouvait toujours comme égaré; c'était tous les jours une nouvelle étude des lieux à faire, et il aurait eu moins de mal à dresser la carte détaillée d'un pays incessamment bouleversé par des tremblemens de terre.

III.

Monsieur et madame Staarmatz.

La propreté de Dorothée était une source intarissable de querelles entre M. Staarmatz et sa femme, qui habitaient, au premier étage, le principal corps de logis, dont nos deux enfans occupaient l'aile droite.

Tous les samedis, la petite sœur nettoyait à fond son appartement; les croisées étaient ouvertes, — les chaises amoncelées, — les tapis pendaient sur le balcon, — et la jeune fille, au milieu de cet encombrement, la baguette en main, et dans un tourbillon de poussière, semblait à l'imagination poétique de M. Staarmatz un génie occupé à débrouiller le chaos.

Mais lorsque, descendant de sa sphère idéale, il en venait à comparer ce ménage au sien : « Il est bien désolant, s'écriait-il, madame Staarmatz, que moi qui ne vous refuse rien pour tenir votre maison d'une manière décente, qui vous donne une servante qui me coûte par jour trois groschen, sans compter la nourriture et le blanchissage, j'en sois réduit à porter envie à ces deux pauvres enfans! Voyez comme leur petit logement est propre! et dire que je ne peux pas obtenir de vous, femme raisonnable, qui avez le double de l'âge de cette petite, les soins et l'ordre dont elle vous donne l'exemple! »

— « Allons, allons, monsieur Staarmatz, répondait la femme, prenant à son tour l'offensive en tacticienne habile, afin d'éluder l'attaque; ce n'est pas la propreté du logement de la petite Dorothée, ce sont ses belles couleurs qui attirent votre attention. »

Là-dessus, dispute interminable, qui se renouvelait régulièrement tous les samedis; et quoique le reproche et la réponse fussent toujours exactement les mêmes, c'étaient, dans la main de nos combattans, des instrumens merveilleux qui ne s'usaient jamais, par un motif fort simple, c'est que tous deux avaient à la

fois raison et tort : raison dans ce qu'ils reprochaient, tort dans ce qui leur était reproché. M. Staarmatz, d'humeur assez casanière, n'avait pu, le lecteur le sait, et sa femme ne l'ignorait pas, voir les joues de sa jeune voisine sans être ébloui de leur éclat. Mme Staarmatz, au contraire, ne pouvait rester en place, réservait toutes ses prétentions pour les promenades publiques, et peu lui importait que son appartement fût plus ou moins bien épousseté.

Un des principaux griefs de son mari contre elle, c'était de n'avoir pu la décider à nettoyer elle-même ses lampes. Aussi mainte et mainte fois, le soir, et principalement quand ils recevaient une visite, la lumière s'éteignait tout à coup, faute d'huile ou de mèche, ou bien cette mèche était coupée tellement de travers, qu'il fallait choisir entre un demi-jour, un clair obscur des plus tristes, ou une fumée infecte qui prenait à la gorge.

Il n'est personne dans le monde entier que ces sortes d'accidens missent plus au supplice que M. Staarmatz : il tenait extrêmement au décorum de sa maison ; et quand pareille chose arrivait, c'était pitié de voir les gouttes de sueur qui lui coulaient le long du visage.

Avaient-ils quelqu'un à dîner, un personnage important, comme M. le conseiller de légation Hurbrand, qui leur faisait de temps à autre l'honneur de venir manger leur soupe sans façon, Mme Staarmatz n'avait pas l'attention d'ajouter à leur ordinaire quelqu'un de ces mets qui se préparent promptement ; l'ordre dans lequel les plats devaient être posés sur la table se trouvait maladroitement interverti, et quand M. Staarmatz disait d'apporter le dessert, neuf fois sur dix la servante répondait effrontément tout haut : — Monsieur, il n'y en a pas. » — « Mais pourquoi donc, madame Staarmatz, pendant le cours du dîner, êtes-vous sortie cinq fois de table, ce que vous savez pourtant bien être pour moi une chose insupportable, et incivile pour monsieur le conseiller, si vous ne nous dédommagez pas de ces allées et venues par la régularité du service ? Courez vite acheter du dessert, Véronique. » — « Ce n'est pas la peine, mon cher Staarmatz ; j'ai parfaitement dîné. » — « Si fait, monsieur le conseiller, si fait. Eh bien ! qu'attendez-vous ? Ne m'avez-vous pas entendu ? » — « Je n'ai pas

d'argent; » lui dit Véronique, à l'oreille, d'une voix de tonnerre.

M. de Staarmatz, ce jour-là, faillit en faire une maladie. La maladresse de sa servante et le flegme de sa femme l'avaient mis hors des gonds; et, au fait, le pauvre homme n'était pas heureux en ménage. Mme Staarmatz avait des qualités sans doute, mais de ces qualités qui ne sont pas d'un usage journalier, de ces uniformes de parade qu'on ne met qu'une fois l'an; l'habit de tous les jours était incommode. Elle ne savait pas occuper sa place dans la maison, non pas précisément qu'elle portât les culottes, comme dit le peuple en France; mais par son insouciance, par son incurie, elle forçait M. Staarmatz à s'affubler des jupons, à rabaisser sa dignité d'homme jusqu'à ces petits soins domestiques dont elle aurait dû s'occuper, en sorte que tous les torts de la femme étaient autant de ridicules pour le mari.

IV.

Henriette.

— « Est-ce que tu ne pourrais pas, monsieur Rauer, procurer quelques écoliers à ce pauvre Théodore? dit un soir Mme Rauer à son mari, qui fumait silencieusement son knaster auprès de la fenêtre: ces bons enfans ont de l'ordre; mais la maladie du frère les a endettés. Théodore dessine très bien, il peint même fort joliment, et, s'il avait deux ou trois leçons à donner, ils pourraient lier les deux bouts, ces chers petits locataires, et nous payer le terme qu'ils nous doivent. »

— « Tu m'avais promis que je commencerais à peindre l'aquarelle cette année, mon papa, dit la jolie Henriette, s'asseyant sur le genou de son père, et lui grattant de sa main blanche le derrière de la tête, attention à laquelle M. Rauer était plus sensible qu'aucun perroquet. »

— « Moi, je veux apprendre aussi à peindre, dit d'un air bou-

deur la petite Angélique, qui, assise sur un tabouret, tenait dans son tablier un gros chat noir qu'elle endormait avec des chansons. »

Dès le surlendemain, Théodore était installé chez M. Rauer en qualité de professeur de ses deux filles.

Ces rapports de propriétaire à locataire, d'écolières à professeur, en firent naître d'autres entre les jeunes habitans des deux rez-de-chaussée de chaque aile. Dorothée devint bientôt l'amie intime d'Henriette, et Mme Rauer encouragea sa fille dans une liaison où elle ne pouvait puiser que de bons exemples.

Dès que l'étude leur laissait un instant, et vite et vite nos deux sœurs traversaient la cour et entraient chez leur voisine. Là commençaient ces longs entretiens à voix basse, ces conversations mystérieuses, les deux pieds sur les bâtons de la chaise, et le menton dans le creux des mains; ces mille confidences que les jeunes filles ont toujours à se faire, et auxquelles jamais garçon ne fut initié, fût-il frère ou amant.

Théodore, enseveli dans des mystères d'une autre espèce, troublait rarement leur tête-à-tête; et pourtant il est juste de dire que, lorsque le hasard l'amenait, la conversation fut-elle plus animée encore qu'à l'ordinaire, jamais le moindre signe de mécontentement n'avait pu être remarqué dans les grands yeux d'Henriette, jamais un regret n'avait altéré la pureté de son beau front.

Au contraire, elle empêchait Dorothée de renvoyer son frère; elle paraissait goûter un plaisir extrême à les voir ensemble, à être témoin de leurs caresses amicales, et son plus grand bonheur était de prendre leurs deux têtes dans ses mains, et de les faire s'embrasser à tout instant.

Il est de mon devoir d'historien de ne rien vous laisser ignorer, mes chers lecteurs. Ce devoir, je le remplirai scrupuleusement, mais pour Dieu! n'abusez pas de ma franchise, ne me supposez pas d'arrière-pensées. Ma seule intention est que, dans vos relations avec mes personnages, vous sachiez bien à qui vous avez affaire; c'est dans ce seul but, et désavouant d'avance toute induction, que je vous préviens qu'Henriette vient d'avoir quinze ans, qu'elle a toujours vécu fort retirée dans la société de ses

père et mère, et que Théodore est le seul jeune homme qui habite dans la maison.

— « Savez-vous, mon cher Staarmatz, que la petite Rauer est une délicieuse créature, disait une après-dînée le conseiller de légation Hurbrand, la voyant assise près d'une fenêtre avec Dorothée, à qui elle était venue rendre sa visite accoutumée; voyez donc ces grands yeux bleus! » — « J'aime mieux les noirs, dit M. Staarmatz en regardant Dorothée. » — « Ses joues d'un rose transparent? » — « Un peu pâle, dit M. Staarmatz. » — « Ses longs cheveux noirs, sa taille svelte et souple? » — « Un peu trop élancée, dit M. Staarmatz. » — « Savez-vous, mon cher, que cet ange embellirait singulièrement mon exil dans l'ambassade de Suède? Parbleu, Staarmatz, il faut que vous me présentiez au père. »

— « Cette petite Henriette, ma chère amie, fait vraiment des progrès surprenans: je ne lui aurais pas cru tant de dispositions pour la peinture, » — « Et notre Angélique donc! s'empressa de répondre à son mari Mme Rauer, qui préférait la cadette, parce qu'elle avait les cheveux blonds. Il faut rendre justice à Théodore; c'est un excellent maître. Dans les commencemens, je répugnais un peu à lui confier tes filles: un garçon de cet âge s'amourache facilement; je craignais qu'Henriette ne lui donnât de dangereuses distractions, et sans ce terme qui nous était dû, j'aurais eu de la peine à me décider; mais je suis tout-à-fait revenue de mes préventions. Il est impossible d'être plus raisonnable; il donne sa leçon avec une admirable exactitude; il ne dit pas un mot qui n'ait rapport à la peinture; ses regards sont constamment attachés sur le vélin, et il part dès que la séance est terminée. Nous ne serions pas plus en sûreté avec une maîtresse, et la confiance qu'il m'inspire est telle, que je m'absenterais pendant la leçon sans le moindre scrupule. »

J'avais pourtant bien prié le lecteur de modérer son imagination; peine perdue! Voyez comme elle s'emporte! et cependant ton interprétation, cher lecteur, est dénuée de fondement. Mme Rauer a raison: Théodore, si sage en sa présence, le serait autant elle absente. Il n'a jamais fait la même remarque que monsieur le conseiller de légation Hurbrand; il ne sait pas de quelle

couleur sont les yeux d'Henriette, si ses cheveux sont blonds ou bruns; et lorsque Angélique profite de la liberté qu'on laisse à un enfant de treize ans, pour lui faire de petites provocations semi-innocentes, qui prennent leur source dans la coquetterie innée chez les femmes, dans l'inexpérience de son âge, et dans la jalousie qu'inspire toujours la sœur aînée; lorsque, par exemple, elle lui marche sur le pied par-dessous la table, il se recule machinalement, sans qu'il lui vienne jamais à l'idée de regarder si ce pied qui l'agace appartient à l'aînée ou à la cadette. Encore une fois, cher lecteur, calme-toi: tu as affaire à un homme tout rond, qui n'a jamais deviné une charade ni compris un calembourg de sa vie; ne cherche pas un double sens dans ce que je te conte: je ne suis pas un Sphinx, ne fais pas l'Œdipe.

Et vous, mesdames, de votre côté, n'allez pas prendre une trop mauvaise opinion de mon bon Théodore, le croire insensible à vos attraits. Cette dose de calorique que la nature dispense à tous ses enfans, non point dans une égalité si parfaite que quelques théoriciens le prétendent, ni peut-être avec autant de partialité que le soutiennent certains autres, ne vous figurez pas qu'il l'applique toute à la science de la magie. Non, mesdames, notre héros a des sens que votre gracieux aspect enivre, un cœur que votre douce voix fait battre: seulement ce cœur est semblable aux yeux qui ne voient qu'à une certaine distance; ce qui l'entoure n'existe point pour lui. Il faut à sa tête exaltée de l'imprévu, de l'aventureux, le mystérieux de l'éloignement. S'il avait rencontré Henriette à la promenade, s'il n'avait su ni son nom ni sa demeure, s'ils avaient été séparés par quelque obstacle bien insurmontable, à coup sûr il en devenait amoureux; mais comment aimer une jeune fille à qui on donne des leçons, qui habite la même maison que vous, qui ne quitte pas votre sœur?

V.

La rencontre.

Le pauvre garçon! ce besoin des obstacles s'alliait mal avec son extrême timidité, qui s'en accroissait de plus en plus; et son imagination, privée d'issue, et ne perdant rien par l'évaporation, fermentait d'autant. Comme elle s'exaltait lorsqu'au Parc, ou au village de Charlottenbourg, il voyait passer et repasser de jolies demoiselles! Il les suivait de l'œil, et parfois il cherchait, avec toute la réserve possible, à s'attirer quelque peu de leur attention; mais elles étaient toutes entourées de galans damoiseaux, d'officiers à la voix claire: lui seul était isolé, toutes les places étaient prises, et il pouvait dire comme Macbeth: *The table is full.*

Ainsi que les chiens de Terre-Neuve, par un instinct merveilleux parcourent, dit-on, dans les tempêtes, les bords de la mer pour sauver les naufragés, souvent Théodore, à l'approche d'une averse, sortait armé d'un parapluie au secours des jolies filles surprises par l'orage; mais c'était sans résultat, et comme le dauphin de la fable, il ne sauvait que des singes de l'inondation.

Une fois pourtant, — cette fois-là il faisait beau temps, c'était un samedi, jour consacré au nettoyage de l'appartement, et le samedi il n'avait pas la permission de rester au logis, — il rencontra une jolie grisette, et se sentant en veine de courage, il se mit à la suivre. Elle était blonde; une physionomie d'une candeur si angélique! ses yeux respiraient une pudeur si voluptueuse! on eût dit une vierge de Raphaël descendue de son cadre! la tête de Théodore s'enflamma au point qu'il osa l'aborder, tout tremblant de son intrépidité; et il se hasarda même à lui adresser la parole au moment où la nécessité de passer entre la muraille et une voiture les rapprocha naturellement. La jeune fille ne répondit rien, baissa les yeux, hâta un peu le pas, sans affectation pourtant.

Théodore, en se retournant pour voir si personne n'avait été témoin de son audace, aperçut derrière lui une paire de moustaches, qui le montrait en riant à une redingotte bleue à brandebourgs, qui lui donnait le bras. Théodore rougit, trembla comme un coupable pris en flagrant délit; mais surmontant bientôt sa timidité, et pour prouver à ces railleurs qu'il ne tenait point compte de leurs ricanemens, il se rapprocha de la jeune fille, et lui balbutia de nouveau, les yeux baissés, une question insignifiante qui n'obtint pas plus de réponse que la première.

Quand il releva la tête, il vit à l'autre côté de la jolie grisette les deux hommes qui lui parlaient aussi, sans obtenir plus que lui qu'elle voulût rompre le silence. Théodore, poussé à bout cette fois, et plus brave avec les hommes qu'avec les femmes, marcha droit à la paire de moustaches, et lui dit d'un ton ferme : « Monsieur, je parle à madame, et je vous prie de nous laisser. » — « Excusez-moi, monsieur, répondit celui-ci d'un ton fort poli, » et il se retira avec son ami.

— « Je vous remercie, monsieur, dit la jeune fille, de m'avoir délivrée de ces militaires. »

Le son de cette voix alla au cœur de Théodore : il se crut au comble du bonheur. Triomphant, il offrit son bras, voulut renouer la conversation : la jolie voix était rentrée dans son silence, et rien ne put l'en tirer.

Arrivé à une porte d'assez bonne apparence, il la vit entrer et disparaître. La suivre, prendre des informations, et en désespoir de cause, l'attendre, c'est sans doute ce que vous auriez fait, monsieur; c'est ce que vous auriez désiré que Théodore fît, madame; mais il n'eut garde.

Revenu du premier étourdissement que lui avait causé la fuite imprévue de sa silencieuse compagne de route, il se retira lentement, l'oreille pleine encore de son gracieux remerciement, et il rentra chez lui, bâtissant sur cette donnée fragile mille espérances qu'il ne fit rien pour réaliser.

Rien, je me trompe; le lendemain, ayant affaire dans le même quartier, il se détourna de son chemin, et l'alongea environ d'une soixantaine de pas, pour passer devant la maison où il avait vu entrer son inconnue. Quand il en approcha, il l'aperçut qui causait

familièrement avec l'homme à moustaches de la veille, la main appuyée sur son bras.

Cette découverte lui froissa le cœur, et le rejeta violemment de la réalité dans ce monde de chimères où il était déjà si disposé à s'égarer précédemment.

VI.

L'héritage.

Un matin, en l'absence de son frère, Dorothée reçut une lettre qui l'invitait à passer au plus tôt chez M. Breughel, *justiez-commisarius* (avocat-notaire), rue Royale, pour affaire qui l'intéressait. Cette lettre, qu'elle relut trois fois, et qu'elle retourna dans tous les sens, ne donnait pas d'autre explication.

Curieuse de savoir ce qu'on lui voulait, elle s'empressa de se rendre à l'adresse indiquée, et là, elle apprit qu'une dame Eckstein lui avait fait une donation de vingt mille écus. Dorothée, après bien des efforts de mémoire, se rappela qu'une personne qui portait ce nom avait été autrefois l'amie de sa famille, et lorsqu'elle se fut remise du saisissement que lui avait causé la nouvelle de cette fortune inespérée, son premier soin fut de demander au justiez-commisarius l'adresse de sa bienfaitrice, pour l'aller remercier. — « Eh! mademoiselle, lui répondit l'avocat-notaire, la pauvre dame est morte hier soir; je croyais vous l'avoir dit, et c'est une des clauses de son testament que je viens d'avoir l'honneur de vous lire. »

— « Morte! s'écria Dorothée, morte! ma bienfaitrice est morte! je ne verrai pas ma bienfaitrice! » Et elle se mit à fondre en larmes et à pousser des sanglots tels que le notaire en resta tout ébahi, et qu'il ne put s'empêcher de faire hautement la remarque, avec cette finesse d'observation qui le caractérisait, et qui même l'entraînait parfois à des épigrammes peu compatibles avec la gravité de ses fonctions, que c'était le premier légataire qu'il eût eu à consoler de la mort du testateur.

Après avoir donné à grand'peine les signatures nécessaires pour constater son acceptation, Dorothée sortit de l'étude, et elle pleurait encore en descendant l'escalier; mais, chemin faisant, son chagrin se calma peu à peu : elle songea à sa fortune, au plaisir qu'elle aurait à apprendre cette bonne nouvelle à son frère, et elle n'avait presque plus les yeux rouges lorsqu'elle passa devant le magasin de son ébéniste, M. Geisler, place du Château.

— « Eh! bonjour, mademoiselle Dorothée, s'écria celui-ci, qui précisément fumait sur le pas de sa porte. Est-ce que vous n'entrez pas, mademoiselle Dorothée? Il y a bien long-temps que nous n'avons travaillé pour vous, mademoiselle Dorothée. »

— « Je vous remercie, monsieur Geisler, lui dit Dorothée, voyant qu'il se dérangeait pour lui faire place : je suis pressée d'aller chez moi, » et elle passait outre, lorsqu'une idée qui lui survint l'arrêta court.

Si je ne prévenais pas Théodore, pensa-t-elle, comme il serait surpris de voir tous les embellissemens que cet héritage nous permet de faire à notre cher petit logement! Ce disant, elle rebroussa chemin, et entra chez l'ébéniste.

— « Vous m'enverrez tout cela samedi matin, sans faute, n'est-ce pas, monsieur Geisler? » dit-elle en le quittant au bout d'une heure.

— « Soyez tranquille, mademoiselle Dorothée, vous connaissez mon exactitude. »

— « Surtout, monsieur Geisler, n'oubliez pas de mettre des roulettes à tous les meubles. »

Le tapissier n'était qu'à deux cents pas; elle courut chez le tapissier. « Bonjour, mademoiselle Dorothée; je vous croyais malade, mademoiselle Dorothée; qu'y a-t-il pour votre service, mamoiselle Dorothée? »

— « Montrez-moi des étoffes pour meubles et rideaux. » — « Quand faudra-t-il poser le tout, mademoiselle Dorothée? » — « Samedi matin, sans faute. » — « Il suffit; mes ouvriers seront chez vous samedi matin de très bonne heure. »

Elle retournait en toute hâte chez elle, l'ivresse du bonheur précipitant son pas, lorsque, place de l'Opéra, elle s'entendit appeler par son nom. — « Bonjour, mademoiselle Dorothée; comme

vous passez fière devant le pauvre monde, mademoiselle Dorothée; est-ce que monsieur votre frère ne se commande plus rien chez nous, mademoiselle Dorothée? Nous avons en ce moment une superbe partie de drap abricot. »

— « C'est une couleur qui sied bien aux blonds, n'est-ce pas, monsieur Fussmann? » — « On ne peut mieux, mademoiselle Dorothée, et cette année particulièrement, l'abricot est très bien porté. » — « Faites-lui-en un habillement complet, monsieur Fussmann; habit, gilet, pantalon et redingotte, et apportez-moi le tout samedi matin, sans faute. » — A samedi, c'est convenu, mademoiselle Dorothée, » dit monsieur Fussmann, » et il remit ses lunettes.

Comme les heures furent lentes qui précédèrent ce mémorable samedi! Dorothée ne vivait plus. Son mobilier futur lui défilait pièce à pièce dans la tête. — Un bruit de roulettes tourbillonnait incessamment dans ses oreilles. — Ses magnifiques rideaux de soie cramoisie se déroulaient majestueusement devant ses yeux. — La nuit, il lui semblait qu'elle était éveillée. — Le jour, elle croyait dormir: elle se levait avec l'aurore pour prendre des mesures, pour combiner des dispositions; elle se couchait avec le soleil pour rêver tout à son aise à l'embellissement de son petit domaine.

Quelque occupée qu'elle fût de toutes ces pensées, elle eut néanmoins assez d'empire sur elle-même pour ne parler à personne de l'héritage qu'elle venait de faire, soutenue qu'elle était par l'idée de jouir de la surprise générale.

Enfin ce grand jour arriva, et il était temps, car elle s'était déjà rongé tous les ongles de la main droite, et elle attaquait ceux de la gauche. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle se leva de meilleure heure encore qu'à l'ordinaire, n'ayant réellement pas, cette nuit-là, fermé l'œil un instant. A peine debout, elle n'eut de cesse que son frère ne fût réveillé et parti, et elle attendait, Dieu sait avec quelle impatience, les marchands auxquels elle avait donné rendez-vous. Deux ongles succombèrent encore dans cette attente, et pourtant les marchands furent tous exacts, tant elle leur avait fait de recommandations, tant elle avait passé d'heures à surveiller et à accélérer leurs travaux!

Quelle journée pour Dorothée! faire un déménagement non

plus fictif, mais réel, mais complet; non plus un simple déplacement, mais un renouvellement de mobilier! des fauteuils neufs à la place des vieux. — Un beau papier rouge satiné à fleurs. — De superbes rideaux de soie cramoisie à ramages. — Par terre, un beau tapis rouge à larges rosaces. — Une belle glace au-dessus de la cheminée, en face de la croisée. — Mettez-moi ce canapé à droite, — non, à gauche; — cette armoire d'acajou dans ce coin; — cette table de marbre au milieu; — ici, cette chaise; là, ce fauteuil!

Mourir de joie, n'est évidemment qu'une expression métaphorique, car à huit heures du soir, au tomber du jour, tout était en place, et Dorothée était pleine de vie et de santé; et elle avait ouvert ses portes à toute la maison, maîtres, enfans et valets; et elle jouissait de leur admiration, cachant sous un faux air de modestie sa satisfaction, que trahissaient ses narines enflées et la rougeur de ses joues, plus éclatante encore que de coutume.

Théodore seul manquait à son bonheur, et il ne revenait pas; prétextant une absence, elle l'avait engagé à dîner dans une garküche (petit restaurant) avec un étudiant de ses amis.

Quand tout le monde fut parti, elle projeta de l'attendre, et prit un livre; mais impossible de fixer son attention: dans chaque mot elle voyait un meuble dont chaque lettre formait un pied; ses yeux d'ailleurs se fermaient de lassitude. Elle se décida enfin à se coucher. — « Je ne dormirai pas pour cela, dit-elle, et le lit me reposera. » Mais à peine avait-elle mis la tête sur l'oreiller, qu'en dépit d'un petit reste de bougie qui brûlait à côté d'elle, elle s'endormit profondément.

VII.

Le palais.

Oh! la versatile et *ondoyante* créature que l'homme!

Théodore, mon héros, toi que j'ai présenté à mes nombreux lecteurs comme un pur esprit planant au-dessus de la fange où

barbotte le reste des hommes, est-ce bien toi que je vois assis à cette table, mangeant comme quatre, voracité excusable dans un convalescent; mais, ce que je n'aurais jamais cru, savourant en gourmet ce que tu manges? Est-ce bien toi que je rencontre de nouveau, le soir, sous les tentes, chez Weber, entouré de pots de bière double, dans un nuage de tabac de Porto-Rico? Que dire pour ta justification et pour la mienne? Ce noble détachement des intérêts matériels n'avait-il donc d'autre cause que des vêtemens trop courts de trois doigts? Faudra-t-il attribuer à un gousset mieux garni ce retour si subit vers la vie positive?

La reine venait d'accoucher, et l'on hâtait les préparatifs de la fête qui devait avoir lieu le surlendemain en l'honneur de son heureuse délivrance. Les marchands ambulans dressaient leurs tentes de toile grise, comme à Noël, et déjà même plusieurs avaient commencé à étaler leurs pacotilles.

Théodore, après s'être séparé de son compagnon de table, s'en revenait lentement au logis, par la rue Large, lorsqu'il passa près d'une de ces boutiques en plein vent. La marchande était une brune assez piquante, au nez retroussé, aux yeux verts.

Théodore, qui avait puisé quelque peu de hardiesse au fond de son verre, s'arrêta devant elle, hasarda quelques complimens, et se trouva engagé à risquer, à une loterie qu'elle tenait, les derniers groschen dont sa bonne petite sœur avait le matin garni sa bourse.

La fortune ne lui fut pas tout-à-fait contraire, et il gagna à cette loterie une espèce d'étui de métal, que la jolie marchande lui présenta d'un air gracieux, mais avec un sourire bizarre. Quoiqu'elle le lui eût vanté comme une invention nouvelle, il le prit sans y faire attention et sans en demander l'usage, tout distrait par la main blanche et potelée qui le lui offrait, et préoccupé surtout par l'étrange expression de ces yeux verts.

Lorsqu'il arriva chez lui, la chambre était dans une obscurité complète. Il tâcha de s'orienter; mais il ne reconnaissait plus rien: il eut beau étendre prudemment les bras, à chaque instant un meuble semblait venir au-devant de lui et le heurter. Il avait reçu bien de contusions, et il commençait à se croire entré par méprise chez un de ses voisins, quand heureusement il parvint à retrou-

ver son lit : « Dorothée, se dit-il, a fait encore quelque déménagement. »

Il venait de se déshabiller à tâtons, et il allait se coucher, lorsqu'il trouva dans une des poches de sa redingote, qu'il vidait machinalement dans son chapeau, selon son habitude de tous les soirs, cet étui de métal que la jolie marchande aux yeux verts lui avait donné avec ce sourire bizarre dont il avait eu l'esprit si frappé. Quoique l'obscurité fût profonde, il l'ouvrit sans trop savoir ce qu'il faisait, et il aperçut dedans comme un brouillard lumineux qu'entourait un cercle d'un rouge éclatant.

Tout à coup, du sein de ce brouillard lumineux, s'élança un serpent bleu qui sifflait et jetait des flammes, et qui lui darda au visage une vapeur suffocante dont la chambre est bientôt enveloppée; et lorsque cette vapeur se dissipe, la muraille au-dessus de la cheminée se fend en deux, et découvre aux regards stupéfaits de Théodore un palais tout resplendissant des merveilles d'un luxe magique.

Rien, dans ce singulier palais, n'était inanimé : le velours et la soie, teints des couleurs de la pourpre, ruisselaient le long des murs, et inondaient le tapis des salles comme deux sanglantes avalanches; l'or retombait en franges, et se jouait à l'entour comme sur les flots les rayons du soleil.

Les fleurs des tapisseries se balançaient, comme celles des champs, au souffle des brises, et exhalaient comme elles une haleine embaumée.—Les oiseaux que l'aiguille du divin artiste avait groupés autour d'elles faisaient entendre d'harmonieux concerts. — Les fruits les plus savoureux se penchaient d'eux-mêmes vers la main de Théodore, qu'ils invitaient à les cueillir.

Et le rossignol lui disait : — « Viens, bon Théodore, viens écouter de plus près ma voix mélodieuse; viens t'enivrer, en l'entendant, d'amour et de volupté. »

Et la rose lui disait : « Viens, gentil Théodore, viens sentir de plus près mon calice embaumé; vois, il s'incline languissamment vers toi; viens t'enivrer, en le respirant, d'amour et de volupté! »

Et la pêche lui disait : « Viens, mon joli petit Théodore, viens admirer de plus près mes grosses joues vermeilles! viens déposer

un baiser sur leur moelleux duvet, et que ce baiser t'enivre d'amour et de volupté! »

Et tous, oiseaux, fleurs et fruits, répétaient en chœur : « Entre, Théodore, entre! viens voir notre maîtresse, la maîtresse de ce palais enchanté! C'est elle qui nous donne notre voix, nos parfums, notre saveur! » — « Où est-elle? s'écrie Théodore hors de lui. Où est elle? que je dépose à ses pieds l'hommage respectueux de mon amour! » et il s'élançait pour entrer dans le palais, et les fleurs et les fruits encensaient l'air de plus de parfums, et les oiseaux le berçaient de chants plus doux, lorsque tout à coup un spectre, couvert d'un linceul blanc, pâle, les cheveux hérissés, les yeux hagards, se jette à sa rencontre une torche à la main! « Silence, cria-t-il d'une voix formidable, et tout se tut soudain, oiseaux, fleurs et fruits; et alors le spectre grandit, grandit jusqu'à la voûte, et tout tremblait et tournoyait derrière lui! et comme la terreur n'avait pu arrêter assez vite le pied de Théodore, le spectre, qui s'était précipité au-devant de lui avec un effroyable grincement de dents, de son front d'airain, comme un bélier furieux, le frappa si violemment à la tête, qu'il l'étendit sans connaissance sur le parquet; et à peine Théodore fut-il tombé que le mur se referma, et tout rentra dans les ténèbres!

VIII.

La princesse.

« Libertin, comme vous êtes rentré tard hier! dit Dorothée en s'approchant le lendemain matin du lit de son frère, qui était plongé dans un profond sommeil. Eh bien! il dort encore! allons! debout, debout, monsieur le paresseux! tout le monde est levé dans la maison. »

Théodore, tiraillé par sa sœur, ouvrit de grands yeux, s'assit sur son séant, la regarda fixement, s'élança précipitamment sur

elle, en jurant comme un chat qui veut effrayer un chien, puis se recoucha sans mot dire.

— « Finis donc, Théodore, tu me fais peur avec tes plaisanteries. Allons, lève-toi; il en est temps; neuf heures viennent de sonner à la pendule. L'as-tu vue, notre pendule? et notre ameublement, qu'en dis-tu? l'as-tu bien examiné hier soir? Comme tu as dû être surpris en rentrant! Regarde donc au jour nos beaux rideaux de soie cramoisie, et la belle glace qui est au-dessus de la cheminée; et par terre, le beau tapis rouge, et sur la muraille, la belle tenture : ne dirait-on pas de véritables oiseaux? N'est-il pas vrai qu'on serait tenté d'aller cueillir ces fleurs et ces fruits? »

— « La pourpre, dit Théodore d'un ton solennel, la pourpre coule le long des murs du palais enchanté. Le soleil dore la cime de ses flots.—Me voici, ô le plus mélodieux des rossignols, chante, chante, je t'écoute!—Me voici, ô la plus fraîche des roses, tourne vers moi ta bouche parfumée.—Me voici, me voici, ô la plus vermeille des pêches, tends-moi tes grosses joues, tes joues rebondies; que j'y dépose un amoureux baiser. »

Dorothée, impatientée du peu d'attention que son frère accordait à ce magnifique ameublement, dont elle s'attendait à le voir si émerveillé, allait se fâcher sérieusement, lorsque Théodore poussa un cri effrayant. La vision de la veille, qui se déroulait peu à peu dans sa mémoire comme font ces petits écrans de cheminée, était arrivée à son terrible dénouement.

— « Ah! mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse! s'écria Dorothée, cherchant à ranimer son frère évanoui : voilà que le délire lui revient comme dans sa maladie! Et moi, qui me promettais tant de plaisir à lui faire admirer tous mes beaux meubles. »

Nous sommes singulièrement organisés : Dorothée aimait tendrement son frère, et elle ressentit un vif chagrin de cette rechute; mais, je l'avouerai avec ma sincérité habituelle, elle eut encore plus de regret de voir manquer la surprise qu'elle lui préparait. Néanmoins elle ne négligea aucun des soins que réclamait l'état de son frère, et le marbre noir d'une jolie table de nuit toute neuve, placée auprès du lit de notre pauvre visionnaire, fut couvert en un instant d'une multitude de fioles et de bouteilles de toutes

grandeurs; et le lendemain soir, grace à tous ces médicamens, à ce que prétendirent le médecin et l'apothicaire, le malade allait si bien, que sa bonne sœur put s'absenter sans la moindre inquiétude, et aller avec sa chère Henriette, le conseiller de légation Hurbrand, toute la famille Rauer, et M. et Mme Staarmatz, voir les illuminations, ainsi que le feu d'artifice qui devait se tirer *Exercier-platz*, à l'occasion des couches de la reine.

On essaya même d'emmener Théodore, et Henriette envoya sa petite sœur en députation auprès de lui; mais il refusa et répondit qu'il se sentait encore trop faible pour quitter le lit, et pourtant j'ai tout lieu de croire que c'était une défaite, car à peine Dorothée eut-elle quitté la chambre avec la petite Angélique, qu'il s'empressa de sauter à bas de son lit, et d'aller se poster à l'endroit où il avait vu l'apparition de la veille.

Il faisait nuit, et nuit très sombre: Dorothée, qui, toute la soirée, avait pris l'air à sa croisée, n'avait point allumé de lampe, et, en partant, elle avait prévenu son frère qu'elle plaçait près de lui le briquet phosphorique qu'il avait acheté la veille, afin qu'il pût avoir de la lumière lorsqu'il le désirerait; mais il n'en fit point usage, soit que sa préoccupation habituelle l'eût empêché d'entendre cet avertissement, soit qu'il préférât rester dans l'obscurité. Je pencherais pour cette dernière raison, car lorsque les domestiques de la maison mirent le feu aux lampions et aux verres de couleurs de l'if placé à l'entrée de la cour, il n'en profita pas pour y allumer son flambeau.

Il se tenait donc immobile dans l'ombre, cherchant dans sa mémoire les moyens d'évoquer sa vision, et appelant de tous ses vœux le beau palais rouge, séjour enchanté de la mystérieuse princesse, lorsque voilà que, docile à sa prière, le mur s'entr'ouvre comme l'avant-veille; mais cette fois il se sépare plus lentement, et sa lumière ne se répand que par degrés. Bientôt néanmoins, Théodore y put distinguer visiblement les mêmes objets.

Mais une vie plus abondante encore et plus active semblait les animer tous. La pourpre ruisselait de la voûte à terre avec plus de bruit et d'impétuosité. Les sens de Théodore étaient enivrés de plus de couleurs, de plus de parfums, de plus de chants, et les

oiseaux, et les fleurs et les fruits l'invitaient avec plus d'instances à pénétrer dans leur magique séjour.

Dévoré des mêmes désirs, il allait renouveler hardiment la tentative qui lui avait été si funeste, lorsque (doit-il en croire ses yeux?) il voit s'avancer dans l'immense cour d'honneur du palais celle que les étranges habitans de cette merveilleuse demeure annonçaient et louaient à l'envi, la princesse au nom inconnu, la reine du beau palais rouge! — Le cortége nombreux et magnifiquement vêtu dont elle est entourée, les cris d'allégresse qui éclatent à son passage, la voix argentine des cloches saintes et les salves guerrières qui fêtent sa venue, les anges de lumière qui, bercés sur des nuages dorés, la contemplent d'un œil étincelant d'amour, les astres qui se détachent du firmament pour éclairer de plus près ses pas de leurs célestes flambeaux, tout annonce la souveraine de ces lieux, la déesse de ce paradis, mais sa beauté mieux que tout le reste!

Jamais imagination de poète ne créa rien d'aussi séduisant! Non, Marguerite aux yeux de Faust rajeuni; non, Juliette faisant à Roméo du haut de son balcon argenté par la lune l'aveu involontaire de son amour; non, Beatrix ouvrant à Dante les portes du paradis, ne donnent aucune idée de sa beauté, aucune de l'extase où sa vue plongea Théodore! Il voulut tomber à ses genoux adorés: il sentit ses pieds cloués au sol; il ouvrit la bouche pour parler, une main de fer lui serra la gorge.

Il luttait vainement contre cette puissance invisible, lorsque (ô désespoir! ô fureur!) s'approche en sautillant et en se dandinant un gros conseiller qui arrête la princesse, dépose un galant baiser sur sa blanche main, et lui présente son bras qu'elle accepte en gémissant.

La colère rend des forces à Théodore! — « Conseiller téméraire! infâme conseiller! attends que je crève ton gros ventre! » et il se précipita sur lui les poings fermés, les lèvres pâles et tremblantes!

Le conseiller n'avait pas l'air de se douter du danger qui le menaçait! mais tout à coup, — le traître! — voilà qu'avec une détonation épouvantable, de ses yeux, de son nez, de sa bouche, de ses oreilles, de tous les pores de sa peau, jaillissent mille

gerbes de feu! ses deux bras enflammés tournent en sens contraire avec la rapidité des roues d'un char qui s'emporte! Jamais citadelle assiégée ne lança plus de bombes que le conseiller contre son ennemi! jamais canons ne vomirent plus de feux que sa bouche! chaque fois que Théodore essayait d'avancer d'un pas, le lâche, en souriant, versait sur lui une pluie de flammes!

Quel amant si jaloux n'eût été forcé de reculer? Théodore néanmoins tint bon et persista long-temps dans ce combat inégal; mais son intrépidité fut sans résultat, et après vingt-quatre heures d'un feu toujours nourri, après vingt-quatre heures d'efforts et d'angoisses, il eut la douleur de voir le gros conseiller, son rival, disparaître dans les airs avec la princesse au milieu d'un tourbillon de flammes et de fumée.

IX.

Projet de mariage.

Ce n'est pas sans raison qu'autrefois les juges et les médecins portaient le même costume: il y a plus d'analogie qu'on ne le supposerait au premier abord entre la médecine et la justice. Le malade n'est-il pas un vrai coupable convaincu d'imprudence ou d'excès? ne lui applique-t-on pas des peines proportionnées à la gravité du délit? et de ces peines nécessaires, il faut le croire pour l'exemple, combien y en a-t-il qui profitent au condamné?

Convaincu des rapports incontestables qui existent entre les deux professions, j'ai souvent regretté que la médecine n'empruntât pas à la justice une des innovations les plus heureuses de l'institution du jury; je voudrais que le médecin, comme fait le juré, fût simplement appelé à prononcer sur la culpabilité, c'est-à-dire sur la cause et sur la nature de la maladie, et que l'apothicaire fût seul chargé, comme le juge, d'appliquer sa peine, car j'ai remarqué que les trois quarts des bévues commises par nos docteurs viennent de ce qu'ils ne procèdent pas catégoriquement,

et de ce qu'ils s'occupent du remède à administrer avant de bien connaître l'origine de l'indisposition. Dieu sait à quoi leur préoccupation nous expose, lorsqu'il s'agit d'affections morales!

Le médecin qui fut appelé ne comprit rien, cela va sans dire, à l'état de Théodore, et ne voulant pas avouer son ignorance, ne se l'avouant peut-être pas à lui-même, il lui administra une foule de médicamens, qui retinrent notre patient quinze jours au lit.

Du reste, bien des gens, pendant ces quinze jours, auraient envié son sort; quels ennuis l'amitié prévenante d'une sœur ne dissipe-t-elle pas? quelles boissons paraîtraient amères préparées par la jolie main d'Henriette?

—« N'est-il pas vrai, Dorothée, que ton frère m'aime mieux que Mlle Oster? »—Théodore était convalescent, et c'était son premier jour de sortie.

—« Je voudrais bien voir qu'il ne préférât pas ma gentille Henriette à cette coquette de Julie! Sais-tu, Henriette, à quoi je pense bien souvent? je me dis que si ma bonne amie le voulait, nous pourrions être tous trois les plus heureuses gens du monde. »

—« Comment cela? » dit Henriette, en rapprochant sa chaise de celle de Dorothée.

— « Théodore a dix-huit ans, tu en as seize: pourquoi ne vous marieriez-vous pas ensemble? Tu ne me réponds rien: est-ce que tu crois que tes parens n'y consentiraient pas? »

— « Je ne sais; j'ai entendu dernièrement ma mère dire à mon père que je commençais à être d'âge à me marier. »

— « Puisqu'ils ont dit cela, c'est une affaire arrangée: laisse-moi faire, je me charge de la négociation. Quel bonheur! ô la jolie sœur que je vais avoir! et Théodore, comme il va être surpris et content! Vois donc comme nous serons bien dans notre ménage! Voilà comme j'arrangerai cela: je vous donnerai à tous les deux ma chambre, et moi je prendrai celle de Théodore. »

— « Non pas, je ne veux pas que tu te déranges pour moi: tu es habituée à ta chambre. »

— « Moi, je le veux. »

— « Moi, je ne le veux pas. »

— « Tiens, ne nous disputons pas, Henriette: je suis l'aînée, et il faut me céder. D'ailleurs, je t'assure que depuis long-temps

j'avais l'intention de faire ce changement, et que c'est la maladie de mon frère qui m'en a empêchée. Viens ici : aide-moi seulement à pousser son lit dans ma chambre, et à mettre le mien à sa place. »

Le déménagement fait, les deux belles-sœurs se quittèrent ivres de joie, après mille embrassades.

Dorothée aimait beaucoup à ménager des surprises. Restée seule, elle résolut de s'assurer du consentement de M. et de Mme Rauer, avant de faire part à son frère de ce plan de mariage. Mais heureusement Théodore étant rentré, elle ne put résister au désir de lui communiquer son projet.

— « Eh bien ! comment te trouves-tu de ta promenade ? »

— « Oh ! maintenant je me porte bien mieux. »

— « Bon ! dépêche-toi de te rétablir tout-à-fait, que nous exécutions un complot dans lequel nous voulons te faire entrer. »

— « Un complot ? »

— « Oui, nous sommes à notre aise actuellement, grace à l'héritage que nous avons fait : nous venons de décider que tu épouseras ma chère petite Henriette, et je me charge de faire la demande. Eh bien ! remercie-moi donc ! »

— « Ne crains rien, divine princesse, s'écria Théodore ; ils ont beau me tendre des piéges ; ma fidélité est inaltérable comme mon amour. Leurs spectres livides, leurs gros conseillers, rien ne m'arrêtera ! Animé de ton regard, j'entrerai dans le beau palais rouge, malgré les enchantemens qui en défendent l'accès ! »

Effrayée de cette réponse, Dorothée sortit précipitamment de sa chambre, et revint bientôt avec le médecin qui, après avoir gravement tâté le pouls du malade, le condamna de nouveau à quinze jours de diète et de lit.

Au bout de ces quinze autres jours, Dorothée, qui avait trop à cœur son projet de mariage pour y renoncer, tenta une nouvelle épreuve sur son frère. Soit qu'elle eût pris plus de précautions et qu'elle eût été plus adroite que la première fois, soit que, grace à la diète et aux tisanes, Théodore fût dans une disposition d'esprit moins exaltée, il ne l'interrompit par aucune exclamation : elle eut tout le temps d'achever sa phrase ; il ne se leva pas précipitamment de sa chaise, mais il lui répondit avec calme et sang-froid : « Ma

chère petite sœur, je te remercie de l'intérêt que tu prends à mon avenir, des efforts que tu fais pour assurer mon bonheur; mais ce que tu espères est impossible, des considérations dont tu n'es pas juge s'opposent à ce que je demande la main d'Henriette. Ce n'est pas que j'aie pour elle la moindre répugnance: il suffit qu'elle soit ton amie pour m'être chère, et je ne dis pas que je n'aurais point été disposé à l'épouser il y a quelques mois; mais aujourd'hui ce serait manquer à ma destinée, à mes devoirs, à mes sermens. Au reste, pour en finir, et à n'envisager, pour mieux être compris, que le côté positif de la question, il me suffira, je présume, de te rappeler qu'Henriette n'est pas une princesse, ni cette maison un palais. »

Il y avait trois parties bien distinctes dans ce discours de Théodore. L'exorde était à la fois grave et affectueux; la confirmation respirait l'importance, et, tranchons le mot, la fatuité; la péroraison était ironique et dénigrante.

Dorothée, qui n'avait point suivi de cours de rhétorique à l'université, ne se rendit pas, sans doute, ce compte raisonné; mais l'ensemble de cette réponse la choqua, et il s'éleva entre le frère et la sœur une discussion où chacun, comme c'est l'usage, sortit des bornes; Dorothée, piquée de l'air suffisant de Théodore, le railla sur sa mystérieuse princesse. Théodore rabaissa le parti qu'on lui proposait, parla avec dédain d'Henriette; Dorothée prit fait et cause pour son amie; enfin il s'ensuivit une querelle si sérieuse, qu'ils jurèrent de ne plus se parler de leur vie, et que Théodore courut s'enfermer dans sa chambre, dont il verrouilla la porte.

X.

Fin de la vision.

Quelle loterie que la destinée! Faites donc des projets! Cette remarque n'est pas neuve, sans doute; mais je n'ai promis que d'être vrai.

Si nos deux enfans avaient habité tout autre étage que le rez-de-

chaussée, leur dispute ne pouvait avoir de suites bien longues. L'ancienne chambre de Dorothée, qu'occupait Théodore, par suite du dernier déménagement, n'avait d'issue que par la chambre actuelle de sa sœur; ils se seraient rencontrés, et il auraient fini par se parler et se réconcilier; mais malheureusement Théodore, pour sortir, n'avait qu'à sauter par la fenêtre qui donnait sur la rue.

Ce serait un paradoxe que de n'en pas convenir : la magie a des secrets vraiment inexplicables. Les adeptes sans doute ont le privilége d'en observer certains effets; mais la cause, la connaissent-ils souvent? Théodore n'avait pas prévu le fâcheux résultat de sa querelle; il en fit la triste expérience, quoique d'un naturel trop boudeur pour vouloir revenir le premier sur ses pas.

Des jours, des semaines, des mois s'écoulèrent : plus d'apparition! Il eut beau rester dans la solitude, dans l'ombre, dans le silence, dans le recueillement, plus de beau palais rouge, plus de belle princesse!

« Ah! se dit-il, après toutes les preuves d'amour et de dévouement que je lui donne, elle ne resterait pas si long-temps absente, s'il était en son pouvoir de venir me visiter ici; mais certainement elle est astreinte à des lois qu'elle ne peut enfreindre, et ce n'est que dans la chambre qu'occupe Dorothée qu'il lui est permis de se présenter à moi. »

Après quelques jours encore d'attente et d'incertitude, il ne se sentit plus la force de résister au violent désir qui le tourmentait, et choisissant une matinée qu'il avait entendu Dorothée sortir et fermer la porte du carré, après avoir regardé soigneusement par le trou de la serrure, il entra sur la pointe du pied dans la chambre de sa sœur.

La fenêtre en était ouverte; des vêtemens par terre, des cartons sur des chaises, le lit encore défait, le désordre de sa chambre, tout annonçait que Dorothée venait de faire une toilette plus recherchée que d'ordinaire, et qu'elle était sortie pour une affaire pressée. Théodore fit peu d'attention à tout cela : une autre idée le préoccupait, et son cœur battait trop fort; il se dirigea précipitamment vers l'endroit où jusqu'ici son apparition s'était offerte à lui.

— « O prodige! ô bonheur! Le voilà! le voilà! le beau palais

rouge, le magique palais, avec ses couleurs, ses parfums, ses harmonies? la voilà, la splendide demeure de la princesse adorée! Le péristyle de l'immense cour d'honneur est ouvert comme au jour à jamais fortuné où l'ange de la beauté se dévoila aux regards de l'amour! où est-elle, où est-elle, la reine de ces lieux et de mon cœur? »

Soit hasard, soit que la princesse fût sensible aux lieux communs que soupirait Théodore avec tant de ferveur, au même instant elle parut. Grand Dieu! qu'elle était belle? mais pourquoi cette pâleur? pourquoi ces larmes qui roulent dans ses beaux yeux? pourquoi ces vêtemens blancs? ce long voile brodé? pourquoi cette couronne de myrte? O mes pressentimens! on t'entraînait à l'autel! toi, ma fiancée! et quel homme assez las de la vie! — Quoi! toujours toi, gros scélérat de conseiller?

C'était lui-même en effet, radieux et épanoui : on l'eût dit évoqué par cet appel.

Théodore, anéanti par l'excès même de sa rage, sentit ses dents claquer, ses genoux s'entrechoquer et faiblir; il allait encore perdre connaissance, lorsque la douce voix de sa bien-aimée, qui implorait son secours avec des sanglots, vint le ranimer.

— « Ah! tu te frottes les mains, s'écrie-t-il, impudent! c'est ton cadavre qu'on va porter à l'église! » et saisissant un énorme encrier de plomb qui se trouve sous sa main, il le lui lance à la tête de toute la vigueur de son bras. »

Le coup avait été bien visé : l'encrier volait droit à son but; le conseiller était perdu, et la princesse délivrée. Tout à coup la foudre éclate avec fracas sur le disque de plomb, dont elle arrête l'élan homicide, et l'arme de Théodore vient retomber impuissante à ses pieds. — Et dans le même instant pleuvent du ciel, jaillissent des profondeurs de la terre des milliers de conseillers noirs et de blanches princesses.

En vain Théodore essaie de distinguer son ennemi au milieu de cette foule étrange: princesses et conseillers n'ont qu'un même visage, qu'un même costume, qu'une même attitude, et ni l'œil de la haine, ni celui de l'amour, ne sont assez sûrs, assez perçans pour y découvrir la moindre différence; et voilà, — ô perplexité! qu'à un signal donné, les milliers de conseillers montent, chacun

avec une princesse, dans un carrosse magnifique, et soudain ils disparaissent tous ensemble aux regards découragés de Théodore qui les voit s'éloigner, pétrifié, la bouche béante, sans proférer ni plainte ni menace.

XI.

Théodore se ravise.

— « Si tu savais tout ce que j'ai perdu, ma bonne sœur, disait à Dorothée, quelques jours après ce singulier évènement, Théodore réconcilié avec elle! Toi, tu n'as jamais vu ma princesse; figure-toi... » Et il se mit à lui en faire la description avec la mémoire d'un peintre et d'un amant.

— « Eh! mon cher ami, lui dit Dorothée, ta princesse devait ressembler à Henriette. »

— « A Henriette! quelle comparaison! »

— « Mais je t'assure que la comparaison est tout-à-fait exacte. »

— « Ecoute, ma sœur, n'y mets pas d'entêtement: depuis que j'ai eu le malheur de la perdre, je n'ai eu d'autre consolation que de la peindre de souvenir : tiens, voici son portrait, regarde; qu'en dis-tu? »

— « Eh! mais, je dis que c'est Henriette.

— « Encore? est-ce une gageure? »

— « Mais non, juge toi-même; tiens, prends dans mon secrétaire son portrait qu'elle m'a donné ces jours-ci; ne sont-ce pas deux copies d'un même modèle? »

Théodore ne répondit rien : un cerf-volant, rappelé brusquement par la ficelle invisible qui le dirige, ne tombe pas plus lourdement du ciel à terre.

Il rentra dans sa chambre, prit dans son armoire ses vêtemens les plus neufs, chiffonna quatre chemises et le double de cravates, se couvrit d'essences et de parfums, et lorsque sa sœur fut sortie, il se rendit droit chez M. et Mme Rauer, et dans un discours qu'il avait préparé à l'avance, tout en faisant cette brillante toilette, il

leur exposa humblement que l'accroissement de son revenu lui ayant permis de songer à se marier, il venait les supplier de lui accorder la main de leur fille aînée, Henriette.

— « Eh! d'où sortez-vous, mon beau monsieur Théodore! Notre chère enfant est partie depuis six jours pour Stockholm, avec son mari, monsieur le conseiller de légation Hurbrand, un parti solide, un mariage avantageux. La pauvre enfant a été bien raisonnable. »

Mme Rauer n'avait pas achevé sa phrase que Théodore était tombé à la renverse.

— « Je ne comprends pas cette petite fille, dit M. Rauer en le relevant; s'amouracher d'un fou! »

— « Qui a des attaques d'épilepsie, » ajouta Mme Rauer.

XII.

Conclusion.

— Ce petit Théodore, il faut en convenir, est né sous une heureuse étoile, se dit M. Staarmatz en apprenant sa mésaventure. Voilà un de ces évènemens qui décident d'une destinée littéraire. Il se sent poète; bien : il tombe amoureux de sa petite voisine : suivant le train ordinaire des choses, cette passion devait se terminer par un mariage. On se connaissait, les fortunes étaient en rapport; mais que serait-il arrivé? La lune de miel passée, car elles passent toutes, quand il aurait vu ce bouton de rose s'épanouir et se faner, quand elle se serait occupée devant lui des soins vulgaires du ménage, sa divinité se serait prosaïsée à ses yeux. Heureusement le gros conseiller de légation Hurbrand l'épouse et l'emmène en Suède; tant mieux, morbleu! mille fois tant mieux : la voilà éternellement, pour le petit gaillard, dans une région idéale. Quelle source féconde d'élégies! C'est pourtant à des circonstances analogues que Dante et Pétrarque durent le développement de leur génie : figurez-vous Dante marié avec Béa-

trix; adieu la divine Comédie : jamais Béatrix ne lui eût ouvert les portes du paradis. Au lieu de cela, elle meurt à son aurore, et l'imagination de l'amant-poète se la représente toujours jeune, toujours fraîche, toujours riche des grâces du présent et des promesses de l'avenir. Et encore le petit drôle est-il plus heureux que ces deux grands génies : il jouit des mêmes avantages à moins de frais. Sa Laure à lui, sa Béatrix n'est pas morte : il a toujours l'espérance de la revoir. Que son étoile sans doute l'en préserve! Mais c'est une idée qu'il peut nourrir sans inconvénient; elle donnera même à sa muse une teinte moins sombre, une physionomie particulière : il ne sera pas obligé de demander au ciel ses espérances, et sa poésie sera plus en harmonie avec notre siècle qui n'est plus religieux comme celui de Pétrarque et de Dante!

— « Qui sait jusqu'où j'aurais été, moi, si je n'avais pas épousé Mme Staarmatz? »

LÉON DE WAILLY.

POÈTES D'INSTINCT

DE L'ANGLETERRE.

En France, nous avons peu de ces hommes que le génie, ou, si l'on veut, le démon de la poésie, va chercher sous un toit de chaume, sous les haillons de la pauvreté, et qu'il doue de toutes les richesses de l'ame et du pouvoir de donner à leurs pensées une forme palpable. Est-ce notre langue, pointilleuse, gênante en son allure régulière et compassée, qu'il faut accuser de cette pénurie de poètes sortis du peuple ou qui, restés dans son sein, y déploient, en dépit de leur obscurité, et comme en défiance de la misère, tous les trésors de poésie enserrés dans leur cœur? Faut-il s'en prendre à l'insuffisance honteuse de l'instruction primaire, si libéralement, si largement accordée en Angleterre, et surtout en Écosse, et si insuffisante en France? Probablement ces deux motifs y contribuent. Toujours est-il que nos voisins ont, sur ce point, un avantage incontestable, et que nous n'avons rien à op-

poser, comme poètes primitifs et d'instinct, à leurs Burns, Hogg, Cunningham, etc.

Le voyage du lauréat Southey à Harrowgate, il y a deux ou trois ans, mit en lumière un de ces esprits non cultivés, à notre façon du moins; car je ne les appellerai pas, comme le fait Southey, *uneducated-poets*. L'éducation, c'est la nourriture de l'intelligence; et le génie, quelque part qu'il soit logé, a un merveilleux instinct pour découvrir la pâture qui lui est propre. John Jones, simple domestique d'un propriétaire de campagne du Yorkshire, ne peut entendre parler de l'arrivée d'un des poètes modernes célèbres de l'Angleterre dans son voisinage, sans céder à ce besoin de célébrité et de sympathie qui tourmente toujours les ames artistes. Il écrivit à Southey; ce dernier consentit à devenir son éditeur, et fit précéder les *Essais en vers* du vieux domestique, et le récit de la vie de John Jones, écrit par lui-même avec une simplicité touchante, d'une biographie des poètes *uneducated*.

Le lauréat refusait le don de poésie aux ouvriers, ne l'accordant qu'aux laboureurs, aux bergers, aux domestiques, à tous ceux dont les occupations favorisent ou permettent la vie contemplative. Il prétendait que la marche de l'industrie humaine, portant pour bannière des traités d'hydrostatique, ayant des voitures à vapeur pour cavalerie, et des corps de métier pour armée, devait *effaroucher les muses*. Cette assertion trouva un prompt démenti. A Sheffield, au centre des fonderies, des manufactures de coutellerie, de quincaillerie, où, pendant six jours de la semaine, du matin au soir, résonne l'impitoyable marteau, il s'est rencontré un poète auquel ce bruit assourdissant n'a point imposé silence. Un pauvre artisan, membre de la *Société contre la taxe du pain*, a composé des rimes sur les lois qui gênent le commerce des blés. Sujet, auteur, tout semble assurément bien prosaïque; mais où n'y a-t-il pas quelque poésie cachée? La goûter est une jouissance offerte à tous, l'extraire est le lot d'un bien petit nombre : les fleurs ouvrent à tous leur calice odorant et sucré, l'abeille seule en sait tirer le miel.

The Ranter (le Sectaire), tel est le titre du poème de l'ouvrier de Sheffield. Dès l'abord, le pauvre auteur s'épanouit d'une façon touchante sur les joies du jour de repos, du dimanche.

Le travail des six jours est fait : il dort, il rêve
Au dimanche, aux champs verts, à la déserte grève,
A la prière. O toi! matin si désiré,
Lève-toi sans nuage, et de soleil paré;
Brille sur l'artisan. Que tes brises légères
De l'ouvrier lassé soulagent les misères!
Pauvre enfant du travail, qu'on ne te plaigne pas
L'air, qui sème de fleurs, en ses joyeux ébats,
Le gazon du dimanche; et le vent qui promène
Un nuage, une fleur, le duvet de la plaine;
Et le bourdonnement des ruches, où, toujours,
On travaille au dimanche ainsi qu'aux autres jours;
Et le chant vif et clair de l'alouette, alerte
Le dimanche; et l'allée au dimanche si verte!
Et le calme soleil de ce jour de repos,
De ce muet dimanche où dorment les échos!

Tous les doux souvenirs, toutes les douces associations d'idées, de sensations, se groupent pour l'artisan autour de cette journée de relâche. Il y revient souvent :

« Dieu, dit-il, ne condamne pas celui qui, travaillant six jours là où la fumée et la poussière obscurcissent la lumière dorée du soleil, se délecte, le septième jour, à écouter les vents, à voir fuir les nuages, à gravir les collines pour prier parmi les fleurs...

« Nous ne proscrivons pas le culte prêché entre des murailles nues; nous ne méprisons pas la pompe des prières dans les hautes cathédrales; car douces sont pour nous les solennités de notre père, si l'esprit est là, si des cœurs contrits prennent part au banquet céleste, dans la vaste campagne ou dans le temple : Dieu est partout. »

Ceci fait partie d'un long sermon prononcé par le héros du poème, le prédicateur-pâtre, Miles Gordon, qui habite chez une pauvre vieille veuve, l'aide à nourrir ses cinq orphelins, et, après les travaux de la semaine, se lève avec le soleil, et va prêcher sur la montagne. Il est pâle, usé; ceux qui l'entourent prêtent l'oreille, leurs cœurs battent, ils sentent que l'apôtre parle pour la dernière fois. Son improvisation prend tous les tons : quelquefois douce,

abondante, tendre; elle est souvent aussi âpre, menaçante, et le sarcasme amer s'y fait jour avec virulence.

« Ah! où sont les saints des anciens jours? Où sont les pareils de ceux qui combattirent et allèrent, avec leur conscience, se fonder une patrie par-delà l'Océan? ces pères de la Nouvelle-Angleterre, qui, au fond des déserts de la Colombie, brisèrent la double chaîne de l'Europe? ces hommes, dont la poussière crie: « Sparte vit encore! » Les Calvinistes, calomniés au temps de Charles, ont combattu: ils ont gagné la sainte bataille de la Liberté.....

« Alors chaque martyr dévoué prêchait la droite voie. Ils n'enseignaient pas au pauvre, à l'indigent au cœur brisé, les serviles doctrines que dicte le pouvoir; non: c'étaient les vérités que la conscience chérit, que la tyrannie redoute, qui *ailaient* et acéraient leurs flèches barbelées. Le péché sur les hauts lieux était le but où ils visaient. Ils ne disaient pas: « Homme, sois circonspect, et prospère; sois bas, lâche, esclave, féroce... et réussis! »

En disant adieu, un dernier adieu à son auditoire, Miles Gordon le prie encore de sanctifier le septième jour:

« Gardez-le, en quelque lieu que vous soyez, pauvres enfans du travail, dit-il; gardez le saint dimanche! Ne le vendez pas à ceux qui vendirent votre liberté; ne le vendez pas pour un ris moqueur, votre jour de repos! Mais adorez Dieu où brille l'aiguille du clocher rougissant des feux du matin, ou bien implorez-le dans ces bois qui élèvent vers lui leurs rameaux en fleurs. »

Et le prédicateur des champs, le saint Jean des montagnes du Yorkshire, s'appuie contre un arbre d'automne, tandis que sa petite congrégation s'éloigne à pas lents. Il demeure immobile sous le ciel bleu. Ses larmes ont jailli; son regard mourant erre encore sur la lande éloignée: site chéri qu'il se rappelle si bien! Il pense à la chapelle isolée, au recoin verdoyant où dort sa mère: « Je suis seul, » dit-il; et il soupira un adieu.

« Déposeront-ils tes os, pauvre enfant du désert, loin des lieux où l'oiseau module son chant au murmure de la source; sous ce nuage épais et noir qui plane sur les villes, et que dédaignerait la nuit? Te coucheront-ils dans cette terre qui ne se pare jamais de fleurs, dans ce hideux cimetière où pourrissent côte à côte l'es-

clave et le tyran, infectant jusqu'à l'air? Oh non! qu'ils te portent sur la bruyère où crie le pluvier, où le nuage se balance libre sur les cimes nues du roc. Là, ton cœur habitait; c'est là qu'il te faut dormir, dormir sous le vent frais de la montagne, loin de la fosse du mendiant, loin du seuil du despote. Peu de gens chercheront ta dernière demeure dans la lande inhabitée; peu liront ton épitaphe : « Ici repose le prédicateur du pauvre. »

Il y a plus de sensations poétiques dans cette œuvre d'un artisan, bien que le style trahisse parfois l'imitation des auteurs classiques, et que la pensée, qui appartient bien à l'homme, s'alonge en se moulant dans des hémistiches et des formes apprises; il y a, dis-je, plus de poésie intime dans les vers de l'ouvrier de Sheffield, que dans la plupart de ceux des poètes d'instinct que Southey passe en revue.

L'un d'eux, cependant, avait mené, dans son humble rang, la vie la plus favorable à l'inspiration. Le *Poète des eaux*, le batelier John Taylor, berçait tour à tour sa muse aux rugissemens de l'Océan, aux murmures de la Tamise. Mais, par malheur, il était homme d'esprit: la poésie n'était pour lui qu'un moyen. Il tournait rapidement le vers, comme il fendait joyeusement la vague, pour que sa barque, bien à flot, fît plus vite son chemin. Il avait le goût, non la passion, des aventures. Mieux eût valu pour la postérité qu'il racontât les siennes que de les versifier. Clopin, clopant, moitié prose, moitié vers, il narre gaiement ses voyages, ses lectures, où le Godefroy de Bouillon de Fairfax, Chaucer et la Bible, Dubartas et Montaigne, la Légende dorée et Sénèque, Plutarque et Marc-Aurèle, Joseph et Suétone, se mêlent confusément.

Dans sa coquille légère, il transportait à Greenwich les courtisans d'Élisabeth et les beaux esprits de cette cour pédante. Sans doute, il conduisit plus d'une fois Shakspeare aux théâtres qui bordaient la rive.

« Je vivais content, dit-il; content, je suais et ramais. Là, comme la vague, ma bourse avait flux et reflux. La *chère* était bonne, grace aux *chers* honoraires, et le plaisir me faisait *insouciant* des *soucis*.

Taylor imprimait ses œuvres à ses frais, séparément, et par

brochures peu volumineuses, qu'il distribuait aux voyageurs, attendant en retour une *doulce rémunération*. Il suppléa ainsi avec succès au discrédit où était tombé, sous le règne de Jacques, son état de batelier. Une longue paix avait laissé s'accroître le nombre des mariniers de la Tamise, qui, jusque-là, avaient alimenté les équipages des vaisseaux de guerre; et les compagnies théâtrales s'étant établies du côté de la rivière le plus habité, le nombre des passagers en avait diminué d'autant. Il y avait donc à la fois plus de bras et moins de besogne. Pourtant Taylor ne chôma pas. Un de ses patrons, le comte de Holdernesse, obtint pour lui une place de la munificence du roi, et le lieutenant de la Tour lui fit don de son droit de prélever deux bouteilles de cuir noir, ou bombardes de vin (contenant six gallons), sur chaque vaisseau chargé de liquides qui entrait dans la Tamise. C'était pour le poète une joyeuse récolte.

« Je gardai la place près de dix ans, dit-il, et glanai du sang du grand Bacchus, et de France et d'Espagne. Peu de vaisseaux pouvaient esquiver ma visite, et mes deux bouteilles et moi revenions fréquemment tous trois pleins et contens. »

La veine du poète bon vivant s'ouvrait pour toutes circonstances. Il n'était pas plus exclusif dans le choix de ses héros que dans celui de ses vins. Si quelque personnage célèbre mourait, Taylor envoyait l'élégie aux héritiers; son épithalame ne manquait à aucun mariage: de tout il faisait vers et argent. Ses extraits d'histoire sont rimés, vaille que vaille, et la conspiration des poudres lui fournit une suite de stances, alignées sur quatorze pieds, pour foudroyer l'Église de Rome, « ce taureau, cette bête aux sept cornes, qui est venue s'engraisser en Angleterre. »

Le poète batelier n'abandonna pas tout-à-fait sa première profession. Il fit et chanta plusieurs voyages maritimes, et même une excursion par terre. Il avait parié qu'il irait à pied de Londres à Édimbourg « sans porter ni rapporter d'argent; sans mendier, emprunter, ou demander nourriture, boisson ou logement; » et il intitula le récit, en vers et en prose, de cette promenade: « Pélerinage sans le sou, ou la Tournée *moneyless* (sans argent), par le poète des eaux de sa majesté le roi. »

Il avait des amis sur la route, une réputation, et la répartie

prompte ; de plus, une mule chargée et un serviteur l'accompagnait : le voyage ne fut donc pas pénible. « Je fis, dit-il, de mes jambes mes rames, et je voguai sur terre. »

D'hospitalité en hospitalité, tantôt chez des étrangers bienveillans, tantôt chez des amis, une fois seulement forcé de faire son lit sous le dais des cieux, mais presque constamment choyé, régalé, il atteignit enfin Édimbourg, où un inconnu l'hébergea, le fit promener dans la ville, lui prêta de l'argent et se fit son ami.

Il faut lui entendre conter comment, poursuivant toujours sa route jusqu'à Sterling, pour passer quelques jours chez le comte de Marr, il tombe au milieu d'une chasse au *Brae de Marr*, « large pays, où s'élèvent de telles montagnes, que Highgate, Hampstead, Shooter's-Hill, Malvern-Hill, etc., etc., ne sont que taupinières à côté, et où l'on arrive par de si étranges sentiers, si pierreux, si inégaux, pleins de fondrières, trous, marais, bruyères, qu'un chien sur trois pattes y courrait plus vite qu'un cheval sur quatre pieds. » Mais dans ce « pays de malheur, où l'on ne voit ni maisons, ni champs de blé, ni chaumières, et pas autres habitans que des daims, des chevaux sauvages et des loups, » il rencontre joyeuse compagnie et une cuisine en permanence : les marmites et pots toujours bouillans, les broches tournant, les grils fumans, enfin de véritables noces de Gamache.

Toutes les aventures du poète vagabond ne furent pas aussi agréables. A son retour à Londres, il entreprit d'aller de cette ville à Queenborough dans un bateau de papier, ayant pour rames deux queues de morues sèches, attachées à deux bâtons. Le cabaretier, Roger Bird, accompagnait Taylor dans cette expédition désespérée. Ils s'étaient munis de huit vessies bien gonflées d'air, dont ils sentirent le besoin avant une demi-heure : ils n'avaient pas fait trois milles que le papier s'en alla en bouillie ; il ne leur resta pour toute protection que la carcasse du bateau soutenue à fleur d'eau par les vessies. Ils voguaient à grand'peine ; « des milliers de spectateurs nous cachaient le rivage, d'autres accouraient sur les vagues, à force de rames, dans de petits bateaux, des canots, des barques. Ils s'arrêtaient tous pour nous regarder. Nous passions, et le temps *passait* aussi, jusqu'à ce que la nuit eût fait *passer* le jour. Le soleil avait fui dans le monde in-

férieur ; la lune paresseuse s'oubliait sur sa couche ; les étoiles scintillaient, mais des nuages d'ébène obscurcissaient leur clarté. Les flots agités faisaient danser notre bateau, ou plutôt ce qui n'en était que l'ombre ; la rivière avait quatre milles de large ; pas de rames, la nuit noire, et nous ne savions où nous étions. Ainsi partagé entre le doute et la crainte, l'espérance et le désespoir, je me mis à l'œuvre, et Roger Bird en prières, et, comme la vague nous ballottait de haut, de bas, il criait avec ferveur : — Bon Dieu, recevez-nous ! »

Partis le samedi à la marée du soir, ces deux fous arrivèrent à Queenborough le lundi matin, jour de foire, et ce fut grande fête à leur débarquement. La carcasse du bateau, que le maire voulait faire suspendre, comme monument, en la ville de Kent, fut mise en pièces par les habitans des campagnes, chacun voulant en emporter un débris en souvenir de cette étrange aventure.

Pendant la guerre civile, le poète des eaux de sa majesté se retira à Oxford, où il tenait une pension bourgeoise, guerroyant bravement, de la langue et de la plume, contre les *têtes rondes*. Après une verte et joyeuse vieillesse, il termina sa vie, tenant auberge à Westminster.

Dans sa liste de poètes primitifs, Southey cite encore un garçon de ferme, que ses talens poétiques, étonnans pour sa condition, mais fort incomplets, tirèrent de l'obscurité, et qui ne finit pas si heureusement que le batelier de la Tamise. Attiré dans une société toute basée sur la vanité, avec une ame faible et tendre, le malheureux fut victime de l'ambition qu'on avait allumée en lui. A mesure que son goût s'épurait, ses productions baissaient de mérite ; il le sentait ; et, considéré, jouissant d'un beau bénéfice, dans une situation en apparence plus heureuse qu'il ne l'eût rêvée dans ses jours de jeunesse et de joie, alors qu'il fanait les foins, et racontait en vers ses travaux, ses plaisirs des champs, il devint fou de désespoir, et se noya. C'est tout au plus si aujourd'hui quelques érudits se rappellent que le dîner des faucheurs, qui se donne tous les ans, le 30 juin, à Charlton, fut fondé à perpétuité, par lord Palmerstone, en l'honneur de Stephen Duck.

Une laitière, poète aussi, Ann Yearsley, mourut folle, comme le poète faucheur. La curiosité et la protection du riche l'allèrent

chercher dans sa misère, accouchant entre sa mère expirante de besoin, un mari grossier, et six enfans sans pain. Le goût exquis de cette pauvre jeune paysanne, son esprit délicat, des pensées élevées, des vers heureux, excitèrent l'admiration des oisifs. On s'occupa d'elle, on l'instruisit, on voulut la former; mais, comme le rossignol mis en cage, et sifflé avec la serinette, la pauvre effarouchée oublia son chant natal, fit quelques tentatives malheureuses, et finit une courte vie de souffrance et de lutte dans un hôpital de fous.

Quittons vite ces infortunés, pour qui la poésie, destinée à charmer, à ranimer l'ame, fut un poison destructeur, et revenons à ceux dont elle embellit la modeste existence, à Woodhouse le savetier, que Shenstone trouvait plus heureux qu'un roi, son soulier entre ses genoux, faisant jouer l'alène, sa plume et son encrier près de lui, ayant la tête à une besogne, les mains à l'autre. « La poésie, dit Landor, ouvre des sources de tendresse qui, sans elle, resteraient toujours enfouies dans le roc. » Les stances du pauvre savetier en font foi. Il se plaint quelque part que les soucis domestiques empoisonnent ses joies. « Non, dit-il, qu'à table les petits marmots ne sourient; non que ma femme ne soit belle, douce, et toujours pour moi un reflet du printemps; mais, avant le point du jour, elle se lève; elle travaille; le fil se teint de sang en passant par ses doigts, et la tâche obligée n'est pas encore finie, que déjà le soleil raie le couchant de pourpre et d'or. »

John Jones, le bon vieux sommelier de Kirby-Hall, a pris, lui, le don de poésie comme un rayon doré qui vient éclairer son humble vie. Ainsi qu'il le conte lui-même, dans sa lettre à Southey, ayant à soutenir une femme et trois enfans, il eut bien quelques petites difficultés à vaincre; « mais, avec l'aide de Dieu, dit-il, je m'en tirai passablement. » Les douces vertus du brave homme, que ses goûts n'arrachèrent jamais à ses devoirs, et qui, au premier coup de sonnette, mettait son papier dans sa poche, et courait, laissant mainte rime incomplète, ont dû, ce me semble, en faire plutôt l'ami que le domestique de ceux qu'il sert.

A. DE MONGOLFIER.

DESCENTE

A L'ILE JULIA,

NOUVELLEMENT SORTIE DE LA MER SUR LES CÔTES DE SICILE.

AU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Malte, le 3 octobre 1831.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Après une navigation que le mauvais temps et des vents presque toujours contraires ont rendue pénible, nous arrivons aujourd'hui à Malte; le paquebot pour Marseille devant partir demain matin, je profite de cette occasion pour donner à l'Académie une relation abrégée de notre voyage, et des observations que nous avons pu faire sur le nouveau volcan des côtes de Sicile.

Parti de Toulon le 16 septembre à une heure, nous ne parvînmes que le 25 au matin à la hauteur de l'extrémité occidentale de la Sicile, après avoir côtoyé d'abord les îles d'Hières, et traversé le canal qui sépare la Corse de la Sardaigne, dont j'ai vu les rives correspondantes avec un intérêt qui me donne le plus vif désir de les examiner de plus près.

Dans la matinée du même jour, nous dépassâmes l'île Maritimo, et le soir sur les cinq heures, la vigie placée dans les mâts signala une terre de laquelle il voyait s'élever de la fumée; étant montés sur les hunes, nous aperçûmes en effet très distinctement l'île, qui avait assez bien la forme de deux pitons réunis par une terre plus basse.

Nous étions à dix-huit milles, et nous voyions par moment des bouffées d'une vapeur blanche qui s'élevaient, du côté du sud principalement, à une hauteur double de celle de l'île. A plusieurs reprises, et lorsque nous étions sous le vent, nous sentîmes une odeur sulfureuse plus analogue à celle du lignite pyriteux en combustion qu'à celle de l'hydrogène sulfuré.

Le 26 septembre, le vent étant contraire, et la mer très grosse, nous fûmes obligés de nous éloigner; dans la nuit du 26 au 27, nous fûmes même assaillis par une tempête affreuse; les vagues passaient par-dessus le pont, et il n'était aucun point de l'horizon qui ne fût éclairé par des lueurs électriques et sillonné par des éclairs; le tonnerre roulait continuellement, mais sans éclats vifs. Je passai cependant toute la nuit dans les bastinguâges, les yeux fixés sur le point où devait se trouver le volcan, pour voir si quelque lueur s'en échappait; mais je n'aperçus aucun indice d'éruption lumineuse : seulement l'odeur sulfureuse, qui arrivait par intervalles jusqu'au bâtiment, était suffocante.

Le 27 au matin, nous parvînmes à nous rapprocher, malgré une mer très houleuse; vers midi, nous étions à huit milles environ : alors nous tournâmes l'île, et pûmes prendre un grand nombre de vues sous différens aspects. Elle paraissait comme une masse noire, solide, ayant tantôt la forme d'un dôme surbaissé dont la base était triple de sa hauteur, tantôt celle de deux collines inégales séparées par un large vallon; ses bords s'élevaient à pic, excepté du côté d'où la vapeur sortait avec le plus d'aboudance : celle-ci s'échappait visiblement de la mer elle-même, à une assez grande distance (trente ou quarante pieds).

Les arêtes vives des escarpemens, la couleur d'un brun brillant, et parfois gras, de ces faces abruptes, la forme générale de l'île, rappelaient un massif de rochers solides; et si, me laissant guider par l'analogie, je m'en étais tenu à des conjectures, j'aurais cru avoir sous les yeux un cirque formé par du basalte, de la serpentine ou du porphyre, figurant un véritable cratère de soulèvement, dans le centre duquel l'eau de la mer serait venue s'engouffrer, ainsi qu'on l'a avancé dans des relations précédentes; toutes ces apparences m'auraient conduit à une erreur, ainsi que les observations des jours suivans me le montrèrent.

La nuit du 27 au 28 fut encore très orageuse, et la mer était très forte; le 28 au matin, nous pûmes cependant approcher jusqu'à deux milles, et

voir alors distinctement que la vapeur s'élevait, non-seulement de la mer, mais encore d'une cavité séparée de celle-ci par un bord très mince du côté sud.

J'avais le plus grand désir de confirmer ou de détruire mes conjectures; je ne voulais rien négliger pour remplir une mission dont je m'honore; et bien que tout fît craindre que nous ne pussions aborder, parce qu'à la distance où nous étions nous voyions la mer briser avec une grande violence sur toute la circonférence de falaises à pic, je demandai au capitaine à faire une tentative; un autre motif d'appréhension était la couleur d'un jaune verdâtre de l'eau qui entourait l'île, couleur qui contrastait avec celle d'un bleu indigo de la pleine mer, et qui semblait annoncer, soit des écueils, soit des courans rapides, dans une eau modifiée par l'action volcanique souterraine.

A midi, la mer était un peu tombée; le capitaine voulut bien faire mettre un canot à notre disposition. Il en confia le commandement à M. Fourichon, son second et lieutenant de frégate, et à M. de Proulereoy, élève de première classe. Je m'embarquai avec M. Joinville; et conduits à la rame par huit matelots expérimentés et courageux, en moins d'une heure, nous arrivâmes sur les brisans; nous reconnûmes que ceux-ci étaient produits par la lame qui venait frapper avec force contre une plage courte et terminée brusquement par une pente rapide, et non par des roches solides. L'eau vert-jaunâtre dans laquelle nous étions, et qui était couverte d'une écume rousse, avait une saveur sensiblement acide, ou du moins moins amère que celle de la grande mer; sa température était aussi plus élevée, mais de quelques degrés seulement (de 21 à 23°). Nous sondâmes à environ trente brasses du rivage, et nous trouvâmes le fond à quarante ou cinquante.

Nous nous étions dirigés vers le seul point où de la surface de l'île on peut descendre par une pente douce vers la mer.

Les vagues roulaient sur elles-mêmes, en s'élevant à douze et quinze pieds, lorsqu'elles frappaient le rivage. A trente pieds sur notre gauche, ces vagues semblaient s'élancer en vapeur dans l'atmosphère; à une pareille distance à droite, la mer semblait briser sur un banc qui se serait étendu à plus d'un mille au large. Les marins pensèrent, d'un commun accord, qu'il y aurait imprudence à tenter le débarquement dans ce moment, et qu'inévitablement l'embarcation chavirerait.

Nous n'étions qu'à quarante brasses de l'île; je pus bien, à cette distance, me convaincre qu'au moins, pour la partie que nous avions sous les yeux, l'île était formée de matières meubles et pulvérulentes (*cendres*,

scories), qui étaient retombées, après avoir été projetées en l'air pendant le éruptions.

Je n'aperçus aucun indice de roches solides soulevées; mais je reconnus bien distinctement l'existence d'un cratère en entonnoir, presque central, duquel s'élevaient d'épaisses colonnes de vapeur, et dont les parois étaient enduites d'efflorescences salines blanches.

Nous allions nous éloigner avec le regret de ne pouvoir emporter au moins quelques échantillons de ce sol si nouveau et si effrayant, lorsqu'un matelot proposa d'aller à la côte à la nage; on l'attacha avec la ligne de sonde, et en quelques minutes, après avoir disparu d'abord sous la lame, et dans la vapeur épaisse qui s'en échappait, il arriva sain et sauf sur la plage; il nous fit signe que celle-ci était tellement brûlante, qu'il ne pouvait y tenir les pieds. M. Fourichon ne put résister au désir d'aller chercher lui-même des échantillons, il se jeta à la nage, et fut suivi de M. Proulereoy, et d'un second matelot, qui emporta avec lui un panier, un marteau et une bouteille. Je regrettai bien vivement de n'être pas assez bon nageur pour pouvoir suivre un pareil exemple; je restai dans le bateau, et malgrés ses mouvemens brusques, nous fîmes, M. Joinville et moi, plusieurs croquis.

Nos intrépides compagnons s'élevèrent jusqu'au bord du cratère, marchant sur des cendres et des scories brûlantes, et au milieu des vapeurs qui s'exhalaient du sol, ils nous annoncèrent que ce cratère était rempli d'une eau roussâtre et bouillante, formant un lac d'environ quatre-vingts pieds de diamètre; enfin ils revinrent à nous, après nous avoir fait passer, au moyen de la corde, un panier rempli d'échantillons.

On n'avait vu que des cendres et des scories: cependant parmi les morceaux rapportés, je trouvai un fragment de calcaire blanc, ayant tous les caractères de la dolomie; je conçus dès-lors l'espoir de trouver quelques roches soulevées et modifiées par l'action volcanique, et je me décidai à tenter une nouvelle expédition, si le temps plus beau et la mer plus calme le permettaient le lendemain.

Dans la nuit du 28 au 29, nous fûmes portés par des courans vers les côtes de Sicile, et nous nous trouvâmes le matin à plus de six milles du volcan, sans pouvoir en approcher davantage; le calme étant survenu, un canot fut de nouveau mis à la mer vers dix heures; j'avais fait mes préparatifs, fait disposer des bouteilles, des flacons, des boîtes de fer-blanc; nous prîmes des thermomètres, et une machine faite à bord pour puiser l'eau à différentes profondeurs. Cette fois, le capitaine confia la conduite de l'expédition à deux de ses officiers, MM. Aragon et Barlet; MM. de Franlieu, élève de première classe; Baud, chirurgien-major; Derussat,

commissaire, nous accompagnèrent; nous fûmes conduits par le maître canonnier et huit matelots d'élite, parmi lesquels se trouvaient les deux qui avaient été à terre le jour précédent.

Cette petite expédition était une véritable fête pour tout l'équipage. On embarqua une barrique d'eau, du vin, de l'eau-de-vie, du biscuit, et nous partîmes gaîment avec l'assurance que notre excellent capitaine, qui allait veiller sur nous, nous enverrait des secours, si nous en avions besoin.

Les observations faites les 26, 27 et 28 par le capitaine, observations dont je n'entretiendrai pas l'Académie, parce qu'elles sont l'objet d'un rapport détaillé que M. La Pierre envoie en même temps que le mien au ministère de la marine, l'ayant convaincu que le nouveau volcan n'est pas placé sur le point où Smith indique dans sa carte marine le banc de *Nérita*; qu'au contraire, cet îlot volcanique est situé sur un fond qui avait cinq à sept cents pieds d'eau, nous pensâmes ensemble qu'il y aurait de graves inconvéniens pour les marins à donner à la nouvelle île le nom de *Nérita*, qui a déjà été proposé; et comme le phénomène a paru dans le mois de juillet, nous convînmes de désigner la nouvelle île sous le nom de *Julia*, nom sonore dont la terminaison italienne et harmonieuse peut facilement être adoptée par les habitans les plus rapprochés; en conséquence, nous préparâmes, pour le cas où nous serions assez heureux pour aborder, une planche de deux pieds de long; sur la partie moyenne peinte en blanc, j'écrivis moi-même en lettres de trois pouces de long :

Ile Julia.
Etat-major du brick la Flèche.
MM. Constant Prévost, professeur de géologie de Paris;
Joinville, peintre.
27, 28, 29 septembre 1831.

Sur l'un des bouts de cette planche, nous fîmes clouer une bande de drap rouge, et une autre de drap bleu à l'autre extrémité, toutes deux larges de six pouces. Nous nous munîmes de deux piquets de quatre pieds de long pour les planter dans le sol, et fixer notre écriteau sur les extrémités.

Nous mîmes deux heures à traverser l'espace qui séparait le brick du volcan; une embarcation d'un bâtiment qui était au large venait d'en faire le tour sans avoir débarqué. Nous hissâmes le pavillon français en

tête de notre frêle nacelle, et nous nous encourageâmes à ne pas reculer.

A un mille de distance, nous commençâmes à traverser des courans d'eau jaunâtre, dont je remplis quelques bouteilles et pris la température. Des courans de pareille couleur semblaient partir comme des rayons d'une zone semblable qui entourait l'île. La sonde nous donna quarante, cinquante et soixante brasses dans les eaux, en approchant de l'île jusqu'à deux cents pieds des bords.

Nous nous trouvions un peu à droite du point où le premier débarquement avait eu lieu. Nous étions tous disposés à gagner le rivage en nageant; nous quittâmes nos vêtemens, et je désirais seulement me faire attacher et tirer à terre par un matelot qui m'aurait précédé.

Après en avoir délibéré, les officiers pensèrent que, mieux que le jour précédent, on pourrait tenter d'aborder. Nous avançâmes jusqu'à la lame, un homme se jeta à l'eau pour porter un grapin à terre; et, profitant avec adresse du flot qui poussa la barque sur le rivage, les matelots se précipitèrent pour la retenir et la mettre à sec sur la plage. Nous en fûmes quittes, M. Joinville et moi, pour entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Vainqueurs de Neptune, nous n'avions plus que Pluton à vaincre. Il était une heure et demie; nous devions être rentrés à bord au coucher du soleil. Le brick était à trois lieues, et il nous fallait au moins deux heures de marche pour l'atteindre; enfin deux heures nous restaient à consacrer à nos observations sur ce petit coin de terre qui nous amenait de si loin.

Après un frugal repas, nous nous distribuâmes les rôles. MM. Aragon et Barlet, directeurs de l'expédition maritime, se chargèrent de mesurer la circonférence de l'île, qu'ils trouvèrent être d'environ sept cents mètres sur soixante-dix de hauteur; le docteur Baud fit toutes les expériences thermométriques; M. de Franlieu fit sonder dans le cratère, et puiser de l'eau dans les diverses profondeurs et sur les différens bords. M. Joinville se mit à faire des dessins, parmi lesquels se trouve une vue de l'intérieur du cratère.

Enfin, M. Derussat fit hisser le pavillon tricolore sur le point le plus élevé de l'île, et fixer l'écriteau que nous avions préparé, non pour prendre possession, par une vaine et ridicule cérémonie, d'un tas de cendres surgi au milieu des mers, mais pour constater notre présence, et pour apprendre à ceux qui viendront après nous que la France et son gouvernement ne laissent pas échapper une occasion de montrer l'intérêt

qu'ils prennent aux questions scientifiques dont la solution peut étendre le domaine des connaissances positives.

Accompagné de deux matelots, je me mis en devoir de parcourir tous les points de notre îlot, pour rechercher surtout si, en quelque endroit, des matières appartenant au fond de la mer n'auraient pas été soulevées ou projetées. Après avoir gravi la plus haute cime au milieu des scories brûlantes, après avoir deux fois fait le tour entier au pied des falaises, je fus assuré que ce monticule, dont la base était peut-être à cinq ou six cents pieds dans la mer, était entièrement composé, comme je l'avais présumé le 28, de matières pulvérulentes, de fragmens de scories de toutes les dimensions, jusqu'à celle de deux pieds cubes au plus. Je trouvai quelques blocs dont le centre, très-dur, avait l'aspect et la consistance de la lave; mais ces masses globulaires avaient été projetées.

Enfin, toute l'île me parut être, comme tous les cratères d'éruption, un amas conique autour d'une cavité également conique, mais renversée.

En effet, examinant les parois intérieures du cratère, on voit que celles-ci ont une pente d'environ 45°, et dans les coupes latérales produites par les éboulemens, on distingue que la stratification est parallèle à cette ligne de pente, tandis que, du côté extérieur, les mêmes matériaux sont disposés dans un sens opposé.

Quant à la coupure à pic des falaises, il est facile de voir quel est l'effet postérieur des éboulemens causés, soit par des secousses imprimées au sol, soit plus probablement par l'action des flots, qui, entraînant les matières meubles, accessibles à cette action, ont successivement ruiné les bords. Ceux-ci, se trouvant en surplomb, sont tombés; tous les jours ils se dégradent, et c'est déjà aux dépens des éboulemens qu'il s'est formé autour de l'île une plage, sorte de bourrelet de quinze à vingt pieds de largeur, qui se termine brusquement en pente dans la mer.

D'après la manière de voir que je viens d'exposer, il est facile de reconnaître que les éboulemens continuent à avoir lieu, par la cause qui les produit tous les jours; l'île s'abaissera graduellement jusqu'à ce qu'une grosse mer, venant à enlever tout ce qui restera au-dessus de son niveau; il n'y aura plus à sa place qu'un banc de sable volcanique, d'autant plus dangereux qu'il sera difficile d'en avoir connaissance à quelque distance. Aussi la détermination bien précise de ce point aura-t-elle rendu dans ce cas un grand service à la navigation, et l'on voit combien, dans la supposition que l'île actuelle soit transformée en un banc, il est important de ne pas confondre celui-ci avec celui de *Nérita*.

Les bords actuels du cratère sont d'inégale hauteur et épaisseur. Du

côté du nord, l'élévation est d'environ deux cents pieds, tandis qu'elle n'est que de trente à quarante au sud.

L'eau contenue dans le cratère paraît être au niveau de la mer; elle est d'un *jaune orange*, couverte d'une écume épaisse. Les scories qui bordent le bassin sont enduites de fer hydroxidé.

Des vapeurs blanches s'élèvent continuellement, non-seulement de la surface de l'eau, qui semble être en ébullition, mais de tout le sol, par de nombreuses fissures. C'est surtout du côté sud que les vapeurs sont le plus abondantes, et, comme je l'ai déjà dit, elles sortent de la plage et de la mer elle-même, en dehors du cratère. Aussi n'est-ce pas sans peine que nous parvînmes à faire le tour de l'île, en passant à travers cette étuve de vapeurs brûlantes et parfois suffocantes; l'odeur sulfureuse n'était pas toujours sensible, lorsque nous étions au centre de la colonne de vapeur. Dans un espace qui peut avoir cinquante à soixante pieds de long, le sable noir de la plage est véritablement brûlant. Le thermomètre indiquait, sur le sol baigné par la mer à chaque flot, une température de 81 à 85 degrés. L'eau qui restait dans des dépressions semblait bouillir; mais, en y plongeant la main, je ne la trouvai pas assez chaude pour qu'elle pût s'évaporer. Enfonçant ma main à quelques pouces dans le sable brûlant de la surface, je le trouvai frais: dans une de ces expériences, l'un de mes doigts s'étant trouvé sur le trajet d'une bulle de gaz ou de vapeur, qui visiblement était partie d'une grande profondeur, je fus vivement brûlé, et convaincu que l'ébullition était produite par des bulles qui venaient de l'intérieur de la terre; chacune d'elles projetait même, avec une légère détonnation, du sable et des grains volcaniques, représentant autant de petits cratères d'éruption. Parmi ces milliers de volcans en miniature, j'en fis remarquer un qui me servit à donner à mes compagnons de voyage une idée de la manière dont l'île *Julia* avait été formée. Il avait environ un pied de diamètre, c'est-à-dire que le sable et les scories lancés continuellement par lui jusqu'à deux pieds de haut, avaient formé autour de sa bouche d'éruption une sorte de taupinière d'un pied de base sur cinq à six pouces de hauteur. Je fis ébouler les parois extérieures de ce cône, et j'en fis un cratère semblable à l'île Julia. Je cherchai en vain à enflammer le gaz qui s'échappait ainsi du sol. Il me parut sans odeur; mais, à quelque pas, des vapeurs sulfureuses sortaient des parois du grand cratère, et déposaient du soufre et du muriate de soude sur les parois environnantes.

Ne pouvant entrer dans plus de détails, et n'ayant pas encore réuni les matériaux que nous avons en commun, je me bornerai à annoncer que j'ai recueilli tous les échantillons importans, que j'ai pris de l'eau dans

des bouteilles qui ont été cachetées de suite : celle du bassin intérieur était à une température de 95 à 98 degrés.

J'avais promis une prime aux matelots qui me rapporteraient des cailloux blancs ou jaunes et des coquilles. J'ai rassemblé plusieurs des premiers, et j'en ai trouvé moi-même mêlés avec les produits volcaniques. Ils sont altérés, et ils ont été projetés du fond avec les scories.

Tout me porte à croire que le volcan a produit des coulées de laves sous-marines, et si, comme cela est présumable, l'apparition du cratère d'éruption a été précédée du soulèvement du sol, qui paraît avoir été à cinq ou six cents pieds au-dessous du niveau de la mer, il doit exister autour de l'île *Julia* une ceinture de roches soulevées, qui seraient le bord du cratère de soulèvement. Peut-être cette nouvelle disposition du fond est-elle la principale cause de la coloration particulière en vert jaunâtre des eaux de la mer, à une assez grande distance de l'île et des courans qui se manifestent autour, et n'existaient pas avant l'apparition du phénomène volcanique.

Avant de quitter cette terre si récente, et dont l'existence, sans doute éphémère, aura excité l'intérêt des observateurs, je voulus contempler encore l'immensité dont nous étions entourés : placé au pied du drapeau de notre chère patrie, je tournai mes regards vers elle; j'aurais voulu me grandir assez pour que mes amis, mes proches pussent me voir.

Il fallut descendre, le signal du départ était donné; il était temps, car la mer, devenue plus forte, menaçait de remplir notre bateau et de l'entraîner.

Grace au sang-froid et à l'habileté de nos jeunes officiers, à l'obéissance courageuse de nos matelots, une manœuvre rapide nous fit repasser la barre sans accident... Tandis qu'une partie de l'équipage resta à terre pour lever le grapin, l'autre s'élança dans l'eau avec le bateau pour le maintenir en équilibre et l'empêcher de chavirer; nos récoltes étaient à bord; nous étions sauvés; il fallut seulement que les matelots restés sur l'île avec M. Franlieu nous rejoignissent à la nage.

En deux heures nous atteignîmes le brick, qui, nous voyant venir, mit en panne; la mer était superbe, et les derniers segmens du soleil entraient dans l'eau; lorsque nous montâmes à bord, tout le monde était sur le pont; on nous attendait avec impatience et anxiété. L'excellent M. La Pierre ne nous avait pas perdus de vue un instant; nous fûmes reçus comme des frères qui reviennent après une longue absence; nous-mêmes nous croyions retrouver une patrie après l'exil.

La vue du drapeau tricolore flottant sur l'île *Julia* avait excité les acclamations joyeuses de tout l'équipage.

Il n'est pas un matelot de *la Flèche* qui n'ait dans son sac un échantillon du volcan; il n'en est pas un qui ne comprenne sa formation, tant l'enseignement mutuel a fait de progrès à bord.

Honteux d'avoir été entraîné à abuser aussi long-temps des momens de l'Académie, je remets à une autre occasion le récit des circonstances qui nous ont conduits à Malte... Après quelque jours de repos, nous partirons pour Syracuse, où le bâtiment me laissera; je visiterai le cap Passaro, le Valdi-Noto-Catane, l'Etna, et retrouverai le brick à Messine; j'irai de là à Palerme, d'où j'espère donner de mes nouvelles.

Je ne puis terminer sans témoigner combien je me trouve heureux d'avoir pu profiter de la savante coopération de notre commandant M. La Pierre, et ce ne sera pas pour moi le moindre avantage de ce voyage que d'avoir pu me concilier son amitié.

CONSTANT PRÉVOST.

L'ESPAGNE

RELIGIEUSE, MONARCHIQUE ET INDUSTRIELLE,

TELLE QU'ELLE EST.

Qu'est-ce que l'Espagne? Depuis bien des années cette question est à l'ordre du jour, et le problème n'est pas résolu. Nous allons essayer de présenter ici un aperçu de l'état actuel de la Péninsule, et de l'influence qu'exercent sur ses institutions les causes physiques, morales, politiques et religieuses; et peut-être arriverons-nous, à l'aide des auteurs qui ont écrit récemment sur ce sujet, à donner une juste idée des améliorations et du perfectionnement auxquels ce pays peut aspirer. L'entreprise est semée de difficultés. Les proportions de ce tableau sont vastes et les détails compliqués; mais nous aimons à penser que, par un classement méthodique et une concision étudiée, nous parviendrons à encadrer convenablement un corps d'observations tellement sub-

stantielles, qu'elles inspireront un puissant intérêt. Nous jetterons, dans tous les cas, une nouvelle lumière sur l'état et l'aspect d'une contrée « dont la gloire se ternit et dont la grandeur décroît, » mais qui conserve en elle-même tous les élémens de régénération nationale.

I.

De la position géographique de l'Espagne.

La Péninsule, dont les anciens ont comparé la forme à la peau tendue d'un taureau, occupe l'extrémité sud-ouest de l'Europe. L'Océan atlantique et la Méditerranée l'environnent de toutes parts, excepté du côté du nord-est, où la chaîne des Pyrénées marque les frontières de la France. Le caractère remarquable de la physionomie de cette contrée est la disposition de ses montagnes. Du pied des Pyrénées, dont la chaîne s'étend presque en ligne droite de l'est à l'ouest, s'élèvent un grand nombre de monts secondaires qui semblent envahir l'ouest et le sud, et couvrir, comme d'un magnifique réseau, toute la Péninsule. Les principaux sont les monts des Asturies et de la Galice qui ne sont qu'une continuation des Pyrénées; ceux du Guadarrama, que le géographe Antillon a nommés la chaîne de l'Ibérie; la Sierra Morena et ses gorges redoutables; les montagnes de Grenade et de Ronda, dont les pics dominent ces groupes de hauteurs qui bordent la Méditerranée, et dont les masses, selon Mariana, « pèsent sur la mer et semblent vouloir combler l'espace qui sépare l'Europe de l'Afrique. ».

Ces sinuosités montueuses divisent l'Espagne en deux portions inégales, mais distinctes, dont l'une comprend la région du centre, et l'autre celle des côtes. L'intérieur du pays lui-même peut être considéré comme une montagne immense; car ses plaines, coupées de hautes collines, forment un plateau dont l'élévation varie de huit cents à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer; cette région, ainsi exhaussée sur une énorme base, surpasse en hauteur les sommités qui couronnent les côtes. « Lorsque j'entrai

dans la Péninsule (dit l'auteur d'*une Année en Espagne* (1), et traversai la côte orientale qui longe la Méditerranée, je vis avec surprise le rideau de montagnes qui bordait l'horizon du côté de l'ouest ; mais mon étonnement redoubla lorsque, du haut de ces mêmes montagnes que j'avais gravies en m'éloignant de la mer à Valence, j'aperçus, non une vallée, mais une plaine sans verdure qui s'étendait à perte de vue au niveau du point élevé que je venais d'atteindre. Je parcourus en effet un espace de plus de cent lieues dans cette vaste plaine avant de parvenir à la Sierra Morena, d'où je descendis tout d'un coup, par le passage du Despèna Perros, dans les régions de l'Andalousie. »

Un pays hérissé de montagnes semble un intarissable aliment pour les fleuves et les rivières ; cependant la nudité de cette contrée, l'absence presque totale d'arbres et d'ombrages qui puissent recueillir et conserver l'humidité, la sécheresse de l'atmosphère qui en est la conséquence pendant la majeure partie de l'année, sont autant de causes qui restreignent le nombre et l'étendue des fleuves de la Péninsule dans une proportion si peu en rapport avec la multiplicité et l'élévation de ses montagnes. Les principaux sont l'Ebre, le Douro, le Tage, la Guadiana et le Guadalquivir. L'Ebre prend sa source dans les montagnes de la Navarre, se dirige vers l'est entre la chaîne principale et l'une des branches secondaires des Pyrénées, et se jette dans la Méditerranée au-dessous de Tortose. Le Douro prend naissance dans le nord des monts Guadarrama : ses eaux se grossissent graduellement dans leur cours, traversent le Portugal, et atteignent l'Océan à Oporto. Le Tage, qui s'enorgueillit à juste titre du nom de roi des fleuves, descend aussi des monts Guadarrama, mais du côté opposé : il arrose les jardins et les bocages d'Aranjuez, décrit un demi-cercle autour de Tolède, et, recevant dans son sein les ondes tributaires de plusieurs torrens, il se gonfle en approchant de Lisbonne, dont la population indolente et passionnée vient se refléter dans ses eaux. La Guadiana prend sa source dans les marais de Ruidosa : bientôt elle coule à pleines rives, baigne des prairies délicieuses où paissent de nombreux troupeaux, et se décharge dans le golfe de Huelva.

(1) *An Year in Spain*, 2 vol. in-8, par un *Américain*.

Enfin, le Guadalquivir, né entre la Sierra Morena et la Sierra Nevada, s'alimente des eaux que lui fournissent ces deux chaînes rivales : dans son cours majestueux vers l'Océan, il baigne les murs de Cordoue et de Séville, et féconde les beaux champs de l'Andalousie. Tels sont les grands fleuves, et comme les grandes artères de l'Espagne. Bien que le volume d'eau qui s'en échappe ne soit probablement pas plus considérable que celui des fleuves de France, et qu'en raison de l'élévation du sol et de la rapidité de sa pente, ils soient bien moins long-temps navigables, néanmoins la direction presque perpendiculaire de leur cours à travers les vallées qu'ils arrosent se prêterait merveilleusement à la construction des canaux, et au perfectionnement du système de culture. Les fleuves d'Espagne, comme celui d'Égypte, deviendraient une source d'inépuisable fécondité, si les habitans étaient, je ne dis pas encouragés, mais autorisés à tirer parti des avantages que la nature a placés sous leur main (1).

Le sol de la Péninsule offre naturellement de grandes diversités : les plaines arides et sans ombrage de la région centrale, entrecoupées de hautes montagnes, réfléchissent dans toute leur ardeur les feux brûlans du soleil d'été et donnent plus d'intensité aux froids pénétrans de l'hiver. Les régions des côtes, moins élevées et déclinant graduellement vers la mer, offrent alternativement l'aspect de collines et de vallées dont la variété contraste agréablement avec la pâle monotonie du plateau intérieur. Ici tout est fertile, ou peut aisément le devenir par des irrigations sagement ménagées.

Quant au climat, ses diverses influences sont déterminées par la figure et la disposition du pays. La température de l'atmosphère, toujours moins variable sur les bords de la mer que dans l'intérieur des terres, est aussi beaucoup plus uniforme sur les côtes de l'Espagne que dans les différentes provinces de ce royaume. Les côtes de l'ouest et du nord ne sont guère exposées qu'aux vents qui soufflent de l'ouest : ces vents, chargés de l'humidité qu'ils ont absorbée dans leur passage sur l'Atlantique, se résolvent en pluies abondantes pendant l'hiver et le printemps. L'atmosphère est plus

(1) *Une Année en Espagne*, Antillon, Mariana, Laborde.

calme sur les côtes de la Méditerranée, où les vents qui viennent assez ordinairement de l'est, n'acquièrent jamais ce degré de violence qu'ils exercent à l'extrémité de la Péninsule, particulièrement à Cadix. Ainsi les côtes de la Catalogne, celles des royaumes de Valence, de Murcie et de Grenade, jouissent d'une température douce qui descend rarement au-dessous de 10 degrés, et se maintient au-dessus de 21 degrés de Réaumur. L'hiver est à peu près inconnu sur une terre abritée par les montagnes du centre, et réchauffée par les rayons d'un soleil sans nuage. Sur le plateau des Castilles, dont la moindre élévation excède huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, la chaleur s'accroît dans une proportion moins rapide; et ce n'est que vers le commencement de juin que l'atmosphère, devenue plus calme, se soutient à une température qui varie de 21 à 26 degrés, et qui monte jusqu'au trentième degré de Réaumur. Au mois d'août, la fraîcheur des nuits disparaît, pour ainsi dire, avec l'aurore, et se fait de nouveau sentir vers le soir après le coucher du soleil, ce qui amortit considérablement la chaleur du jour.

Excepté dans les provinces du nord, le climat de l'Espagne est remarquable par sa sécheresse. L'absence des pluies et de toute humidité, un ciel pur et transparent, sont des avantages dont on doit tenir compte; mais cette sécheresse, lorsqu'elle devient excessive, dégénère en une dévorante aridité, qui tarit les fleuves, étouffe la végétation, tue les hommes et les animaux, dont la soif ne trouve plus où s'étancher. Les annales de l'Espagne fournissent plusieurs exemples de cette calamité, dont les effets ont été également funestes aux produits végétaux, aux animaux et aux hommes. Dans le bassin élevé sur lequel la capitale est assise, la chaleur de l'été est tellement absorbante, que, suivant un proverbe espagnol, Madrid a neuf mois d'hiver et trois d'enfer (*neuve meses d'invierno y tres d'infierno*). Toutefois, dans sa profonde sagesse, l'administration du pays a enchéri sur la munificence de la nature, et l'on peut dire sans exagération que, pour la plus grande partie des habitans de cette capitale, l'année tout entière est un enfer.

Les sommets de plusieurs montagnes de la Péninsule sont couverts de neiges perpétuelles; tandis que les plaines élevées et

inabritées de la région centrale sont balayées par les vents glacés de l'hiver, et brûlées par les rayons du soleil d'été. Ces incommodités sont dues à la rareté des bois, plus clair-semés en Espagne que dans tout autre pays de l'Europe. Pas une seule forêt de Bayonne à Cadix : si vous exceptez les taillis de la Biscaye, les bosquets et les avenues d'Aranjuez, les vallées ou plutôt les gorges de l'Andalousie, plantées d'arbres assez touffus, le reste du royaume, dans cette direction, offre un aspect monotone et plat qui attriste l'ame et fatigue les yeux. Les montagnes, privées de végétation, n'absorbent plus l'humidité de l'air en quantité suffisante pour nourrir des plantes, dans les vallées et dans les plaines. Les fleuves, comme nous l'avons dit, sont presque tous sans importance sur plusieurs points de la longue carrière qu'ils parcourent avec rapidité ; et les terres sans ombrages, sans abri, sans défense contre l'intempérie des saisons, dans cette région élevée, subissent ces transitions rapides de chaleurs et de froids excessifs, si contraires à la fertilité du sol et à la santé de ses habitans. N'en concluons pas que cette nudité du sol soit l'effet d'une stérilité naturelle, ou que les arbres ne trouvent dans le climat aucun principe de vie. Valence, avec ses forêts nombreuses et l'abondance de ses moissons, prouve que l'Espagne aurait pu égaler et même surpasser en fertilité toute autre contrée de l'Europe ; mais le peuple est généralement imbu d'un préjugé aussi invétéré qu'inexplicable, qui le pousse à couper ou à détruire tous les arbres avant qu'ils aient atteint un certain degré d'accroissement. Manie bizarre, si universellement répandue dans les provinces centrales, que les soins les plus vigilans et les mesures les plus rigoureuses sont indispensables pour préserver les avenues et les bocages d'Aranjuez d'une entière destruction (1).

Les productions de l'Espagne sont riches et variées. Les mines d'or et d'argent, d'où les anciens tiraient ces précieux métaux, sont à la vérité taries ou abandonnées, sauf la mine d'argent du Guadalcanal ; mais le fer de la meilleure qualité, le plomb, l'étain, le cuivre, le mercure, tous les minéraux utiles abondent

(1) Laborde, *une Année en Espagne* ; Faure, *l'Espagne sous ses pouvoirs religieux et monarchique*, 1 vol. in-8°, 1831.

dans les différentes parties de la Péninsule. Des mines de houille et de sel sont ouvertes dans les Asturies, l'Aragon et la Manche, bien que leurs exploitations n'aient point encore pris cette extension qu'elles auraient pu atteindre sous un gouvernement meilleur, et avec un système de lois plus rationel (1); diverses parties du royaume recèlent des pierres précieuses: le granit, le jaspe, l'albâtre, les marbres les plus beaux et les plus variés, n'attendent que leur extraction des montagnes; des fromens d'une excellente qualité croissent dans beaucoup de provinces, et tous ceux qui ont goûté le pain espagnol en reconnaissent la supériorité. Dans quelques provinces, les produits ne suffisent pas à la consommation; mais on y supplée par l'importation, ou par le superflu des provinces voisines. La vigne est cultivée dans toute l'étendue de l'Espagne, et les riches vendanges des côtes s'exportent dans toutes les parties du monde. « Mais les vins les meilleurs et les plus généreux (dit l'auteur d'*une Année en Espagne*) se récoltent dans la haute et sèche région de l'intérieur, et, en raison de la difficulté des communications, ces vins, dont les frais de transport absorberaient la valeur, sont consommés dans le district qui les a produits. »

Il est permis, au surplus, de révoquer en doute la justesse de cette opinion. A une seule exception près, en faveur des crûs de Valdepènas, dont la qualité supérieure est universellement reconnue, il n'est point point de vins en Espagne auxquels les connaisseurs donnent la préférence sur les vins de Chérès, de Rota, de Malaga, d'Alicante et de Malvoisie.

Les autres productions du sol sont l'avoine, l'orge, le maïs, le riz, l'huile, le miel, le sucre, le chanvre, le lin, l'esparto (espèce de jonc particulier au pays), le liége, le coton, la soie, le sumach

(1) Une couche de houille vient d'être découverte près de Séville, à environ une portée de fusil du Guadalquivir; mais elle n'a point été exploitée, à cause de la grande quantité de soufre qu'elle contient. Ce minéral se trouve en grande abondance dans la Catalogne; des mines considérables y ont été ouvertes. La plus riche est à Montanola, dans le duché de Vique; mais aucune d'elles n'a été exploitée avec succès. Plusieurs mines de même nature existent dans l'Aragon, particulièrement dans les vallons qu'enferment les Pyrénées.

et la soude, sans parler des laines, dont l'excellence ne peut être contestée. Les forêts qui couvrent les sommets des hautes montagnes, et qui, par leur élévation, ont échappé à la manie destructive du peuple, suppléent au charbon de terre, seul combustible en usage dans le pays, et fournissent d'ailleurs le bois de construction pour les vaisseaux. Les fleurs et les plantes médicales naissent sans culture sur le flanc des montagnes, et la brise du soir est chargée de leurs parfums.

L'Espagne ne le cède à aucun pays pour l'abondance, la variété et la saveur de ses fruits. Outre les différentes espèces qui sont communes aux climats tempérés, elle en possède plusieurs qui appartiennent plus spécialement aux régions des tropiques. La figue, la grenade, le limon, l'orange et le citron, la datte, le plantain et la banane, trouvent un sol et un climat propices dans certaines parties de la Péninsule. Frappé de cette variété, un écrivain français (1) a essayé de faire ressortir l'analogie qui existe, sous le rapport du climat et des productions, entre les différentes sections de l'Espagne et les points du globe qui leur sont respectivement opposés. Il a comparé la Biscaye, les Asturies et la Gallicie, aux contrées de l'Europe qui les avoisinent; le Portugal à la portion correspondante de l'Amérique; l'Andalousie, aux rivages de l'Afrique qui lui font face; et Valence, aux régions de l'est, fertiles comme son territoire.

Les richesses de l'Espagne ne se bornent pas aux ressources de son sol; l'Atlantique d'un côté, et de l'autre, la Méditerranée, qui baignent une étendue à peu près égale de côtes, l'approvisionnent de poisson, et ouvrent les communications entre chacune de ses provinces et les régions les plus éloignées de la terre. En un mot, la nature semble avoir épuisé sa générosité en faveur de cette terre privilégiée; et si la perversité de l'homme n'était parvenue à neutraliser ses bienfaits, l'Espagne, si pauvre et si dégradée, serait aujourd'hui la plus riche, la plus heureuse et la plus fertile contrée de l'Europe.

Parmi les richesses de l'Espagne, ses chevaux méritent une mention à part. Les Arabes, lorsqu'ils possédaient ce pays, l'ont

(1) M. Bory de Saint-Vincent.

peuplé de leurs plus belles races ; et, bien que ces races, comme tout le reste, aient dégénéré, elles conservent des traits distinctifs qui dénotent leur origine. « Les chevaux espagnols, et particulièrement les chevaux andaloux, dit l'auteur américain dont nous avons cité l'ouvrage, sont évidemment d'origine arabe et très supérieurs à la race anglaise en beauté, en grace et en docilité. » En fait de chevaux, toutefois, notre ami le citoyen du Nouveau-Monde ne nous paraît pas un juge sans appel.

« En Andalousie, dit le docteur Faure, le cheval de race, émule des grands de son pays, passe sa vie dans une énervante inaction; et lorsqu'il n'est pas destiné à figurer dans des scènes d'amour, il n'a d'autre mérite que d'étaler des formes trompeuses sur les places ou dans les promenades publiques, car les travaux pénibles sont au-dessus de ses forces, et malheur à qui s'y fierait aux jours du danger!... »

Les autres animaux domestiques consistent en mules, ânes, bêtes à cornes; en porcs qui y abondent, en moutons qui y paissent par milliers. Les bêtes fauves n'y manquent pas, et les ours, les renards, les sangliers, sont maintenant les seuls habitans de certains districts reculés et sauvages, dont l'insouciance espagnole leur abandonne la possession.

Parmi les maladies qui affligent l'Espagne, les unes sont locales, les autres générales. Dans la première classe il faut ranger la fièvre jaune qui exerce d'effroyables ravages sur les côtes, et les affections ophtalmiques qui aboutissent fréquemment à la perte de la vue, infirmité si commune dans la région centrale de l'Espagne. Les livres de médecine et d'autres ouvrages traitent de la première de ces maladies, et comme elle est inhérente à la conformation géographique d'une région qui diffère de la nôtre, nous sommes dispensés d'entrer à cet égard dans de nouveaux développemens. Mais la cécité est le principal fléau de la région intérieure de l'Espagne, particulièrement de la capitale, et ce n'est pas seulement dans les basses classes qu'elle va chercher ses victimes : les classes moyennes comme les personnages de haut rang sont également affligés de cette déplorable infirmité. « Le nombre des aveugles, à Madrid, est si considérable, dit l'auteur d'*une Année en Espagne*, que j'en attribue la cause à l'action énergique

du soleil, combinée avec la nudité de la contrée. Si l'on en croit Peyron, le mal provient de l'abus des saignées, dont les Espagnols font encore aujourd'hui un aussi fréquent usage qu'au temps d'un de leurs ancêtres, le docteur Sangrado. On peut le présumer, du moins, d'après le nombre de personnes uniquement occupées à tirer du sang; la plus petite rue de la plus petite ville d'Espagne a son barbier, et chaque barbier est chirurgien. Le docteur Faure propose toutefois une plus savante solution :

« Madrid, situé sur un plateau élevé de trois cent toises au-dessus du niveau de la mer, est dans l'atmosphère la plus irritante de toute l'Espagne. Le vent, qui y souffle presque toute l'année des montagnes de Guadarama, et dont les funestes effets ont donné lieu à tant de proverbes, pénètre d'un froid insupportable, qui affecterait les poitrines les plus fortes si elles n'étaient garanties par le pan du manteau jeté sur l'épaule, comme il ajoute à l'influence du climat pour donner la plus douloureuse colique à un grand nombre d'étrangers. C'est ce vent si fréquent, et quelquefois si impétueux depuis le mois de février jusqu'au mois de mai, qui, élevant sans cesse dans les airs des tourbillons d'une poussière nitreuse, irrite les yeux d'une population entachée des vices scrofuleux et vénériens, et donne lieu à ces ophtalmies que la réverbération du soleil et la fraîcheur des nuits doivent plus tard rendre funestes. Ce n'est pas seulement à Madrid que cette affection est remarquable; les maladies et la perte des yeux sont une plaie de toute l'Espagne, à en juger par ce qu'on rencontre jusqu'à Cadix; parce que l'irritante atmosphère de la Péninsule est généralement très agitée, et que l'ardeur des rayons solaires n'est presque pas tempérée par la verdure, dont plusieurs contrées manquent entièrement. »

En résumé, l'ophtalmie en Espagne est produite par les mêmes causes qu'en Égypte, par cette poudre (1) nitreuse impalpable, qui assiége les yeux et y détermine l'inflammation. Elle est de

(1) On peut affirmer, dit Minano, qu'un tiers de l'Espagne et la poussière des routes des provinces orientales et méridionales du royaume fourniraient du nitre au monde entier, s'il plaisait à la Providence de l'anéantir sur toute la surface du globe. (*Dic. Georg.* 1. Madrid, 1826.)

plus aggravée par des alternatives continuelles de chaleurs excessives pendant le jour, et de froid aigu pendant la nuit. Les coliques de Madrid, qui sont aussi un effet du climat, sont toujours dangereuses et souvent fatales aux étrangers. Ils apprennent, quelquefois trop tard, à se prémunir contre les vents glacés, qui, en répercutant une transpiration abondante, enfantent cette terrible maladie. Les affections varioliques sont toujours plus dangereuses pendant l'été que pendant l'hiver, principalement dans la région centrale de l'Espagne; mais la vaccine qui est pratiquée avec succès dans toute l'étendue du royaume, tend sensiblement à en amortir la malignité. Les fièvres scarlatines y sont rares et très peu dangereuses; mais il y règne une maladie analogue, que les naturels appellent *garrotillo*, et les gens de l'art, angine gangreneuse; elle devient parfois contagieuse, et dégénère pendant toute une saison en épidémie pestilentielle (1).

« Cette maladie est fréquente dans la Péninsule; et, par les ouvrages qui rappellent les épidémies qui l'ont affligée à diverses époques, on voit qu'elle y est familière depuis bien des siècles, malgré la pureté et la sécheresse de l'air, et peut-être même pour cette cause. »

Une autre maladie gangreneuse assez commune à Madrid ainsi que dans plusieurs provinces, telles que l'Andalousie et la Catalogne, est *la pourriture d'hôpital*. Si cette affection n'est pas endémique, elle peut être considérée comme inévitable dans les hôpitaux vers la fin de l'été. A cette époque, les plaies les plus insignifiantes deviennent de dangereux ulcères. L'inflammation aiguë et chronique des poumons n'y est pas moins fréquente, dans la capitale surtout, où la crise se fait rarement attendre. La consomption pulmonaire est encore une maladie dont les germes existent constamment dans plusieurs parties de l'Espagne; et, ce qui n'est pas moins remarquable, eu égard à la sécheresse de l'air,

(1) « Indépendamment des épidémies que lui ont values ses relations avec l'Orient, l'Afrique et l'Amérique, et les guerres meurtrières dont elle a été si souvent le théâtre, l'Espagne a été fréquemment ravagée par de semblables fléaux, nés dans son intérieur de la sécheresse, de la famine et des intempéries des saisons. »

les fièvres intermittentes y apparaissent vers le commencement de juin, quand les chaleurs sont intenses. Les humeurs scrofuleuses sont peut-être plus communes en Espagne qu'en Russie. Rien de plus ordinaire que de rencontrer des mendians dont une jambe, et quelquefois les deux, sont rongées par la lèpre. Les cas d'épilepsie ne sont pas rares, non plus que les convulsions hystériques, qui se multiplient dans les provinces du sud, où les chaleurs sont excessives.

« Les maladies de l'esprit (ou la folie) doivent y être en plus grande proportion qu'ailleurs, à cause de l'action du soleil sur la tête, et du défaut d'occupations agréables sous un gouvernement qui, contrariant la raison à chaque instant, tient toute la population dans un état d'irritation habituelle. »

Cette supposition n'est malheureusement que trop exacte; mais on a remarqué que le fanatisme religieux imprime à la folie, chez les Espagnols, un caractère sombre et frénétique. On compte dans la Péninsule trois établissemens principaux pour les insensés : le premier à Tolède, le second à Valence, le troisième à Saragosse. Un quatrième existait à Cordoue, mais depuis quelque temps il est abandonné.

Population de l'Espagne.

Dans aucune contrée de l'Europe, la population n'a subi autant de fluctuation qu'en Espagne, et n'a diminué, depuis peu, dans une aussi effrayante proportion. Ce décroissement est dû à la réunion d'une infinité de causes dont un petit nombre aurait suffi pour le produire. L'invasion du pays par les Maures en est justement regardée comme la primitive origine. Les fièvres contagieuses et les pestes qui, à différentes époques, ont désolé les provinces méridionales du royaume; les guerres intestines entre les Maures et les chrétiens, guerres sanglantes qui ont déchiré cette contrée depuis le IXe siècle jusqu'à la prise de Grenade, vers la fin du XVe; l'expulsion de trois millions de Juifs et de Maures, le découragement de l'agriculture; la mauvaise direc-

tion des entreprises commerciales, lors de la découverte de l'Amérique; la mortelle influence d'un gouvernement détestable et d'une religion avilissante, armés tous deux du plus redoutable instrument dont se serve le despotisme pour comprimer l'élan de l'esprit humain; les déprédations des corsaires de Barbarie, qui dépeuplent les côtes du sud; enfin l'institution des *Mesta*, *Mayorazgos* et *Presidios* qui, comme nous le démontrerons par la suite, tendent à consolider et à perpétuer les abus, à saper les fondemens de l'industrie nationale, et à fermer toute carrière aux améliorations: telles sont, en partie, les causes qui ont entraîné la dépopulation de la Péninsule. Bien que la plupart de ces germes de destruction soient étouffés, le plus funeste existe encore; et une réforme radicale dans son gouvernement, dans sa politique, dans tout son système de lois, peut seule arracher l'Espagne au plus profond abîme de misère et de dégradation dans lequel une nation puisse tomber.

Quelques détails relatifs à la population de ce pays, sous ses différentes monarchies, donneront une idée des surprenantes oscillations qu'elle a subies; et si le lecteur compare ces détails avec les causes de décroissement que nous avons énumérées, il pourra tirer de ce double examen des inductions irréfragables.

Suivant une opinion reçue, l'Espagne, sous les Romains, comptait 40,000,000 d'habitans. En admettant que ce calcul soit exagéré, évaluons cette population à la moitié, à 20,000,000. Vers la fin du XIVe siècle, au dire des écrivains du pays, la population se partageait ainsi qu'il suit, savoir: États de Castille, 11,000,000; États d'Aragon, 7,700,000; royaume de Grenade, 3,000,800; total, 21,700,800; mais cette estimation, ainsi que la première, est probablement forcée, et nous nous en tenons à l'opinion de M. de Laborde, d'après laquelle le chiffre total doit être réduit à 16,000,000. Sous Ferdinand et Isabelle, à la fin du XVe siècle, les mêmes autorités évaluent le nombre des habitans à 20,000,000, que nous restreindrons, dans la même proportion, à 15,000,000. En 1688, ce chiffre ne s'élevait qu'à 10,000,000; en 1700, à la mort de Charles II, à 8,000,000; en 1715, sous Philippe V, à 6,000,000; en 1768, sous Charles III, à 9,307,804; en 1787 et 1788, dernières années du règne du même monarque,

à 10,145,975; enfin, d'après le recensement de 1797 et 1798, la population excédait alors 12,000,000. Il en résulte que, depuis son affranchissement de la domination romaine jusqu'en 1715, la population de l'Espagne a continuellement décru dans la progression suivante, savoir : pendant une période d'environ mille ans, qui commence au temps des Romains et finit avec le XIVe siècle, 4,000,000; depuis la fin du XIVe siècle jusqu'à la fin du XVe, période de cent ans, 1,500,000; depuis le XVe siècle jusqu'en 1688, période de moins de deux cents ans, 5,000,000; de 1688 à 1700, douze ans, 2,000,000; et de 1700 à 1715, quinze ans, aussi 2,000,000. Depuis lors elle s'est accrue, de 1715 jusqu'à 1768, cinquante-trois ans, de 3,307,804; de 1768 à 1788, vingt ans, de 836,171; de 1788 à 1806, de plus de 2,000,000 : accroissement total de 1715 à 1806 6,000,000. Dans le Dictionnaire géographique de Minano, la population de l'Espagne, en 1826, est évaluée à 13,732,172; ce qui donne, depuis 1715, période d'environ cent onze ans, un accroissement de 7,732,172.

En prenant pour base le recensement de 1826, la population de l'Espagne, comparée avec l'étendue de sa superficie (145,100 milles carrés), donne environ quatre-vingt-dix et demi par mille carré, c'est-à-dire la moitié de ce que comporte un espace égal en France et en Angleterre, contrées bien inférieures à l'Espagne sous le rapport de la fertilité du sol, des avantages du climat et de tous les bienfaits de la nature.

En ce qui concerne la division de la population, cause principale du déclin de l'industrie nationale en Espagne, un document publié en 1802, et confirmé par M. de Laborde, nous apprend que sur 10,409,879 individus des deux sexes, nombre présumé des habitans à cette époque, on comptait 3,257,022 hommes veufs, célibataires ou ecclésiastiques; 3,262,196 femmes veuves ou religieuses, et, par conséquent, 3,890,661 personnes mariées. Il résulte de ce document qu'il existait alors en Espagne 6,519,218 individus qui ne contribuaient en rien, ou étaient censés ne pas contribuer à sa population. Nous aurons occasion de parler plus tard du nombre des ecclésiastiques. Nous nous contenterons, quant à présent, de remarquer qu'outre la classe des propriétaires vivant de leurs biens sans rien faire, et qui composaient le

quart de la population, l'Espagne contenait 100,000 contrebandiers, voleurs, pirates ou assassins échappés des prisons; 40,000 officiers appointés pour les capturer, et avec lesquels ils étaient de connivence; 300,000 domestiques, dont 100,000 étaient sans emploi et abandonnés à eux-mêmes, 60,000 étudians, qui, sous le prétexte d'acheter des livres, demandaient l'aumône, ou plutôt l'extorquaient pendant la nuit. En ajoutant à ces tristes catégories 100,000 mendians nourris par 60,000 moines à la porte de leurs couvens, l'Espagne se trouvait alors infestée de près de 600,000 individus qui, sans utilité pour l'agriculture ou les arts mécaniques, n'étaient que dangereux pour la société. Toutes déductions faites, en un mot, il restait 964,571 manouvriers, 917,197 paysans, 310,739 artisans ou manufacturiers, et 34,339 négocians, destinés à soutenir, par leurs laborieux efforts, onze millions d'habitans.

Ces résultats, *mutatis mutandis*, aussi justement applicables à l'Espagne actuelle qu'à l'Espagne d'autrefois, dénotent un état de société si radicalement avili et corrompu, qu'il est presque impossible de croire à sa régénération. L'oisiveté est le péché national de l'Espagne. Or, une population naturellement ennemie du travail, disposée à user de tous les moyens autres qu'une honnête industrie pour assurer sa subsistance; un gouvernement tout puissant pour le mal, impuissant pour le bien, qui spécule sur l'abrutissement; un clergé dominateur, qui s'agite par essaims dans les rues, dans les villages, dans les hameaux; qui, au sein de la misère publique, s'engraisse de la substance du peuple, lui impose l'esclavage spirituel, et le maintient dans les ténèbres de l'ignorance: que d'élémens à refondre, de pouvoirs malfaisans à paralyser, de vices, de corruptions et de préjugés à épurer! Quel médecin assez hardi introduira le fer dans cette plaie, qui ronge de jour en jour plus profondément les parties vitales de la malheureuse Espagne? Les remèdes mitigés sont désormais inefficaces, et les plus violens, les seuls capables d'opérer, peuvent déterminer une crise effroyable.

Agriculture, fiefs, successions, etc.

Dans la plus fertile contrée de l'Europe, l'agriculture est dans l'état le plus misérable. Cette calamité doit être attribuée à plusieurs causes; mais la principale tient à la nature des fiefs, et au mode de transmission de leur propriété. Les trois quarts de la surface territoriale de l'Espagne, y compris les terres de l'église, sont indivisibles, et consistent en majorats inaliénables et biens de main-morte. Ce mot *majorat, mayorazgo* (dérivé de *mayor*, premier-né), indique le droit du fils aîné à l'héritage d'une certaine propriété de famille, sous la condition de la transmettre entière à ceux qui devront la posséder au même titre que lui après sa mort. Mais la signification de ce mot a reçu par l'usage une singulière extension. Outre un droit de succession à perpétuité à titre de primogéniture, le même terme désigne à la fin la cause qui produit ce droit ou cet accident de la naissance, la propriété ainsi transmissible, le possesseur actuel de cette propriété, et la personne qui lui touche de plus près dans l'ordre de succession.

Les majorats, ou *mayorazgos*, sont de cinq espèces : 1° l'*agnacion rigorosa*, qui attribue la succession aux descendans mâles en ligne directe à l'exclusion des femmes; 2° l'*agnacion artificiosa*, en vertu de laquelle la succession est dévolue aux héritiers mâles en ligne droite, et, à leur défaut, aux mâles du premier degré dans la ligne féminine; 3° l'*agnacion de masculanidad*, qui restreint la succession aux descendans mâles et femelles de la ligne masculine; 4° la *regulare*, qui appelle à la fois à la succession les héritiers mâles et femelles au degré correspondant, de telle sorte que les fils viennent d'abord dans l'ordre de leur naissance, les filles ensuite; puis les collatéraux mâles au degré le plus proche, les femmes au même degré, et ainsi de suite; 5° le *saltuario*, qui se constitue en faveur de tout individu réunissant les qualités requises par le fondateur du majorat, sans exception de telle ou telle ligne de descendance. Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails sur les limites des majorats, et sur leur transmission :

qu'il nous suffise de rappeler qu'une propriété ainsi constituée ne peut être divisée, vendue, hypothéquée ou aliénée par le possesseur, ni en faveur de sa femme, ni en faveur des enfans qui ne sont appelés à la succession. C'est la substitution écossaise, mais soumise à des conditions plus absurdes encore, s'il est possible, et plus ruineuses pour les individus et pour le pays.

Les majorats sont nés, parmi les grandes familles, du désir de perpétuer leurs noms et de conserver dans la race une fortune proportionnée à sa dignité. Cet exemple, suivi par le reste de la noblesse, devint contagieux pour les classes moyennes, qui n'avaient aucune dignité héréditaire à soutenir, et favorisa une absurde et ridicule vanité, aux dépens de la justice, de la nature et du bon sens.

Les maux produits par les majorats sont tels, qu'il importe peu d'arrêter leurs progrès, si l'on ne parvient à les détruire. Les familles en faveur desquelles ce privilége fut primitivement établi, en ressentent aujourd'hui les pernicieux effets : au lieu de perpétuer les grandes maisons, comme on le désirait, ce malheureux système a puissamment contribué à leur extinction. S'il arrive, en effet, qu'un degré ou une génération manque d'héritiers mâles, la propriété de famille passe par les femmes à des étrangers, tandis que les lignes collatérales restent dans leur indigence, ou s'éteignent dans l'oubli.

« S'il ne naît que des filles dans ces nobles familles, elles peuvent être toutes déshéritées, et voir les biens de leur père et mère passer à un neveu, à un cousin, ou à une parent quelquefois très éloigné, quoique le plus proche, chargé de soutenir l'honneur de leur nom avec leur argent, ce qui doit infiniment flatter leur amour-propre. »

Dans les cas les plus ordinaires, où la propriété se transmet intégralement entre les mains du fils aîné, les frères et sœurs, réduits à une misérable pension alimentaire que la loi fixe à cinquante écus, quelle que soit la fortune de la famille, tombent dans la dépendance et la mendicité. Les possesseurs de *mayorazgos* sans enfans s'attachent peu à des biens sur lesquels ils n'ont qu'un droit viager, et ne sont point disposés à se mettre en frais pour des collatéraux qu'ils voient presque toujours de mauvais œil. Le

but de chaque occupant est de tirer le meilleur parti possible de son bien pendant sa vie, et même de détériorer sa succession par tous les moyens en son pouvoir, si l'héritier légitime, mais éloigné, devient l'objet de son aversion : c'est ce qui explique pourquoi les domaines possédés à titre de majorats n'ont que des bâtimens dégradés et des terres dans le plus pitoyable état de culture.

« De la Bidassoa jusqu'à Cadix, on n'a pas occasion de voir un beau domaine. Si dans l'Andalousie on construit quelque abri au milieu des champs (*cortijo*), il ne mérite pas le nom de maison; ses murs, blanchis pour réfléchir les rayons d'un soleil brûlant, ne sont entourés d'aucun arbre, d'aucune verdure, qui puisse donner de l'ombrage. On peut juger ce que feront pour les terres en labour ceux qui se montrent si insoucians pour ce qui les avoisine le plus. »

Une doctrine, puisée dans la loi romaine et consacrée par les praticiens d'Espagne, n'a pas peu contribué à accélérer la ruine de l'agriculture et à enraciner le vice inhérent aux transmissions par majorats. D'après cette doctrine, le possédant-fiefs à titre de *mayorazgo* n'est pas tenu de continuer les baux consentis par son prédécesseur; car, disent les légistes, comme il n'est pas héritier, les engagemens antérieurs à sa possession ne peuvent rester obligatoires. De là cette maxime, que le bail expire au décès du bailleur, maxime qui depuis longues années a force de loi en Espagne. Il résulte de là que les baux sont rarement acceptés pour une période de plus de quatre ans; encore ces courts engagemens ne présentent-ils aucune sûreté, car la mort possible du bailleur laisse toujours en question la jouissance du fermier, ou du moins lui impose la nécessité d'entrer plus tard en accommodement avec le nouveau propriétaire. Il faut donc s'étonner, sous un pareil régime, non que l'agriculture reste dans l'enfance, mais qu'une portion du sol soit encore cultivée. A tant de motifs de découragement, ajoutez le caractère oppressif de l'administration, l'impuissance des lois, l'inquiétude qui en est la conséquence et le fardeau écrasant des impôts. L'intérêt public, dit Jovellanos, exige que les possédant-fiefs aient le pouvoir de consentir des baux à longs termes et même des baux emphytéotiques. C'est le

premier remède à appliquer, le seul qui puisse enrichir le sol, stimuler l'industrie et ouvrir carrière aux améliorations. La substitution perpétuelle n'est pas à la vérité compatible avec un contrat qui présuppose une aliénation possible; mais je ne vois que profit à autoriser des aliénations limitées et temporaires, qui, en conservant dans la famille la propriété substituée, lui assureront un plus ample revenu, et en garantiront le paiement par la responsabilité du capitaliste obligé par le contrat.

Enfin, les majorats ne sont pas moins funestes aux mœurs et au caractère de la nation qu'à la prospérité du pays; ils encouragent l'oisiveté, vice national de l'Espagne, cause première de la dépravation et de la stupidité qui caractérisent les classes élevées. Le fils qui *doit* succéder à son père, le frère ou le neveu qui attendent la succession d'un frère ou d'un oncle, sont peu disposés à conquérir une noble indépendance par leur mérite ou leurs efforts personnels. Leurs jours s'écoulent dans l'indolence : ils contractent des dettes sans avoir l'intention de les payer, cherchent un refuge contre l'ennui dans une dégradante dissolution, et, quand la décrépitude amène l'imbécilité, ils tombent entre les mains d'un prêtre, auquel ils servent d'instrument, et dans les momeries d'une religion corrompue dont ils deviennent les esclaves.

Le système des majorats tend donc à introduire au moins un sot dans chaque famille; or, quand on considère que ce sot est investi par la loi de la totalité de la fortune, et qu'à la mort de leur père, ses frères et sœurs sont jetés dans le monde sans moyens suffisans d'existence, n'est-il pas évident qu'un pareil système est destructif de tout bien-être particulier et de toute prospérité générale? Le fils aîné, aux yeux des branches cadettes, n'est qu'un spoliateur, un être malfaisant, un objet d'envie, sinon de haine; ou si quelques restes d'affection survivent à l'iniquité de la loi, la cruelle nécessité d'une position sans ressources ne tarde pas à la détruire. Sous tous les points de vue, l'institution des majorats n'a donc produit que de pernicieux effets: elle a ruiné des familles qu'elle était destinée à perpétuer, anéanti l'agriculture dans une contrée fertile jusqu'à la profusion, favorisé l'indolence, vice national du pays; étouffé tous les sentimens affec-

tueux qui honorent notre nature et qui constituent le bonheur de famille, sauve-garde de la société.

Un autre fléau de l'Espagne est la *Mesta*. C'est ainsi qu'on appelle une compagnie possédant de nombreux troupeaux de moutons errans, avec des priviléges exclusifs, désastreux pour l'agriculture. La *Mesta* doit son origine à l'alliance que firent en 1556 les habitans des montagnes avec ceux des vallées, dans le but de mettre leurs troupeaux sous la protection des lois. Mais par suite, à force de sollicitations et d'empiétemens progressifs, elle parvint non-seulement à envahir presque toutes les prairies du royaume, mais à convertir les meilleures terres en pâturages. Ainsi elle ruinait à la fois le bétail du pays, l'agriculture et la population. Cette monstrueuse association se compose de nobles, de gens en place, de membres du clergé, possesseurs de riches monastères, qui, en vertu de ces usurpations, font paître leurs troupeaux presque sans frais sur tous les pâturages du pays. Elle fit rédiger ses priviléges en code régulier, sous le titre de *leyes y ordenanzas de la Mesta*, se créa un tribunal pour punir, selon son bon plaisir, les infractions commises contre ses prétendus droits, et exerça le monopole le plus absolu sur tous les pâturages et les marchés de laine du royaume. L'importance de ses troupeaux a varié à différentes époques. Au XVIe siècle, ils se composaient d'environ sept millions de têtes. Tombés à deux millions et demi au commencement du XVIIe, ils remontèrent sur la fin à quatre millions, et maintenant ils s'élèvent à cinq millions, *presque la moitié de ce que l'Espagne possède de bétail*. En vain nous compulserions l'histoire du monopole, même dans ces contrées où il a été le plus encouragé, nous ne voyons rien qui ressemble à cette monstrueuse usurpation sur les droits et la propriété d'une nation entière. Il est vrai que, dans toute l'Espagne, l'opinion publique est fortement prononcée contre la *Mesta*, et que ses vexations inouies sont impatiemment souffertes.

Les maux qui en résultent sont graves et nombreux.

1° Les hommes qu'elle emploie, au nombre de quarante à soixante mille, choisis, pour la plupart, dans les provinces où déjà l'agriculture manque de bras, sont autant de perdus pour elle.

2° Cette immense étendue d'excellentes terres, que la *Mesta* convertit en pâturage, est loin de produire tout ce qu'on en pourrait recueillir; les habitans de ces parages, privés de travail et des moyens de vivre honnêtement, sont obligés de recourir à la contrebande ou au vol sur les grandes routes.

3° Les terres cultivées se trouvant sur le passage de ces animaux, qui voyagent de la plaine aux montagnes par troupeaux de dix mille au moins, sont exposées à des dégâts d'autant plus funestes, que l'impunité en est assurée.

4° Les pâturages communaux sont quelquefois tellement dévastés, que les troupeaux du pays y trouvent à peine leur subsistance.

5° Les troupeaux de la *Mesta* ne séjournant jamais sur des terres labourables, ne contribuent en rien à leur fertilité.

6° Enfin les bergers ou conducteurs de ces hordes dévastatrices sont plus redoutés que les voleurs même; partout où ils passent, ils exercent un despotisme intolérable. Ils abusent sans réserve du privilége de traduire tout citoyen devant le tribunal de l'association, dont les décisions ne manquent jamais de leur être favorables.

De tous temps ces griefs ont excité les plus vives récriminations, et dans un rapport admirable fait en 1795 au conseil de Castille, par un de ses membres, don Gaspar Melchior de Jovellanos, rapport qui peut être regardé comme un des meilleurs traités connus d'économie politique, les maux causés par la *Mesta* sont exposés avec une force de raison, une hauteur de vues, qui partout ailleurs qu'en Espagne auraient été irrésistibles. Voici comment se termine ce vigoureux plaidoyer.

« Nous en avons dit assez sur ce sujet, d'ailleurs si évident: vous ne pouvez vous refuser à dissoudre cette association puissante; il faut annuler ses priviléges exclusifs, abroger ses réglemens, ses tribunaux oppresseurs. Ainsi disparaîtra à jamais ce contrat inique entre des nobles et des moines, devenus bergers, qui se livrent à un indigne trafic sous l'égide révérée d'une magistrature politique. Alors ces monopoleurs insolens cesseront enfin de terrifier, de ruiner l'agriculture; avec eux disparaîtront

ces troupes *d'alcaldes, entregadors* et *achagueros* (1), qui, au nom de la corporation, harcellent et accablent les fermiers. Ainsi, vous rendrez aux troupeaux stationnaires des moyens de subsistance, à l'agriculture sa liberté, à la raison et à la justice ses droits imprescriptibles. »

Les biens inaliénables de toute nature sont en Espagne une autre plaie qui ronge l'agriculture et paralyse l'industrie; et malgré les efforts des hommes éclairés, ils s'accroissent sans cesse. Ce n'est pas sans exactitude qu'on a comparé la propriété territoriale à la neige, qui, d'abord uniformément répandue sur le sol, s'amoncelle bientôt en petites éminences, laissant de tous côtés des places complètement dépouillées. Les causes qui déterminent ce phénomène ne sont pas du ressort des lois humaines: abandonnez les choses à leur cours naturel, ces amoncèlemens partiels quittent les lieux où ils s'étaient d'abord établis, vont renaître ailleurs, et forment ainsi une sorte de succession continue d'élévations et de dépressions, où tour à tour chacun peut trouver des chances favorables. Voilà précisément l'état de choses le plus avantageux aux intérêts généraux comme aux intérêts particuliers d'une société. C'est précisément à cela que le système de main-morte et des majorats s'oppose; et lorsque ce système est porté à l'excès, lorque, agglomérant dans un petit nombre de mains des propriétés immenses pour ne laisser dans les autres que le monopole de la misère, il immobilise cette inégalité des richesses, objet constant d'envie et de lutte, il devient la source intarissable et funeste de tous les crimes, de toutes les plaies qui dévorent les sociétés. Sous ce rapport, les lois qui favorisent l'inaliénabilité de la propriété sont les plus contraires et les plus pernicieuses aux fins de toute bonne législation. Mais l'inaliénabilité des propriétés a, s'il est possible, un effet plus pernicieux encore: tandis qu'elle décourage et paralyse l'industrie, elle fait hausser le prix des terres, diminue le nombre de celles qui restent en circulation, et rend ainsi, par une singulière anomalie, leur acquisition plus difficile, en proportion précise de la diminution

(1) C'est ainsi que se nomment les juges et les autres employés que la *Mesta* a sous ses ordres, en vertu de ses priviléges.

de leur valeur. C'est ainsi qu'en Espagne le prix des terres devient chaque jour plus exorbitant, parce qu'il exclut tout autre acheteur que celui qui, ayant un extrême désir d'augmenter son majorat, n'examine pas si la valeur intrinsèque du sol est proportionnée à ses produits. Dès-lors, la grande masse du capital flottant va chercher ailleurs un emploi, l'industrie est détournée de ses spéculations naturelles, l'agriculture languit, et les maux de ce système ne cessent de s'accroître jusqu'à ce que l'amortissement des terres, en absorbant les grandes et petites propriétés, ait étendu sa stérile conquête sur le territoire entier, et consommé la ruine complète du pays. Ces observations s'appliquent également aux immenses biens de main-morte du clergé, à cette différence près, qu'ils sont généralement mieux cultivés, et que leur produit, absorbé en majeure partie par une classe improductive, ne sert qu'à entretenir dans leur vie oisive ces hordes de vagabonds et de mendians qui infestent la contrée.

IV.

Manufactures et commerce.

Dans un pays où l'agriculture est si peu avancée, l'état des manufactures, dont la nécessité est moins immédiate, doit être plus déplorable encore. Cette partie de la Péninsule, qui au xve siècle fournissait le reste de l'Europe de beaux draps et de riches soieries, de gants, de quincaillerie, de coutellerie et d'une grande variété d'articles précieux, est réduite maintenant à tirer du dehors presque tous les objets dont la fabrication exige un certain capital, un peu d'adresse, d'industrie et de goût. Excepté quelques établissemens dispendieux, qui font partie du domaine de la couronne, et dont le monopole, les priviléges exorbitans ruinent les industries particulières, l'Espagne ne possède, littéralement parlant, aucune manufacture d'articles un peu finis : quelques grossières filatures de laine, de coton, de soie, de chanvre et de lin; quelques fabriques de mauvais papier; des tanneries et de misérables forges sont maintenant ses seules ressources manufac-

turières. Les autres branches commerciales ne sont pas dans un état plus prospère. Le trafic extérieur, qui autrefois embrassait les deux hémisphères, se réduit, d'une part, à quelques arrivages fort éventuels de Cuba, de Porto-Ricco et des Philippines, arrivages soumis à des risques qui excluent toute possibilité d'assurances régulières; et de l'autre, à un échange de denrées et de matières premières, soie, laine, vins, huile, figues, amandes, sel, échangés contre des produits manufacturés au dehors. Quant au commerce intérieur, dont la circulation libre et rapide contribue tant au bien-être et à la richesse d'une nation, il est à peine dans une meilleure situation et n'offre aucun symptôme d'activité et de progrès. Les causes d'une si complète stagnation sont sans doute très diverses; mais les principales sont le défaut de communications, les risques et la cherté de tous les moyens de transport, le manque de routes vicinales entre les différentes provinces, la dégradation de celles (en fort petit nombre) qui existent aujourd'hui; l'absence totale de canaux, si l'on en excepte la misérable et inutile rigole qui unit Saragosse et Tudela; le manque d'uniformité de poids et de mesures; la folie des réglemens commerciaux qui semblent combinés en haine de tout trafic; les exigences d'une police incertaine, oppressive, d'un despotisme inquiet et jaloux; les impôts ruineux levés *ad valorem*, non pas une fois seulement, mais à chaque mutation successive, avant d'arriver au consommateur; les vexations autorisées et systématiques de la police et des douaniers, dont l'innombrable essaim couvre le pays, et qui ne vivent pas de leur traitement, comme on pourrait le croire, mais de leurs exactions toujours impunies; et enfin, l'extension inouie de la contrebande, sous un système de lois si iniques, si oppressives et si absurdes, qu'on les croirait créées dans l'unique but de l'encourager pour la ruine du négociant et du pays. Telles sont, en partie, les causes qui tuent le commerce intérieur, tandis que les corsaires de l'Amérique du sud, mus par la cupidité autant que par la haine nationale, infestent les caps et les baies, et forcent le peu de cabotage possible à chercher un refuge sous un pavillon étranger. En un mot, le commerce, cette source immense d'aisance et de richesse, est devenu en Espagne un objet de mépris: l'orgueil et la pauvreté, le préjugé et l'igno-

rance, la paresse et la misère y règnent et s'y pavanent; les influences contagieuses d'un mauvais gouvernement, une religion pire encore, un système social en opposition à tous les principes essentiels au bien-être et au progrès de l'humanité, ont fini par corrompre les sentimens, par enchaîner dans ce malheureux pays les intelligences aussi bien que les consciences des personnes.

V.

États des sciences et des connaissances générales.

Que, dans un pays où l'agriculture, le commerce et les arts utiles sont négligés, la science et la littérature ne se fussent pas ressentis de la décadence générale, ce serait une inexplicable anomalie. Mais l'Espagne est conséquente avec elle-même : dans tout le système politique, social et intellectuel de ce pays, règne l'harmonie ou plutôt l'uniformité la plus complète. C'est une stagnation universelle, une sorte de mer morte où tout ce qui a vie n'existe que parce que sa nature s'est identifiée avec l'élément morbide, où croupissent, pour ainsi dire, ces êtres dégradés. L'intelligence d'une nation, le mobile actif d'un bon gouvernement, ne peut se développer sous un gouvernement mauvais, qui regarde le savoir comme son plus mortel ennemi. Et d'après tout ce que nous avons pu connaître de l'Espagne, il n'y a pas de pays en Europe où la force de cette vérité soit plus profondément sentie. Aussi, les moyens les plus efficaces ont-ils été employés pour garantir le pouvoir absolu des dangers que lui feraient courir la pensée et le raisonnement. Voyez l'esclavage de la presse et les efforts de l'inquisition.

Toutefois, le maintien de la société exige une certaine instruction pour la conduite des affaires et le traitement des maladies; mais c'est avec une répugnance manifeste que le gouvernement permet cette legère dose de savoir. En faisant cette concession à la nécessité, l'autorité prudente a eu du moins l'intention et l'espoir d'éviter, autant que possible, les inconvéniens attachés à la suite des études, et de resserrer dans les plus étroites limites cette in-

quiète curiosité qui porte l'homme à la recherche des vérités défendues; et, il faut en convenir, elle y a réussi. En Espagne, les talens et le savoir ne conduisent à rien. Le succès dépend, non des services qu'un homme rend au pays, mais de ceux qu'il peut rendre au gouvernement, dont les intérêts sont tout-à-fait spéciaux. Si quelque protection est accordée à un genre particulier de talent dont le besoin est immédiat, cette protection est strictement bornée aux individus. Les classes auxquelles ils appartiennent, sont repoussées dans l'oubli. Le désir de paraître le protecteur des sciences, alors même qu'il ne s'occupe qu'à les rabaisser, a conduit le gouvernement à établir à Madrid quelques écoles d'enseignement mutuel où le peuple apprend à lire presque aussi généralement qu'en d'autres pays. Mais on ne lui laisse lire que ce qui convient aux vues du pouvoir; et cette sorte d'instruction atteint le grand but, celui d'écarter toute discusion libre et tout accès jusqu'aux sciences vraiment utiles.

L'éducation en Espagne est presque entièrement grammaticale et littéraire, et elle est aussi imparfaite que bornée. Il y a quelque temps, les dominicains reçurent l'ordre d'apprendre le grec, et il ne se trouva personne capable de le leur enseigner. Le docteur Faure affirme que, hors des bibliothèques publiques, il existe à peine, pour l'usage des jeunes gens, douze exemplaires d'Homère dans tout Madrid.

Les jésuites passent pour enseigner le grec et l'hébreu à Saint-Isidore; mais ces prétendus professeurs sont tout-à-fait au-dessous d'une pareille tâche. Les riches Espagnols n'apprennent presque jamais de langues étrangères; et quoique voisins de la France, ils sont en général moins versés dans la langue de ce pays que ne le sont les Suédois, les Polonais et les Russes.

La géographie n'est connue que de leurs navigateurs; quant aux autres, ils croient seulement que la France est située derrière les Pyrénées; et comme le vent du nord est d'autant plus froid en Espagne qu'il passe sur les montagnes habituellement couvertes de neige, ils croient que la France, et plus encore les contrées au-delà de la France, sont des climats glacés. Les Pyrénées forment le rideau d'un grand théâtre où se passent des choses qu'ils ignorent, mais où leur imagination ne leur représente rien d'agréable,

Madrid possède une école publique de médecine. Les jésuites de Saint-Isidore font aussi quelques cours de sciences spéciales, cours qui ne sont que de simples formalités. Sous le régime constitutionnel, il y eut un cours de physique pourvu des instrumens nécessaires, qu'on fut obligé de tirer de France. A l'entrée de l'armée française, les leçons cessèrent et le cabinet fut fermé. Le professeur était Suisse; le docteur Faure le rencontra depuis, dans un état affreux, couvert de haillons et manquant de pain.

La géologie, qu'on accuse de tant d'hérésies, se trouve nécessairement bannie de la terre classique du catholicisme; néanmoins on cultive la minéralogie pour l'instruction de ceux qui se destinent à diriger le travail des mines; Madrid possède un bon cabinet, qui renferme les plus beaux échantillons d'or natif existant en Europe. L'Espagne cependant n'a point produit d'ouvrages classiques sur la minéralogie; elle n'a aucun livre élémentaire, et ce qui est plus extraordinaire encore, aucune traduction de ceux qui ont paru à l'étranger. Dans le local de l'académie des beaux-arts, qui, pour le dire en passant était récemment à louer, se trouve un médiocre cabinet d'histoire naturelle, disposé selon la classification du célèbre Cuvier, si l'on en croit une inscription placée à l'entrée. On y voit un squelette entier de mammouth ou grand mastodonte.

La chimie n'est enseignée qu'à l'école de pharmacie et pour la confection des médicamens. Les Espagnols ne voient dans un chimiste qu'un apothicaire, et ils ne se font pas d'autre idée du professeur actuel, *don Antonio Moreno*, qui, ayant étudié la science à Paris, la professe de la manière la plus distinguée et la plus élégante.

Cet état d'abandon ne résulte pas cependant d'une aversion ou d'un mépris particulier du pouvoir pour cette science; mais la chimie exige une attention soutenue : elle ne peut s'apprendre, et surtout avancer, que par une série d'expériences délicates, conduites avec précision; or, tout ce qui exige du soin et de l'exactitude, en quelque genre que ce soit, répugne aux dispositions naturelles des Espagnols. Le désordre physique et moral est leur élément; c'est là seulement qu'ils sont à l'aise. La méthode est pour eux une chose hors de nature que leur raison ne peut approuver, parce qu'elle ne la comprend pas. A Madrid, il y a des

marchands de drogues, mais point de chimistes, et les remèdes les plus importans, l'ammoniaque, l'éther, l'émétique, la quinine, etc., sont tous tirés de France. Les mathématiques sembleraient mieux à la portée des intelligences du royaume catholique, « puisqu'elles sont trouvées et qu'il n'y a qu'à les concevoir; » mais les seules personnes à qui il soit permis de les étudier, sont de jeunes militaires destinés à l'artillerie et au génie : au reste, il n'y a pas lieu d'en interdire l'étude à d'autres qui, ne devant en recueillir que des persécutions, ne sont nullement tentés de s'y livrer. Dans l'art militaire, où cette étude est encouragée, les Espagnols sont de beaucoup en arrière des autres nations de l'Europe. Le peu de sciences exactes qu'on apprend dans les écoles est traduit des ouvrages français, et encore l'enseigne-t-on fort mal. La botanique, qui exige moins de travail que la chimie et les autres sciences naturelles, a fait quelques progrès; et plusieurs auteurs, Cavanilles, Ruiz, Pavon et Lagasca s'y sont distingués.

La médecine n'aurait pu se relever en Espagne sans porter ombrage au clergé, avec lequel elle se trouve toujours en contact dans le sein des familles et au lit des mourans; suspecte d'ailleurs de tendance au matérialisme, l'intérêt ecclésiastique l'a déprimée.

Les médecins et les chirugiens sont en général de pauvres diables, sans consistance, à vingt sous tout au plus par visite, et qui par leur ignorance et leur bassesse sont méprisés de ceux même qui croient ne pouvoir se passer de leurs secours. Partout où l'on voit un plat à barbe pour enseigne, on peut y lire les mots *chirurgien* et *accoucheur*. Pour obtenir ce titre, il faut d'abord être infirmier dans les hôpitaux, suivre certains cours, subir des simulacres d'examens, et surtout payer la licence.

Durant son séjour à Madrid, le docteur Faure fut servi par deux de ces aspirans, qui, nous assure-t-il, faisaient d'excellens valets, et à bien des égards lui parurent le vrai type de l'espèce. En outre, il y a des docteurs en médecine et en chirugie qui traitent les maladies internes, opèrent dans l'occasion, quoique toujours maladroitement, et occupent d'importantes places, particulièrement des chaires d'enseignement.

L'Espagne ne peut citer un seul anatomiste de quelque réputation. La dissection y est impraticable. Une seule tentative pour se

procurer des sujets causerait une insurrection, et infailliblement celui qui l'aurait osée serait assassiné. Madrid ne possède pas une seule bonne préparation anatomique. Quant à la collection des modèles en cire du collége de San-Carlos, dont l'ignorance espagnole est si fière, lors même qu'elle serait complète, elle ne pourrait jamais remplacer la dissection.

La physiologie a dû partager le sort de l'anatomie, et dans un temps où cette science s'est enrichie par les travaux des savans de toute l'Europe, les Espagnols n'ont contribué en rien à ses progrès. Ils se vantent d'avoir éclairé la médecine légale, et certes bon nombre d'ouvrages ont été publiés sur ce sujet; mais pour juger du mérite de ces traités, il suffit de considérer l'état de la science médicale dans le pays, et l'absence presque universelle de connaissances chimiques, anatomiques et physiologiques. La pratique des accouchemens y a quelques succès, grace aux procédés importés de France; mais ils n'ont aucun bon traité sur la matière; et, si l'on excepte celui d'Arejula sur la fièvre jaune, et celui de Luzuriaga sur la colique de Madrid, nous connaissons à peine un seul ouvrage médical d'origine espagnole, qui soit de quelque autorité dans les autres pays, et encore celui de Luzuriaga est-il regardé comme une production fort médiocre. Le système de Brown est celui que les médecins espagnols suivent le plus généralement. Si nous en croyons le docteur Faure, ils prodiguent tellement les remèdes échauffans, qu'ils semblent vouloir entretenir sous ce brûlant climat l'ancienne alliance entre la mort et le médecin. Nous ajouterons que l'hôpital général de Madrid mérite d'être cité comme un modèle d'hôpital espagnol, en raison du désordre et de la saleté qui y règnent : la partie affectée aux militaires est un antre de contagion et de mort.

L'école de médecine et celle de droit ont été éloignées de Madrid. Il est vrai que les hôpitaux et les cours de justice, sources des plus précieuses instructions, sont dans la capitale; mais qu'importe en Espagne, où la science, loin de procurer aucune distinction, est plus propre à attirer des persécutions qu'à conduire aux honneurs?..... Les deux écoles ont été tranférées dans la petite ville d'Alcala de Henares, où il n'y a ni hôpitaux, ni tribunaux. Les étudians n'y sont qu'un vil ramas de mauvais sujets en guenilles, pieds

nus, types d'insolence, d'orgueil et de misère. Cette canaille n'a pour subsister que la soupe placée à la porte des couvens, et la charité des rues. « L'aumône pour un pauvre étudiant! » tel est leur refrain, répété avec une insolence de moine et une violence de bandit.

La mendicité, si commune en Espagne, n'a rien de honteux; elle fut le lot de la partie prédominante du clergé. Quelle démoralisation! L'orgueil allié à la bassesse!... Au fait, l'opinion est que les étudians les plus pauvres sont les meilleurs, et les Espagnols sont juges compétens en cette matière. Mais tous les témoignages s'accordent à représenter cette jeunesse comme une horde sans honneur ni probité, souillée de tous les vices qui caractérisent leur nation dégénérée.

Les académies de Madrid sont loin de comprendre l'ensemble des connaissances humaines. Il y en a une pour la langue nationale sur le modèle de l'Académie française, une d'histoire et une autre des beaux-arts pour la peinture et l'architecture; mais il n'en existe nulle part pour la physique, les mathématiques et l'histoire naturelle, sciences trop antipathiques avec le gouvernement. La peinture fut autrefois cultivée en Espagne : elle ornait les temples et les palais sans seconder les progrès de l'esprit public. Mais à présent l'art a tellement dégénéré, que le gouvernement, il y a quelques années, fut obligé d'employer des artistes français pour copier des paysages et exécuter quelques lithographies. A une exposition de peinture, M. Faure ne vit que de misérables croûtes, véritables enseignes de boutique. Voilà donc la patrie des Murillo et des Velasquez! Quant à la sculpture, il semble qu'elle se soit évanouie avec don Jose Alvarez, premier sculpteur du roi, mort à Madrid en 1827, dans un état affreux de misère.

Telle est la condition intellectuelle de l'Espagne sous le despotisme flétrissant de Ferdinand et du clergé, son maître.

VI.

Gouvernement.

Le gouvernement actuel d'Espagne est une monarchie absolue; tout pouvoir réside ostensiblement dans le roi, sans autre limite que ses propres lumières; en réalité, il n'est qu'un instrument dans les mains de la faction sainte qui lui a rendu nominalement la puissance suprême, pour le dominer selon ses vues par la terreur constante que lui inspire son frère don Carlos, favori de l'église, et tout prêt à en devenir l'appui. Sa Majesté souffre, dit-on, de cette dépendance où le tiennent ses bons amis de la foi, qui, à la vérité, ne le ménagent guère. On cite quelques traits qui semblent prouver qu'abandonné à lui-même, Ferdinand n'aurait pas mérité la haine de l'Europe éclairée; mais nous croyons peu à ces historiettes, et moins encore à l'opinion de M. Faure sur le *libéralisme* du roi: les apostoliques nomment ainsi quelques lueurs de sens commun et d'humanité qu'ils ont remarquées dans Ferdinand: aussi lui préfèrent-ils don Carlos à tous égards. Ferdinand sait très bien que la volonté de la même faction qui l'a fait roi absolu suffit pour faire passer la couronne sur la tête de son frère. Certes, il préférerait être affranchi de tuteurs si exigeans; mais sa docilité au joug, sa résignation à la tâche qu'ils lui imposent, montrent ce qu'il aurait fait, s'il eût été livré aux seules inspirations de son pouvoir suprême.

D'un autre côté, son gouvernement est dans une fluctuation continuelle: il change toujours ses ministres, et ne les paie jamais. Les difficultés financières et administratives de ce gouvernement ne pourraient être surmontées que par un ministère éclairé, vertueux, patriotique, et dont le pouvoir, profondément enraciné, agissant avec une persévérance systématique, parviendrait à ressusciter la puissance productive et industrielle du pays; mais où trouver en Espagne une telle administration? Et fût-elle trouvée, par quel moyen la maintiendrait-on au pouvoir? Le roi n'oserait

pas choisir un ministère en opposition avec les prêtres; et, certes, ceux-ci n'en appuieraient pas un qui serait réellement animé du désir d'améliorer l'état du pays, puisque les plus grands obstacles à sa prospérité sont leurs usurpations et leurs monstrueux priviléges. L'espérer serait une absurdité en politique, car le premier acte d'une telle administration devrait être d'anéantir le pouvoir même qui l'aurait créé. Malheureusement pareille chose ne se présentera pas de long-temps: le clergé a rempli de ses créatures tous les emplois de quelque importance; il possède une influence prépondérante dans les conseils, les chancelleries et les cours de justice de tout le royaume; il tient la presse sous sa main; il peut éteindre les lumières partout et aussitôt qu'elles tenteraient de pénétrer du dehors; il est commis à la garde des consciences et des opinions de toute ou de presque toute la nation; indépendamment de ses immenses trésors, il possède en main-morte plus d'un quart du territoire; enfin, la populace, qu'il nourrit par ses aumônes, est prête à son moindre signe, et il peut à sa convenance, où et quand il lui plaît, opérer une insurrection. En un mot, le clergé est partout présent, partout puissant en Espagne. Maître souverain du pouvoir, il est toujours sur ses gardes. Si Ferdinand, au lieu d'être le plus faible, le plus méchant, le plus faux des despotes, possédait l'intrépidité d'Adrien, la vertu de Trajan, l'humanité bienveillante d'Antonin; s'il joignait à tout cela la sagacité politique de Machiavel, il ne pourrait encore rien pour son infortuné pays, tant que le clergé y exercerait sa contagieuse influence. Le premier pas de la réforme devrait donc être l'abolition radicale de tous les établissemens du clergé, et la confiscation de tous les biens acquis à force d'usurpation, conservés à force d'iniquités.

VII.

Administration de la justice.

Les lois de l'Espagne se trouvent dans les codes connus sous les titres de *Fuero Juzgo*, *Ley de las siete Partidas*, *Ordenamiente real*, *Fuero real*, et *Novissima recopilacion*.

Le *Fuero Juzgo* est principalement un abrégé du code théodosien, publié originairement par Alaric, successeur du Goth Euric, l'un des conquérans de l'Espagne, auquel on ajouta les nouvelles lois. Le *Ordenamiente real* contient le code des lois établies par les souverains catholiques, Ferdinand et Isabelle de Castille. Le *Ley de las siete Partidas* est un composé de lois gothiques, romaines et canoniques. Le *Fuero real*, qui est un mélange de lois gothiques et romaines, contient le code qui fut compilé à *Huesca* en 1248, pour l'usage du royaume d'Aragon. Le *Novissima recopilacion* est une collection de divers édits des rois d'Espagne, qui jouit de la plus haute autorité. Les lois romaines n'ont point de crédit en Espagne; elles peuvent bien être étudiées par les jurisconsultes comme contenant les vrais principes de la science, mais elles ne sont jamais citées comme autorité; elles ont été particulièrement exclues par les vieilles lois de Castille, dont la tendance générale était contraire aux libertés publiques. Il est difficile d'avoir une opinion sur une masse de lois si vastes et puisées à des sources si diverses : cependant ce recueil immense peut fournir des matériaux dont on se servirait utilement pour préparer un nouveau digeste en harmonie avec l'état actuel du pays.

En Espagne, cependant, le mal est résulté plutôt du mode suivi dans l'application des lois que des lois elles-mêmes. L'administration de la justice y a toujours été dilatoire, ruineuse, souvent corrompue et oppressive au plus haut degré. Les formes, quoique compliquées, sont cependant incertaines, les dossiers horriblement volumineux ; la manière de constater les faits sujette aux plus graves abus, parce qu'elle n'offre aucune garantie. Il résulte du grand nombre de tribunaux, de la manie des appels dont les riches s'emparent contre les pauvres, afin d'éluder des condamnations par d'interminables longueurs, qu'en fait la justice est déniée à ceux-ci, et que la chicane et l'opprobre prospèrent dans le temple de Thémis. Toute la procédure d'un procès est faite par un *escribano*, sorte de greffier qui remplit les fonctions du secrétaire, de l'avoué, du notaire et de l'enregistrement, et qui est le seul intermédiaire entre le client et le juge. En général le escribano est un fripon consommé, capable de toute iniquité, et qui ne pourrait se soustraire à cette nécessité de son état qu'en le

quittant; car la multiplicité et l'incompatibilité de ses fonctions lui offrent mille occasions d'infidélité que l'exemple de ses supérieurs, ses émules en friponnerie, justifie à ses yeux, et lui donne l'irrésistible tentation de commettre.

Si l'administration de la justice civile est mauvaise, que dire de la justice criminelle? En Espagne la propriété est peu protégée; mais la vie et la liberté ne le sont pas du tout; et cet affreux système est porté à un tel excès, que les plus grands et les plus effrontés criminels sont pour le peuple un objet de terreur moindre que les officiers de justice, qu'on appelle ainsi par une amère ironie. Le cri *justice* glace le sang de tout Espagnol, et le fait fuir comme s'il voyait une bête sauvage, ou un cannibale prêt à le dévorer. Ces misérables ne sont pas seulement par eux-mêmes de dangereux coquins; ils sont alliés et protecteurs de tous les bandits de la contrée. Il n'en est pas qui ne se soient fait des titres à leurs charges par des crimes dont un seul aurait dû les conduire à l'échafaud. Tous ont été voleurs ou assassins: doit-on s'étonner que les crimes se soient multipliés en Espagne à un point si effrayant, qu'on y marchande l'impunité, que plus le forfait est grand, plus le coupable a de chances d'échapper au châtiment, et que les encouragemens offerts aux plus noires atrocités aient tant de succès? Point de pays en Europe où, de tous les crimes commis, un plus petit nombre soient déférés aux tribunaux. Cependant nous apprenons, par un document publié tout récemment, qu'en 1826 il y eut en Espagne mille deux cent vingt-trois individus convaincus de meurtre, mille sept cent soixante-treize de tentatives au meurtre, mille six cent vingt pour vols, principalement pour vol de grand'route. Si nous supposons que la moitié des crimes capitaux commis cette année-là en Espagne resta ignorée, supposition qui n'est certes pas exagérée, il s'ensuivrait que, dans cette même année, neuf mille deux cent cinquante-deux crimes capitaux ont été commis, y compris deux mille cinq cents meurtres ou assassinats.

Effrayant tableau, offert par la démoralisation qu'un mauvais gouvernement et des institutions corrompues ont fomentée. Malheureuse Espagne!... combien de temps encore dois-tu attendre l'heure de ta régénération?

Nous espérions comprendre dans notre travail un coup d'œil sur les impôts et le système financier de l'Espagne, et jeter quelques lumières sur la prépondérance du clergé et les vues politiques de la Péninsule; mais ces divers sujets, et quelques autres d'une moindre importance, peuvent être différés et renvoyés à une prochaine occasion. Nous ne saurions plus convenablement finir cet article qu'en rappelant ici les paroles de l'auteur judicieux, qui termine ainsi son ouvage :

« Quant à nous, nous dirions avec la plus triste conviction que tout tend au pire dans ce royaume, si toutefois il est une situation plus malheureuse que celle où il se trouve placé sans être sous la loi d'un vainqueur; que ce n'est même plus un royaume que cette triste contrée, mais une étable, une étable d'Augias, et que malheureusement Ferdinand n'est pas un Hercule. »

Certes, une main si débile n'épurera pas les étables d'Augias. Chez d'autres nations on a vu, du sein de convulsions politiques ou religieuses, surgir des hommes capables de diriger en la dominant l'énergie qu'elles avaient développée; mais la triste expérience que l'Espagne a faite est une exception à la règle commune. Pendant sa lutte sanglante avec la France impériale, guerre qui pour elle était, dans toute la force du mot, une guerre populaire, elle n'a pas produit un général qui fût seulement médiocre, un homme d'état qui pût se défendre du mépris, un seul individu qui, sortant de la sphère ordinaire, pût imprimer une tendance progressive aux destinées de son pays en maîtrisant ses conseils par l'ascendant de son génie. Trait frappant, preuve singulière de l'état désespéré où peut tomber une nation mal gouvernée. Jugez de l'intensité du mal, appréciez sa profondeur, et vous perdrez l'espoir de voir jamais ce malheureux pays se relever de ses ruines.

(*Foreign quaterly Review.*)

DE

LA RÉVOLUTION

ET DE LA PHILOSOPHIE.

Quand l'empire allait accomplir au pas de course sa mission à travers l'Europe, à chaque instant des hommes fatigués se détachaient de ses colonnes, et s'asseyaient sur le bord des fossés. On avait beau leur dire qu'ils allaient y mourir, ils voulaient s'arrêter; puis, le sommeil, puis le froid les prenaient; et les voilà ensevelis sous une tombe de neige. Chaque jour aussi, dans le mouvement d'idées qui nous emporte, des hommes lassés s'arrêtent, des amis épuisés du chemin s'engourdissent à nos côtés, et pourtant l'heure nous presse; il faut marcher, il faut arriver au gîte avant le soir. Mais pendant que nous avançons à tout hasard, il est bon de sortir en nous-même de cette cohue d'opinions, de circonstances et de frayeurs paniques où l'esprit va s'achopper et tourbillonner sans issue. Et le moment vient peu à peu de remonter par la philosophie à la pensée de la civilisation européenne pour y retrouver notre place.

Dans ce dessein, si l'on considère le mouvement entier apporté dans le monde par la révolution française, ses longues et sanglantes alternatives, tous les climats qu'elle atteint, les pas d'hommes qui retentissent avec mesure sur le sol, on finit par découvrir une chose qui jette dans un grand étonnement : c'est que, hors d'elle et loin d'elle, soit l'écho de ses pas, soit une intime sympathie, tout ce qui se passait chez nous à la lueur du jour, tout ce qui s'y faisait de bruit, d'action réelle, apparaissait ailleurs en même temps, dans le même ordre, sous une succession impalpable d'idées, de théories et d'abstractions vivantes. La suite entière de la philosophie moderne au fond de l'ame, retirée de l'Allemagne, paraît être, en effet, l'ombre réfléchie de la vie politique et le retentissement des évènemens dont le centre était en France. A mesure que notre pays marchait d'un degré les armes à la main vers une période nouvelle de l'histoire du monde, ce changement se résumait en même temps dans les théories silencieuses du Nord. On pourrait, en ne regardant que ces systèmes l'un après l'autre, retrouver sous leurs fantômes les empreintes de sang, le mouvement des assemblées populaires, le soleil des champs de batailles, et chacune des phases politiques par où nous avons passé. Kant a le même caractère que la Constituante; mêmes espérances illimitées, même enthousiasme du devoir, mêmes acclamations sur sa réforme inattendue. Lui aussi croit retenir l'avenir sur le seuil qu'il entr'ouvre; et puis l'héroïsme est la condition de sa philosophie morale, comme il le devait être de la société enfantée par la déclaration des droits. Fichte, qui le suit, est le génie idéalisé de la Convention, le principe de la Montagne appliqué à l'intelligence de l'univers. Excepté cette farouche république, qui poussa aussi loin que lui le mépris du passé et de la tradition, qui fit mieux l'apothéose de la volonté humaine? qui secoua et nia plus puissamment que lui jusqu'à la nature elle-même? Imaginez un de ces hommes de 93, sorti brusquement de la mêlée; le voilà qui a dépouillé la ceinture et le panache, qui a essuyé la sueur de son front. Sur quelque cathèdre isolée, avec la ferveur qu'il rapporte des clubs, au lieu de décréter les peuples, les rois et les armées, il n'aura plus affaire qu'aux idées, au monde, à la substance infinie. Ce montagnard, s'il a du génie, sera Fichte lui-même. Il

règne couronné de son seul vouloir. Il décrète, il met au ban, il fait, il défait la création éternelle, comme le génie de la Convention dispose de l'histoire qui se fait autour d'elle. Quand la pensée de l'homme fut si forte, que, par la seule énergie déposée dans un peuple, elle créait à son gré une Europe nouvelle, il sembla que ce qui pouvait ainsi changer à chaque instant l'histoire, pouvait aussi changer le monde; et cette souveraineté exercée sur l'humanité s'agrandit dans la philosophie jusqu'à l'idée de souveraineté sur l'univers. Ce qui confirme cette alliance, c'est que de sa solitude, Fichte proclama lui-même que tout son idéalisme allait au même but que la carrière si réelle et si rude où la France avançait (1). On vit pour la première fois un métaphysicien s'aider ouvertement d'une révolution flagrante et contemporaine pour y chercher l'image de ses abstractions et l'argument de son propre système; et le Dieu qu'il se fit fut une sorte de terroriste de vertu, qui, de son banc solitaire, traduisait pêle-mêle à sa barre les siècles, les idées, la nature, la matière et la vie, les décimant, les reniant à tout hasard, et ne trouvant à se repaître que de leurs communes ruines.

Après ce temps vient l'âge de poésie et de recomposition que nous appelons l'empire. Comme il avait pour mission de faire sortir de son cercle égoïste le génie de la révolution française, de le semer sur tous les grands chemins, et de le généraliser dans le monde de l'histoire, il se trouva qu'en même temps que lui, et par un effort analogue, la philosophie, sortant de l'enceinte passionnée où Fichte la tenait à l'étroit, s'éleva à un degré semblable d'universalité. Il faut ajouter qu'elle eut le même éclat, et éblouit d'autant de merveilles que l'histoire. Si cette époque s'appuyait d'un côté sur les sables d'Égypte, et de l'autre sur les bords du Danube, la philosophie de Schelling se mit aussi à étreindre à la fois les rêves d'Alexandrie et le panthéisme des Scandinaves. A aucune théorie on n'avait vu encore une marche si aventureuse ni

(1) Fichte a écrit en effet, sur la révolution française et le génie de la Convention, deux volumes qui ont été mis en interdit pendant vingt ans par les gouvernemens d'Allemagne. Voyez, dans la *Revue Germanique*, plusieurs articles extraits de la correspondance de ce philosophe, que son fils vient de publier.

si facilement conquérante. Le respect pour la force physique, que les peuples l'un après l'autre venaient de transformer en adoration, s'y réfléchit dans un culte abstrait de la nature. Pendant que l'on retrouvait dans l'homme de ces jours la figure et le génie d'un conquérant oriental, la philosophie avait pris subitement de son côté tous les traits de l'Asie. Si le géant ramenait les longs jours d'Orient, s'il foulait les petites guerres, les petits noms, les gloires à peine écloses du siècle précédent, elle aussi élevait une sorte de poème de l'Inde, et entassait un infini visible sur les doutes, sur le vide, sur les tapis et l'ambre de cette société défunte. Quand l'empire vint à tomber, cette philosophie, comme le génie de sa destinée, pâlit et s'évanouit en même temps que lui. Avec cette tour de Babel que nous avions nous-mêmes construite, s'écroula l'ombre mystique qu'elle projetait dans l'intelligence de l'humanité. Alors on vit un empressement extrême de quiconque avait la force à renouer la chaîne des traditions; et pour que cet aspect nouveau du monde parût sans tarder dans le principe de la philosophie, Hegel fonda son école au centre de la Sainte-Alliance. Ce moment d'enchantement où étaient tous ces rois de retrouver leur passé si facile à refaire, cette surprise du monde de se rattacher si vite à sa chaîne rompue, ces ruines qui se réparaient sur le chemin, qui faisaient autant d'arches triomphales à qui en demandait, donnèrent une idée extraordinaire de la puissance vitale de ce que l'homme imagine avoir détruit. Et cette nécessité tout à coup renaissante, cette loi de subir son passé, ce joug qui s'accroît en durant, cette force de l'histoire qui s'opprime et se contraint elle-même, ce néant de liberté où tout le présent restait évanoui, devint le dieu nouveau que cette époque annonça. Dans ce monde haletant, aussi épuisé de liberté que d'esclavage, n'y ayant plus nulle part de spontanéité, ni seulement d'apparence de vie, il n'y en eut pas plus dans sa philosophie. Ce fut la consécration divine de toute autorité, la sanction du plus fort, un mot échappé à l'abattement de l'univers, et pris pour sa dernière idée. Comme alors toute histoire semblait suspendue et muette, et que la résignation à leurs misères était la seule chose qui parût dans les peuples, la philosophie ne sut elle-même que chercher et fonder le présent; et son caractère fut de n'avoir aucun pressentiment d'un

lendemain. Si de Maistre avait mis à nu la théorie du catholicisme au moment où il croulait, Hegel dévoila la raison et la dernière ressource de l'ordre politique que nous venons de vaincre. Mais lors même qu'il exprimait avec une profondeur inouie la pensée de nos temps, ces temps avaient un invincible éloignement à regarder leur image dans un miroir si fidèle. Une répugnance populaire protesta toujours en Allemagne contre cette dernière école. Formée au centre de la monarchie prussienne, c'est là qu'elle continua de vivre, et elle ne se développa à l'aise que derrière les trophées de Waterloo.

En dehors de ce mouvement universel, il s'en formait un autre dans l'intérieur de la France, et qui se nommait ecclectisme. Née sous le glaive de la restauration, cette philosophie était ce qu'était alors la France : une éclatante résignation aux principes discordans qui faisaient invasion à la suite des peuples, un compromis entre le midi et le nord, entre le couchant et le levant, une trève demandée à l'Écosse de Waterloo, à l'Allemagne de Leipsick, un dénombrement d'idées naturellement ennemies, qui, après le dénombrement des armées étrangères, venaient faire une alliance d'un jour, et vivre ensemble sous la tente. Le peu d'énergie qui nous restait, et l'impuissance de mettre au jour aucun élément nouveau, nous rendaient parfaitement propres à cette diplomatie envers les théories. Chaque système vint, comme dans un congrès d'idées, transiger avec son adversaire, et dissimuler après la lutte pour obtenir au moins sa part légitime. On aurait dit volontiers de chacun d'eux ce que l'on disait de chaque instinct des peuples : Faites-vous petits, soyez le moins possible pour tenir tous ensemble sous les Fourches-Caudines. A la vérité, nous sentions bien que dès que la vie commencerait, elle entraînerait dans son cours nos artificielles combinaisons, et que notre machine se détraquerait au premier mouvement : ce moment est venu.

Après que les merveilles de l'empire furent tombées, il y eut du bonheur, on ne peut le nier, à se réfugier sous ces conceptions de l'idéal, qui du moins nous voilaient le présent. Nous nous mîmes à peser l'avenir, qui échappait de nos mains, avec ces conquêtes philosophiques que nous faisions sur nous-mêmes ; et il nous parut qu'un malheur qui donnait une profondeur si vaste et une origi-

nalité si créatrice au génie de la France n'était pas sans compensation. Long-temps nous restâmes ainsi convaincus que nous assistions à l'une de ces époques décisives qui changent la face de la science, jusqu'à ce que ceux qui s'étaient le plus écartés finirent par s'apercevoir que ces dogmes philosophiques ne nous appartenaient pas, et que cette résignation dans la défaite était encore un don de nos vainqueurs. Alors, nous l'avouerons, il y eut pour nous une heure amère, ce fut celle où nous reconnûmes en effet que ces systèmes auxquels nous avions livré notre ame n'étaient que le reflet inconsistant, que l'ombre confuse et décevante des théories déjà chancelantes en Allemagne. Tout ce que nous pensions émané librement du génie national, nous le retrouvions là, non par débris, mais complet sur sa base, et déjà près de sa ruine. Nous avions accepté pour remède à nos misères une source d'idées déjà épuisée et tarie par nos maîtres. Après eux, nous allions ruminant leurs systèmes, à mesure qu'ils les quittaient, vides et désenchantés; et plus dépendans mille fois dans le principe de notre philosophie que nous ne l'étions dans notre vie sociale, nous bâtissions notre foi de tout ce que nous entendions crouler chez eux dans leur croyance.

Au dix-huitième siècle aussi, la France alla chercher ailleurs que chez elle le germe de sa philosophie; elle ne se fit pas faute de le confesser ouvertement, et jamais l'idée ne lui serait venue, à elle, de se faire une originalité furtive et éphémère. Mais aussi cette idée qu'elle avait reçue, comme elle la mania en souveraine, comme elle la poussa fortement dans les affaires de l'état, comme elle s'en fit avec génie une épée éclatante pour délier les destinées de son pays! Reconnaissez, si vous le pouvez, le théorème de Locke dans cette parole qui, sous toutes les formes, enthousiasme, déclamation, stoïcisme, épicuréisme, austère, moqueuse, insaisissable, s'en va limer le fer de l'ouvrier, ronger avec le ver le vieux trône de France, prenant pour siens tous les dangers, toutes les misères, toutes les larmes d'un siècle. Au contraire, si quelque chose devait montrer combien notre philosophie de la restauration était mal entrée au cœur du pays, c'est de voir ce qu'elle est devenue à l'œuvre, sitôt qu'il l'a appelée à son aide. Trois jours d'épreuves ont suffi pour la disperser de telle sorte

qu'on en cherche en vain la trace. Dans un danger si faible, combien d'hommes ont trouvé leur idée digne qu'ils prissent racine avec elle, et qu'ils partageassent ses chances avec elle! Disons-le hautement, la philosophie a abdiqué sa mission depuis qu'une révolution a passé devant elle sans qu'elle s'en soit mêlée. Quand on s'est aperçu qu'elle faisait si bon marché d'elle-même que d'aller échanger son principe et sa haute ambition pour la première chance que le monde lui offrait à sa roue, quelle estime lui est restée dans un pays dont l'effort le plus grand avait été de la supporter sans fiel? Après avoir vu une religion se tuer de sa main, il nous restait à voir comment une philosophie s'y prend, après que son heure est arrivée, pour s'étouffer à son tour par les mêmes moyens; car la défiance que l'on avait pour les dogmes, on l'étend aux idées dans un temps où chacune d'elles porte sur le front la marque d'une apostasie récente. Il ne manque pas de gens qui s'en vont nous montrant au doigt nos théories d'hier retournées aujourd'hui contre nous. Cette foi dans la pensée, qu'on avait réveillée à si grand'peine, la voilà donc détruite de nouveau, et le pays, joué ou croyant l'être, s'étourdit et se rejette à plaisir dans le tumulte et l'insouciance de l'action. Loi éternelle, harmonie de l'histoire, monde infini à lui seul visible, toutes paroles éloquentes il y a deux ans, aujourd'hui vides et mortes, et qui coûtent plus de temps à réhabiliter que des royautés découronnées! Si une de ces philosophies sensuelles, long-temps redoutées d'avance, se fût mise à se faire tranquillement sa part dans l'état, et à se retirer à l'écart dans le danger commun, il y aurait là une conséquence logique que nous saurions priser autant qu'un autre. Mais, au lieu de cela, si c'est le spiritualisme exalté qui, tout plein de sa foi, s'en va du haut de sa récente victoire, tomber et s'arrêter dans les mêmes convoitises que l'école adversaire; si c'est l'idéalisme qui, pour sa première épreuve, se range à tout hasard sous le joug du premier pouvoir qui l'accepte; si, pour se faire plus léger, comme un affranchi qui défait sa tunique, il se débarrasse lui-même de ses chimères, de ses désirs rassasiés, de l'infini qui le gêne, je dis qu'à ce spectacle la conscience d'un pays se bouleverse, que matérialisme, idéalisme, toute philosophie s'évanouit à ses yeux dans le même néant; que l'idéalisme apostat est pire que le sensualisme

avoué, et que, pour celui qui assiste à cette confusion, il faut qu'il ait le cœur de la signaler, quoi qu'il en coûte, ou qu'il brise sa plume.

Outre ces philosophies dont je viens de parler, je voudrais en apercevoir quelque autre; je la regarderais avec attention pour y voir le caractère et l'histoire de l'avenir vers lequel nous allons. Par malheur, il n'en est point d'autres (1); et celles-là même qui existent le plus sèchent déjà sur pied, et leurs fruits sont cueillis. Il est évident que pour qu'une école nouvelle paraisse, il faut qu'un branle nouveau soit donné à l'univers politique. Tant que l'état chancelle à l'œuvre, que sa victoire est incertaine, qu'il se résigne chaque matin à douter de lui-même, il y a aussi autour de lui mille formes d'art, des systèmes, des solutions entreprises, des cultes commencés qui se cherchent sans pouvoir se trouver dans ces demi-ténèbres et cette demi-lumière qu'il répand sur lui-même. La pensée hésite et s'arrête sur son seuil en même temps que l'action politique. Mais, laissez le génie de 89 peu à peu s'aguerrir sur le trône, et vous verrez bientôt le vieux dogme de Fichte monter tous les degrés, et reparaître à ses côtés refait et éprouvé par l'âge. La France est à l'Allemagne ce que l'action est à la réflexion dans le génie de l'humanité; et ces deux mondes croissent ensemble, et forment l'un par l'autre l'unité de la société moderne. Va donc, marche donc, ô mon glorieux pays! broie sous ton char nos frayeurs et nos vœux de retour; car tu n'emportes pas seulement des peuples, des corps, du sang, de l'or et des voix confondues, mais aussi tout un cercle d'idées, des arts, des cultes, des dieux inconnus et des lambeaux éternels qui s'attachent à tes pas, comme le cercle des heures sur les pas du matin.

EDGAR QUINET.

(1) L'école de Saint-Simon veut être une religion, et non pas une philosophie; nous la rencontrerons ailleurs.

LES

DEUX VOIX.

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux?
Était-ce au bord du Sund? aux côtes de Bretagne?
Aviez-vous l'Océan aux pieds de la montagne?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté?

Voici ce qu'on entend : — du moins un jour qu'en rêve
Ma pensée abattit son vol sur une grève,
Et du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatans, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons,
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.
C'était une musique ineffable et profonde,
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
Roulait, élargissant ses orbes infinis,
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
Avec le temps, l'espace, et la forme, et le nombre!
Comme une autre atmosphère, épars et déborde,
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde enveloppé dans cette symphonie,
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie:
Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix, dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde,
Comme on voit deux courans qui se croisent sous l'onde.

L'une venait des mers; chant de gloire! hymne heureux!
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux;
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Était triste : c'était le murmure des hommes;
Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
Chaque onde avait sa voix, et chaque homme son bruit.

Or, comme je l'ai dit, l'Océan magnifique

Épandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion,
Et louait la beauté de la création.
Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
Quand l'autre avait fini se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'Océan par momens abaissait sa voix haute;
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu!

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique et refus du baptême,
Et malédiction, et blasphème, et clameur,
Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur,
Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
Qu'était-ce que ce bruit, dont mille échos vibraient?
Hélas! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères! de ces deux voix étranges, inouïes,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'Éternel durant l'éternité,
L'une disait: NATURE! et l'autre: HUMANITÉ!

Alors je méditai; car mon esprit fidèle,
Hélas! n'avait jamais déployé plus grande aile;
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour;
Et je rêvai long-temps, contemplant tour à tour,

Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon ame.
Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'ame, lequel vaux mieux d'être ou de vivre,
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain?

VICTOR HUGO.

LE

MONT SAINT-BERNARD.

A M. VICTOR HUGO.

I.

Vous conveniez avec moi l'autre jour, mon ami, qu'il est difficile de comprendre au pied du Mont-Blanc les prétentions ambitieuses de la peinture, de la poésie, de la prose pittoresque. Vous vous étonniez de contempler pour la première fois tant de choses qui ne se peignent pas, qui ne se décrivent pas, dont on ne peut exprimer l'effet par aucun des artifices que le génie a enseignés à l'homme, tableaux sublimes que toutes les imitations rapetissent, que la copie la plus heureuse appauvrit ou dénature ! Je crois qu'il faut aux arts d'imitation des objets bornés, sur lesquels notre imagination puisse s'exercer sans avoir à lutter avec une nature trop puissante. L'admiration que nous éprouvons devant ces merveilles gigantesques du monde physique, n'a rien de commun avec le plaisir que nous procurent les belles inspirations de la lyre et les chefs-d'œuvre du pinceau. Votre raison vous a fait

apprécier ces difficultés d'un ordre si nouveau pour la poésie *pédestre* des modernes; vous les avez subies sans les braver, et vous aimez à reconnaître que le vol du génie peut se ralentir devant ces hauteurs où l'aigle n'atteint jamais. Je n'ai pas les secrets de vos muses, mais j'ai cru souvent en deviner quelque chose. Les montagnes qu'elles habitent ont tout au plus quelques centaines de toises. L'Olympe même n'offre pas aux dieux un trône plus élevé, et notre vieil ami Balma est arrivé à des sommets auxquels n'a jamais aspiré Jupiter : Balma, le Typhon, l'Encelade de la science, ce voyageur *vertical*, qui a pu dire avec plus d'assurance que Regnard et ses aventureux compagnons : *Nous nous sommes arrêtés ici, parce que le monde finissait* (1).

Pendant que vous achevez de parcourir ces glaciers du Mont-Blanc, dont nous avons tenté ensemble les arêtes périlleuses, vous désirez que je vous indique les points qui auront le plus vivement fixé mon attention dans mon excursion particulière au mont Saint-Bernard, et que je les marque dans votre itinéraire comme autant de jalons placés sur votre passage. Vous aimez mieux, et je vous en rends graces, vous abandonner, pour ces renseignemens, aux impressions d'un ami qu'à la direction arbitraire ou systématique d'un voyageur inconnu, et vous me flattez de l'idée que le souvenir récent de ma promenade parmi les solitudes que vous allez visiter à votre tour, prêtera quelque charme de plus aux plaisirs que vous vous promettez, avec raison, dans ce trajet, si fécond en sensations extraordinaires; il n'y a pas pour moi deux manières de répondre à votre attente et de remplir vos intentions : ce n'est pas dans la route où j'ose précéder le poëte qu'il me serait permis de saisir quelques-uns des effets qui

(1) J'ai lu sur *l'Album* de Chamouny deux vers qui m'ont laissé une profonde impression :

Napoléon, Telma,
Chateaubriand, Balma.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble voir dans cette expression naïve toutes les grandeurs de la pensée humaine : la gloire, le talent, le génie, la nature.

plaisent à la poésie, et je ne vous rappelerai pas la caricature juste et piquante du docteur Syntaxe, *à la recherche du romantique*, en entassant ici de grandes phrases pour représenter, tant bien que mal, de grandes émotions produites par des scènes que la pensée même a peine à embrasser. Quand Poussin a voulu donner une idée de Polyphême, il l'a couché sur de hautes montagnes comme sur un lit de repos. Pour exprimer au contraire l'harmonie de ces montagnes avec le reste de la terre, il faudrait les peupler de géans, et je n'ai pas cette puissance merveilleuse, qui enrichit à son gré la création finie de créations toujours nouvelles. Errant devant l'immense toile des Alpes comme l'élève dans l'atelier de son maître, tout ce que je puis faire, c'est de broyer quelques couleurs, et de les étendre sur la palette du peintre; quant à vous, venez, prenez ce pinceau, et montrez-nous la nature.

Nous avions à choisir, pour sortir de la vallée de Chamouny, entre le *Col de Balme*, que j'avais autrefois suivi, et la *Tête-Noire*, qui était un pays tout-à-fait nouveau pour moi. Le *Col de Balme* est remarquable par la beauté de ses aspects; mais vous avez déjà observé que cette sensation, si commune en Suisse, peut y devenir fatigante. La singularité d'un site hardi et sauvage, où l'homme est toujours seul avec sa pensée, et n'atteint du regard qu'à des distances très bornées, au-delà desquelles tout change à toutes les minutes, devient un besoin dans ces contrées au vaste horizon, d'où la vue plane et s'égare si souvent sur un monde. Vous connaissez d'ailleurs mon penchant pour ce genre de solitude, si conforme à mes goûts et à mon ambition, et qui me représente avec quelque douceur l'image de ma vie entière; des hauteurs menaçantes qui pèsent sur moi, des précipices profonds qui s'ouvrent à mes pieds, mais un chemin étroit où je suis sûr de ne rencontrer personne, quoique la nature bienveillante l'ait embelli de quelques fleurs modestes qu'on chercherait inutilement ailleurs. Si un ruisseau qui ne se trahit que par son murmure, le borde de temps en temps, caché d'un côté sous la voûte oblique des montagnes, voilé de l'autre par une ombre impénétrable, il n'a jamais répété sur sa glace obscure que le faible mouvement des rameaux qui le couronnent comme un dais. Jamais il

n'a bercé les feux du soleil ou l'argent des étoiles; et quand il s'abîme dans le torrent commun, après avoir paisiblement accompli sa course entre des rives inconnues, il y disparaît sans nom comme comme s'il n'avait pas été. C'est ainsi qu'il est doux de passer sur la terre.

Vous connaissez la composition de notre petite caravane, et il est inutile de vous dire avec quelle confiance mes intrépides voyageuses vont tenter des sentiers inconnus qui leur donnent de nouvelles difficultés à braver. Devant elles, marchent mes excellens guides, Gabriel Payot et Michel Faveret. Vous savez qu'il n'y en a point qui réunissent à un plus haut degré toutes ces qualités, si infaillibles d'ailleurs chez la plupart des guides de Chamouny, qui font de ces braves gens une des classes d'hommes les plus estimables de la société. A une politesse naturelle et sans effort, à une obligeance à toute épreuve, à un dévouement que nul péril ne peut effrayer, les guides de Chamouny joignent en général une instruction peu approfondie, mais extrêmement précieuse pour le voyageur. Presque tous associés à la propriété d'un de ces cabinets d'histoire naturelle que nous avons si curieusement explorés, ou au moins leurs tributaires par intérêt ou par goût, ils ont appris de la routine, mère désavouée, mais authentique de la méthode, une foule de noms spécifiques qu'ils appliquent d'une manière assez sûre, et qui mêlent à leurs renseignemens sur les localités quelques-unes des initiations de la science. Ils n'oublient dans leur équipage, ni la pelote de l'amateur d'insectes, ni le marteau du minéralogiste, et je les ai vus profiter du moment où nous nous reposions sous quelques jolis abris pour dérober aux rochers un fragment curieux, ou pour compter les étamines d'une fleur douteuse. Leur mémoire est enrichie d'ailleurs d'une immense quantité de souvenirs qu'ils aiment à prodiguer, mais sur lesquels ils n'insistent pas jusqu'à l'importunité avec un homme d'un esprit rêveur et méditatif, qui leur a fait comprendre que le silence est une des beautés du désert; ils savent les traditions du pays, depuis l'histoire du géant qui appuyait un de ses pieds sur le Mont-Blanc, l'autre sur le Bréven, et qui se désalterait dans l'Arve, jusqu'à cette époque de nos guerres politiques où le parti opprimé vint prendre ces montagnes pour retranchement, et déployer le

drapeau vaincu dans une forteresse naturelle, inexpugnable au vainqueur. Gabriel Payot a été le guide favori d'Ebel, et il s'honore d'avoir accompagné M. de Chateaubriand dans plusieurs de ses voyages alpins. Il raconte que M. de Chateaubriand, étant arrivé à peu de distance du sommet du Mont-Blanc, ses guides sentirent la nécessité de rétrograder, parce que le temps était devenu très menaçant, et que le voyageur, qui n'avait pris aucune part à leur conférence, insistait pour marcher encore. Pendant que ce texte nous occupait et se développait dans notre entretien en longues paraphrases, nos guides en répétaient souvent le refrain; ils semblaient comprendre le *Justum ac tenacem:.... virum* d'Horace, et cependant le plus habile des deux n'avait lu que Bourrit, Ebel, Pictet et Saussure; mais le guide des Alpes peut bien ne pas concevoir une force morale, supérieure à celle de ces héros du savoir, qui exposent leur vie pour aller peser l'air à une lieue perpendiculaire au-dessus de l'océan, et je crois franchement qu'il tient moins de compte à notre illustre écrivain de son génie et de sa probité de caractère, que de l'intrépidité avec laquelle il marche sur les glaciers.

En sortant du prieuré, on remonte d'abord la rive droite de l'Arve jusqu'au pont du joli village des *Prés*, que dans le pays on appelle les *Prats*, et ensuite sa rive gauche jusqu'à la chapelle des Tines, hameau qui ferme la vallée de Chamouny au-delà du glacier des bois. Parvenu à ce point, vous croiriez, à voir l'effrayante barrière que la montagne semble vous opposer, qu'elle ne permet plus de passage qu'à ses chamois et à ses aigles; mais l'homme et les avalanches y ont pratiqué une montée âpre et tortueuse, où l'on assure difficilement ses pas entre des fragmens mobiles de granit roulé, et qui aboutit au Hameau des Iles, ainsi nommé sans doute parce que les débordemens de l'Arve changent souvent les routes profondes qui séparent ses habitations en autant de canaux. A peu de distance, on trouve les maisons éparses de Grassonet et de Sojalet. On est alors séparé de l'Arve par une forêt de magnifiques sapins, tapissée de la plus fraîche pelouse, et qui offrirait une promenade délicieuse, si le torrent ne l'avait semée de blocs énormes couverts de mousses et de plantes fluviatiles. Après deux heures de marche, on reprend la

rive droite de l'Arve au Pont-sous-Argentière, dans un chemin égal et facile qui conduit au village d'Argentière, et qu'embellit l'aspect extraordinaire de son glacier.

Le glacier d'Argentière doit probablement son nom aux effets merveilleux du soleil levant sur ses vagues immobiles : on les croirait modelées en argent pur par un habile ciseleur. Il diffère de tous les autres par le mouvement de sa chute en longs zigzags, que les pointes de ses pyramides semblent denteler de franges brillantes, et qui se terminent à un talus plus rapide, revêtu de pierres innombrables que le glacier, dans son agitation insensible, mais éternelle, repousse incessamment sur ses moraines. Cette base a l'aspect d'une montagne de cendres, et on dirait au premier coup d'œil que la nature s'est trompée une fois dans ses sublimes combinaisons en couronnant du dôme d'un glacier le cratère d'un volcan.

Comme le glacier des Bois, le glacier d'Argentière offre sur son premier plan une grotte naturelle d'où s'échappe la source d'un torrent qu'on a appelé l'Arveyronet, parce qu'il ressemble à l'Arveyron, sous le double rapport de son aspect pittoresque, et de la brièveté de sa course. Vous savez que la majestueuse architecture de ces portiques de glace, qui vous ont rappelé l'entrée du palais de cristal des génies et des fées, n'est pas soumise aux règles invariables sur lesquelles se fonde l'art de nos Vitruves. Chaque année les présente aux voyageurs surpris sous un point de vue nouveau : tantôt ils s'arrondissent en vastes cintres, comme les élégantes arcades des Grecs ; tantôt ils s'élancent en ogives aiguës, comme le portail des cathédrales gothiques ; quelquefois, moins réguliers sans être moins solennels, ils n'affectent d'autres formes que celles sous lesquelles on se peint l'ouverture plus ou moins anfractueuse d'une caverne. Depuis quelque temps, la grotte de l'Arveyron est dépossédée d'une partie de ses merveilles. Ce n'est plus qu'une ruine ; mais, comme tant d'autres ruines, elle doit encore à la routine fidèle des rédacteurs d'itinéraires d'être l'objet d'un tribut obligé d'admiration exclusive. Cette année, la grotte de l'Arveyronet est infiniment plus belle ; et une longue scissure demi-circulaire, qui se forme avec une parfaite régularité au-dessus de sa bouche im-

mense, indique d'avance qu'elle sera magnifique l'année prochaine; mais les voyageurs qui vont à Chamouny par ton pénètrent rarement jusque dans la vallée d'Argentière. La grotte de l'Arveyronet n'est pas même indiquée dans le petit volume, d'ailleurs exact et curieux, de J.-P. Pictet, et on passera longtemps près d'elle sans la regarder.

La vallée s'élève peu à peu vers les tristes hameaux de Trélechan d'en bas, et de Trélechan d'en haut, le long d'un ravin effrayant, au sommet duquel on découvre les plus beaux aspects des Alpes, et le Mont-Blanc dans toute sa splendeur. Cette sombre et étroite vallée des Montées ne prête d'asile à ses habitans que pendant trois ou quatre mois de l'année; après cela, ils s'en exilent pour aller chercher sur un plateau voisin un abri contre les avalanches. Des croix nombreuses marquent d'espace en espace la fosse d'un passant ou le tombeau commun d'une famille victime de ce phénomène désastreux. Cependant ce triste séjour les rappelle tous les ans, parce qu'il prodigue à leurs troupeaux les pâturages les plus exquis sur le revers de ces montagnes, si redoutables quand le soleil cesse de les échauffer de ses rayons, mais que le premier de ses regards émaille de fleurs et embaume de parfums. Leur pente scabreuse, presque impraticable à l'homme, n'effraie pas les animaux; et j'ai vu la blanche génisse (*formosa juvenca*) presque suspendue au rocher, comme la chèvre du poète.

Bientôt, au-dessus des sommets qui surplombent à gauche la route étroite, on voit, plus élevés, plus élancés, plus brillans, poindre des sommets de forme pyramidale: ce sont les aiguilles rouges qui suivent les montagnes d'*Entre les Eaux*, et la montagnes de l'*Eau*. Entre celles-ci apparaît, comme le front d'un géant, le dôme blanc du Buet; et on distingue facilement, sur le revers de la montagne, où reposent ses pieds immenses, le chemin sinueux qui y conduit jusqu'à la première station du voyageur, le chalet solitaire de la *Poya* (1), célèbre par sa belle cascade, seul et dernier ornement de ces sévères solitudes.

(1) Ce nom, dont l'étymologie se refuse maintenant à mon esprit, désigne souvent, dans nos montagnes alpines et subalpines de l'est, des routes droites,

Ici commence la vallée de Vallorsine, ou, si vous l'aimez mieux, le Val des Ours, ainsi nommé par opposition à la vallée de Chamouny ou Val des Chamois. Arrêtez-vous un moment pour en saisir l'étrange point de vue : il est tel, que de longs voyages dans les contrées les plus pittoresques ne m'ont point laissé d'impression analogue à celle-là ; ce sont, à la vérité, les élémens communs de tous les tableaux du même genre, mais revêtus de je ne sais quelle lumière limpide, de je ne sais quelle couleur idéale, empreints de je ne sais quel sentiment particulier impossible à définir, qui impose par sa grandeur, et qui accable par sa tristesse. Un homme qui recevrait l'existence, avec la faculté de sentir et la faculté de juger, sur le petit plateau que vous occupez maintenant avec moi ; la poupée du métaphysicien, la statue de Pygmalion, ne concevrait pas la possibilité d'un monde plus étendu, et ne le chercherait point. Dans la vallée de Vallorsine, tout est fini devant vous, derrière vous, à vos côtés : c'est une demeure fermée, comme l'Eden de la première famille ; mais c'est l'Eden malheureuse de la famille pécheresse, de la famille bannie. Dans les beaux jours, si rares, que l'été lui amène, la vallée de Vallorsine jouit à peine de l'intervalle de repos qui sépare deux accès de terreur ; car tout lui rappelle ses désastres passés, tout la menace de désastres à venir, infaillibles comme le retour périodique des saisons : le glacier avec ses embûches et ses cataractes de neige ; le pic aux arêtes crénelées, qui, au milieu des vapeurs dont il se couronne, semble encore fumer de l'incendie d'un ancien monde ; les ravins hideux, dont les avalanches ont sillonné toutes les pentes rapides, et qui se croisent, s'entrelacent, se confondent, et finissent par aboutir de toutes parts à des amas de décombres ; la physionomie des hameaux eux-mêmes, dont il a fallu isoler les modestes grangeages en les élevant sur d'énormes poteaux surmontés d'énormes pierres, pour les soustraire à l'invasion des eaux, des mulots, des reptiles, et dont les huttes basses, écrasées, construites d'un bois noir à

raides et difficiles. On arrive à Saint-Claude, dans le Jura, du côté de France, par une rue nommée *la Poya*, dont *l'ascension* à quelque chose d'effrayant en voiture, et qui m'a rappelé la grande rue de Newcastle, en venant de Durham.

demi-calciné par l'humidité des neiges, sont semées sur la plaine comme des blocs lancés par un volcan; la pauvreté de ces cultures, qui ont d'abord quelque chose de riant, mais qu'on ne visite plus sans inquiétude quand on se rappelle qu'une gelée d'été détruit presque tous les ans leur frêle espérance; l'absence enfin, l'absence presque totale de l'homme. Nous n'avons rencontré personne d'Argentière au bout de la vallée de Vallorsine, où cependant nous avons dîné. Ce sont nos guides qui nous ont servis. J'ai voulu voir l'église de Vallorsine. On m'a conduit à un bâtiment plus élevé que les autres, et qui est entouré de *contre-gardes*, comme un château-fort du moyen-âge. Cette précaution pourra vous étonner, mon ami; mais ne vous effrayez point. Les chrétiens de Vallorsine ne sont pas encore abandonnés, comme les chrétiens d'Orient, aux fureurs des ennemis de Jésus-Christ, et je ne les crois compromis par aucun article secret dans notre pacte fédératif avec les Turcs. Ce rempart réveille des idées qui ne sont guère moins tristes : il protége la maison de Dieu contre les avalanches.

Si quelque chose peut ajouter à la grandeur de ce tableau, c'est le cadre dans lequel il est compris, et qui l'enferme, comme je vous le disais tout à l'heure, entre des limites que la pensée elle-même a peine à franchir. Pour sortir de la vallée de Vallorsine, il faut s'élever presque à pic au sommet d'une montagne que les sapins voilent entièrement d'une immense obscurité, et où l'œil ne découvre d'abord aucun sentier. Ces hauteurs aboutissent à l'aiguille des *Posettes*. A leur pied, on traverse un torrent qui est connu sous le nom de l'*Eau noire*, et dont l'eau est cependant la plus pure, la plus transparente, la plus incolore des montagnes; mais la langue du peuple, si hardiment, si ingénieusement pittoresque, et qui est à elle seule une poésie, quand l'art, les rhéteurs et les académies ne sont pas arrivés, a eu égard, en la désignant de cette manière, aux couleurs et aux images qu'elle réfléchit. Ce réseau brillant qui court en mailles lumineuses sur les rivières ne s'y déploie jamais : il faudrait pour cela qu'elle fût aperçue du jour, et le jour ressemble à peine, sous ces ombres, à la nuit crépusculaire du pôle. Si vous êtes curieux de connaître la destinée de l'*Eau noire*, vous pouvez

la suivre jusqu'aux hautes vallées de Trient, d'où, encore obscure comme à sa source, elle se précipite entre deux rochers qu'elle a creusés jusqu'à leur base, sur la route de Martigny à Saint-Maurice. Les naturalistes, qui se piquent rarement d'être poètes, mais qui le sont malgré eux en Suisse, disent qu'on croirait que les montagnes se sont écartées pour la laisser passer; et je suis heureux que la géologie veuille bien se charger de cette phrase romantique : c'est un péché de moins. A l'endroit de la chute de l'*Eau noire*, on a élevé un village, ou plutôt une vaste usine qu'on appelle les *Verrières* ou la *Verrerie*, et qui lui doit sa prospérité. C'est près de là qu'elle finit tout-à-fait en se perdant dans le Rhône; mais elle finit du moins avec un peu de gloire, puisqu'elle a été un moment utile; et elle a cela de commun avec quelques autres puissances méconnues, qu'on n'a su ce qu'elle valait que quand elle a été tombée.

A mesure que vous gravissez du fond de la vallée, cherchant de toutes parts un horizon qui vous rende l'air et la lumière, vous me sauriez mauvais gré de ne pas vous indiquer les montagnes qui se succèdent à votre gauche. Celle-ci s'appelle le *Grand-Perron*; elle est suivie du *Bec-d'Oiseau* et de la chaîne du *Hameçon*. Plus loin, vous remarquez un plateau qui se termine en pente très unie, mais très inclinée au-dessus du précipice, et sur lequel se dessinent, comme les compartimens d'un échiquier aux couleurs variées, les jolies petites maisons de *Finio*, village dont le nom à l'italienne n'est pas sans harmonie avec le genre et l'aspect de ses constructions. Elles sont si frêles, si légères, placées sur un plan si glissant, qu'on éprouve en les voyant le sentiment inquiet que fait naître l'architecture de ces palais mobiles que les enfans bâtissent sans trop d'égards pour les lois de l'équilibre. Seulement, c'est ici un jeu de géant, et quelque chose dit à la pensée que si la main du colosse qui soutient cet échafaudage faisait le plus petit mouvement, tout descendrait dans l'abîme.

Le pont de Lila est la limite des terres de Savoie. Une ruine très délabrée, celle du fort de Chatelard, prouve que les prétentions impérieuses du pouvoir n'abandonnent pas l'homme dans ces lieux redoutables, où tout s'accorde à lui révéler qu'il n'est rien. Le Valais commence là, sans que rien indique ce qui a pu détermi-

ner cette délimitation arbitraire entre deux solitudes; et l'art de l'ingénieur est venu élever sous les forteresses naturelles des Alpes une forteresse dérisoire, à laquelle les oiseaux de proie dédaignent de confier leur nid. Par le pont du Chatelard, on repasse à la droite de l'*Eau noire*, et de là, on s'élève au sommet d'une nouvelle montagne, qui est proprement ce que l'on appelle la *Tête-Noire*. La couleur profondément triste de la sombre végétation qui ombrage son front menaçant lui a probablement fait donner ce nom. Le sentier hardi, ou plutôt l'escalier très ascendant qui la parcourt, car ce chemin est formé presque partout de larges pierres superposées, est tracé sur un revers si rapide, que des mules, qui venaient de Martigny à notre rencontre, paraissaient comme suspendues au-dessus de nous. Aussi est-il presque indispensable de reprendre haleine à quelque hauteur, sous une espèce de grotte qu'on appelle la *Barme*, ou plutôt la *Balme rousse*, et qui présente une retraite assez commode contre les tourmentes si communes dans ces contrées orageuses. Une inscription bien extraordinaire y apprend aux rares voyageurs de la *Tête-Noire* que cette caverne a été *achetée* du gouvernement du Valais par une comtesse et un lord, en reconnaissance de l'abri imposant et paisible qu'elle a prêté à leurs seigneuries. Etrange vanité du rang et de la fortune, qui croient attacher une recommandation de plus aux beautés majestueuses de la nature, en les scellant de leurs chiffres et de leurs écussons (1)!

Je me hâtai de quitter ce rocher alpin qu'une république, d'ailleurs honorable par sa sagesse et sa simplicité, a *vendu* à deux Anglais, et je cherchai avec impatience quelque lieu sauvage et périlleux, où l'homme, pressé de s'affranchir des terreurs de son passage, n'eût pas le temps d'attacher un monument de son orgueil. Il faut arriver pour cela au *Mâpas*, ou *Mauvais pas* de la *Tête-Noire*, faîte mouvant d'une muraille perpendiculaire de rochers, qui domine le précipice de quelques centaines de toises,

(1) La France n'a peut-être plus le droit de sourire de cette facétie britannique, depuis qu'un journal parisien, *éminemment religieux*, comme on dit, lui a raconté, dans le procès-verbal officiel du saint sacrifice de Jésus-Christ sur l'autel, que je ne sais quel grand seigneur avait *daigné l'honorer* de sa présence.

sans qu'aucun objet intermédiaire soutienne l'œil ou repose la pensée au-dessus de ces immenses profondeurs. C'est là que le poète aurait pu placer le *vertige*, cet Adamastor des montagnes, dont le bouclier tournoyant fait passer avec une incroyable rapidité tous les aspects du ciel et de la terre sur ses facettes innombrables. Au moment où nous arrivions, on venait de donner à ce passage beaucoup plus de sécurité. Il est maintenant sans danger; et de là jusqu'à Trient, la route se prolonge dans des bois délicieux.

Vous avez souvent éprouvé comme moi l'inévitable ennui de ces rencontres inopinées qui désenchantent aujourd'hui l'imagination dans toute la solitude, et qui viennent rappeler les salons de Londres et de Paris, au milieu des scènes les plus solennelles de la nature. Rousseau exprime quelque part avec son éloquence ordinaire l'indignation que lui inspira le bruit d'un métier à bas dans une de ces forêts vierges où il semblerait que l'homme ne fût jamais parvenu. Qu'aurait-il dit si on y avait été poursuivi de son temps par la cohue insipide des élégans et des *dandies* qui viennent se faire voir aux Alpes, et s'il eût été condamné à subir au bord des abîmes une conversation composée de tout ce qu'il y a de plus substantiel dans la politique des petits journaux, et de plus solidement littéraire dans les débats des coulisses? J'avoue que je ne craignais pas, à la *Tête-Noire*, l'inconvénient dont M. de Forbin se plaint avec une colère de si bon goût dans son *Voyage en Egypte*, et que je vis avec regret flotter au-devant d'une des masures du Trient le voile vert de deux ou trois Anglaises qui se trouvèrent heureusement fort jolies. Cependant leur rencontre ne retarda pas ma marche. La journée, peu favorable à mes recherches botaniques, ne m'avait offert de remarquable que les magnifiques groseillers à fruit acide de la vallée de Vallorsine, et les fraises délicates et parfumées de la *Balme rousse*. J'étais impatient de fouler ces beaux tapis de *caucalier alpin*, de *gentiane jaune*, d'*astrantie majeure*, qui bordent les hauts revers de la Forclaz. Nous gravîmes, avec un courage que les fatigues de la journée n'avaient pas abattu, cette montagne élevée de sept cent soixante-dix-huit toises au-dessus de la mer, c'est-à-dire de plus d'un quart de lieue à pic au-dessus des charmans vallons de Maglan.

La descente vers Martigny nous parut plus pénible. Cette pente sans repos, qui se précipite sur des gazons glissans pendant près de deux heures, ne soutient plus l'énergie du voyageur par l'attrait séduisant d'une conquête. Il semble perdre au contraire, de son invasion dans un monde sauvage, tout ce que la culture lui rend à chaque pas. Il quitte à peine les sapins, que les hêtres aux longues colonnes se couronnent pour lui de feuillages magnifiques; plus loin, des poiriers chargés de fruits bordent son chemin; et enfin, des châtaigniers aux dômes vastes et frais, des vignes riches et robustes l'accompagnent jusqu'à la vallée.

Cette vallée, dont l'admirable aspect n'a presque point d'objet de comparaison sur la terre, s'aperçoit d'une hauteur prodigieuse, c'est le Valais tout entier, au milieu de toutes ses montagnes, avec le Rhône qui l'arrose dans toute sa longueur, avec ses villes, ses villages, ses cultures; et plus près de vous, Martigny, dont la rue sinueuse, les quartiers épars, les larges enclos annoncent presque une ville considérable, mais dans lequel, en suivant les traces épouvantables du dernier désastre de la Drance, on craint un peu plus tard de trouver à peine une ruine. Quelque immense que soit l'ensemble de ce tableau, je n'ai pas besoin de vous engager à fixer un regard à votre gauche, sur cette tour antique et gigantesque qui s'élève au-dessus des rochers, comme une autre Babel, érigée en mémoire de ces déluges qui menacent incessamment la vallée. Le torrent, plus rapide, plus sombre, plus effrayant, vient encore battre sa base avant de se perdre dans le Rhône. Il semble que la puissance de Dieu, qui a permis ses ravages, augmente sa fureur en la réprimant, et qu'il y obéisse avec des rugissemens et des menaces, comme un démon exorcisé. Cette tour faisait, dit-on, partie d'un château que les historiens et les voyageurs s'accordent à nommer *la Bathia*, et où résidaient anciennement les évêques du Valais. Je crois qu'en lisant tout simplement *l'Abbatia*, vous rectifierez une faute d'orthographe consacrée par le temps, et dont les analogues sont extrêmement communs dans les langues où l'on emploie l'article.

Cette dernière phrase vous prouvera, mon ami, que je n'écris plus en présence des tableaux qui enchantaient tout à l'heure encore mon imagination un moment ranimée. Je suis rentré, par

une étymologie, dans la triste région du positif, où tout n'est cependant pas également à dédaigner. Ainsi, vous ne serez pas fâché que je vous recommande à Martigny l'excellente auberge du *Cygne*, un vin blanc renommé qui ressemble à celui d'Arbois, et un miel délicieux qui ne le cède en rien à celui d'Hymète ni à celui d'Hybla, mais qui est peut-être inférieur à celui de Chamouny, et surtout à celui d'Argentière. C'est à la fin d'un doux repas dont ce nectar et cette ambroisie ont égayé le dessert, que le plaisir de causer avec vous m'a fait oublier bien long-temps que l'aurore ne doit pas me trouver en ces lieux, comme disent les classiques avec une magnificence d'expression qui devient nécessairement de plus en plus imposante, si les préceptes se confirment par les exemples. En effet, nos coursiers doivent arriver ponctuellement devant l'auberge, quand ceux du soleil paraîtront à l'horizon. Notre Phaéton s'appelle le petit Lugon, et je le connais pour un guide sûr. En tout cas, s'il précipite notre char dans quelque fleuve, ce ne sera pas dans le Pô; car je suis trop pressé de vous embrasser à Lausanne, pour me décider à descendre les Alpes du côté de l'Italie.

II.

Une foule de voyageurs ont fait le tour de l'Europe sans rassembler autant de sensations diverses que deux jours de ma vie m'en ont procuré. La puissance des impressions résulte surtout de la variété des objets, de la succession d'effets opposés que leur rapprochement rend extraordinaires. On peut parcourir une partie de la circonférence de la terre dans des circonstances données, et avec une habile combinaison de précautions, sans s'imaginer qu'on change de climat. Il est mille fois plus piquant de se précipiter de minute en minute dans tous les accidens d'une autre nature, d'un autre univers. C'est ce qui arrive au voyageur des montagnes.

Nous partîmes de Martigny le 19 août, à cinq heures du ma-

tin. A peine a-t-on quitté la grande vallée du Rhône, qu'on s'élève par une route très large et très bien faite, que dominent des rochers frappés de larges feuillets de Mica, comme d'une décoration spéculaire préparée pour les fêtes publiques, au premier degré du Mont-Géant. Le hameau de la Valette y conserve quelques fourneaux construits autrefois, et dès long-temps abandonnés, pour l'exploitation du cuivre et du plomb. Le premier monument qu'offre le mont Saint-Bernard, est celui d'une cupidité trompée dans ses espérances, au milieu de tous les trésors qui pouvaient les flatter; le dernier est celui d'une charité invariable dans ses sacrifices, au milieu de toutes les épreuves et de tous les obstacles qui devaient rebuter son courage. Il y a plus d'une demi-lieue de hauteur en ligne perpendiculaire entre les derniers efforts de l'industrie et les derniers triomphes de l'humanité.

Une demi-lieue plus loin que la Valette, on trouve les dernières vignes, et en faisant quelques pas de plus, les derniers noyers. Rien de plus imposant, de plus triste, et cependant de plus doux, que les aspects de la Drance, qui coule profondément dans son lit étroit sous une double et superbe tenture latérale de mélèzes, de pins, de bouleaux. Ce tableau qu'Appelle consacra à Neptune, et qu'il suspendit aux rivages de la mer, n'était qu'un tableau. Ici, c'est la nature dans toute sa grandeur, dans toute sa sublimité, la végétation près de finir et plus belle qu'elle n'a jamais été nulle part, car il est du caractère des choses essentiellement belles de s'embellir encore de l'approche du moment qui nous les ravit. Voyez les fleuves à leur embouchure, le soleil à son couchant, et l'homme de bien à sa mort.

Le village de Saint-Branchier est remarquable par l'inclinaison immense d'une montagne qui se penche sur lui, et dont l'œil effrayé attend la chute. Je frémis de penser qu'au moment où j'écris, elle doit être tombée, si je ne me suis pas trompé sur son horrible déclivité; la montagne opposée, contre le pied de laquelle Saint-Branchier est appliqué comme une découpure, est dominée par un petit ermitage qui a l'air d'être placé en vigie au-dessus du village pour le préserver de ce péril absolu, éternel, et je ne serais pas étonné qu'un peintre inspiré des temps intermédiaires eût représenté le saint solitaire, agenouillé devant sa de-

meure presque inaccessible, et soutenant d'une main que Dieu a investie de sa puissance le rocher qui menace toujours sans crouler jamais.

La première partie de la route de Saint-Branchier à Orsière est pénible. C'est une de ces voies droites et ardues qui étonnent moins dans les Alpes que leurs sentiers gracieux et leurs riantes vallées. Orsière, dont les amateurs d'origines verbales ne seront pas embarrassés d'expliquer le nom, est un petit bourg que recommande l'antiquité de sa jolie église romane. Presque toutes celles qui parent le mont Saint-Bernard de leurs flèches élancées ont le même caractère. Il est évident que la fondation de Saint-Bernard de Menthon ne tarda pas à rallier autour d'elle de petites colonies chrétiennes qui remplacèrent peu à peu les établissemens du paganisme, dont la montagne présente encore des vestiges. De quelque siècle, de quelque pays, de quelque religion qu'il fût, l'homme n'a pu se soustraire à l'idée du Dieu tout puissant, dans ces régions aériennes qui appartiennent plus au ciel qu'à la terre.

Avant d'arriver à Liddes, après avoir côtoyé long-temps de hauts rochers calcaires à plans verticaux et brillans, d'un aspect très bizarre, on distingue au fond de la vallée, sur le bord du torrent dont on occupe alors la droite, un village que ses habitans n'ont pu parvenir à cacher tout-à-fait dans cet abîme. On connaît même son nom : il s'appelle Drance, comme les eaux qui arrosent ses tristes rivages, et qui ont probablement déterminé la station de bateliers, de pêcheurs et de bûcherons, qui reposent dans ce domaine des inondations et des avalanches, sur la foi de la Providence et de saint Bernard.

Liddes est le gîte ordinaire des voyageurs. Les chars ne vont pas plus loin. L'auberge y est excellente, comme la plupart des auberges de la Suisse, et je devrais une mention nominale aux honnêtes gens qui en font les honneurs avec une bienveillance toute patriarcale, si ma mémoire était aussi fidèle au souvenir des noms qu'à celui des procédés. L'état qu'ils exercent est une spéculation en tout pays; mais sur les montagnes et dans les déserts, il acquiert quelque chose de religieux. Les sollicitudes de l'hospitalité sont des bienfaits qu'on n'acquitte pas avec la carte. J'ai

trouvé ces soins délicats, ces attentions affectueuses, qui sont mieux que la politesse, qui sont presque de l'amitié, à tous les points limitrophes de la civilisation où les orages de ma vie m'ont poussé, et je ne vis nulle part avec plus de charme par le souvenir, que dans la hutte du Morlaque, la barraque enfumée du Calédonien, ou le chalet pastoral des Alpes helvétiques.

Liddes ne manque pas de l'*album* obligé où la vanité aime à consigner des noms et des titres qu'elle prend pour des faits importans, des dates qu'elle prend pour des époques, des phrases qu'elle prend pour des pensées; habitude qui n'était que niaise, et dont la police méticuleuse et tracassière de la Sainte-Alliance a fait une obligation dérisoire. Liddes a vu les Alpes revomir sur la France ces légions de héros transfuges qui venaient d'essayer de l'autre côté des monarchies républicaines ou des républiques impériales. Un sentiment spontané, qui m'intéresse à la cause de tous les proscrits, me faisait chercher avec impatience dans ce livre, au moins une fois monumentale, l'expression de leur désespoir ou de leur résignation. Hélas! qu'elles sont à plaindre ces républiques si solennellement promises, si ardemment désirées par les nouvelles générations, si l'avenir ne leur réserve pas d'autres Aratus et d'autres Philopœmens! Rien de plus cruel pour un cœur qui n'a pas renoncé à toutes les illusions, et qui ne demande qu'à compatir avec tendresse à des erreurs, à des fautes généreuses; rien de plus fait pour tirer l'ame de ses derniers songes, et pour lier les ailes à ses dernières espérances, que de trouver là, au lieu de l'expression fière et touchante d'une noble infortune, le sceau d'une rage brutale et d'un cynisme grossier. Il y a quelque chose de plus déplorable que le malheur dans l'homme dont le malheur n'a pas agrandi l'ame. En se montrant sans dignité dans les revers, il prouve trop qu'il aurait été sans vertu dans la prospérité; et s'il influe jamais sur l'éducation politique d'un peuple libre, ce sera comme l'ilote ivre qu'on faisait voir aux enfans de Sparte pour les détourner d'un vice par son exemple. Liberté, belle et sainte liberté, que vous êtes heureuse en ennemis, mais que vous êtes malheureuse en défenseurs; et combien je vous haïrais si je ne vous adorais pas!

Pendant que je rêvais tout cela, je suis arrivé au hameau

d'Alève, où l'on aperçoit, pour la première fois, un appareil d'économie rurale qui fait naître des idées fort tristes. Ce sont de grands étendoirs ou des claies verticales sur lesquelles on expose les plantes de fèves pour les sécher, et leur faire acquérir une maturité que la froide température du sol qui les a nourries leur permettrait rarement d'atteindre. Ces efforts de l'homme pour subsister déposent d'une manière désolante contre l'excès de la population. Quelle révolution ancienne a banni du fertile Éden de la nature ces familles disgraciées, chétives comme leurs végétaux, pâles comme leurs neiges, moroses et taciturnes comme leurs solitudes?

Après une demi-heure de marche, on arrive à une ville, ou plutôt à une rue longue, rapide, tortueuse, qu'on appelle le bourg Saint-Pierre, et qui aboutit à un pont jeté sur la Drance de Valsorey, car le nom de *drance* paraît dans le pays générique pour les torrens. L'aspect du précipice où celui-ci va tomber a quelque chose de terrible, et la tradition commune le rend encore plus imposant. Bonaparte avait fait conduire un mulet sur la route étroite qui serpente au-dessus de ces abîmes, et il s'élançait sur lui avec cette audace qui ne connaissait pas plus la résistance que le péril. Le sauvage coursier, volontaire et mutin comme ses pareils, se révolta contre l'autorité de cet homme qui venait d'imposer si facilement le frein du pouvoir à une grande nation éprise de l'indépendance. Bonaparte fit un faux pas, et allait disparaître, quand un guide intrépide le saisit et le retint par ses vêtemens, suspendu au-dessus des plages profondes de la Drance de Valsorey. De quelles circonstances inaperçues dépendent le plus souvent ces périodes de gloire dont l'histoire s'empare avec tant d'orgueil! Que devenait le monde si un accident vulgaire avait brisé à la première maille le vaste réseau dont son maître futur se préparait à l'envelopper! A quel autre bras la Providence aurait-elle confié la force de châtier les nations et les rois, et de relever les autels et les trônes? Mais elle ne lui avait pas donné en vain le mont Saint-Bernard pour marche-pied, et elle ne plaça cette première embûche devant ses pas que pour mieux manifester son appui; car le règne passager de ce héros choisi parmi les trésors de sa puissance et de sa colère était le seul moyen de salut qu'elle eût laissé

alors à la société. Si elle n'avait pas pourvu son cœur de volonté et sa main de vigueur, cette tourbe inopinément chrétienne, qui arbore si complaisamment aujourd'hui les insignes de la religion florissante, danserait encore sur les ruines des temples autour de la croix abattue.

Le *Prou* est un grand pâturage terminé par une longue, large et triste vallée qu'on appelle le sommet du *Prou*, et que domine à gauche le glacier de *Menoue*. Devant le voyageur s'ouvre une route dont le nom parle plus intelligiblement à notre orgueil national : on la nomme *Marengo*. Le sommet du *Prou* se compose de débris entraînés par les avalanches et par les torrens, entre lesquels percent à peine encore quelques fleurs pâles qui se penchent sur leurs tiges affaiblies. Les guides prétendent que le nom de cette vallée lui a été donné par allusion à un vieil adverbe français, parce que les hommes et les animaux répugnent à monter plus haut. C'est en effet à peu de distance au-delà que la nature commence à être frappée d'agonie. Quelques pierres disposées en manière de maison vous y rappellent encore un moment l'habitation de l'homme, et vous voyez sortir de ce trou deux enfans qui demandent la charité : l'un, aveugle-né, qui ne sait des choses du monde que Dieu, le bourg Saint-Pierrre, le pain qu'on y achète, et le sou qui le paie; l'autre, petite fille asthmatique qui comprend que la terre est grande, car elle a entendu dire qu'il y avait un pays de l'autre côté de Liddes, et un pays de l'autre côté du couvent. A mesure qu'il parvient de hauteurs en hauteurs, tout prend un caractère extraordinaire pour le voyageur qui réfléchit sur ce qu'il éprouve et sur ce qu'il voit; son propre malaise lui apprend qu'il envahit les frontières d'une création dont l'accès lui était défendu. Ces rois de l'air qu'il a si souvent perdus de vue au fond des cieux n'osent plus le suivre dans ces régions, où l'on cesse de goûter une vie complète; et, comme le dit magnifiquement Chénedollé dans des vers perdus pour sa fortune littéraire, et non pas pour sa gloire, *ils rampent* à ses pieds *dans la nue*. Les insectes, plus agiles, plus vivaces, et sur lesquels la privation de l'air agit bien plus lentement, s'élèvent, à la vérité, aux dernières limites de la végétation ; mais ce n'est plus l'*Apollon* du

Mont-Blanc, dont les ailes, blanches comme les glaciers, déploient des cercles de carmin, vermeils comme le *rhododendron*; ce n'est plus cette belle *Lamie-Alpine*, à la robe nacre de perle relevée par de larges bandes de velours noir, qui se pend aux sapins de Servoz : tout au plus quelque araignée aux pattes grêles arpente les rochers nus, ou quelque scolopendre hideuse étend ses mille pieds sous une pierre humide. L'esprit ne peut se défendre de je ne sais quelle dérision satirique et amère en voyant le rebut des créatures de Dieu arrivé à ce point où l'aigle ne peut monter.

Le monde végétal finit à peu près en même temps par une suite de dégradations dignes de l'intérêt du botaniste. Est-il vrai qu'il trouve jusqu'au sommet une espèce de joubarbe écrite par l'illustre Decandolle (1)? Je ne l'ai pas aperçue, mais j'ai vu disparaître la dernière immortelle, et ce n'est pas la seule immortalité de convention dont l'expérience ait démenti le brevet. Cependant la nature, toujours fidèle à ses harmonies, n'a pas refusé quelque décoration à ces rochers : à peine la dernière mousse a fini de lancer ses aigrettes soyeuses et ses étoiles vertes entre les fentes d'un pic exposé au soleil, que les tapis serrés des lichens semblent se revêtir de couleurs plus brillantes, et se marier avec plus de grace. Comme tous les objets de comparaison viennent à manquer, on est étonné de l'étendue de leurs draperies, de l'élégance de leurs franges, de la diversité de leurs nuances. Il y en a de bleuâtres qui courent sur les pentes inclinées comme des violettes; il y en a de dorées qui pendent aux parois élevées, comme des giroflées; et, çà et là, quelques marbrures d'un rose animé figurent de loin des touffes d'églantiers en fleurs; illusions qui ne peuvent plus tromper ni le grimpereau bigarré, ni le coq de roche au cimier aurore. Elles ne sont faites que pour l'homme.

Encore quelques pas, et à vos pieds s'étend la neige des siècles, et un petit bruit vous annonce le lac, murmurant faiblement sous sa voûte de glace. Du point que vous occupez s'épanchent deux torrens, dont le premier va tomber dans l'Adriatique,

(1) *Sedum saxatile*, VAR.

et le second dans la Méditerranée. Vos yeux peuvent s'étendre, d'un côté, sur l'horizon des anciens, voilà le monde de Périclès et de César; de l'autre, sur l'horizon des modernes, voilà le monde de François Ier et de Napoléon. Vous n'êtes pas loin du *Plan* de Jupiter; vous touchez au couvent de Saint-Bernard. Le rayon d'un quart de lieue peut faire passer sous vos regards toutes les solennités de la religion, de la nature et de l'histoire. Vous êtes arrivé en même temps à la plus haute habitation de la terre ancienne, et à la source de méditations la plus féconde qui soit ouverte à l'homme. Si vous n'éprouvez ici aucune sensation nouvelle, n'en cherchez désormais nulle part.

C'est ici l'ordre de mes impressions; mais je me suis arrêté au-dessous de la brusque avenue du couvent, pour récapituler celles qui avaient échappé à mon crayon. La contrée que je parcours depuis une demi-heure s'appelle *la Vallée de la Mort*; elle est dominée par le *Mont mort*; et tout ce qu'elle embrasse appartient à la mort, même ce qui annonce les œuvres et la demeure de l'homme. Des deux bâtimens que j'ai laissés sur ma droite, l'un porte le nom d'*hôpital*, parce qu'il offre un abri et des alimens provisoires aux voyageurs égarés; l'autre, celui de *tombeau*, parce que c'est là que prennent place tous les ans les corps de ceux de ces infortunés qu'une cruelle fatalité a dérobés aux recherches des charitables religieux. Ils y sont disposés avec une sorte d'ordre, comme une halte de pélerins qui se seraient endormis en priant; et le premier sentiment qu'ils inspirent est la crainte de troubler leur repos, car rien dans leur aspect n'effraie les sens des horribles symptômes de la décomposition. Ici la nature n'a plus de force pour conserver la vie, mais elle n'en a plus pour détruire les formes. Jamais le sommeil de ces Épiménides chrétiens ne sera violé par la faim profane des bêtes de proie; jamais le ver du sépulcre ne filera sa chrysalide funèbre sous leurs vêtemens, et quand l'ange de la résurrection viendra les éveiller, il n'aura qu'une ame à leur rendre. La vanité, qui ne veut pas mourir tout entière, la piété des épouses, des enfans, des amis, qui aspire à conserver tout ce que le trépas lui laisse des objets qu'elle a aimés, n'ont pas besoin au mont Saint-Bernard du secret des

Guanches et des Égyptiens. Le cadavre est une momie qui sort toute faite des mains de la mort.

Il semble qu'on ait dit tout ce qu'il est possible de dire sur les touchans caractères de l'hospitalité au couvent du mont Saint-Bernard; on n'a peut-être pas dit assez combien elle est simple, naturelle, égale pour tous. Ailleurs on la reçoit comme un bienfait, là on en jouit comme d'un droit. Les religieux paraissent appelés comme les étrangers au partage d'un bien qui appartient à tous, et qu'ils ne doivent eux-mêmes goûter qu'en passant. Il n'est que trop vrai qu'aucun d'eux ne le possédera long-temps dans cette atmosphère qui dévore si rapidement la vie. Les uns mourront jeunes, liés à leurs périlleux devoirs, avec une héroïque obstination; les autres, avertis à temps par un dépérissement infaillible, iront vaquer, dans la plaine, aux soins de la quête ou au ministère de la parole. J'avoue au reste que je m'étais fait une idée plus juste de la majestueuse grandeur du mont Saint-Bernard, que de l'ineffable bonté de ses pieux solitaires. J'étais parti muni de lettres de recommandation, auxquelles j'attachais beaucoup de prix, et je fus interrompu à la première parole. Qu'importaient mon nom et ma position dans la société? N'étais-je pas homme et voyageur?

Il y a certainement peu de scènes plus extraordinaires que celle que présente le banquet hospitalier du couvent. C'est à douze cent cinquante toises au-dessus de la mer qu'est placée la salle du festin: une table servie avec abondance, avec propreté, avec une sorte de recherche, réunit des convives de tous les pays, de tous les états, de toutes les religions, assurés du même accueil, autour de mets variés dont il a fallu s'approvisionner à grands frais; car j'ai déjà dit que rien de ce qui est à l'usage de la vie ne croît et n'existe au sommet du mont Saint-Bernard. Les poissons des températures les plus rigoureuses sont morts dans son lac glacé; les plantes de la constitution la plus robuste ont péri sous les vitraux préservateurs, sur le terreau nourricier apporté de la vallée. Cette année même, la gelée du 5 août a détruit la dernière espérance de cette végétation artificielle, et ces essais d'une industrie

impuissante à tromper la nature ne se renouvelleront peut-être plus.

L'église est plus ornée, et puisqu'il faut se servir de cette expression, plus jolie qu'on n'oserait le désirer ou le craindre dans ces austères solitudes, où la grandeur de Dieu apparaît revêtue de tant de majesté et de terreurs; mais nous approchons de l'Italie, et le goût de ce peuple amoureux d'images et de décorations commence à se trahir dans ses édifices. Celui-ci n'a de digne d'être vu que le monument du général Desaix; mais la terre entière ne possède pas un monument historique plus remarquable par sa position. On dirait que la Providence a voulu marquer le point culminant de nos succès et de notre gloire en y laissant un tombeau.

Ce n'était pas à moi qu'il appartenait de décrire l'effet imposant et sublime des cérémonies religieuses dans le temple le plus rapproché du séjour du Seigneur, que les hommes lui aient jamais élevé. Cette tâche facile pour le génie, et que je tenterais en vain, a été remplie plusieurs fois. Je ne mettrai point mes inspirations à la place de celles des muses chrétiennes, à qui il a été donné de célébrer les merveilles de la religion en termes si magnifiques, et je me contenterai de me prosterner derrière elles, « au bruit des concerts de l'autel qui, dans les hautes régions où ils sont formés, semblent partir du premier degré de cette échelle harmonieuse des vierges, des confesseurs et des anges, qui aboutit à travers toutes les profondeurs du ciel au pied du saint des saints. »

J'ai quitté mes hôtes le 20 août après l'office. La nuit avait été froide et orageuse, et trois pieds de neige me cachaient la trace du chemin. Au bas du *Prou*, ce n'était plus qu'un givre fondu et grisâtre qui paraissait à peine sur la vallée comme une couche de sable, c'était de la pluie au bourg Saint-Pierre. A Liddes, le ciel s'éclaircissait, le soleil brillait entre quelques nues paresseuses qui gagnaient lentement l'horizon; les plantes, courbées sous des gouttes pesantes, témoignaient seules qu'il avait plu. Près d'Orsière, on voyait les paysans descendre chargés de leurs faux dans la profonde vallée de la Drance, pour y reprendre le travail de la saison. Les vignobles qui revêtent le pied de la montagne après

la Valette montraient les plus riches apparences. Quelques raisins mieux exposés que les autres commençaient à *varier*. On moissonnait dans la plaine. La nature se jouait ainsi à faire tourner devant moi le mobile miroir à quatre facettes où se peignent ses quatre saisons, et à me prodiguer dans un jour toutes les sensations d'une année, trop rapide sans doute, mais la plus délicieuse de ma vie. Ma femme et ma fille étaient avec moi.

CH. NODIER.

REVUE

POÉTIQUE.

MARIE. — IAMBES.

Voici deux livres nouveaux, deux œuvres de poésie éminentes et originales, deux productions bien diverses et en apparence tout-à-fait contraires de deux talens réfléchis et inspirés, de deux sensibilités, on ne saurait plus antipathiques au premier coup d'œil, et pourtant parentes au fond et presque sœurs. La cadette, je suppose, est restée recueillie en elle-même et discrète, elle s'est rattachée par un retour pieux au foyer domestique, au bourg natal, aux mœurs, au paysage du lieu, aux amours de sa blonde enfance; elle a gardé son culte simple; elle peut retrouver au besoin son accent du pays; elle se rappelle encore tous les noms, et s'enferme souvent pour chanter ses airs anciens et pleurer plus à l'aise à ses souvenirs. Mais n'allez pas toutefois accorder à cette nature

si fraîche éclose trop d'ignorance et de simplicité; elle sait le monde et la vie, elle a souffert bien des peines et s'est étudiée à bien des graces. Son bon goût autant que sa pudeur l'avertit fréquemment de choisir entre ses émotions, ou même de se taire et de se voiler. Il y a en elle une science achevée qui se dissimule, une expérience sans doute amère qui aime à s'oublier. On sent, à quelques mots qui lui échappent, à certaines brusqueries presque involontaires, qu'il règne sous cette douceur un peu sauvage, à laquelle la plus exacte bienséance préside, une énergie puissante de retenue, et capable, si on la heurtait, de rude défense. Et l'autre sœur, qui, plus brave et aventurière, émancipée de bonne heure, s'est ruée dans les hasards du monde, dans le tourbillon et la fange des capitales, qui n'a eu peur ni des goujats des camps, ni des théâtres obscènes, ni des rues dépavées, et qui, le front débarrassé de vergogne, et la grosse parole à la bouche, s'est faite honnête homme cynique, n'espérant plus redevenir une vierge accomplie, ne la prenez pas trop au mot non plus, je vous conseille; ne croyez pas trop qu'elle se plaise à cette corruption dont elle nous fait honte, à cette nausée éructante qu'elle nous jette à la face pour provoquer la pareille en nous, à cette lie de *vin bleu* dont elle barbouille exprès son vers pour qu'il nous tienne lieu de l'ilote ivre et qu'il nous épouvante; osez regarder derrière l'hyperbole étalée et échevelée par laquelle, égalant la luxure latine, elle divulgue sans relâche et le plus effrontément la plaie secrète de ce siècle menteur, tout plein en effet de prostitutions et d'adultères; osez percer au-delà de cette monstrueuse orgie qu'elle déchaîne en mille postures devant nous; — et vous sentirez dans l'ame de cette muse une intention scrupuleuse, un effort austère, un excès de dégoût né d'une pudeur trompée, une délicatesse dédaigneuse qui, violée une fois, s'est tournée en satirique invective, une nature de finesse et d'élégance, que l'idéal ravirait aisément et qui ne ferait volontiers qu'un pas de la *Curée* au monde des anges. Si, laissant le fond, nous examinons l'art et la forme chez les deux poètes, nous les trouvons également habiles, composant chacun leur œuvre avec une gradation savante, consommés aux procédés techniques et aux détails précieux. On ne saurait dire tout ce qu'il y a d'ingénieux et de combiné dans la plus tendre

simplicité de l'un, dans la plus rapide indignation de l'autre; quelle part d'étude antique détournée à l'innovation actuelle; quel sucs nombreux et mélangés dans ces fruits tombés d'hier et de si franche saveur. Mais ce n'est pas un parallèle que nous faisons; nous n'avons voulu que nous justifier de réunir ici l'un à côté de l'autre deux jeunes poètes si divers au premier abord, jumeaux dans leur apparition, unis d'ailleurs entre eux par une étroite amitié, et en ce moment même compagnons heureux de voyage vers la belle et toujours nouvelle Italie.

Marie, roman, est simplement un recueil d'élégies, parmi lesquelles il s'en trouve huit intitulées *Marie*, qui, sans se suivre du tout, reviennent par intervalles, et, au milieu des distractions de l'amant et des caprices du poète, renouent le fil de lin flottant de cette première liaison villageoise et printanière. Cet amour fidèle pour la jeune paysanne bas-bretonne Marie est comme le son fondamental que divisent d'autres sons harmoniques, mais qui reparaît d'espace en espace à certains nœuds. Marie, la gentille brune aux dents blanches, aux yeux bleus et clairs, l'habitante du *Moustoir,* qui tous les dimanches arrivait à l'église du bourg, qui passait des jours entiers au pont Kerlo, avec son amoureux de douze ans, à regarder l'eau qui coule, et les poissons variés, et dans l'air ces nombreux phalènes dont Nodier sait les mystères; Marie, qui sauvait la vie à l'alerte demoiselle abattue sur sa main; qui l'hiver suivant avait les fièvres et grandissait si fort, mûrissait si vite, qu'après ces six longs mois elle avait oublié les jeux d'enfant et les alertes demoiselles, et les poissons du pont Kerlo, et les distractions à l'office pour son amoureux de douze ans, et qu'elle se mariait avec quelque honnête métayer de l'endroit : cette Marie que le sensible poète n'a jamais oubliée depuis; qu'il a revue deux ou trois fois au plus peut-être; à qui, en dernier lieu, il a acheté à la foire du bourg une bague de cuivre qu'elle porte sans mystère aux yeux de l'époux sans soupçons; dont l'image, comme une bénédiction secrète, l'a suivi au sein de Paris et du monde; dont le souvenir et la célébration silencieuse l'ont rafraîchi dans l'amertume; dont il demandait naguère au conscrit Daniel, dans une élégie qui fait pleurer, une parole, un reflet, un débris, quelque chose qu'elle eût dit ou qu'elle eût touché, une feuille de sa porte, fût-elle sèche

déjà : cette Marie belle encore, l'honneur modeste de la vallée inconnue qu'arrosent l'Élé et le Laita, ne lira jamais ce livre qu'elle a dicté, et ne saura même jamais qu'il existe, car elle ne connaît que la langue du pays, et d'ailleurs elle ne le croirait pas. Voilà le roman, l'idée dominante de ce charmant petit livre, et tout ce qui s'y ajoute d'étranger, se compose à merveille à l'entour. Ce sont d'autres souvenirs du pays et de la famille, des noces singulières, des retours de vacances, des adieux et de tendres envois d'un fils à sa mère, de calmes et rians intérieurs de félicité domestique; ce sont par endroits des confidences obscures et enflammées d'un autre amour que celui de Marie, d'un amour moins innocent, moins indéterminé et qui peut se montrer sans rivalité dans les intervalles du premier rêve, car il n'était pas du tout de même nature; ce sont enfin les goûts de l'artiste, les choses et les hommes de sa prédilection, le statuaire grec et M. Ingres sectateur de l'antique beauté, des vers à la mémoire de ce George Farcy que sa mort a révélé à la France, et qui eût aimé ce livre s'il avait vécu, et qui, en le lisant, eût envié de le faire; partout une nature élégante et gracieuse à laquelle le cœur se confie; partout de bienveillantes images et un pur désir du beau; le doux Virgile en robe traînante et les cheveux négligés, s'appuyant sur le bras de Mécènes au seuil du palais d'Octave; un doute tolérant et chaste, la liberté clémente; Jésus *homme ou Dieu*, dit le poète, mais qui possède à jamais l'univers moral, et qui, s'il doit mourir, ne mourra que comme le père de famille, après que toute sa race, la race des fils d'Adam, sera pourvue; ce sont des vers comme ceux-ci, inspirés par le joli pays de Livry, que Mme de Sévigné chérissait déjà :

. . . . . Sans projets, sans envie,
Ne cherchons désormais que l'oubli de la vie :
Que chaque objet qui passe, ou noble ou gracieux,
Nous attire et sur lui laissons aller nos yeux;
Vivons hors de nous-même; il est dans la nature,
Dans tout ce qui se meut, et respire, et murmure,
Dans les riches trésors de la création,
Il est des baumes sûrs à toute affliction :
C'est de s'abandonner à ces beautés naïves,

D'en observer les lois douces, inoffensives,
L'arbre qui pousse et meurt où nos mains l'ont planté,
Et l'oiseau qu'on écoute après qu'il a chanté.

. . . . . .

Quand les hommes n'ont plus que des songes moroses,
Heureux qui sait se prendre au pur amour des choses,
Parvient à s'émouvoir et trouve hors de lui,
Hors de toute pensée, un baume à son ennui!

Les comparaisons qui passent naturellement à l'imagination du poète appartiennent à la plus jolie et à la plus fraîche nature; on y voit des chevreuils, des faons timides, qui, les pieds dans le torrent, aspirent les derniers feux du soleil, ou boivent la rosée matinale sous la fourrée. Si je l'osais dire, je trouverais dans ces comparaisons de l'artiste quelque secret rapport de conformité avec sa propre et intime organisation, avec ses sauvageries bretonnes, sa pureté un peu farouche, et cette ombrageuse vigilance qu'il nous a lui-même si délicatement accusée :

J'aime dans tout esprit l'orgueil de la pensée
Qui n'accepte aucun frein, aucune loi tracée,
Par-delà le réel s'élance et cherche à voir,
Et de rien ne s'effraie, et sait tout concevoir;
Mais avec cet esprit j'aime une ame ingénue,
Pleine de bons instincts, de sage retenue,
Qui s'ombrage de peu, surveille son honneur,
De scrupules sans fin tourmente son bonheur,
Suit, même en ses écarts, sa droiture pour guide,
Et, pour autrui facile, est pour elle timide.

En lisant ce petit livre tout virginal et filial, le *décor,* le *venustus,* le *simplex muditiis* des Latins, reviennent à la pensée pour exprimer le sentiment qu'il inspire dans sa décence continue. Les plus vrais tableaux, les plus vives réalités qu'il nous offre, ont encore un parfum antique qui trahit une instinctive familiarité avec les maîtres de l'âge d'élégance, avec les poètes du Musée et de l'anthologie. Quelque chose de ce qu'on éprouve devant *l'Œdipe* d'Ingres, ou à la lecture de l'*Antigone* de Ballanche, se retrouve ici, moins grave, moins direct, et ménagé sous un adorable arti-

fice. L'élégie du pont Kerlo me reporte involontairement à Moschus, à Bion. L'*hymne* à la pitié pourrait être un écho plaintif de Synésius. C'est le propre des poésies extrêmement civilisées de revenir avec une curiosité expresse à la nature la plus détaillée, à la simplicité la plus attentive. Théocrite n'a-t-il pas fait les *Syracusaines*, et le rhéteur Longus la pastorale de *Daphnis et Chloé?* Mais chez l'auteur de *Marie*, tout cela est si habilement fondu, si intimement élaboré au sein d'une mélancolie personnelle et d'une originalité indigène, que la critique la plus pénétrante ne saurait démêler qu'une confuse réminiscence dans ce produit vivant d'un art achevé, et que si elle voulait marquer d'un nom ce fruit nouveau, elle serait contrainte d'y rattacher simplement le nom du poète; mais nous qui jugeons combien est sincère la modestie qui nous l'a caché, nous ne prendrons pas sur nous de lui faire violence; et pour conclure, nous nous bornerons à citer la plus touchante, à notre gré, des élégies que le nom de *Marie* décore :

Partout des cris de mort et d'alarme! Paris
S'entoure avec effroi de ses jeunes conscrits;
Et du nord, du midi, des champs de la Lorraine,
Des jardins verdoyans de la riche Touraine,
Tous enfans bien-aimés, pères, nouveaux époux,
Accourent à grands pas au commun rendez-vous.
Sur l'habit du pays, qu'ils conservent encore,
Ils portent tous leur arme, et tous avant l'aurore,
Par bandes s'avançant aux deux bords du chemin,
Disent des chants de guerre en se tenant la main!
Liberté, seul amour que notre ame flétrie
Sente et poursuive encore avec idolâtrie,
De ce siècle sans foi seule divinité,
Regarde, à ton seul nom, regarde avec fierté
Se lever cette foule, ardente, généreuse!
Comme les dieux passés si tu n'es point menteuse,
Quels biens, ô liberté! pourras-tu donc offrir
A ces nouveaux croyans qui pour toi vont mourir?

Il faut partir aussi, Daniel! adieu ta ferme,
Qu'un fossé large et creux contre les loups enferme,

Ton hameau recouvert d'un bois de châtaignier,
Et tes beaux champs de seigle : adieu, jeune fermier !
Lorsqu'au lever du jour, joyeux, plein de courage,
Monté sur tes chevaux tu sortais pour l'ouvrage,
Avec toutes ses voix l'harmonieux matin
S'éveillait en chantant à l'horizon lointain :
Le noir Elé d'abord, ou le Scorff à ta droite,
Roulant ses claires eaux dans sa vallée étroite,
Et, tel qu'un doux parfum, le chant de mille oiseaux
S'élevant du vallon avec le bruit des eaux;
La brise dans les joncs qui siffle et les caresse;
Puis l'appel matinal de la première messe,
Répété tour à tour, comme un salut chrétien,
Du clocher de Cléguer à celui de Quérien. —
Adieu, Daniel; adieu ta maisonnette blanche,
Adieu ton beau pays! Après vêpres, dimanche,
Les amis te verront pour la dernière fois,
Et tu cacheras mal tes larmes sous tes doigts;
Car, pour nous, vieux Bretons, rien ne vaut la patrie,
Et notre ciel brumeux, et la lande fleurie.

Mais avant de partir, si tu le peux, va voir
Celle qui demeurait chez sa mère au Moustoir,
Comme si tu voulais, avant ton grand voyage,
Visiter tes amis de village en village.
Assis dans sa maison, alors regarde bien
Si quelque joie y règne, et s'il n'y manque rien;
Si son époux est bon, sa famille nombreuse,
Et si dans son ménage enfin elle est heureuse.
Regarde chaque objet pour me les dire un jour,
Et que dans ton récit je les voie à mon tour.
Attache bien tes yeux sur cette pauvre femme :
Est-elle belle encor comme au fond de mon ame?
Et ses petits enfans, prends-les entre tes bras;
Et, s'il ont de ses traits, tu les embrasseras.
Tu lui diras enfin (et toujours, je t'en prie,
Garde, en parlant, tes yeux attachés sur Marie)
Que tu pars, devenu soldat de métayer,
Que tu vas à Paris; et, feignant de railler,
Tu lui demanderas si d'une ardeur fidèle,

Dans la grand'ville, ici, nul ne languit loin d'elle;
Puis, revenant encore à ton prochaiu départ,
Dis-lui: N'aura-t-il pas un mot de votre part?
— Oh! s'il croît une fleur, une feuille à sa porte,
Daniel, porte-les-moi, déjà sèches, qu'importe!...

Trois *Iambes* de M. Auguste Barbier sont déjà connus; la *Curée*, la *Popularité*, l'*Idole*, lui ont fait un nom. Chacun a admiré en lui cette audace et cette puissance de tout fouiller et de tout peindre, d'égaler sa voix qui gourmande au mugissement de la clameur publique, de monter son harmonie sifflante au diapazon des barricades ou de l'émeute, de manière à être entendu. C'est, à vrai dire, le seul poète que nous ait donné la révolution de juillet. Barthélemy, qui se surpasse tous les jours dans la satire spirituelle et éclatante, n'a fait que poursuivre un rôle où lui et son ami Méry étaient depuis long-temps des maîtres. Un autre poète, trop rare au gré de ceux qui apprécient le talent sévère, M. Antony Deschamps a publié trois satires dans un sens opposé, et empreintes d'une teinte de cette verdeur gibeline qu'il a comme puisée au commerce du Dante; mais M. Antony Deschamps avait pris rang avant ce temps-là. M. Barbier, au contraire, est bien véritablement un enfant du soleil de juillet. Jusqu'à ce moment ses palettes incertaines se chargeaient de couleurs, ses imaginations se heurtaient sans prendre corps, sa muse ne trouvait pas jour; il attendait. Le tonnerre serein de la grande semaine et quelques vers d'André Chénier, dont le rhythme lui est revenu à l'oreille, ont décidé de sa vocation, et tout cet amas de verve et de peinture a débordé. Le jet a été violent, gigantesque, exagéré, mais de cette exagération en partie voulue que comporte la satire, sinon la satire d'Horace, du moins celle de Juvenal, et qui pousse au-delà du réel dans certains cas pour mieux pouvoir y atteindre dans beaucoup d'autres. Il nous a semblé qu'en lisant les vers de M. Barbier plusieurs personnes, qui pourtant les admirent, n'y cherchent guère qu'un plaisir étrange, un tour de force inoui jusqu'à présent, des exploits pour les yeux; l'intrépidité extraordinaire dans les plus périlleuses images que jamais poète ait tentées. D'autres personnes au contraire, d'un goût plus féminin, se sont révoltées à

ces mêmes images, à ces abus de parole où se délectent les audacieux. Des deux côtés, il y a méprise, ce nous semble, et jugement superficiel. Et pour répondre d'abord aux timorés qui vous diront avec Boileau qu'ils *fuient un effronté qui prêche la pudeur*, nous maintenons qu'il est dans la société actuelle, et derrière le vernis fragile de nos mœurs, des vices, des désordres, une corruption radicale qu'on peut ignorer à toute force, et, par là même éluder avec bon goût dans la satire littéraire, mais qui du moment qu'on y pénètre et qu'on les remue, salissent inévitablement le vers, comme la plaie hideuse qu'il sonde, salit le doigt de l'opérateur. Tout homme de notre âge, dont la vie n'a pas été celle d'une jeune fille de province, tout homme que ses passions ou les circonstances ont mêlé aux diverses classes de notre civilisation si vantée, et qui ne les a pas envisagées, comme trop souvent, avec des yeux cupides et un cœur endurci, celui-là sait fort bien ce qu'il y a de trop misérablement vrai au fond de cette lie où M. Barbier a osé plonger pour en jeter des poignées vers le ciel. Ce qu'il dit de l'infection, de la lubricité des théâtres, de l'enfant vicieux et flétri des grandes villes, de la populace des ateliers et de celle des antichambres, n'a rien que d'exact, et tant que les maux ne seront pas guéris, tant qu'ils seront méconnus et niés, une sorte de convenance supérieure commandera à qui les sent de les révéler au vif et de ne les enjoliver en rien. Mais pour que cette convenance soit rigoureuse et se fonde sur un devoir, il est besoin que le poète ne se complaise pas aux misères qu'il décrit, qu'il ne joue pas avec l'infamie qu'il étale, comme font certains chirugiens sans humanité, et que ce dégoût vertueux qu'il veut exciter dans le lecteur, réside continuellement sur sa lèvre, et palpite dans son accent. Or, M. Barbier, selon nous, a eu presque toujours présent à l'esprit ce sentiment élevé de la mission dont il s'est fait le poétique organe, et c'est un mérite que ne lui ont pas assez attribué beaucoup des admirateurs de sa forme et de ses tableaux. Il faut en conclure seulement, peut-être, que par momens, dans le détail de l'expression, il s'est laissé aller en pur artiste à un caprice d'énergie exorbitante qui distrait et donne le change sur l'ensemble de sa pensée. Mais l'intention générale, la philosophique moralité de son inspiration n'est pas douteuse; elle ressort mani-

festement des compositions les plus importantes de la *Curée*, de la *Popularité*, de l'*Idole*, de *Melpomène*; elle est écrite en termes magnifiques, au début et à la fin du volume, dans les pièces intitulées *Tentation* et *Desperatio*; car ce livre, né de la révolution de juillet, pour plus grande analogie avec elle, entr'ouve le ciel d'abord et nous leurre des plus radieuses merveilles; puis de mécompte en mécompte, il tourne au désespoir amer, *crève sur le flanc comme un chien*. M. Barbier a voulu nous montrer à quelles conséquences dernières, en politique, en morale, en art, descend, malgré quelques élans brisés, une société sans croyances, une terre qui n'a pas de cieux; il pousse à l'extrémité cette idée de néant, il décharne son squelette, il le traîne encore saignant au milieu de la salle du festin, et l'inaugure dans les blasphèmes pour nous mieux effrayer. Cette impiété, outrée à dessein, est, on le conçoit un rappel violent, et provoque au retour; elle gît tout entière dans la logique du poète, nullement dans son cœur. Lui, poète, il aime le beau et le saint, la pitié et l'harmonie, la noblesse et la blancheur, Sophocle, Dante et Raphaël; il s'écrierait volontiers avec l'esprit qui le tente, et serait heureux de répéter toujours:

Quel bonheur d'être un ange, et, comme l'hirondelle,
De se rouler par l'air au caprice de l'aile,
De monter, de descendre, et de voiler son front,
Quand parfois, au détour d'un nuage profond,
Comme un maître le soir qui parcourt son domaine,
On voit le pied de Dieu qui traverse la plaine!
Quel bonheur ineffable et quelle volupté
D'être un rayon vivant de la divinité;
De voir du haut du ciel et de ses voûtes rondes
Reluire sous ses pieds la poussière des mondes,
D'entendre à chaque instant de leurs brillans réveils
Chanter comme un oiseau des milliers de soleils!
Oh! quel bonheur de vivre avec de belles choses!
Qu'il est doux d'être heureux sans remonter aux causes!
Qu'il est doux d'être bien sans désirer le mieux,
Et de n'avoir jamais à se lasser des cieux!

SAINTE-BEUVE.

DE
LA HAINE LITTÉRAIRE.

C'est un grand malheur et que nous devons déplorer sérieusement qu'Il n'ait pas vécu au temps de Labruyère ou de Lesage. Ç'aurait été un beau chapitre de plus pour les *Caractères* ou le *Gil Blas*. Mais aujourd'hui, au milieu de ce débordement de paroles sonores et vides qui se précipitent à flots pressés sur les moindres idées, et qui menacent de tout envahir, qui écrira ce chapitre? Qui voudra et qui saura l'écrire?

C'est un homme spirituel et rien de plus. Ce qui suffirait au bonheur et à la vanité d'un autre, fait le tourment de toute sa vie. Il n'a que de l'esprit et Il essaie vainement, par tous les moyens imaginables, de se persuader qu'Il a du génie. Doué d'une adresse infinie, Il a réussi à recruter quelques flatteurs complaisans que sa parole éblouit, et qui jouent près de lui le même rôle, à peu près, que le valet-de-chambre du nouveau dieu. Au lieu de lui dire tous les matins : « Souvenez-vous, M. le comte, que vous avez de grandes choses à faire, » ils lui répètent à satiété et à tous les instans de la journée : Ah! si vous vouliez, vous auriez à vous

seul plus de génie que tous ces gens-là. *Ivanhoë* a bien des longueurs, et vous sauriez les éviter. Lamartine est bien vague et bien monotone ; vous faites les vers mieux que lui, et si vous consentiez à vous y mettre, quelles belles choses nous aurions !

Voilà ce qu'Il s'entend dire, ce qu'Il se laisse dire, ce qu'Il se fait dire tous les jours. Mais cet éternel encouragement, cette ovation quotidienne, ne réussit pas à le réveiller de sa léthargie, peut-être faut-il dire de son impuissance. Il ne peut se soustraire à son supplice. Il a trop d'esprit encore pour croire à son génie.

J'en sais pourtant qui croient en lui, comme les Juifs à la venue prochaine du Messie. Ni l'oubli, ni l'obscurité, ni les désappointemens sans nombre du dieu qu'ils adorent et qu'ils encensent, ne réussissent à les désabuser.

A vrai dire, son talent spécial, le plus réel et le plus complet de tous ceux qu'Il possède, consiste à se composer un succès de toutes les chutes auxquelles Il assiste, et auxquelles Il travaille activement de toutes ses forces. Il s'est fait à son usage une gloire négative qui résulte uniquement de sa haine vivace et acharnée pour toutes les gloires qu'Il a vu naître, et qu'Il a poursuivies à outrance de ses imprécations et de ses blasphèmes.

Tout ce qui s'est fait en France depuis vingt ans d'éclatant et de beau, Il l'a gâté ; Il s'est caché comme un ver au fond de tous les fruits qui commençaient à mûrir, pour les corrompre et les empoisonner. Dès qu'Il a entendu le râle de la poésie de l'empire, Il s'est associé avec empressement à ceux qui voulaient fonder la poésie nouvelle. Il a épié leurs projets, pénétré leur intentions, guetté leurs espérances. Il s'est initié à tous les mystères de la nouvelle religion, et le jour où la religion a triomphé, Il a pris le rôle de Judas.

Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, ont été ses amis à leurs premiers débuts ; et le jour du succès, le jour où leur nom est devenu un symbole glorieux d'enthousiasme et de poésie, Il les a pris en haine, et s'est attaché au char de triomphe pour arrêter la roue. Il fait pour les *Méditations*, les *Orientales* et les *Poèmes*, ce que Sextus Empiricus a fait pour les *Élémens* d'Euclide. Il a dépensé toutes les facultés de son esprit à réfuter toutes les renommées qu'Il ne pouvait atteindre.

J'ai connu des intelligences assez hautes, d'une belle trempe, et d'une portée lointaine et vigoureuse, qui répugnaient à la haine, et s'en tenaient au mépris. Pour lui, le mépris ne ferait pas son compte, et Il s'en abstient, comme d'un sentiment stérile. Aujourd'hui Il compte autant de haines qu'hier Il comptait d'amitiés. Le jour où l'Europe apprendra la mort de Goëthe, Il aura de profonds regrets. Non pas qu'il voie avec douleur s'éteindre le génie à qui nous devons Faust et Werther; peu lui importe, car Il n'est capable d'aucune sympathie : mais Il verra s'en aller sa dernière espérance de gâter une gloire qui a vécu impunément de son temps.

Il a obtenu dans sa vie un assez bon nombre de succès anonymes, qu'Il a su habilement exploiter pendant quelque temps. Il a semé adroitement des bruits perfides qui attribuaient à d'autres l'œuvre de ses mains, et souvent Il a dû à cette supercherie la renommée d'une semaine. Huit jours après Il se mettait en quête de nouvelles dupes. Ses meilleures amitiés ont passé par cette perfidie. Tous les noms honorables qu'Il a pu connaître, toutes les hautes réputations qu'Il a fréquentées, Il s'en est servi sans scrupule, pour escamoter à l'ombre de leur gloire et à son profit quelques battemens de mains, quelques douzaines de louanges éphémères.

Mais s'Il s'en fût tenu là, s'Il eût borné son rôle à mettre sur ses œuvres le nom d'autrui, sa part serait trop belle encore, et Il serait en droit de railler superbement l'innocente niaiserie des lecteurs. Il serait toujours bien venu à répondre : Tant pis pour vous si vous admirez mes vers sous le prétexte de Béranger, si vous pleurez aux contes que je vous fais, parce que vous croyez reconnaître dans le vélin de mes volumes, dans les douze lignes de mes pages, et dans la décence aristocratique et réservée des passions que je décris, la plume d'une noble duchesse. A toutes nos récriminations, Il pourrait n'opposer qu'un rire satanique, et s'applaudir paisiblement du succès de sa ruse.

Par malheur il n'en est rien. Il a eu bientôt usé et mis en lambeaux ses plus solides amitiés; Il a fait autour de lui un désert immense; comme l'archange exilé de Milton, Il a regardé tristement autour de lui, et Il a vu que tout le monde s'était retiré.

Alors Il s'est réfugié dans son cœur vide et desséché, et comme

son esprit impuissant se refusait à produire, au risque d'être un jour bafoué, traîné aux gémonies, Il a pris hardiment ce qu'Il a pu trouver à sa guise chez les nations voisines. L'Allemagne, l'Écosse, l'Angleterre, lui ont servi de compères et de complices dans cette nouvelle croisade contre l'innocence et la crédulité des bonnes ames.

Coleridge n'avait pas encore passé le détroit, et le traducteur infaillible et inévitable de tous les poèmes de lord Byron n'avait pas encore jeté au crible de son industrie les lambeaux mutilés des *revues* anglaises, pour en composer un prétendu voyage historique et littéraire. Il lui a semblé plaisant et commode de prendre et de traduire, vaille que vaille, la magnifique ballade de l'*Old-Mariner*. Après avoir écrit le dernier vers de son chef-d'œuvre d'emprunt, Il a bien voulu annoncer qu'Il venait de terminer *quelque chose*; Il s'est fait prier par quelques niais curieux de vouloir bien lire son poème; Il a résisté aussi long-temps qu'il fallait pour doubler par l'impatience l'empressement de l'auditoire. Il s'est arrangé dans un coin du salon, sous le jour douteux d'une lampe, et d'une voix mystérieuse, Il a consenti à murmurer doucement, à chuchoter les vers de Coleridge qu'Il honorait de son baptême.

Si j'ai bonne mémoire, Coleridge a défrayé trois de ses hivers. Un soir, un auditeur perfide a tiré de sa poche le volume accusateur, et a demandé, avec une naïveté doucereuse, si l'auteur avait eu l'imprudence de livrer à des mains peu sûres une copie de son poème, et il a montré à qui voulait, ce qu'il appelait, avec un étonnement bien joué, l'imitation anglaise. Le volume a passé de main en main, et il a fallu reconstruire sur nouveaux frais une réputation qui venait de s'écrouler, et de tomber en ruines sous le souffle du premier ouragan.

Mais Il n'a pas perdu courage. Il a découvert à Berlin un homme d'un génie bizarre et singulier, assez riche en inventions pour prêter à des pauvres comme lui. L'Évangile dit quelque part que celui qui a deux manteaux en donne un à celui qui n'en a pas. Il s'est appliqué sans hésitation la lettre et l'esprit du Nouveau-Testament. Il a couvert sa nudité de la pourpre et du lin du voyageur qu'Il venait de détrousser. Il a pris à Hoffmann, roi du rêve et de la fantaisie, un des plus beaux joyaux de sa couronne, le conte

de Mlle Scudéri, l'histoire si profondément pathétique et merveilleuse de Cardillac, ce récit qui fait pleurer et qui dresse les cheveux, et Il a reçu en son nom les louanges que le génie d'un autre avait méritées. Après avoir suivi le précepte de la loi nouvelle, Il a réalisé, avec une littéralité singulièrement habile, les vers si connus de Virgile : *Sic vos non vobis mellificatis apes. Sic vos non vobis nidificatis aves*, etc.

Ce dernier exploit a eu meilleur sort que les autres. Par un hasard que l'histoire de nos relations politiques et sociales explique suffisamment, l'Allemagne littéraire est venue à nous plus tard que l'Angleterre. Hoffmann n'a complété nos soirées que cinq ans après que nous connaissions déjà l'*école des lacs* et ses principaux disciples. Le jour où Il a su qu'on traduisait Hoffmann, Il a senti d'horribles angoisses. Si Eschyle avait pu revivre et le voir, il eût ajouté un nouvel acte à son Prométhée. Il sentait au dedans de lui-même tout son sang qui se refoulait à son cœur et qui bondissait par élans impétueux et pressés, et qui menaçait de briser sa digue. Depuis l'heure où Il a prévu qu'on allait lui arracher son masque, jusqu'à l'heure où Il a senti au visage l'air frais et cuisant qu'Il voulait éviter, ses cheveux ont blanchi. Il voyait la coalition des rieurs et des envieux se grossir et s'avancer, et Il n'avait pas un asile où se cacher pour éviter la honte. Il entendait le vent qui sifflait à ses tempes. Il voyait les nuages s'amonceler, l'éclair qui sillonnait le ciel, et Il cherchait vainement l'ombre d'un laurier pour s'abriter de la foudre.

La foudre est tombée, et pour l'atteindre, elle n'a pas eu besoin, comme pour frapper Napoléon dans son aire impériale, de remonter. Il a perdu à ce coup un de ses membres, et Il s'est exposé, muet et mutilé, à la risée et à la pitié.

Pour se consoler de ce nouvel échec, pour oublier la douleur cuisante de cette nouvelle et large et sanglante blessure, Il a essayé de mêler un peu de boue aux cendres de Joseph Delorme. Mais le tombeau du poète a refusé de s'ouvrir sous ses coups pour enfouir ses insultes ; comme le serpent sur la lime, Il s'est consumé en efforts impuissans, et il a quitté la partie pour ne pas se briser les dents.

Un des épisodes les plus importans à ses yeux de l'épopée à laquelle Il travaille depuis vingt ans et au-delà, et pour laquelle Il a dépensé le meilleur de son sommeil, sans regretter ni sueurs ni soupirs, épopée de haine et d'envie, qui commence par le râle de l'impuissance, et qui finira par la rage et les grincemens de dents des damnés du poète florentin, la page la plus splendide pour son regard éteint et las, c'est celle où il essaie de flétrir la *camaraderie*, où Il a voulu cacher dans l'ombre de son mépris les meilleures et les plus éclatantes réputations de notre siècle. Ne pouvant se faire grand et vigoureux comme un chien de Terre-Neuve, Il a jappé comme un épagneul.

Aujourd'hui l'écho n'a pas retenu les aboiemens glapissans et criards dont Il a poursuivi ses amis d'autrefois. Les sons rauques de sa voix furieuse se sont perdus comme le sifflement du vent qui passe aux tours d'une église, tandis que l'orgue majestueux et sonore emplit de ses accens le portail, la nef et le chœur.

Nous ne dirons rien d'une *correspondance inédite*, dont la meilleure partie se retrouve en germe, et quelquefois en fruit mûr et vermeil, dans les lettres de l'abbé Galiani. Nous ne rappellerons pas le dépit et les exclamations de l'auteur le jour où Il s'entendit traiter en plein salon d'homme d'esprit. Peu s'en fallut, s'Il eût osé, et s'Il n'eût tremblé devant le ridicule, qu'Il ne provoquât son panégyriste, comme fit le convive de Sainte-Foix, qui le blâmait de déjeuner avec une bavaroise, et qu'Il ne lui proposât de se couper la gorge pour le punir d'un éloge dont Il ne voulait pas. Homme d'esprit! quelle insulte, quel blasphème, quelle honte ineffaçable! Mais l'arrêt ne fut pas cassé! Il eut beau se pourvoir en grace, et plaider, et invoquer toutes les jurisprudences du royaume, il fallut en passer par le sobriquet d'homme d'esprit et se résigner.

Il nous reste maintenant à entretenir les curieux des deux monumens qu'Il a bien voulu léguer à la postérité. Il ne s'agit, messieurs, de rien moins que d'un roman et d'une comédie; et remarquez bien, je vous prie, qu'Il a daigné signer la comédie et le roman. Comprenez-vous tout ce qu'il y a de hardi et d'osé à signer une œuvre de son nom. Cette conduite vous semble simple et natu-

relle. Vous ne concevez guère qu'on fasse autrement. Innocence et niaiserie! gaucherie et maladresse! Ne soupçonnez-vous donc pas tout ce qu'il y a d'ingénieux et de profond à se mettre à couvert sous l'anonyme, à profiter des applaudissemens s'ils viennent, et à répudier les sifflets si le malheur veut qu'on les entende. Il suffit pour cela, quand on a *dicté* le livre, d'écrire, huit jours après la publication, à trois journaux accrédités : « Je jure sur l'honneur que je n'ai pas écrit une ligne de l'ouvrage qu'on m'attribue. »

Comme on le voit, l'auteur, si familier aux Évangiles et à Virgile, n'a pas négligé non plus l'étude ni la pratique d'Escobar. Nous devons donc le remercier d'avoir signé en sa vie deux ouvrages pour diminuer d'autant la besogne des bibliographes à venir qui voudront, comme feu Barbier, composer un dictionnaire des anonymes. Il n'est pas bien sûr, il est vrai, que nos neveux songent à lui, ni que son nom soit connu dans dix ans d'ici.

Mais, à tout hasard, nous parlerons de son roman et de sa comédie, dans l'espérance d'aider à l'érudition oisive de quelque critique de la race de ceux qui lisent Tabarin et Cyrano, de préférence à Molière, pour se donner des airs de fatuité savante, et pour avoir au moins à débiter deux ou trois phrases que personne ne veut contredire. A moins d'avoir du temps à perdre et des paroles à jeter par la fenêtre, qui voudrait, je vous le demande, discuter le mérite de Tabarin? Autant vaudrait lire les vers d'Alcuin, ou la Clélie.

Or, savez-vous sur quoi Il fondait d'avance le succès de son roman? Sur une énigme, sur un logogriphe, posé en termes obscènes, brodé de sales équivoques, souillé de milliers de mots à double entente, dont chaque syllabe devait faire rougir une femme. Il a passé une année de sa vie à combiner des scènes d'alcove et de bain, que la pudeur se refuse à comprendre, et dont le bon sens se détourne avec dégoût; Il a couvert de fange, de vase et d'une bave impure un des plus beaux morceaux de la sculpture antique. Quand on veut descendre au fond de cet égoût qu'Il a creusé de ses mains, pour y enfouir un chef-d'œuvre resté pur jusqu'ici et chaste malgré son impudicité, on s'aperçoit bien vite

qu'Il a continué contre le marbre la lutte de haine et d'envie qu'Il avait commencée contre ses contemporains. Il était jaloux d'une statue qu'on trouvait belle, et qu'il n'avait pas faite ; et ne pouvant brûler les galeries de Florence, comme Erostrate avait brûlé le temple d'Éphèse, Il s'est résigné à salir la statue.

Qu'importe après cela, pour diminuer sa honte et son sacrilége, qu'Il ait groupé avec adresse quelques scènes du Directoire ou de la cour de Caroline? Que nous fait à nous le ressouvenir des salons de Barras et de Mme Tallien? Quel intérêt pouvons-nous prendre aux scènes de débauche et de sang où plus d'un grand d'aujourd'hui a joué son rôle? Vraiment nous avons grand besoin de savoir que le pseudonyme de Ruffo cache un ambassadeur que les Tuileries reçoivent aujourd'hui!

C'est d'ailleurs un livre souverainement ennuyeux, décousu, sans suite, sans commencement et sans fin, écrit d'un style prétentieux et maniéré, où la donnée acceptée et choisie par l'auteur n'est jamais prise par le côté poétique et idéal; ce que le statuaire nous avait révélé avec la grace et la séduction d'un mystère, le poète, si peu digne d'ailleurs de ce nom, le livre à nos regards comme Messaline livrait ses flancs aux portefaix de Rome. Au lieu de la verve de Juvénal, ou de l'amertume poétiquement cynique de Régnier, c'est la trivialité basse et hideuse de Rétif de la Bretonne, gauchement déguisée sous l'élégance musquée de Grécourt ou de Voisenon.

Ç'a été, nous devons l'avouer, un scandale gratuit et stérile. L'oubli et l'indifférence ont fait bonne et prompte justice de ce délit contre la morale et la poésie, ces deux religions de ceux qui n'ont besoin ni de temples ni d'autels pour adorer Dieu dans ses œuvres et dans ses lois.

Le seul plaisir peut-être que l'auteur a recueilli, c'est les lettres inconcevables qu'Il a envoyées à plusieurs femmes étonnées et confuses, pour les questionner sur le mérite de son livre. Triste ressource, et qui ne pouvait rassasier long-temps son impérissable vanité; Il a trouvé d'ailleurs des femmes qui ont su lui répondre avec malice et dignité, et qui, sans toucher aux questions qui

n'appartiennent qu'aux lieux de débauche, ont su lui faire comprendre que son livre est ennuyeux et plat, et que si l'on voulait en retrancher les longueurs, il faudrait le brûler tout entier.

Les Puritains, la Prison d'Édimbourg, Cinq-Mars, Notre-Dame de Paris, la *Chronique de Charles IX*, auront une durée impérissable, et se sont fort bien passé d'énigmes et d'obscénités.

Quant à sa comédie, elle a été bien et justement sifflée depuis la première scène jusqu'à la dernière. Le public n'a pas consenti à s'introduire sous les draps d'un vieillard. Il a lu la *Cantharide* de Béranger et les satires de Pétrone; mais il n'a pas voulu voir appliquer les recettes des commères et des sages-femmes ni suivre pendant trois heures la lutte engagée entre deux intrigans pour empêcher ou pour hâter la virilité d'un monarque imbécile. Vainement l'auteur a protesté dans ses journaux contre ce qu'Il appelle les vestales de l'orchestre. Il a eu beau se mettre sous la protection de Shakspeare et de Molière, personne n'a voulu croire qu'Il fût parent de ces messieurs. Pour ce qu'Il nomme la pudeur de sa reine, de bonne foi je n'en souhaite pas une pareille à ma maîtresse ou à ma femme. C'est tout bonnement, dans les premiers actes, une niaiserie d'Agnès, que Molière savait bien justifier par l'éducation de ses héroïnes, mais incompatible avec les habitudes d'une reine, et dans les derniers actes un dévergondage de réticences qui ferait honte à de vieilles prostituées.

Qu'Il compare, s'il veut, la chute de sa pièce à la prise de Varsovie; qu'Il épuise le clinquant de ses paroles à décrire les clés forées cachées sous les mouchoirs de batiste; qu'Il s'en prenne aux actrices et aux danseuses de l'Opéra, aux femmes entretenues, aux libertins de toutes les classes; que dans la prochaine édition de sa comédie Il ajoute à sa préface ces paroles de Rousseau : « Quand la vertu s'est enfuie des cœurs, la pudeur se réfugie sur les lèvres; » Il aura beau faire, on ne voudra pas même faire à sa pièce, une seconde fois, les honneurs des sifflets. On oubliera ce drame prétendu, où pas un acteur ne parle le langage de son caractère et de sa situation, cette maison sans nom et sans chiffre, où des personnages plus qu'équivoques parlent le jargon de l'hôtel de Rambouillet. On ne voudra pas même relever la perfidie avec

laquelle Il essaie de souder Charles Nodier et Alfred de Vigny à M. Mortonval, et de leur distribuer, comme les pains merveilleux, les glapissemens des sifflets, qui ont répondu, comme il faut, à l'attaque dirigée contre le bon sens et le goût.

Il faut plaindre sa haine et ne pas la lui rendre.

GUSTAVE PLANCHÉ.

TRAVAUX

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LONDRES.

—

1830. — 1831.

L'Angleterre avait depuis long-temps un grand nombre de sociétés littéraires et scientifiques, pour la propagation et l'encouragement de toutes les branches des connaissances humaines, à l'exception de la géographie, qui cependant est peut-être la plus populaire de toutes, et dont l'étude offre un si vif intérêt. Ce vide, surprenant dans un pays qui étend ses bras jusqu'aux extrémités du monde, fut enfin comblé, il y a deux ans, et comme Paris, Londres eut aussi une société de géographie. Les souscriptions furent nombreuses, et leur accroissement, comme leur nature, a démontré que le plan de la société nouvelle était universellement approuvé. Le roi offrit la sienne, et non content de cette marque d'intérêt, il fonda un prix annuel de cinquante livres sterling,

pour lequel la société ouvrira chaque année un concours, dont elle choisira le sujet. L'*Association africaine*, qui avait fait les frais des expéditions de Hornemann, de Houghton, de Mungo-Park, et de quelques autres voyageurs, se réunit à la société de géographie, dont elle augmenta ainsi les ressources et agrandit la sphère. Encouragée par tous ces témoignages d'intérêt, la société de géographie vient de publier le rapport de ses travaux pendant la première année; nous en empruntons l'analyse au *Quarterly Review*, celle des revues anglaises où les sciences géographiques et les voyages de découvertes trouvent généralement de plus dignes appréciateurs et de plus fidèles historiens.

Le premier mémoire du recueil annuel, imprimé sous le titre de *Journal*, est relatif à la nouvelle colonie de Swan-River, dans l'Australie; c'est un extrait du rapport du lieutenant-gouverneur Stirling, précédé de quelques observations de M. Barrow sur la Nouvelle-Hollande en général.

Au nombre des erreurs les plus accréditées sur l'intérieur de ce continent est l'opinion qui en faisait un grand lac, une mer méditerranée, où les eaux des montagnes environnantes se rendaient de tous côtés, et vers laquelle le sol s'inclinait graduellement. La découverte récente de la rivière Murrumbudgie, qui, jointe au Lachlan, forme le Murray, et vient se jeter au sud dans un bras de mer, ruine cette opinion de fond en comble. D'ailleurs, nous ne connaissons guère encore de ce vaste pays que les côtes, et si on les a toutes aperçues, on ne les a pas au moins toutes examinées. Il est donc infiniment probable qu'on découvrira encore d'autres rivières qui se jettent aussi dans l'océan. Le capitaine Stirling remarque, à l'appui de cette supposition, que sur la côte occidentale, entre le cap nord-ouest et le détroit de Clarence, dans une étendue de plus 1000 milles, on aperçoit distinctement de fort grandes ouvertures encore inexplorées, où l'œil n'est arrêté par aucune terre, et qui pourraient servir d'embouchure à des fleuves immenses; toute cette côte est bordée d'îles nombreuses, séparées par des canaux profonds, où, selon l'expression du capitaine King, le courant s'élance avec une rapidité effrayante. Ce navigateur suppose que la grande étendue de terre appelée Terre de Dampier, du cap Leviqre à la pointe Gantheaume, est une île, derrière la-

quelle est une ouverture d'au moins huit milles de largeur; là, comme dans l'archipel des Boucaniers, il trouva des marées de trente-six pieds, tandis que, sur d'autres points de la côte, elles n'en avaient pas plus de huit ou neuf. D'après ces phénomènes, le capitaine King, de son côté, arrive aux mêmes conclusions que l'ancien navigateur Dampier. Tout ce qu'on sait aujourd'hui de cette grande ouverture, touchant sa largeur, la rapidité du courant et l'élévation des marées, fait supposer l'existence d'un golfe très étendu. Mais la côte est dangereuse, et ne peut être relevée qu'en bateau, ou à terre le long du rivage.

La colonie de Swan-River, établie depuis deux ans, était dans un état de prospérité progressive, et son avenir paraissait plus brillant et plus assuré que jamais. Le capitaine Stirling annonçait dans une lettre particulière, qu'il venait de former un nouvel établissement auprès de la Baie-Dangereuse de Flinders; une centaine de personnes y vivaient fort heureuses; les vaisseaux y trouvaient de l'eau excellente, du bois et des légumes. Il donne, dans la même lettre, quelques détails sur les découvertes qu'il a faites depuis la fondation de cet établissement. La chaîne des montagnes Darling est large d'environ trente-six milles; au-delà, vers l'orient, s'étend un fort beau pays très varié; les vallées et les plaines y sont couvertes de gazon; le sol présente à peu près un tiers de fort bonne terre, mais inégalement répartie. Une rivière très rapide qui coule au nord, et qui se trouvait très enflée par les pluies à l'époque de l'expédition, l'empêcha de pousser plus loin ses découvertes de ce côté. M. Dale, qui y arriva le premier, s'avança jusqu'à cent milles de la côte, et revint charmé du pays qu'il avait parcouru. La rivière est très considérable pendant l'hiver; on ne connaît encore ni sa source, ni la direction qu'elle prend; et une exploration récente de cette côte n'y a laissé apercevoir aucune ouverture. Mais on ne tardera pas à résoudre la difficulté. Un autre officier, nommé Bannister, s'avança jusqu'à une distance de quatre-vingt-dix milles au sud-est, et traversa la plus belle contrée qu'il eût jamais vue. En continuant sa marche dans la même direction, l'expédition s'engagea dans un pays montueux, et crut apercevoir à l'est une montagne d'une grande élévation, que nos voyageurs

évaluèrent à 10,000 pieds. Ils retrouvèrent la côte auprès du cap Chatam, et après avoir beaucoup souffert de la faim, ils atteignirent enfin la passe du roi George. L'effet de ces découvertes sur l'esprit des colons fut excellent, ajoute le mémoire ; elles dissipèrent tout ce qui pouvait rester de doutes sur le succès de l'établissement.

Ce premier mémoire est suivi d'un essai sur la flore du voisinage de Swan-River par le célèbre botaniste Brown. Le nombre des espèces remises entre ses mains ne s'élevant pas au-dessus de cent quarante, des matériaux si limités ne lui permettent de hasarder que peu d'observations générales sur la végétation de cette partie de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Il ajoute que, s'il fallait en juger d'après cette collection seule, on se ferait une assez pauvre idée de la qualité du sol, mais que certaines familles, bien qu'on ne les trouve point dans cet herbier, doivent exister et même en grand nombre dans cette région ; d'ailleurs la saison n'était pas favorable quand il fut recueilli. L'abondance et la beauté de l'herbe de Kangaroo, et la grandeur extraordinaire de quelques espèces de Banksia arborescent, promettent beaucoup ; et le capitaine Stirling a constaté un fait capital, c'est que les bestiaux de l'établissement, non-seulement ont pu vivre, mais encore ont engraissé, pendant la mauvaise saison, dans les pâturages naturels du pays. Sans nous arrêter à l'énumération des différentes familles de plantes décrites par M. Brown, nous appellerons l'attention sur une circonstance très remarquable qui donne un aspect tout particulier aux forêts de l'Australie ; c'est que les feuilles sont dans une position transversale, de manière à présenter à la tige leurs bords, au lieu de leurs faces, qui se trouvent ainsi l'une et l'autre également exposées aux rayons solaires, et sont pourvues simultanément de glandes cutanées. Ces glandes ne se trouvent ordinairement dans les feuilles des arbres et arbustes que sur la face inférieure ; dans un petit nombre de plantes arborescentes, comme, par exemple, dans quelques espèce de conifères, elles n'existent que sur la face supérieure. Ce n'est pas seulement dans les acacia et les encalyptus de la Nouvelle-Hollande que ces organes coexistent sur les deux faces des

feuilles; mais ce phénomène paraît plus fréquent dans la végétation de cette partie du monde; c'est au moins à ce caractère particulier qu'il faut certainement attribuer ce manque d'éclat et de poli si remarquable dans les forêts australiennes.

Après le mémoire du savant botaniste, nous trouvons une esquisse des naturels qui habitent aux environs de la passe du Roi George, communiquée par M. Scott-Nind à M. Brown. M. Nind, médecin de l'établissement, a profité de sa position dans l'intérêt de la science, et ses recherches sont un important chapitre ajouté à l'histoire de la race humaine dans ces contrées. Ceux qui étudient l'homme dans son état le plus misérable, et au plus bas degré de l'échelle, y trouveront de quoi *théoriser* à leur aise. L'esquisse de M. Nind ne se borne pas au naturels du pays; elle embrasse en outre toutes les productions du sol; et réunie aux deux mémoires précédens, elle peut donner une idée assez exacte de cette partie de la Nouvelle-Hollande. Voilà tout ce qui est relatif au continent australien, dans le journal de la Société de géographie de Londres.

Viennent ensuite trois notices sur les îles qui doivent leur naissance à l'action de volcans sous-marins. Le premier est du capitaine Smith, de la marine royale, sur les Columbrètes, rochers volcaniques de la côte de Valence en Espagne; le second, sur l'île de la Déception, une des Nouvelles Shetland par le lieutenant Kendall; et le troisième, sur les îles des Cocos ou îles Keeling, dont la Société est redevable à l'amiral sir Edward Owen.

Dans une introduction qui précède le second de ces mémoires, M. Barrow a résumé ce qu'avait présenté de plus intéressant la discussion dernièrement élevée sur les îles de Saint-Paul et de Santorin, et autres, de formation volcanique, dans l'intérieur desquelles on a remarqué des baies ou golfes circulaires, qui ont donné naissance à la théorie des cratères d'élévation.

« Les Nouvelles Shetland, dit M. Barrow, sont un groupe d'îles récemment découvertes ou plutôt retrouvées par M. Smith; Dirck Ghéritz, qui commandait un des cinq vaisseaux partis de Rotterdam en 1598 pour aller aux Indes par l'ouest, fut séparé de ses compagnons à la hauteur du cap Horn, et entraîné par la tempête jusqu'à 64 degrés de latitude sud, où il découvrit un pays élevé dont les montagnes étaient couvertes de neige, et ressem-

blaient à la côte de Norwège : c'était assurément le groupe d'îles en question. Elles paraissent continuer la cordillière des Andes et l'archipel de la Terre de Feu; leur structure géognostique est précisément la même, et les couches y sont dirigées dans le même sens. Mais l'île particulière qui fait l'objet de ce mémoire est complètement volcanique, et son cratère circulaire ressemble parfaitement à celui de l'île d'Amsterdam ou de Saint-Paul, entre le cap de Bonne-Espérance et l'Australie. Sa forme est analogue à celle des lagunes observées dans les neuf dixièmes des îles basses de corail, semées sur l'océan Pacifique, dans les régions intertropicales; cette circonstance rendrait assez probable une conjecture que j'ai formée depuis long-temps sur les îles de corail; et d'après laquelle tous les merveilleux ouvrages des polypes auraient généralement pour base les bords de cratères volcaniques sous-marins, assez élevés pour laisser à ces petits êtres la chaleur et la lumière dont ils ont besoin pour leur admirable travail. »

Cette apparition successive d'îles nouvelles, qui opère un changement continuel à la surface du globe, rattache assez bien l'étude de ces phénomènes au domaine de la géographie, quoiqu'elle semble plutôt appartenir à celui de la géologie et de l'histoire naturelle en général; mais il n'est pas facile de tirer entre toutes ces sciences une ligne de démarcation bien rigoureuse. Si l'on voulait comparer ces cratères d'élévation des îles volcaniques, avec les récifs de corail qui embrassent des lagunes de tous côtés, à l'exception d'une ouverture communiquant avec la mer, on trouverait qu'en se figurant ces récifs de corail élevés à une certaine hauteur, ou en supposant les îles volcaniques abaissées au niveau des récifs de corail, on aurait, dans le premier cas, des Columbrètes, des îles d'Amsterdam et de la Déception par milliers, et que, dans le second cas, les îles que nous venons de nommer prendraient exactement la forme des îles à lagunes et des récifs de corail. Comme elles, en effet, les îlots ou récifs de corail sont coupés à pic, excepté du côté de l'ouverture qui communique avec la mer, et auprès du plus grand nombre on ne trouve pas de fond. La conséquence à tirer de cette grande ressemblance est que ces îlots circulaires de corail ont généralement pour base les bords de volcans sous-marins, dont les lagunes sont le cratère.

On pourrait ajouter, à l'appui de cette idée, que la plupart de ces îlots présentent de la pierre ponce et d'autres produits volcaniques; comme d'ailleurs les dépôts calcaires abondent toujours dans la région des volcans, il est possible de supposer que les lithophytes, qui créent les îles de corail, choisissent de préférence les situations les plus conformes à leur nature, et celles qui facilitent le mieux le travail de leurs prodigieuses constructions calcaires. Il faut avouer cependant qu'on n'aperçoit aucune trace d'action volcanique dans les constructions étendues où ces petits êtres trouvent à la fois une habitation et un tombeau; et, par exemple, on la chercherait en vain sur l'immense récif de la Barrière, qui s'étend le long de la côte orientale de l'Australie. Nous n'en persistons pas moins à croire que les îlots de corail ont pour base des sommités de rochers sous-marins. Les ondulations des lignes qu'ils affectent, tout-à-fait semblables à celles dans la direction desquelles se développent les chaînes de montagnes sur nos cartes, paraissent venir à l'appui de cette opinion. Il en existe un exemple fort remarquable dans un de ces nombreux récifs et îlots de corail qui font partie des Seychelles; sa forme particulière lui a fait donner le nom de récif du Serpent. Généralement cependant, mais plus spécialement encore dans l'océan Pacifique, les formations de corail sont des îles à lagunes, et paraissent toutes appuyées sur des sommités de rochers volcaniques. L'amiral Krusenstern en compte plus de cent sur une bande qui se prolonge entre 20° et 14° degrés de latitude sud, 134° et 149° de longitude ouest. Beechey visita des îles de corail où des lithophytes vivans étendaient graduellement les limites de leurs créations; vingt-neuf de ces îles avaient des lagunes au centre, et la plupart se remplissaient rapidement de roches animées.

On peut objecter à l'opinion que nous émettons ici sur l'origine volcanique de toutes ces îles à lagunes, que, dans la plupart d'entre elles, aussi bien que dans le grand récif de la Barrière et autres formations de corail, il n'y a aucune apparence de produits volcaniques, aucune espèce de lave. Mais la présence de produits volcaniques n'est pas absolument nécessaire pour prouver l'existence antérieure d'une action de ce genre. Nous en avons une preuve frappante et toute fraîche encore dans l'île qui vient de

surgir entre la côte de Sicile et Pentelaria; ni les matières lancées en l'air, ni les parties plus solides soulevées à une hauteur de cent soixante ou cent soixante-dix pieds, n'ont présenté aucune trace de lave. La vapeur qui s'en échappait n'offrait pas le plus léger symptôme de souffre, elle était seulement chargée de gaz hydrogène carburé. M. Osborne, chirurgien du vaisseau *le Gange*, qui mit le pied sur l'île, trouva que le sol était un composé de cendres, de débris pulvérisés, de charbon dégagé de son bitume de fer, de scories, et d'une espèce d'argile ferrugineuse; du reste, aucun vestige de lave, pas de pouzzolane, pas de pierre ponce, pas de coquillages ou de débris marins, comme on en trouve auprès de l'Etna et du Vésuve.

Puisque nous avons dit un mot de cette île nouvelle, nous ajouterons à ce sujet un fait assez remarquable : c'est que le 28 juin, à peu près quinze jours avant son apparition, l'amiral sir Pulteney Malcolm, étant à bord du *Britannia*, passa presque exactement au-dessus de la position qu'elle occupe, et éprouva plusieurs chocs violens, comme si le vaisseau touchait sur un banc de sable; et, d'après une tradition populaire de Malte, un volcan y fit son éruption à peu près au commencement du siècle dernier. Sur une carte de la Méditerranée, publiée par Faden il y a quelque temps, on trouve à une mille de là un bas-fond, marqué seulement quatre brasses, et appelé *Larmour's breakers*, ou brisans de Larmour. C'est une partie de ce bas-fond qui a été soulevée; mais les derniers détails qui nous sont parvenus n'indiquent aucune éjection de matières en fusion. C'est peut-être seulement une des ventouses ou soupapes de sûreté de la grande fournaise souterraine qui lance ses torrens de lave par les cheminées de l'Etna et du Vésuve: nous ignorons si ces deux volcans étaient alors en activité.

De toutes les révolutions produites par les volcans à la surface de la terre, la plus remarquable, et jusqu'à ces derniers temps la moins étudiée, est assurément celle qui amène à la superficie, ou immédiatement au-dessous, des parties du fond de l'océan, changées plus tard en terre productive par le travail créateur de petits êtres imperceptibles, qui occupent à peine une place dans la classification du grand système de la nature. Nous savons peu de chose sur leur organisation physique et sur les moyens qu'ils

emploient pour élever leurs constructions gigantesques : faute d'une expression meilleure, nous avons donné à leur prodigieuse activité le nom d'instinct ; mais nous aimerons mieux, avec Hunter, l'appeler aiguillon de la nécessité.

L'imagination se refuserait à croire que ces petits vers gélatineux aient créé des milliers d'îles et d'acres de terre dans l'Atlantique et dans les océans Pacifique et Indien, et surtout dans ces derniers, si on ne les avait en quelque sorte toujours pris sur le fait. Quand on sait que ces jolis tubes de matière calcaire, élémens de la roche de corail, peuvent toujours être tirés de la mer, souples et flexibles comme la cire, et n'acquièrent la dureté de la pierre qu'après que la vie s'est éteinte en ces petits animaux, on ne peut douter de la nature de leurs occupations pendant leur vie. L'accroissement des îlots eux-mêmes, en nombre et en étendue, ne saurait non plus être l'objet d'un doute ; mais il est lent et silencieux, et les observations sont en si petit nombre et si récentes, il est d'ailleurs si rare qu'elles soient renouvelées à de longs intervalles par le même observateur, que peu de faits encore justifient cette assertion. On croit cependant que les immenses bancs de corail qui entourent les Bermudes se sont, de mémoire d'homme, considérablement rapprochés de la surface de la mer.

« Si la Société de géographie de Londres, continue M. Barrow, jugeait à propos de distribuer aux navigateurs, et spécialement à ceux qui parcourent l'Océan indien, une série de questions sur les îles de corail, nous appellerions surtout son attention, dans l'intérêt de la science, sur l'immense groupe des Maldives, la plus merveilleuse de ces merveilleuses constructions. L'ancien voyageur musulman *Ebn-Batouta*, qui les visita dans le XIIIe siècle et qui les appelle *Dzibet-el Mahal*, en porte le nombre à deux mille, dont une centaine à peu près est disposée de manière à former un anneau ; d'autres voyageurs élèvent ce chiffre beaucoup plus haut, et un Français, appelé Peyrard de Laval, qui y fit naufrage en 1602 et fut retenu prisonnier pendant cinq ans, dit que le sultan Ibrahim se donnait le titre fastueux de souverain des treize provinces ou *atolls* et des douze mille îles. »

Ces provinces sont autant de groupes ou systèmes, séparés par des canaux profonds, et se composant de récifs ou îlots, avec des

lagunes circulaires qui ne communiquent à la mer que par une seule ouverture. Cette immense zône de corail s'étend de 1° de latitude sud à 7° 30' de latitude nord, sur une longueur de près de six cents milles anglais, et une largeur de soixante-dix ou quatre-vingts. Elle est couverte de cocotiers, dont les fruits nourrissent une population nombreuse. L'auteur de l'article exprime, à la fin de cette analyse, le désir de voir appliquer le prix royal de cinquante livres sterling au meilleur essai sur la formation des îles de corail et l'histoire naturelle des animaux qui leur donnent l'existence.

Le docteur Goodenough est l'auteur du mémoire qui suit. La mer Noire est peut-être la moins connue des marins anglais. Du temps de la reine Élisabeth et de Charles II, des marchands anglais obtinrent la permission de naviguer sur le Pont-Euxin pour des intérêts de commerce; mais les histoires navales les plus complètes ne mentionnent aucun vaisseau de guerre qu'on y ait laissé pénétrer. La courte expédition du vaisseau *la Blonde*, en novembre 1829, est probablement la seule exception; le docteur Goodenough en est l'historien. Il s'est proposé de rechercher dans les auteurs anciens quel était autrefois l'état du Pont-Euxin, et de comparer ces notions avec les observations faites sur son état actuel. Sa relation est précédée de quelques mots relatifs aux établissemens des anciens sur les bords de cette mer, qui, peu importante à nos yeux, fut pour eux, au contraire, du plus grand intérêt, devint le théâtre des premières aventures de leur histoire poétique, offrit un vaste champ à leur système favori de colonisation, et fournit abondamment aux premiers besoins aussi bien qu'aux jouissances de leur table.

Jamais les barbares des côtes occidentales ou septentrionales, ni les rois asiatiques des côtes orientales et méridionales, ne purent dominer le Pont-Euxin : les maîtres de Constantinople et du Bosphore eurent toujours la plus grande influence sur sa navigation et son commerce; et quoique les avantages de cette position, ainsi que la facilité qu'elle procure d'assujétir à des tributs les marchands étrangers, aient exposé la ville à de fréquentes attaques, cependant elle a plus souvent, sous ce rapport même, commandé le respect des nations étrangères : les Byzantins étaient

donc les maîtres de tout le commerce de ces parages, et les intermédiaires obligés par lesquels arrivaient à la Méditerranée les productions de ces pays, consistant en bestiaux, en esclaves très estimées, en miel, en cire, et en poissons salés. Le commerce des céréales ne paraît pas avoir été alors exclusivement, comme aujourd'hui, un objet d'exportation, mais alternativement d'importation et d'exportation, selon les récoltes, et les besoins des autres contrées de l'Europe. Dans un fragment de Polybe, rapporté par Athénée, il est encore question du poisson salé qu'on exportait du Pont-Euxin. C'était même un de ces raffinemens étrangers introduits dans Rome, qui scandalisaient le plus l'austère simplicité du vieux Caton; il reprochait aux riches de son temps d'acheter trois cents drachmes, c'est-à-dire plus de deux cents francs de notre monnaie, un petit baril de ce poisson salé ou mariné, et de payer plus cher qu'un bon domaine de jeunes et jolies esclaves des bords de la mer Noire. On trouvera dans Athénée, sur le thon du Pont-Euxin, une foule d'anecdotes et de bons mots dignes du célèbre Almanach des gourmands; et c'est le thon du Pont-Euxin, assaisonné d'une certaine manière, qu'Archestrate, fameux *touriste* gastronome, compare aux dieux immortels, dans le style d'Homère.

Il est certain au surplus que le retour si fréquent d'un poisson sur les médailles des cités grecques du Pont-Euxin, et d'un hameçon sur celles de Byzance, prouve bien de quelle valeur y était cette source de richesses.

L'expédition du vaisseau *la Blonde* a démontré que les eaux de la mer Noire n'ont éprouvé aucune diminution sensible depuis le temps où Polybe écrivait, quoique cet historien ait cru pouvoir affirmer qu'elles ne seraient pas long-temps à devenir impraticables pour les navigateurs; il croyait que les masses de fange et de vase apportées depuis des siècles et déposées dans la mer Noire par les grands fleuves qui s'y jettent, comme le Borystène, le Danube, le Phase et autres cours d'eau plus ou moins importans, finiraient par combler le bassin, ce qui ne tarderait guère, osait-il ajouter, attendu que l'action infinie qui devait produire ce résultat, s'exerçait sur un objet fini, dont elle devait triompher par cela seul. Mais si on jette les yeux sur nos cartes mo-

dernes, et particulièrement sur l'excellente carte publiée à Paris en 1822, on se convaincra aisément, par les chiffres du brassiage, que dans l'espace de deux mille ans la prédiction de Polybe n'a pas même commencé à se réaliser, et qu'elle ne doit s'accomplir à aucune époque calculable. Le voyageur Clarke avait aussi adopté les idées de Polybe sur la mer Noire; mais en les donnant comme siennes, sans ajouter que l'antiquité paraît généralement avoir eu la même opinion. Les bas-fonds remarqués auprès de Taganrock et de l'embouchure du Don, lui semblent venir à l'appui de son opinion. Mais s'il n'avait pas oublié la description des côtes du Pont-Euxin dans Strabon, il aurait vu que, cent ans avant Polybe, Straton de Lampsaque avait aussi annoncé le desséchement de la mer Noire. Son voyage d'Odessa à Constantinople et l'épouvantable mer qu'il eut à traverser auraient dû lui prouver que la prophétie n'était pas près de se réaliser.

Depuis que la relation du docteur Goodenough a été publiée, la Société de géographie a reçu des cartes et un mémoire fort intéressant du lieutenant-colonel Monteith, de la Compagnie des Indes, sur les contrées arrosées par le Phase, entre la mer Noire et la mer Caspienne. L'expédition des Argonautes, dont l'exploration de ce pays était le but, est une preuve de l'importance qu'il avait dans les temps reculés de l'histoire grecque; et à travers le voile des fictions mythologiques, les intérêts commerciaux qui la firent entreprendre sont faciles à saisir.

Des bords de la mer Noire, le lieutenant Washington, de la marine royale, nous appelle au pied du mont Atlas, où nous retrouverions encore, s'il le fallait, des traditions grecques à exploiter, et de tristes comparaisons à faire. M. Washington accompagnait à Maroc le consul anglais chargé d'une mission diplomatique. Muni de fort bons instrumens, cet habile officier recueillit et enregistra une foule d'observations intéressantes; on trouvera dans son itinéraire le détail exact des latitudes et des longitudes journellement observées, et la description du pays, de ses productions et de ses arts; il est accompagné d'une fort belle carte, où se trouve le plan de la ville de Maroc, et une section du pays, prise de Meltsih (le plus haut pic de l'Atlas visible de Maroc, et dont l'élévation est estimée de onze mille quatre cents pieds), jus-

qu'à la côte de l'Atlantique. Cette carte a été dressée avec le plus grand soin, d'après une centaine de positions successivement observées, et rapportées tous les soirs sur le papier, pendant que M. Washington suivait la côte de l'Atlantique, du cap Spartel au cap Blanc, sur une étendue de deux cent cinquante milles anglais. Laissons parler l'auteur lui-même :

« En sortant d'un étroit défilé, la cité impériale avec ses monumens, ses mosquées, ses minarets, sa tour élevée, nous apparut au milieu d'une grande plaine, avec sa ceinture de palmiers, et derrière elle les neiges éternelles de l'Atlas, qui se détachent sur l'azur du ciel à une hauteur de onze mille pieds. Pendant que nous admirions en silence, notre chef africain fit arrêter ses troupes à la vue de Maroc, et tous ensemble offrirent au ciel des des prières pour la santé du souverain, et des actions de graces pour l'heureuse fin de leur voyage; à l'entrée de la nuit, la caravane s'arrêta pour camper sous des palmiers, qui, rappelant les climats brûlans du tropique, contrastaient d'une manière frappante avec les montagnes neigeuses qui culminaient au-delà; au coucher du soleil, quelques pics solitaires furent long-temps encore éclairés de ses rayons, pendant que la nuit enveloppait les pics inférieurs.

« Le lendemain, 10 décembre, nous traversâmes la rivière Tensift, sur un pont de trente arches, à Alkantara (1), d'où nous continuâmes notre marche vers la ville, à travers une forêt de palmiers, sur une plaine parfaitement nivelée. Les gardes du prince, habillés de blanc, toutes les troupes et la population mâle de Maroc, nous accompagnaient; nous avancions au milieu des coups de fusil et des pétards, des cris perçans que poussaient les femmes, et d'une musique barbare; en un mot, on nous fit tous les honneurs possibles. A midi, à l'heure même où les pavillons blancs flottaient au sommet des minarets, et où le muezzin faisait retentir du haut des mosquées sa voix solennelle pour inviter les fidèles musulmans à reconnaître que Dieu seul est dieu, et que Mahomet est son prophète (2), des chrétiens, des infidèles

(1) Al-Qantarah, c'est-à-dire *le pont*.

(2) La Ela ilâ Allah, Mohhammado rasoul Allah.

entraient dans la ville impériale de Maroc au milieu d'une foule émerveillée. A peine entrés, un détour assez brusque nous amena dans nos quartiers, au milieu d'un vaste jardin, frais et silencieux, beau de verdure et d'ombrages. »

La plaine de Maroc s'étend de l'est à l'ouest, entre une petite chaîne basse de collines schisteuses au nord, et le grand Atlas au midi, dans une largeur d'environ vingt-cinq milles, et parfaitement de niveau jusqu'au pied des montagnes. A l'est et à l'ouest, cette plaine paraît sans bornes; son élévation au-dessus du niveau de la mer est d'à peu près mille cinq cents pieds. Le sol est d'une marne sablonneuse, mêlée de nombreux fragmens de quartz cristallisé, de silex, de porphyre, de cornaline, et de cailloux d'une nuance verte; il est généralement couvert de plantes épineuses, peu élevées, que nous appelons *nerprun*, et qui sont appelées *sidra nebach* dans le pays. Les petits cours d'eau sont bordés d'oléandres d'une grande beauté, et au nord de la ville s'étend une forêt de palmiers et d'oliviers. La rivière Tensift, qui sort des montagnes à environ quarante milles en tirant vers l'orient, coule le long de leur base à quatre milles au nord de Maroc, et recueille quelques petits filets d'eau qui sortent de l'Atlas; elle se jette dans l'Atlantique à cent milles plus loin, et à quinze seulement au sud de Saffy. Elle est peu profonde, mais rapide; sa largeur est de trois cents verges au pont d'Alkantara; elle est cependant guéable presque partout, excepté au printemps.

La ville de Maroc, située dans la partie nord de cette belle plaine, est entouré d'un mur très solide, à machicoulis en bois de tapia, haut de trente pieds, et avec fondation en maçonnerie: tous les cinquante pas on y trouve une tour carrée; la ville a six milles de tour, et onze doubles portes; mais tout cet espace n'est pas couvert de constructions, il embrasse de grands jardins, et des places ou *squares* de trente acres d'étendue. Le palais du sultan est en dehors des remparts de la ville, et au sud en face de l'Atlas; mais il est enfermé de murailles d'une égale force; le terrain sur lequel il s'étend a mille cinq cents verges de longueur, sur une largeur de six cents; il est divisé en jardins carrés, autour desquels sont des pavillons détachés qui forment la résidence

royale ; les parquets des appartemens sont en tuiles de différentes couleurs, mais fort simples du reste ; une natte, un petit tapis à l'extrémité, et quelques coussins, en composent tout l'ameublement.

La mission anglaise, pendant sa résidence d'un mois à Maroc, fut logée dans un de ces jardins, appartenant au sultan. On l'appelait *Sebt el Mahmonia* ; il couvrait quinze acres de terrain, était planté d'une manière bizarre, mais contenait une grande variété d'arbres fruitiers, l'olivier, l'oranger, le citronnier, le pêcher, le grenadier, le poirier, le noyer, etc. Le cèdre, le peuplier, le myrte, le rosier, le jasmin, l'acacia, y formaient une masse épaisse de feuillage, au-dessus de laquelle s'élevaient la grande tour de la principale mosquée et les pics neigeux de l'Atlas. Le pas folâtre et léger de la gazelle, avec le murmure des eaux qui coulaient dans tous les sens, interrompait seul le silence de ce délicieux jardin, où se trouvait réuni tout ce qu'on peut désirer sous un climat brûlant, de la verdure, de frais parfums, de l'ombre et du repos.

« Pour contraster avec sa vue bornée, la terrasse de notre maison dominait toute la ville, la plaine sans bornes, et la ceinture de l'Atlas. Pendant notre séjour à Maroc, au lever et au coucher du soleil, nous passions des heures entières à contempler ces masses de neige étincelante, et cette chaîne, qui réunissait, à une journée de marche, toutes les variétés de climats, depuis la zone torride jusqu'à la zone glaciale, vaste champ que le géologue, le botaniste et le naturaliste, ont encore à explorer, insurmontable barrière que la civilisation n'a pas franchie. »

Quand la mission anglaise revint par le pied nord de l'Atlas, M. Washington saisit l'occasion d'y monter à une certaine hauteur, par le lit d'un torrent. « Il était bordé d'oliviers, d'acacias, de caroubiers, de cèdres, le plus beau bois que nous eussions vu dans le pays, quoique assez petit ; de lauriers roses ou oléandres, de palmiers nains, et de bois de rose. Nous étions égayés en grimpant par les cris des chasseurs, que l'écho renvoyait de rochers en rochers. A chaque détour de la route, nous découvrions des beautés nouvelles dans la vallée, et nous dominions de plus haut la plaine et la ville de Maroc, avec ses mosquées étincelantes au soleil levant. La pierre calcaire était la base de la route que nous

suivions; le sol était une argile pierreuse; nous trouvions à chaque pas de l'agate, du silex, du porphyre, du grès, du gneiss, de la cornaline; sur le front de la colline était une rangée de pierres calcaires à fissures verticales, semblables à des pierres tumulaires colossales, disposées de main d'homme. Les villages que nous traversions, tous perchés dans les sites les plus romantiques, sont habités par des montagnards appelés *shelluhs*, naturels de ces rochers. Après une montée de trois heures, comme les sentiers devenaient plus embarrassés et plus étroits, il fallut mettre pied à terre, et abandonner nos guides maures pour nous confier à des montagnards. Notre seul langage était de leur montrer les pics neigeux au-dessus de nos têtes. A mesure que nous avancions, la forêt d'oliviers, de cèdres, de noyers et de caroubiers s'épaississait de plus en plus, traversée par des vignes sauvages et du houblon. Le paysage devenait de plus en plus pittoresque : des rocs abruptes et stériles s'élevaient des deux côtés; la vallée n'avait pas un quart de mille de largeur, et le torrent bouillonnait à cinq cents pieds au-dessous. Quelquefois le sentier de la montagne serpentait en glissant le long du précipice, tandis que devant nous les pics neigeux semblaient reculer à mesure que nous avançions.

« A midi, nous fîmes halte sur le sommet d'une roche conique schisteuse, très décomposée à la surface : ses couches étaient dirigées est et ouest.

« Nos observations nous donnèrent, à midi, une latitude nord de 31° 25' 30'', la première peut-être qu'on ait jamais prise dans l'Atlas. Nos baromètres indiquaient une élévation de quatre mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

« Pendant toutes ces opérations, les shelluhs nous entouraient, et regardaient avec étonnement nos personnes, nos vêtemens, et surtout nos boutons dorés. Ils examinaient en silence la boussole, le baromètre, et nos autres instrumens, comme choses au-dessus de leur intelligence; mais quand nous versâmes le mercure pour obtenir un horizon artificiel, ils laissèrent échapper un cri de surprise et d'admiration. Leur intelligence et leur curiosité contrastent avec l'apathie des Maures; ils ont un air de liberté qu'on ne trouve pas dans les plaines, des formes belles et athlétiques, une taille

petite, des traits peu marqués, le teint clair. Le goître est inconnu chez eux; nos interprètes n'entendaient pas plus leur langue que généralement eux-mêmes n'entendent l'arabe. Des Juifs qui habitent cette vallée nous servirent de truchemens, et nous firent obtenir une centaine de mots du langage de ces montagnards. Ils ont pour demeure des cabanes en pierres brutes liées avec de la boue, et à toits d'ardoise légèrement inclinés. Leur principale occupation est la chasse. Ils communiquent fort peu avec les Arabes et les Maures de la plaine. Partout où la vallée offrait un point susceptible de culture, il était enclos et cultivé. Ces braves gens se montrèrent hospitaliers et généreux pour nous. Dans chaque village, nous trouvâmes plusieurs familles juives qui y sont venues chercher un asile contre la dégradation et les taxes qui les écrasent dans les villes. La population de ces villages, qui sont au nombre de dix, est de quatre à cinq mille ames, dont un quart de race juive. On trouve dans la vallée du salpêtre, et on y fait de la bonne poudre. Des mines de cuivre ont été, dit-on, exploitées dans les parties élevées. Combien ces retraites centrales de l'Atlas sont peu connues! La race des montagnards que nous y avons trouvée est certainement un peuple moins mêlé, plus original que beaucoup d'autres; et c'est à peine si on sait quelques mots de sa langue. Il y a encore là un vaste champ à exploiter.

Nous continuâmes encore à monter pendant deux heures; le sol était mal couvert d'une herbe rare et de cèdres rabougris. Enfin nous atteignîmes la limite des neiges; nous avançâmes même au-delà, jusqu'à ce qu'il devînt impossible de marcher. Alors nos guides déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin, et nous fîmes halte malgré nous; nos yeux se portèrent, avec le regret de ne pas les atteindre, sur ces pics élevés, que séparait encore de nous une masse de neige vierge. Notre baromètre indiquait six mille quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Le rocher sur lequel nous étions arrêtés offrait un grès rouge et dur, dont les couches étaient dirigées est et ouest. Ainsi, nous n'avions encore dépassé que le calcaire, le schiste micacé et le grès; nous n'avions découvert que des roches de transition ou secondaires, mais aucune trace de roches primitives, hors un peu de granit ou de gneiss dans la vallée au-dessous, et des veines de quartz folié dans

les collines schisteuses. La formation tendait à la surface plane; les arètes et les sommets étaient arrondis; rien qui ressemblât aux pointes et aux pics aigus des Alpes. Dans notre marche à travers ces montagnes, nous ne pûmes apercevoir non plus aucune trace d'action volcanique, et rien dans la configuration de l'Atlas n'indique l'existence antérieure d'un cratère. »

Les limites dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer ne nous permettent pas d'analyser un mémoire du capitaine King sur la géographie de la Terre-de-Feu et sur le détroit de Magellan, pas plus que des notes sur l'isthme de Panama, par M. Lloyd, qui, attaché au général Bolivar, fut chargé par lui d'explorer l'isthme, afin de constater la meilleure ligne de communication à établir entre les deux océans, par terre ou par eau. Les Espagnols ont souvent fait des recherches du même genre; mais on n'a généralement pas encouragé une entreprise aussi pénible que coûteuse; et nous ne pensons pas que les nivellemens faits par M. Lloyd aient quelque influence sur l'exécution d'un projet qui, s'il n'est pas impraticable, ne répondrait probablement point au but qu'on se propose, et coûterait des sommes énormes.

Le dernier mémoire que nous analyserons a pour objet la solution d'un problème géographique qui a excité plus d'intérêt que tout autre, à l'exception peut-être du passage au nord-ouest de l'Amérique. L'embouchure si long-temps cherchée du fleuve qu'on a fort mal à propos appelé Niger, vient d'être enfin découverte par un homme aussi modeste qu'intelligent, qui, sans avoir de théorie à soutenir ou de préjugé à justifier, s'est mis tout simplement à l'œuvre, et a accompli, non sans difficultés et sans dangers, la tâche où tant de voyageurs avaient failli.

Richard Lander, qui avait suivi le capitaine Clapperton dans son second voyage à Soccatoo (Sakatou) en qualité de simple domestique, et qui, après la mort de son maître, avait rapporté son Journal en Angleterre et y avait joint le résultat de ses propres observations, offrit ses services pour continuer les découvertes du capitaine, et descendre le fleuve jusqu'à son embouchure, quelque part qu'elle pût être. Il reçut des instructions qui lui prescrivaient de prendre la même route que Clapperton, jusqu'à ce qu'il atteignît un endroit favorable pour s'embarquer sur la ri-

vière, et puis de se livrer au courant, et de descendre jusqu'où il le conduirait, soit à la mer, soit au lac de Tsad, les deux seuls réservoirs probables, et même possibles, de ses eaux. Richard Lander, accompagné de John, son frère, aborda le 31 mars 1830 à Badagry, et le 15 novembre suivant il arriva dans l'Océan atlantique par le canal du Nun, bras du fleuve, qui décharge dans la baie de Bénin une petite partie des eaux du Quorra (Konâra).

Le mémoire publié ici consiste seulement en quelques extraits du « *Journal d'une expédition entreprise par ordre du gouvernement anglais pour déterminer le cours et l'embouchure du Niger, plus exactement appelé Quorra, depuis Yaoori jusqu'à la mer, par Richard et John Lander.* » Tel est le titre du livre que le libraire Murray va publier en même temps à Londres et à Paris, et qu'il a payé mille livres sterling aux deux voyageurs.

D'abord les deux frères suivirent à peu de chose près la première route de Richard jusqu'à Boossa, qui n'est pas sur une île, comme Clapperton le supposait, mais sur la rive droite du fleuve. Au reste, l'erreur de Clapperton s'explique très naturellement. La petite rivière Ménai se jette dans le Quorra immédiatement au-dessous de Boossa, et comme il est nécessaire de la traverser pour arriver du sud en cette ville, Clapperton supposa que le Ménai était un bras du grand fleuve.

« Ce matin, dit Lander, j'ai vu le fameux Niger ou Quorra, qui coule au pied de la ville, à peu près à un mille de notre habitation, et je suis très surpris de son peu de largeur. D'âpres rochers noirs s'élèvent à pic au milieu du courant, et sa surface est agitée par des tournans rapides. Ici, dans sa plus grande largeur, à la fin de la saison sèche, il n'a pas plus d'un jet de pierre. Le roc sur lequel je me suis assis domine l'endroit où Mungo-Park et ses compagnons trouvèrent la mort. »

De Boossa à Yaoori ils remontèrent le fleuve en canot : des rochers, des bancs de sable et de petites îles basses, le partagent en de nombreux canaux. Ces îles sont couvertes de gazon très haut, et partout l'eau est si peu profonde que souvent le canot touchait le fond. Cependant on leur dit à Yaoori qu'au-dessus de cet endroit et au-dessous de Boossa, la navigation n'était gênée ni par des rochers, ni par des bancs de sable, et qu'après la saison des

pluies, tous les canots vont et viennent facilement entre Yaoori, Nyffe, Boossa et Funda.

C'est aussitôt après les pluies, dit Lander, que le fleuve emporte, par la masse et la rapidité de ses eaux, toutes les herbes qui poussent annuellement sur ses bords. Il couvre alors tous les rochers et toutes les îles basses, qui n'arrêtent plus la navigation, et sur lesquelles on peut passer sans crainte. Il y a déjà longtemps, un grand bateau chargé de marchandises arriva de Timboctoo à Yaoori; quand elles furent vendues, les matelots retournèrent par terre dans leur pays, assurant qu'ils ne pouvaient suffire à la peine de remonter le courant à une si grande distance; et ils laissèrent leur bateau à Yaoori. De là à Soccatoo, quand on ne s'arrête pas sur la route, le trajet peut se faire en cinq jours, et c'est le temps qu'y mettent les naturels du pays.

Yaoori est un grand royaume très florissant. Il est borné à l'orient par Haussa, à l'occident par Borgoo, au nord par Cubbie, et au sud par le royaume de Nouffie.

La couronne est héréditaire, et le gouvernement absolu. Le dernier sultan fut déposé par ses sujets pour ses violences et sa mauvaise conduite, et le souverain actuel règne depuis trente-neuf ans. Il a de grandes forces militaires, qui, dit-on, ont repoussé avec succès les continuelles attaques des Felatahs. Elles sont maintenant occupées au loin à comprimer une révolte occasionée en partie par des taxes exorbitantes, et par les rigueurs exercées pour contraindre les populations à les payer. La ville d'Yaoori est grande et bien peuplée, entourée d'un mur d'argile assez haut, et peut avoir vingt milles de tour. Elle a huit grandes portes, fortifiées à la manière du pays. Les habitans font une espèce de mauvaise poudre, la seule qu'on trouve dans cette partie de l'Afrique, des selles assez propres, et un certain genre d'étoffe. Ils cultivent l'indigo, le tabac, les oignons, le froment, les autres espèces de blés, et du riz excellent; ils élèvent des chevaux, des bœufs, des moutons et des chèvres; ce qui ne les empêche pas d'être pauvres, et assez misérablement vêtus, et de se plaindre continuellement du malheur des temps.

Après Boossa et Nyffe ou Nouffie, le fleuve se rétrécit en face de Layaba, et devient plus profond.

« Quand nous eûmes dépassé Layaba, nous descendîmes rapidement le fleuve jusqu'à une distance de treize ou quatorze milles; son cours devenait plus majestueux, et n'était plus entravé par des îles ou des rochers. Sa largeur variait d'un à trois milles; le pays était plat de chaque côté, et quelques misérables villages étaient clairsemés sur ses rives. Au-dessus de Bajebo, le courant est divisé par une île. Nous y étions le 5 octobre, et c'est là, pour la première fois, que nous avons rencontré de grands canots avec une hutte au milieu, pour les marchands et leur famille. L'île de Madgie, où il fallut nous arrêter pour attendre des rameurs, est plantée de quelques arbres et d'arbustes rabougris; la sève leur manque et leur feuillage est terne et flétri. Ils poussent dans les interstices et les fissures des rochers, et sont suspendus à de grandes hauteurs sur d'affreux précipices, où ils ne sont accessibles qu'aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie. Au-dessous de Madgie, le fleuve tourne à l'orient, le long d'une chaîne de collines, et puis il coule pendant quelques milles au sud. Après cette île, nous en rencontrâmes une autre, et à peu de distance une troisième, que les naturels du pays appellent Kesey, et qui est pour eux l'objet d'une vénération superstitieuse; c'est un rocher presque à pic, haut de 300 pieds. »

A Rabba, grande ville, bien peuplée et très florissante, avec un grand marché d'esclaves, le Quorra tourne encore à l'est. Un peu au-dessus, les voyageurs aperçurent l'embouchure d'une grande rivière qui s'y jette par le nord-est. C'était la Coodoonia, que Richard Lander avait passée à son premier retour de Soccatoo, et le lieutenant Becher observe, comme une preuve de l'exactitude des deux itinéraires, que les positions coïncident à un mille près. Un peu plus loin est Egga, ville bien peuplée aussi, où les habitans sont revêtus d'étoffes portugaises et de bazin, ce qui fait croire qu'ils ont des communications avec la mer, et avec d'autant plus de raison que leurs bateaux sont très grands. Alors le fleuve prend la direction du sud, et à quatre journées de navigation, il reçoit une rivière presque aussi considérable que lui, et qui coule du nord-est; elle était très enflée, et avait deux ou trois milles de largeur; on l'appelle de Tshadda. Nos voyageurs

pensèrent que Funda, dont Clapperton avait tant entendu parler pendant son séjour à Soccatoo, était à trois journées de là sur cette rivière, et non comme il le pensait, sur le Quorra.

Au-dessous du confluent des deux rivières, le Quorra traverse des montagnes dont la hauteur paraît augmenter au sud-est, et auxquelles appartiennent probablement les pics élevés qu'on aperçoit de la baie de Benin, et qui auraient douze ou treize mille pieds de hauteur, d'après des mesures trigonométriques. Une fois sorti des montagnes, on arrive à la ville de Kirree, où paraît commencer le grand Delta du Quorra, qui s'étend au sud-ouest jusqu'à l'embouchure de la rivière de Benin, et au sud-sud-est jusqu'à celle du vieux Calabar. Ces deux embouchures sont à une distance de deux cent quarante milles, et Kirree est à peu près aussi éloignée de celle du Nun. Ce grand Delta est coupé par les bras nombreux du Quorra, et souvent inondé; quelques arbres poussent au milieu des eaux : le pays est plat et marécageux; les criques sont en grand nombre sur les bords du fleuve, qui sont couverts des huttes de marchands d'esclaves, avec leurs canots et leurs longues barques.

Le cours du Quorra est tracé sur une carte qui accompagne le journal de l'expédition, et pour laquelle le lieutenant Becher a combiné les données de Lander avec celles de Clapperton. Les deux voyageurs n'avaient, pour tout instrument, qu'une boussole ordinaire, encore fut-elle perdue à Kirree, à environ cent quatre-vingts milles de l'embouchure, en droite ligne. Ainsi dépourvu des moyens de préciser aucune position géographique avec assez d'exactitude, le cartographe a pris pour points de départ Boossa et l'embouchure du Nun, aux deux extrémités opposées, entre lesquelles se place nécessairement le cours du fleuve; la marche journalière des voyageurs a été ensuite soumise à un rigoureux examen. « Après les réductions nécessaires de la grande échelle que nous avions d'abord adoptée, dit M. Becher, voici les particularités qui rendent assez probable l'exactitude de la carte : l'embouchure du Nun est au sud de Boossa; or le fleuve coule vers l'est dans une longueur à peu près égale à son cours vers l'ouest, ce qui correspond à cette position. La rivière Coodonia

se jette dans le Quorra, précisément au point antérieurement déterminé. Il en est de même du Tshadda. La distance d'Yaoori à Soccatoo est à peu près aussi celle que Clapperton indiquait. »

Telle est la solution de ce grand problème géographique; depuis la première découverte de Joliba par Mungo-Park, tous les points de la boussole ont été successivement adoptés, comme répondant à son embouchure. L'Allemand Reichard avait bien deviné; il était arrivé par hasard à la vérité, à travers des raisonnemens et des suppositions qui ne reposaient sur aucune donnée vraie.

Il reste deux questions à poser : le Quorra est-il réellement la continuation du Joliba de Mungo-Park, et le Joliba ou Quorra est-il le Niger? A la première question nous répondons hardiment oui, et non à la seconde, si par le Niger on veut parler du fleuve que les géographes et les historiens anciens appellent de ce nom.

Nous avons les plus fortes preuves de l'identité du Joliba avec le Quorra. Mungo-Park, à son départ de Sansanding, écrit à lord Camden et à mistress Park, qu'il va descendre la rivière dans son double canot, jusqu'à l'Océan, et qu'il reviendra par les Indes occidentales. Le prêtre mandingue (1) qu'on envoya faire des recherches sur le sort de ce voyageur, apprit son naufrage et sa mort, ainsi que celle de ses compagnons, à un endroit appelé Boossa, dont on n'avait jamais entendu parler auparavant. Quand le capitaine Clapperton quitta Badagry, lors de sa seconde expédition, il trouva que Boossa était sur la rive droite du Quorra, et y apprit de son côté le sort de Mungo-Park, absolument comme l'avait rapporté le prêtre mandingue. Il vit les rochers sur lesquels s'était brisé le canot, et on lui parla de livres et de papiers existans entre les mains du sultan de Nyffe. Lander, à son retour, fut retenu pour nettoyer quelques mousquets marqués du signe de la tour de Londres. Il est donc impossible de douter que Mungo-Park ne fût arrivé à Boossa. Mais il y a encore une preuve plus décisive, c'est que le vieux roi montra et donna aux voyageurs

(1) Ce n'était ni un prêtre, ni un manding, mais un marchand sarakhalé.
(Note du Traducteur.)

un livre de logarithmes et un livre de prières, où se trouvait écrit le nom de M. Anderson, un des compagnons de Mungo-Park. Il y avait aussi dans le premier un billet pour inviter Mungo-Park à dîner chez une personne du Strand, et une lettre de lady Dalkeith, pour le remercier de quelques dessins. Il est donc clair que Mungo-Park fut à Boossa, et que c'est là que son canot fut brisé; mais s'il atteignit cette ville, il est tout clair que ce fut en suivant le cours du Joliba, qu'il voulait descendre jusqu'à la mer, et que sans cela il aurait abandonné son double canot, ou l'aurait transporté par terre, ce qui est une supposition absurde. Nous nous dispenserons de reproduire ici, d'après le *Quarterly Review*, une digression sur le Niger des anciens, qui paraît empruntée, et peut-être de seconde main, aux recherches sur l'Afrique de M. Walckenaër.

Depuis le compte rendu de la *Revue* anglaise, Richard Lander a reçu le prix royal de cinquante guinées des mains de lord Goderich (M. Robinson), qui présidait la séance de la Société de géographie du 14 novembre dernier. Son sort est en même temps assuré par une place administrative *comfortable*. Son frère John, compagnon de ses travaux, a aussi été de son côté recommandé à l'intérêt du gouvernement anglais.

DE

LA MARINE FRANÇAISE.

Nous avons entendu souvent demander si la marine anglaise n'est pas infiniment supérieure à la nôtre. Voilà une étrange question. Il semble aux esprits prévenus que la réponse est toute simple, toute facile : « Nous sommes très inférieurs aux Anglais ! »

C'est contre cette solution si tranchante que nous prenons la liberté de nous inscrire. Non, la marine française n'est pas très inférieure à celle de l'Angleterre ; qu'on nous permette de le démontrer par quelques aperçus rapides.

D'abord qu'entend-on par la supériorité dont on parle?

Est-ce la supériorité numérique des machines de guerre et des marins?

Est-ce celle des bâtimens et des hommes, considérés sous le rapport de l'intelligence et de la perfection?

Le nombre est pour les Anglais; c'est une évidence de chiffres.

La perfection des vaisseaux, l'intelligence des officiers?

Sans vanité française, on peut dire que sous ce rapport nous marchons les égaux de ceux que bien des gens croient encore nos maîtres, parce qu'à la vérité ils l'ont été pendant vingt ans.

Il y a des préjugés difficiles à vaincre; celui que nous entrepre-

nons de combattre est de ce nombre. Dans toute la chambre des députés (cette assemblée n'est pas prise par nous sans intention pour élément dans cette affaire, puisque le sort de la marine est entre ses mains, ce dont elle ne paraît pas se douter), dans toute la chambre des députés, on trouverait à peine dix hommes qui ne disent pas avec les échos des salons : « Vous ne naviguez pas comme les Anglais; vos bâtimens ne sont pas aussi bien construits que les leurs; vous aurez toujours sur eux un grand désavantage; la France ne peut être une puissance maritime et une puissance continentale tout à la fois. »

N'est-ce pas de ces phrases toutes faites depuis l'empire qu'on nous poursuit chaque jour? C'est derrière ces argumens si pauvres que se retranchent les faiseurs d'économies, qui veulent bien qu'on arme la garde nationale, mais qui ne consentent pas à voir armer plus de deux vaisseaux; apparemment parce que les Anglais en ont dix-sept à la mer (1).

(1) On prétend que certaines voix se sont élevées, au sein de la commission du budget, pour demander le désarmement de ces deux vaisseaux. « En temps de paix, ont-elles dit, vous n'avez pas besoin de navires d'un si haut rang; des frégates peuvent vous suffire. » Nous sommes fâchés d'être obligés de le dire, il y a dans cette observation une grande ignorance des faits et une étrange présomption. Messieurs les députés qui demandent la suppression des vaisseaux ne sont pas marins, et il disent à un ministre marin : « Vous n'avez pas besoin de vaisseaux. » Qu'en savent-ils? L'amiral les étonnerait bien sans doute, s'il leur répondait : « Vos prévisions sont plus absolues que les miennes : il me serait impossible de vous dire si j'aurai besoin de vaisseaux; mais il est déraisonnable de prétendre affirmativement que je n'en aurai pas besoin. L'évènement seul pourra justifier votre vote ou ma prudence. Ce que je puis vous apprendre aujourd'hui, c'est qu'il est telle mission qu'une frégate ne peut pas remplir, et pour laquelle il faut un vaisseau, même par économie, parce qu'un bâtiment de ce rang peut faire seul ce qu'il faudrait deux frégates pour accomplir. » Nous nous étonnons que ceux qui demandent la suppression des vaisseaux, et qui ont l'air de se faire un jeu de remettre sans cesse en question la vie de la marine française, n'aient pas proposé aussi la suppression de toute la grosse cavalerie, inutile en temps de paix. Ils ont pensé sans doute qu'il fallait former des cuirassiers et des carabiniers pour le temps de guerre, et ils n'ont pas songé qu'il y a des choses qu'on apprend sur un vaisseau et pas ailleurs. Mais voilà le danger des questions tranchées par les hommes qui n'ont pas pu les étudier! Les avocats sont nombreux à la cham-

Admirable raisonnement! ayez un million d'hommes à pied ou à cheval, pour l'éventualité des caprices ou des intérêts militaires des cabinets russe, autrichien, prussien, espagnol ou hollandais; mais pour le cas de guerre avec les Anglais ou les Russes, n'ayez pas dix mille matelots dans les batteries ou sur les vergues de vos vaisseaux!

— Et pourquoi donc?

— Parce que vous ne pouvez être à la fois maîtres des océans et de la terre.

— Louis XIV l'a été pourtant! Qui dit que nous serons toujours ce que nous sommes aujourd'hui?

Savez-vous d'ailleurs ce qui fait notre infériorité actuelle, et ce qui fit la supériorité de Louis XIV? C'est la croyance où vous êtes; c'est la foi qu'avait alors la France en sa puissance maritime. Vous ruinerez votre marine en doutant d'elle; vous découragerez vos marins en leur répétant sans cesse qu'ils ne valent pas les marins anglais.

L'Angleterre a bien des chances pour ne pas déchoir de si tôt du rang où notre indifférence et la politique des gouvernemens qui ont succédé à celui de Louis XVI l'ont élevée; une surtout la préserve : tout le monde, dans les trois royaumes, sait apprécier un marin; tout le monde sait ce que c'est qu'un vaisseau; tout le monde pense que l'Angleterre ne saurait perdre l'empire qu'elle a sur les mers. Elle le perdra cependant un jour, comme la Hollande a perdu le sien, comme l'Espagne, comme la France ont perdu le leur; mais ce sera à la suite de grandes catastrophes, ou bien si l'esprit français redevient tout de suite plus marin qu'il ne l'est.

La population anglaise est maritime, la nôtre est militaire; l'esprit militaire se développe chez nous autant que de l'autre côté du détroit l'esprit maritime. Nous encourageons cette tendance qui n'a pas besoin d'être encouragée, et nous ne faisons presque rien pour pousser sur les navires des hommes qui vont très volontiers

bre, et ils font les lois; il n'y a que deux ou trois marins, qui n'ont pas la parole haute, tranchante, et la marine leur échappe! On doit bien rire de cela en Angleterre et aux États-Unis! Pour nous, nous en sommes profondément affligés.

dans un régiment, et qui, pour la plupart, iraient sur mer tout aussi bien, s'ils savaient ce que c'est que mer et navires.

On est soldat ici parce que partout il y a un tambour pour battre le rappel, des pompons pour grandir un paysan grenadier, et des crieurs pour faire retentir dans les rues de tous les villages l'annonce d'un bulletin de la grande armée. Puis, les souvenirs de cent batailles heureuses sont là; puis, dans le plus petit bourg, il y a un manchot, un boiteux, un borgne, qui ont perdu leur œil, leur jambe, leur bras en Prusse ou en Autriche, et qui racontent leurs campagnes de manière à donner envie au plus poltron d'aller voir Vienne ou Berlin, en prenant vingt champs de batailles pour grandes routes. Si, à la place du vétéran cavalier, artilleur ou fantassin, vous aviez un invalide revenu de l'Inde, d'Aboukir, de Trafalgar ou de Navarin, ce serait bien différent.

En Angleterre, le conteur de la veillée a usé plus d'une paire de souliers à se promener pendant le *quart* sur le *gaillard d'avant*. Il sait la mer et ses grands effets; il est poète malgré lui, parce qu'il a des choses essentiellement poétiques à raconter; il enflamme, il pénètre, il fait des marins comme notre vieux soldat fait des soldats autour de lui.

Ajoutez à cela que la considération dont jouissent les marins en Angleterre est bien grande, tandis qu'ici!... (assurément on ne refuse pas à nos marins une certaine estime, mais on les regarde plutôt avec curiosité qu'avec vénération), ils étonnent et ne sont pas compris. Il n'y a pas un salon de petite ville où l'on ne sache tout de suite ce que vous voulez dire quand vous prononcez les noms de Ney, de Lamarque ou de Pajol; allez jeter aux habitués de ces réunions les noms de Lucas, de Bouvet et d'Hamelin, vous verrez si vous êtes entendu? On devrait apprendre à lire aux enfans dans une histoire simple et bien faite des marins français; cette première impression combattrait peut-être ce que la vue d'un drapeau qui passe et d'un escadron qui défile au galop, donne d'entraînement exclusif pour une carrière bien belle, bien noble sans doute, mais qui ne peut se comparer à celle de la mer.

La loi de recrutement a fait quelque chose pour et contre la marine. Elle a appelé les hommes de toutes les localités au service des vaisseaux, ce qui pourra répandre dans l'intérieur le goût de

la navigation, ce qui pourra bien aussi peut-être en détourner beaucoup de monde. Si elle donnait seulement cent marins par an, indépendamment de ceux qu'elle contraint, ce serait une excellente loi; mais elle ne donne pas tant, et voici pourquoi : l'apprentissage de la mer est dur, pénible, difficile, surtout quand dès l'enfance on n'a pas entendu souffler le vent du large, et qu'on n'a pas vu la mer se briser avec fureur contre les falaises ou sur les grèves. Rester six ou sept ans seulement dans la marine, c'est en avoir tout l'ennui, toute la fatigue; c'est n'avoir pas le temps de s'y passionner. Il n'y a guère que les marins enfans des ports ou des côtes qui aient la mer en vive affection. Ils y sont faits par l'habitude, ils en comprennent l'attrait. Ceux que la conscription y lance, luttent d'abord contre elle, puis la supportent et s'en lassent, puis l'abandonnent sans regrets, ou même avec joie, quand le terme de leur service est arrivé. Ce terme est trop tôt venu pour la marine; voilà le mal essentiel de la loi.

Dans l'ordre constitutionnel des choses, nous savons qu'il ne peut en être autrement, parce qu'il faut que tous les citoyens soient égaux, et que nul ne doive être contraint de donner à l'état un jour de sa liberté de plus que son voisin. Cette règle est équitable, libérale; mais elle est funeste à la marine, elle est une des causes des embarras où se trouve cette arme qui en est entourée de toutes parts, et qu'on étouffe comme à plaisir dans des difficultés de toute espèce.

Le vote des députés qui, voulant maintenir l'égalité entre les sujets de la Charte, ne consent pas à déclarer le service de la marine obligatoire pour quinze ans, quand celui de l'armée de terre n'est que de huit années; ce vote est-il bien réfléchi? Il semble, au premier coup d'œil, que oui, et qu'il n'y a rien de possible à faire en dehors de cette justice de répartition des charges publiques; en y pensant davantage, on voit qu'un arrangement favorable à la marine serait très facile. Pourquoi ne déciderait-on pas en principe qu'un matelot de six ans de service commençant seulement à être marin, il est nécessaire de le garder huit ou neuf ans de plus pour que son apprentissage ne soit pas perdu; que la marine est en dehors du droit commun établi par la loi du recrutement, et que son service ne peut se régler comme celui de l'ar-

mée de terre; que cependant il faut, puisque c'est une charge énorme, la faire supporter à tous les citoyens, et que le sort décidera entre les conscrits de la carrière à laquelle chacun sera appelé? Où sont les objections? nous n'en devinons aucune. Ce qu'il faut avant tout, c'est maintenant l'égalité; or, si, sur cent conscrits, la marine a besoin de trois hommes, par exemple, quand sur les cent, tous ont couru la chance d'un des billets pour le service exceptionnel, personne n'a rien à dire.

— Mais les trois marins seront beaucoup plus malheureux que les quatre-vingt-dix-sept compatriotes, et ce n'est pas juste!

— Nous entendons cela parfaitement. Sans doute cela est cruel, mais enfin c'est le sort qui l'a voulu ainsi; le sort que chacun a couru, et qui n'a frappé que quelques-uns. Il est cruel aussi de quitter ses foyers pour aller à l'armée; il est cruel d'être pris par la loi du recrutement, quand la guerre se déclare; il est cruel, la campagne commencée, si elle dure vingt ans, d'être retenu sous les drapeaux tout ce temps-là, lorsqu'on ne se doit à la patrie que six ans seulement. — La nécessité. — C'est justement ce que nous allions vous dire : la nécessité. La marine a d'impérieuses nécessités; elle ne peut exister sans matelots, et ceux que la loi du recrutement lui donne à présent sont à peu près comme s'ils n'étaient pas.

Il faut, pour une chose exceptionnelle, un régime exceptionnel. Adoucissez-le, tant que vous le pourrez, par des compensations d'argent pour l'activité et la retraite, c'est juste et indispensable. Si vous ne croyez pas qu'une loi, dans le sens que nous venons de dire, puisse être portée, favorisez au moins les réengagemens, en faisant un sort meilleur au matelot qui doublera le temps de son service légal.

Il faudra de l'argent, voilà ce que je vous entends objecter! Eh! sans doute, il faudra de l'argent! Croyez-vous qu'on puisse faire une marine sans argent? Il faut beaucoup dépenser pour avoir une armée navale : demandez à l'Angleterre. Elle n'épargne rien pour sa marine; vous, vous êtes parcimonieux, et puis vous venez dire : « Voyez comme les Anglais nous sont supérieurs! »

De deux choses l'une : il faut à la France une marine, ou il ne lui en faut pas. Décidez-vous. Si vous ne croyez pas qu'il faille des vaisseaux et des marins pour protéger votre commerce et défendre

votre honneur au loin, tout est dit. Mais, au moins, n'allez pas débiter partout que, si vous renoncez à la marine, c'est parce que la France n'en peut pas avoir. Elle le peut, car elle l'a pu déjà. Belle et heureuse économie que de réduire le budget de la marine, parce que l'Angleterre est un colosse, dit-on, avec lequel on ne peut pas lutter! Ainsi voilà l'argument : « Il ne faut pas faire des efforts inutiles; l'Angleterre est trop forte! » Nous répondons : « Si l'Angleterre est forte, c'est parce que vous ne faites pas assez d'efforts. »

Une raison qu'on a cru puissante est celle-ci : Nous n'avons pas intérêt à avoir une grande marine, qui nous coûterait cher, parce que nos développemens commerciaux ne sont pas très grands, et que nous n'avons plus de colonies.

Voilà qui est très bien. Mais si les développemens coloniaux dépendaient de la marine protectrice; si, grace à une marine imposante, les Anglais ne faisaient pas seuls le commerce de l'Inde; si les colonies perdues étaient reprises!

On ne pourrait les reprendre, n'est-ce pas? C'est comme si vous disiez qu'on ne reprendra jamais la Belgique et la rive du Rhin qui a été française. Nous ne savons pas quand cela arrivera; mais il n'est pas possible que cela n'arrive pas un jour. L'affaire des colonies est aussi probable, si la France le veut bien.

Une chose dont nous sommes profondément convaincus, c'est que la part de supériorité qu'ont assurée aux Anglais les évènemens de la révolution et de l'empire, autant que la politique de la restauration, reconnaissante pour les services rendus à des émigrés détrônés, peut diminuer beaucoup. Ici, il faut être juste, la tâche est plus à la nation qu'au ministère. Que le pays aime et sente la marine, et la marine sera. Franchement, la chambre des députés n'entend pas cette question; elle est parcimonieuse, quand elle devrait être large. Si la guerre éclatait, si les Anglais avaient des avantages, que le nombre de leurs vaisseaux, bien mieux pourvus que les nôtres de matelots exercés, rend présumables, les députés diraient peut-être : « Vous voyez bien qu'il n'y a pas moyen de soutenir la lutte; ils sont plus marins et plus forts que nous! » Eh! c'est vous, messieurs, qui êtes cause que nous sommes moins forts qu'eux!

Quant à être moins marins, nous le nions. La France a moins d'idées de marine; elle en a trop peu, ce qui nous désole. Mais ses marins sont aussi bons que ceux de l'Angleterre. Voyez nos matelots des localités maritimes, ils sont excellens. Quant aux officiers, nous ne voulons pas rabaisser le mérite de ceux de l'Angleterre; mais il est un fait certain, c'est que les nôtres sont en général plus instruits, et aussi bons manœuvriers. Nous parlons de ceux d'aujourd'hui que quinze ans de navigation continue ont formés, de telle sorte que, dans toutes les mers, ils peuvent se montrer avec avantage. La bravoure ne leur manquerait pas plus qu'elle n'a manqué à eux ou à leurs devanciers sous le règne de Napoléon, ou pendant la guerre de la révolution. On sait assez que les combats de bâtiment à bâtiment n'ont presque jamais été défavorables à la marine française; les batailles ont été malheureuses au contraire, et c'est une des raisons qui font croire à bien des gens que nous sommes inférieurs aux Anglais. La révolution et l'empire ont eu le tort de faire la grande guerre maritime; ils ont perdu des escadres et des armées qu'il fallait ne pas exposer à ce malheur, parce qu'en effet alors les Anglais nous privaient de manœuvres. Le personnel de notre marine était riche en hommes braves, mais pas en habiles commandans. Notre politique bien entendue serait d'éviter la guerre d'armée, et nous aurions encore tous les avantages que nous avons eus dans les rencontres particulières.

Quant à la construction de nos vaisseaux de guerre, c'est un art aussi avancé en France qu'en Angleterre ou aux États-Unis. Si quelques-uns de nos bâtimens sont moins bons que ceux des Anglais, ce sont nos corvettes et les autres navires légers qui ont, chez nous, le tort d'être trop faits comme les gros vaisseaux. Cette extrême solidité, qui a son bon côté assurément, a cet inconvénient de rendre quelquefois un peu lourds des bâtimens dont le premier devoir doit être de marcher vite (1).

(1) On lit, dans un excellent rapport fait par M. Duperré (contre-amiral, commandant la station des Antilles), et adressé au ministère le 11 décembre 1819: « Les vaisseaux aujourd'hui en construction (dans les chantiers des États-Unis) sont des vaisseaux à deux ponts, mais leurs dimensions principales sont plus fortes que celles des vaisseaux à trois ponts des marines européennes. Leur longueur est de deux cent six pieds anglais, leur largeur est de cinquante-neuf pieds; ils sont

Est-ce l'installation et la tenue des bâtimens français qui laissent quelque chose à désirer, en les comparant aux vaisseaux anglais? Non. Il fut un temps, à la vérité, où nos navires étaient fort mal tenus, où tout était, comme dans la société, sacrifié à une seule partie, la chambre du capitaine; maintenant, il n'en est plus ainsi, heureusement; on songe à la vie et à la santé du moindre matelot autant qu'à celle de l'officier le plus précieux. Propreté partout, partout aisance et *confort*, autant que possible. Que nous devions aux Anglais quelques-unes des améliorations qui nous font aujourd'hui leurs égaux sous le rapport de l'installation, c'est ce qui n'est pas douteux. Les relâches dans les mêmes ports, les stations aux mêmes lieux, nous ont imposé l'obligation de lutter avec les Anglais, pour tout ce qui tient à la tenue des bâtimens; nous avons beaucoup profité de leurs idées. Il faut ajouter qu'ils ont adopté aussi quelques-unes des nôtres.

Un point sur lequel l'Angleterre a un avantage très grand en marine, c'est la discipline. Nos vaisseaux n'en auront bientôt plus du tout, si nous continuons à souffrir le relâchement qui travaille

percés à dix-sept sabords en belle dans chaque batterie, destinés à porter du 32 (calibre anglais); la batterie des gaillards qui se prolonge de bout en bout sera de trente-deux caronades. L'artillerie de ces vaisseaux sera de 100 pièces de gros calibre. Ils sont d'un échantillon extrêmement fort et construits avec du bois de choix. Les vaisseaux seront montés par mille hommes; *avec un pareil armement, pas un vaisseau européen ne doit pouvoir leur résister; je n'ose pas même en excepter les vaisseaux à trois ponts, dont la charpente de la troisième batterie doit être promptement hachée sous le feu formidable d'un pareil adversaire.* Leur projet est de construire sur le même plan tous les vaisseaux dont la construction a été arrêtée. Les Américains comptent, par l'adoption de ce système, forcer les marines européennes à proscrire leurs vaisseaux actuels, du moins ceux de 74 et 80, et à recréer leur matériel. Ils se trouveront, dans ce cas, avoir pris l'avance. Ils sont plus qu'aucun état d'Europe capables de donner suite à cette idée, du moins pour quelque temps : leurs forêts sont, je crois, les seules qui peuvent fournir les bois propres à ces gigantesques constructions. Ce système leur a déjà réussi en petit avec leurs grandes frégates qui montent trente canons de 24 en batterie, seize caronades de 42 sur le gaillard d'arrière et huit sur le gaillard d'avant. Elles sont armées de quatre cent soixante hommes. Ils ont forcé les Anglais, las de succomber dans des luttes inégales, à construire et à n'employer contre eux que des frégates pareilles. «

les équipages. Il faut le dire, une philantropie mal entendue s'est emparée de quelques esprits législateurs, et les officiers se trouvent maintenant à peu près désarmés devant les délits des matelots. Nous ne sommes pas, il s'en faut, pour ce régime brutal d'autrefois, qui pendait à la ceinture de chaque maître et quartier-maître un bout de corde noueux, qui, à tous propos et pour les fautes les plus légères, tombait sur la tête et les membres des hommes peu aimés de ces sous-officiers ; mais, entre cette passion des coups de garcettes et l'état actuel des choses, il est peut-être un mode qu'il serait bon d'adopter. Le code pénal en vigueur est insuffisant; un autre le remplacera, et c'est à la chambre qu'il sera discuté. Il est fort à craindre que les idées des députés les plus étrangers à la marine ne prévalent dans la confection de cette règle disciplinaire, et ne lèguent au corps des difficultés nouvelles qui finiraient par rendre la navigation impossible. Sans une discipline sévère, dont la modération peut être laissée aux officiers, la marine française périra. On aura bien de la peine à faire comprendre cela aux députés. Rien n'est plus vrai cependant.

Une chose qu'il ne faut jamais oublier, et nous le disons pour la discipline comme pour tout le reste, c'est que la marine est une chose essentiellement d'exception ; que le droit commun lui est fort rarement applicable, et que vouloir faire pour l'armée de mer ce qu'on fait pour l'armée de terre, c'est n'avoir pas la moindre idée de la question.

De bonnes institutions, spécialement créées pour la marine ; de l'argent, et en assez grande quantité ; une certaine direction donnée à l'éducation de toutes les classes du peuple, qui les rendent un peu plus familières avec les idées maritimes, voilà ce qu'il nous faut pour occuper le rang que nous avons eu déjà, et dont, grace au ciel, nous ne sommes pas déchus autant qu'on le prétend.

Nous avons parlé de la supériorité réelle des Anglais en marine ; constatons-la par des chiffres. La grande différence qui existe entre le nombre de leurs vaisseaux et de leurs marins et celui des marins et des vaisseaux de toutes les autres nations, ne prouve rien contre notre proposition ; c'est seulement un fait matériel qui établit le rang de l'Angleterre comme puissance, mais non comme peuple naviguant.

La flotte anglaise se partage en trois escadres : l'escadre *rouge*, la *blanche*, la *bleue*. L'Angleterre avec la Russie est la seule puissance maritime qui ait adopté cette division, dont nous ne sommes pas à même de donner au juste la cause. Peut-être plus tard expliquerons-nous cette singularité.

L'état-major de la flotte anglaise n'a pas moins de cent quatre-vingt-sept officiers-généraux. Cela est énorme et tout-à-fait hors de proportion avec le besoin du service. On crie beaucoup en France contre les amiraux qui sont à la tête de la marine ; ils l'écrasent, dit-on; cependant ils ne sont que vingt-huit ; un amiral ayant rang de maréchal ; un amiral *honoraire*, c'est-à-dire qui, par une nécessité d'économie, ne touche pas les quarante mille francs attribués au maréchalat ; neuf vice-amiraux, ayant rang de lieutenans-généraux ; dix-sept contre-amiraux, ayant rang de maréchaux-de-camp. Un cadre de *réserve* a été ouvert par une sorte de transaction fâcheuse ; il a reçu quatre vice-amiraux et un contre-amiral. Cela est mauvais. C'est un cadre de retraite qu'il fallait ouvrir, et y faire entrer, en leur donnant une douce existence, tous les officiers-généraux qui, ayant bien servi autrefois, ont droit à la reconnaissance de la patrie ; mais qui, vieux, malades, ou incapables, par une raison quelconque, d'aller à la mer ou de servir activement dans les ports, ne sont plus que de glorieuses traditions. Il y aurait justice dans de bonnes retraites, économie pour le budget, espoir d'avancement pour tout ce qui suit les amiraux.

L'Angleterre a deux officiers amiraux en chef appelés *amiraux de la flotte* ; puis dix-sept amiraux de l'escadre rouge (*admiralds of the red*), dix-neuf de l'escadre blanche (*of the white*), dix-neuf de l'escadre bleue (*of the blue*) ; vingt-un vice-amiraux de la rouge, vingt-un de la blanche, vingt-deux de la bleue ; vingt contre-amiraux de la rouge, vingt-deux de la blanche, vingt-quatre de la bleue ; enfin, trente-deux contre-amiraux retraités à la demi-solde (*on retired half pay*). Ce luxe d'officiers-généraux est écrasant pour le budget de la marine ; mais personne ne pense à s'en plaindre à Londres, parce que c'est une décoration pour le pays, dont toutes les pensées sont pour les grands développemens maritimes. Assurément, tous les amiraux anglais ne pourraient pas commander des escadres ou des divisions ; quelques-uns même

en seraient peut-être incapables; mais le système est d'avoir des cadres nombreux dans chaque grade, afin que le choix des officiers commandans soit plus large; et puis, l'avancement se faisant à l'ancienneté, pour qu'un capitaine de vaisseau devienne contre-amiral, il faut que tous ceux qui le précèdent sur la liste montent avec lui au grade où on veut l'élever. Les avantages de ce mode d'avancement paraissent très grands au premier coup; ils sont presque nuls en effet.

Si c'est pour tous les officiers une garantie contre la faveur que le droit reconnu de l'ancienneté, c'est aussi un inconvénient immense pour les sujets très distingués qui seraient placés par malheur à la queue du cadre; car on ne pourrait faire monter tous leurs aînés au grade supérieur, afin de favoriser un avancement mérité. Il semble que c'est paralyser l'émulation que de donner seulement à l'ancienneté ce que le talent, la valeur, les grands services rendus, peuvent mériter; d'ailleurs, il est étrange qu'un officier bien méritant fasse l'avancement de tous ceux qui le précèdent sur la liste : c'est une justice peu raisonnable. En France, l'avancement dans les grades très supérieurs est laissé au choix, cela vaut infiniment mieux. Nous savons toutes les objections que l'on a faites et que l'on peut trouver encore contre ce système, mais nous persistons à le croire moins défectueux que celui de l'Angleterre. Le choix peut être quelquefois mauvais; mais l'ancienneté n'a-t-elle pas bien plus de chances fâcheuses pour le corps? Sur dix officiers-généraux ou capitaines de vaisseau que ferait l'ancienneté, la moitié ne pourrait-elle pas être peu propre aux devoirs de leur nouvel emploi? Est-il probable que la faveur aille chercher cinq mauvais officiers pour les récompenser spécialement? En principe rigoureux d'égalité, l'ancienneté est le seul mode vrai; mais tant que les mérites ne seront pas égaux, tant que les services ne seront pas également bons, tant que les commandemens, les missions, ne pourront pas être donnés aux plus anciens, parce qu'il est dans la nature de la formation des cadres par ancienneté que le hasard y ait une grande influence et ne départe pas les talens aux premiers arrivés dans le corps; tant qu'il y aura, en un mot, une inégalité réelle tenant aux organisations, aux aptitudes, à la bonne fortune qui met tel plus en évidence

qu'un autre, le choix vaudra mieux que l'ancienneté pour les hauts grades. Dans les positions inférieures, l'ancienneté et le choix se partagent, également ou par portions de tiers et de deux tiers, le droit à l'avancement; ce n'est pas le cas d'examiner si la répartition est toujours bien bonne, il faudrait entrer dans des considérations longues, et qui conviendraient mieux ailleurs qu'ici.

Les Américains n'ont point d'amiraux en titre; ils n'ont que des commodores temporaires, dont les fonctions, le titre et le grade finissent avec la mission qui les a élevés. Le nombre de leurs capitaines de vaisseau (*captains*) n'est que de quarante. La marine française en compte quatre-vingt-sept, dont vingt-trois de première classe. Il y en a huit cents en Angleterre. Une ordonnance de mars 1830 porte qu'à l'avenir les quatre-vingt-sept capitaines de vaisseau français seront réduits à soixante-dix.

Nos capitaines de frégate sont au nombre de cent vingt et seront réduits à soixante-dix. Les *commanders* anglais sont au nombre de huit cent quatre-vingt-dix-sept, les *masters commandant* de la marine des États-Unis au nombre de trente-neuf.

Nous avons soixante-deux capitaines de corvette; le nombre en sera porté à quatre-vingt-dix.

Le grade de lieutenant de vaisseau compte en Angleterre trois mille deux cent quatre-vingt-quinze sujets; la marine américaine a deux cent soixante-cinq officiers de ce rang; nous en entretenons quatre cent cinquante.

Les Américains n'ont pas de grade qui corresponde à celui de lieutenant de frégate, dont l'ancienne dénomination était *enseigne* de vaisseau. Nous aurons cinq cent cinquante officiers de ce grade, auxquels on peut ajouter environ une centaine ou plus d'officiers auxiliaires empruntés à la marine marchande. Les Anglais ont des *masters*, espèce particulière d'officiers, chargés spécialement à bord d'un certain détail; ils ne sont pas susceptibles de l'avancement ordinaire; leur costume procède du civil et du militaire. Ils sont dans la marine anglaise ce qu'étaient avant la révolution de 1789, en France, les officiers de la *marine bleue*. Nous ne comprenons pas la convenance de ce grade, qui frappe d'une infériorité éternelle ceux qui en sont pourvus. Le nombre des *masters* est de quatre cent vingt-trois.

Nous ignorons combien il y a de *midshipmen* (élèves) en Angleterre; il ne doit guère y en avoir moins que de *masters*; les Américains en ont quatre cent onze, dont cinquante-quatre de première classe. Nous en avons deux cents de première classe et cent de seconde. Des volontaires faisant le même service que les aspirans de seconde classe, et ayant à peu près le même rang, augmentent ce cadre de cent environ.

Il y a de notables différences entre les traitemens des officiers des trois marines française, anglaise et américaine. Ce ne sont pas les nôtres qui sont le mieux payés; on parle cependant souvent aux chambres et dans le monde des trop gros traitemens de nos marins; nous allons montrer quelle différence existe entre leur solde et celle de leurs camarades d'Angleterre et des États-Unis.

Un vice-amiral anglais a de traitement mensuel à la mer, pour lui et ses domestiques, 6,217 fr.

Pour les commodores américains, il n'y a point de traitement stipulé. Cependant il est à croire qu'ils reçoivent au moins autant que les capitaines de vaisseau, qui ont des fonctions dans l'amirauté : ceux-ci ont 18,375 fr. de traitement (*salary*) par an.

Un vice-amiral français reçoit par mois, quand il est à la mer, 3,291 fr. Le vice-amiral anglais a donc 3,016 fr. de plus par mois que le Français.

5,212 fr. 50 cent. sont le traitement mensuel d'un contre-amiral anglais : un contre-amiral français a 2,425 fr. à la mer. L'avantage au profit du sujet de la Grande-Bretagne est donc pour ce grade de 2,787 fr. 50 c. par mois.

Le capitaine de vaisseau anglais a 1,780 fr. 62 cent. pas mois à la mer, le capitaine de vaisseau français a 1,183 fr. seulement; la différence est de 597 fr. par mois. Le *captain* américain a 525 fr. par mois, plus, huit rations par jour qu'on peut estimer à 8 fr., ce qui ajoute 240 fr. à leur *pay* et la porte à 765 fr.; l'officier américain a de moins que l'officier français 418 fr. par mois. On voit que la différence entre les traitemens du capitaine anglais et du capitaine français est à peu près la même qu'entre ceux du capitaine français et du capitaine américain.

Le *commander* anglais reçoit par mois, à la mer, 1,017 fr. 90 cent.; le capitaine de frégate français n'a que 970 fr. La différence

est de 47 fr. 90 cent. Le *master commandant* a 393 fr. 75 cent., plus 180 rations par mois qui ajoutent à peu près 180 fr. à cette solde et la montent à 573 fr. Le capitaine français a donc de plus que le master commandant 397 fr. Un lieutenant de vaisseau a 450 fr. de traitement par mois, en comptant 75 fr. de rations ; l'officier de ce grade en France n'a que 264 fr. 65 cent. ; l'officier américain n'a que 412 fr.

Il est bon d'ajouter qu'outre leur solde, les officiers de la marine anglaise ont, à titre d'immunité, le droit d'introduire, sans payer l'impôt, tous les vins, sucre, café et thé nécessaires à la consommation, soit à bord, soit à terre dans leurs familles. On voit quel immense avantage leur est accordé.

Les officiers américains sont moins bien traités que ceux des marines française et anglaise. Le système des salaires aux États-Unis est très économique, nous ne pouvons que l'admirer; mais nous devons dire qu'il serait inapplicable en France. Il y a dans les institutions maritimes de l'Amérique beaucoup de choses qu'on pourrait importer chez nous, où tous les rouages de la machine administrative sont si horriblement compliqués. Plaise à Dieu que l'amiral français qui est aujourd'hui à la tête du département de la marine ait une volonté assez forte pour réformer tous les abus que notre civilisation vieillie a introduits dans l'organisation du service! Il y a autant de gloire et de popularité à acquérir là qu'à Navarin. Certes, on niera, on dira sans doute que c'est impossible; on mentira. Tout est possible, non pas en un jour! les grands changemens administratifs ne peuvent pas se brusquer, et c'est le tort des partisans de toutes réformes de vouloir se trop presser; tout est possible en quelques années. Ce qui coûte fort cher pourra coûter moins, et l'économie que l'on fera retournera au profit du matériel qui souffre, et du personnel naviguant dont il faut avoir un soin extrême.

Voyons quel est l'état des vaisseaux en Angleterre, en France, aux États-Unis et en Russie.

Le *Navy list* donne à l'Angleterre cinq cent soixante-douze bâtimens appartenant à la marine royale. Dans ce nombre sont compris, depuis les plus grands vaisseaux jusqu'aux petites *mouches* attachées à certains bâtimens. Le *Navy list* porte quatre-vingt-dix

vaisseaux de 120, 106, 92, 84, 80, 78, 74 et 64 canons. Il faut extraire de là vingt pontons, casernes, lazarets, hôpitaux, et prisons de condamnés. On peut du reste déduire quinze vaisseaux hors de service, quinze qui auraient besoin de grandes réparations pour pouvoir faire campagne, et dix à qui il ne faudrait que des radoubs peu considérables pour être en état de naviguer. Quatorze vaisseaux en construction, commencés, avancés ou près d'être terminés sont aussi portés sur le *Navy list*.

L'Angleterre a cent treize frégates de tous rangs. Pour les frégates, il faut faire toutes les soustractions que nous avons faites pour les vaisseaux, et il en restera quatre-vingts susceptibles de prendre la mer tout de suite. En appliquant des calculs analogues à la partie du *Navy list* qui concerne les corvettes (*sloops*), les bricks et les goëlettes (*schooners*), on peut dire que l'Angleterre a vingt corvettes, cinquante bricks, quinze goëlettes disponibles. Il y a six corvettes en construction, sept bricks, et trois goëlettes.

Quant aux bateaux à vapeur (*steam-vessels*), ils sont au nombre de quinze. Tous ne pourraient pas servir activement; supposons que quatre soient hors d'un service immédiat, il en reste toujours onze, ce qui est considérable (1).

(1) Qu'il nous soit permis de dire un mot à propos des bateaux à vapeur. On s'exagère beaucoup l'importance de ce moyen de navigation; on se jette, par tous les vœux que l'on peut faire, dans ce système qui a de grands avantages sans doute, mais non pas tout-à fait ceux que supposent les personnes étrangères à la marine. Nous entendons des gens dire : « Il faut renoncer aux navires à voiles, et faire usage seulement de navires mus par la vapeur. » Nous allons leur démontrer l'inanité d'une pareille prétention. Le combustible étant le principe de l'agent qui donne la force aux bateaux à vapeur, il faut songer à lui avant tout; il faut le loger, et en assez grande quantité pour qu'il ne manque pas à la machine. Ce combustible occupe une grande place à bord, et plus le trajet à faire doit être long, plus il faut augmenter cette place et la somme du bois et du charbon. Il reste bien peu d'espace quand l'emmagasinement du combustible est fait : quel service peut donc rendre le bateau? Il ne peut porter ni marchandises, ni équipage nombreux, ni lourde artillerie ; il ne peut donc faire les voyages de long cours pour le commerce, il ne peut servir à la guerre. Jusqu'au jour où l'on aura trouvé un agent d'une très grande puissance, occupant un très petit espace dans le navire, et remplaçant la vapeur; jusqu'au jour où l'on aura pu adapter

Ces chiffres ne sont pas exacts à une ou deux unités près. Mais ils s'éloignent très peu de la vérité. Nous ne cherchons pas à exagérer ou à diminuer l'importance de l'escadre anglaise; à quoi aboutirait le mensonge? Nous nous efforçons d'être exacts. Il faut voir ses ennemis et ses rivaux tels qu'ils sont, afin de bien apprendre à savoir ce qu'on peut faire pour lutter contre eux sans désavantage.

Le *Navy register for* 1831 (le registre de l'escadre américaine pour 1831) donne aux États-Unis sept vaisseaux de 74 canons, sept frégates de 44, trois frégates de 36, quinze corvettes (*sloops of war*) de 24 à 18 canons, sept goëlettes ou autres petits bâtimens. Les sept vaisseaux sont armés; cinq des frégates de première classe sont en *commission* (c'est-à-dire en armement commencé qui doit rester à un certain degré d'avancement fixe); deux sont armées. Une frégate de deuxième classe est en commission; deux sont armées. Douze corvettes sont en commission, trois sont armées; quatre goëlettes sont en commission, deux sont armées. Le total des bâtimens en commission est de vingt-deux, celui des bâtimens armés est de seize. Parmi ces navires, il y en a environ un quart qui n'est pas sans besoin de réparations. Aux trente-neuf bâtimens à flot dans les différens ports des États-Unis ou à la mer, il faut ajouter cinq vaisseaux, six frégates et trois schooners en construction. Nous ne savons si ces navires sont

les machines à des bâtimens qui ne perdront pas leurs qualités par cette imposition; jusqu'au jour où l'on aura trouvé le moyen de préserver tout-à-fait les roues et les machines de l'action de l'artillerie, les bateaux à vapeur resteront condamnés au rôle subalterne de coureurs par le beau temps, de malles-postes portant les dépêches et les passagers sur une mer tranquille ou légèrement agitée, de remorqueurs dans les rivières ou à l'entrée des rades. Voyez si les Anglais ne construisent pas de vaisseaux, parce qu'ils ont des *steam-vessels!* Non, ils ne s'abusent point sur les services qu'ils peuvent attendre de la vapeur; il en tirent tout le parti possible, et c'est ce que nous devrions faire comme eux: mais ils n'ont garde de dire que la navigation à voiles doit le céder à l'autre. Notre malheur est d'avoir de mauvaise machines; il faut espérer que nous en aurons de bonnes, si l'établissement d'Indret prospère: mais craignons que l'industrie particulière en France ne soit de long-temps capable de lutter contre les fabriques anglaises.

bien près d'être lancés à l'eau. En 1822, selon un rapport daté de Washington le 5 février, les Américains avaient quarante bâtimens de tous rangs. Quelques modifications ont été faites, mais sans changer, comme on voit, sensiblement la quotité des forces maritimes des États-Unis. Le rapport de M. l'amiral Duperré, que nous avons cité plus haut, nous apprend que le 11 décembre 1819, les Etats-Unis avaient neuf vaisseaux à flot ou sur les chantiers, sept frégates, sept corvettes et dix autres bâtimens de rangs inférieurs. On voit qu'il y a eu progrès de 1819 à 1822 et de 1822 à 1831.

Nous n'avons pas un état bien récent des forces navales de la Russie; celui qui est sous nos yeux remonte à 1821. Alors, l'empire russe avait trente-six vaisseaux (neufs ou vieux, bons ou mauvais); douze frégates, dont quelques-unes en mauvais état; quatre-vingt-trois bâtimens plus petits : total cent trente-un navires de guerre. On estimait à quatre-vingt mille hommes le nombre d'officiers, de matelots, de soldats employés sur la flotte. L'entretien de ce personnel coûtait environ 33,000,000 de francs. En 1820, l'empereur n'alloua pour la marine que 11,000,000 de francs; on doit conclure qu'une somme si exigue a dû laisser pour quelque temps la marine en souffrance. Mais depuis cinq ou six ans la marine russe est dans un assez bel état.

Le budget de 1832 présenté aux chambres françaises par M. de Rigny porte à trente-cinq le nombre de nos vaisseaux à deux et à trois ponts, à onze celui de nos frégates de premier rang, à neuf celui des frégates de deuxième rang, à vingt celui des frégates de troisième rang. Nous avons à flot douze corvettes de guerre, neuf corvettes avisos de 18 canons ou caronades, dix-sept bricks de 20 canons, quatre de 18 bouches à feu, huit de 16 canons, seize bricks-avisos; trois bricks ou goëlettes de 10 à 12 bouches à feu, huit bombardes, six canonnières-bricks, cinquante-neuf goëlettes, cutters, lougres, bâtimens de flotilles, etc., douze bateaux à vapeur, seize corvettes de charge, trente-deux gabares ou transports, enfin deux yachts. Le total du matériel naviguant est de deux cent quatre-vingt-un bâtimens. On présume qu'un vaisseau et une frégate seront condamnés cette année; il reste donc, comme élémens de la force et du service maritime, deux cent soixante-dix-neuf bâtimens de tous rangs appartenant à l'état.

Mais tous les bâtimens sont-ils armés? Il s'en faut de beaucoup. Au 7 décembre 1831, nous avions d'armés, deux vaisseaux, treize frégates, treize corvettes, trente-quatre bricks, quatre canonnières-bricks, cinq bateaux à vapeur, trente-deux goëlettes et bâtimens de flottille, six corvettes de charge, vingt gabares : total cent vingt-neuf.

Il faut ajouter à cela deux vaisseaux en disponibilité de rade, c'est-à-dire qui ont la plus grande partie de leur matériel et un fort noyau d'équipage, un vaisseau en commission de port, cinq frégates aussi en commission, un brick et deux bateaux à vapeur : total, onze bâtimens.

Parmi les cent trente-neuf bâtimens qui ne sont ni sous voile, ni sur rade, ni en commission, il y en a beaucoup auxquels on aura des réparations grandes ou petites à faire. Ce n'est pas trop de supposer que quatre-vingts au moins sont dans ce cas. La plupart des réparations seraient, au besoin, promptement faites, comme les constructions des bâtimens à demi achevés seraient finies bien vite. A la vérité, il faudrait de grands efforts de la part de la nation pour mettre dans un état tout-à-fait respectable le matériel de l'armée navale; mais cela ne serait pas impossible. Il y a cependant une observation sur ce chapitre que nous devons ne pas laisser échapper, c'est que moins la France fera d'attention immédiate à la marine, plus, au moment où il faudrait avoir recours à la flotte, on aurait de peine à avoir le nombre suffisant de vaisseaux. Économiser sur le matériel de la marine, c'est s'exposer à de cruels mécomptes. Les députés et la nation doivent penser à cela. On n'improvise rien en marine : il faut donc toujours être à peu près *paré*, comme disent les matelots. Les chambres doivent voter des fonds sans parcimonie; le ministre doit les bien employer. Une chose qui nous paraît devoir appeler essentiellement l'attention de M. l'amiral de Rigny, c'est la manière dont se font les marchés; il il est si facile de tromper! Il y a tant de degrés dans la hiérarchie administrative, dont aucun n'a la plus petite part de responsabilité! Construire, réparer, approvisionner et réorganiser les ports, réformer l'administration qui a vingt bras inutiles pour deux qui sont laborieux; rendre à la marine la discipline sans laquelle elle doit périr un jour; modifier le système de recrutement; continuer de donner aux matelots les soins dont ils sont bien dignes; veiller

à l'instruction des officiers; intéresser le pays à la marine en la lui enseignant à la tribune, dans les journaux, partout : tels sont les devoirs du gouvernement pour cette importante affaire. Le ministère, les chambres, la nation, ont une part égale dans cette grande tâche. Pour nous qui sentons combien la France a intérêt à tenir un rang honorable parmi les puissances maritimes, nous travaillerons, autant qu'il sera en nous, à aider la nation, les chambres et le ministère.

Nous avons dit qu'on ne sait pas assez en France ce que c'est que la marine; nous nous efforcerons de la faire connaître. Discussions, drames, tableaux, portraits, définitions, toutes les formes nous seront bonnes pour arriver au but que nous nous proposons. Nous appelons la coopération de tous les hommes spéciaux qui savent mettre la science de l'observation à la portée des gens du monde. Ce sont les salons qu'il faut commencer à instruire; c'est à eux qu'il faut d'abord parler la belle et difficile langue de la marine. Que les marins qui se sentent capables de se faire précepteurs (et il y en a beaucoup qui le peuvent), viennent à nous. La littérature maritime est toute nouvelle en France; elle est du plus haut intérêt. Déjà M. Eugène Sue l'a exploitée avec talent et succès. Ce jeune écrivain a rendu un premier service; nous voudrions voir dix poètes comme lui se prescrire le même devoir, dix critiques ou hommes de chiffres venir les appuyer de leurs argumens positifs. Nous espérons être secondés par tout ce qui est lettré dans la marine, par tout ce qui, dans la littérature, a étudié avec quelque conscience la question maritime.

A. Jal.

CHRONIQUES DE FRANCE.

I.

Le Chevalier de Bourdon.

1417.

Ah! ah! messieurs de la prévôté!
il paraît que notre sire le roi aime
les tournois de grand chemin.

Vers sept heures du matin et par un beau jour du mois de mai 1417, sous le règne du roi Charles VI le Bien-Aimé, la herse de la porte Saint-Antoine se leva et laissa sortir de la bonne ville de Paris une petite troupe de gens à cheval qui prit incontinent la route de Vincennes: deux hommes marchaient en tête de cette cavalcade, et les autres, qui paraissaient de leur suite plutôt que de leur compagnie, se tenaient derrière eux à quelques pas de distance, réglant, avec des marques de respect non équivoques, leur marche sur celle de ces deux personnages dont nous allons essayer de donner une idée au lecteur.

Celui qui tenait la droite de la route, montait une mule espagnole, dressée à marcher l'amble, et qui semblait deviner la faiblesse de son maître, tant son pas était doux et régulier. En effet,

le cavalier, quoiqu'il n'eût effectivement que quarante-neuf ans, paraissait vieux et surtout souffrant; du reste, sa confiance en sa monture était telle, que de temps en temps il abandonnait tout-à-fait la bride, pour serrer, comme par un mouvement convulsif, sa tête entre ses deux mains. Quoique l'air du matin fût encore froid et qu'un léger brouillard descendît sur la plaine, son chaperon était pendu à l'arçon droit de sa selle, et rien ne protégeait son front contre la rosée qu'on voyait trembler aux boucles rares de cheveux blancs qui descendaient de ses tempes le long de son visage maigre, pâle et mélancolique. Loin de paraître incommodé de la fraîcheur de cette rosée, on voyait, au contraire, que c'était avec plaisir qu'il la recevait sur sa tête chauve, et l'on devinait facilement que ces perles glacées procuraient quelque soulagement aux douleurs qui, de momens en momens, le forçaient à renouveler le mouvement que nous avons indiqué comme lui étant habituel. Quant à son costume, rien ne le distinguait de celui des seigneurs âgés de cette époque. C'était une espèce de robe de velours noir, ouverte devant et garnie de fourrures blanches mouchetées, dont les manches larges, fendues et tombantes, laissaient sortir par leurs ouvertures les manches collantes d'un pourpoint de brocard d'or, dont la richesse et l'élégance étaient considérablement diminuées par les longs services qu'il paraissait avoir rendus à son propriétaire. Au bas de cette robe, et dégagés de la gêne des étriers, pendaient dans des espèces de bottes fourrées et pointues, les pieds du cavalier, qui, par leur ballottement continuel, auraient bien pu faire perdre patience au paisible animal auquel il se fiait si complètement, si l'on n'avait eu la précaution d'en ôter les éperons dorés et aigus, qui, à cette époque, étaient encore la marque distinctive des seigneurs et des chevaliers. Nos lecteurs auraient donc quelque peine à reconnaître, à cette description de son costume et de son visage, le rang qu'occupait le personnage que nous mettons sous ses yeux, si nous tardions à le nommer. — C'était le roi Charles VI lui-même, qui, atteint de folie pendant un voyage qu'il fit en Bretagne en l'an 1392, n'avait depuis cette époque jamais retrouvé sa raison qu'à des intervalles que le temps en s'écoulant ne faisait que rendre plus courts et plus rares. Il allait à Vincennes,

visiter la reine Isabeau, fille d'Étienne de Bavière Ingolstat, qu'il avait épousée en 1389, et qui, malgré ses prodigalités ruineuses et ses publiques amours avec Louis d'Orléans, frère du roi, avait conservé une grande influence sur l'esprit de ce faible monarque.

A sa gauche et sur la même ligne à peu près, s'avançait en contenant à peine l'ardeur de son bon cheval de bataille, un chevalier à stature colossale, couvert de fer, comme s'il marchait au combat; son armure plus forte qu'élégante attestait cependant, par la flexibilité avec laquelle elle se prêtait aux mouvemens de ses bras, l'adresse et l'habileté de l'ouvrier milanais qui l'avait faite. Aux arçons de sa selle de guerre pendait du côté droit une masse d'armes pesante et dentelée, qui paraissait avoir été richement damasquinée en or, mais qui, dans les contacts fréquens que le bras de son maître l'avait forcée d'avoir avec les casques ennemis, avait perdu cette parure sans que cette perte lui ôtât rien de sa solidité. Du côté opposé, et comme pour faire son pendant, était accrochée une arme non moins respectable sous tous les rapports, une épée à lame large du haut, allant en s'amincissant comme un poignard, et que les fleurs de lis semées sur son fourreau faisaient reconnaître pour celle de connétable. Si son maître l'eût tirée de la riche gaîne où elle dormait à cette heure, sans doute, l'acier de sa large lame eût aussi, par ses dentelures, donné la preuve des coups qu'il avait portés: mais, alors, ces deux armes semblaient être plutôt une précaution qu'une nécessité. Seulement elle était là comme ces serviteurs fidèles auxquels on ne permet de s'éloigner ni le jour ni la nuit, afin de n'avoir qu'à étendre la main pour les retrouver à l'instant du danger.

Pour le moment, comme nous l'avons dit, aucun péril ne paraissait instant; et si la figure du cavalier que nous décrivons paraissait sombre, on reconnaissait que c'était plutôt la fixité d'une idée qui lui avait donné cette expression habituelle, qu'une inquiétude momentanée; d'ailleurs, l'ombre de sa visière, qui s'étendait sur ses yeux noirs, contribuait peut-être à augmenter leur dureté. Cependant, comme avec un nez aquilin fortement prononcé, un teint bruni par les guerres de Milan, une cicatrice

qui lui fendait la joue, et dont les deux extrémités se perdaient, l'une dans l'arc d'un large sourcil noir, l'autre dans la naissance d'une barbe épaisse et grisonnante, c'était tout ce qu'on voyait de sa figure; on pouvait penser au premier abord que l'ame qui habitait cette enveloppe de fer était éprouvée et inflexible comme elle.

Si le portrait que nous venons de tracer ne suffisait pas à nos lecteurs pour reconnaître Bernard VII, comte d'Armagnac, de Rouergue et de Fezenzac, connétable du royaume de France, gouverneur-général de la ville de Paris, capitaine de toutes les places fortes du royaume, ils n'auraient qu'à reporter les yeux sur la petite troupe qui le suivait, ils pourraient distinguer au milieu d'elle un écuyer, à la jaquette verte et à la croix blanche, portant l'écu de son maître; et sur le milieu de cet écu les quatre lions d'Armagnac (1), surmontés d'une couronne de comte, fixeraient ses doutes, pour peu qu'il possédât sa part de la science héraldique, assez généralement répandue à cette époque et assez généralement oubliée dans la nôtre.

Les deux cavaliers avaient marché en silence, depuis la porte de la Bastille jusqu'à l'embranchement des deux chemins, dont l'un allait au couvent Saint-Antoine, et l'autre à la Croix-Faubin, lorsque la mule du roi, abandonnée, comme nous l'avons dit, à sa propre sagacité, s'arrêta au milieu de la route. Elle était habituée à aller, tantôt à Vincennes, où ce jour se rendait le roi, tantôt au couvent Saint-Antoine, où souvent il faisait ses dévotions, et elle attendait qu'une indication de son cavalier lui fît connaître celle des deux routes qu'il fallait prendre; mais le roi était dans un de ces momens d'atonie qui ne lui permettaient pas de comprendre ce que demandait sa monture; il resta donc immobile sur sa mule à l'endroit où elle s'était arrêtée, sans qu'aucun changement en lui indiquât qu'il se fût même aperçu qu'il avait passé tout à coup du mouvement à l'immobilité. Le comte Bernard essaya de rappeler le roi à lui-même en lui adressant la parole; mais cette tentative fut inutile. Il

(1) Écartelé au premier et au quatrième d'argent, au lion de gueule au deuxième de gueule, et au troisième de gueule au lion léopardé d'or.

poussa alors son cheval devant la mule, espérant que la bête entêtée allait la suivre; mais elle releva la tête, le regarda s'éloigner, secoua les grelots qui tremblaient à son cou, et rentra dans son immobilité première. Le comte Bernard, impatienté de ses délais, fit un signe à son écuyer, qui s'approcha de lui, sauta à bas de son cheval, lui en jeta la bride sur le bras, et s'avança vers le roi, tant était grand encore le respect de la royauté, que ce n'était qu'à pied qu'il osait, quelque puissant qu'il fût, toucher, pour la diriger, le frein de la mule du pauvre Charles l'Insensé; mais ce respect et cette bonne intention furent loin d'être couronnés de succès, car à peine le roi eut-il vu un homme saisir la bride de sa monture, qu'il jeta un cri perçant, chercha une arme à l'endroit où auraient dû pendre son épée et son poignard, et, n'en trouvant pas, se mit à crier d'une voix rauque et entrecoupée par la terreur : — A moi!... à moi, mon frère d'Orléans!... à moi, c'est le fantôme!...

— Monseigneur le roi, dit Bernard d'Armagnac en adoucissant autant qu'il put sa voix rude, plût à Dieu et à monsieur saint Jacques que votre frère d'Orléans vécût encore! non pas pour venir à votre secours, car je ne suis pas un fantôme, et vous ne courez aucun danger, mais pour nous aider, de sa bonne épée et de ses bons conseils, contre les Anglais et les Bourguignons.

— Mon frère! mon frère! disait le roi, dont la crainte paraissait cependant diminuer, mais dont les yeux hagards et les cheveux dressés attestaient que l'irritation de ses nerfs était loin d'être calmée; mon frère Louis!

— Ne vous rappelez-vous donc plus, monseigneur, que voilà dix ans bientôt que votre frère bien-aimé a été traîtreusement assassiné rue Barbette, par le duc Jean de Bourgogne, qui, à cette heure, s'avance en sujet déloyal contre son roi; et que moi, je suis votre défenseur dévoué, comme je le prouverai en temps et lieu, avec l'aide de saint Bernard et de mon épée.

Le regard vague du roi se fixa lentement sur Bernard, et, comme si, de tout ce que lui avait dit celui-ci, il n'avait entendu qu'une chose, il reprit avec un reste d'altération dans la voix :

— Vous disiez donc, mon cousin, que les Anglais étaient débarqués sur nos côtes de France. Et il mit sa mule au pas en lui faisant prendre le chemin de Vincennes.

— Oui, sire, reprit Bernard en sautant à son tour sur son cheval, et en reprenant près du roi sa première place.

— Où ?

— A Touques, en Normandie. Et que le duc de Bourgogne s'était emparé d'Abbeville, d'Amiens, de Montdidier et de Beauvais.

Le roi poussa un soupir. — Je suis bien malheureux! mon cousin, dit-il en pressant sa tête entre ses deux mains.

Bernard lui laissa un moment de réflexion, espérant que ses facultés reviendraient, et lui permettraient de continuer avec quelque suite une conversation si importante au salut de la monarchie.

— Oui, bien malheureux! reprit une seconde fois le roi, en laissant tomber et pendre avec découragement ses mains à ses côtés, tandis que sa tête s'inclinait sur sa poitrine. — Et que comptez-vous faire, mon cousin, pour repousser à la fois ces deux ennemis? Je dis vous...., car moi... je suis trop faible pour vous aider.

— Sire, j'ai déjà pris mes mesures, et vous les avez approuvées; le dauphin Charles a été nommé par vous lieutenant-général du royaume.

— C'est vrai... Mais je vous ai déjà fait observer, mon cousin, qu'il était bien jeune; à peine s'il a quinze ans.... Pourquoi ne m'avoir pas plutôt présenté pour cette charge son frère aîné Jean?

Le connétable regarda le roi avec étonnement; un soupir sortit de sa large poitrine, il secoua la tête tristement; le roi répéta la question.

— Sire, dit-il enfin, est-il possible qu'il y ait des souffrances humaines portées à ce point que le père oublie la mort de son fils?

Le roi tressaillit, pressa de nouveau sa tête de ses deux mains, et quand il les écarta de son visage, le connétable put voir deux larmes qui roulaient sur ses joues flétries.

— Oui, oui.. je me rappelle, dit-il ; il est mort dans notre ville de Compiègne. — Puis il ajouta plus bas : — Et Isabeau m'a dit qu'il était mort empoisonné... Mais, chut !.... il ne faut point le répéter.... Mon cousin, croyez-vous que cela soit vrai?

— Les ennemis du duc d'Anjou en ont accusé ce prince, sire, et ils ont fondé cette accusation sur ce que cette mort rapprochait du trône le dauphin Charles, son gendre. Mais le roi de Sicile était incapable de commettre ce crime, et s'il l'a commis, Dieu n'a pas permis qu'il en recueillît les fruits, puisque lui-même est mort à Angers, six mois après celui dont on l'accuse d'être le meurtrier.

— Oui, — mort, — c'est ce que me répond l'écho, quand j'appelle autour de moi mes fils et mes parens ; le vent qui souffle autour des trônes est mortel, mon cousin, et de toute cette riche famille de princes — il ne reste plus que le jeune arbre et le vieux tronc. — Ainsi donc mon Charles bien-aimé ?...

— Partage avec moi le commandement des troupes ; et si nous avions de l'argent pour en lever de nouvelles....

— De l'argent, mon cousin ; n'avons-nous pas les fonds réservés aux besoins de l'état ?...

— Ils ont été soustraits, sire.

— Et par qui ?

— Le respect arrête l'accusation sur mes lèvres...

— Mon cousin, personne que moi n'avait le droit de disposer de ces fonds, et nul ne pouvait se les approprier qu'avec un bon signé de notre main royale, et revêtu de notre sceau.

— Sire, la personne qui les a enlevés s'est en effet servie du sceau royal, quoiqu'elle ait jugé votre signature inutile.

— Oui, oui, l'on me regarde déjà comme mort. L'Anglais et le Bourguignon se partagent mon royaume, et ma femme et mon fils, mes biens. C'est l'un ou l'autre, n'est-ce pas, mon cousin, qui a commis ce vol ? car c'est un vol envers l'état, puisque l'état avait besoin de cet argent.

— Sire, le dauphin Charles est trop respectueux, pour ne pas attendre, en quelque chose que ce soit, les ordres de son seigneur et père.

— Ainsi, comte, c'est la reine ?... Il soupira profondément...

— La reine, eh bien ! nous allons la voir, et je lui redemanderai cet argent, elle comprendra qu'il faut qu'elle me le rende.

— Sire, il est employé à acheter des meubles et des bijoux.

— Que faire alors, mon pauvre Bernard? nous mettrons une nouvelle taxe sur le peuple.

— Il est déjà écrasé.

— Ne nous reste-t-il donc pas quelques diamans ?

— Ceux de votre couronne, et voilà tout. Sire, vous êtes bien faible avec la reine ; elle perd le royaume, et devant Dieu, sire, c'est vous qui en répondez. Voyez si la misère publique a diminué son luxe ; au contraire, il semble qu'il s'accroît de la pauvreté générale ; les dames et les demoiselles de son hôtel mènent leur train accoutumé, faisant grande dépense, et portant des accoutremens si riches, qu'ils étonnent tout le monde. Ces jeunes seigneurs qui l'entourent étalent en broderies sur leurs pourpoints un an de la solde des troupes. Sous prétexte de dangers que lui font courir les troubles de la guerre, elle a demandé une garde inutile à l'état, et que l'état paie. Les sires de Graville et de Giac, qui commandent cette troupe, en obtiennent sans cesse de l'argent et des joyaux. C'est une profusion qui fait murmurer les gens de bien, sire.

— Connétable, dit le roi, du ton d'un homme qui sent le moment mal choisi pour annoncer une nouvelle, mais qui cependant ne peut tarder plus long-temps à le faire ; connétable, j'ai promis hier de nommer capitaine du château de Vincennes le chevalier de Bourdon, vous présenterez sa nomination à ma signature.

— Vous avez fait cela, sire ! Et les yeux du connétable étincelèrent.

Le roi murmura un oui presque inintelligible, comme un enfant qui sait avoir mal fait, et qui tremble d'être grondé. Ils étaient arrivés en ce moment à la hauteur de la Croix-Faubin, et le chemin, qui cessait d'être circulaire, permettait d'apercevoir à quelque distance encore, venant à la rencontre de la petite troupe avec laquelle nous avons voyagé, un jeune cavalier, mis avec toute la recherche du jour. Son chaperon bleu (c'était la couleur de la reine) flottait élégamment sur son épaule gauche,

et, formant écharpe, venait retomber dans sa main droite, qui se jouait avec. A son côté pendait, pour toute arme, une épée d'acier bruni, si légère qu'elle paraissait plutôt un ornement qu'une défense; il portait une veste courte et flottante de velours rouge, tandis que, dessous cette veste dessinant une taille élégante, étincelait de broderies un justaucorps de velours bleu, serré au bas de la taille avec une corde en or; un pantalon collant d'étoffe couleur sang de bœuf, des souliers de velours noir si pointus et si recourbés, qu'ils avaient quelque difficulté à passer dans l'étrier, complétaient ce costume, que le plus riche et le plus élégant des seigneurs de la cour aurait pu prendre pour modèle. Joignez à cela des cheveux blonds et bouclés, une figure insouciante et joyeuse, des mains de femme, et vous aurez un portrait exact du chevalier de Bourdon, le favori, et quelques-uns disaient l'amant de la reine Isabeau de Bavière, la plus belle et la plus ambitieuse femme de son temps.

Du plus loin qu'il le vit, le connétable le reconnut : il haïssait la reine qui combattait son influence dans l'esprit du roi; il savait Charles jaloux, il résolut de profiter de l'occasion qui se présentait pour arriver à l'exécution d'un grand projet politique, l'exil de la reine. Mais aucun changement sur son visage n'annonça qu'il eût reconnu le chevalier qui s'approchait.

— Je désire que vous fassiez savoir à ce jeune homme que je ratifie sa nomination, ajouta le roi; n'est-ce pas, mon cousin?

— Il est probable qu'il la connaît déjà, sire.

— Qui la lui aurait apprise?

— Celle qui vous l'a demandée avec tant d'instance.

— La reine?

— Elle a tant de confiance dans la bravoure de ce jeune homme, que, pour lui confier la garde du château, elle n'a pas eu la patience d'attendre qu'il eût reçu sa commission de capitaine.

— Comment cela?

— Regardez devant vous, sire.

— Le chevalier de Bourdon!... Le roi pâlit, un soupçon le mordait au cœur.

— Il aura passé la nuit au château, il est impossible que si matin il soit parti de Paris et revenu déjà de Vincennes.

— Vous avez raison, comte ; que dit-on à ma cour de ce jeune homme ?

— Qu'il est avantageux près des dames, et que cela lui réussit. On prétend que pas une ne lui a résisté.

— On n'en excepte aucune, comte ?

— Aucune, sire.

Le roi devint si pâle, que le comte étendit la main, croyant qu'il allait tomber. Le roi le repoussa doucement : — Serait-ce pour cela, dit-il d'une voix creuse, qu'elle voulait que la garde du château lui fût confiée? — Insolent jeune homme ! — Bernard, Bernard, ne porte-t-il pas un chaperon bleu ?

— C'est la couleur de la reine.

En ce moment, le chevalier de Bourdon se trouvait si près d'eux, que l'on pouvait entendre les paroles de la chanson qu'il chantait ; c'était un virelay d'Alain Chartier à la reine. La vue du roi et du comte ne lui parut pas sans doute un motif suffisant pour interrompre cette mélodieuse occupation, car il se contenta d'écarter gracieusement son cheval ; et lorsqu'il fut près du roi, il le salua légèrement et d'une inclination de tête.

La colère rendit un instant au vieillard toute son énergie de jeune homme, il arrêta court sa monture, et s'écria d'une voix forte : — Pied à terre, enfant, ce n'est point ainsi qu'on salue quand la royauté passe. — Pied à terre et saluez !

Le chevalier de Bourdon, au lieu d'obéir à cet ordre, piqua son cheval des deux, et en quelques élans se trouva à vingt pas du roi. Puis il le remit à la même allure qu'il avait auparavant, et reprit sa chanson à l'endroit où la brusque allocution de Charles VI l'avait interrompue.

Le roi dit quelques mots au comte Bernard ; celui-ci se retourna vers la petite troupe : — Tanneguy, dit-il, en s'adressant au prévôt de Paris, qui avait auprès de lui deux de ses gardes armés de toutes pièces, faites arrêter ce jeune homme, le roi le veut.

Tanneguy fit un signe, et les deux gardes s'élancèrent à la poursuite du chevalier de Bourdon.

Ces préparatifs hostiles n'avaient point échappé à celui-ci, quoiqu'il ne parût pas autrement s'en inquiéter qu'en retournant

de temps en temps la tête. Cependant lorsqu'il vit les deux gardes de la prévôté s'avancer vers lui, et qu'il ne put conserver aucun doute sur le motif qui les amenait, il arrêta son cheval et leur fit face : ils n'étaient plus qu'à dix pas de lui.

— Holà ! mes maîtres, leur cria-t-il, pas un pas de plus, si c'est à moi que vous en voulez, à moins que vous n'ayez ce matin recommandé votre ame à Dieu.

Les deux gardes, sans répondre, continuèrent à s'avancer.

— Ah ! ah ! messieurs de la prévôté, continua Bourdon, il paraît que notre sire le roi aime les tournois de grand chemin.

Les deux gardes étaient si près du chevalier, qu'ils étendaient déjà la main pour le saisir.

— Tout beau, messieurs, dit-il, en faisant faire un bond en arrière à son fidèle compagnon ; tout beau !.. Laissez-moi prendre du champ, et je suis à vous.

A ces mots, il mit son cheval à un galop si rapide, qu'un instant on put croire qu'il lui confiait le salut de sa vie ; les deux gardes avaient si bien compris que toute poursuite serait inutile, qu'ils restèrent stupéfaits à la même place, le suivant des yeux, et ne pensant pas même à lui crier d'arrêter. Leur étonnement redoubla lorsqu'au bout de quelques secondes ils lui virent faire volte-face et revenir à eux.

Un moment avait suffi au chevalier de Bourdon pour faire ses préparatifs de combat ; ils étaient aussi simples qu'ils étaient courts, et lorsqu'il se retourna, l'écharpe flottante, que nous avons désignée comme tombant de son chaperon, était roulée autour de son bras gauche, comme une espèce de bouclier. Il tenait de la droite sa courte épée, sur laquelle on apercevait ces cannelures dorées, destinées à laisser égoutter le sang ; et son cheval enrêné au pommeau de sa selle, et obéissant comme un être doué d'intelligence à la pression de ses jambes, laissait aux deux bras de son cavalier une liberté dont il était évident qu'ils ne tarderait pas à avoir besoin.

Les deux gardes hésitèrent un instant à accepter le combat : on leur avait ordonné d'arrêter le chevalier de Bourdon, et non de le tuer, et les préparatifs de défense de celui-ci leur paraissaient assez décisifs pour ne leur laisser aucun doute qu'il était

disposé à ne pas tomber vivant entre leurs mains. Il vit leur indécision, et sa témérité s'en augmenta.

— Allons, mes maîtres, leur cria-t-il, sus! sus! la dague au poing, et avec l'aide de Dieu et de monseigneur saint Michel, nous allons avoir tout à l'heure du sang rouge et chaud sur les pavés.

Les deux gardes tirèrent leurs épées et s'élancèrent à leur tour sur le chevalier, laissant entre eux deux un léger espace, afin de l'attaquer chacun d'un côté. D'un coup d'œil rapide, celui-ci vit qu'il pouvait passer entre ses deux ennemis; il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, qui l'emporta avec la rapidité du vent; puis lorsqu'il vit, à quelques pieds de lui seulement, la pointe des deux épées, il se laissa rapidement glisser le long du cou de son cheval, comme s'il voulait ramasser quelque chose sans quitter les étriers, de manière à ce que son corps décrivît une ligne presque horizontale, se retenant de la main droite à la crinière, tandis que la gauche saisissant la jambe de l'un de ses ennemis, il le souleva violemment et le jeta de l'autre côté de son cheval; les épées des deux gardes ne frappèrent que l'air.

Lorsque celui qui venait de donner cette preuve d'habileté se retourna, il s'aperçut que le garde qu'il avait renversé, n'avait pu dégager son pied de l'étrier où il était retenu par son éperon, et que son cheval qui le traînait après lui, effrayé du bruit que faisait son armure bondissante sur le pavé, l'emportait avec une vitesse toujours croissante : les cris de ce malheureux ne contribuaient pas peu à l'épouvanter encore davantage. Tous les spectateurs de ce combat le suivaient des yeux, le cœur serré, respirant à peine, tressaillant à chaque choc nouveau, qui renvoyait jusqu'à eux le bruit du fer; étendant les bras comme s'ils pouvaient l'arrêter. Le cheval allait toujours, toujours plus vite, soulevant des flots de poussière, tandis qu'à chaque caillou l'armure faisait feu. Là où il passait, et de place en place sur la route, on distinguait des morceaux de cuirasse qui se détachaient et luisaient au soleil. Bientôt ce cliquetis effrayant devint moins distinct, soit à cause de la distance, soit parce que ce n'était plus que de la chair et des os qui traînaient sur le pavé; puis, au détour du chemin dont nous avons déjà parlé, cheval et cavalier

disparurent tout à coup comme une vision. Les poitrines respirèrent, et la voix de Bernard d'Armagnac fit entendre pour la seconde fois ces mots : — Tanneguy Duchatel, arrêtez cet homme, le roi le veut.

Le second garde de la prévôté, en entendant ce nouvel ordre, revint sur le chevalier avec une nouvelle rage que la mort affreuse de son compagnon ne faisait qu'augmenter : quant à celui-ci, il paraissait absorbé dans la vue du spectacle que nous avons essayé de décrire ; ses yeux étaient fixés vers l'endroit où le cheval et le cavalier avaient disparu, et il est évident qu'il n'avait pas cru d'abord à la gravité du combat où il se trouvait engagé. Il ne revint à lui qu'en apercevant flamboyer au-dessus de sa tête une espèce d'éclair ; c'était l'épée que son second ennemi tenait à deux mains et qui tournoyait avant de s'abattre ; entre cette épée et le front il n'y avait que deux pieds, à peine s'il y avait une seconde entre le coup et la mort. Un bond en avant jeta le chevalier côte à côte du soldat, qui, droit sur ses étriers, les mains derrière la tête, s'apprêtait à frapper ; de son bras gauche, il le saisit, enveloppant à la fois ses bras et sa tête sous son épaule, avec une vigueur dont on l'aurait cru incapable ; il le renversa de la première secousse ployé sur la croupe de son cheval, et d'un coup d'œil rapide il chercha sur cet homme bardé de fer un passage pour la mort. La position courbée dans laquelle il l'avait mis, soulevait le gorgerain du casque, et dans l'étroit intervalle qui se trouvait entre les deux lames d'acier, une épée aussi fine que celle du chevalier pouvait seule passer. Elle y passa deux fois, ressortit deux fois sanglante, et lorsque de sa main gauche il lâcha la tête et les bras de son adversaire, que de la droite il secoua son épée, un soupir étouffé dans le casque du soldat annonça qu'il avait cessé d'exister.

Bourdon était resté au milieu de la route : il avait tourné la tête de son cheval vers la troupe du roi, et là, exalté par son double triomphe, il raillait et défiait. Duchatel hésitait à renouveler aux hommes qui l'accompagnaient l'ordre de l'arrêter et délibérait s'il ne valait pas mieux qu'il remplît lui-même cette mission, lorsque le comte d'Armagnac, lassé de ses retardemens, fit un signe. La petite troupe s'écarta pour le laisser passer ; le géant s'avança

lentement vers le chevalier, s'arrêta à dix pas de lui : — Chevalier de Bourdon, lui dit-il d'une voix dans laquelle il était impossible de distinguer la moindre trace d'émotion, chevalier de Bourdon, au nom du roi, votre épée; si vous avez refusé de la remettre à deux soldats obscurs, peut-être vous paraîtra-t-il moins humiliant de la rendre à un connétable de France.

— Je ne la rendrai, répondit Bourdon avec hauteur, qu'à celui qui osera me la venir prendre.

— Insensé! murmura Bernard.

Au même instant et par un mouvement rapide comme la pensée, il détacha de l'arçon de sa selle la lourde masse dont nous avons parlé; l'arme pesante tournoya comme une fronde au-dessus de sa tête, et, s'échappant de sa main avec le sifflement et la rapidité d'une pierre lancée par une machine de guerre, alla se plier comme un jonc sur la tête du cheval. L'animal, frappé à mort, se leva sanglant sur ses pieds de derrière, demeura un instant debout et oscillant; puis cheval et cavalier tombèrent à la renverse, et restèrent étendus sur le pavé.

— Allez ramasser cet enfant, dit Bernard.

Et il revint prendre tranquillement sa place près du roi.

— Est-il tué? demanda celui-ci.

— Non, sire, je ne le crois qu'évanoui.

Tanneguy confirma ce que venait de dire le connétable. Il lui apportait les papiers trouvés sur le chevalier de Bourdon; parmi eux, il y avait une lettre dont l'adresse était écrite de la main d'Isabeau de Bavière; le roi s'en empara convulsivement. Aussitôt les deux seigneurs s'éloignèrent par discrétion, suivant des yeux l'altération croissante du visage de Charles VI. Plusieurs fois, pendant la lecture, il essuya la sueur qui coulait de son front; puis, quand il eut fini, qu'il eut broyé la lettre entre ses mains, qu'il en eut jeté les mille morceaux au vent, il dit d'une voix si sourde qu'elle semblait sortir d'un cadavre : — Le chevalier à la prison du grand Châtelet, la reine à Tours! et moi... moi à l'abbaye de Saint-Antoine. Je ne me sens pas la force de retourner à Paris. — En effet, il était si pâle et si tremblant, qu'on eût cru qu'il allait mourir.

Un instant après, suivant les ordres donnés, la suite du roi se

séparа en trois troupes, formant un triangle : Dupuy, l'ame damnée de Bernard, et deux capitaines se rendant à Vincennes, pour signifier à la reine son ordre d'exil; Tanneguy Duchâtel retournant vers Paris avec son prisonnier toujours évanoui, et le roi, resté seul avec le connétable d'Armagnac, et soutenu par lui, allant à travers la plaine demander aux moines de l'abbaye Saint-Antoine un asile, du repos et des prières.

II.

Laissez passer la justice du Roi.

Tandis que la porte de l'abbaye de Saint-Antoine s'ouvre pour le roi, et celle de la prison du Châtelet pour le chevalier de Bourdon; que Dupuy fait halte à un quart de lieue de Vincennes, pour attendre un renfort de trois compagnies de gardes que lui envoie de la prévôté Tanneguy Duchâtel, nous transporterons le lecteur au château qu'habite Isabeau de Bavière.

Vincennes était tout à la fois, à cette époque de troubles, où les épées se tiraient dans un bal, où le sang coulait au milieu d'une fête, un château fort et une résidence d'été. Si nous faisons le tour des murailles extérieures, ses larges fossés, ses bastions à chaque coin de mur, ses ponts-levis qui se dressent chaque soir en grinçant sur leurs lourdes chaînes, ses sentinelles jalonnées sur les remparts, nous présenteront l'aspect sévère d'une forteresse, pour la défense et la sûreté de laquelle rien n'a été épargné. Si nous entrons à l'intérieur, le spectacle changera : nous apercevrons encore, il est vrai, les sentinelles sur les hautes murailles, mais l'insouciance avec laquelle nous les verrons s'acquitter de leur faction, leur assiduité à regarder, dans l'intérieur de la première cour remplie de soldats, les jeux divers de leurs camarades, au lieu d'examiner si au loin, dans la plaine, aucun parti ennemi ne s'avance, attestera leur impatience d'échanger leur arc et leurs flèches contre un cornet et des dés, et ne laissera

aucun doute que le devoir qui leur est imposé est plutôt une affaire de discipline générale que d'urgence momentanée. Si nous passons de cette première cour dans la seconde, cet appareil militaire disparaîtra tout-à-fait. Ce ne sont que fauconniers sifflant leurs faucons, pages dressant des chiens, écuyers menant des chevaux; puis, au milieu de cris, de rires, de sifflets, de jeunes filles passant, légères et bruyantes, jetant une raillerie aux fauconniers, un sourire aux pages, une promesse aux écuyers, pour disparaître comme des apparitions sous une porte basse et cintrée faisant face à celle de la première cour, et formant l'entrée des appartemens. Si elles s'inclinent en passant sous cette porte avec une coquetterie plus respectueuse, ce n'est point à cause des deux images de saints qui en ornent l'entrée, c'est que de chaque côté, auprès de ces images adossées au mur, une jambe croisée sur l'autre, enveloppés d'élégantes robes de velours et de damas, deux jeunes et beaux seigneurs, les sires de Graville et de Giac parlent de chasse et d'amour. Certes, qui les aurait vus ainsi, aurait eu peine à reconnaître sur leurs visages insoucieux cette marque fatale que le doigt du destin imprime, dit-on, au front de ceux qui doivent mourir jeunes. Un astrologue, en étudiant les lignes de leurs mains blanches et potelées, leur eût annoncé de longues et joyeuses années; et cependant, cinq ans après, la lance d'un Anglais devait percer de part en part la poitrine du premier, et huit ans ne s'écouleront pas sans que les eaux de la Loire se referment sur le cadavre du second.

Si nous pénétrons au-delà de cette entrée, que nous montions, à notre gauche, cet escalier à rampe de dentelle; que nous entr'ouvrions la porte ogive du premier étage pour traverser, sans nous y arrêter, cette première pièce, que, dans la distribution moderne de nos appartemens, nous appellerions une antichambre; que, marchant sur la pointe du pied et retenant notre haleine, nous soulevions la tapisserie à fleurs d'or qui sépare cette pièce de la seconde; nous verrons un spectacle qui, au milieu de la longue description que nous venons de faire, mérite une mention particulière.

Dans une chambre carrée comme la tour dont elle forme le premier étage, éclairée par un jour qui perce avec peine les rideaux

d'étoffe à fleurs d'or, qui tombent devant d'étroites fenêtres à vitraux coloriés, sur un de ces lits gothiques et larges à colonnes ciselées, une femme, encore belle, quoiqu'elle ait passé le premier âge de la jeunesse, est couchée et endormie. Du reste, le crépuscule qui règne dans la chambre semble bien plutôt un calcul de la coquetterie qu'un accident du hasard; certes, ces demi-teintes, qui n'ôtent rien à la rondeur des formes qu'elles adoucissent, prêtent un merveilleux secours au poli de ce bras qui pend hors du lit, à la fraîcheur de cette tête posée sur une épaule nue, et à la finesse de ces cheveux dénoués dont une partie s'éparpille sur le traversin; tandis que l'autre accompagne le bras pendant, dépasse l'extrémité des doigts, et tombe jusqu'à terre. Peut-être, au grand jour, ces lèvres, qu'entr'ouvre une respiration chaude et rapide, perdraient-elles de leur beauté en laissant apercevoir l'expression impérieuse et fière qui leur est habituelle; peut-être au premier abord serait-on frappé désagréablement du contraste heurté de ces cheveux d'un blond presque doré avec ces sourcils d'un noir d'ébène, types caractéristiques des races du nord et du midi, qui, se croisant dans cette femme, formaient une beauté étrange, et avaient donné à la fois, à son cœur, les passions ardentes de la jeune Italienne, et à son front la hauteur dédaigneuse de la princesse allemande.

Aurons-nous besoin de mettre le nom au bas de ce portrait, et nos lecteurs n'ont-ils pas reconnu à notre description la reine Isabeau, fille de Louis de Bavière Ingolstat et de Thaddée de Milan?

Au bout d'un instant, les lèvres de la belle dormeuse se séparèrent avec un clappement pareil au bruit d'un baiser; ses grands yeux noirs s'ouvrirent avec une langueur qui l'emporta quelque temps sur leur expression de dureté habituelle, et qu'elle devait peut-être en ce moment à un songe, ou, mieux dirai-je, à un souvenir de volupté. Le jour, tout faible qu'il était, parut encore trop éclatant à ses yeux fatigués; elle les referma un instant, se releva en s'appuyant sur son coude, chercha de l'autre main, sous les coussins du lit, un petit miroir d'acier poli, s'y regarda avec un sourire complaisant, puis, le posant sur une table à la portée de sa main, elle y prit un sifflet d'argent, en fit entendre

le son deux fois répété, et, comme épuisée de cet effort, elle retomba sur son lit, en poussant un soupir dans lequel on retrouvait plutôt l'expression de la fatigue que de la tristesse.

A peine le bruit du sifflet avait-il cessé de retentir, que la portière de tapisserie qui tombait devant la porte d'entrée se souleva, et donna passage à la tête d'une jeune fille de dix-neuf à vingt ans.

— Madame la reine me demande? dit-elle d'une voix douce et craintive.

— Oui, Charlotte, venez.

Elle s'avança alors en posant si légèrement le pied sur les nattes épaisses et finement tressées qui servaient de tapis, qu'il était évident qu'elle en avait fait une étude, lorsque, pendant le sommeil de sa belle et impérieuse maîtresse, les soins qu'elle remplissait près d'elle l'appelaient dans son appartement.

— Vous êtes exacte, Charlotte, dit la reine en souriant.

— C'est mon devoir, madame.

— Approchez-vous plus près.

— Madame veut-elle se lever?

— Non, causer un instant.

Charlotte rougit de plaisir, car elle avait une grace à demander à la reine, et elle vit bien que sa noble maîtresse était dans un de ces momens de bonheur où les puissans d'ici-bas accordent tout ce qu'ils peuvent accorder.

— Quel est donc tout ce bruit qu'on entend dans la cour?

— Les pages et les écuyers qui rient.

— Mais j'entends d'autres voix.

— Celles des sires de Giac et de Graville.

— Le chevalier de Bourdon n'est point avec eux?

— Non, madame, il n'a point paru encore.

— Et rien de nouveau cette nuit n'a troublé la tranquillité du château?

— Rien : seulement, quelques instans avant que le jour parût, la sentinelle a vu une ombre se glisser sur les murailles; elle a crié : *Qui vive?* L'homme, car c'était un homme, a sauté de l'autre côté du fossé, malgré la distance et la hauteur : alors la sentinelle a tiré dessus avec son arbalète.

— Eh bien! dit la reine.

Et la rougeur de ses joues disparut complètement.

— Oh! Raymond est un maladroit! Il a manqué son coup, et ce matin il a vu sa flèche fichée dans un des arbres qui poussent dans le fossé.

— Ah! dit Isabeau.

Et sa poitrine respira plus librement.

— Le fou! continua-t-elle en se parlant à elle-même.

— Certes, il faut que ce soit un fou ou un espion, car, sur dix, neuf se seraient tués. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, voilà la troisième fois que cela arrive. C'est inquiétant, n'est-ce pas, madame, pour ceux qui habitent le château?

— Oui, mon enfant; mais quand le chevalier de Bourdon en sera le gouverneur, cela ne se renouvellera plus.

Et un sourire imperceptible glissa sur les lèvres de la reine, tandis que les couleurs de ses joues, un instant absentes, reparurent avec une lenteur qui prouvait que, quel que fût le sentiment qui les en avait éloignées, il était pénible et profond.

— Oh! continua Charlotte, c'est un si brave chevalier que le sire de Bourdon!

La reine sourit. — Ah! tu l'aimes?

— De tout mon cœur, dit naïvement la jeune fille.

— Je le lui dirai, Charlotte, et il en sera fier.

— Oh! madame, ne lui dites pas cela : j'ai quelque chose à lui demander, et je n'oserais jamais...

— Toi?

— Oui.

— Q'est-ce donc?

— Oh! madame...

— Voyons, dis-moi cela.

— Je veux... Oh! je n'ose pas.

— Parle donc.

— Je veux lui demander une place d'écuyer.

— Pour toi? dit en riant la reine.

— Oh!.., dit Charlotte.

Et elle devint rouge et baissa les yeux.

— Mais ton enthousiasme pour lui pourrait me le faire croire. Pour qui donc alors?

— Pour un jeune homme.

Charlotte murmura ces mots si bas, qu'à peine si on les put entendre.

— Ah! Et quel est-il?

— Mon Dieu, madame..... mais jamais vous n'avez daigné.....

— Enfin, qui est-il? répéta Isabeau avec une espèce d'impatience.

— Mon fiancé, se hâta de répondre Charlotte.

Et deux larmes tremblèrent aux cils noirs de ses longues paupières.

— Tu aimes donc, mon enfant? dit la reine avec un ton de voix si doux, qu'on eût dit une mère qui interrogeait sa fille.

— Oh! oui, pour la vie...

— Pour la vie! Eh bien! Charlotte, je me charge de ta commission; je demanderai à Bourdon cette place pour ton fiancé; de cette manière, il restera constamment près de toi. Oui, je comprends: il est doux de ne pas se séparer un instant de la personne qu'on aime.

Charlotte se jeta à genoux en baisant les mains de la reine, dont la figure, habituellement si hautaine, était en ce moment d'une douceur angélique.

— Oh! que vous êtes bonne! dit-elle. Oh! que je vous remercie! Que Dieu et monseigneur saint Charles étendent leurs mains sur votre tête!... Merci, merci... Qu'il sera heureux!... Permettez que je lui donne cette bonne nouvelle.

— Il est donc là?

— Oui, dit-elle avec un petit mouvement de tête; oui, je lui avais dit hier que le chevalier serait probablement nommé gouverneur de Vincennes, et cette nuit il a pensé à ce que je viens de vous dire, de sorte que ce matin il est accouru pour me parler de ce projet.

— Et où est-il?

— A la porte, dans l'antichambre.

— Et vous avez osé?...

Les yeux noirs d'Isabeau étincelèrent; la pauvre Charlotte, à genoux, les mains croisées, se renversa en arrière.

— Oh! pardon, pardon, murmura-t-elle.

Isabeau réfléchit.

— Cet homme serait-il attaché sincèrement à nos intérêts?

— Après ce que vous m'avez promis, madame, il passerait pour vous sur des charbons ardens.

La reine sourit.

— Fais-le entrer, Charlotte, je veux le voir.

— Ici? dit la pauvre fille, passant de la terreur à l'étonnement.

— Ici, je veux lui parler.

Charlotte pressa sa tête entre ses deux mains, comme pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas; puis elle se releva lentement, regarda la reine d'un air étonné, et, à un dernier signe que fit celle-ci, elle sortit de l'appartement.

La reine rapprocha les rideaux de son lit, passa sa tête dans leur ouverture, serra l'étoffe au-dessous de son menton avec ses deux mains, sachant bien que sa beauté ne perdrait rien à la teinte ardente que leur couleur rouge jetait sur ses joues.

A peine avait-elle pris cette précaution, que Charlotte entra suivie de son amant.

C'était un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, au front large et découvert, aux yeux bleus et vifs, aux cheveux châtains et au teint pâle : il était vêtu d'un justaucorps de drap vert, ouvert à la saignée des bras, de manière à laisser passer la chemise; un pantalon de même couleur dessinait les muscles fortement prononcés de ses jambes; un ceinturon de cuir jaune soutenait une dague d'acier à large lame qui devait le poli de sa poignée au mouvement habituel qu'avait contracté son maître d'y porter la main, tandis que de l'autre il tenait un petit chapeau de feutre dans le genre de nos casquettes de chasse.

Il s'arrêta à deux pas de la porte. La reine jeta sur lui un coup d'œil rapide : sans doute elle eût prolongé l'examen qu'elle fit de sa personne, si elle eût pu prévoir qu'elle avait devant elle un de ces hommes auxquels le destin a donné dans leur vie une heure pendant laquelle ils doivent changer la face des nations. Mais, nous l'avons dit, rien en lui n'annonçait cette étrange destinée; ce n'e-

tait rien pour le moment qu'un beau jeune homme pâle, timide et amoureux.

— Votre nom? dit la reine.

— Perrinet Leclerc.

— De qui êtes-vous fils?

— De l'échevin Leclerc, gardien des clés de la porte Saint-Germain.

— Et que faites-vous?

— Je suis vendeur de fer au Petit-Pont.

— Vous quitteriez votre état pour entrer au service du chevalier de Bourdon?

— Je quitterais tout pour voir Charlotte.

— Et vous ne seriez pas embarrassé dans votre service?

— De toutes les armes que j'ai chez moi comme vendeur de fer, depuis la masse jusqu'à la dague, depuis l'arbalète jusqu'à la lance, il y en a peu que je ne manie aussi bien que le meilleur chevalier.

— Et si j'obtiens pour vous cette place, vous me serez dévoué, Leclerc?

Le jeune homme releva les yeux, les fixa sur ceux de la reine, et dit avec assurance :

— Oui, madame, en tout ce qui s'accordera avec ce que je dois à Dieu et à monseigneur le roi Charles.

La reine fronça légèrement le sourcil.

— C'est bien, dit-elle, vous pouvez regarder la chose comme faite.

Les deux amans échangèrent entre eux un coup d'œil d'indicible bonheur.

En ce moment, un violent tumulte se fit entendre.

— Qu'est cela? dit la reine.

Charlotte et Leclerc se précipitèrent à la même fenêtre, et regardèrent dans la cour.

— Oh! mon Dieu! s'écria la jeune fille avec l'étonnement de la terreur.

— Qu'y a-t-il? reprit une seconde fois la reine.

— Oh! madame, la cour est pleine de gens d'armes qui ont désarmé la garnison; les sires de Giac et de Graville sont prisonniers.

— Serait-ce une surprise des Bourguignons? dit la reine.

— Non, reprit Leclerc, ce sont des Armagnacs, ils portent la croix blanche.

— Oh! dit Charlotte, voilà leur chef; c'est M. Dupuy, l'ame damnée du connétable. Il a avec lui deux capitaines; ils demandent l'appartement de la reine, car on le leur indique du doigt. Les voilà qui viennent; ils entrent, ils montent.

— Faut-il les arrêter? dit Leclerc en tirant à demi son poignard du fourreau.

— Non, non, reprit vivement la reine; jeune homme, cachez-vous dans ce cabinet, peut-être pourrez-vous m'être utile, si l'on ignore que vous êtes ici, tandis que, dans le cas contraire, vous ne pouvez que vous perdre.

Charlotte poussa Leclerc dans une espèce de petite chambre noire, qui était auprès du lit d'Isabeau. La reine sauta au bas de son lit, passa une grande robe de brocard, garnie de fourrure, et s'enveloppa dedans sans avoir le temps de serrer autrement la taille qu'en la croisant avec ses mains; ses cheveux, comme nous l'avons dit, tombaient sur ses épaules et descendaient jusqu'au-dessous de sa ceinture. Au même instant, Dupuy, suivi des deux capitaines, souleva la portière, et, sans ôter son chapeau, dit en se tournant vers Isabeau :

— Madame la reine, vous êtes ma prisonnière.

Isabeau jeta un cri dans lequel il y avait autant de rage que d'étonnement; puis, sentant ses jambes faiblir, elle retomba assise sur son lit, regarda celui qui venait de lui adresser la parole en termes si peu respectueux, et elle lui dit avec un rire âpre : — Vous êtes fou, maître Dupuy.

— C'est le roi notre sire, qui malheureusement est insensé, répondit celui-ci, car sans cela, madame, il y a long-temps que je vous aurais dit ce que je viens de vous dire.

— Je puis être prisonnière, mais je suis encore reine, et ne fussé-je plus reine, je serais toujours femme; parlez donc chapeau bas, messire, comme vous parleriez à votre maître le connétable, car je présume que c'est lui qui vous envoie.

— Vous ne vous trompez pas; je viens par son ordre, répondit Dupuy en détachant lentement son chaperon, comme un homme

qui obéit bien plus à sa propre volonté qu'à l'ordre qu'on lui donne.

— C'est bien, reprit la reine; mais comme j'attends le roi, nous verrons qui du connétable ou de lui est le maître céans.

— Le roi ne viendra pas.

— Je vous dis qu'il doit venir.

— Il a rencontré à moitié route le chevalier de Bourdon.

La reine tressaillit; Dupuy le remarqua et sourit.

— Eh bien! dit la reine.

— Eh bien! cette rencontre a changé ses projets, et sans doute aussi ceux du chevalier, car s'il s'attendait à revenir à Paris seul, et à l'heure qu'il est, il y rentre sous bonne escorte; il croyait retrouver son appartement à l'hôtel Saint-Pol, tandis que nous lui en gardions un au Châtelet.

— Le chevalier en prison! et pourquoi?

Dupuy sourit. — Vous devez mieux le savoir que nous, madame.

— Sa vie ne court aucun danger, j'espère?

— Le Châtelet est bien près de la Grève, dit en riant Dupuy.

— On n'oserait l'assassiner.

— Madame la reine, dit Dupuy en la regardant d'un œil fier et dur, rappelez-vous monseigneur le duc d'Orléans : c'était le premier du royaume après notre sire le roi; il avait quatre valets de pied portant flambeaux, deux écuyers portant lances, et deux pages portant épée à l'entour de lui le dernier soir où il passa par la rue Barbette, en revenant de souper avec vous... Il y a loin d'un si noble seigneur à un si petit chevalier... Et quand tous deux ont commis même crime, pourquoi pas à tous deux même châtiment?

La reine se releva avec l'expression de la plus violente colère; le sang lui monta si rapidement au visage, qu'on eût cru qu'il allait jaillir de toutes les veines; elle étendit la main vers la porte, fit un pas, et d'une voix rauque, prononça ce seul mot : Sortez.

Dupuy, intimidé, recula d'un pas.

— C'est bien, madame, répondit-il; mais avant de sortir, je dois ajouter une chose : c'est que la volonté expresse du roi et de monseigneur le connétable est que vous partiez sans délai pour la ville de Tours.

— Sans doute en votre compagnie?

— Oui, madame.

— Ainsi c'est vous qu'on a choisi pour mon geôlier. L'emploi est honorable, et vous va merveilleusement.

— C'est quelque chose dans l'état, madame, que l'homme qui est chargé de tirer les verroux sur une reine de France.

— Croyez-vous, reprit Isabeau, qu'on anoblirait le bourreau, s'il me coupait la tête? — Elle se retourna comme ayant assez parlé et ne voulant plus répondre.

Dupuy grinça des dents. — Quand serez-vous prête, madame?

— Je vous le ferai dire.

— Songez, madame, que je vous ai dit que le temps pressait.

— Songez, messire, que je suis la reine, et que je vous ai dit de sortir.

Dupuy murmura quelques mots; mais, comme chacun connaissait la grande puissance que la reine Isabeau conservait sur le vieux monarque, il trembla qu'elle ne vînt à reprendre, tant qu'elle serait si près de lui, ce pouvoir qui ne lui était échappé que depuis un instant. Il s'inclina donc avec plus de respect qu'il n'en avait montré jusqu'alors, et sortit, comme la reine le lui avait ordonné.

A peine la portière fut-elle abaissée derrière lui et les deux hommes qui l'accompagnaient, que la reine tomba plutôt qu'elle ne s'assit dans un fauteuil, que les sanglots de Charlotte éclatèrent, et que Perrinet Leclerc s'élança de son cabinet.

Il était plus pâle encore que de coutume, mais on voyait que c'était de colère bien plus que de crainte. — Faut-il que je tue cet homme, dit-il à la reine, les dents serrées et la main sur sa dague? La reine sourit amèrement. Charlotte se jeta pleurante à ses pieds.

Le coup qui avait frappé la reine, avait atteint les deux jeunes gens.

— Le tuer! dit la reine. Crois-tu, jeune homme, que j'aurais pour cela besoin de ton bras et de ton poignard?... Le tuer!... et à quoi bon?... Regarde la cour pleine de soldats... Le tuer! et cela sauvera-t-il Bourdon?...

Charlotte pleura plus fort : il se mêlait à sa douleur pour les peines de sa maîtresse une douleur personnelle non moins vive :

la reine perdait le bonheur de l'amour; Charlotte en perdait l'espérance. Charlotte était la plus à plaindre.

La reine reprit.

— Tu pleures, Charlotte... tu pleures!... et celui que tu aimes te reste!.... car vous ne serez séparés, vous autres, que par une absence momentanée!... Tu pleures! et cependant j'échangerais mon sort de reine contre le tien... Tu pleures!... mais tu ne sais donc pas, moi qui ne peux pas pleurer, que je l'aimais, Bourdon, comme tu aimes ce jeune homme. Eh bien! ils le tueront, vois-tu; car ils ne pardonnent pas... Celui que j'aime autant que tu aimes celui-ci, ils le tueront, et je ne pourrai rien pour empêcher cet assassinat, et je ne saurai pas à quel moment ils lui enfonceront le fer dans la poitrine, et toutes les minutes de ma vie seront pour moi celle de sa mort, et je me dirai à chaque instant : A cette heure peut-être il m'appelle, il me nomme, il se débat dans son sang et se tord dans l'agonie, et moi, moi, je suis là, je ne peux rien, et cependant je suis reine, reine de France!... Malédiction! et je ne pleure pas, et je ne puis pas pleurer...

La reine se tordait les bras et se meurtrissait la figure; les deux enfans pleuraient, non plus de leur malheur, mais de celui de la reine.

— Oh! que pourrons-nous faire? disait Charlotte.

— Ordonnez, disait Leclerc.

— Rien, rien.... Oh! tout l'enfer est dans ce mot. Être prêt à donner son sang, sa vie, pour sauver celui qu'on aime, et ne pouvoir rien!... Oh! si je les tenais, ces hommes qui se sont fait deux fois un jeu de me torturer le cœur!... Mais rien contre eux, rien pour lui; j'ai été puissante cependant : dans un moment de folie du roi, j'aurais pu lui faire signer la mort du connétable, et je ne l'ai pas fait. Oh! insensée, j'aurais dû le faire... C'est d'Armagnac maintenant qui serait dans un cachot, en face de la mort, comme il l'est, lui!... lui, si beau, si jeune! lui, qui ne leur a jamais rien fait!... Ah! ils le tueront comme ils ont tué Louis d'Orléans, qui ne leur avait jamais rien fait non plus... Et le roi... le roi qui voit tous ces meurtres, qui marche dans le sang, et qui, lorsqu'il glisse, se retient sur les meurtriers!... le roi insensé! le roi stupide!... Oh! mon dieu, mon dieu, prenez pitié de moi!... Sauvez-moi!... vengez-moi!...

— Miséricorde! disait Charlotte.

— Damnation! disait Leclerc.

— Moi, partir!... Ils veulent que je parte! ils croient que je partirai!... Non, non... Partir avant de savoir ce qu'il est devenu!... ils m'arracheront d'ici par morceaux!... Nous verrons s'ils osent porter la main sur leur reine. Je me cramponnerai à ces meubles avec les mains, avec les dents... Oh! il faudra qu'ils me disent ce qu'il est devenu, ou plutôt j'irai, quand la nuit sera sombre, j'irai moi-même à la prison (elle prit un coffre et l'ouvrit). J'ai de l'or, voyez!... de l'or pour la rançon d'un homme, sang et ame; et si je n'en ai pas assez, voilà des bijoux, des perles à acheter tout un royaume; eh bien! je donnerai tout, tout au geôlier, et je lui dirai: Rendez-le-moi vivant!... rendez-le-moi sans qu'on ait touché un seul de ses cheveux; et tout cela, voyez, or, perles, diamans, tout cela, eh bien! c'est pour vous!... pour vous qui m'avez rendu plus que tout cela; pour vous, à qui j'en dois encore, à qui j'en donnerai d'autres!

— Madame la reine, dit Leclerc, voulez-vous que j'aille jusqu'à Paris?... J'ai des amis, je les rassemblerai; nous marcherons sur le Châtelet.

— Oui, oui, dit amèrement la reine; et puis tu hâteras sa mort, n'est-ce pas?... Et puis si vous réussissez à enfoncer la prison, vous trouverez, en entrant dans le cachot, un cadavre encore chaud et saignant; car il faut moins de temps à un seul poignard pour aller jusqu'au cœur, qu'il n'en faut à tous vos amis pour briser dix portes, dix portes de fer!... Non, rien par la force; nous le tuerions... Va, pars, passe le jour, passe la nuit vis-à-vis la porte du Châtelet; s'ils le conduisent vivant à une autre prison, suis-le jusqu'à la porte; s'ils l'assassinent, accompagne son corps jusqu'au tombeau, et, dans l'un ou l'autre cas, reviens me le dire, afin que, vivant ou mort, je sache où il est.

Leclerc fit un mouvement pour sortir; la reine l'arrêta.

— Par ici, dit-elle en mettant le doigt sur sa bouche.

Elle rouvrit la porte du cabinet, poussa un ressort, la boiserie glissa, et présenta les marches d'un escalier pratiqué dans le mur.

— Suivez-moi, Leclerc, dit la reine.

Et l'impérieuse Isabeau, redevenue femme et tremblante, prit la main de l'humble vendeur de fer, qui, à cette heure, était toute son espérance; elle le conduisit, marchant la première, le garantissant des angles de murailles, sondant le terrain du pied dans le corridor étroit et sombre où ils étaient engagés. Après quelques détours, Leclerc aperçut le jour à travers les fentes d'une porte; la reine l'entr'ouvrit; elle donnait sur un jardin isolé, au bout duquel se trouvait le rempart; elle suivit des yeux le jeune homme, qui monta sur la muraille, lui fit de la main un dernier signe d'espérance et de respect, et disparut en sautant par-dessus le rempart.

La confusion était telle, que personne ne le vit.

Pendant que la reine retourne dans son appartement, suivons Leclerc qui gagne, à travers plaine, la Bastille, descend sans s'arrêter la rue Saint-Antoine, passe sur la Grève, jette un coup d'œil inquiet sur le gibet qui étend son bras décharné du côté de l'eau, s'arrête un instant pour respirer sur le pont Notre-Dame, atteint l'angle du bâtiment de la Grande-Boucherie, et s'apercevant que de là rien ne peut entrer au grand Châtelet ni en sortir sans qu'il le voie, se mêle à un groupe de bourgeois qui parlaient de l'arrestation du chevalier.

— Je vous assure, maître Bourdichon, disait une vieille femme à un bourgeois qu'elle arrêtait par le bouton de son pourpoint, afin de le forcer à lui prêter une attention plus soutenue; je vous assure qu'il est revenu à lui, je le tiens de la Cochette, la fille du geôlier du Châtelet; elle dit qu'il n'a qu'une meurtrissure derrière la tête, et pas autre chose.

— Je ne vous dis pas non, mère Jehanne, répondit le bourgeois, mais tout cela ne m'apprend pas pourquoi on l'a arrêté.

— Oh! ça, c'est bien facile à deviner, il s'entendait avec les Anglais et les Bourguignons pour livrer Paris, mettre tout à feu et à sang, faire battre monnaie avec les vases des églises... Il y a bien plus, c'est qu'on dit qu'il était poussé à cela par la reine Isabeau, qui en veut aux Parisiens depuis l'assassinat du duc d'Orléans, si bien qu'elle dit qu'elle ne sera contente que quand elle aura fait raser la rue Barbette, et brûler la maison de l'image Notre-Dame.

— Place! place! dit un boucher; voilà le tortureur.

Un homme vêtu de rouge passa au milieu de la foule qui s'écarta... A son approche, la porte du Châtelet s'ouvrit seule comme si elle le reconnaissait, et se referma sur lui.

Tous les yeux le suivirent; il y eut un instant de silence, après lequel la conversation interrompue se renoua.

— Oh! c'est bon! dit la femme en lâchant le pourpoint de Bourdichon, je connais la fille du geôlier, je pourrai peut-être lui voir donner la question.

Et elle se mit à courir vers le Châtelet aussi vite que le permettaient son âge et des jambes qui n'étaient pas exactement de la même longueur.

Elle frappa à la porte; un petit guichet s'ouvrit; une jeune fille blonde y passa sa tête ronde et gaie. Un petit colloque s'engagea, mais il n'eut point, à ce qu'il paraît, le résultat qu'en espérait la mère Jehanne, car la porte resta fermée: seulement la jeune fille passa son bras par l'ouverture grillée, indiqua de la main le soupirail d'un cachot, et disparut. La vieille fit signe au groupe de s'approcher; quelques personnes s'en détachèrent; elle se mit à genoux devant le soupirail, et dit à ceux qui s'approchaient d'elle: Venez par ici, mes enfans, c'est la lucarne de la prison; nous ne le verrons pas, mais nous l'entendrons crier; ça vaut toujours mieux que rien.

Tout le monde entoura avidement cette ouverture, qu'on aurait pu prendre pour une issue de l'enfer, car dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il en sortait des bruits de chaînes, des cris de rage et des lueurs de feu.

— Oh! je vois le réchaud, disait la femme. Tiens, le tortureur y met une tenaille de fer... Le voilà qui souffle.

A chaque aspiration du souffle, le réchaud jetait une flamme si vive, qu'on eût dit un éclair souterrain.

— Le voilà qui prend la pince; elle est si rouge, que le bout lui brûle les doigts... Il va au fond du cachot; je ne vois plus que ses jambes... Chut! taisez-vous; nous allons entendre...

Un cri aigu retentit... Toutes les têtes se rapprochèrent du soupirail.

— Ah! voilà le juge qui l'interroge, reprit le *Cicerone* femelle

qui, en sa qualité de première venue, avait la tête entièrement fourrée entre les deux barreaux de fer du soupirail; — il ne répond pas. — Réponds donc, brigand; réponds donc, assassin, avoue tes crimes!

— Silence! dirent plusieurs voix.

La femme retira sa tête du trou, mais elle prit un barreau de chaque main pour être sûre de retrouver sa place, quand elle aurait parlé, puis elle dit avec la conviction d'un habitué :

— Vous voyez bien que, s'il n'avoue pas, on ne pourra pas le pendre.

Un second cri rappela la tête à l'ouverture.

— Ah! c'est changé, dit-elle, car voilà la pince par terre à côté du réchaud; — eh bien! il est déjà las, le tortureur!

On entendit des coups de maillet.

— Non, non, reprit la femme avec joie, c'est qu'on lui met les clavettes.

Les clavettes étaient des planches qu'on liait avec des cordes à l'entour des jambes du patient, puis entre lesquelles on passait un large coin de fer sur lequel on frappait jusqu'à ce qu'en se rapprochant elles applatissent la chair et brisassent les os.

Il paraît que le chevalier n'avouait rien, car les coups de maillet se succédaient avec une force et une rapidité croissantes. Le tortureur y mettait de la colère.

Il y avait déjà quelque temps qu'on n'entendait plus de cris, quelques sourds gémissemens y avaient succédé, puis ils s'étaient éteints à leur tour. Le bruit du maillet cessa tout à coup.

La mère Jehane se releva aussitôt : — C'est fini pour aujourd'hui, dit-elle en secouant la poussière attachée à ses genoux et en rajustant son bonnet, il s'est évanoui sans rien dire, et elle s'en alla, convaincue qu'une plus longue attente serait inutile.

La connaissance approfondie qu'elle paraissait avoir de la manière dont les choses se passaient habituellement, entraîna sur ses pas tous les témoins de cette scène, à l'exception d'un jeune homme qui resta debout contre le mur. — C'était Perrinet Leclerc.

Un instant après, comme l'avait prévu la mère Jehanne, le tortureur sortit.

Vers le soir, un prêtre entra dans la prison.

Quand la nuit fut tout-à-fait venue, on plaça des sentinelles dehors, et l'une d'elles força Leclerc de s'éloigner; il alla s'asseoir sur une borne, au coin du pont des Meuniers.

Deux heures se passèrent: quoique la nuit fût sombre, ses yeux s'y étaient tellement habitués, qu'il distinguait sur les murailles grisâtres la place noire où se trouvait la porte du Châtelet. Il n'avait pas prononcé une parole, n'avait pas ôté la main de dessus sa dague, et n'avait pensé ni à boire ni à manger.

Onze heures sonnèrent.

Le dernier coup vibrait encore lorsque la porte du Châtelet s'ouvrit: deux soldats, tenant leur épée d'une main et une torche de l'autre, parurent sur le seuil; puis vinrent quatre hommes portant un fardeau, et suivis d'un individu dont la figure était cachée par un chaperon rouge: ils s'approchèrent en silence du pont aux Meuniers.

Lorsqu'ils furent en face de Périnet, celui-ci vit que l'objet que portaient ces hommes était un large sac de cuir; il écouta: un gémissement parvint jusqu'à lui: il n'y avait plus de doute.

En une seconde sa dague était hors du fourreau, deux des porteurs à terre, et le sac fendu dans toute sa longueur. Un homme en sortit.

— Sauvez-vous, chevalier! dit Leclerc, et profitant de la stupéfaction que son attaque avait causée à la petite troupe, pour se mettre rapidement à l'abri de sa poursuite, il se laissa glisser le long du talus de la rivière où il disparut à tous les yeux.

Celui auquel il venait de tenter, avec un courage si inoui, de rendre la liberté, essaya de fuir; il se dressa sur ses pieds, mais ses jambes que ses os brisés ne pouvaient soutenir plièrent, et il retomba évanoui en jetant un cri de douleur et de désespoir.

L'homme au chaperon rouge fit un signe, les deux porteurs qui n'étaient pas blessés le reprirent sur leurs épaules. Arrivé au milieu du pont, il s'arrêta et dit: — C'est bien, jetez-le ici.

Les deux porteurs exécutèrent l'ordre, un objet sans forme tourbillonna un instant entre l'espace vide du pont et de la rivière, et le bruit du corps pesant retentit dans l'eau.

Au même instant, une barque montée par deux hommes s'avança vers l'endroit où le corps avait disparu, et suivit un instant

le fil de la rivière. Quelques secondes après, tandis que l'un d'eux ramait, l'autre accrocha avec un harpon un objet qui revint à la surface de l'eau, et allait le déposer dans sa barque, lorsque l'homme au chaperon rouge monta sur les bords du pont, et de là jeta au vent d'une voix forte ces paroles sacramentelles :

Laissez passer la justice du roi.

Le marinier tressaillit, et malgré les prières de son camarade, il rejeta dans la rivière le corps du chevalier Bourdon.

ALEXANDRE DUMAS.

LES

BRIGANDS ARABES[1].

On peut donner aux Arabes la qualification de *peuple voleur*, puisque ils font du pillage leur occupation principale et l'objet constant de leurs pensées. Mais il ne faut point attacher à ce métier l'idée de criminalité qu'éveillent en Europe les noms de brigand et de voleur. Le brigand arabe se fait honneur de sa profession, et le terme *haramy* (voleur) est un des titres les plus flatteurs qu'on puisse donner à un jeune guerrier.

L'Arabe vole ses amis, ses ennemis et ses voisins, pourvu qu'ils ne soient point actuellement sous sa tente, où tout ce qui leur appartient est sacré.

Voler dans le camp que l'on habite, ou parmi des tribus amies, n'est point une action réputée honorable : néanmoins ce genre de vol n'entache point la réputation, et se reproduit journellement. Mais l'Arabe se fait gloire surtout de voler ses ennemis, et de leur enlever par surprise ce qu'il n'aurait pu emporter de vive force.

Les Bédouins ont réduit le vol et toutes ses branches en un système complet et régulier qui offre une foule de détails intéressans.

(1) *Burkhardt's Notes on the Bedouins and Wahabis*, 1831. Les Arabes dont Burkhardt fait ici le portrait sont principalement ceux du *Hammad*, ou du grand désert situé entre Damas et l'Euphrate.

Lorsqu'un Arabe se propose d'aller en course, il rassemble une douzaine d'amis; ils s'habillent tous de haillons, prennent chacun une modique provision de farine et de sel, et une petite outre remplie d'eau, et avec ce léger bagage ils entreprennent un voyage qui va peut-être durer huit jours. Les *haramys* ou *voleurs* ne vont jamais à cheval. Lorsqu'ils approchent, vers le soir, du camp qui est le but de leur expédition, trois des plus hardis se détachent de la troupe et se dirigent vers les tentes, où ils arrivent à minuit, heure à laquelle la plupart des Arabes sont plongés dans le sommeil; les autres attendent leur retour à quelque distance du camp. Chacun de ces principaux acteurs a son emploi particulier : l'un d'eux, qui reçoit la qualification de *el mostambeh*, se place derrière la tente qu'ils se proposent de piller, et tâche d'éveiller l'attention des chiens de garde les plus voisins de lui; ceux-ci l'attaquent sur-le-champ; il prend la fuite, et se laisse poursuivre à une grande distance du camp qui est ainsi débarrassé de ces dangereux surveillans; un second, appelé *el haramy*, c'est-à-dire *le voleur par excellence*, se dirige alors vers les chameaux, qui sont agenouillés devant la tente; il coupe les cordes qui retiennent leurs jambes, et en fait lever autant qu'il veut. C'est ici le lieu de faire observer qu'un chameau non chargé se lève et marche sans le plus léger bruit. Cela fait, il emmène une des chamèles, que les autres suivent comme à l'ordinaire. Le troisième de ces hardis compagnons, auquel on donne le titre de *el kaydé*, se place en même temps près du pieu de la tente appelé *la maïn*, tenant suspendu au-dessus de l'entrée un long et lourd bâton pour assommer le premier qui tenterait de sortir, et donner ainsi au *haramy* le temps de s'évader.

Si le vol réussit, le *haramy* et le *kaydé* emmènent les chameaux à une certaine distance; là chacun d'eux saisit par la queue un des plus vigoureux du troupeau, et le tire en arrière de toute sa force. Cette manœuvre leur fait prendre le galop, et les deux voleurs, traînés par leurs chameaux et suivis des autres, arrivent en peu d'instans au lieu du rendez-vous: de là ils vont promptement rejoindre le *mostambeh*, qui, pendant ce temps, a été occupé à se défendre contre les chiens. Il arrive souvent que ces voleurs adroits enlèvent de cette manière jusqu'à cinquante chameaux. Ils retournent chez eux à marches forcées, ne voyagent que la nuit, et se tiennent cachés le jour. Le chef de la bande et les trois principaux acteurs reçoivent une portion supplémentaire du butin.

Mais bien différentes sont les suites de l'entreprise, quand elle vient à échouer. Si un voisin de la tente attaquée aperçoit le *haramy* ou le *kaydé*, il éveille ses amis, qui entourent le brigand, et celui qui en saisit un le premier le constitue son prisonnier ou *rabit*. Les lois des Bédouins con-

cernant le *rabit* sont extrêmement curieuses, et montrent l'influence que des coutumes transmises d'âge en âge peuvent exercer (alors même qu'elles ne se rattachent à aucune idée religieuse) sur les caractères les plus féroces et parmi les plus sauvages enfans de la liberté.

Le *rabat* (celui qui saisit le *rabit*) demande à son prisonnier ce qu'il est venu faire, et, en général, il accompagne cette question de quelques coups de poing sur la tête. « J'étais venu pour voler, mais Dieu a fait échouer mon projet, » est la réponse qu'il reçoit communément. Le captif est alors conduit dans la tente de son maître, où la prise d'un *haramy* excite une grande joie. Bientôt le *rabat* débarrasse la tente de tous les témoins; puis, tenant son couteau levé sur le captif, il lui lie les mains et les pieds, et fait entrer ses amis. Quelqu'un d'entre eux, ou le *rabat* lui-même, s'adresse au *haramy*, et lui dit : « *Neffa*, c'est-à-dire renonce. « La peur des coups oblige le *haramy* de dire : « *Beneffa*, je renonce. » Cette cérémonie est fondée sur une extension des lois de l'hospitalité, qu'il est nécessaire d'expliquer ici.

Lorsqu'un Arabe est sous le coup d'un adversaire, s'il peut toucher un troisième individu, quel qu'il soit, fût-ce le frère de celui qui le menace, ou s'il touche un objet inanimé que l'autre tient dans ses mains, ou avec lequel une partie quelconque de son corps est en contact; ou s'il peut l'atteindre en crachant sur lui, ou en lui jetant une pierre, il n'a qu'à prononcer en même temps la formule : *Ana dakhilak* (je suis ton protégé), ou *Terany ballah wa bak ana dakhilak* (tu me vois par Dieu et par ta vie; je suis ton protégé), pour n'avoir plus rien à craindre de celui qui le menaçait, et, suivant une coutume qui a force de loi parmi les Arabes, le troisième individu est obligé de prendre sa défense, ce qui toutefois est rarement nécessaire, parce que, dès ce moment, l'agresseur se désiste de ses poursuites. Or, le *haramy* aurait droit au même privilége s'il pouvait saisir l'occasion de l'invoquer. C'est pourquoi les amis du *rabat*, en entrant dans la tente, obligent le *haramy* de *renoncer* au privilége du *dakhil* ou *protégé*, et sa réponse habituelle : *Je renonce*, le met dans l'imposibilité de réclamer la protection due à un *dakhil* dans les circonstances que j'ai indiquées. Mais cette renonciation ne vaut que pour un jour; car si le lendemain les mêmes personnes entrent dans la tente, la même formule de renonciation devient nécessaire, et, en général, on doit la répéter toutes les fois qu'il se présente un nouveau-venu.

Pour empêcher que le *haramy* ne s'évade ou ne se fasse un protecteur, on creuse au milieu de la tente une fosse de deux pieds de profondeur, et d'une largeur égale à la taille du captif. Après l'avoir

étendu dans cette fosse, on enchaîne ses pieds à la terre, on lui lie les mains, et l'on entortille ses cheveux autour de deux piquets plantés des deux côtés de sa tête. Enfin on place en travers de ce tombeau quelques pieux de tente, sur lesquels on empile des sacs de blé et autres objets pesans, de manière à ne laisser au-dessus du visage du prisonnier qu'une étroite ouverture par laquelle il puisse respirer.

Quand le camp doit être transporté d'un lieu à un autre, on jette une pièce de cuir sur la tête du *haramy*, on l'enlève, et on le place sur un chameau, ayant toujours les pieds et les mains liés. Partout où l'on s'arrête, on lui creuse pour prison la fosse, ou plutôt le tombeau que nous venons de décrire. Quoique le prisonnier soit ainsi enseveli tout vivant, il ne perd jamais l'espoir de s'évader. Cette pensée occupe constamment son esprit, tandis que, de son côté, le *rabat* tâche de lui arracher la plus forte rançon possible. S'il appartient à une riche famille, jamais il ne fait connaître son véritable nom; mais il se donne toujours pour un pauvre mendiant. S'il est reconnu, comme cela arrive d'ordinaire, il est obligé de donner, pour prix de sa rançon, tout ce qu'il possède en chevaux, en chameaux, en moutons, en tentes, en provisions et en bagages. Son obstination à soutenir qu'il est dans l'indigence et à cacher son vrai nom prolonge quelquefois pendant six mois ce genre d'emprisonnement. Au bout de ce temps, on lui permet d'acheter à peu de frais sa liberté; ou bien, si la fortune le favorise, il trouve gratuitement le moyen de s'évader. Des coutumes établies depuis longues années chez les Bédouins contribuent puissamment à amener ces résultats. Si, du fond du trou où il est couché, il a l'adresse de cracher sur le visage d'un homme ou d'un enfant sans s'être soumis à la formule de *renonciation* mentionnée plus haut, il est censé avoir touché un protecteur ou un libérateur; ou, si l'enfant lui a donné un morceau de pain, le *haramy* invoque le privilége d'avoir mangé avec son libérateur (1); et quand même cette personne serait un proche

(1) L'anecdote suivante, que j'ai souvent entendu raconter, montre comment s'y prit un *rabit*, étroitement emprisonné, pour obtenir sa délivrance. Son maître l'avait rudement frappé en présence d'un Arabe qui eut pitié de son sort et résolut de le sauver. L'Arabe divisa une datte en deux, en mangea la moitié et donna l'autre à une femme qui était occupée à moudre du blé devant la tente; la priant, en peu de mots, de faire en sorte que cette portion de datte tombât entre les mains du prisonnier. Par un heureux stratagème, elle commença aussitôt une chanson du genre de celles que chantent les femmes pour se récréer quand elles travaillent, et y glissa adroitement certains mots qui faisaient une

parent du *rabat*, on accorde au *rabit* son affranchissement; on coupe les lanières qui retiennent ses cheveux; on le débarrasse de ses liens, et on le met en liberté. Quelquefois il trouve moyen de se dégager de ses chaînes pendant l'absence du *rabat*. Dans ce cas, il s'évade de nuit, et se réfugie dans la tente la plus voisine. Là il se déclare le *dakhil* de la première personne qui s'offre à lui, et recouvre ainsi sa liberté. Cependant cela arrive rarement, parce que le prisonnier reçoit toujours une si modique ration de nourriture, que la faiblesse de son corps le rend, en général, incapable de faire aucun effort extraordinaire. Mais il arrive souvent que ses amis le délivrent de vive force, ou à l'aide du stratagème suivant :

Un parent du prisonnier, ordinairement sa mère ou sa sœur, se déguise en mendiant, et, à ce titre, reçoit l'hospitalité de quelque Arabe du camp où le *haramy* est retenu prisonnier. Après avoir reconnu la tente de son *rabat*, le parent déguisé s'y introduit pendant la nuit avec un peloton de fil dans sa main, s'approche de la fosse où il est couché, et, jetant un bout de fil sur la figure du prisonnier, tâche de l'introduire dans sa bouche, ou bien l'attache à un de ses pieds. Le prisonnier reconnaît ainsi que le secours est proche. La femme se retire, dévidant le peloton de fil jusqu'à ce qu'elle ait atteint une tente voisine. Alors elle éveille l'attention du maître de la tente, et, lui appliquant le peloton sur la poitrine, elle lui parle en ces termes: *Regarde-moi: par Dieu et par ta vie, un tel est sous ta protection.*

allusion indirecte au sujet en question. Dès qu'elle eut lieu de croire que le prisonnier comprenait cette mystérieuse communication, elle jeta, sans être aperçue, le morceau de datte dans la fosse où il était couché, ayant en ce moment les mains libres. Le prisonnier avala une portion de la datte, et lorsqu'il vit un grand nombre de personnes rassemblées devant la tente, il les appela à haute voix, demandant à être mis en liberté, puisqu'il avait mangé avec un tel, qui avait partagé la datte avec lui. Le maître accourut précipitamment, contesta la vérité de son assertion, et frappa le prisonnier. Mais la personne qui lui avait donné cette marque d'intérêt vint confirmer le fait en litige. Le maître exigea alors que son prisonnier montrât une portion de la datte pour prouver son assertion. Aussitôt celui-ci présenta le fragment, qu'il avait caché dans un endroit que la décence ne permet pas de désigner d'une manière précise. Il avait pris cette précaution, craignant qu'on ne découvrît le morceau de datte avant l'arrivée de son libérateur. Après qu'il eut ainsi prouvé d'une manière satisfaisante qu'il avait mangé de la même datte qu'un autre Arabe de la tribu, le maître fut obligé de lui rendre sa liberté. (*Note de Burkhardt.*)

Aussitôt que l'Arabe comprend l'objet de cette visite nocturne, il se lève; et à l'aide du fil qu'il pelotonne à mesure qu'il avance, il se dirige jusqu'à la tente qui renferme le *haramy*. Il éveille alors le *rabat*, lui montre le fil que tient encore le prisonnier, et déclare que celui-ci est son *dakhil*. Dès ce moment, le *haramy* est délivré de ses chaînes, le *rabat* lui offre un repas, comme à un hôte nouvellement arrivé, et lui permet de partir en toute sûreté.

Ce que je raconte ici n'est point une fiction; les faits sont exactement vrais, et la plupart des voleurs les plus entreprenans parmi les Arabes pourraient les confirmer d'après leur propre expérience.

Quelquefois le *rabit* obtient sa liberté d'une autre manière. L'ami venu à son secours reste dans le camp jusqu'à ce que les Arabes enlèvent leurs tentes, épiant le moment où le prisonnier, attaché sur un chameau, est transporté plus loin avec le bagage de la famille. Alors il tâche de trouver une occasion favorable pour séparer des chameaux qui portent le bagage celui que monte le prisonnier, et le conduit auprès de quelque autre Arabe, qui devient le protecteur et le libérateur du *rabit*.

Si, cependant, on ne peut imaginer aucun stratagème pour amener l'évasion du prisonnier, il est à la fin obligé de faire un arrangement pour sa rançon. Quand la somme est fixée, il arrive ordinairement que dans la tribu du *rabat* il se trouve quelques personnes de la tribu du *rabit* qui se rendent cautions pour lui. Il est alors consigné entre les mains de ces parens, dont un l'accompagne jusque chez lui, et reçoit la rançon convenue, consistant en chameaux, ou autres objets, qu'il remet fidèlement au *rabat*. Si le voleur qui vient d'obtenir sa liberté ne peut recueillir parmi les siens la somme stipulée pour sa rançon, il s'engage sur l'honneur à se remettre lui-même entre les mains de son *rabat*, et redevient son prisonnier. Il arrive bien rarement que le *rabit* se refuse à payer ou à retourner vers son maître. Si son ami, qui a répondu pour lui, ne peut l'obliger à payer, il doit acquitter avec son propre bien la dette qu'il a contractée envers le *rabat;* mais il peut infliger à son fidèle ami un châtiment sévère, châtiment qui est tellement redouté, que les Arabes s'y exposent bien rarement. Il suffit au répondant de dénoncer l'autre comme un traître (*yeboagah*) aux tribus de sa propre nation. Si, après cela, la personne dénoncée se présente pendant la paix ou la guerre dans une des tentes de cette nation, non-seulement elle ne peut invoquer le privilége du *dakhil* ou de l'hospitalité, mais elle peut être dépouillée, même par son hôte, de tout ce qu'elle possède. Les droits que

donne sur le coupable *le boag* (ou la trahison) cessent dès le moment que le traître restitue les objets volés. Sa conscience ou son propre intérêt le forcent à la fin à prendre des arrangemens; mais ni le *cheikh*, ni même les instances de sa famille ne peuvent le contraindre à cette restitution. Le *boag* n'a aucun effet dans la propre tribu du traître, quoique cependant cet homme soit exposé au mépris pour l'avoir encouru.

Si un père de famille (ou un fils) se propose d'aller en course, quelque périlleuse que soit cette expédition, il n'en dit mot à ses amis les plus intimes, se contentant de faire prendre par sa femme ou sa sœur un petit sac plein de farine et de sel. A toutes les questions qu'on lui adresse sur le but de son voyage, il répond : « Ce n'est pas votre affaire; » ou bien il fait la réponse favorite des Bédouins : « Je vais où « Dieu me conduit. »

Un père dont le fils a été fait prisonnier (ou *rabit*) sacrifie souvent tout ce qu'il possède pour payer sa rançon, parce qu'il regarde comme un honneur d'avoir un fils qui exerce la profession de *haramy*, et qu'il espère être bientôt récompensé de ce sacrifice par le succès d'une expédition plus heureuse.

Quelquefois le *rabit* obtient sa liberté sans payer de rançon, ou bien pour une modique somme; cela arrive, en général, quand les rigueurs de son emprisonnement ont mis sa vie en danger, car, s'il périt dans les fers, son sang retombe sur la tête du *rabat*. Un Arabe fier et généreux dédaigne d'employer les moyens que nous venons de décrire pour s'assurer de son prisonnier, mais on ne trouve pas beaucoup d'exemples de cette générosité.

Les Arabes n'approchent jamais à pied, ou en petit nombre, d'un camp ennemi, si ce n'est dans le but de voler. Pour l'attaquer à force ouverte, ils viennent montés sur des chevaux ou sur des chameaux; et quand ils échouent dans cette tentative, on les traite comme de francs ennemis, et non comme des voleurs : on les pille, on les dépouille, mais on ne les retient pas en captivité. Au contraire, quand un Arabe rencontre un ennemi sans armes et à pied, il reconnaît que c'est un *haramy* qui vient dans l'intention de voler, et il a le droit de le constituer son *rabit*, pourvu qu'il réussisse à le prendre dans un endroit d'où il puisse regagner son propre camp, ou les tentes de quelque tribu amie, avant le coucher du soleil. Dans ce cas, on présume que l'ennemi avait l'intention de voler le camp la nuit qui devait suivre le jour où il a été pris. Mais, si l'endroit où il a rencontré l'ennemi est situé à une distance de plus d'un jour de marche,

ou si la distance peut être parcourue pendant le reste du jour (en comptant depuis le moment de la rencontre jusqu'au coucher du soleil), il n'a pas le droit de le faire son *rabit*, mais il doit le traiter comme un ennemi commun. Jamais on n'emprisonne les femmes en qualité de *rabit*.

Si un homme est surpris au moment où il tente de briser les liens d'un ami ou d'un parent, on peut le faire lui-même *rabit*, pourvu qu'il vienne directement du désert; mais s'il a reçu l'hospitalité dans une tente du désert, ou s'il a bu de l'eau, ou s'est assis dans une des tentes de la tribu, après avoir prononcé les mots *salam aleyk* (la paix soit avec vous!), au lieu d'être maltraité par le maître de la tente, il a droit à sa protection, quoiqu'il ait échoué dans son généreux dessein.

Si, en revenant d'une heureuse expédition, les *haramys* sont surpris par des Arabes de la tribu pillée, ou par leurs amis, ils perdent les chameaux volés; mais, au lieu d'être rendus à leur maître primitif, ils deviennent la propriété de celui qui les a repris; et quiconque peut saisir un *haramy* a le droit de le réclamer comme *rabit*.

Quelquefois les *haramys*, pendant qu'ils sont occupés à voler, s'aperçoivent qu'ils sont découverts, ou que le jour approche, ce qui les mettrait en danger, ou qu'un de leurs compagnons se trouve hors d'état de les suivre; alors ils renoncent tout-à-fait à leur entreprise, et, entrant dans l'une des tentes, ils éveillent les personnes qui s'y trouvent, et font la déclaration suivante : « Nous sommes des voleurs, nous désirons faire halte ici. » — « Vous êtes en sûreté, » leur répond-on ordinairement.

Sur-le-champ, on allume du feu, on prépare du café, et on sert à déjeûner aux étrangers, qui reçoivent ainsi l'hospitalité aussi longtemps qu'il leur plaît de rester. En partant, on leur donne des provisions nécessaires pour retourner chez eux. S'ils rencontrent en route un détachement ennemi de la tribu qu'ils se proposaient de voler, cette déclaration : « Nous avons mangé du sel dans telle ou telle tente, » est pour eux un passeport qui les préserve de tout danger pendant leur voyage; ou bien, à tout évènement, le témoignage de leur hôte pourrait les délivrer des mains de toute espèce d'Arabes, soit qu'ils appartiennent à sa propre tribu, ou à quelque autre tribu amie. Mais si les *haramys*, après avoir reçu de leur protecteur les soins de l'hospitalité, avaient, en retournant chez eux, la bassesse de voler quelque autre Arabe de la tribu ennemie, ils seraient regardés comme ayant forfait au privilége du *dakhil*. La personne volée s'adresse à leur hôte, qui expédie sur-le-champ un messager au *cheikh* de la tribu à laquelle

appartiennent les voleurs, pour réclamer les objets volés contre les lois de la justice et de l'honneur. Si les *haramys* restituent, l'affaire n'a pas de suites; s'ils s'y refusent, leur hôte s'avance lui-même au-devant d'eux, portant avec lui le plat de cuivre dans lequel ils ont mangé lorsqu'il leur donna l'hospitalité. Dès qu'il est arrivé à la tente du *cheikh* des brigands, toute la tribu est sur-le-champ convoquée. Alors il dit aux *haramys* : « Voici le plat dans lequel vous avez mangé (c'est la preuve de la protection que je vous ai accordée au jour du danger); en conséquence, rendez le bétail que vous avez volé. » S'ils obéissent, l'affaire se termine amicalement; mais s'ils s'obstinent dans leur refus, l'Arabe élève en l'air le plat (appelé *makarah*), et leur dit devant tout le monde : « Vous êtes des traîtres, et vous serez partout dénoncés comme tels. » Cette déclaration produit les mêmes effets que le *boag*, dont nous avons parlé plus haut.

A la conclusion de la paix entre deux tribus, toute espèce de dettes contractées des deux côtés, par suite de *trahison*, est exigible même après la paix, les effets du *boag* ne cessant jamais que le prix convenu ne soit complètement acquitté.

La réception que l'on fait au *dakhil* est volontaire, mais l'on ne peut que rarement s'en affranchir. Les Arabes disent que le *dakhal*, c'est-à-dire l'homme qui demande protection, les abordant par surprise, il n'y a aucun mérite à accéder à sa demande; mais dans quelques circonstances, les droits du *dakhil* ne sont qu'en partie reconnus.

Si dans un combat, au milieu du carnage, un ennemi qui se voit poursuivi, peut saisir l'occasion de se mettre sous la tutèle d'un Arabe qui soit l'ami de celui qui menace ses jours, l'Arabe lui dira peut-être : « Je protége votre vie, mais non votre cheval et votre bagage. » Ces objets deviennent d'ordinaire le partage du vainqueur.

Les femmes, les esclaves, et même les étrangers, peuvent recevoir un *dakhil*. La femme le remet immédiatement à son père, à son mari ou à un parent, l'esclave à son maître, et un étranger à son hôte. J'ai fait observer que dans certaines circonstances le *rabit* en touchant une personne peut se proclamer son *dakhil*; mais il est bien entendu que personne n'a le droit de délivrer un *rabit* en le touchant volontairement. Il était nécessaire que la loi établît cette garantie, parce que le maître du prisonnier a toujours dans sa tribu quelque ennemi secret qui pourrait tenter de le priver de la rançon qui lui appartient. Il est donc obligé de se tenir constamment sur ses gardes, et de forcer son prisonnier à renoncer au privilége du *dakhil*, ou bien d'empêcher qu'il n'entre personne dans sa tente. Si le *rabat* a beaucoup d'occupations

il peut confier son prisonnier à un ami éprouvé qui le garde dans sa propre tente, et reçoit d'avance une chamèle pour prix de sa surveillance. Si quelqu'un offense ou insulte le *dakhil* d'un autre (circonstance qui a lieu bien rarement), la perte de tout son bien paraîtrait insuffisante au cadi pour expier un tel forfait, qui est jugé avec plus de sévérité que si le coupable avait outragé le protecteur lui-même. Pour dire : « Mon *dakhil* a été offensé par une tierce personne, » l'Arabe dit : « Mon sol a été ravagé ou foulé aux pieds; on m'a blessé dans mon honneur. »

Je n'ai parlé jusqu'ici que des vols commis dans les camps ennemis; mais les Arabes ne bornent pas leurs rapines aux tentes de leurs ennemis, quelquefois ils portent leurs déprédations jusque dans les tribus avec lesquelles ils sont en paix. Autrefois, lorsqu'un tel voleur était pris sur le fait, la loi le condamnait à perdre la main droite; mais les coutumes établies lui permettent de racheter ce châtiment moyennant cinq chamèles, payables à la personne qu'il se proposait de voler. Ceux qui exercent contre leurs amis de semblables déprédations, ne sont jamais faits *rabit;* on les appelle *nétal* et non *néchal*, expression usitée en Syrie pour désigner un voleur.

STANISLAS JULIEN.

CHRONIQUE.

Révolutions de la Quinzaine.

1er octobre 1831.

Les révolutions ne se comptent plus de nos jours : chaque heure nouvelle enfante sa révolution. A présent, la révolution, c'est l'état naturel; la révolution, c'est l'ordre. Si bien que, voyant toutes ces nouveautés étranges, tous ces progrès dans tous les sens, l'idée nous est venue d'en faire l'histoire, de parler révolution, comme elle se fait, au jour le jour. Notez bien que nous n'attachons aucun sens défavorable à ce mot : *Révolution.*

Cette histoire, que nous écrirons très simplement, très exactement, aura cela de bon et d'utile, qu'elle donnera à notre *Revue* un ensemble qui n'existait pas : elle réunira les parties divisées d'un seul et même tout, elle formera un corps d'ouvrage très complet. Rien n'encourage à bien faire comme le succès. Si donc nos lecteurs trouvent à cette nouveauté de notre recueil intérêt et plaisir, c'est eux seuls qu'ils devront remercier.

Regardez autour de vous les révolutions qui se sont opérées seule-

ment depuis quinze jours, et vous comprendrez ce qu'il y aura d'intérêt et de variété dans cette histoire en résumé. Deux révolutions mémorables se sont passées cette semaine à la chambre des députés et au Palais-Royal. Le Palais-Royal est redevenu peuple; il a dit adieu à la royauté de juillet en se frottant les mains de joie; non par haine pour la royauté, mais par amour pour l'indépendance, par amour pour les folles joies, pour les vives clameurs. Le Palais-Royal, c'est une espèce de *forum* qui veut être ouvert à toutes les heures de la nuit et du jour; il a en horreur les gardes vigilantes, les grilles fermées, les consignes extraordinaires; le vieux club était mal à l'aise de savoir qu'un roi pouvait se promener à volonté au-dessus de sa tête, dans les jardins d'orangers que le duc d'Orléans avait suspendus dans les airs. Donc, c'est là une révolution mémorable. Un roi bourgeois qui déménage, ses jeunes filles rieuses qui posent timidement le pas sur le seuil formidable des Tuileries, interrogeant l'écho d'une voix tremblante, pour savoir, avant d'entrer sous ce dôme couvert d'un crêpe, si les rois évanouis ne vont pas revenir. Révolution double au Palais-Royal, qui redevient foule; au château des Tuileries qui abrite une royauté de plus. Royauté étrange et nouvelle, après tant d'étranges et nouvelles royautés! Ajoutez que cette nouvelle révolution a été consacrée même par un nom nouveau : par ordre supérieur, on ne dit plus le *Château des Tuileries*, on dit *Palais des Tuileries* : le château appartient aux rois de droit divin, le palais est fait pour les rois du peuple. A chacun sa modestie; le roi des Français ne veut pas son château des rois de France. Il y a là une figure de rhétorique assez ambitieuse dont vous trouverez le nom dans Dumarsais; je crois, au reste, que cela s'appelle une *métonymie*.

La révolution de la chambre des députés n'est pas digne de moins d'intérêt. La vive discussion sur la pairie a fait surgir bien des célébrités, a enfanté bien des discours! Surtout une révolution majeure s'est opérée chez M. Thiers. Vous savez tous quel fut M. Thiers : d'abord hardi révolutionnaire, implacable historien, dont le fatalisme était la seule doctrine, justifiant Marat, Robespierre et Danton, comme un savant de notre siècle justifierait Étienne Dolet, brûlé par l'inquisition; puis publiciste acharné, rédacteur du *National*, que sa disparition eût tué absolument, si M. Carrel ne se fût trouvé là avec plus de cœur et de courage, avec autant de verve et d'esprit; puis sous-ministre des finances, défendu par M. Lafitte, mal écouté par la chambre, raillé et moqué à tout propos. Admirez la révolution! M. Thiers n'est plus le même homme. Il n'est plus l'historien fataliste; il n'est

plus l'intrépide joûteur libéral; il n'est plus l'écrivain du *National*. Reste seulement M. Thiers le député du centre; M. Thiers le contre-révolutionnaire, l'ami du ministère à tout propos; M. Thiers, qui défend la pairie pendant trois heures; M. Thiers que la chambre écoute avec faveur, qu'on applaudit dans les tribunes, dont chacun vante le talent et l'éloquence. Même, à voir la chambre l'écouter et lui sourire avec faveur, M. Thiers n'a plus la petite taille et la voix grêle : il est beau, il est grand, il tonne ! N'est-ce pas là une grande révolution ?

Quant à la discussion de la pairie, elle atteint son terme. L'hérédité a été dignement défendue. Les belles et austères paroles de M. Royer-Collard, prononcées dans la nuit, à la lueur des flambeaux, ont été d'un puissant effet; la pairie eût été sauvée par lui si elle eût pu l'être. Mais M. Odilon-Barrot lui a porté le dernier coup par sa pressante logique, et, à la majorité de 324 suffrages contre 86, l'hérédité de la pairie a été abolie. La consternation est grande dans le camp opposé. *Plus d'hérédité en France désormais!* dit-on; *désormais plus qu'une chambre! désormais plus rien qui se tienne debout par soi-même! La révolution de* 1830 *a été poussée cette fois à ses dernières conséquences. Nous voilà revenus à la toute-puissance de l'Assemblée constituante, qui, malgré toutes ses vertus et ses admirables projets de bonheur et de liberté publics, nous a menés à l'anarchie et au sang. L'abolition de l'hérédité, c'est l'abolition de la pairie, l'abolition du système représentatif, tel que l'avaient voulu Montesquieu, et après lui les plus grands publicistes. De trois pouvoirs que nous avions, il n'en reste plus qu'un seul, le pouvoir électif, un pouvoir sans contrepoids.* Vaines terreurs que tout cela; la chambre est seulement appelée à constituer le troisième pouvoir de l'état, et elle s'en acquittera, il faut l'espérer, d'une manière digne du pays.

Mais voilà bien autre chose en Angleterre ! La chambre des pairs a rejeté le bill de la réforme. Cette question de vie ou de mort a été hardiment tranchée en deux. Périsse l'Angleterre plutôt qu'un principe !

Il est impossible de dire l'effet produit par cette nouvelle sur l'Europe entière ! Le monde étonné respire à peine; Londres murmure, mais elle est calme. L'Angleterre, la France, l'Europe ont les yeux fixés sur Guillaume IV et lord Grey. En ce moment, ils tiennent en leurs mains les destinées de leur pays, peut-être même l'avenir de la civilisation et de la liberté : fasse le ciel qu'ils ne désespèrent pas d'une cause aussi sacrée !

Déjà on dit que lord Grey reste au ministère; on parle d'une création de nouveaux pairs. L'opposition n'a pas désespéré encore de cette belle cause; lord Brougham a parlé trois heures et demie : sa pérorai-

son surtout a produit la plus vive impression sur la chambre. Jamais sir Brougham, quand il était membre de la chambre des communes, ne s'était élevé si haut.

Mais dans ces violens dérangemens des peuples, à quoi sert l'éloquence? Qu'est-ce que l'éloquence? Y a-t-il de l'éloquence en effet?

Le sceptique, entendant ces grands bruits autour de sa tête, relève la tête un instant pour voir si tout cela est nouveau, par hasard; puis, quand il s'aperçoit que ce sont les mêmes passions mises en jeu, les mêmes vœux des peuples, il se rendort, se disant qu'il a déjà vu tout cela.

Laissons l'Angleterre; revenons à cet autre volcan, où nous sommes, qu'on appelle Paris.

Quand Paris n'est pas la tribune, Paris, c'est l'Opéra. A l'Opéra, et comme si nous étions dans un temps calme, Taglioni reparaît, faisant, elle aussi, une grande révolution dans ce monde à part, dont elle est la reine. Singulier peuple que nous sommes! Il n'est pas un principe social qui ne soit en question parmi nous, il n'est pas une tradition politique qui ne soit abolie; rien n'existe; la guerre et le choléra nous menacent, la tribune retentit de menaces et de plaintes, mille prophéties sinistres grondent dans l'air: tout cela est bon pour le jour. La nuit venue, personne ne songe plus à tout cela. Voyez! la foule se précipite à l'Opéra! Voyez! l'émotion est licencieuse, les cœurs et les esprits sont impatiens! Voyez! voilà toute une ville qui oublie les angoisses les plus cruelles à la danse d'une jeune et belle personne qui arrive insouciante comme le parterre, et qui se livre à sa passion la plus vraie et la mieux sentie, la danse. Taglioni, c'est la danse personnifiée, correcte, élégante, effleurant la terre, ne quittant jamais ni la terre ni le ciel, un sylphe qui sourit. Et la foule, la voyant ainsi abandonnée à elle-même, la charmante danseuse, la foule se prend à juger entre elle et ses compagnes, entre elle et Mme Alexis, par exemple, comme elle s'est prise le matin à juger entre M. Étienne et M. Guizot. A peu de chose près, c'est la même lutte, la même passion pour ou contre, c'est le même intérêt. Il en est qui vous diront qu'il est bien fâcheux pour Melle Taglioni de n'intéresser que comme M. Étienne ou M. Guizot; mais que voulez-vous? nous sommes un peuple grave. L'Opéra aujourd'hui est sur la ligne de la chambre: l'Opéra a été si long-temps le premier foyer politique de l'état!

Quant aux théâtres vulgaires, quant à l'art dramatique de chaque jour, vous ne sauriez vous figurer combien les honnêtes théâtres sont peu en mouvement. C'est un calme à faire plaisir. Le Théâtre-Français

joue des comédies en un acte, dans lesquelles il y a encore des Crispin et des tuteurs; le Gymnase, à défaut de nouveautés, recrépit de vieilles pièces, et il en change le titre, s'inquiétant peu du reste : c'est ainsi qu'il a appelé *le Dey d'Alger* une pièce qui s'appelait il y a dix ans *le Pacha de Surène;* mais le titre est venu trop tard : le dey d'Alger, cette révolution en cachemire, n'est plus aujourd'hui qu'un bon bourgeois que personne ne regarde plus; le dey d'Alger, et don Pédro, cette autre révolution commencée sur un trône absolu et terminée sur une constitution libre, ne font plus d'argent nulle part. Don Pédro, cependant, et sa femme, ce noble débris de la famille Bonaparte, ont été renforcés ces jours derniers par la reine *dona Maria da Gloria.* Pauvre jeune fille joufflue, à l'air sévère, au visage malheureux ! Il faudra une grande révolution pour lui rendre, à celle-là, le trône qu'elle a perdu.

Je reviens au théâtre. La *Porte-Saint-Martin* a joué un *Mirabeau* qui est bien la chose du monde la plus stupide et la plus ridicule. Figurez-vous que les auteurs ont jeté Mirabeau au cachot; qu'ils l'ont fait s'enivrer dans une taverne ; qu'il se vend, dans cette pièce, pour vingt mille francs, ni plus, ni moins, lesquels vingt mille francs Mirabeau envoie à un sien fils de Mme de Nehra qu'il n'a jamais eu. Entre autres nouveautés, nous avons vu le Jeu de Paume préparé à l'avance pour une séance : rien n'y manque, ni la tribune, ni la sonnette, ni le verre d'eau. Que voulez-vous devenir avec de pareilles inventions ?

Quant à la littérature, elle a donné peu de signes de vie. *Barnave*, de M. J. Janin, a paru. *La Peau de Chagrin*, de M. de Balzac, a reparu sous un titre nouveau, *Contes philosophiques*, subissant ainsi une petite révolution. De ces contes, le meilleur, *l'Enfant maudit*, est pris tout entier à la *Revue des deux Mondes*. M. Victor Hugo est en procès avec son libraire, qui veut lui faire tenir serment en plein tribunal; la *Gazette des Tribunaux* donne tort au poète, le *Figaro* donne tort au libraire : vous verrez qu'ils auront raison tous les deux.

Je crois que ce sont là toutes les nouveautés politiques, littéraires et dramatiques de la quinzaine. Ajoutez-y des carlistes dans le Midi, une émeute à Strasbourg qui a fait destituer le préfet, deux ou trois saisies de journaux à nuances opposées, *la Tribune* et *le Courrier de l'Europe*, et vous aurez résumé toute l'histoire du jour : mesquine et misérable histoire ! Mais laissez faire les historiens à venir, et tout cela sera noble et grand comme le XVIIIe siècle pour le moins.

15 octobre 1831.

Nous avons eu beaucoup de petites révolutions après les grandes. L'hérédité de la pairie a été définitivement abolie; les catégories des pairs à venir ont été provisoirement adoptées. Ces catégories sont curieuses. Elles parquent les hommes en troupeaux; tous ceux qui ne sont pas dans telle barrière, ne sont bons qu'à être tondus. Cette démarcation va souvent jusqu'à la violence et au ridicule. C'est ainsi qu'elle force le savant et le poète à être de l'Institut, s'ils veulent entrer à la chambre des pairs; ce sont les limbes par lesquelles il faut passer à toute force; rien ne dispenserait le grand Corneille de s'asseoir à côté de M. Viennet; aujourd'hui Molière, rejeté par les quarante, trouverait un mur d'airain au Luxembourg. Il en est ainsi pour les fortunes: trois francs de moins dans l'impôt, et, pour vous, nul espoir du manteau chargé d'abeilles et du théâtral chapeau à plumes. Aussi, c'est pitié de voir tous les échappés aux catégories se promener tranquillement dans les rues sans avoir l'air de se douter combien, depuis huit jours, ils sont devenus des parias! Insoucians citoyens qui tombent dans l'étroit filet des catégories, et qui, la veille encore, se pavanaient sur la vaste plate-forme du suffrage universel.

Cependant le jardin des Tuileries subit, lui aussi, sa transformation. Vous connaissez tous ce beau jardin. C'est le chef-d'œuvre du grand jardinier Lenôtre. Plus d'une révolution a passé par là sans déranger la symétrie de ces allées en lignes droites, le murmure élancé de ces jets-d'eau, l'harmonie de ces terrasses. Dans la première révolution, le peuple est venu ici, en bonnet rouge, hurler sous les fenêtres de la reine, comme nous l'avons vu dans *Barnave*: un simple ruban, quand le peuple souverain se sépara de la cour, suffit à élever une importante barrière entre lui et le roi proscrit; depuis 93, l'empire, logé aux Tuileries, respecta le jardin de Lenôtre; quand l'empereur eut besoin d'un jardin particulier pour le fils de son archiduchesse, pour celui qui, de roi de Rome, est devenu un duc autrichien, l'empereur se contenta pour lui et son fils d'un morceau de ce vaste jardin, de six pieds de gazon au bout de l'avenue; il fit creuser un souterrain pour que le roi de Rome pût aller là-bas sans être vu, de sorte que, plus

d'une fois, le bourgeois promeneur marcha sur la tête du fils de Napoléon-le-Grand, parce que Napoléon avait respecté la promenade. Le grand architecte de notre époque, M. Fontaine, est moins respectueux que Bonaparte pour le jardin des Tuileries. M. Fontaine creuse des fossés devant le château, il renverse impitoyablement la terrasse de l'eau, si chère aux jeunes femmes qui rêvent et aux vieux poètes qui viennent chercher le soleil; déjà les statues reculent, le jet-d'eau se tait tout effrayé, les parterres aux belles roses baissent la tête, le noble château prend l'aspect d'une place forte. Autrefois il n'y avait de fossé que pour les cuisines; innocens fossés, dans lesquels, plus d'une fois, nous avons suivi du regard l'innocent marmiton en bonnet blanc apprêtant le festin royal. Que ne sommes-nous au temps des petits vers, au temps des élégies parfumées et des stances couleur de rose! cette métamorphose du jardin des Tuileries aurait produit presque autant de vers que la Grèce en fit éclore autrefois; mais notre siècle est un siècle prosaïque qui ne s'émeut de rien, pas même d'une tulipe qu'on arrache, d'un jardin qu'on dérange, ou d'un bassin qui se tarit.

A propos de vers, il y a une anecdote assez curieuse qui peut donner une idée assez juste du goût et de la critique de nos contemporains. Un journal de province, *le Mercure* de Saint-Étienne, insère les vers de ses rédacteurs, adressés à *M. de Lamartine.* Ces vers sont signés A. de L. Le *Journal des Débats*, qui les trouve passables et qui veut être agréable à M. de Chateaubriand, insère les vers du *Mercure ségusien*, en laissant la signature A. de L. Les vers sont harmonieux, et tombent élégamment en stances régulières; ils ont peu de sens, à vrai dire, mais ils sont doux à l'oreille: tout Paris s'y trompe. Les journaux ministériels et autres copient ces vers dans le *Journal des Débats;* et au lieu de la signature *A. de L.*, ils mettent en toutes lettres *Alphonse de Lamartine.* Là-dessus, grande joie pour les amis de M. de Chateaubriand. L'antipathie de M. de Chateaubriand et de M. de Lamartine a donc cessé! Voilà donc le poète qui revient inopinément au chantre des *Martyrs!* Voilà donc M. de Lamartine qui pousse M. de Chateaubriand à ne pas rester plus long-temps dans cette gothique fidélité que Béranger a désapprouvée le premier! Vous voyez d'ici les conjectures et le triomphe! Justement M. de Chateaubriand arrivait à Paris; justement il revenait de cet exil volontaire qui n'avait servi à personne, et que le volage Parisien avait déjà oublié tout-à-fait! Il était impossible de publier des vers plus à propos. Trois jours après, la chance tourne : le poète de province réclame dans son journal de

province; et au lieu du beau nom de Lamartine, si couvert à juste titre de respect et de gloire, on voit apparaître le nom, très-peu estimé, d'une espèce d'aventurier, que de nombreux *emprunts*, pour ne pas nous servir d'un autre terme plus vrai, ont forcé de quitter Paris. M. Antoine de Loy remplace donc M. de Lamartine. Grande rumeur! Puis, pour comble de chagrins, voilà M. de Lamartine qui réclame à son tour; sa lettre est un modèle de méchancété cruelle. Cela apprendra une autre fois à nos connaisseurs à mieux se connaître en poésies et ne pas voir M. de Lamartine à chaque mélodie imitée et bâtarde; à ne pas changer en de grands noms de fort modestes initiales.

Or, M. de Lamartine était si loin d'adresser à M. de Chateaubriand des vers de félicitation sur son retour, que lui, de Lamartine, fatigué de n'être pas nommé député, et de trouver tant d'ingratitude dans ce peuple qu'il a charmé, s'en va partir pour l'Orient, se fiant à la science et à l'éclatante lumière des déserts, pour charmer les ennuis de la politique. Seulement, avant de partir, M. de Lamartine a voulu faire sa profession de foi en prose: le poète a fait une brochure politique qui est sous presse, et qui paraîtra dans peu de jours. Nous nous sommes informés avec soin de cette brochure: c'est, dit-on, un écrit légitimiste, un plaidoyer en faveur de la royauté détruite; c'est encore, malgré M. de Lamartine, de la poésie vaporeuse et sentimentale; un cri du cœur que l'esprit n'entend pas, une émotion de l'ame que la raison condamne; une rêverie dans l'idéal que la vérité repousse; c'est encore une méditation poétique sur des douleurs vagues et sans fin, sur des cendres refroidies à jamais, sur un tombeau qui ne peut se rouvrir!

En même temps que paraîtra la brochure de M. de Lamartine, paraîtra aussi une brochure de M. de Châteaubriand. Cette brochure, à ce qu'on dit à l'avance, paraît plus redoutable que la première. On dit partout qu'il s'agit encore d'une violente attaque contre la maison d'Orléans, et que cet éloquent écrivain a porté toute sa force contre cette dynastie qui vient de naître, et qu'un double fossé protége aux Tuileries. Aussi, à cette nouvelle, toutes les terreurs se sont émues, toutes les têtes se sont avisées; l'inquiétude a cherché à parer ce coup qui peut être fatal; M. de Chateaubriand corrige tranquillement ses épreuves, comme s'il ne s'agissait que d'un chant interrompu des *Martyrs* ou des *Natchez!*

L'écrivain aujourd'hui, c'est le juste d'Horace assis sur les ruines du monde; il ferait un encrier du dernier morceau de marbre enlevé au dernier palais ou au dernier autel; il mettrait en poudre les plus hautes

des pyramides pour jeter cette poudre sur son papier humide d'encre; il n'y a pas de loi humaine qui puisse rien contre un pareil sang-froid.

Une autre brochure de M. de Salvandy est annoncée pour la semaine prochaine. De sorte que, bien compté, voilà trois écrivains de caractères différens, de positions différentes, qui viennent, à heure fixe, le même jour et avec le même esprit mécontent, la même tristesse inquiète, parler tous les trois des affaires politiques auxquelles ils sont étrangers pour diverses causes : le poète par défaut d'intelligence et de souvenirs dans les peuples, le pair de France par défaut de serment.

M. de Peyronnet lui-même, ce mort civil, n'a-t-il pas publié sa brochure cette semaine! Oui, une brochure de M. de Peyronnet, une brochure mécontente encore, et bien faite, mais publiée mal à propos. Est-ce raison, je vous prie, à un homme sauvé de se plaindre de ses sauveurs, à un homme tué de revenir contre un dernier arrêt? M. de Peyronnet n'a-t-il pas entendu de sa prison la grande voix du peuple qui demandait sa mort? M. de Peyronnet ne se souvient-il plus des baïonnettes protectrices de la garde nationale et de la calèche protectrice du ministre de l'intérieur, qui le rendit au donjon de Vincennes, lui et les autres condamnés? Ce n'était pas le cas de faire une brochure, à notre sens; le jour était mal choisi, à ce mort, pour sortir de son tombeau, pour pouvoir écrire une épitaphe sur sa pierre sans épitaphe; nous avons d'autres morts à déplorer; tout une nation est morte en Pologne, que nous fait la mort civile de M. de Peyronnet?

Tels sont les faits mémorables de la quinzaine. La chambre a été pâle et terne; les grands discours achevés, toutes les supériorités oratoires sont rentrées dans le repos; la parole a été livrée à M. Viennet et à toutes les doublures; on n'a plus parlé que de millions, chose peu intéressante pour des législateurs en grand; puis on a affiché à la Bourse le désarmement général, et les fonds ont haussé; la Bourse veut la paix, c'est une grande raison pour que nous n'ayons pas la guerre. La Bourse, en effet, n'est-ce pas la seule souveraine qui de nos jours ait gardé la toute-puissance, le seul monarque de ce monde dont le trône n'ait pas été ébranlé? Puissant et despotique monarque! quand celui-là sera fini, nous n'aurons plus rien à redouter, pas même la comète prochaine qui doit nous submerger.

La plus grande révolution de la quinzaine, c'est sans contredit le *Charles VII* de M. Alexandre Dumas. Cette fois M. Dumas s'est fait classique; poète à toutes unités, poète avec des passions toutes grec-

ques, des vengeances toutes grecques, un dénouement doublement grec, car il y a poison et poignard; c'est à la fois du roman et de l'histoire. Charles VII et son amie Agnès, voilà pour l'histoire; Bérengère, comtesse de Savoisy, et le Sarrasin Yaqoub, voilà pour le roman. Yaqoub aime Bérengère; Bérengère est condamnée au divorce par son mari, le comte de Savoisy; Charles VII, roi voluptueux, quitte Agnès et va se battre; Bérengère, femme offensée, promet son amour à Yaqoub, à condition que le Sarrasin tuera Savoisy; le comte de Savoisy est tué par Yaqoub, la comtesse s'empoisonne sur le corps de son mari, le Sarrasin retourne dans ses déserts: voilà toute la pièce. Elle est double. Tout ce qui est histoire est admirable. Nous avons remarqué des choses de la plus grande beauté. Nous sommes heureux de pouvoir faire quelques citations.

Voici, par exemple, une très belle scène et très spirituellement écrite, entre le roi Charles VII et le comte de Savoisy :

LE ROI, se retournant vers le Comte.

A nous deux maintenant. — C'est franche félonie
D'avoir bâti si haut votre châtellenie,
Comte de Savoisy, qu'il la faille chercher,
Comme le nid d'un aigle, au faîte d'un rocher;
Si bien que votre roi, s'il veut venir lui-même
Visiter par hasard un vieil ami qu'il aime,
Obligé de gravir à pied jusqu'à ce lieu,
Risque à perdre vingt fois son ame en jurant Dieu...
Et je vous dis cela sans ajouter, mon maître,
Que si, comme Jean six, vous nous deveniez traître,
Vos murs sont de hauteur et de force, je crois,
A donner pour long-temps besogne aux gens du roi.

LE COMTE.

Notre sire a raison; mais cette citadelle,
Si forte qu'elle soit, est encor plus fidèle.

LE ROI, avec mélancolie.

Mon vieux comte, combien m'ont parlé comme toi
Qui depuis cependant ont parjuré leur foi!
La parole de l'homme est chose bien légère,
Quand la guerre civile et la guerre étrangère,

Poussant un pauvre état vers sa destruction,
Jettent une promesse à chaque ambition!

(Il s'assied.)

LE COMTE, s'approchant de lui.

Sire, ce vieux château, depuis ses premiers maîtres,
Compte dans ses caveaux douze de mes ancêtres,
Qui, couchés aux lueurs de funèbres flambeaux,
Dans leurs linceuls de fer dorment sur leurs tombeaux...
Descendons, et cherchons à chacun la blessure
Dont l'atteinte mortelle a troué son armure;
Puis le jour de leur mort ensuite nous dira
En quels combats divers chacun d'eux expira.
Alors vous connaîtrez que tous, frappés en face,
Sont morts, chacun des miens pour un de votre race...
Et cet examen fait, sire, malheur à vous
Si vous doutez de moi, de moi, dernier de tous!
Azincourt pour le vôtre a vu mourir mon père:
En défendant vos droits je mourrai, je l'espère;
Et plus tard à son tour, faisant ce que je fis,
Mon fils, s'il m'en naît un, mourra pour votre fils.

LE ROI, se levant.

Comte de Savoisy, regardez-nous en face!...
Nous sommes comme vous le dernier d'une race:
Nos deux frères aînés, l'espoir de la maison,
Sont morts..... et quelques-uns disent par le poison;
Philippe de Bourgogne et Jean six de Bretagne,
Mes beaux-frères, tous deux font contre moi campagne;
Ma mère, qui devrait m'être un puissant soutien,
Achèterait mon sang de la moitié du sien;
Chaque jour quelque grand vassal qui m'abandonne
Comme un fleuron vivant tombe de ma couronne:
Eh bien! un seul instant avons-nous hésité
A remettre nos jours à votre loyauté?
Notre suite, il est vrai, si le cas le réclame,
Est formidable et peut nous défendre: une femme,
Deux pages, un bouffon, trois fauconniers; et si
Même dans ce moment Charles de Savoisy,
Tramant quelque complot de sa main déloyale,

Tentait de mettre à mort ma personne royale,
Certe, il aurait à craindre un combat meurtrier :
Moi, vêtu de velours, et lui, couvert d'acier !

(S'appuyant sur son épaule.)

Vieux fou !...

LE COMTE.

L'État n'irait que mieux, je le présume,
Sire, si tous les deux nous changions de costume ;
Ces corselets d'acier, quoiqu'ils soient un peu lourds,
A la taille d'un roi vont mieux que du velours.

Certainement cela est noble, et beau et touchant. La vieille féodalité française est bien prise sur le fait. Et, plus tard, lorsque le roi est aux bras d'Agnès, ivres d'amour tous les deux, tous les deux regardant le ciel, comme Roméo et Juliette, le vieux comte de Savoisy entre brusquement dans la chambre, voici le dialogue qui s'établit entre le roi et le vieux seigneur :

LE ROI.

...Qui donc entre ici sans mon ordre?.... Mon hôte,
Est-ce vous? Les valets en ce château font faute,
Que sans être annoncé l'on entre près du roi?

LE COMTE.

Sire, écoutez ce bruit, car il vient comme moi,

(On entend le canon.)

Sans que votre pouvoir l'intimide, vous dire,
Comme je vous ai dit, moi : « *Réveillez-vous, sire!* »

LE ROI.

N'est-ce donc pas le bruit de la foudre?

LE COMTE.

Non!

LE ROI.

Non?...

LE COMTE.

Écoutez encore!

LE ROI.

Ah!...

LE COMTE.

C'est la voix du canon!

LE ROI.

Eh bien?...

LE COMTE.

Eh bien! Je dis que cette voix qui parle
Doit trouver un écho dans le cœur du roi Charles;
Que d'un profond sommeil il a dormi long-temps,
Et que, s'il veut enfin s'éveiller, il est temps!

LE ROI.

Comte!...

LE COMTE.

Je dis aussi que chaque homme qui tombe,
Avant de se coucher tout sanglant dans la tombe,
Dit, jetant un dernier regard autour de soi:
Lorsque je meurs pour lui, mais où donc est le roi?
Vos aïeux nous ont fait prendre cette habitude
De voir briller leur casque où l'affaire était rude;
Et peu de coups tombaient d'épée ou de poignard
Dont leur écu royal ne reçût bonne part...
Sire, c'est pour un peuple une dure agonie,
De penser en mourant que son roi le renie!...
Car il peut, se croyant dégagé de sa foi,
Lui prendre envie aussi de renier son roi...
Qui peut comme un faisceau, dans ces temps d'anarchie,
Rallier à l'entour de notre monarchie
Tant de puissans seigneurs l'un de l'autre jaloux,
Si ce n'est notre roi, premier seigneur de tous?
Chacun ne peut-il pas penser que Dieu pardonne
D'abandonner le roi quand le roi s'abandonne?

LE ROI.

Comte, vous oubliez...

LE COMTE.

Sire, je dis encor
Que c'est mal calculer qu'épuiser un trésor,
Dont la sueur du peuple a trempé chaque pièce,
En grelots de faucons, en joyaux de maîtresse;
Que c'est un luxe vain qu'il vaut mieux étouffer,
Quand on n'a pas trop d'or pour acheter du fer....
Sous chacun de ses rois, si j'ai bonne mémoire,
Le vieil état français croissait en territoire;
Au patrimoine ancien que se léguaient ses rois
Ils ajoutaient encor : Philippe de Valois
Après le Dauphiné conquérait la Champagne;
Philippe-Auguste, au loin rejetant la Bretagne,
Prenait la Normandie et le Maine et l'Anjou;
Avec les clés de Tours il ouvrait le Poitou;
Par un traité Louis neuf ajoutait à la France
Le Languedoc... Vous-même aviez sur la Provence
Des droits, comme beau-fils de Louis-d'Anjou.

LE ROI.

Pardieu!
Si je m'en souviens bien à mon tour, c'est de Dieu
Que je tiens cet état de France, seigneur comte :
Ce n'est donc qu'à Dieu seul que j'en dois rendre compte;
Et, s'il me plaît d'en faire un entier abandon,
Nul ne me jugera que Dieu.

LE COMTE.

Je disais donc
Que de la France, ainsi que l'ont faite ses princes,
Il ne vous reste plus, sire, que trois provinces...
L'Anglais victorieux à grands pas envahit;
Jean six, son allié, vous leurre et vous trahit;
Philippe de Bourgogne à belles dents dévore
Vos comtés d'Armagnac, de Foix et de Bigorre...
Sire, à l'entour de vous ne les voyez-vous pas,
Pour vous envelopper, s'avancer pas à pas?
Dans un réseau vivant vos troupes enfermées
Ne peuvent soutenir le choc de trois armées :
En vain Poton, Xaintraille et Narbonne et Dunois

Frappent sans se lasser, comme dans un tournois:
Attaquant sans projets, reculant sans ensemble,
Un jour disperse ceux qu'à peine un mois rassemble;
Ils ont le bras qui frappe et le cœur qui résout,
Mais il manque le chef, ame et centre de tout...
Sire, sur votre nom! ce serait une honte
Que de tarder encore à les rejoindre!...

LE ROI.

Comte,
Notre forêt d'Auxerre est-elle prise?

LE COMTE.

Non.

LE ROI.

Nous allons y chasser: prépare ton faucon....
Venez, Agnès.

Il est impossible d'écrire l'histoire de ce temps-là avec plus de précision; cela est concis et complet comme l'abrégé chronologique du président Hainaut. Puis, pour faire contraste avec toute cette nomenclature, arrive la belle scène toute de sentiment entre la jeune Agnès et le vieux comte de Savoisy :

LE COMTE, arrêtant Agnès.

Non, non, vous resterez, madame,
Car je veux vous parler à votre tour... O femme!
Vous êtes belle!... Oh! oui, belle; et de votre œil noir
Sur votre faible amant je comprends le pouvoir;
Votre voix est d'un ange ou d'une enchanteresse,
Et je comprends encor qu'elle ordonne en maîtresse...
Eh bien! sur mon honneur! pour vous il vaudrait mieux
Qu'un fer rouge eût éteint votre voix et vos yeux....

AGNÈS.

Oh! que me dites-vous!...

LE COMTE.

Car c'est à leur puissance
Que doivent les Français les malheurs de la France;

Et Charles, l'insensé! se soumet à leur loi
Comme à celle de Dieu!... La maîtresse d'un roi,
De la sphère élevée où son pouvoir la range,
Peut devenir d'un peuple ou le démon ou l'ange,
Vous pouviez de la France être l'ange; mais, non:
Vous avez préféré devenir son démon!
Oui, grace à votre amour adultère et fatale,
Aujourd'hui l'Occident a son Sardanapale!
La faible monarchie, à ses derniers momens,
Se débat étouffée en vos embrassemens...
Eh bien! quand sous les coups que votre main lui porte,
Elle sera tombée, et qu'on la croira morte;
Que l'Anglais en viendra partager les débris;
C'est alors que partout vous poursuivront ses cris...
Vous fuirez; mais dans son agonie, un royaume
Se débat plus long-temps que ne le fait un homme...
Le feu de nos cités sera votre flambeau;
Vos pieds à chaque pas heurteront un tombeau...
Vous fuirez, vous fuirez sans que rien vous arrête,
Car vous ne saurez plus où poser votre tête!

AGNÈS.

Grace! grace!...

LE COMTE.

Nos fils... ce qu'il en restera,
En vous voyant passer, de ses cris vous suivra...
Les mourans, pour maudire à leur heure dernière,
Accoudés sur leurs lits, rouvriront la paupière;
A leur voix se joindra la voix de votre cœur,
Et toutes vous crîront: « Malheur à vous! malheur!

AGNÈS, à genoux.

Monseigneur, il n'est rien qu'un repentir n'efface...
Cela ne sera pas, monseigneur... grace! grace!
Oh! tout n'est pas encor si bas que vous croyez,
Et la main qui blessa peut guérir!

LE COMTE.

Essayez!

Cela est vraiment fort beau, n'est-ce pas?

Nous voudrions pouvoir citer toute la scène du quatrième acte, quand le roi se couvre d'une armure et va se battre pour venger la vieille noblesse qui vient de tomber pour lui; mais la scène est longue, et elle gagne beaucoup à être vue. Au quatrième acte finit l'histoire: la fable du drame reparaît; reviennent Yaqoub et Bérengère; Bérengère, c'est Hermione chrétienne; Yaqoub, c'est Oreste au moyen-âge. Vraie ou fausse, cette jalousie transplantée dans ce drame n'est pas sans intérêt et sans charme. Yaqoub le Sarrasin, vivant librement avec des chrétiens de cette époque, est peut-être un mensonge historique; mais Yaqoub est beau, énergique et passionné, bien qu'un peu trop parleur et philosophe. Bérengère, c'est la femme jalouse de tous les âges. L'instant où elle pousse le Sarrasin dans la chambre de son époux est horrible. Il faut toute la puissance de l'auteur pour avoir fait passer ce poison, ce poignard, ces cadavres classiquement entassés, ces flambeaux dans la nuit, tout cet attirail vulgaire, tout l'étonnement consacré de la tragédie vulgaire; or, tout cela a passé, tout cela a été applaudi.

Pour ceux qui aiment l'art et qui l'étudient dans ses moindres détails, *Charles VII* est un fort curieux et fort intéressant spectacle. C'est un pas rétrograde vers les vieilles règles et les vieilles formes, fait volontairement et après mûres réflexions par un homme qui a tant à se louer des formes nouvelles et de la liberté donnée au drame. *Charles VII*, avec ses passions d'amour, son unité de lieu, son langage soutenu toujours, son grand vers tout-à-fait alexandrin, son coup de poignard, je veux dire ses deux coups de poignard et son flacon empoisonné; *Charles VII* portant le nom de M. Alexandre Dumas, l'auteur de *Henri III*, de *Christine* et d'*Antony*, n'est-ce pas, comme nous le disions tout-à-l'heure, la plus importante et la plus étonnante révolution de la première quinzaine du mois d'octobre?

1er novembre 1831.

Voici une quinzaine qui n'aura eu que huit jours. N'importe. Les révolutions ne manquent pas. Nous avons des histoires bien étranges à notre lever de chaque matin; chaque jour, c'est quelque chose

de vieux qui tombe, c'est une rêverie qui s'achève, ce sont des cris dans le désert, si bien que la politique a rassasié toutes les ames; on n'en veut déjà plus. Un peu de répit, de grâce! laissez-nous un instant de repos! Peuple en révolution que nous sommes, nous ne demandons pas mieux que d'aller à l'Opéra, que d'ouvrir nos lieux de réunion et de fêtes; à bas les armes, peuple! nous ne nous battrons pas encore cette fois, nous nous sommes bien assez battus.

Ainsi donc toutes les pensées sont à la paix, toutes les volontés à la paix; la Hollande elle-même, belliqueux royaume, a prolongé la trève, grace aux volontés énergiquement exprimées de l'Angleterre et de la France. Voilà toute la politique du jour. On ne veut plus de politique; la chambre des pairs elle-même ne trouve plus d'attention; si elle ne veut pas de la loi qui la tue, on l'augmentera jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour se suicider de ses propres mains. Eveillez donc les passions politiques après cela!

Surtout en France, en France, où le système de l'égalité populaire a été mis à de si rudes épreuves; en France, pays occupé, positif, qui veut vivre libre, mais qui veut vivre avant tout; dans cette France monarchique qui a en horreur la vie de forum, la vie de paroles en l'air, la vie d'expériences politiques, royaume heureux qui veut être heureux à tout prix, qui est fatigué de bruits, de clameurs, d'utopies, de grands hommes, de nouveautés, de catégories et de révolutions.

Donc le moment est venu où nous aurons à parler beaucoup d'art et de poésie, à faire et à défaire des réputations, à proclamer des noms inconnus, à lire des livres nouveaux, à voir des drames, à être heureux enfin quand nous aurons été assez politiques à notre gré.

Le grand fait de la semaine s'est passé en Grèce, cette Grèce dont on a tant parlé, dont on parle si peu; royaume sauvé à moitié, qui d'une barbarie est tombé dans une autre, qui a changé de joug, qui va du Turc au Russe, qui vient d'être témoin de l'assassinat d'un grand citoyen. Capo d'Istria a été assassiné en allant à la messe. Il est tombé sous le poignard d'un Grec, cet homme qui avait consacré sa vie à la liberté grecque, cet homme dont la voix avait retenti dans toutes les cours de l'Europe; et au sujet de cette mort si honteuse pour la Grèce, on a renouvelé les grandes discussions d'autrefois, à savoir si Brutus avait bien fait de tuer César.

On a développé très au long les doctrines de l'assassinat et du non assassinat.

Dans le *Journal des Débats*, M. Eynard, l'ami du mort, ami de la

Grèce aussi, a déploré l'assassinat de Capo d'Istria. Il a pleuré *cet homme austère et d'une probité sans égale*, cet homme, *espoir de la Grèce;* il a voué à l'exécration l'assassin du président. La lettre de M. Eynard a été lue, elle paraissait à l'abri de toute réponse; mais un Grec répond à la lettre de M. Eynard.

Voilà donc une voix qui s'élève sur la tombe du mort, à peine fermée, pour accuser sa mémoire, et notez bien que l'accusation est fort grave. Capo d'Istria, dit cet homme, avait aboli le régime municipal, que les Turcs eux-mêmes avaient respecté; il a confisqué toutes les constitutions à son profit, il a concentré en ses propres mains tous les pouvoirs, il a institué des tribunaux composés de juges amovibles, il a supprimé la liberté de la presse, il a violé le secret des lettres, il a dressé des listes de proscription, il a calomnié la vieille patrie, il a calomnié la jeunesse dans les cours étrangères, il a dilapidé les finances pour enrichir sa famille : à entendre le correspondant, Capo d'Istria vendait la Grèce aux Russes; c'était un traître digne de toute la rigueur des lois.

Pauvre gloire humaine! Que deviennent ces grands renoms de liberté? L'assassinat a creusé presque toutes les tombes de ces hommes à part que la liberté couronne de leur vivant, que la liberté déterre après leur mort. Quant à la postérité, elle passe d'ordinaire indifférente sur la tombe du mort, que cette tombe soit creusée par le poignard de l'assassin ou par le fer de l'échafaud.

Nous disons juste, il n'y a que l'art dans le monde. Tout le reste, c'est une ombre. La Pologne se révolte, le monde applaudit: que reste-t-il, pourtant, de l'héroïsme polonais et de l'admiration de l'Europe? Des cendres fumantes, un vain cri dans l'espace. Puis, après ce cri, sur ces cendres, rien qui réponde. Empires, révolutions, royautés, villes qui tombent, armées qui se dressent, orateurs qui éclatent, tout cela glisse en silence, sans laisser une trace, sans écho! Encore une fois, il n'y a que l'art qui mérite toute notre attention; il nous donne les émotions durables, les larmes véritables, les terreurs réelles, les joies naïves, il nous anime, il nous fait vivre, il nous fait rêver; avec l'art, nous nous sentons des hommes. La poésie, le drame, la peinture, le roman, la musique, les sons éclatans de l'orchestre; puis l'art bourgeois, les petits détails de la vie, le minutieux bonheur d'intérieur, le bien-être quand il fait nuit, quand on a un bon feu, quand on n'est pas juré aux assises, garde national à la mairie, propriétaire dans la Vendée, ou préfet à Strasbourg; c'est toujours à ces délassemens de l'imagination et de la pensée que nous serons obligés de revenir.

Le dégoût politique va si loin, que nous préférerions même les assises à la chambre des députés. On parle d'un grand crime à Versailles : un jeune homme qui tue son ami. Il le tue dans une auberge avec d'épouvantables détails. Le meurtrier s'enfuit. Le cadavre du mort est porté à la Morgue ; à la Morgue, on le reconnaît : voilà le meurtrier découvert ? L'homme arrêté, on va de crimes en crimes, d'horreurs en horreurs ; on arrive jusqu'à la mère du meurtrier : alors surviennent de graves soupçons de parricide. Cette mère, en effet, a été égorgée la nuit : on lui a coupé la jugulaire, et depuis on n'a pas découvert le meurtrier ! Ce sera là un beau procès, de longues et sanglantes complications, un vif intérêt. Ce crime arrive tout exprès à l'appui de la brochure de M. l'avocat Urtis : *Défense de la peine de mort.*

Où donc est-il le beau temps où toute la France avait pour événement unique, pour émotion unique, l'assassinat de Fualdès ?

En attendant, le procès de la semaine est curieux et plein de faits étranges. Les plus grands noms politiques de l'époque ont retenti dans les assises. Il s'agissait du procès de *la Tribune*, qui, à propos des achats de fusils à l'étranger, avait, sous forme d'interrogatoire, accusé de concussion le maréchal Soult et M. le président du conseil. M. le maréchal et M. Périer font un procès en calomnie. Les débats sont longs, les témoins abondent, personne ne se rappelle ni les mots qu'il a dits, ni les lettres qu'il a reçues, ni celles qu'il a écrites ; M. Gisquet, notre préfet de police actuel, vient à la barre raconter l'histoire de ces malheureux fusils. Les fusils de Beaumarchais n'ont pas fait plus de bruit dans leur temps. Ce procès est malheureux pour plusieurs raisons. Il est dur pour la France de payer trop cher trois cent mille fusils étrangers. Un fusil anglais fabriqué pour la traite des nègres est lourd à porter au bras d'un honnête garde national qui fait sa faction. Il est fâcheux d'avoir été acheter si loin et si cher à Londres de très innocens fusils dont nous n'avons pas peur, tandis qu'il y avait en Vendée, si près de nous, d'excellens fusils à très bon marché, fort dangereux et fort cruels. Il est fâcheux de savoir nos manufactures ruinées, nos magasins pleins de bois de fusils tout préparés, Saint-Étienne manquant d'ouvrage, et de tendre les mains aux dédaigneuses fabriques de Birmingham. Il est fâcheux de voir un marché de tant de millions si imprudemment accepté, si facilement résilié ; tantôt c'est le gouvernement qui achète, tantôt c'est M. Gisquet qui achète pour revendre très cher au gouvernement ; enfin, il est fâcheux et très fâcheux que tant de propositions particulières, et beaucoup moins onéreuses, aient été rejetées avec dédain : la concurrence, dans ces

cas-là, est un devoir, même quand elle frapperait M. Gisquet. Il faut que la porte soit ouverte à tous ; n'est-ce pas chose déplorable de savoir trois cent mille hommes français armés d'un méchant fusil anglais par les soins uniques de M. Gisquet !

Le rédacteur de *la Tribune* a été condamné à six mois de prison, trois mille francs d'amende, et à vingt-cinq francs de dommages-intérêts envers les parties plaignantes. Nous retrouverons les fusils-Gisquet à la chambre des députés avant peu.

La semaine a été bariolée d'une demi-douzaine de vaudeville, drames, mélodrames et autres ingénieuses productions ; elles font honneur à l'esprit français. Aux Variétés, Lantara se grise avec Dorvigny. Au Palais-Royal, mademoiselle Déjazet joue *la Gaudriole* ; au Gymnase, mademoiselle Fay s'empoisonne, trompée par son époux ; au théâtre de la Gaîté, les Corses se battent, se fusillent et se regardent d'un œil de feu toujours prêt à se dévorer ; à l'Ambigu, les auteurs ont mené l'héroïne de leur drame dans un mauvais lieu fort peu décent à voir ; voilà toute la semaine dramatique. Quant à la semaine littéraire, on annonce un nouveau volume de poésies de M. Victor Hugo, un autre de M. Barbier.

14 novembre 1831.

J'ignore, en vérité, comment feront les historiens à venir pour faire entrer dans les formes élégantes de l'histoire tous les faits, tous les noms, toutes les sottises, toutes les folies qui s'amoncèlent parmi nous, et qui tombent sans choix, sans méthode, sans goût, au hasard. Ainsi, à qui voudrait écrire d'une manière convenable l'histoire de l'Europe, seulement pendant les quinze premiers jours du mois de novembre, il faudrait autant de soin et de travail que pour mettre au jour les six premières Décades de Tite-Live. Heureusement ce ne sont pas là nos promesses. Nous n'avons pas voulu écrire l'histoire, nous avons seulement promis quelques notes très consciencieuses et très exactes, écrites au jour le jour, et dont on fera ce qu'on pourra. Seulement nous plaignons les historiens par métier.

L'Angleterre, depuis le rejet du bill de lord Grey, a été vivement

agitée. Le peuple, si méprisé à la chambre des lords, et dont on traitait les vœux de chimères, s'est révolté à Bristol. Il a crié, il a hurlé, il s'est arraché les cheveux, il a porté la main sur les édifices publics, il les a démolis, il les a brûlés; il a ouvert les prisons, et la foule des malfaiteurs qu'attendaient les assises, s'est répandue çà et là, bénissant le bill. Ch. Wetberel, un des opposans au bill, a été promené au milieu de tous ces désordres. Puis, la troupe est arrivée. En Angleterre, le gouvernement est beaucoup moins poli que le nôtre avec les émeutes. On fait les trois sommations, et après *feu! et tue!* Le peuple a d'abord résisté; mais le feu a fini par être si nourri, le nombre des blessés a été si grand, que la paix s'est bientôt rétablie, l'ordre est rentré dans Bristol. Il ne s'agit plus à présent que de construire une nouvelle prison. C'est ainsi que finissent toutes les émeutes qui ne sont pas des révolutions.

A peine la peur de Bristol avait-elle cessé à Londres, qu'on a annoncé dans la grande île la présence du choléra-morbus. Cinq personnes sont mortes à Sunderland, à quatre lieues de Newcastle. Mortes! Alors on a crié que les précautions sanitaires avaient été négligées; on s'est désolé dans toute l'Angleterre, dans toute la France. Nous attendions une armée d'Anglais pour cet hiver; le lendemain tout cela était changé, il n'y avait pas de choléra à Sunderland; ces cinq personnes mortes étaient mortes d'une indigestion. Déjà on accablait le choléra de plaisanteries, comme on en fait à un ministère sans majorité. Aujourd'hui tout change encore, la pâleur revient sur les visages; c'était bien le choléra: huit personnes sont mortes depuis les cinq premières. Le choléra fait des ravages terribles, il avance, il nous menace; les marchands de camphre et de flanelle, les fabricans de chlore et de brochures se frottent les mains de joie. Oui, pardieu! c'était bien le choléra!

La brochure médicale est une contagion bien insupportable de nos jours. Depuis que le médecin en général s'est mis à écrire, il est devenu tout-à-fait insupportable. D'ordinaire, le style des docteurs est un mauvais style emphatique, boursoufflé, peu clair, visant à l'à-propos. Aussi le choléra a-t-il été un beau texte à brochures. Elles pleuvent comme la grêle; elles se montrent sous toutes les formes, lettres, apologies, conseils, recherches, voyages, souvenirs : il n'est personne qui n'ait la recette contre le choléra. J'ai remarqué que toutes ces recettes commençaient à peu près de la même manière : *Pour éviter le choléra-morbus, il faut d'abord se bien porter.* Merveilleusement raisonné; docteurs!

L'ordre règne toujours à Varsovie. Sa Majesté impériale de toutes les Russies se fait adresser chaque jour des vœux ardens par son peuple chéri pour que Varsovie n'ait pas plus de constitution que Moscou même. L'empereur Nicolas n'a rien à refuser à ses sujets; ne pouvant donner de constitution à la Russie, il ôtera celle qu'il a promis de laisser à la Pologne : faible consolation de tout ce qu'elle avait espéré et souffert !

A Constantinople, on brûle beaucoup : on compte déjà vingt-cinq incendies en grand. Le sultan est aux abois, et ne sait comment porter remède à ces feux soudains qui éclatent et dévorent des quartiers entiers. Tout Pera a été brûlé : ceci est une histoire à propos de paras. Quand sa hautesse voulut avoir des janissaires à l'européenne, elle promit d'abord trente paras à chaque janissaire; bientôt elle réduisit ces trente paras à vingt-cinq, il y eut trois incendies pour cinq paras; de vingt-cinq, les paras furent réduits à vingt, il y eut quinze incendies pour dix paras: quand les janissaires n'eurent plus à espérer que quinze paras, le nombre des incendies s'éleva jusqu'à trente. Apprivoisez donc des janissaires! Payez bien cher des généraux français pour leur apprendre l'exercice et la discipline! Voulant aussi rétablir l'ordre de son mieux, le sultan a ordonné à chaque habitant de Constantinople d'allumer une lanterne devant sa maison, et de se tenir nuit et jour à sa porte pour arrêter les incendiaires. Je ne sais pas combien les incendiés seront obligés de payer de paras.

On dit même que dans la Chine, ce royaume incombustible, un léger accès de fièvre s'est fait sentir. Le peuple s'est donné une petite secousse à propos des Anglais; il a déjà brûlé quelque chose, comme si Constantinople et Bristol l'empêchaient de dormir! Si la Chine était en révolution, quelle belle révolution à raconter! C'est si monotone une révolution autre part! c'est si régulièrement la même chose! A Paris, le peuple qui crie; à Londres, le peuple qui brûle; à Constantinople, le janissaire qui incendie; à Moscou, le prince royal qui empoisonne ou assassine; en Italie, l'Autriche qui pend ou emprisonne. Cela serait étrange de voir comment les Chinois s'y prendraient pour être des révolutionnaires originaux!

Passons le détroit; revenons en France, c'est-à-dire à Paris. Paris a été singulièrement occupé de cette brochure de M. de Châteaubriand, que nous vous avions annoncée à l'avance. La brochure de M. de Châteaubriand est encore l'ouvrage d'un beau génie; le royaliste-républicain y perce de toutes parts. C'est une nouvelle et dangereuse nuance dans l'opinion, qui pourrait tout renverser, si elle faisait de nouveaux

progrès. Quand M. de Châteaubriand a élevé la voix de nouveau, plaidant contre les proscriptions inutiles, toute la France a été attentive; les royalistes ont reconnu la voix qui les ralliait à leurs beaux jours; les républicains ont salué avec transport l'annonce, rendue plus solennelle par le génie, des vérités qu'ils proclament. La brochure de M. de Châteaubriand est un grand coup porté à la monarchie de juillet. Les journaux en ont parlé les uns avec rage, les autres avec idolâtrie. Les louanges restent, les insultes ont passé, même celles de M. Fonfrède, sur lesquelles la presse ministérielle a vécu pendant huit jours.

A propos de presse ministérielle, il est impossible de traiter un journal comme le *Journal de Paris* a été traité à la chambre avant-hier. On lui a dit, à cette pauvre feuille, les injures grossières qu'un bourgeois un peu élevé ne dirait pas à son valet. Au reste, à défaut d'éloquence et de grandes tirades, nos députés ont l'injure à la bouche. Les démentis ne se comptent plus. On s'injurie, on se dispute, on s'interrompt, on vient, on s'en va, on demande des congés; on fait des appels nominaux, on imprime le nom des absens dans le *Moniteur*. Rien n'y fait. Les plus célèbres démentis de la semaine, c'est le démenti de M. Tiburce Sébastiani à M. Larabit et le démenti de M. Larabit à M. Tiburce à la chambre des députés; puis ensuite, le démenti de M. d'Argoût à M. de Fitz-James et de M. de Fitz-James à M. d'Argout à la chambre des pairs. Tout cela se passe fort tranquillement. En Angleterre, ce ne serait pas trop de quatre balles pour conclure; nous sommes plus accommodans chez nous: aucun de ces démentis n'a son écho dans le bois de Boulogne; c'est assez que les journaux en retentissent. Au reste, M. de Fitz-James a fort mal et fort imprudemment parlé cette semaine. Tout cela est très misérable et très nul, en vérité.

Voulez-vous savoir une grande révolution? La religion saint-simonienne, qui avait deux papes, n'a plus qu'un pape. Le pape Enfantin a fait, lui aussi, son dix-huit brumaire; il a brisé la moitié de papauté de son confrère le pape Bazar. Enfantin s'est déclaré le seul chef de l'amour, aux grands applaudissemens des religieux.

Le théâtre n'a guère été plus animé que la tribune. Un homme de talent et de cœur, un ex-préfet, a fait jouer à l'Odéon un drame sur Mirabeau. Ce drame languissant, mais dont plusieurs parties étaient bien conçues, a été mal reçu. Assez de *Mirabeaux*, assez de *Napoléons*, assez de grands noms, mutilés, traînés sur la place; il est temps de revenir à l'art.

L'Opéra-Comique a donné un opéra de six compositeurs, la *Marquise de Brinvilliers*. Comme musique, c'est une chose diffuse et sans

unité. On a beaucoup applaudi au duo de M. Aubert, au troisième acte. Le drame est bien fait et terrible. Le poison est jeté à pleines mains, et cependant d'une manière assez vraisemblable; malheureusement un duo n'a jamais fait un opéra, même comique.

Le plus grand fait littéraire de la quinzaine est la comédie de M. de Latouche au Théâtre-Français. Parmi les gens d'esprit, les gens redoutés, les hommes de moquerie et de verve, M. de Latouche est placé un des premiers. Écrivain épigrammatique et élégant, observateur profond et moqueur, méprisant beaucoup les hommes, beaucoup la politique, beaucoup les salons, beaucoup tout ce qui se dit et tout ce qui se fait, déchirant le plus souvent à belles dents, tel est M. de Latouche. Quelquefois Paris est six mois sans le voir et sans l'entendre; puis tout à coup il retombe au milieu de la ville, et alors gare les épigrammes! il frappe à gauche et à droite, à tort et à travers: tantôt c'est un roman sans nom, tantôt c'est un article de journal signé tout au long : quand il lui manque des ridicules, il en invente : c'est un homme qui ne se gêne pas plus que cela.

Cette comédie de la *Reine d'Espagne* roule tout entière sur l'impuissance d'un vieux roi qui ne peut pas continuer une dynastie. Le but de l'auteur n'était pas autre que celui-ci : nous montrer à quoi tiennent ces grands mots: *légitimité*, *royauté* et *paternité*. Pour cela M. de Latouche a mis à nu le vieillard, tout nu, tout ridé, tout coriace, froid et morose; à côté du vieillard, il a placé une jeune reine. Grand débat entre la nature et la loi, entre le *non* forcé du vieillard et le *oui* délirant de la jeune femme. Mais la pudeur du public n'a pas voulu. Le moyen de faire écouter un parterre qui se met en frais de pudeur! C'était là un des grands secrets de Molière. M. de Latouche ne paraît pas le posséder. Il a été forcé de retirer sa pièce, et, selon nous, il y a justice. Elle sera imprimée avec des notes, chacun pourra la voir.

Quant à la librairie, nous n'avons à parler que du nouveau roman de Cooper. *Le Bravo* a paru.

Le Bravo est un livre plein de charme. La description de Venise est complète. Non-seulement l'auteur a vu la mer, non-seulement il a parcouru les lagunes en gondole, mais encore il a marché dans les rues tortueuses de la ville. Cooper ne précise pas l'époque de son roman. L'action se passe à ce moment critique de la puissance vénitienne, quand le lion de Saint-Marc n'osait plus déployer ses ailes pour ne pas montrer combien de plumes leur manquaient. Au dehors et au dedans, c'est toujours Venise; Venise inquiète, masquée, se cachant dans l'ombre, tuant dans la nuit; Venise avec ses prisons et ses gondoles,

avec ses espions et ses fêtes et ses chants sous la fenêtre des belles. Un jeune cavalier napolitain est amoureux d'une Vénitienne, riche orpheline qui a pour tuteur le sénat. Jaloux tuteur ! L'Italien enlève la Vénitienne à ses surveillans après mille dangers. Le héros du livre est un bravo, honnête homme injustement soupçonné comme l'espion Birch. Il y a des scènes très belles : la mort du pêcheur Antonio dans les lagunes, sous l'éclat argenté de la lune; la mort de Jacopo sous le glaive du bourreau, en présence du palais du doge; c'est une lecture attachante et pleine d'effroi.

Voilà toutes les nouvelles littéraires. Cependant ce ne sont ni ces nouvelles, ni les séditions d'Angleterre, ni le choléra de Sunderland, ni même la brochure de M. de Châteaubriand qui ont le plus occupé Paris cette quinzaine. Ce qui a le plus occupé Paris, ce qui l'occupe encore, c'est d'abord le fossé des Tuileries, et ensuite le vol des médailles à la Bibliothèque du roi.

On ne saurait croire toutes les conjectures qu'a fait naître ce malheureux fossé des Tuileries. Ce sont des murmures, des plaintes, des moqueries, des rires de pitié. A voir ces travaux de bien près, il est difficile d'y rien comprendre. Cela n'a ni plan, ni grâce, ni goût, ni utilité, cela gâte les promenades du Parisien qui tient à la promenade, comme il tient à tous ses plaisirs à bon marché. La garde nationale s'écrie que la royauté de juillet se barricade, comme si elle n'osait plus se confier aux baïonnettes citoyennes! On demande de toutes parts des explications à ce sujet au ministère. Le ministère, ne sachant que répondre, en demande lui-même à M. Fontaine; M. Fontaine ne répond rien: c'est pourtant lui, selon nous, M. Fontaine, qui est le vrai coupable en tout ceci.

Expliquons-nous sur M. Fontaine.

Tant qu'il n'a été que l'architecte du duc d'Orléans, M. Fontaine s'est montré homme habile et intelligent. Tout le monde s'accorde à dire que M. Fontaine a arrangé le Palais-Royal aussi bien qu'il pouvait être arrangé pour le produit, le coup-d'œil et l'agrément. M. Fontaine peut être, en résultat, un excellent architecte pour un bourgeois; mais depuis le fossé des Tuileries, M. Fontaine est certainement le plus détestable et le plus maladroit architecte qu'on ait placé à la tête des monumens d'une grande nation.

En tout état de cause, un roi de France, et c'est ce que M. Fontaine a totalement oublié, un roi des Français, tout constitutionnel que vous le ferez, n'est jamais tellement chez lui qu'il ne soit pas un peu aussi chez la nation qu'il gouverne. De tout temps, le jardin des Tuileries a

été un jardin public, le jardin de tous; Napoléon lui-même ne songea pas à s'y réserver une plate-bande particulière. Quand il eut un fils, il fit creuser un souterrain, par lequel le roi de Rome se rendait à un carré de trois pieds, qui lui était réservé au bout du jardin: c'étaient là tous les priviléges du fils de l'empereur. M. Fontaine a fait autrement, il a tout détruit, tout bouleversé; il a écrasé les plus jolis carrés, il a gâté la belle terrrasse de l'eau; il a défendu aux promeneurs d'approcher de ces vieilles pierres du château qu'on touchait de la main sous Charles X. M. Fontaine a fait de ce palais à l'air libre une forteresse dans un fossé; il a écrasé les roses pour élever sur leur emplacement des remparts; il a fait crier tout Paris, et tout Paris criera encore jusqu'à ce que la dernière pierre soit placée, jusqu'à ce que M. Fontaine, paisiblement assis sur le bord de son fossé, contemple son ouvrage avec l'air satisfait d'un homme qui a fait un chef-d'œuvre, l'Éléphant en plâtre, par exemple, ou le fastueux monument en bois pour les décorés de juillet.

Ce qui suit est encore plus affligeant, bien que ce soit une chose très affligeante que la destruction d'un beau jardin. La Bibliothèque, rue de Richelieu, a été livrée au pillage. Des voleurs se sont introduits dans le cabinet des médailles, et là ils ont fait main basse sur le plus riche médailler du monde. C'est une grande et irréparable perte. On réfera peut-être un jour le jardin des Tuileries, on comblera les fossés de M. Fontaine; mais cette suite de médailles uniques, qui nous la rendra? qui nous la rendra, cette histoire gravée sur l'or? impartiale histoire, simple et nette, qui échappe à l'oubli des hommes comme par miracle. Une médaille, c'est un cri de douleur ou de gloire que jette la reconnaissance ou la haine des peuples, et qui se perd dans la nuit des temps pour être retrouvée, mille ans plus tard, par quelque abbé Barthélemy, qui se prosterne et la baise avec respect.

Encore une fois, c'est une grande perte. C'est le coup le plus audacieux et le plus funeste qu'aucun malfaiteur ait jamais pu nous porter. Ce qui nous étonne, c'est le sang-froid avec lequel la Bibliothèque a d'abord supporté cette perte immense. Elle a envoyé tout simplement des notes manuscrites aux journaux, annonçant qu'elle avait perdu près de cent mille francs en or. Elle ne parlait ni d'art ni de la science, elle ne décrivait aucune de ses médailles; elle ne promettait aucune récompense; un bourgeois de la rue Saint-Denis se donne plus de peine quand il a perdu son chien. Ce n'est que lorsque la voix publique s'est fait entendre que le cabinet des médailles s'est un peu occupé de cette immense ruine. Alors la Bibliothèque a un peu alongé la circulaire; alors

elle a fait des comptes plus exacts, et au lieu de cent mille francs, *valeur intrinsèque*, qu'elle avait perdus, il s'est trouvé que c'étaient *cinq cent mille francs, valeur intrinsèque*. Dites au moins dix millions, barbares! Quelle misère, n'est-ce pas? quel honteux brigandage? serait-ce donc trop du fer chaud pour punir de pareils désordres? Une telle valeur perdue en une nuit! Un conservateur de médailles, qui était peut-être à l'Opéra ce soir-là! Un pédant manqué qui, non content de ne pas toucher à ce trésor de science qui lui était confié, laisse voler cet or qu'il aurait dû garder comme or, sinon comme médailles! Oh! que sont-ils devenus nos jours de vieille science, quand la science était un sacerdoce digne de tous les respects, un sacerdoce de toute la vie; quand toute la vie de notre Barthélemy se passait à étudier, à acheter, à vendre, à graver, échanger des médailles? Que voulez-vous que nous fassions de ces êtres ignorans et frivoles qu'on a préposés à la science? A quoi peuvent nous servir ces spécialités mesquines, ces hommes qui se font savans, ne pouvant être gens d'esprit; qui apprennent la numismatique et l'arabe, comme la plus facile des spéculations? vrais eunuques de la science, qui n'ont pas même la virilité de l'eunuque! Si l'eunuque ne touche pas au trésor qui lui est confié, il meurt à la porte du harem.

Voici l'inventaire des objets perdus dans cette nuit fatale du 6 au 7 novembre. Tout cela n'est plus peut-être qu'un lingot. *Objets d'or :* 1° une patère ou grande coupe de six pouces de diamètre, avec un bas-relief dans le fond, et des médailles romaines du haut-empire incrustées dans le bord; 2° une coupe montée en or, avec le buste d'un roi sassanide, gravé en relief; 3° bijoux consistant en divers objets trouvés dans le tombeau de Childéric, tels qu'abeilles d'or, un anneau gravé, etc.; plus, le sceau d'or de Louis XII, une bulle d'or antique, une grande médaille d'or de Louis XIV, représentant la façade du Louvre. *Médailles d'or grecques et romaines.* Médailles d'or de Syracuse, au nombre de cinquante-trois; trois médailles d'or des rois d'Epire; un Néoptolème et deux Pyrrhus; la suite impériale d'or, y compris les grands médaillons, au nombre de quatre-vingt-quinze pièces; les médailles à partir de Sextus Pompée jusqu'au règne de Justin II : en tout, trois mille cent quatre-vingt-douze pièces d'or. *Médailles modernes en or :* 1° les médailles des rois de France, depuis Charles VII jusqu'à Louis XIII, trente-sept pièces; 2° médailles d'or de Louis XIV, cent vingt-cinq pièces; 3° médailles de Napoléon, soixante-quinze pièces; 4° quatre pièces de Louis XVIII et de Charles X; 5° les grands hommes de France, vingt pièces; 6° la suite uniforme de Louis XIV et de Louis XV, quatre

cent cinquante-quatre pièces; 7° la suite des papes, en or, soixante-cinq pièces!!!

Si ces objets ne sont pas détruits, il faudrait promettre un million au voleur qui les rapportera; et si le voleur les rapporte, il faudra le nommer conservateur des médailles; l'archéologie n'y perdra pas grand'chose, et le cabinet y gagnera : celui qui sait comment on prend les médailles saura bien comment les conserver.

En attendant, le conservateur des médailles est toujours conservateur des médailles : nous n'avons perdu que les médailles, le conservateur nous reste. C'est toujours une consolation.

Il est vrai que M. Gisquet est toujours préfet de police, malgré les fusils-Gisquet.

Sans tous ces évènemens, on eût beaucoup parlé d'Alger et des exploits du général Boyer, et du choix singulier, pour le moins, par lequel M. de Rovigo, ce vieux débris de l'empire, a été envoyé avec un commandement à Alger.

29 novembre 1831.

L'Avenir a cessé de paraître il y a huit jours. C'était un journal religieux, tout entier consacré aux doctrines catholiques, et qui avait pris pour devise le mot de Voltaire bénissant le fils de Franklin : *Dieu et la liberté!*

On attribue la suspension de ce journal à beaucoup de causes différentes. La version la plus probable, c'est que M. de La Mennais, qui avait fondé le journal, a été forcé de reculer devant l'opposition de plusieurs évêques. Ceci est un fait digne de remarque. La servilité de l'église de France, dans un moment où elle aurait besoin de tant de courage et de cœur, a droit de nous étonner. Même pour les indifférens, c'est chose affligeante de voir M. de La Mennais, ce grand génie chrétien, désavoué si cruellement par ses frères dans une défense si courageusement entreprise; à de pareils indices de lâcheté, on pourrait dire qu'une religion est perdue. M. de La Mennais, suivi de ses deux disciples, MM. Lacordaire et le comte de Montalembert, doit se rendre à Rome pour exposer au souverain pontife sa doctrine et sa profession de foi. Ainsi de nos jours se renouvellent ces lointains péleri-

nages d'autrefois, quand la soumission était le premier dogme du chrétien comme du sujet. Qu'on attaque M. de La Mennais avec toute l'éloquence des amis du ministère, peu nous importe. Nous perdons, en perdant M. de La Mennais, un défenseur puissant et éclairé de la liberté d'enseignement; quant à son voyage à Rome, il appartient à de trop respectables motifs pour que nous le trouvions même trop vieux d'un siècle et demi.

Voilà le premier fait important de la quinzaine; on y a fait aussi peu d'attention qu'on en ferait à une comédie de M. Bonjour. Un déluge de croix et d'officiers de la Légion-d'Honneur est venu tout à coup affliger nos regards. La croix de la Légion-d'Honneur est devenue une contagion aujourd'hui. Qui n'a pas la croix, ou des droits à la croix, ou l'assurance d'avoir la croix? Le ruban rouge a doublé de prix; la croix se donne comme un signe de tête, comme un futile bonjour, comme une poignée de main le jour d'une fondation de dynastie. Cette profusion inouie a fait rire d'abord, elle a fait murmurer ensuite. On trouve que c'est mal choisir que de choisir une époque d'égalité pour jeter les distinctions à pleines mains. On ajoute que dans ces décorés insignifians, il y en a de tout-à-fait indignes, des gens mal famés, inutiles, absurdes, flatteurs, rampans, et qui se promènent fièrement avec cette croix qui a fait des héros, et qu'ils sont indignes de porter même aujourd'hui qu'on en a tant donné. Aussi plusieurs des vieux décorés, voyant que la profusion continuait, et que la révolution de juillet puisait les croix dans le même boisseau que la restauration, ces braves gens, disons-nous, ont arraché encore une fois leur croix de leur poitrine; ils l'ont replacée dans sa cachette, ils se sont mis dans le petit nombre des non-décorés, ils ont fait acte de sagesse et de bon esprit. Mais pourquoi donc affliger en pure perte de braves gens pour satisfaire quelques misérables vanités?

Le lendemain de la distribution des croix, de nombreux charivaris ont parcouru la ville. C'était un bruit merveilleux de chaudrons, de sifflets et de cornets à bouquin; on se bouchait les oreilles à ce concert. Une partie de la ville a appris, par les charivaris, que nous avions trois cents chevaliers de plus; car ces chevaliers se font en cachette, ils se nomment dans l'ombre, par surprise, et le *Moniteur* n'en parle pas.

Trop heureux encore, trop heureux les nouveaux chevaliers, s'ils en étaient quittes pour cette folle musique; mais cette fois la chose est plus importante. Les gardes nationaux, qui ont nommé leurs officiers, n'avaient guère songé, en les nommant, à embellir leur boutonnière

d'un ruban rouge. Ce ruban rouge leur paraît une surprise à leur bonne foi, et ils demandent une réélection pour tous les officiers décorés. Déjà plusieurs légions ont énergiquement exprimé leur volonté à ce sujet. Toutes les légions de la garde nationale suivront cet exemple, qui est dur, mais qui est juste. Les chevaliers qui seront renommés à cette seconde épreuve, pourront porter leur croix s'ils y tiennent encore; quant à ceux qui perdront leur grade, alors ce sera vraiment un grand malheur pour eux! ce sera une croix payée bien cher. Ne sont-ce pas là, je vous prie, des faveurs bien calculées? Dans quel embarras le ministère va jeter ceux qui ont accepté ces imprudentes faveurs! Le ministère ne pouvait pas trouver de moyen plus simple de fatiguer la garde nationale; c'est une double maladresse. Les officiers nommés de nouveau n'auront à remercier de leur croix que leurs camarades, les officiers non réélus auront besoin d'un grand courage pour porter cette croix, qui leur aura fait perdre ce grade auquel ils la doivent. Savez-vous quelque part un cercle plus doublement vicieux?

Les charivaris duraient encore et les réélections n'étaient pas commencées, qu'une nouvelle faveur plus étrange et plus malheureuse est venue encore nous attrister. On a fait une fournée de trente-six pairs, rien que cela! L'opposition, voyant tout à coup cette pairie surgir du sein de la discussion sur les cent jours, a poussé de vives clameurs, elle a refusé à la couronne le droit de nomination. Nous sommes les amis de l'opposition, nous aimons ses allures hardies, ses bouderies interminables, ses vives colères; mais cette fois la colère a été trop loin. Parmi les nouveaux pairs, figure le prince de la Moskowa, le fils du maréchal dont la mémoire sera réhabilitée avant peu à la même chambre qui l'a mis à mort. On avait dit que le prince de la Moskowa, en faveur de la pairie, renonçait à ce procès si glorieux pour lui; cela est faux. Le prince de la Moskowa ne siégera pas à la chambre des pairs avant la révision du procès de son père, c'est ainsi que la France l'entend aussi. D'ailleurs avec le nom du maréchal Ney, on est toujours sûr d'être le pair du plus haut et du plus glorieux.

Outre les trois à quatre cents décorés et les trente-six pairs, on a fait une monstruosité non moins étrange : *un maréchal de France honoraire!* quelque chose qui n'avait jamais existé; un grossier contre-sens qui ne peut mener à rien. Avant de se jouer ainsi des honneurs, des distinctions, des charges civiles et militaires de la patrie, un ministère

devrait bien attendre une plus grande majorité que celle de M. Casimir Périer.

Toutefois cette majorité a été la maîtresse. Elle a fait rejeter la lecture d'une vive adresse soutenue par cent trente et un députés, dans laquelle cette fournée de pairs était traitée d'illégale. Tous les journaux ont crié à *l'illégalité* contre l'opposition! Mais le public fatigué de toutes ces controverses, harassé de tant de fatigues, allant tour à tour du fusil-Gisquet au fossé des Tuileries, du vol des médailles aux nouveaux décorés, des nouveaux décorés aux trente-six pairs, des trente-six pairs au maréchal de France honoraire, unique en son genre, le public dans son heure d'insouciance et de nonchalante indignation est allé se divertir à l'Opéra.

Robert-le-Diable, grand opéra en cinq actes, musique de Meyer-Beer, paroles de MM. Germain Delavigne et Scribe, a été joué lundi passé. L'affluence était considérable, mais il y avait peu de jolies femmes, peu de grandes toilettes, c'était une désespérante bourgeoisie; du reste assemblée très attentive et très émue. Parlons du poème d'abord: c'est la plus insipide production de M. Scribe. Il est impossible d'être plus diffus et moins clair. Il s'agit du diable qui a pour enfant Robert, fils de Berthe la chrétienne. Le diable aime tant son fils, qu'il veut le damner pour n'avoir plus à le quitter jamais. Pour cela, le diable pousse Robert de toutes ses forces. Robert perd au jeu, Robert manque à l'appel du tournoi, Robert va signer l'engagement infernal, Robert est ramené par l'horloge qui sonne minuit, l'heure fatale! Voilà tout le poème. Heureusement le musicien est un grand musicien, et l'Académie royale de Musique est plus que jamais le grand Opéra. Il y a des choses admirables dans ces cinq actes; il y a de délicieux détails dans cette mise en scène. La scène du jeu au premier acte, le ballet du second, l'admirable décoration du troisième, ce sont là de très belles choses; il faut que je vous raconte le troisième acte tout entier.

Nous sommes dans un monastère abandonné. Les murs tombent en ruines. Les tombeaux silencieux sont chargés de statues blanches. Les rayons mystérieux de la lune éclairent le triste intérieur de leur pâle clarté. Tout à coup une musique se fait entendre. Ces espèces de tombeaux se dressent sur toute leur hauteur, les statues immobiles reviennent au mouvement et à la vie. C'est une foule d'ombres muettes qui glissent à travers les arceaux. Toutes ces femmes dépouillent leur costume de nonnes, elles secouent la poudre froide des tombeaux;

tout à coup elles se rejettent dans les délices de leur vie passée; elles dansent comme des bacchantes, elles jouent comme des milords, elles boivent comme des sapeurs. Quel plaisir de voir ces femmes légères qui s'agitent au milieu de cette douteuse lumière! Mademoiselle Taglioni prodigue dans ce ballet toute son élégance et toute sa grace. Tout cela est d'un bel et puissant effet!

Quel dommage si l'admirable danseuse avait eu les deux jambes brisées, comme cela aurait pu arriver par la chute du plus lourd des nuages qui est tombé tout à coup du cinquième ciel!

Au reste les accidens ont été fort nombreux dans cette soirée. L'arbre d'une forêt, tout chargé de lumières et de quinquets, a pensé écraser mademoiselle Dorus au milieu d'une chanson champêtre; puis, à la dernière scène du dernier acte, une trappe anglaise a englouti Nourrit au moment où il était sauvé des griffes du démon. Ceux qui savaient quel abîme sépare un théâtre de ses fondations, et qu'il y a soixante pieds à franchir, voyant Nourrit disparaître si subitement, ont pâli d'effroi; plusieurs femmes se sont évanouies: mademoiselle Mars elle-même s'est évanouie; et, voyez les ingrats! personne ne s'est aperçu de l'évanouissement. Il y a quinze ans qu'il n'en eût pas été ainsi.

Je me résume. La musique est fort belle et fort bien chantée par Nourrit, Levasseur et mademoiselle Dorus; plusieurs décorations sont des chefs-d'œuvre. Le poème est absurde et indigne d'être présenté même à l'Opéra: raison de plus pour que ce soit un grand succès; témoins les opéras de M. Jouy.

Il a paru un délicieux petit volume en vers, intitulé *Marie*; c'est une poésie simple et douce qui annonce dans le poète de bonnes études et de bonnes passions; deux choses bien rares de nos jours.

On a ouvert un théâtre de plus, le théâtre *Molière*, qui avait déjà été ouvert une fois; puis on a joué six vaudevilles, dont trois en trois actes. Pour avoir une idée de l'absurde et du mauvais goût de nos coupletiers, il faudrait voir le dernier ouvrage de M. Bayard au théâtre du Palais-Royal à propos de Clément XIV et de Carlo Bertinazzi.

Les brochures ne nous manquent pas. La brochure de M. de Châteaubriand en a fait éclore un grand nombre en réponse. Nous avons eu la brochure de M. Fonfrède, nous avons à présent la brochure de M. Thiers.

Pour comble de succès, M. de Châteaubriand a été insulté dans la

chambre des députés, par le d'Assoucy de notre époque, notre empereur du burlesque, l'auteur de *l'Épître aux Mules*, l'ancien aide-de-camp du duc de Berri, M. Viennet, puisqu'il faut le nommer; M. Viennet insultant M. de Châteaubriand sur sa prose, c'est quelque chose qui dépasse toutes les bouffonneries parlementaires de la restauration!

Au dehors, les nouvelles de la paix se confirment. La Hollande, menacée de toutes parts, a promis d'être tranquille. Les trois espèces de choléra, à Sunderland, ont fait quelques progrès. Quelques Anglais arrivent à Paris, mais ternes, mornes, tristes, fuyant la maladie, et non pas cherchant le plaisir. Voyez Paris dans le jour, voyez Paris dans la nuit, Paris, c'est une grande ville de province, qui végète, qui économise, qui se gêne pour payer l'impôt. Plus d'équipages, plus de bals, plus de fêtes, plus de femmes, plus de luxe, plus de beaux-arts, plus d'hiver brillant, plus de bals pour Paris; les jeux publics ont peine à payer l'impôt à la ville, les théâtres ne font pas l'impôt pour les pauvres, l'usure elle-même fait pitié à voir.

Les expéditions militaires prennent de l'extension dans la Vendée. On a saisi beaucoup de fusils, de pierres à fusil, et vingt mille francs tout neufs à l'effigie de Louis-Philippe. On a demandé d'où venaient ces vingt mille philippes tout neufs; puis on a arrêté Mme de La Rochejacquelin dans un four; puis la captive s'est échappée à l'aide de ses domestiques.

Voici un autre fait, plus grave que celui-ci.

C'est la ville de Lyon qui s'est remuée violemment. La fabrication des soieries est un des grands objets du commerce lyonnais. Les soieries font vivre toute l'immense population des faubourgs et des hauteurs. Depuis que la Suisse s'est adonnée à ce genre de fabrication, le commerce de Lyon a beaucoup souffert. Les fabricans se sont vus forcés de baisser leur prix; les ouvriers ont réclamé avec toute la véhémence de la misère, qui a faim, qui a froid, et qui n'a plus de crédit nulle part. Alors le préfet de la ville, M. Bouvier-Dumolard, a imposé un tarif aux fabricans de la ville. Le tarif était une chose aussi légale que la fournée de trente-six pairs. Les négocians, se voyant imposer un tarif, ont usé de leur article 14; ils ont fait leur coup d'état, ils ont renvoyé tous leurs ouvriers; c'était mettre à mort tout un peuple, un peuple hâve, livide, mort de faim, armé; c'était pire qu'un crime, c'était une faute. Aussi voilà ces malheureux en guenilles, qui complottent, qui s'assemblent, qui grondent. Le préfet reste parfaitement tranquille, il n'entend rien, et la veille de cette grande révolte il écri-

vait encore confidentiellement au ministre de l'intérieur : *Une révolte est plus que jamais impossible à Lyon !*

Tout à coup le faubourg éclate, les ouvriers se remuent en masse; ils portent un drapeau noir sur lequel est écrite cette énergique inscription : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant.* Ils se sont battus comme des gens qui voudraient vivre, mais travailler. Ils ont pris des canons et ils ont tiré le canon. Ils ont pris un général et le préfet, et ils ont voulu pendre le préfet, qui a été obligé de donner une rançon, à ce qu'on dit : ils ont fait mieux que cela, ils ont pris les ponts qu'ils ont coupés; ils ont pris les rues qu'ils ont barricadées; ils ont pris la ville qu'ils gouvernent, à présent ils fusillent tous les pillards. Lyon a aussi ses trois jours, sa révolution de juillet; c'est un grand cas de pardon et de merci, ce mot-là : *J'ai faim !* Et puis, dans une société ouvrière, quand tous les liens du pouvoir sont brisés, faites entendre raison à cet ouvrier qui se meurt. Paris inquiet, éperdu à ces nouvelles, a tout oublié pour ne s'occuper que de Lyon. On a fait courir mille bruits à ce sujet. On disait hier que les ouvriers offrent de rendre la ville moyennant cinq millions. Il y a quatre ans, Charles X fit une commande d'à peu près même somme pour les ouvriers sans ouvrage; le roi des Français vient de faire une demande d'un million de soieries. Que l'argent des fusils-Gisquet et du fossé des Tuileries employé à propos nous eût épargné de chagrins; et à Lyon, que de meurtres, d'incendies, de ruines de tous genres, sans compter qu'à de pareils excès la confiance commerciale se perd pour trois ans au moins! En général, le gouvernement y va avec trop d'incurie avec la province. Les préfets sont faibles, les sous-préfets sont novices, la police est mal faite. On dirait que le gouvernement garde toute sa surveillance pour Paris. Il fait saisir les journaux de Paris. Encore avant-hier on a arrêté six prétendus conspirateurs le matin, et le soir deux rédacteurs de journaux; c'est à ces précautions que s'arrête le ministère. Il ne pense pas que le midi de la France est aux portes de Paris. Cependant il faudrait prendre garde au midi; il y a encore plus de misère là-bas qu'ici; l'impôt est dur à payer là-bas comme ici. L'hiver est rude, les chevaliers de la Légion-d'Honneur abondent il est vrai, mais l'argent est rare. Les philippes neufs sont rares, les vieux napoléons aussi! La première guerre de la Vendée a commencé ainsi par l'indolence du pouvoir. On disait alors, comme aujourd'hui, que c'était un feu de paille. Quel incendie ce feu de paille a produit!

Cependant on se bat encore en duel; ne désespérons pas tout-à-fait de l'esprit français. M. Bissette, l'homme de couleur qui a rendu

M. Isambert si célèbre, attaque dans une brochure le parent d'un jeune colon. Le jeune homme, qui a du cœur, va demander raison à M. Bissette. M. Bissette fait répondre par un ami, dans *le Courrier Français*, qu'il ne se battra pas. Le jeune homme répond dans *le Figaro* à la lettre du *Courrier*. Bref, ils se sont battus lundi; M. Bissette a été blessé; la blessure, fort heureusement, ne sera pas dangereuse.

Dans un autre temps, on eût beaucoup parlé d'un ignoble procès qui a eu lieu en police correctionnelle. M. de Boufflers, qui gâte par d'indignes désordres le beau nom de l'auteur d'*Aline*, que les femmes aimaient tant, a été accusé et condamné sans aucune des formalités nécessaires du huis clos.

Toutefois, on ne dira pas que la pudeur nous manque. Il n'y aurait plus de pudeur dans toute la France, qu'elle se réfugierait encore dans l'ame de M. d'Argout. L'Opéra a été tancé vertement à propos de l'habit des nonnes dans le délicieux ballet du monastère abandonné. Les nonnes étaient vêtues d'une robe blanche dont elles se dépouillaient pour se livrer plus aisément à leurs jeux. M. d'Argout n'a pas voulu de ces habits de religieuses qui s'ôtaient si facilement; les pauvres nonnes, dépouillées de leur guimpe, sont restées en robe blanche et en couronnes de roses noires, remerciant dans leurs cœurs la cruelle pruderie de M. d'Argout.

14 décembre 1831.

La révolte de Lyon est calmée. Le ministre de la guerre et le prince royal, après un campement de trois jours sous les murs, ont fait leur entrée dans la ville. Les acclamations n'ont pas manqué à cette entrée. Dites-moi quelle est l'entrée solennelle à laquelle les acclamations ont manqué? C'était une chose singulière que cette ville calme et silencieuse après un si grand bruit. Personne n'a été puni dans ce grand désastre. Un officier et quelques sous-officiers de l'armée ont été assez brutalement cassés par le prince royal; pourquoi le prince royal est-il venu dans ces murs? Puis on a pris des arrêtés, on a commencé un désarmement général; les fusils ont été rapportés en partie; la garde nationale a été licenciée pour être bientôt refaite. En résultat, les ouvriers n'ont pas de tarif, en revanche ils auront tous des livrets neufs.

Jusqu'à présent, le mal n'est que pallié. C'est une misère guérie à force de troupes et de fusils. La misère existe toujours, haletante, triste, abattue, toujours prête au courage du désespoir. Plusieurs ouvriers se sont rendus à Genève pour exercer leur industrie; mais Genève, qui regorge d'ouvriers en soie, n'a pas ouvert ses portes à nos ouvriers. Que deviendront toutes ces misères entassées dans le comble des maisons, éparses sur les grandes routes; ces misères qui ont respiré la vapeur de la poudre, qui se sont assises à la table du riche, qui ont dansé autour de l'incendie, qui ont été pouvoir à leur tour, qui se sont couchées dans du linge blanc un jour? Croyez-vous que, pour suffire à toutes ces transes, ce soit assez de la présence d'un maréchal de France et même du prince royal? Nous avons bien peur que ce palliatif ne soit de courte durée. Il ne suffit pas d'ôter leurs armes aux ouvriers, encore faut-il leur donner du pain. Quoi qu'il en soit, le duc d'Orléans est rentré hier à Paris.

Peu de fonctionnaires publics ont été changés à Lyon. Toutefois, M. le préfet Dumolard a été appelé à Paris pour rendre compte de sa conduite. Jusqu'à plus ample informé, c'est une conduite bien déplorable. Des proclamations sans fin, des paroles d'amitié aux ouvriers, quand ils étaient les maîtres; des exclamations puériles de joie stupide, quand l'armée du prince est arrivée aux portes de la ville. A ce sujet grave, disons qu'il est bien temps peut-être de se mettre en garde contre l'habileté des hommes de l'Empire. L'Empire, si admirablement administré, a été administré par un seul homme. Ne l'oublions jamais! cet homme faisait ses miracles tout seul: ses surbordonnés n'étaient dans ses mains que des instrumens. Aussi tous les administrateurs comme tous les généraux de Napoléon, qui faisaient sous lui de grandes choses, une fois livrés à eux-mêmes, ont été de bévues en bévues: que de batailles et de villes perdues par les mêmes qui avaient tant gagné de villes et de batailles sous l'empereur! que de préfets inhabiles, les mêmes qui avaient eu tant de renom autrefois! M. Dumolard est une capacité de l'Empire, de même que M. de Norvins est une capacité de l'Empire. Comptez toutes les capacités de l'Empire qui sont de la même force, et vous verrez qu'il est nécessaire d'en finir avec toutes ces capacités.

Il est convenu que nous aimons les petits faits de ces petites révolutions. Vous remarquerez donc en passant une chose qui n'a pas été remarquée et qui est pleine d'égoïsme. Quand le prince est entré à Lyon, plusieurs villes voisines lui ont envoyé des députations chargées de soumission et de respects. Dans ces députations, on a remarqué celle

de Saint-Étienne et celle de Montbrison, deux villes de la Loire. Ces deux villes, au milieu de cette misère vaincue et qui mettait bas les armes avec tant d'admirable soumission, n'ont rien trouvé de mieux que de demander au prince royal, que cela ne regardait pas, Saint-Étienne, la préfecture de la Loire, Montbrison, le maintien de cette préfecture. Le moment était mal choisi, à mon sens, pour faire éclater ces ambitions municipales. Voilà comment sont faites les villes, égoïstes comme de simples citoyens! La guerre des esclaves est à leur porte, Spartacus aiguise ses haches, deux villes se disputent à qui possédera M. de Norvins, le poème sur l'*Immortalité de l'ame* et l'*Histoire de Napoléon;* c'est avoir grande envie de se disputer, n'est-ce pas?

La quinzaine dont je parle est surtout remarquable par les procès importans qui ont occupé le jury et les tribunaux civils. Le procès politique a donné, puis le procès à grand scandale. Le mois a dignement commencé par l'acquittement du *National.* Lors de l'émeute des chapeaux gris, *le National* avait signalé à l'indignation publique une compagnie d'assommeurs stipendiés par la police pour maintenir le bon ordre parmi les républicains; les ouvriers enrégimentés assommaient partiellement quiconque sentait tant soit peu la république. Il y eut des attentats atroces commis par ces misérables sur les personnes; *le National* parla avec ardeur contre cette nouvelle manière de rétablir l'ordre, et dénonça ces tristes menées. Il démasqua cette police de troisième ordre en veste et en casquette d'ouvriers; la dénonciation du *National* fit pâlir le ministère; le ministère s'imagina qu'il était de bon ton et de bon goût de faire un procès au chaleureux écrivain. Procès, citations téméraires! Quand les témoins arrivent, l'affaire change de face. On rencontre des voituriers qui tiennent table ouverte par amour pour la patrie; il y a des hommes qui distribuent gratis des rubans par amour pour la patrie, d'autres qui promettent un écu aux ouvriers de bonne volonté par amour pour la patrie; les témoins du ministère balbutient et se troublent; l'ancien préfet de police, M. Vivien, se désiste de sa plainte personnelle; un maire de Paris, qui avait chargé *le National* la veille, revient le lendemain sur sa déposition. Alors l'opinion publique, ce grand juge de toutes les choses de ce monde, prononce l'acquittement du *National*, le tribunal confirme l'arrêt. C'est encore une fort mauvaise affaire pour le ministère. Le ministère pourra la mettre dans ses archives à côté de l'affaire si malheureuse des fusils-Gisquet.

En même temps, la prétendue conspiration de La Rochelle, cette

affaire de carlistes, ce grand danger découvert, ce procès si solennel sous le titre *Conspiration de La Rochelle*, qui nous rappelle tant de souvenirs de sang, avait le même résultat que l'affaire du *National* les accusés étaient renvoyés de la plainte. Il serait temps enfin que le gouvernement prît garde à cela, à savoir qu'il n'est pas bon de s'exposer à perdre beaucoup de procès; qu'il n'est pas bon de croire légèrement aux conspirations, si on veut donner une grande idée de sa force; enfin qu'il n'est pas de conspiration possible avec la liberté de la presse. Il suffit qu'on dise au gouvernement: Je conspire! pour que le gouvernement n'en croie pas un mot. Soyons donc graves en ces sortes de choses, et ne les traitons pas comme on traiterait une promotion de pairs ou de chevaliers de la Légion-d'Honneur.

Ce mot *croix d'honneur* est ainsi fait qu'il rappelle nécessairement l'idée de *charivari*. A propos donc de procès et de croix d'honneur, je vous parlerai d'un fameux charivari de la commune de Neuilly, dont a été honoré un des nouveaux chevaliers, M. Colombel, chef de bataillon de la garde nationale des Batignolles, et ancien agent de change. Le charivari, notre antique véto populaire; le charivari, cette joyeuse et innocente indignation pour les petites choses, cette acerbe et éclatante moquerie des petits travers; notre vieux charivari, le sifflet national, on l'a traduit en police municipale, le croiriez-vous? à propos du chef de bataillon Colombel, décoré de la Légion-d'Honneur! Me Dupont a plaidé cette cause avec beaucoup de verve et d'esprit: il a dit que, si l'on permettait l'aubade dans un pays constitutionnel, il fallait aussi permettre le charivari qui en est le juste pendant. Il a appelé à son secours le très admirable charivari de Condom, donné à M. Persil, le grand accusateur, et M. Persil n'accusant personne. Dans ce plaidoyer, le charivari nous est apparu revêtu de ses habits de fête, joyeux, insouciant, flaneur, légèrement pris de colère et de vin, bon enfant dans le fond, et armé d'innocens instrumens de cuisine; laissez faire des charivaris en France, protégez, tolérez les charivaris! Bienveillante musique qui ne s'adresse qu'aux amours-propres satisfaits! Plût à Dieu que les ouvriers de Lyon se fussent contentés d'un bon charivari! mais un charivari suppose des instrumens de cuisine, une cuisine, des fourneaux, des casseroles de cuivre, le bien-être enfin. M. le maire de Neuilly, les plaidoiries entendues, a renvoyé indemnes chez eux, et à leurs instrumens favoris, les artistes qui avaient fait leur partie dans l'aimable concert donné à M. Colombel.

Voulez-vous encore un plus petit procès avant que je ne passe au grand procès de la semaine? Le petit procès, le voici, je vais vous le

raconter avec toutes les précautions possibles; nous avons trop peur de la citation particulière.

Le président du conseil, M. Périer, est un homme de tête et de cœur, actif, infatigable, mais violent, emporté, colère, ne sachant que lui qui ait raison ou qui puisse avoir raison dans ce monde. Dès son entrée au ministère, M. Périer a soumis toutes les volontés à la sienne; il a traité le maréchal Soult lui-même comme on ne traiterait pas un roi; il a vaincu toutes les résistances, s'est emparé à lui seul du gouvernement dont il reste responsable: il est devenu ainsi presque toute la monarchie de juillet, il est devenu presque toute la France, au dehors comme au dedans. La France, c'est M. Périer. M. Périer est le despote du jour, il a toutes les allures du despotisme: la bonne grace, l'abandon facile, la fatuité, l'emportement; M. Périer, c'est le Bonaparte de la révolution de juillet, ni plus ni moins, toutes différences gardées entre 89 et 1831.

Bonaparte, quand il eut fait autant de princes de ses généraux, quand il les eut habillés d'or et de soie, et qu'il n'eut plus à redouter pour sa cravache la poussière de leurs habits; Bonaparte se prit souvent à frapper sur ces livrées de princes et de généraux. C'était une manifestation de toute-puissance tant soit peu populaire; mais on la passait à l'empereur. Il paraît que notre despote a voulu, lui aussi, se manifester par un geste non équivoque. Le bruit a couru un matin que M. Périer avait fait, à un de ses secrétaires, l'application la plus vive et la moins équivoque qui se pût faire du système du juste-milieu. On a parlé dans les salons de ce coup de pied comme d'une affaire d'état, ce qui est un bon signe. *La Tribune* a imprimé le fait tout au long, avec le nom du patient en toutes lettres. Or, le patient ou non a fait un procès à *la Tribune*. Il a cité le gérant de *la Tribune* à s'entendre dire que M. Périer n'a donné de coup de pied à personne; qu'il a été calomniateur et mal appris, lui gérant de *la Tribune*. Ce sera là un fort curieux procès, et fort amusant, et fort inusité, et dont les preuves seront bien difficiles à fournir.

En attendant la petite pièce du tribunal, un grand drame se joue devant les tribunaux de Paris. Procès infâme, tout rempli d'affreux détails, horrible catastrophe contre laquelle vient se briser le dernier prince du grand nom de Condé, le plus grand nom de la monarchie; procès courageux, intenté par les princes de Rohan contre l'ardente maîtresse d'un vieillard. Tout est vague, obscurité et crime dans cette affaire. Un prince affaibli par l'exil, par des malheurs et par des plaisirs excessifs, livré à l'énergique volonté d'une femme qui a passé par

le vice avant d'entrer dans ce palais où régnèrent Bossuet et le grand Condé, dans ce jardin où l'apôtre et le héros se promenaient et s'entretenaient l'un l'autre au bruit de ces magnifiques jets d'eau qui parlent encore si haut la nuit et le jour, quand tout est muet autour d'eux, soit par la mort, soit par l'effroi ; Mme de Feuchères, et Condé mort pendu, tels sont les deux héros singuliers de cette histoire. Voyez comment s'abâtardit le sang le plus noble, le sang même de Condé ! Toute la vie du noble propriétaire de Saint-Leu et de Chantilly se passe à la chasse, à la queue d'une meute, au milieu de gentilshommes à queue et à poudre, revêtus d'une espèce de livrée jaune : quand ce grand prince a battu toute la journée les champs et les bois avec ses piqueurs, traînant à sa suite la dame de ses pensées, meuble inutile de sa vieillesse chasseresse, meuble d'étiquette et d'ostentation, l'intrépide chasseur, resté chez lui, n'est plus qu'un amant imbécile et idiot. Cette femme le domine et le guide comme lui-même dominait tout à l'heure son cheval. Cette femme lui commande en souveraine maîtresse, et il obéit tout tremblant, lui qui tout à l'heure franchissait les haies et les fossés, et courait au galop sur le bord des précipices au risque de se rompre le cou ! Savez-vous qu'il s'agissait pour Sophie Dawies, aujourd'hui baronne de Feuchères, que son mari ne voudrait pas saluer dans la rue, d'une fortune immense, de terres royales, de forêts princières, du plus bel héritage de la France ! Aussi c'était plaisir de la voir obéie, servie, aimée, flattée par tous ; elle avait des princes à son lever, cette femme. Plus d'une fois une dynastie naissante prit place à sa table, plus d'une fois une dynastie lui donna la main pour la reconduire à sa voiture, elle Sophie ! la Sophie de Londres ! la Sophie des lords d'Angleterre ! la honteuse Sophie qui entrait chez le dernier des Condé conduite par le valet de chambre et par l'escalier dérobé, pauvre fille en robe de bure et en vieux souliers ! Aujourd'hui elle est la reine de ce beau pays de Chantilly. Le château royal de Saint-Leu ne s'ouvre qu'à son nom, sa chambre à coucher a dérangé la chambre des députés dans ses plans, elle est devenue la Maintenon d'une maison d'éducation militaire. Singulière profanation ! Mme de Feuchères la Maintenon de quelque chose en France ! Je ne vous fais ici qu'un sommaire du procès.

C'est Me Hennequin qui plaide pour la famille de Rohan, en nullité du testament du prince. Tout entier à sa noble vocation, Me Hennequin n'a reculé devant aucune des exigences de sa position. Il a montré au grand jour toute la correspondance de cette affaire. Les lettres se croisent du pavillon de Mme de Feuchères au Palais-Royal. Ces lettres sont d'un déplorable style ; on y voit tant de politesses, tant de condescen-

dances prodiguées de si haut à cette femme qui était si bas! Cette femme se montre si souveraine maîtresse des volontés de son imbécile amant! Que de peines, de soins et de bassesses pour arriver à cet héritage! Mon Dieu! que d'efforts pour priver de cet héritage les héritiers naturels! Quelle belle part on fait à cette femme! Comme Mme de Feuchères joue en grand le rôle de ce valet de Régnard du *Légataire universel*! Qu'elle est longue et douloureuse la léthargie de ce dernier Condé! et quand toutes ces lettres sont épuisées, et quand ces anecdotes sont racontées en plein tribunal, quand on a fait assez antichambre chez la maîtresse sérénissime pour déshonorer toute une race, alors arrivent les détails d'intérieur, les dégoûtans détails, les horribles détails. Malheureux Condé! il a beau se démener et vouloir briser sa chaîne; sa chaîne l'entoure et le serre de plus belle; il a beau s'emporter contre ce maître impérieux qu'il s'est donné, son maître l'obsède incessamment; la nuit et le jour, il le menace, il l'égratigne, bien plus il le frappe à la joue, il le frappe jusqu'au sang; le sang du vieux Condé de France coule sous les ongles d'une prostituée d'Angleterre, dans ce même palais tout rempli d'honneurs, de gloire et de toute-puissance, où vint Louis XIV, jeune et beau, où respira, où parla Bossuet, où Louis XV conduisit sa plus jolie maîtresse, où Vatel se donna la mort, parce que la marée avait retardé d'un quart d'heure. Essuie ton sang, vieillard, et va baiser la main qui t'a frappé; demande à genoux, Condé, et si tu veux conserver tes deux yeux, écris après-demain ton testament.

Puis enfin, quand ce testament est écrit tout entier de la main du prince, lui qui aimait si peu à écrire de sa main; quand le nom du duc d'Aumale, cet enfant charmant, beau, naïf et affable, et innocent comme ses sœurs, est accolé en acte authentique au nom adultère de Mme de Feuchères, ô malheur! quand ce nom d'Aumale est assez profané; quand le vieillard, voyant la branche aînée de sa maison qui va mourir en exil, voulut partager son exil comme il avait partagé son retour; un matin le valet de chambre de son altesse le trouva pendu à l'espagnolette de sa fenêtre, comme une épée inutile et rouillée suspendue là après un dernier combat il y a cent ans.

La plaidoirie de Me Hennequin a produit une vive impression. Les causes célèbres n'ont pas une seule cause qui approche de celle-là par son importance, par ses mystères, par ses héros, par le nom du mort, par les noms de ses héritiers. C'est là un procès bien autrement malheureux que celui du *National* ou des fusils-Gisquet.

De même que vous voyez finir le nom de Condé, ainsi que vous avez vu finir, il y a quinze jours, la croix d'honneur ou la pairie, vous

voyez finir cette semaine la noblesse en France. Cette semaine, il a été décidé par arrêt, car aujourd'hui tout se formule par décision du tribunal, que ce n'était nullement un délit de prendre le titre de comte ou de duc ou tout autre titre nobiliaire. Désormais sera duc ou marquis qui voudra; la loi ne vous empêche pas d'être gentilhomme. Autrefois vous achetiez vos titres, aujourd'hui fabriquez-vous vos titres comme vous l'entendrez, et portez-les comme un goujat porte une culotte de hasard. Désormais tout le monde est comte, vicomte, marquis; c'est un droit naturel : le tribunal n'a rien à y voir, pourvu que vous ne voliez que le titre, pourvu que vous ne soyez pas autrement escroc. Cet arrêt sur la noblesse peut donner la main à l'arrêt sur les charivaris. Il en sera chez nous comme en Angleterre; en Angleterre, un titre est une magistrature, une décoration est une affaire d'uniforme; hors de votre magistrature, plus de titre qui vous soit personnel; en habit bourgeois, plus d'ordre sur votre habit. Cela est bien plus simple et bien plus juste. Aujourd'hui, en fait de noms distingués, je ne sais plus que le nom belge, *Vilain XIV*, qui soit resté un nom noble et à l'abri de toutes les usurpations. Je voudrais savoir si le tribunal condamnerait M. Viennet à quelque amende s'il s'appelait Viennet XIV? A coup sûr, M. Bonjour pourrait s'appeler impunément le marquis Bonjour.

Dans ces débats si solennels, que pourraient être les débats de la chambre? A peine s'est-on douté qu'il y avait une chambre des députés; c'est merveille de voir comment passaient à la chambre des députés, et sans qu'on y prenne garde, les lois nouvelles; à peine s'est-on occupé de l'article qui reconnait en principe le divorce. Autrefois, il y a un an, cela eût fait une profonde sensation. On annonçait cette semaine que M. Dupin devait parler contre cette funeste loi du divorce; mais M. Dupin n'a rien dit. En ce moment, la chambre est occupée de je ne sais quelle partie du budget que le ministère emportera d'emblée, l'opposition étant prise cette fois au dépourvu.

Cependant, malgré l'insignifiance de la chambre, nous ne pouvons passer sous silence la dispute de M. Mauguin et de M. Viennet. M. Mauguin, interrompu brutalement par M. Viennet, s'écria à la tribune : *M. Viennet dégoûterait du ministérialisme!* A ce mot, M. Viennet appelle M. Mauguin en duel; le duel a eu lieu au bois de Boulogne, les deux champions se sont tirés un coup de pistolet, et M. Viennet a été rendu à la chambre et à l'académie, aux beaux-arts et aux beaux discours! Il est malheureux d'abuser du duel dans des disputes d'intérieur! En Angleterre, on est très peu susceptible à la chambre; mais quand on se bat, on s'égorge : il y a trop de théâtres à Paris et pas assez de tirs au pistolet.

Le pape a fait deux choses cette semaine que les papes ne font plus guère ; il a fait un emprunt et fulminé une bulle contre l'abbé Châtel. L'emprunt s'est négocié péniblement, et il profitera beaucoup plus aux juifs, aux protestans, et même aux chrétiens de la banque, qu'il ne profitera à sa sainteté. Quant à la bulle, elle n'a pas empêché monseigneur François Châtel de louer l'écurie des Dames-Blanches pour y transporter son culte, son dieu en français et son autel.

Il y a peu de petites nouvelles. On avait dit que le général Drouot était mort; les journaux avaient annoncé cette mort avec tous les éloges dus à un brave ; cette nouvelle a été heureusement démentie.

Madame la duchesse de Bellune a été enterrée jeudi passé. On disait que cette dame, sous le poids d'une maladie aiguë, avait senti une atroce douleur en apprenant qu'un vaudevilliste avait mis sur la scène un des épisodes les plus tristes de sa vie, et le déplorable procès qui était en oubli depuis long-temps. L'auteur du vaudeville en question doit être bien malheureux, sachant Mme de Bellune morte trois semaines après la première représentation de son ouvrage.

L'étranger est toujours à la paix et à la peste. Le discours du roi d'Angleterre, à l'ouverture du parlement, est d'une grande naïveté. L'Angleterre, est-il dit dans ce discours, est dans la plus heureuse position, elle ne craint que la guerre, les révoltes d'ouvriers, les émeutes d'Irlande, la famine et le choléra-morbus; tout cela a été dit de la meilleure foi du monde. Dans ce discours, le roi d'Angleterre a inséré un paragraphe très grave sur don Miguel. La semaine a été rude pour don Miguel : à Londres, une place dans le discours de la couronne; à Paris, un vaudeville contre lui de M. Scribe. Ce vaudeville de M. Scribe contre don Miguel est de la plus grande insipidité ; les amateurs des pamphlets sans esprit, sans goût et sans courage, feront relier le *Luthier de Lisbonne* avec l'épître *aux Mules de don Miguel;* en y joignant la dernière comédie de M. Bonjour, du Théâtre-Français, le volume sera complet.

M. de Mornay part pour Maroc en qualité de chargé d'affaires. On dit que M. Delacroix, le peintre, accompagne M. de Mornay. Quel que soit le résultat de la conférence, nous aurons de jolies babouches, et des flacons d'essence de rose, et de charmans dessins à leur retour.

M. le duc de Rovigo, une de ces grandes capacités impériales dont nous parlons plus haut, est *parti pour son gouvernement d'Alger,* comme aurait dit Mme de Sévigné à propos de M. de Grignan. Vous voyez qu'on n'a pas laissé en souffrance les affaires de l'extérieur.

Plusieurs généraux polonais, privés de tout, sont arrivés dans les villes de la frontière, où ils ont reçu l'hospitalité. Mais c'est fait de la Pologne chez nous, peuple mobile et oublieux. Il en sera bientôt pour nous de la Pologne comme de la Grèce, un vain nom !

A propos de la Grèce, l'assassin de Capo-d'Istrias a été fusillé à Nauplie. Ce jeune homme est allé à la mort comme il serait allé à une fête, le visage serein et dans le costume le plus élégant. A peine était-il fusillé, qu'on ensevelissait la victime. Toute la Grèce était en deuil et pleurait ce pauvre tyran, qui avait voué aux Grecs sa fortune et sa vie, et qui mourait assassiné à la porte d'une église où il allait prier pour les Grecs.

Quant à la secousse littéraire, elle a été grande dans ces quinze jours. Le beau volume de M. Hugo, *les Feuilles d'automne*, poésie intime, poésie de forme domestique, écrite au berceau de l'enfant, sur le tombeau de l'aïeul, sous le ciel bleu de l'été, espèce de *confession* du poète, tel est ce livre qu'il faut lire dans le silence de la retraite pour le comprendre. Après *les Feuilles d'automne* ont paru les *Iambes* de Barbier, le poète de la révolution; poète à la Juvénal, ne reculant devant aucune expression, devant aucune image; cynique à froid, cynique à feu et à sang, dangereux pour l'esprit mûr et peu dangereux pour les sens. Barbier est l'enfant poétique de la révolution de juillet; c'est lui qui a trouvé l'hymne des temps modernes.

Un nouveau roman de Walter Scott, *Robert de Paris*, vient de paraître. C'est une œuvre peu digne de l'illustre écrivain que nous connaissons.

Chose étonnante ! samedi passé, à la même heure, quatre théâtres avaient un succès mérité ! Cela manquait dans les annales du théâtre.

Sans compter l'immense succès de *Richard d'Arlington* à la Porte-Saint-Martin. C'est un drame nouveau, inoui, plein de passions étranges, amusant comme un conte bien fait, une très belle et très grande chose, en vérité ! C'est la première fois que l'histoire de l'ambition, telle qu'elle est dans les états modernes, ait été faite. Cette histoire a été poussée aux dernières conséquences; elle est allée jusqu'au meurtre. Ce drame sera le grand succès des trois premiers mois de l'année prochaine. La réunion des deux administrations de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin dans une seule et habile main produit un heureux résultat par l'échange des excellens acteurs que possédaient les deux troupes, et qui passent alternativement de la rive droite à la

rive gauche de la Seine. Lundi dernier, Mme Dorval a joué *Antony* a l'Odéon pour la première fois, et elle y a obtenu un éclatant succès.

J'espère que voici une quinzaine remplie ? Quatre procès politiques, la seconde ville du royaume pacifiée ou à peu près, un volume de M. Hugo, un volume de M. Barbier, un roman de Walter Scott, une bulle du pape, un duel, et un drame qui est attribué à l'un de nos premiers auteurs dramatiques.

FIN.

PREMIÈRE SÉRIE.

—

(SECOND SEMESTRE.)

ALEXANDRE DUMAS. — La Rose rouge. 5
VICTOR HUGO. — Fragment d'un voyage aux Alpes. 47
ALFRED DE VIGNY. — Anecdotes historiques et politiques sur Alger. 55
CH. DIDIER. — Souvenirs de Calabre. — Les Albanais en Italie. 66
EDGAR QUINET. — De l'Épopée des Bohêmes. 84
LERMINIER. — De la Propriété. 98
DE BALZAC. — Le Rendez-vous. 111
DUMONT D'URVILLE. — Un Épisode du voyage de *l'Astrolabe*. 178
EDGAR QUINET. — De l'Avenir des religions. 213
SAINTE-BEUVE. — Poètes et romanciers modernes de la France. — I. — Victor Hugo. 221
MICHEL PODCZASYNSKI. — Révolution polonaise. 252
ALFRED DE VIGNY. — Les consultations du docteur Noir. — Première consultation. — Stello, ou les Diables bleus (*blue Devils*). 320
A. FONTANEY. — Scènes d'une course de taureaux à Aranjuez. 381
AUG. SAINT-HILAIRE. — Tableau des dernières révolutions du Brésil. 403

LERMINIER. — Jean-Jacques Rousseau. 421
AUG. BARBIER. — L'Idole. 439
EUG. NEY. — Voyage en Amérique. — III. L'Ile de Cuba. 445
LÉON DE WAILLY. — L'Autre Chambre, conte fantastique. 473
A. DE MONTGOLFIER. — Poètes d'instinct de l'Angleterre. 505
CONSTANT PRÉVOST. — Descente à l'île Julia. 514
**** — L'Espagne telle qu'elle est. (*Foreign quaterly Review.*) 524
EDGAR QUINET. — De la Révolution et de la Philosophie. 559
VICTOR HUGO. — Les Deux Voix. 567
CH. NODIER. — Le mont Saint-Bernard. 571
SAINTE-BEUVE. — Revue poétique. — *Marie*, *Iambes*. 595
GUSTAVE PLANCHE. — De la Haine littéraire. 605
**** — Travaux de la Société de géographie de Londres. 615
JAL. — De la Marine française. 639
ALEX. DUMAS. — Chroniques de France. — I. Le Chevalier de Bourdon. 659
BURCKARDT. — Mœurs des brigands arabes. 691
*** — Revue.-Chronique. — Révolutions de la quinzaine. 701

FIN DE LA TABLE.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 7683